
WIDENER LIBRARY
HX DI88 B


Digitized by Google



LA CASE

DE

L'ONCLE TOM

OU

VIE DES NÈGRES

DANS LES ÉTATS A ESCLAVES D'AMÉRIQUE,

PAR

MISTRESS HARRIET BEECHER STOWE.

TRADUCTION COMPLÈTE,

PAR MM. CH. ROMEY ET A. ROLET.

PARIS,
BORRANI ET DROZ, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 9,
ET AU BUREAU DE *LA PRESSE LITTERAIRE*,
RUE SAINTE-ANNE, 55.

1853.

LA CASE DE L'ONCLE TOM

OU

LA VIE DES NÈGRES

DANS LES ÉTATS A ESCLAVES DAMÉRIQUE.

CHAPITRE Ier.

OU LE LECTEUR FAIT LA CONNAISSANCE D'UN AMI DE L'HUMANITÉ.

Vers la fin d'une froide journée de février, deux gentlemen étaient assis, le verre en main, dans une comfortable salle à manger de la ville de P... dans le Kentucky. Aucun domestique n'était présent, et nos deux personnages, rapprochés l'un de l'autre, paraissaient discuter avec chaleur un sujet de grande importance.

Nous avons dit deux *gentlemen*, pour employer l'expression consacrée ; car, à l'examiner de près, l'un de nos deux personnages ne méritait point cette appellation. C'était un homme court et trapu, aux traits durs et communs, et dont les allures fanfaronnes et prétentieuses trahissaient l'homme de bas étage qui cherche à se frayer un chemin dans le monde. Ses vêtemens d'une recherche outrée, son gilet bariolé de plusieurs couleurs éclatantes, sa cravate bleue parsemée de points jaunes et nouée négligemment étaient en parfait rapport avec l'air arrogant du personnage. Ses mains, larges et rudes, étaient ornées de bagues avec profusion. Il portait une lourde chaîne de montre terminée par d'énormes breloques que dans l'ardeur de la conversation il

avait l'habitude d'agiter avec une évidente satisfaction. Son langage, affranchi des entraves de la grammaire de Murray, était émaillé de temps à autre de diverses expressions que, malgré notre désir d'être exact, nous sommes peu disposés à transcrire.

Son compagnon, M. Shelby, avait au contraire l'air d'un gentleman ; la tenue et l'ameublement de la maison annonçaient le comfort et même l'opulence. Ainsi que nous l'avons dit, ils étaient engagés dans une chaleureuse discussion.

— Voilà comment j'arrangerais cette affaire, dit M. Shelby.

— Je ne puis faire des affaires de cette façon, je ne le peux positivement pas, M. Shelby, dit l'autre en élevant un verre de vin entre son œil et la lumière.

— Et pourquoi ? Tom n'est pas un garçon ordinaire, et il vaut assurément cette somme. Fidèle, honnête, capable, il dirige ma ferme entière et la fait marcher comme une horloge.

— Vous voulez dire honnête autant que peut l'être un nègre, dit Haley, en se versant un verre d'eau-de-vie.

— Non; je dis que réellement Tom est un bon, ferme, sensible et pieux garçon. Il se fit chrétien il y a quatre ans à un *camp-meeting* [1], et je le crois sincère dans sa croyance. Je l'ai éprouvé depuis de toutes manières. Je lui ai confié argent, maison, chevaux, je l'ai laissé aller et venir dans le pays, et je l'ai toujours trouvé plein de franchise et de probité.

— Il y a des gens qui ne croient pas qu'il y ait des nègres pieux, Shelby, dit Haley, avec un geste candide ; moi je le crois. J'avais un esclave, dans le dernier convoi que je conduisis à la Nouvelle-Orléans, tranquille et doux, et priant avec une ferveur, que ça valait un *meeting* que de l'entendre. Il m'a rapporté un joli bénéfice. Je l'avais acheté bon marché d'un homme forcé de le vendre, et j'ai réalisé sur lui six cents dollars. Oui, je considère la religion chez un nègre comme une chose précieuse, quand elle n'est pas frelatée.

— Eh bien ! la piété de Tom est de bon aloi s'il en fût, repartit Shelby. L'automne dernier, je l'envoyai pour mes affaires à Cincinnati ; il devait me rapporter cinq cents dollars. Tom, lui dis-je, je me fie à vous parce que je pense que

[1] Le *camp-meeting* est une réunion religieuse en plein air, où l'on bivouaque quelquefois pendant plusieurs jours. Le simple *meeting* se tient dans les habitations particulières; c'est une réunion d'amis chez un ami (ce que les premiers chrétiens appelaient une église), dont l'objet est de prier en commun, de chanter des psaumes et de s'édifier par des lectures et des entretiens sur des sujets religieux.

vous êtes chrétien. Je sais que vous ne voudriez pas me tromper. Tom revint, ainsi que je l'avais prévu. De mauvais garnemens lui avaient dit : — Tom, pourquoi n'allez-vous pas faire un tour au Canada ? — Mon maître s'est fié à moi, répondit Tom, je ne le puis ! Ces détails m'ont été rapportés. Il m'est pénible de me séparer de Tom, je dois le dire. Vous devriez le prendre pour solde de notre compte ; et vous le feriez, Haley, si vous aviez un peu de conscience.

— Certes, j'ai autant de conscience qu'on en peut avoir dans le commerce, juste assez pour prêter serment, dit en plaisantant le trafiquant ; et de plus, je suis disposé à faire tout pour obliger un ami ; mais, vous le savez, l'année est dure, les affaires vont mal.

Le marchand poussa un soupir contemplatif et se versa de nouveau de l'eau-de-vie.

— Eh bien ! Haley, votre dernier mot ? dit Shelby, après un pénible silence.

— N'avez-vous pas un petit garçon ou une petite fille que vous pourriez ajouter à Tom ?

— Hum ! aucun dont je puisse me défaire. A vrai dire, c'est une dure nécessité qui me force à vous vendre Tom. Je n'aime pas à me séparer de mes ouvriers. Voilà le fait.

A ce moment la porte s'ouvrit, et un petit quarteron de quatre à cinq ans entra dans la salle. Il y avait dans sa personne quelque chose de remarquablement beau et attrayant. Ses cheveux noirs, fins comme de la soie, encadraient de leurs boucles luisantes sa figure arrondie ; ses grands yeux noirs, pleins de feu et de douceur, lançaient de dessous ses longs cils de curieux regards dans l'appartement. Une robe de tartan rouge et jaune, bien faite, faisait ressortir avec avantage l'éclat de sa beauté, et un certain air d'assurance comique, tempéré par la timidité, montrait qu'il avait l'habitude d'être choyé et gâté par son maître.

— Holà ! Jim Crow ! dit M. Shelby, en sifflant et lui jetant une grappe de raisins ; ramassez cela !

L'enfant s'élança de toute sa petite force après la proie, pendant que son maître riait.

— Venez ici, Jim Crow, dit M. Shelby. L'enfant vint, et le maître frappa sur sa petite tête bouclée et lui prit le menton.

— Maintenant, Jim, montrez à ce gentleman comment vous savez danser et chanter.

L'enfant commmença d'une voix brillante et claire une de ces sauvages et grotesques chansons communes parmi les nègres, accompagnant son chant d'évolutions comiques des

mains, des pieds et de tout le corps, parfaitement en mesure avec la musique.

— Bravo ! dit Haley, lui jetant le quart d'une orange.

—Maintenant, Jim, marchez comme le vieil oncle Cudjoe, quand il a le rhumatisme, lui dit son maître.

A l'instant les membres flexibles de l'enfant prirent l'apparence de la difformité et de la distorsion ; le dos voûté, la face ridée, et le bâton de son maître à la main, il fit le tour de la chambre, toussant et crachant à droite et à gauche comme un vieillard.

Les deux gentlemen riaient aux éclats.

— Maintenant, Jim, lui dit son maître, faites-nous voir comment le vieux Robbins conduit le chant des psaumes.

L'enfant allongea d'une façon démesurée sa figure bouffie et se mit à nasiller un psaume avec une imperturbable gravité.

— Hourah ! bravo ! quel gaillard ! dit Haley. Puis, frappant tout à coup sur l'épaule de M. Shelby : Ajoutez ce petit drôle, dit-il, et l'affaire est conclue. Voyez, je suis accommodant.

En ce moment la porte, poussée doucement, donna passage à une jeune quarteronne d'environ vingt-cinq ans.

Il ne fallait que porter les yeux de l'enfant à elle pour reconnaître qu'elle était sa mère. C'étaient le même œil brun ombragé de longs cils, la même chevelure noire et ondoyante. Une imperceptible rougeur se fit remarquer sur sa peau brune lorsqu'elle vit le regard hardi de l'étranger fixé sur elle avec une admiration qu'il ne cherchait pas à déguiser. Son costume élégant faisait ressortir tous les avantages de ses formes admirablement modelées. Sa main très-fine, son pied et sa cheville bien tournés n'échappèrent point au regard exercé du marchand, habitué à remarquer du premier coup-d'œil les qualités d'un article féminin.

— Eh bien ! Eliza, lui dit son maître, comme elle s'arrêtait et le regardait avec hésitation.

— Je cherchais Harry, monsieur. Et l'enfant s'élança vers elle, lui montrant son butin, qu'il avait recueilli dans le pan de sa robe.

— Eh bien ! emmenez-le, dit M. Shelby. Et elle se retira promptement, emportant l'enfant dans ses bras.

— Par Jupiter ! dit le marchand, se tournant avec admiration vers M. Shelby, voilà un article, pour le coup ! Avec cette fille, vous pourrez, quand vous le voudrez, faire votre fortune à Orléans. J'en ai vu, dans mon temps, payer mille dollars qui n'étaient pas aussi belles.

— Je n'ai pas besoin de faire ma fortune avec elle, dit

sèchement M. Shelby; et, cherchant à donner un autre cours à la conversation, il déboucha une nouvelle bouteille de vin et demanda à son compagnon ce qu'il en pensait.

— Excellent, monsieur, de première qualité, dit le marchand; puis, se tournant vers Shelby et lui frappant familièrement sur l'épaule, il ajouta :

— Voyons, combien voulez-vous de cette fille? Que dois-je vous en offrir? Quel est votre prix?

— Monsieur Haley, elle n'est pas à vendre, répondit Shelby; ma femme ne s'en séparerait pas pour son poids d'or.

— Bah! bah! les femmes disent toujours cela, parce qu'elles ne savent pas calculer. Montrez-leur combien de montres, de plumes, de bijoux on peut acheter avec son pesant d'or, elles changeront d'avis, je vous assure.

— Je vous le répète, Haley, ne parlons plus de cela. J'ai dit non, c'est non, dit Shelby d'un ton décidé.

— Vous me céderez au moins l'enfant, alors? Vous avouerez que je vous en offre un joli prix.

— Qu'avez-vous besoin de cet enfant? dit Shelby.

— J'ai un ami qui, cette année, se livre à ce genre d'affaires. Il veut acheter de jolis enfans pour les revendre. Ce sont des articles de fantaisie qu'il cède aux riches à un prix fort élevé, pour servir de laquais, ouvrir les portes, attendre et accompagner leurs maîtres. Ils se paient fort cher, et ce petit diable si comique et si habile musicien est justement l'article qu'il nous faut.

— Je préférerais ne pas le vendre, dit M. Shelby d'un air pensif. Je suis humain, monsieur, et il me répugne d'enlever un enfant à sa mère.

— Vraiment? Oui, je comprends parfaitement. Il est parfois fort désagréable d'avoir affaire aux femmes; je hais leurs criailleries; elles sont fort désagréables; mais, par ma manière de traiter les affaires, je les évite généralement, monsieur. Éloignez la fille pour un jour, une semaine, et la chose se fait tranquillement; tout est fini à son retour. Votre femme n'a qu'à lui donner quelques pendans d'oreilles, une robe neuve ou d'autres colifichets pour la consoler.

— Je crois qu'elle n'y réussirait pas.

— Eh! mon Dieu, ces créatures-là ne ressemblent pas aux blancs, vous le savez. Elles prennent assez bien la chose, pourvu qu'elle leur soit adroitement présentée. — Puis, prenant un air candide et confidentiel : — On prétend, dit Haley, que ce genre de trafic endurcit le cœur; je ne trouve pas cela, moi. Le fait est que je n'ai jamais pu m'y prendre comme certains trafiquans. J'en ai vu qui arrachaient un enfant des bras de sa mère et le mettaient en

vente, pendant qu'elle criait comme une folle. Très-mauvaise tactique, qui endommage l'article et le rend quelquefois tout à fait impropre au service. J'ai connu autrefois à la Nouvelle-Orléans une fort belle fille qui a été entièrement perdue par ce traitement. L'homme qui l'achetait ne voulait pas de son enfant, et c'était une rude gaillarde quand le sang lui montait à la tête. Elle prit son enfant dans ses bras, poussa des cris et devint terrible. Je ne puis m'empêcher de frissonner quand j'y pense. Quand on eut enlevé l'enfant et enfermé la mère, elle devint folle et mourut en une semaine. Jolie affaire, monsieur! Mille dollars perdus, et cela faute de ménagemens! Il vaut mieux faire les choses avec humanité; j'en ai fait l'expérience.

Le marchand se renversa sur sa chaise, se croisa les bras avec un air de vertueuse assurance, se considérant apparemment comme un second Wilberforce.

Le sujet paraissait intéresser profondément notre homme, car, pendant que M. Shelby pelait une orange, Haley reprit, avec une certaine modestie, et comme pressé par la force de la vérité :

— Il n'est pas convenable de faire son propre éloge, mais je dis ceci parce que c'est la vérité. Je suis reconnu pour amener les plus beaux troupeaux de nègres que l'on voie ici, du moins on me l'a dit. Je l'ai fait non pas une fois, mais cent fois, toujours en bon état, gras et bien portans, et j'en perds aussi peu que qui que ce soit dans ce genre de commerce. Je dois cela à la manière dont je m'y prends, monsieur, et l'humanité, je peux le dire, est la base de mon système.

M. Shelby, ne sachant trop que répondre, dit :

— En vérité!

— Eh bien! monsieur, on s'est moqué de mes idées, on m'a tourné en ridicule. Mes idées ne sont ni populaires ni communes, mais j'y tiens. J'y suis attaché, et elles m'ont procuré de beaux bénéfices. Oui, monsieur, elles ont bien payé leur passage, puis-je dire. — Et il se mit à rire de sa plaisanterie.

Il y avait quelque chose de si piquant, de si original dans cette élucubration humanitaire, que M. Shelby ne put s'empêcher de rire en compagnie de son interlocuteur. Peut-être rirez-vous aussi, ami lecteur; mais vous savez que de nos jours l'humanité prend souvent d'étranges formes, et qu'il n'y a guère de choses que ne dise et fasse un philanthrope.

Le rire de M. Shelby encouragea notre marchand à continuer.



— C'est étrange, dit-il, je n'ai jamais pu fourrer ces choses-là dans la tête des gens. J'avais un associé dans le pays des Natchez, Tom Loker. C'était un habile garçon, mais un vrai diable pour les nègres, — par principe, voyez-vous, car jamais meilleur garçon ne mangea de pain. C'était son système, monsieur. Je lui disais : Lorsque vos filles se plaignent et crient, pourquoi les rouer de coups? Ce n'est pas bien, c'est même ridicule. Leurs cris ne font pas de mal ; c'est la nature qui s'échappe ; et, si la nature ne prend pas une voie, elle en suivra une autre. D'ailleurs, Tom, cela gâte vos filles ; elles tombent malades, et quelquefois elles deviennent laides, surtout les jaunes, et c'est le diable alors pour les tirer de cet état. Pourquoi ne pas user de douceur? Croyez-moi, cher Tom, un peu d'humanité par ci par là vous rapportera plus que vos menaces et vos coups. Mais il ne voulut rien entendre, et il m'en gâtait tant, que je fus obligé de rompre avec lui, bien que ce fût un excellent compagnon et fort habile en affaires.

— Et trouvez-vous votre manière d'agir meilleure que celle de Tom ?

— Oui, monsieur, je puis le dire. J'agis avec toutes les précautions possibles dans ces opérations désagréables. Je prends les enfans hors de la vue de leurs mères, lorsqu'elles ne s'y attendent pas. L'affaire faite, et lorsqu'il n'y a plus de remède, elles en prennent facilement leur parti. Les noirs, vous le savez, ne sont pas comme les blancs, qui conservent toujours l'espoir de revoir leurs femmes, leurs enfans, leurs frères ; ils savent bien que, le marché conclu, ils n'ont plus rien à attendre. Avec eux la chose devient facile.

— Je crains fort que les miens ne prennent aussi bien la chose.

— C'est très-possible. Vous autres du Kentucky, vous gâtez vos noirs. Vos intentions sont excellentes, mais c'est de la bienveillance mal entendue. Un nègre, voyez-vous, est destiné à rouler le monde, à être vendu à Tom, à Dick, à Dieu sait qui. C'est cruel de l'élever trop bien, de développer ses sentimens, ses espérances, car il ressentira plus vivement par la suite les mauvais traitemens. Vos nègres, j'ose le dire, feraient triste figure où d'autres chanteraient et riraient comme des possédés. Chacun naturellement est porté à faire son éloge, et je crois, monsieur Shelby, que je traite les nègres mieux qu'ils ne le méritent.

— C'est une heureuse chose que la satisfaction de soi-même, dit M. Shelby en haussant les épaules avec un sentiment de contrariété peu déguisé.

—Eh bien ! dit Haley, après un court silence, que dites-vous ?

— J'examinerai la chose, et j'en parlerai à ma femme, dit M. Shelby. Néanmoins, Haley, si vous avez à cœur de mener à bien cette affaire, je vous engage à ne pas l'ébruiter. Si vos projets parvenaient à la connaissance des miens, ce ne serait pas chose facile que d'emmener l'un d'eux, je vous l'assure.

—Certainement, je ferai mon profit de la recommandation ; mais le temps me presse, et il me tarde de connaître votre détermination et sur quoi je dois compter, dit-il en se levant et en mettant son pardessus.

—Bien, revenez ce soir entre six et sept heures, vous aurez ma réponse, dit M. Shelby; et le marchand salua et sortit.

— Que j'aurais voulu pouvoir le jeter en bas de l'escalier, dit M. Shelby après que la porte fût refermée. Quelle impudence ! mais il connaît l'avantage qu'il a sur moi. Si quelqu'un m'eût dit jamais que je vendrais Tom à ces misérables trafiquans du Sud, je lui aurais répondu : « Votre serviteur est-il un chien, que vous le supposiez capable d'une chose pareille ? » Et il faut que j'en arrive là, je le vois ; et je vendrai aussi l'enfant d'Éliza ! J'aurai là-dessus maille à partir avec ma femme, et avec Tom aussi. Et tout cela parce que je suis endetté ! Le coquin connaît ses avantages et il en use.

L'Etat du Kentucky est peut-être celui où la condition de l'esclave est la plus douce. Les travaux de l'agriculture, s'accomplissant avec régularité, sous une température égale, n'exigent pas ces travaux pressés que nécessite l'inconstante température des districts du Sud, et rendent la tâche des nègres plus supportable et plus douce. Le maître, se contentant d'un profit régulier, n'est pas poussé à la dureté par l'appât d'un gain rapide, qui l'emporte toujours dans le cœur humain lorsqu'il est mis en balance avec l'intérêt de créatures malheureuses et dénuées de protection.

Quiconque, visitant quelques plantations de ce district, est témoin de la bienveillante indulgence de certains maîtres et maîtresses, de l'affectueuse loyauté de quelques esclaves, est tenté de rêver aux poétiques légendes des institutions patriarchales. Mais sur ces scènes plane une ombre terrible : l'ombre de la *loi*. Aussi longtemps que la loi considérera un être ayant un cœur et des affections comme une chose appartenant à un maître — tant que la ruine, le malheur, l'imprudence, la mort d'un maître affectueux pourront à tout instant changer une existence de douce protection et d'affable indulgence en une vie de misère et de fatigues—

il ne faut rien attendre de bon ni de bien de l'administration la mieux réglée de l'esclavage.

M. Shelby était un excellent homme, bienveillant, affable, disposé à l'indulgence pour ses serviteurs, et n'oubliant jamais ce qui pouvait contribuer au bien-être physique des nègres de sa plantation. Il avait néanmoins fait avec imprudence d'importantes spéculations, s'était endetté fortement, et une grande partie de ses billets se trouvait entre les mains d'Haley. Ceci nous donne la clef de la conversation précédente.

Or, il était arrivé qu'Eliza, en approcnant de la porte, avait saisi juste assez de la conversation pour savoir de quoi il s'agissait.

En sortant elle se fût volontiers arrêtée à la porte pour écouter ; mais à ce moment même sa maîtresse l'ayant appelée, elle avait été forcée de s'éloigner.

Elle crut néanmoins avoir compris qu'il s'agissait de son enfant. Pouvait-elle se méprendre ? Son cœur se serra, et involontairement elle étreignit si fort le petit Harry, qu'il la regarda avec étonnement.

— Eliza, ma fille, qu'avez-vous donc aujourd'hui ? lui dit sa maîtresse, voyant qu'elle renversait le pot à l'eau, la table à ouvrage, et lui offrait une longue robe de nuit au lieu de la robe de soie qu'elle lui avait demandée.

Eliza tressaillit. — Oh ! madame ! dit-elle en levant les yeux; et fondant en larmes, elle s'affaissa sur une chaise et se mit à sanglotter.

—Eliza, mon enfant, qu'est-ce qui vous chagrine ? répéta sa maîtresse.

— Oh ! madame ! Il y a là, dans la salle à manger, un marchand qui cause avec notre maître.

— Eh bien ! folle enfant, quand cela serait ?

— Oh ! madame ! croyez-vous que mon maître voulût vendre mon petit Harry ? Et la pauvre femme continua de pousser des sanglots convulsifs.

— Le vendre ? non, folle enfant. Vous savez que votre maître ne fait point d'affaires avec ces trafiquans du Sud, et n'a pas l'habitude de vendre ses serviteurs aussi longtemps qu'ils se conduisent bien. Qui voulez-vous qui achète votre Harry ? Pensez-vous que tout le monde en raffolle comme vous, petite extravagante ? allons, reprenez votre gaîté et agrafez ma robe. Bien, arrangez mes cheveux, faites-moi cette jolie tresse que vous avez apprise l'autre jour, et désormais n'écoutez plus aux portes.

— Mais, maîtresse, vous ne voudriez jamais donner votre consentement à... à...

— Quelle absurdité ! Assurément, jamais je ne le donnerais. Pourquoi parler ainsi ? J'aimerais autant voir vendre un de mes propres enfans. Mais réellement, Eliza, vous devenez trop fière de ce petit garnement. Un homme ne peut mettre le nez à la porte que vous ne pensiez qu'il vient pour l'acheter.

Rassurée par ce ton confiant, Eliza procéda adroitement et rapidement à la toilette de sa maîtresse, en riant elle-même de ses propres craintes.

Madame Shelby était une femme d'une haute distinction d'esprit et de cœur. A la magnanimité naturelle, à la générosité d'âme qu'on rencontre souvent chez les femmes du Kentucky, elle joignait des sentimens de religion, des principes moraux qu'elle mettait en pratique avec beaucoup d'énergie et d'habileté. Son mari, qui ne se piquait pas de sentimens religieux, respectait la fermeté des siens et subissait peut-être un peu l'influence de son opinion. Il est certain qu'il lui laissait carte blanche dans tous ses bienveillans efforts pour le bien-être, l'instruction, l'amélioration morale de ses esclaves, bien qu'il n'y prît lui-même aucune part active. Sans ajouter entière confiance à l'efficacité des bonnes œuvres des saints, il paraissait du moins croire que sa femme avait assez de piété et de bienfaisance pour deux, si bien qu'il nourrissait un vague espoir d'arriver au ciel par la surabondance des vertus de sa compagne, vertus auxquelles il n'avait aucune prétention personnelle.

La nécessité de parler à sa femme des arrangemens projetés avec le marchand était pour son esprit un lourd fardeau. Il prévoyait les difficultés et les objections qu'il ne manquerait pas de rencontrer.

Madame Shelby, ignorant les embarras de son mari, et connaissant la bonté de son cœur, avait été tout à fait sincère dans la manière dont elle avait accueilli les soupçons d'Eliza. Aussi ne pensait-elle plus à cette affaire, absorbée qu'elle était dans les préparatifs d'une visite qu'elle devait rendre le soir même.

CHAPITRE II.

LA MÈRE.

Dès son enfance, Eliza avait été élevée par sa maîtresse en favorite et en enfant gâtée. Quiconque a parcouru les états du Sud doit avoir remarqué l'air de distinction, la dou-

ceur du langage et des manières qui semblent former l'apanage des femmes quarteronnes et mulâtresses. Ces grâces naturelles chez les quarteronnes sont presque toujours unies à une beauté éblouissante, à un extérieur agréable et attrayant. Nous n'avons point fait d'Eliza un portrait de fantaisie. Nous l'avons esquissée de souvenir, telle que nous la vîmes il y a quelques années au Kentucky. Sous les soins vigilans de sa maîtresse, Eliza avait atteint la maturité sans éprouver les tentations qui font de la beauté un si fatal héritage pour une esclave. Elle fut mariée à un jeune mulâtre beau et plein de talent du nom de Georges Harris, esclave sur une plantation voisine. Son maître l'envoyait travailler à la journée à une usine des environs, où son adresse et son habileté ne tardèrent pas à le placer au premier rang. De plus, on lui devait une machine à nettoyer le chanvre qui, vu l'éducation de l'inventeur et sa position, dénotait plus de génie mécanique qu'il n'en avait fallu à Whitney pour l'invention du *cotton-gin*.

Doué d'un extérieur avantageux, de manières aimables, Georges était le favori de l'établissement. Mais comme, aux yeux de la loi, ce jeune homme n'était pas un *homme*, mais une *chose*, ses brillantes qualités étaient soumises au contrôle d'un maître vulgaire, tyrannique, aux idées étroites. Ce gentleman, au premier bruit de l'invention de Georges, avait enfourché son cheval et s'était dirigé vers la manufacture pour apprécier le travail de son intelligente *propriété*. Il fut reçu avec enthousiasme par le maître de l'établissement, qui le félicita de posséder un si précieux esclave.

On lui fait visiter la manufacture. Georges, avec une satisfaction évidente, lui donne la description de sa machine. A la vue de ce jeune homme d'une tournure si belle et si virile, en l'entendant s'exprimer avec tant de facilité et d'assurance, le maître ressent un pénible sentiment de son infériorité. Qu'a donc à faire son esclave de courir le monde, inventant des machines et faisant belle figure parmi les gentlemen ? On y mettra bon ordre. Quand il aura en main la pioche ou la bêche, on verra ce que deviendront ses belles manières. Aussi, le maître de l'établissement et ses ouvriers ne furent pas peu surpris lorsqu'il réclama les gages de Georges et annonça son intention de l'emmener.

— Mais, monsieur Harris, lui dit le manufacturier, cette résolution n'est-elle pas bien prompte ?

— Eh bien ! quand cela serait ? Cet homme n'est-il pas le *mien* ?

— Nous serions tout disposés, monsieur, à augmenter ses gages.

— Inutile, monsieur ; je ne loue mes travailleurs que quand cela me plaît.

— Mais, monsieur, il me semble parfaitement propre à ce genre de travail.

— C'est possible ; cependant il n'a jamais montré beaucoup d'aptitude pour ce que je lui ai fait faire.

— Mais songez donc qu'il a inventé cette machine, dit maladroitement un des ouvriers présens.

— Oui, une machine pour épargner le travail, n'est-ce pas ? Il est bien capable d'inventer cela. Les nègres ne sont propres qu'à cela. Et à quoi bon ? Chacun d'eux n'est-il pas une machine ? Non, il me suivra !

Georges fut atterré en entendant cet arrêt soudain, auquel il savait qu'il était impossible de résister. Il croisa les bras, se mordit les lèvres, mais un volcan de haine bouillonnait dans son sein, le feu courait dans ses veines. Haletant, l'œil en feu, il allait donner un libre cours à son indignation, si le bon manufacturier, lui frappant doucement sur le bras, ne lui eût dit à voix basse :

— Cédez, Georges, partez avec lui ; nous tâcherons de vous tirer de là.

Le tyran avait remarqué le chuchottement et en avait compris le sens. Aussi s'affermit-il dans sa détermination d'exercer jusqu'au bout son pouvoir sur sa victime.

Georges fut emmené et soumis aux plus humilians travaux de la ferme. Il avait eu la force de réprimer toute parole d'insubordination, mais son œil étincelant, son front assombri parlaient assez haut et disaient clairement que cet homme ne pouvait devenir une *chose*.

C'était dans l'heureuse période de sa résidence à la manufacture que Georges avait vu et épousé sa femme. Alors, jouissant de l'entière confiance de son patron, il allait et venait en toute liberté. Cette union avait été hautement approuvée par madame Shelby, qui, outre la satisfaction féminine de faire un mariage, se trouvait heureuse d'unir sa belle protégée à un jeune homme de sa classe, digne d'elle à tous égards. La cérémonie avait eu lieu dans le grand salon de madame Shelby, qui avait elle-même paré les beaux cheveux de la fiancée de fleurs d'oranger, et lui avait ajusté le voile nuptial, qui certes ne pouvait orner une tête plus charmante. Rien n'avait manqué, ni les gants blancs, ni le vin, ni les gâteaux, ni les convives s'extasiant sur la beauté de la mariée et la générosité de sa maîtresse. Pendant une année ou deux Eliza avait vu fréquemment son mari, et rien n'était venu troubler leur bonheur, si ce n'est la perte de deux enfans auxquels ils étaient passionnément attachés. La

douleur de la jeune mère avait été si poignante, que sa maîtresse, dans sa sollicitude maternelle, lui en avait fait de douces remontrances et avait fait appel à la raison et à la religion pour tempérer ces sentimens passionnés.

Après la naissance du petit Harry, la douleur d'Eliza se calma peu à peu. Tous ses sentimens se concentrèrent sur cette frêle existence, et elle fut heureuse jusqu'au jour où son mari fut violemment arraché à la manufacture, et retomba sous la verge de fer de son légitime possesseur.

Le manufacturier, fidèle à sa parole, visita M. Harris une semaine ou deux après l'enlèvement de Georges, espérant le trouver apaisé, et s'efforça par tous les argumens possibles d'obtenir qu'il rendît son esclave à ses premiers travaux.

— Ne prenez pas la peine de m'en parler plus longtemps, lui dit-il brutalement ; je sais ce que j'ai à faire.

— Loin de moi la prétention de vous l'apprendre ; je pensais que, réflexion faite, vous reconnaîtriez qu'il est de votre intérêt de nous louer votre esclave aux conditions que je vous ai proposées.

—Ah ! je comprends parfaitement. Vos clignemens d'yeux et vos chuchottemens ne m'ont point échappé le jour où je le ramenai de la manufacture. Mais vous perdez votre temps ; nous sommes en pays libre, monsieur ; cet homme est ma propriété, j'en use comme il me plaît. Voilà.

Ainsi s'évanouit la dernière espérance de Georges. Il n'avait plus devant lui qu'une vie de fatigues et de travaux dégradans, rendue plus amère encore par toutes les vexations que pourrait imaginer la plus ingénieuse tyrannie.

Un jurisconsulte très-humain a dit : « Le pire traitement qu'on puisse infliger à un homme, c'est de le pendre. » Non, on peut lui faire subir un traitement pire encore.

CHAPITRE III.

ÉPOUX ET PÈRE.

Mme Shelby était allée faire sa visite, et Eliza, debout sous la verandah, suivait de ses regards attristés la voiture qui s'éloignait, quand elle sentit une main se poser sur son épaule. Elle se retourna, et un joyeux sourire illumina ses beaux yeux.

— Georges, est-ce vous ? Vous m'avez effrayée. Je suis si heureuse que vous soyez arrivé ! Madame est sortie pour la

soirée; ainsi, venez dans ma petite chambre, nous aurons notre temps.

Disant cela, elle l'entraîna dans une jolie petite pièce ouvrant sur la vérandah, où elle avait l'habitude de coudre pour entendre l'appel de sa maîtresse.

— Que je suis contente! mais vous ne souriez pas! Regardez Harry, comme il grandit. L'enfant regardait son père avec timidité à travers les boucles de ses cheveux, et se serrait contre les jupes de sa mère. N'est-il pas beau? ajouta Eliza, relevant ses longues boucles et l'embrassant.

—Plût au ciel qu'il ne fût pas né, dit Georges amèrement, que je ne fusse pas né moi-même!

Surprise et effrayée, Eliza pencha sa tête sur l'épaule de son mari et fondit en larmes.

— C'est bien mal à moi de vous affliger ainsi, pauvre enfant, dit-il tendrement; c'est bien mal. Oh! plût à Dieu que vous ne m'eussiez jamais vu! vous auriez pu être heureuse!

— Georges, Georges! pourquoi me parler ainsi? Qu'est-il donc arrivé? Quel malheur nous menace? N'avons-nous pas été heureux jusqu'à ces derniers temps?

— Oui, nous l'avons été, ma chérie, dit Georges; et prenant son fils sur ses genoux, il fixa attentivement son regard sur les brillans yeux noirs de l'enfant, en passant les mains à travers les longues boucles de sa chevelure.

— C'est votre portrait, Eliza; et vous êtes la plus belle femme que j'aie vue, la meilleure que j'aie jamais eu le désir de voir; mais je voudrais que nous ne nous fussions jamais rencontrés.

— Ah! Georges, pouvez-vous bien dire de telles choses!

— Oui, Eliza, tout est misère, misère, misère! ma vie est amère comme le fiel; je ne suis qu'un pauvre, un misérable souffre-douleurs, et je ne peux que vous entraîner dans ma ruine; voilà tout. Que me sert d'essayer de faire quelque chose, de connaître quelque chose, d'être quelque chose? A quoi me sert l'existence? Je voudrais être mort!

—Mon cher Georges, ceci est réellement mal. Je sais quel chagrin vous a fait éprouver la perte de votre place à la fabrique, et que vous avez un maître bien dur; mais, je vous prie, soyez patient, et peut-être quelque chose...

—Patient! dit-il en l'interrompant. Eh! ne l'ai-je pas été? Ai-je dit un mot quand il est venu m'arracher sans raison de la place où tout le monde était bon pour moi? Je lui ai fidèlement remis tout ce que j'ai gagné; et tous disent que je travaillais bien.

— Oui, c'est affreux, dit Eliza; mais, après tout, c'est votre maître.

— Mon maître! et qui l'a fait mon maître? Je me le demande, quel droit a-t-il sur moi? Je suis homme comme lui; je vaux mieux que lui; je connais mieux les affaires que lui; je suis meilleur administrateur que lui; je lis et j'écris mieux que lui; j'ai appris tout de moi-même, je ne lui en ai pas d'obligations; j'ai tout appris en dépit de lui; de quel droit veut-il faire de moi une bête de somme? de quel droit m'arrache-t-il à des occupations auxquelles je suis propre mieux que lui, pour m'imposer le labeur d'un cheval? Il essaie de m'y soumettre; il dit qu'il m'abaissera, qu'il m'humiliera, et dans ce but il m'impose les plus rudes, les plus abjects, les plus sales travaux.

— Oh! Georges, Georges, vous m'effrayez! Je ne vous ai jamais entendu parler ainsi. Je crains que vous fassiez quelque chose de terrible. Je ne m'étonne pas de vos sentimens; mais, de grâce, soyez prudent, pour l'amour de moi, pour l'amour de Harry.

—J'ai été prudent, j'ai été patient; mais ma position empire de jour en jour. Elle excède les forces humaines. Il saisit avidement toutes les occasions de me tourmenter, de m'insulter. Je pensais qu'en accomplissant habilement ma tâche, je pourrais consacrer quelques heures de loisir à l'étude et à la lecture. Mais plus il voit que j'en peux faire, plus il me donne à faire. Bien que je ne dise rien, il prétend que j'ai le diable en moi, et il veut l'en faire sortir. En effet, un de ces jours, le diable sortira, mais d'une façon qui ne lui fera pas plaisir, ou je me trompe fort.

—Mon Dieu! que deviendrons-nous? dit tristement Eliza.

— Hier encore, continua Georges, comme j'étais occupé à charger des pierres sur une charrette, le jeune maître Tom était là faisant claquer son fouet si près des oreilles du cheval que la bête avait peur. Je le priai aussi doucement que je pus de demeurer tranquille; il continua. Je l'en priai de nouveau; il se retourna contre moi et se mit à me frapper. Je lui pris les mains; il se mit à crier, et s'en fut dire à son père que je l'avais battu. Celui-ci entra en fureur, et dit qu'il allait m'apprendre qu'il était mon maître; il m'attacha à un arbre, coupa des verges qu'il remit à son fils en lui disant de m'en frapper jusqu'à ce qu'il fût fatigué, ce qu'il fit. Et je ne l'en ferais pas souvenir un jour!

Le front de Georges s'assombrit, ses yeux prirent une expression qui fit trembler la jeune femme. — Qui a fait cet homme mon maître? c'est ce que je voudrais savoir, dit-il.

— Mais, dit tristement Eliza, j'ai toujours pensé que je devais obéir à mon maître ou à ma maîtresse, ou que je ne serais pas chrétienne.

— Vous pouvez avoir raison, vous : vos maîtres vous ont élevée comme leur enfant, vous ont nourrie, vêtue ; ils sont bons pour vous ; ils vous ont fait instruire, ils vous ont donné une bonne éducation : tout cela peut leur donner quelques droits sur vous. Mais moi, j'ai reçu des coups de pied, des coups de poing, des injures. Que dois-je à mon maître ? Ne me suis-je pas racheté cent fois déjà par mon travail ? Je ne veux plus supporter cette situation ! Non, je ne le veux plus ! dit-il en se crispant les mains et avec un air farouche.

Eliza tremblait et demeurait silencieuse. Jamais elle n'avait vu son mari en cet état ; sa tendre et douce nature fléchissait comme un roseau sous la violence de cet ouragan.

— Vous savez, le petit Carlo que vous m'aviez donné, ajouta Georges. Cette petite créature était à peu près toute ma consolation. Il dormait à mes côtés la nuit, m'accompagnait le jour, et me regardait tendrement comme s'il eût compris mes souffrances. Eh bien ! l'autre jour, comme je lui donnais à manger quelques débris ramassés à la porte de la cuisine, le maître survint, dit que je le nourrissais à ses dépens, qu'il ne pouvait permettre à chaque nègre d'avoir un chien, m'ordonna de lui attacher une pierre au cou et de le jeter dans l'étang.

— Oh ! Georges, vous ne l'avez pas pas fait ?

— Moi, non ; mais il l'a fait, lui. Le maître et Tom ont assommé à coups de pierres le pauvre chien qui se noyait. Pauvre animal ! Il me regardait tristement et semblait s'étonner de ce que je ne faisais rien pour le sauver. Ils m'ont fouetté parce que je n'avais pas voulu le noyer moi-même. N'importe, le maître verra que je ne suis pas de ceux que l'on dompte avec le fouet. Mon jour viendra, s'il n'y prend garde.

— Qu'allez-vous faire ? Oh ! Georges, ne faites rien de mal ; ayez confiance en Dieu, accomplissez votre tâche et il vous délivrera.

— Je ne suis pas un chrétien comme vous, Eliza ; mon cœur est rempli d'amertume ; je ne peux avoir confiance en Dieu. Pourquoi laisse-t-il aller ainsi les choses ?

— Oh ! Georges, nous devons avoir la foi. Ma maîtresse dit que quand toutes choses vont mal pour nous, nous devons croire qu'il fait tout pour le mieux.

— Cela est fort aisé à dire, et c'est ce que disent aussi les personnes qui n'ont autre chose à faire qu'à s'étendre sur un sofa ou à se promener en voiture ; si elles étaient à ma place elles parleraient autrement. Je voudrais pouvoir être bon ; mais mon cœur brûle, je ne puis me résigner. Vous ne le

pourriez pas à ma place; vous le pourriez moins encore lorsque vous connaîtrez ce que je vais vous dire. Vous ne savez pas tout.

— Qu'y a-t-il donc encore ?

— Eh bien! mon maître disait dernièrement qu'il avait fait une folie en me permettant de me marier au dehors; qu'il déteste M. Shelby et toute sa race parce qu'ils sont fiers et se croient au-dessus de lui, que vous m'avez donné des idées orgueilleuses. Il a dit qu'il ne me permettrait plus de venir ici, et qu'il m'obligerait à prendre une femme et à m'établir sur sa plantation. D'abord, il n'a fait que grommeler ces menaces; mais hier il m'a dit de prendre Mina pour femme et de m'établir dans une case avec elle, ou qu'il me ferait vendre pour le bas de la rivière.

— Eh quoi! n'avons-nous pas été mariés par le ministre, comme des blancs? dit avec naïveté Eliza.

— Ne savez-vous pas qu'un esclave ne peut se marier? Il n'existe pas de loi dans ce pays pour cela. Je ne puis vous posséder comme ma femme s'il lui plaît de nous séparer. Voilà pourquoi je voudrais ne vous avoir jamais vue, n'être jamais né! C'eût été mieux pour tous deux; c'eût été mieux pour ce pauvre enfant de n'avoir jamais vu le jour. Tout cela peut lui arriver aussi.

— Oh! mon maître est si bon.

— Oui; mais qui sait? il peut mourir, et notre enfant peut être vendu à Dieu sait qui. Pourquoi nous réjouir de sa beauté, de son intelligence, de sa vivacité? Je vous le dis, Eliza, toutes les perfections de votre fils se changeront en autant de coups de poignard qui vous perceront le sein; elles le rendront trop précieux pour que vous puissiez le garder.

Ces mots frappèrent violemment le cœur d'Eliza. L'image du marchand lui passa devant les yeux, et, comme frappée d'un coup mortel, elle pâlit, la respiration lui manqua. Elle dirigea des regards inquiets du côté de la verandah, où l'enfant, fatigué de cette grave conversation, s'était retiré et chevauchait triomphant sur la canne de M. Shelby.

— Non, non; il en a assez à supporter, le pauvre garçon, pensa-t-elle. Non, je ne le lui dirai pas. Du reste, ce n'est pas vrai. Maîtresse ne nous trompe jamais.

—Ainsi, Eliza, mon enfant, lui dit son mari, du courage, maintenant, et adieu! car je pars.

— Vous partez, Georges, et où allez-vous ?

— Au Canada, dit-il en se redressant; et quand je serai là je vous achèterai, voilà tout l'espoir qui nous reste. Vous avez un maître affectueux; il ne refusera pas de vous ven-

dre. Je vous achèterai avec l'enfant; avec l'aide de Dieu, je le ferai.

— Oh! c'est horrible! Si vous étiez pris?

— On ne me prendra pas, Eliza; je mourrai plutôt; je serai libre ou je mourrai.

— Vous ne vous tuerez pas?

— Cela ne sera pas nécessaire; ils me tueront assez vite. Ils ne me feront pas descendre la rivière vivant!

— Oh! Georges, pour l'amour de moi, soyez prudent; ne faites rien de mal. Ne portez pas vos mains sur vous ni sur personne. La tentation est forte, trop forte, je le sais; mais résistez. Vous devez fuir, fuyez, mais prudemment, avec précaution. Priez Dieu qu'il vous vienne en aide.

—Eh bien! Eliza, voici mon plan. Mon maître s'est mis dans la tête de m'envoyer porter un billet chez M. Symmes, qui demeure à un mille d'ici. Il est enchanté de tourmenter les gens de Shelby, comme il les appelle. Il s'attendait bien que je viendrais vous faire part de ce qui m'arrive. Je retourne à la maison, entièrement résigné, comme si tout était fini. J'ai fait quelques préparatifs; mes compagnons m'aideront, et dans peu de jours je ne répondrai pas à l'appel. Priez pour moi, Eliza. Dieu peut-être vous entendra.

— Oh! priez vous-même, Georges, confiez-vous en lui; alors vous ne ferez rien de mal.

— Eh bien! adieu, dit Georges, pressant les mains d'Eliza, et la regardant dans les yeux, immobile. Il y eut un instant de silence; ensuite les derniers mots, les sanglots, les pleurs amers, des adieux enfin comme en peuvent faire des personnes dont tout l'espoir de se revoir est comme suspendu à une toile d'araignée; et le mari et la femme se séparèrent.

CHAPITRE IV.

UNE SOIRÉE DANS LA CASE DE L'ONCLE TOM.

La case de l'oncle Tom, petit bâtiment construit de troncs d'arbres, s'élevait tout près de la *maison*, ainsi que les nègres désignent par excellence la demeure du maître. Un petit jardin en ornait le devant, petit jardin cultivé avec soin, où, pendant l'été, croissaient des fraises, des framboises et une grande variété de fruits et de légumes. Un grand bignonia rouge et un rosier indigène à mille fleurs, entrelaçant leurs rameaux, couvraient et dérobaient à la

vue les troncs d'arbre grossiers et rugueux qui en formaient les parois. Les marguerites, les pétunias, les belles de jour trouvaient là aussi un coin pour étaler leurs splendeurs et faisaient la joie et l'orgueil de tante Chloé.

Mais entrons dans la petite habitation. Le repas du soir vient de finir à la maison du maître; tante Chloé, qui a présidé à sa préparation comme cuisinière en chef, a laissé aux subalternes de l'office le soin de desservir et de laver la vaisselle, et la voilà sur son petit domaine, préparant le souper de « son vieil homme. » La voilà près du feu surveillant avec intérêt certaine friture qui crie dans la poêle, soulevant avec une grave précaution le couvercle d'un four de campagne d'où s'échappe une vapeur odorante qui trahit un bon morceau. Sa ronde face, noire et luisante, semble avoir été polie avec des blancs d'œufs, comme ses biscuits à thé. Sous son turban bigarré, sa figure rayonne d'une satisfaction et d'un contentement personnels bien permis à la meilleure cuisinière des environs; car tante Chloé est généralement reconnue pour telle.

Elle était en effet cuisinière dans l'âme et jusqu'à la moelle des os. Il n'y avait dans la basse-cour poulet, dindon, ni canard, qui, la voyant approcher, ne prît un air grave et n'eût l'air de méditer sur son heure dernière. Sa manie de trousser, de farcir, de rôtir était bien propre à donner des transes à tout volatile intelligent. Ses gâteaux, dans leurs variétés de formes et de composition — dodgers, muffins, et autres espèces trop nombreuses pour être mentionnées — étaient de sublimes mystères pour des artistes moins exercés, et elle riait de bon cœur, dans ses accès de gaîté et d'honnête orgueil, en racontant les efforts impuissans de ses rivaux et de ses rivales pour s'élever à sa hauteur.

L'arrivée de visiteurs à l'habitation, les préparatifs d'un dîner ou d'un souper *dans les règles*, réveillaient toute l'énergie de son âme, et rien ne la réjouissait tant que la vue des malles et des caisses de voyage encombrant la verandah: car elle y voyait une occasion de nouveaux efforts et de nouveaux triomphes.

Laissons un instant cependant tante Chloé toute à sa tourtière et à son four, doucement absorbée dans ses savantes opérations, pour finir la description du cottage.

Dans un coin, s'élève un lit, proprement recouvert d'une courte-pointe blanche comme la neige; à terre, à côté, est étendue une pièce d'étoffe d'une assez grande dimension en guise de tapis. C'est sur sur ce tapis que tante Chloé s'établit en véritable maîtresse de maison. Cette partie de la case est tenue en particulière considération, et, autant que

possible, l'accès en est interdit aux incursions vagabondes du petit peuple. C'est le salon de l'établissement. Du côté opposé est un lit de moindre apparence. Le mur au-dessus de la cheminée est orné d'images colorées représentant des sujets tirés de l'Ecriture, et d'un portrait du général Washington dont le dessin et l'enluminure auraient fort étonné ce héros, s'il lui était arrivé de se trouver en face de cette singulière peinture.

Sur un banc rustique deux jeunes enfans à la tête laineuse, aux yeux noirs brillans, aux joues luisantes et rebondies, sont assis et surveillent les premiers pas d'une toute jeune enfant. Chaque tentative nouvelle de celle-ci, consistant à mettre un pied devant l'autre, reçoit de bruyans encouragemens, et ils rient de bon cœur aux culbutes de la petite, qu'ils ont l'air de prendre pour de charmantes espiégleries.

Sur une table un peu boîteuse, recouverte d'une toile et placée devant le feu, des tasses et des assiettes aux vives couleurs annoncent le repas du soir. A cette table est assis le meilleur ouvrier de M. Shelby, l'oncle Tom, dont nous allons donner le portrait au lecteur.

L'oncle Tom est un homme grand, puissamment constitué, à la poitrine large, au visage d'un beau noir, et dont les traits franchement africains ont une expression de grave et ferme bon sens uni à la bonté et à la bienveillance. L'ensemble de sa personne a un air de dignité naturelle, de simplicité humble et confiante.

En ce moment il s'efforce avec beaucoup d'attention et de lenteur de tracer quelques lettres sur une ardoise placée devant lui, sous la direction de Georges, jeune et vif garçon de treize ans qui remplit avec beaucoup de dignité ses fonctions de pédagogue.

— Pas comme ça ! dit-il vivement en voyant l'oncle Tom tourner péniblement à l'envers la queue d'un *g*. Pas de ce côté ! vous voyez que cela fait un *q*.

—Vraiment ! dit l'oncle Tom, en regardant avec admiration son jeune professeur qui, pour son édification, traçait d'une main rapide une série de *g* et de *q*. Puis, reprenant le crayon, il recommença patiemment.

— Comme ces blancs font bien les choses ! dit tante Chloé, qui, sur le point de frotter son gril avec un morceau de lard qu'elle tenait au bout d'une fourchette, s'arrêta pour regarder Georges avec admiration. Comme il sait lire et écrire, maintenant ! et dire qu'il vient ici passer ses soirées et répéter ses leçons ! que c'est donc d'un bon cœur !

— Mais j'ai bien faim, tante Chloé. Est-ce que ce gâteau

qui est dans la tourtière n'est pas bientôt cuit? dit le jeune garçon.

— Bientôt, Georges, dit tante Chloé, soulevant légèrement le couvercle. Quelle magnifique couleur! Il n'y a que moi pour cela! Maîtresse a permis l'autre jour à Sally de faire un gâteau, seulement pour apprendre, disait-elle. Oh! laissez-moi tranquille, madame, lui dis-je, cela me fait peine de voir ainsi perdre de la bonne nourriture. Le gâteau était levé d'un seul côté et n'avait pas plus de forme que mon soulier. Fi donc!

Et sur cette expression de mépris pour l'ignorance de Sally, tante Chloé enleva le couvercle de son four et découvrit une tourte que le meilleur pâtissier d'une ville n'eût pas désavouée. Cette tourte étant évidemment la principale pièce du régal, tante Chloé s'occupa vivement des apprêts du souper.

— Allons, vous, Moïse et Pierre! ôtez-vous de là, mes petits noirs. Et vous aussi, Polly, ma chérie. Tout à l'heure maman donnera quelque chose à sa petite fille. Et vous, massa Georges, enlevez vos livres et asseyez-vous là avec mon vieil homme: Je vais servir les saucisses, et dans un instant les crêpes seront sur vos assiettes.

— Ils voulaient me faire souper à la maison, tante Chloé, dit Georges, mais je savais trop bien ce qui m'attendait ici.

— Vraiment, vraiment! mon cœur, dit tante Chloé en empilant les crêpes fumantes sur l'assiette de Georges. Vous saviez que votre vieille tante Chloé vous garderait le meilleur morceau. Oh! laissez-la faire, allez!

Et là-dessus la vieille tante donna à Georges une tape en jouant d'un air facétieux, puis retourna vivement à son gril.

Les crêpes expédiées, au gâteau, maintenant, au gâteau, s'écria Georges, en brandissant un énorme couteau sur l'article en question.

Miséricorde! massa Georges, dit tante Chloé, en lui saisissant le bras, est-ce que vous allez le couper avec ce couteau! Vous allez le réduire en miettes. Attendez, j'ai là un petit couteau aiguisé pour cet usage. Voyez comme c'est léger et comme ça coupe finement. Mangez maintenant, et vous m'en direz des nouvelles. Il n'y a que moi pour ces choses-là.

— Tom Lincoln prétend que sa Jenny est meilleure cuisinière que vous, dit Georges, la bouche pleine.

Ces Lincoln ne sont pas grand' chose en comparaison de nos maîtres, dit avec mépris tante Chloé. Ce sont des gens assez respectables pour leur position; mais ils n'ont aucune idée du monde. Comparer M. Lincoln à M. Shelby, y pen-

sez-vous! Et Mme Lincoln, est-ce qu'elle sait se présenter dans un salon comme Mme Shelby, si majestueusement! Ne me parlez plus de ces Lincoln. Et tante Chloé secoua la tête avec l'air d'une personne qui sait son monde.

— Cependant, dit Georges, je vous ai entendu dire que Jenny est assez bonne cuisinière.

— C'est possible, j'ai pu dire cela. Jenny est une bonne cuisinière ordinaire. Elle réussit assez bien une fournée de pain, cuit assez proprement des pommes de terre. Mais sortie de là, que sait-elle faire? Elle fait des pâtés, certainement elle en fait, mais quelle croûte ont-ils? Vous fera-t-elle de cette pâte moelleuse qui fond dans la bouche et s'enfle comme un ballon. Je suis allée la voir quand Miss Mary s'est mariée. Elle m'a fait voir les pâtés de la noce. Jenny et moi sommes d'anciennes amies, vous le savez. Je ne lui ai pas dit ma façon de penser. Mais, massa Georges, je n'aurais pu dormir de longtemps si j'avais eu le malheur de faire des pâtés pareils. Ils ne valaient rien du tout.

— Je pense que Jenny les croyait de première qualité, dit Georges.

— Assurément. Elle les montrait avec tant d'innocence! Cela prouve qu'elle ne sait ce que c'est. Cette famille est si peu de chose! que peut-on exiger de Jenny? Ce n'est pas sa faute, la pauvre fille. Ah! massa Georges, vous ne connaissez pas tous les priviléges de votre famille. — Ici, tante Chloé soupira et leva les yeux au ciel avec émotion.

— Croyez bien, tante Chloé, dit Georges, que j'apprécie à merveille mes priviléges de pâtés et de puddings. Demandez à Tom Lincoln si je ne lui en remplis pas les oreilles en toute occasion!

A cette saillie de son jeune maître, tante Chloé, se renversant sur sa chaise, se livra à un accès de fou rire si fort et si prolongé, que de grosses larmes sillonnèrent ses joues noires et luisantes. Vous me tuerez, vous me tuerez certainement un jour, lui disait-elle en lui lançant des coups de coudes dans les côtes. Puis les accès redoublaient, à tel point que Georges se prit à croire que ses plaisanteries étaient trop dangereuses, et résolut d'être plus sobre d'esprit à l'avenir.

— Ainsi vous dites cela à Tom? Dieu! de quoi ces jeunes gens vont s'occuper! Il en rabat les oreilles à Tom. Oh! massa Georges, vous feriez rire un hanneton.

— Oui, dit Georges, je lui ai dit : Tom, je voudrais que vous vissiez les pâtés de tante Chloé! Voilà de vrais pâtés!

— Quel malheur qu'il n'en puisse goûter, dit tante Chloé, dont le cœur plein de bonté s'attristait à la pensée de la condition obscure de Tom. Vous devriez l'inviter à dîner quel-

que jour; ce serait fort bien de votre part. Vous savez, massa Georges, que nous ne devons nous croire au-dessus de personne par nos priviléges; les priviléges nous viennent d'en haut, souvenez-vous-en toujours, dit tante Chloé.

— Eh bien! je l'amènerai dîner un jour de la semaine prochaine. Vous vous distinguerez, tante Chloé. Quels yeux il va ouvrir! Nous le ferons manger pour quinze jours.

—Certainement, dit tante Chloé, vous verrez! Dieu! quand je pense à quelques-uns de nos repas! Vous souvenez-vous de ce beau pâté de poulet que je fis lorsque nous donnâmes à dîner au général Knox? Maîtresse et moi nous fûmes bien près de nous quereller au sujet de la croûte, Je ne sais quelles idées ces dames se mettent parfois dans la tête. Elles choisissent toujours le moment où vous avez la plus grande responsabilité, pour venir tourner autour de vous et se mêler de votre besogne. Ce jour-là, madame me disait de faire comme ceci, de faire comme cela. Finalement, je perdis patience. Madame, lui dis-je, regardez vos belles mains blanches, vos doigts effilés, étincelans de bagues, comme mes beaux lys blancs lorsqu'ils sont couverts de rosée; regardez maintenant mes grosses pattes noires. Ne pensez-vous pas que le Seigneur m'a faite pour pétrir les croûtes de pâté comme vous pour figurer au salon? Oui, j'eus l'impertinence de lui dire cela, massa Georges.

— Et que répondit ma mère? dit Georges.

— Ce qu'elle me répondit? Avec un joli sourire dans ses beaux grands yeux, elle me dit : C'est bien, tante Chloé, c'est bien, je crois que vous avez raison. Et elle rentra au salon. Elle eût dû me briser la tête pour mon impertinences Mais que voulez-vous? je ne puis rien faire quand j'ai de, dames à la cuisine.

— Votre dîner ce jour-là fut excellent. Je m'en souviens! c'était l'avis de tout le monde.

— N'est-ce pas? Ce jour-là j'étais derrière la porte de la salle à manger. N'ai-je pas vu le général passer trois fois son assiette pour redemander de ce même pâté! Vous avez une excellente cuisinière, madame Shelby, dit-il. Mon cœur faillit éclater. Et le général se connaît en cuisine, dit tante Chloé en se rengorgeant; il est d'une des premières familles de la Virginie. Il s'y connaît aussi bien que moi, le général.

Cependant Georges était arrivé à un moment où, même pour un garçon de son âge, il eût été impossible d'avaler une bouchée de plus. Il put donc remarquer, à l'autre bout de la table, deux têtes crépues aux yeux brillans, lançant des regards affamés sur les plats du festin. Holà! Pierre, Moïse, dit-il en leur jetant quelques débris du repas, vous

voulez quelque chose, n'est-ce pas? Tante Chloé, faites-leur donc cuire quelques crêpes.

Georges et Tom s'assirent confortablement au coin du feu. Tante Chloé, qui venait de faire une nouvelle pile de crêpes, prit sa fille sur ses genoux et se mit à souper, remplissant alternativement sa bouche et celle de l'enfant. Moïse et Pierre, qui avaient reçu leur pitance, la dévoraient en se roulant sous la table, se chatouillant et venant de temps à autre tirer les doigts de pied de la petite fille.

— Vous ne resterez donc pas tranquilles! disait la mère en leur allongeant de temps à autre une petite correction sous la table. Vous ne pouvez pas avoir un peu de décence lorsque des blancs viennent nous voir! Quand massa Georges sera parti, gare le fouet!

La menace produisit fort peu d'effet.

— Ils sont si vifs, dit l'oncle Tom, qu'ils ne peuvent rester tranquilles.

Les petits noirs sortirent en ce moment de dessous la table, et, la figure et les mains barbouillées de mélasse, vinrent embrasser l'enfant.

— Voulez-vous bien vous en aller! leur dit la mère en repoussant leurs têtes laineuses; vous ferez si bien que vous ne pourrez pas vous décoller. Allez vous laver à la fontaine. Et elle accompagna cette exhortation d'une tape vigoureuse qui n'eut d'autre résultat que de les faire rire plus fort.

— Avez-vous jamais vu de semblables petits garnemens? dit tante Chloé. Puis, prenant une vieille serviette destinée à cet usage, elle se mit à laver et à frotter le visage et les mains de Bébé, qu'elle plaça ensuite sur les genoux de Tom, pendant qu'elle enlevait les restes du souper. L'enfant s'amusait à tirer le nez du bonhomme, lui égratignait le visage et passait ses petites mains dans ses cheveux crêpus.

— N'est-ce pas, qu'elle est gentille? dit Tom en l'élevant pour la mieux voir. Puis, l'asseyant sur ses larges épaules, il se mit à danser, à gambader avec elle autour de la chambre. Georges l'agaçait avec son mouchoir, et les deux négrillons, qui venaient de rentrer, se mirent à hurler autour d'elle comme des ours. Tante Chloé avait beau dire qu'ils lui rompaient la tête : la fatigue seule put mettre un terme aux cris, aux danses et aux gambades.

— Là! j'espère que c'est fini, maintenant, dit tante Chloé, qui venait de tirer de dessous le lit un coffre grossier servant de couchette aux enfans. — Pierre et Moïse, entrez là-dedans, car nous allons avoir le *meeting*.

— Oh! non, mère, nous ne voulons pas nous coucher. nous voulons assister au *meeting*. C'est si beau, le *meeting*!

— Allons, tante Chloé, laissez-les debout, remettez cela à sa place, dit Georges en poussant du pied la rude machine.

Les apparences sauvées, tante Chloé n'était pas fâchée de resserrer la caisse. — Qui sait? dit-elle, cela leur fera peut-être du bien.

Puis on s'occupa en comité des préparatifs du meeting.

— Comment ferons-nous avec si peu de chaises? Je déclare que je n'en sais rien, dit tante Chloé.

Mais comme le meeting avait lieu chez l'oncle Tom chaque semaine, depuis un temps infini, avec le même nombre de chaises, il y avait lieu d'espérer qu'on se tirerait d'affaire cette fois comme les autres.

— Le vieil oncle Peter a cassé deux pieds de la vieille chaise la semaine passée, observa Moïse.

— Je n'en crois rien, dit tante Chloé. C'est bien plutôt vous qui les aurez cassés en jouant.

— Elle peut servir encore, dit Moïse; il n'y a qu'à l'appuyer contre le mur.

— Oui, mais il ne faudra pas que l'oncle Peter s'asseye dessus; il gesticule trop en chantant. L'autre jour, dans ses contorsions, il est allé se cogner à l'extrémité de la chambre.

— Au contraire, laissez-le s'y asseoir, dit Moïse; quand il entonnera : « *Saints et pécheurs, venez m'entendre*, » patatra! Et Moïse, imitant le ton nasillard du bonhomme, se laissa choir pour figurer la catastrophe prévue.

— Allons! soyez décent, si c'est possible! N'avez-vous pas honte?

Georges, cependant, partagea l'hilarité du délinquant et déclara que Moïse était décidément fort drôle. L'admonestation maternelle manqua ainsi son effet.

— Allons, mon vieil homme, dit tante Chloé, il faut arranger vos tonneaux.

— Les tonneaux de maman sont comme ceux de la veuve dont Georges lisait l'autre jour l'histoire dans le *bon livre* : ils ne manquent jamais, dit Moïse à son frère Pierre.

— Cependant il y en a un qui s'est défoncé la semaine dernière au milieu de leur chant. En voilà un qui a manqué, dit Pierre.

Pendant cet *a parte* entre Pierre et Moïse, deux tonneaux vides avaient été roulés au milieu de la pièce et assujettis avec des pierres. Des planches furent placées dessus. Des seaux et des baquets renversés, joints aux chaises, complétèrent les préparatifs.

— Massa Georges est un si habile lecteur à présent, que

j'esp re qu'il voudra bien rester pour nous faire la lecture, dit tante Chloé.

Georges consentit de bon cœur. Les enfans sont toujours prêts à faire ce qui peut leur donner de l'importance.

La chambre ne tarda pas à se garnir d'une foule bigarrée, depuis le patriarche octogénaire jusqu'au jeune garçon et à la jeune fille de quinze ans. Les commérages commencèrent, commérages fort innocens d'ailleurs : on racontait que la tante Sally avait acheté un mouchoir rouge ; que Madame avait promis une robe de mousseline à fleurs ; que M. Shelby avait l'intention d'acheter un poulain alezan qui ajouterait au luxe de sa maison. Quelques-uns des fidèles appartenaient à des habitations du voisinage ; chacun apportait son petit tribut de propos sur la maison ou la plantation à laquelle il était attaché, et tout enfin se passait là comme dans les cercles de la haute société. *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*, dit Arlequin dans une comédie italienne.

Après quelques instans, les chants commencèrent. Les intonations nasillardes ne détruisaient point l'effet de voix naturellement belles, d'airs à la fois sauvages et expressifs. Quelques-uns de ces chants étaient empruntés aux hymnes chantées dans les églises du voisinage ; d'autres, plus sauvages, avaient été recueillis dans les *meetings*. Le chœur suivant fut exécuté avec autant d'onction que d'énergie.

Mourir sur le champ de bataille,
Mourir sur le champ de bataille,
Gloire de mon âme !

Un autre chant favori disait ;

Je suis en chemin pour la gloire, ne voulez-vous pas venir avec moi ?
Ne voyez-vous pas les anges qui m'appellent et me montrent la voie ?
Ne voyez-vous pas la Cité d'or et le jour qui ne doit pas finir?

Il y en avait d'autres où étaient incessamment rappelés *les bords du Jourdain*, *les champs de Chanaan*, et *la nouvelle Jérusalem* ; car l'imagination impressionnable et passionnée des noirs s'attache particulièrement aux hymnes pleines des vives images de la nature biblique. Pendant les chants, les uns pleuraient de joie, d'autres criaient, d'autres se serraient les mains en signe de bonheur, comme s'ils venaient réellement de traverser le fleuve sacré.

Des exhortations, des récits divers s'entremêlaient avec les chants. Une vieille femme à tête blanche, qui depuis longtemps avait atteint l'âge du repos, et que l'on révérait

comme une chronique vivante du passé, se leva, s'appuyant sur son bâton, et dit :

— Mes enfans, je suis bien heureuse de vous voir et de vous entendre encore une fois. Je ne sais quel jour je partirai pour le séjour de gloire, mais je suis toute prête, enfans ; et il me semble que, mon paquet sur le dos, mon chapeau de voyage sur la tête, j'attends la voiture qui doit me conduire. Quelquefois, la nuit, il me semble entendre le bruit des roues, et j'attends toujours. Vous aussi, enfans, devez être prêts, car, je vous le dis, ajouta-t-elle en frappant la terre avec son bâton, c'est une merveilleuse chose que la patrie céleste ; c'est là la gloire, enfans, et vous n'en doutez pas !

Et la bonne femme s'assit tout émue, en versant des larmes, tandis que toute l'assemblée en chœur répétait :

Chanaan ! ô belle Chanaan !
Je pars pour la terre de Chanaan !

Georges, à la demande générale, lut les derniers chapitres de la Révélation, souvent interrompus par des exclamations comme celles-ci : Est-ce possible ! Ecoutez donc ! Quand on y songe ! Il est certain que tout cela arrivera.

Georges, garçon plein d'intelligence et que sa mère avait parfaitement instruit des choses religieuses, se voyant l'objet de l'attention générale, donnait de temps à autre avec un sérieux et une gravité fort louables des explications qui lui attiraient l'admiration des jeunes et la bénédiction des vieux. On admettait généralement qu'un ministre n'eût pas mieux fait.

L'oncle Tom était une sorte de patriarche en matière religieuse pour les nègres des environs. Doué d'une organisation où le sens moral prédominait fortement, d'un esprit plus cultivé que celui de ses compagnons d'esclavage, il était l'objet de leur profond respect, et considéré par eux comme un ministre. Le style simple, cordial de ses exhortations eût édifié des personnes plus instruites. Mais c'est surtout dans la prière qu'il excellait. Rien n'égalait la simplicité enfantine de ses prières toutes pleines du langage de l'Ecriture, dont il s'était si fort pénétré qu'il était devenu comme le sien propre et s'échappait de ses lèvres sans qu'il s'en aperçût. Comme disait un vieux nègre : « *Ses prières allaient directement en haut.* »

Pendant que ces choses se passaient dans la case de l'oncle Tom, une scène d'un tout autre genre avait lieu dans la maison du maître.

Dans la salle à manger dont nous avons parlé, le marchand et M. Shelby étaient assis à une table couverte de papiers et de tout ce qu'il faut pour écrire. M. Shelby était occupé à compter des liasses de billets qu'il passait ensuite au marchand, qui les comptait également.

— Tout est en règle, dit celui-ci; il n'y manque plus que la signature.

M. Shelby s'empara rapidement des contrats de vente, les signa de la façon d'un homme qui a hâte de se débarrasser d'une affaire désagréable, puis les repoussa avec l'argent vers le marchand. Haley retira d'une vieille valise un parchemin, l'examina un moment, puis le tendit à M. Shelby qui s'en empara avec un geste de vivacité mal dissimulée.

— Eh bien! voilà qui est fini, dit le marchand en se levant.

— C'est fini! dit M. Shelby d'un ton rêveur; puis, poussant un long soupir, il répéta : c'est fini!

— Vous avez l'air de n'être pas très-content, dit le marchand.

— Haley, dit M. Shelby, j'espère que vous vous souviendrez de la promesse que vous m'avez faite, sur votre honneur, de ne jamais vendre Tom sans savoir en quelles mains il tomberait.

— Eh! mais, vous venez de faire juste le contraire, répondit le marchand.

— Les circonstances m'y on forcé, vous le savez bien, répondit M. Shelby avec hauteur.

— Eh bien! elles peuvent m'y forcer aussi, dit le marchand; néanmoins, je ferai tout mon possible pour procurer à Tom une bonne place. Quant à le maltraiter, vous n'avez pas à craindre cela de moi. S'il y a une chose dont j'aie à remercier le ciel, c'est de ne point m'avoir fait cruel.

Après l'exposé des principes d'humanité que le marchand avait fait quelques heures auparavant, cette déclaration ne rassurait guère M. Shelby. Mais comme la circonstance n'admettait pas d'autre consolation, il n'ajouta pas un mot, laissa partir Haley et se mit à fumer solitairement un cigare.

CHAPITRE V.

OU L'ON VOIT LES SENTIMENS DE LA PROPRIÉTÉ VIVANTE EN CHANGEANT DE POSSESSEUR.

M. et M[me] Shelby s'étaient retirés dans leur chambre à coucher. M. Shelby, étendu dans une chaise longue, par-

courait quelques lettres arrivées par le courrier du soir, pendant que Mme Shelby, debout devant sa glace, s'occupait à défaire elle-même les tresses compliquées et les boucles de ses cheveux ; car, remarquant la pâleur et les yeux hagards d'Eliza, elle l'avait dispensée de son service pour ce soir-là et l'avait envoyée se coucher. Cela lui remit tout naturellement en mémoire sa conversation du matin avec son esclave, et, se tournant vers son mari, elle lui dit, sans sérieuse préoccupation toutefois :

— A propos, Arthur, quel est donc cet homme mal élevé que vous avez admis à dîner à notre table aujourd'hui ?

— Il se nomme Haley, dit Shelby en se retournant avec embarras sur sa chaise, sans lever les yeux de dessus la lettre qu'il examinait.

— Haley ! quel est cet homme, et qu'a-t-il à faire ici ?

— C'est un homme avec lequel j'ai traité quelques affaires à mon voyage à Natchez, dit Shelby.

— Et cet homme est venu sans façon vous demander à dîner ?

— Je l'avais invité ; j'avais quelques comptes à régler avec lui, dit Shelby.

— Serait-ce un marchand d'esclaves ? dit Mme Shelby, remarquant quelque embarras dans la contenance de son mari.

— Eh ! ma chère, qui vous a mis cela dans la tête ? dit Shelby en levant les yeux au plafond.

— Rien. Seulement Eliza est venue ici après le dîner, dans une grande agitation, pleurant et se désolant ; elle m'a dit que vous étiez en conférence avec un marchand d'esclaves et qu'elle lui avait entendu vous faire des offres pour son fils, la ridicule petite sotte !

— Vraiment ? dit M. Shelby, jetant de nouveau les yeux sur sa lettre, et faisant semblant de la lire avec une grande attention, sans s'apercevoir qu'elle était tournée à l'envers. Il faudra qu'elle sache tout, se dit-il à lui-même, un peu plus tôt, un peu plus tard ; autant vaut que cela soit tout de suite.

— J'ai dit à Eliza, poursuivit Mme Shelby en continuant à brosser ses cheveux, qu'elle était une petite sotte de s'alarmer et que vous n'aviez jamais rien eu à faire avec ces sortes de gens. D'ailleurs, je savais que vous n'aviez jamais eu l'intention de vendre aucun de vos serviteurs, surtout à un pareil homme.

— En effet, Emilie, j'ai toujours pensé et senti ainsi ; mais mes affaires sont dans une situation telle, que je me vois contraint de vendre quelques-uns de mes esclaves.

— A cet homme ! c'est impossible ! Monsieur Shelby, vous ne parlez pas sérieusement ?

— Ce n'est malheureusement que trop vrai, dit M. Shelby. Je me suis décidé à vendre Tom.

— Quoi ! notre Tom, cette bonne et fidèle créature qui nous sert depuis son enfance. Oh ! monsieur Shelby, mais vous lui aviez promis la liberté ; vous et moi lui en avons parlé cent fois. Oh ! je peux tout croire maintenant ; je peux vous croire capable de vendre le petit Harry, l'enfant de notre pauvre Eliza ! dit Mme Shelby d'un ton mêlé de douleur et d'indignation.

— Eh bien ! puisque vous devez tout savoir, c'est vrai. J'ai consenti à vendre Tom et Harry, et je ne vois pas pourquoi je serais considéré comme un monstre pour avoir fait ce que chacun fait tous les jours.

— Mais pourquoi entre tous choisir ces deux-là ? dit Mme Shelby. Puisque vous étiez forcé de vendre, n'en pouviez-vous vendre d'autres ?

— Parce qu'ils valaient davantage, voilà pourquoi. J'en pourrais choisir un autre, si vous le vouliez. Le marchand m'a offert un bon prix d'Eliza ; je la lui vendrai, si vous l'aimez mieux.

— Le misérable ! s'écria avec indignation Mme Shelby.

— Par égard pour vous, je n'en ai pas voulu entendre parler. Ainsi, vous devez m'en savoir gré.

— Mon ami, dit Mme Shelby en se remettant, pardonnez-moi. Je me suis laissée emporter. J'ai été surprise à cette nouvelle, je n'y étais point préparée. Mais vous me permettrez d'intercéder pour ces malheureuses créatures. Tom est noir, mais c'est un noble cœur et un fidèle serviteur. Je suis assurée qu'il ferait au besoin le sacrifice de sa vie pour sauver la vôtre.

— Je le sais, j'en suis certain. Mais à quoi bon tout cela ? Je n'y peux rien.

— Pourquoi ne pas faire un sacrifice pécuniaire ? J'en supporterais volontiers ma part. Oh ! M. Shelby, je me suis efforcée, comme toute femme chrétienne doit le faire, d'accomplir mes devoirs envers ces pauvres et malheureuses créatures. Pendant de longues années j'en ai pris soin, je les ai instruits, j'ai veillé sur eux, j'ai partagé leurs joies et leurs peines. Comment oserais-je encore lever la tête parmi eux, si pour un misérable gain nous vendions un serviteur aussi fidèle, aussi excellent, aussi confiant que ce pauvre Tom, et lui arrachions ainsi en un instant tout ce que nous lui avons appris à aimer et à respecter ! Je leur ai enseigné les devoirs de la famille, de père et de fils, d'époux et d'épouse;

et nous leur apprendrions que ces devoirs, ces liens, quelque sacrés qu'ils soient, ne sont rien pour nous, comparés à l'argent! J'ai parlé à Eliza de ses devoirs envers son enfant, comme mère chrétienne. Je lui ai recommandé de veiller sur lui, de prier pour lui, de l'élever chrétiennement; que lui dirai-je, si vous le lui enlevez pour le vendre, corps et âme, à un homme impie, sans moralité. Je lui ai dit qu'une seule âme était plus précieuse que tout l'argent de la terre. Comment me croira-t-elle si nous le lui arrachons, si nous le vendons, peut-être pour la ruine de son corps et la perte de son âme?

—Je suis désolé de vous voir prendre ainsi la chose, Emilie, dit M. Shelby; je respecte vos sentimens, bien que je n'aie pas la prétention de les partager entièrement. Mais, je vous le répète de nouveau, je n'y puis rien.

Je n'avais pas l'intention de vous dire ceci, Emilie; mais il n'y a pas de milieu : il faut vendre ces deux esclaves ou vendre tout le reste. Haley est venu en possession d'une hypothèque sur moi qui m'a mis entièrement à sa discrétion; si je ne l'avais immédiatement remboursé, il m'eût totalement exproprié. J'ai réuni toutes mes épargnes, j'ai emprunté, hormis mendier j'ai tout fait; seul le prix de ces deux esclaves pouvait faire la balance et me tirer de ses mains; et j'ai dû les abandonner. Haley s'était entiché de l'enfant; il ne voulait transiger qu'à condition que je le lui abandonnerais, en aucune façon autrement. J'étais en son pouvoir, j'ai été obligé de céder. Si la vente de ces deux esclaves vous attriste si fort, auriez-vous été consolée si je m'étais vu forcé de les vendre tous?

Mme Shelby demeura comme pétrifiée. Enfin, se tournant vers sa toilette, elle appuya sa tête dans ses deux mains et poussa un gémissement plaintif.

— Oh! malédiction sur l'esclavage, cette amère et détestable chose! malédiction sur le maître! malédiction sur l'esclave! J'étais folle de croire qu'il fût possible de tirer quelque chose de bon de ce mal mortel. C'est un péché que de posséder des esclaves sous des lois comme les nôtres. J'en ai toujours eu la pensée depuis mon enfance; je l'ai eue surtout depuis que je suis entrée dans mon église. Mais je m'étais flattée qu'à force de bonté, de soins et d'instruction, je parviendrais à améliorer la condition de ces pauvres créatures et à la rendre en quelque sorte préférable à la liberté. Folle que j'étais!

— Ma femme, vous devenez tout à fait abolitionniste.

— Abolitionniste! Ah! s'ils savaient ce que je sais sur l'esclavage, ils pourraient parler. Que pourraient-ils nous

apprendre ? Vous savez que je n'ai jamais pensé que l'esclavage fût une chose légitime, je n'ai jamais désiré posséder des esclaves.

— Eh bien ! vous différez de beaucoup d'hommes sages et pieux ; vous rappelez-vous le sermon qu'a prononcé M. B... l'autre dimanche ?

— Je ne me soucie point de tels sermons, et je ne désire pas voir M. B... prêcher de nouveau dans notre église. Les ministres, pas plus que nous, ne peuvent guérir ce mal incurable ; mais qu'ils le défendent ! cela révolte mon bon sens. Je crois que vous aviez alors sur ce sermon la même opinion que moi.

— Assurément, dit M. Shelby, je dois avouer que ces ministres poussent quelquefois les choses plus loin que nous, pauvres pécheurs, n'aurions le courage de le faire. Nous, hommes du monde, pouvons fermer les yeux sur bien des choses qui ne se justifient pas parfaitement ; mais nous n'aimons pas que des ministres et des femmes discourent là-dessus à tort et à travers, et se montrent beaucoup plus décidés que nous dans ces questions de morale et d'humanité. Maintenant, ma chère, j'ose espérer que vous reconnaîtrez la nécessité de ce que j'ai fait et me rendrez justice.

— Assurément, assurément ! dit Mme Shelby, en tournant entre ses doigts sa montre d'or. Je n'ai point de joyau de prix, ajouta t-elle d'un air pensif, mais cette montre ne pourrait-elle servir à quelque chose ? Elle a coûté autrefois fort cher. Si je pouvais au moins sauver l'enfant d'Eliza, je ferais volontiers le sacrifice de tout ce que je possède.

— Je suis désolé, ma chère Emilie, je suis désolé que cela vous tienne tant à cœur. Mais ne vous faites pas d'illusion ; l'affaire est conclue ; les contrats de vente sont signés et entre les mains d'Haley ; vous devez vous estimer heureuse que le mal ne soit pas plus grand. Cet homme avait en main de quoi nous ruiner totalement ; m'en voilà débarrassé ! Si vous connaissiez comme moi le personnage, vous verriez que nous l'avons échappé belle.

— Est-il donc si cruel ?

— Cruel, non pas précisément ; mais c'est un homme de cuir, ne respirant que le trafic et le gain, froid, sans hésitation, impitoyable comme la mort et le sépulcre. Il vendrait sa mère s'il en trouvait un bon prix, sans vouloir aucun mal à la pauvre femme.

— Et ce misérable possède notre bon, notre fidèle Tom et l'enfant d'Eliza !

— Ah ! ma chère, cette affaire m'afflige terriblement ; j'ai horreur d'y penser. Haley veut activer les choses et entrer

en possession demain. Je monterai à cheval de bonne heure et m'en irai. Je n'aurais jamais le courage de revoir Tom. Vous feriez bien de trouver quelque moyen d'éloigner Eliza, afin que la chose se passe en son absence.

— Non, non! je ne me rendrai nullement complice de cet acte de barbarie. J'irai voir le pauvre Tom, que Dieu l'assiste dans sa détresse! Ils verront au moins que leur maîtresse peut souffrir avec eux. Quant à Eliza, je n'ose y penser! Que Dieu nous pardonne! Qu'avons-nous donc fait pour mériter une telle épreuve?

Cette conversation avait un auditeur dont M. et Mme Shelby ne soupçonnaient pas la présence. Un grand cabinet, dont la porte ouvrait sur le corridor, communiquait avec l'appartement. Lorsque Eliza avait été congédiée par sa maîtresse, son imagination fiévreuse et surexcitée lui avait suggéré l'idée de se blottir dans ce cabinet, et l'oreille appliquée à une fente de la cloison, elle n'avait pas perdu un mot de l'entretien. Lorsque tout fut retombé dans le silence, elle se leva et s'échappa sans bruit. Pâle, frémissante, les traits bouleversés et les lèvres contractées, on n'eût pas reconnu la douce et timide créature que nous avons dépeinte. Elle se dirigea avec précaution le long du couloir, s'arrêta un moment à la porte de sa maîtresse, leva les mains au ciel, comme pour lui faire un muet appel, et se glissa dans sa chambre. C'était une petite pièce propre et tranquille au même étage que l'appartement de sa maîtresse, éclairée au soleil levant par une fenêtre où elle s'était souvent assise pour coudre en chantant; là, sur les rayons d'une petite bibliothèque étaient rangés, avec des livres, divers objets de fantaisie, reçus en étrennes aux jours de Noël; là un cabinet et des tiroirs contenaient sa modeste garderobe; là, en un mot, était son intérieur, son chez soi, où jusque-là elle avait été si heureuse. En ce moment son enfant dormait tranquillement sur le lit d'un sommeil paisible, les boucles de ses cheveux encadrant capricieusement son gracieux et innocent visage, sa bouche rosée entr'ouverte, ses petites mains potelées étendues sur la couverture, un doux sourire s'épanouissant sur ses traits comme un rayon de soleil.

— Pauvre garçon! pauvre petit! ils t'ont vendu, dit-elle; mais ta mère saura bien te sauver.

Aucune larme ne mouilla l'oreiller. Dans une telle angoisse, le cœur n'a pas de larmes à donner; il n'a que du sang, et il saigne en silence. Elle prit une feuille de papier et écrivit à la hâte :

« Oh! maîtresse, chère maîtresse, ne m'accusez point d'ingratitude; ne me jugez pas trop sévèrement. J'ai enten-

du tout ce que vous avez dit ce soir vous et mon maître. Je vais tenter de sauver mon enfant, vous ne m'en blâmerez pas! Dieu vous garde et vous récompense de toutes vos bontés! »

Après avoir vivement plié le billet et écrit l'adresse, elle ouvrit un tiroir, fit des vêtemens de son enfant un petit paquet qu'elle attacha fortement avec un mouchoir autour de sa ceinture. Ses sentimens de mère la dominaient à tel point que, malgré sa terreur, elle n'oublia pas de glisser dans ce paquet un ou deux jouets favoris de l'enfant, mettant à part un perroquet peint de vives couleurs pour l'amuser à son réveil. Elle eut quelque peine à le tirer de son tranquille sommeil. Mais, après quelques efforts, il ouvrit les yeux et se mit à jouer avec son oiseau pendant qu'elle mettait son bonnet et son châle.

— Où allons-nous, maman? dit-il la voyant s'avancer vers le lit avec sa petite cotte et son chapeau.

Sa mère s'approcha, le regarda avec tant de fixité, qu'il comprit à l'instant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

— Silence, Harry! nous ne devons point parler haut; ils nous entendraient. Un méchant homme devait venir prendre le petit Harry et l'enlever à sa mère pour l'emporter dans les ténèbres; mais sa mère ne l'abandonnera pas. Elle va lui mettre sa petite cotte et son chapeau et se sauver avec lui, afin que le vilain homme ne puisse le prendre.

Disant cela, elle avait boutonné le simple vêtement de l'enfant, et le prenant dans ses bras elle lui répétait à voix basse d'être tranquille; puis, ouvrant la porte qui conduisait à la vérandah, elle s'échappa furtivement.

C'était par une belle et froide nuit tout étincelante d'étoiles. L'enfant, en proie à une vague terreur, étreignait le cou de sa mère qui l'enveloppait avec son châle.

Le vieux Bruno, grand chien de Terre-Neuve, qui dormait au bout du vestibule, se leva avec un sourd grognement en la voyant approcher. Elle l'appela doucement par son nom, et l'animal, son ancien camarade de jeux, agita la queue, et se mit en devoir de la suivre, tout en paraissant réfléchir profondément, dans sa tête de chien, à ce que pouvait signifier une telle promenade nocturne. Une idée vague de l'inconvenance de cette action paraissait le tourmenter beaucoup; car il s'arrêtait souvent pendant qu'Eliza s'éloignait avec rapidité, regardait alternativement Eliza et la maison; puis, rassuré sans doute par sa réflexion, poursuivait son chemin à la suite de la fugitive. En quelques minutes ils ar-

rivèrent au cottage de l'oncle Tom, et Eliza se mit à frapper doucement aux vitres de la fenêtre.

Le chant des hymnes avait prolongé le meeting jusque fort tard, et comme, après le départ des assistans, l'oncle Tom s'était donné le plaisir d'exécuter plusieurs solos, il en était résulté que, bien qu'il fût entre minuit et une heure du matin, lui et sa compagne n'étaient point encore endormis.

— Ciel! qu'est-ce que cela? dit tante Chloé se levant en sursaut et tirant précipitammeut le rideau. Sur mon âme je crois que c'est Lizzy. Habillez-vous donc, mon vieil homme. Voilà le vieux Bruno aussi qui gratte à la porte. Que se passe-t-il donc? Je vais ouvrir.

Joignant l'action à la parole, elle ouvrit aussitôt, et la chandelle que Tom venait d'allumer vint éclairer les traits bouleversés et les yeux hagards de la fugitive.

— Ah! ciel! vous m'effrayez, Lizzy. Etes-vous malade? Que vous est-il arrivé?

—Je m'enfuis avec mon enfant, oncle Tom et tante Chloé. Mon maître l'a vendu.

— Il l'a vendu! s'écrièrent ensemble l'oncle Tom et tante Chloé en levant les mains au ciel avec épouvante.

— Oui, il l'a vendu, répéta Eliza fermement. M'étant glissée ce soir dans le cabinet attenant à la chambre de ma maîtresse, j'ai entendn notre maître lui dire qu'il a vendu mon Harry et vous, oncle Tom, à un marchand d'esclaves; qu'il allait monter à cheval et s'éloigner demain matin au moment où cet homme entrerait en possession.

Pendant ce discours, Tom était demeuré immobile, les mains élevées au ciel, les yeux grands ouverts, comme un homme en proie à une hallucination. Lorsqu'il comprit le sens des paroles d'Eliza, il s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit sur sa vieille chaise et laissa tomber sa tête sur ses genoux.

— Que Dieu ait pitié de nous! dit tante Choé. Oh! est-il possible que ce soit vrai? Qu'a-t-il donc fait pour que massa le vende?

— Il n'a rien fait, ce n'est pas pour cela. Maître ne voulait pas vendre, et maîtresse est toujours bonne. Je l'ai entendue plaider et supplier pour vous. Mais il lui a répondu que c'était inutile, qu'il était le débiteur de cet homme et que s'il ne le payait à l'instant, il pouvait faire vendre l'habitation et tous les noirs. Oui, je lui ai entendu dire qu'il n'avait pas le choix; qu'il était dans la nécessité d'en vendre deux ou de les vendre tous. Maître disait qu'il était bien fâché; mais maîtresse! si vous aviez pu l'entendre! si ce n'est pas-là une chrétienne, un ange, il n'en exista jamais.

Je suis une malheureuse de la quitter ainsi ; mais je ne puis faire autrement. Elle-même a dit qu'une âme a plus de prix que le monde entier ; et cet enfant a une âme ; si je le laisse enlever, qui sait ce que cette âme deviendra. Je crois avoir raison ; mais si j'ai tort, que Dieu me pardonne, je ne peux faire autrement.

— Eh bien ! mon vieil homme, dit tante Chloé, pourquoi ne partez-vous pas aussi ? Attendrez-vous que l'on vous emmène dans le bas de la rivière, où l'on tue les nègres à force de travail et de privations ? J'aimerais mieux mourir que d'y aller jamais. Il est temps de fuir. Partez avec Lizzy. Vous avez une passe pour aller et venir en tout temps ; allons, hâtez-vous, je vais réunir vos effets.

Tom releva lentement la tête, jeta autour de lui un regard triste mais calme, et dit :

—Non, je ne partirai pas ! Qu'Eliza parte, c'est son droit. Ce n'est pas moi qui le lui contesterai. Mais vous avez entendu ce qu'elle a dit. Si mon malheur peut empêcher la vente de tous les nègres du domaine, eh bien ! que l'on me vende. Je suppose que je suis aussi capable de supporter cette épreuve que qui que ce soit, ajouta-t-il, pendant que quelque chose comme un sanglot et un soupir ébranlaient sa rude et large poitrine. Massa m'a toujours trouvé au poste, il m'y trouvera toujours. Je n'ai jamais abusé de sa confiance ; je ne me suis jamais servi de ma passe contrairement à ma parole, je ne le ferai jamais. Il vaut mieux que je me sacrifie pour sauver tout le monde. Massa n'est point à blâmer, Chloé, il prendra soin de vous et des pauvres.

Il se tourna vers la grossière couchette remplie de petites têtes crépues, et son cœur se brisa. Il s'appuya sur le dossier de sa chaise, et se couvrit le visage de ses larges mains. Des sanglots bruyans et profonds ébranlaient sa chaise, de grosses larmes tombaient à travers ses doigts sur le plancher ; des larmes, monsieur, comme vous en avez versé sur le cercueil de votre fils aîné ; des larmes, madame, pareilles à celles que vous ont arrachées les cris de votre petit enfant à l'agonie ; car, monsieur, c'était un homme, et vous n'êtes qu'un homme ; et vous, madame, tout habillée de soie et couverte de bijoux que vous soyez, vous n'êtes qu'une femme, et les grands malheurs, les poignantes afflictions de la vie ont la même amertume pour tous.

— J'ai vu mon mari seulement cette après-midi, dit Eliza debout sur le seuil de la porte ; je ne me doutais pas de ce qui allait arriver. Ils l'ont poussé à bout, et il m'a dit aujourd'hui qu'il avait l'intention de s'enfuir. Tâchez de lui parler. Dites-lui comment je suis partie et pourquoi je suis partie ;

dites-lui que je vais m'efforcer de gagner le Canada ; assurez-le de ma tendresse, et, si je ne devais jamais le revoir...

Elle se détourna un moment, puis reprit d'une voix entrecoupée par les sanglots : Dites-lui d'être toujours bon, afin de me retrouver dans le royaume des cieux.

— Appelez Bruno, ajouta-t-elle ; fermez la porte sur lui. Pauvre animal ! il ne faut pas qu'il me suive.

Quelques mots mêlés de larmes, de simples adieux et des bénédictions furent encore échangés ; puis, pressant dans ses bras son fils surpris et effrayé, elle s'éloigna sans bruit.

CHAPITRE VI.

DÉCOUVERTE.

M. et Mme Shelby, après leur longue discussion de la nuit, ne s'endormirent pas immédiatement ; naturellement ils s'éveillèrent le lendemain matin un peu plus tard que de coutume.

—Qui peut donc retenir Eliza dit Mme Shelby, après avoir plusieurs fois agité sa sonnette.

M. Shelby, debout devant son miroir, repassait son rasoir, lorsqu'un jeune domestique de couleur entra, apportant l'eau chaude pour la barbe.

— Andy, lui dit sa maîtresse, allez frapper à la porte d'Eliza, et dites-lui que voilà trois fois que je la sonne. Pauvre fille ! ajouta-t-elle en elle-même avec un soupir.

Bientôt Andy revint, l'air tout effaré.

— Ah ! mon Dieu ! maîtresse, les tiroirs d'Eliza sont ouverts, ses effets sont épars çà et là ; je crois qu'elle est partie.

La vérité traversa comme un éclair l'esprit de M. et de Mme Shelby.

— Elle a eu des soupçons et elle a fui, dit M. Shelby.

— Dieu soit loué ! dit Mme Shelby. Puissiez-vous dire vrai!

— Etes-vous folle, ma femme, pour parler ainsi ? Si c'était vrai, je me trouverais dans la situation la plus embarrassante. Haley a remarqué mon hésitation à lui vendre l'enfant, il pensera que j'ai été de connivence avec Eliza pour le faire disparaître. Cela touche à mon honneur. Et M. Shelby sortit avec précipitation de l'appartement.

— Un instant après, il y eut grande rumeur dans la maison ; on poussait des exclamations, on ouvrait et fermait les portes ; par ci, par là, se montraient des figures de toutes couleurs. La seule personne qui eût pu jeter quelque lumière

sur cette affaire se renfermait dans un complet silence. C'était tante Chloé, la cuisinière en chef. Sans prononcer une parole, un nuage de tristesse répandu sur sa figure naguère si joyeuse, elle préparait les biscuits pour le déjeuner, comme si elle eût été étrangère au tumulte qui se faisait autour d'elle.

Bientôt une douzaine de jeunes diablotins noirs comme des corbeaux se perchèrent sur les grilles de la vérandah, se disputant à qui le premier apprendrait sa déconvenue au maître étranger.

— Je parie qu'il en deviendra fou, disait Andy.

— Comme il va jurer ! disait le petit Jack.

— Oh ! pour cela, c'est son habitude, dit à son tour la petite Mandy. Je l'ai entendu hier pendant le dîner... J'étais cachée dans le petit cabinet où maîtresse place les grands vases, j'ai entendu jusqu'au dernier mot. — Et Mandy, que de sa vie n'avait compris plus qu'un chat noir la signification d'un mot, se mit à prendre des airs d'importance et à se pavaner, oubliant d'ajouter que, bien qu'elle fût cachée parmi les grands vases, elle avait dormi pendant tout le temps.

Quand enfin Haley parut, botté et éperonné, il fut salué de toutes parts par l'annonce de son malheur. Les petits diablotins de la vérandah ne furent pas désappointés dans leur attente. Il se mit à jurer avec une volubilité, une énergie qui les réjouit beaucoup. Ils tournaient et cabriolaient autour de lui, en ayant soin de se tenir hors de la portée de son fouet ; puis, poussant ensemble un immense éclat de rire, ils se précipitèrent sur le gazon au devant de la vérandah, où ils continuèrent, par leurs culbutes, leurs gestes et leurs cris, à exprimer toute leur satisfaction.

— Oh ! si je tenais ces petits diables ! murmurait Haley entre ses dents.

— Mais vous ne les tenez pas, dit Andy avec un geste triomphant, et faisant au malheureux marchand, aussitôt qu'il eut le dos tourné, une série d'indescriptibles et grotesques grimaces, en ayant soin de se tenir hors de sa portée.

— Voilà une singulière affaire, monsieur Shelby, dit Haley, entrant brusquement au salon. Il paraît que la quarteronne est partie avec son enfant.

— Monsieur Haley, vous êtes en présence de madame Shelby, dit M. Shelby.

— Je vous demande pardon, madame, dit Haley en s'inclinant légèrement, avec un hideux froncement de sourcils. Mais voilà, je le répète, une singulière nouvelle. Est-elle vraie ?

— Monsieur, dit M. Shelby, si vous voulez conférer avec moi, veuillez observer les convenances et vous conduire en gentleman. Andy, débarrassez monsieur de son chapeau et de son fouet. Prenez un siége, monsieur. Je suis désolé, monsieur, d'avoir à vous dire qu'en effet la jeune femme, excitée par des rumeurs, ou ayant peut-être entendu notre conversation, a fui pendant la nuit en emportant son enfant.

— Je m'attendais, je l'avoue, à ce qu'on agirait franchement avec moi.

— Que signifie cette remarque ? répondit aigrement M. Shelby en se tournant vers le marchand. Lorsqu'un homme met en question mon honneur, je n'ai qu'une réponse à lui faire.

A cette menace, Haley changea de ton et se contenta de dire qu'ayant conclu loyalement un marché, il lui était dur de se voir ainsi mystifié.

— Monsieur Haley, dit M. Shelby, si je n'avais compris la juste cause de votre désappointement, je n'aurais point toléré votre façon grossière et inconvenante de vous présenter dans mon salon tout à l'heure. Cependant, quelles que puissent être les apparences, je ne souffrirai aucune insinuation tendant à établir de ma part une connivence peu honorable avec la fugitive. Je suis prêt, d'ailleurs, à mettre à votre disposition mes chevaux, mes serviteurs, et à vous aider de tout mon pouvoir à recouvrer votre propriété. Ainsi, Haley, dit-il, quittant le ton de froideur et de dignité qu'il avait conservé jusque-là, et reprenant l'air franc et ouvert qui lui était habituel, ce que vous avez de mieux à faire pour vous tenir en belle humeur, c'est de déjeuner. Nous verrons ensuite ce qu'il y a à faire.

Madame Shelby se leva, s'excusa sur des engagemens qui l'empêchaient de leur tenir compagnie, et, chargeant une respectable mulâtresse de servir le café, elle quitta le salon.

— La bonne dame n'a pas l'air d'aimer beaucoup votre humble serviteur, dit Haley en s'efforçant maladroitement de prendre un air dégagé.

— Je n'ai point l'habitude d'entendre parler de ma femme avec une telle liberté, dit sèchement M. Shelby.

— Je vous demande pardon. Je voulais plaisanter, dit Haley avec un sourire contraint.

— Il est des plaisanteries peu agréables, et celle-ci est du nombre, répliqua M. Shelby.

— Comme il est fier, maintenant que j'ai signé ; que le diable l'emporte ! Comme il a changé de ton depuis hier, murmura Haley tout bas entre ses dents.

Jamais chute de premier ministre ne produisit autant de sensation à la cour que la nouvelle de la vente de Tom n'en produisit parmi ses compagnons de servitude. C'était le sujet de toutes les conversations. A la maison, aux champs, on ne faisait autre chose que d'en discuter les résultats probables. La fuite d'Eliza, chose inouïe dans la plantation, venait encore ajouter à l'excitation générale.

Sam-le-Noir, comme on l'appelait communément, parce qu'il était d'une couleur trois fois plus foncée que ses camarades de la plantation, était en train de réfléchir sur cette aventure ; il en appréciait les phases et les conséquences probables, dans leurs rapports avec son intérêt personnel, avec une profondeur de vues, une sûreté de coup-d'œil qui eussent fait honneur au politique blanc le plus exercé de Washington.

— Un mauvais vent souffle de ce côté, c'est un fait, dit-il sentencieusement en remontant son pantalon et remplaçant par un clou un bouton de bretelle avec un effort de génie qui paraissait hautement le réjouir. Oui, un mauvais vent souffle de ce côté, répéta-t-il. Tom est parti, voilà une place pour un autre. Et pourquoi ne serais-je pas cet autre? C'est une idée! Tom s'en allait par le pays, bottes cirées et passe en poche ; c'est un fort agréable métier. Pourquoi ne le ferais-je pas aussi bien que lui? C'est ce que je voudrais savoir.

— Holà ! holà! Sam, massa désire que vous attrapiez Bill et Jerry, s'écria Andy en interrompant ce soliloque.

— Aïe ! Qu'y a-t-il donc de nouveau, mon petit?

— Quoi! vous ne savez pas? Eliza a pris la clef des champs, emportant son marmot.

— Vous voulez en remontrer à votre grand' mère, reprit Sam avec un air de mépris. Je le savais avant vous. Nègre pas si bête!

— Bien. Dans tous les cas, massa vous ordonne de préparer Bill et Jerry. Vous et moi devons accompagner massa Haley à la poursuite d'Eliza.

— Bon ! voilà le moment, dit Sam. Ils s'adressent à moi, je suis leur homme. Vous verrez si je ne l'attrape pas. Massa verra ce que je sais faire.

— Vous ferez bien d'y réfléchir à deux fois, reprit Andy. Maîtresse ne veut pas qu'Eliza soit reprise ; ainsi, gare à votre laine !

— Aïe ! dit Sam, écarquillant les yeux ; comment savez-vous cela ?

— Je le lui ai entendu dire moi-même ce matin en apportant à maître l'eau pour la barbe. Elle m'avait envoyé dire

à Lizzy de venir l'habiller. Quand je lui ai appris sa fuite, elle s'est écriée : Dieu soit loué ! Massa était comme enragé. Il a dit à sa femme : Vous parlez comme une folle. Mais elle lui fera entendre raison ; je sais ce qu'il en est. Il vaut mieux se mettre du côté de maîtresse, croyez-moi.

Pendant ce dialogue, Sam-le-Noir grattait sa tête laineuse, qui, bien qu'elle ne renfermât pas une grande dose de sagesse, n'était pas dépourvue de ce bon sens vulgaire commun aux politiques de tout genre et de tout pays, qui consiste à savoir parfaitement « de quel côté le pain est beurré. » Aussi, tout pénétré de cette grave considération, il donna une nouvelle secousse à son pantalon, ce qui était sa méthode ordinaire de s'assister dans ses perplexités d'esprit.

— On n'est jamais sûr de rien en ce monde-ci, dit-il enfin.

Sam appuya particulièrement sur ce dernier mot, comme s'il eût eu une grande expérience des diverses sortes de mondes.

— J'aurais cru que maîtresse mettrait tous ses serviteurs sur pied pour retrouver Eliza, ajouta-t-il d'un air pensif.

— Assurément elle le ferait, reprit Andy. Vous ne comprenez rien; vous ne verriez pas à travers une échelle, nègre stupide ! Maîtresse ne veut pas que massa Haley puisse s'emparer de l'enfant de Lizzy. Voilà ce qu'il en est.

— Aïe ! exclama Sam avec une intonation indicible, connue seulement de ceux qui ont habité parmi les noirs.

— Je vous dirais bien autre chose encore, reprit Andy, mais je vous engage à vous hâter d'aller chercher les chevaux. J'entends maîtresse qui vous appelle. Vous avez assez bavardé.

Là dessus Sam se mit sérieusement à la besogne, et un instant après on le vit arriver au grand galop avec Bill et Jerry ; sautant lestement à terre avant qu'ils eussent la pensée de s'arrêter, il les fit approcher d'un poteau et les y attacha. Le cheval d'Haley, jeune poulain fort ombrageux, ruait et bondissait, tirant fortement sur son licou.

— Ho ! ho ! disait Sam, vous êtes chatouilleux ! Et son noir visage s'illumina d'un éclair de joie maligne. Je vais bien vous faire demeurer tranquille, dit-il.

Un grand hêtre ombrageait cet endroit ; des faînes aiguës jonchaient le sol. Sam en ramassa une, s'approcha du poulain, se mit à le caresser et à le flatter, paraissant fort occupé d'apaiser son agitation. Sous prétexte d'ajuster la selle, il glissa adroitement dessous la petite faîne aux arêtes

tranchantes, de façon que le moindre poids devait naturellement irriter la susceptibilité nerveuse de l'animal, sans laisser de trace ni de blessure visible.

— Voilà comme je les apaise! dit-il en roulant ses yeux d'une façon significative.

En ce moment, Mme Shelby parut au balcon et lui fit signe d'approcher. Sam s'avança, aussi déterminé à faire sa cour que le peut être un solliciteur de Saint-James ou de Washington.

— Pourquoi avez-vous tardé si longtemps, Sam? J'avais envoyé Andy vous dire de vous hâter.

— Dieu vous bénisse, maîtresse! dit Sam, les chevaux ne se laissent pas ainsi prendre en une minute. Ils étaient descendus jusqu'aux pâturages du sud, et Dieu sait si c'est près d'ici!

— Sam, combien de fois ne vous ai-je pas recommandé de ne point dire à tout propos : Dieu vous bénisse! Dieu sait, etc., etc. ? cela est mal.

— Oh! Dieu bénisse mon âme, maîtresse! je l'avais oublié; je ne le dirai plus.

— Mais vous venez de le dire encore!

— L'ai-je dit? oh! Dieu!... Je n'en avais pas l'intention.

— Vous devez y prendre garde, Sam.

— Laissez-moi respirer, maîtresse, et je vous promets de fare attention.

— Sam, vous allez suivre M. Haley, pour lui montrer le chemin et l'assister dans ses recherches; ayez bien soin des chevaux, Sam; vous savez que Jerry boitait un peu la semaine dernière; *ne les faites pas aller trop vite.*

Mme Shelby prononça ces derniers mots d'un ton plus bas et en appuyant sur chaque syllabe.

— Comptez sur moi pour cela! dit Sam en roulant ses yeux d'une façon particulière. Dieu sait... Aïe!... Je n'ai pas dit cela, dit-il en arrêtant tout à coup sa respiration avec une démonstration de terreur si comique que Mme Shelby ne put s'empêcher de rire en dépit d'elle-même. Oui, maîtresse, j'aurai soin des chevaux.

— Maintenant, Andy, dit Sam en retournant au hêtre, je ne serais pas surpris du tout que le cheval du gentleman fît un saut lorsqu'il voudra le monter. Les chevaux font quelquefois de ces choses-là, vous savez. Et il accompagna ces mots d'un coup de coude dans les côtes d'Andy.

— Aïe! s'écria Andy, qui eut l'air de comprendre parfaitement.

— Décidément, Andy, maîtresse veut gagner du temps; cela est évident pour un observateur des plus ordinaires. Je

ferai quelque chose pour elle. Détachez les chevaux et laissez-les courir dans le bois là-bas, et je vous assure que massa ne partira pas de sitôt.

Andy se mit à rire.

— Vous savez, Andy, vous savez ; si la bête de massa Haley fait des difficultés pour se laisser monter, vous et moi quittons aussitôt les nôtres pour l'aider. Oh ! comme nous l'*aiderons* ! Là-dessus Sam et Andy, renversant leurs têtes sur leurs épaules, se livrèrent à des rires immodérés, faisant claquer leurs doigts et pirouettant sur leurs talons avec beaucoup d'agrément.

En ce moment, Haley parut sous la vérandah. Quelques tasses d'excellent café l'avaient adouci ; il riait et causait et paraissait d'une humeur charmante. Sam et Andy, occupés à arracher quelques feuilles de palmier dont ils avaient l'habitude de se coiffer en guise de chapeau, coururent à leurs montures afin d'être prêts à *aider* massa.

Le couvre-chef de Sam n'affichait pas grande prétention. De ses bords fort peu tressés s'échappaient et se dressaient des feuilles pointues qui lui donnaient un air de fierté et d'indépendance que n'eût pas désavoué un chef *Fejee*. Celui d'Andy n'avait plus de bords, mais, d'un tour de main fort adroit, il en enfonça ce qui restait sur sa tête, parut enchanté de cette coiffure, et avait l'air de dire : Que l'on vienne prétendre que je n'ai pas de chapeau !

— Eh bien ! enfans, dit Haley, hâtons-nous ; nous n'avons pas de temps à perdre.

— Pas une minute, massa, dit Sam, lui mettant les rênes dans les mains et tenant les étriers, pendant qu'Andy détachait les deux autres chevaux.

Haley n'eut pas plutôt touché la selle, que son cheval fit un bond si brusque qu'il l'envoya tomber de tout son long à dix pas de là, sur l'herbe douce et sèche. Sam, poussant des cris aigus, se précipita pour saisir les rênes, mais ne réussit qu'à chatouiller la tête et les yeux de l'animal avec les pointes de son chapeau de palmier, ce qui le rendit tout à fait indomptable Il renversa violemment Sam, et, poussant deux ou trois hennissemens, il s'élança vers le bas de la prairie, suivi par Bill et Jerry, qu'Andy n'avait pas manqué de lâcher, selon leurs conventions, en les stimulant par ses exclamations. Une scène de confusion succéda à cet incident. Sam et Andy couraient et poussaient des cris ; les chiens aboyaient de côté et d'autre ; Mike, Moïse, Mandy, Fanny, tous les petits noirs de l'habitation, mâles et femelles, se précipitaient sur leurs talons, hurlant, battant des mains et montrant un zèle fort peu de saison. Le cheval d'Haley,

très-vif et très-intelligent, paraissait entrer avec infiniment de plaisir dans l'esprit de cette scène. Ayant pour théâtre de ses ébats une pelouse de près d'un mille de long bordée de chaque côté par un bois, il prend un malin plaisir à voir jusqu'à quelle distance il peut se laisser approcher, et, quand on est près de le saisir, il fait un bond, pousse un hennissement et s'enfuit dans quelque allée du bois. Rien de plus héroïque que les efforts de Sam pour qu'aucun des chevaux ne fût repris en temps utile. Comme l'épée de Richard Cœur-de-Lyon, qui brillait toujours au plus fort de la mêlée, les feuilles de palmier du chapeau de Sam flottaient partout où un des chevaux courait quelque danger d'être saisi. Il s'écriait alors : Le voici ! attrapez-le ! attrapez-le ! de façon à le faire fuir infailliblement.

Haley courait de çà, de là, jurant, maugréant, frappant du pied. M. Shelby s'efforçait en vain d'envoyer des ordres du haut du balcon, et Mme Shelby, de la fenêtre de sa chambre, revenue de son étonnement, riait de bon cœur, comprenant ce qu'il y avait au fond de toute cette confusion.

A la fin, vers midi, Sam apparut triomphant, monté sur Jerry et conduisant le cheval d'Haley, ruisselant de sueur, mais dont les yeux étincelans, les narines dilatées, montraient assez que ses instincts d'indépendance n'étaient point domptés.

— Il est pris, s'écriait Sam d'une manière triomphante ! Si je n'avais pas été là, ils n'en auraient pu venir à bout ; mais je l'ai attrapé.

— Vous ! grommela Haley, d'un ton fort peu gracieux. Sans vous, tout ceci ne fût point arrivé.

— Dieu vous bénisse, massa ! dit Sam d'un ton profondément affligé ; moi qui viens de courir au point que la sueur découle de tout mon corps !

—C'est bien, c'est bien ! dit Haley, vous m'avez fait perdre trois heures avec vos sottises. Maintenant, en route, et plus de folies.

— Ah ! massa, s'écria Sam d'un ton suppliant, vous voulez donc nous tuer tous, bêtes et gens. Nous sommes sur le point de tomber d'épuisement, et ces pauvres créatures ruissèlent de sueur. Il est impossible de songer à partir avant le dîner. Le cheval de massa a besoin d'être pansé, voyez comme il est éclaboussé ; Jerry boite aussi. Pensez-vous que maîtresse voudrait nous laisser partir de cette sorte ? Dieu vous bénisse, massa ! nous rattraperons le temps perdu. Lizzy n'a jamais été une grande marcheuse.

Mme Shelby, qui, à sa grande satisfaction, avait entendu cette conversation de la vérandah, résolut de jouer son rôle.

Elle s'avança vers Haley, lui exprima ses regrets de l'accident qui venait de lui arriver, et le pressa de prendre part au dîner, ajoutant que l'on allait servir.

Après quelques instans d'hésitation, Haley, grimaçant un sourire, se dirigea vers le parloir, tandis que Sam, roulant derrière lui les yeux d'une façon indicible, conduisait lentement et gravement les chevaux à l'étable.

— L'avez-vous vu, Andy, l'avez-vous vu ? dit Sam, aussitôt qu'il eut attaché le cheval. Dieu ! cela valait un meeting de le voir sauter, rouler, jurer après nous. L'avez-vous entendu ? Jure, jure, vieux coquin, me disais-je en moi-même. Tu auras bientôt ton cheval ! attends que je te l'amène. Dieu ! Andy, il me semble encore le voir ! Et, s'appuyant contre le mur, Sam et Andy riaient à se tenir les côtes.

—Avez-vous vu quels regards furieux il m'a lancés lorsque je lui ai amené le cheval ? Dieu ! je crois qu'il m'aurait tué, s'il l'avait osé. Et moi qui paraissais si innocent, si humble.

— Je vous ai vu, Sam. Un vieux singe ne vous vaudrait pas en semblable occasion.

— Je le crois. Et maîtresse, l'avez-vous vue comme elle riait à sa fenêtre d'en haut ?

— Je n'ai rien vu, dit Andy, je courais si fort.

— Voyez-vous, Andy, reprit Sam en lavant le cheval d'Haley, j'ai ce qu'ils appellent l'habitude de l'*observation*. C'est une fort importante chose, Andy ; je vous recommande de la cultiver pendant que vous êtes jeune. — Levez ce pied de derrière. Voyez, Andy, c'est l'*observation* qui fait toute la différence d'un nègre à un autre. N'ai-je pas vu quel vent soufflait ce matin ? N'ai-je pas compris le désir de maîtresse, bien qu'elle ne me l'ait point manifesté ? Voilà ce que c'est que l'*observation*, Andy. C'est assurément ce que l'on peut appeler une faculté. Les facultés ne sont pas les mêmes chez tous les hommes, mais en les cultivant on peut aller loin.

— Il me semble que si je n'avais un peu aidé ce matin à votre *observation*, vous n'auriez pas aussi facilement trouvé votre chemin, reprit Andy.

— Andy, vous êtes un garçon qui promet, cela ne fait pas de doute. J'ai une excellente opinion de vous, et ne rougis pas de suivre vos conseils. On ne doit faire fi de personne, Andy, car le plus rusé trouve souvent son maître. Allons à la maison maintenant, où maîtresse, j'en suis sûr, nous réserve un bon morceau.

CHAPITRE VII.

LES TRANSES D'UNE MÈRE.

Il est impossible de se représenter une créature humaine plus désolée, plus malheureuse qu'Eliza lorsqu'elle quitta la case de l'oncle Tom.

Les souffrances de son mari, les périls auxquels il allait se trouver exposé, le danger qu'elle courait elle-même avec son enfant, tout cela se confondait dans son esprit avec les regrets qu'elle éprouvait de quitter la seule maison qu'elle eût jamais connue, de renoncer à la protection d'une personne chérie et vénérée. Puis elle se séparait de tous les objets qui lui étaient familiers : le lieu où elle avait grandi, les arbres sous lesquels elle avait joué, les allées où elle se promenait si souvent, le soir, dans des temps plus heureux, au bras de son jeune mari. Tous ces objets, dans cette claire et froide nuit, semblaient prendre une voix pour lui reprocher sa fuite, et lui demander comment elle pouvait les quitter.

Mais l'amour maternel, porté jusqu'à la frénésie par la considération du danger, l'emportait sur tout cela. Son enfant était assez grand pour marcher à ses côtés ; dans toute autre circonstance, elle se fût bornée à le conduire par la main. Eh bien ! la pensée seule de le mettre à terre la faisait frissonner, et elle le serrait sur son sein d'une étreinte convulsive, tandis qu'elle dévorait rapidement l'espace.

Le sol glacé craquait sous ses pas, et elle tremblait à ce bruit. Le plus léger frissonnement des feuilles, l'ondulation des ombres lui faisaient refluer le sang vers le cœur et accéléraient sa marche. Elle s'étonnait elle-même de la force dont elle se sentait douée. Son enfant lui semblait aussi léger qu'une plume, et chaque accès de frayeur semblait accroître la puissance surnaturelle qui la poussait en avant, tandis que de ses pâles lèvres s'échappait cette invocation à l'ami qui est en haut : Seigneur, aidez-moi ! Seigneur sauvez-moi !

Si c'était votre Harry, tendre mère, ou votre petit Will, qui dût vous être ravi demain matin par un marchand brutal ; si vous aviez vu cet homme et appris que les contrats étaient signés et échangés, et que vous n'aviez que depuis minuit jusqu'au matin pour fuir, avec quelle vitesse n'eussiez-vous pas marché ? Combien de milles n'auriez-vous pas parcouru dans ces quelques heures, avec l'enfant sur votre sein, sa petite tête endormie sur votre épaule, ses deux petits bras jetés avec confiance autour de votre cou.

Car l'enfant dormait. Dabord la nouveauté et la crainte

l'avaient tenu éveillé; mais sa mère réprimait si vivement jusqu'au moindre bruit de sa respiration, elle lui avait tant répété que s'il demeurait tranquille elle le sauverait, qu'il s'était doucement suspendu à son cou, se contentant de demander avant de fermer les yeux :

— Ma mère, je n'ai pas besoin de demeurer éveillé, n'est-ce pas ?

— Non, mon chéri, dormez si vous voulez.

— Mais, ma mère, si je m'endors, vous ne me laisserez pas emporter ?

— Non, pourvu que Dieu me soit en aide ! dit la mère en pâlissant, et ses grands yeux noirs brillant d'un plus vif éclat.

— Vous en êtes *sûre*, n'est-ce pas, mère ?

— Oui, *sûre*, dit la mère d'une voix qui la troubla jusque dans ses entrailles, car elle semblait venir d'un esprit intérieur qui ne faisait point partie d'elle-même. Et l'enfant laissa tomber sa petite tête fatiguée sur l'épaule de sa mère et s'endormit.

La pression de ses petits bras chauds, sa douce respiration qui venait chatouiller le cou d'Eliza accroissaient son ardeur ; chaque mouvement de ce petit être endormi et confiant agissait sur elle comme un courant électrique. Sublime empire de l'esprit sur la matière, qui peut rendre la chair insensible, changer les nerfs en acier et donner une telle puissance aux faibles.

Les limites de la ferme, le bosquet, le petit bois passaient à côté d'elle comme dans un tourbillon à mesure qu'elle avançait, et néanmoins elle allait toujours, perdant de vue l'un après l'autre chaque objet familier, ne ralentissant pas sa course, ne s'arrêtant pas, jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aurore la trouvassent sur le grand chemin, à plusieurs milles de distance de tout ce qu'elle connaissait.

Elle était souvent allée, avec sa maîtresse, visiter quelques connaissances au petit village de T..., non loin du fleuve Ohio, et connaissait parfaitement la route. Arriver là, passer l'Ohio, telle fut la première ébauche de son plan d'évasion ; après cela, elle ne pouvait qu'espérer en Dieu.

Quand les chevaux et les voitures commencèrent à se mouvoir sur la route, avec cette vivacité de perception inséparable d'une grande excitation elle comprit que son pas précipité, son air effaré pouvaient attirer sur elle les remarques et les soupçons. Elle mit donc son fils à terre, rajusta son bonnet et ses vêtemens et continua de s'avancer aussi vite qu'elle le pût en sauvant les apparences. Elle avait dans son petit paquet une provision de gâteaux et de pommes.

Elle s'avisa, pour stimuler la vitesse de son enfant, de faire rouler à quelques pas devant lui une pomme qu'il courait ramasser. Cette ruse souvent répétée lui fit parcourir rapidement plusieurs milles.

Au bout de quelque temps, ils arrivèrent à un bois épais au travers duquel coulait en murmurant un clair ruisseau. L'enfant se plaignant alors de la faim et de la soif, elle passa avec lui par-dessus la haie, et, s'asseyant derrière un rocher qui la dérobait à la vue des passans, elle lui donna un déjeuner tiré de ses petites provisions. L'enfant s'étonnait et s'affligeait de ne la point voir manger, et quand, lui entourant le cou de ses petits bras, il essaya de lui faire entrer quelques morceaux de son gâteau dans la bouche, il lui sembla qu'elle allait suffoquer.

— Non, non, Harry, mon enfant chéri, votre mère ne pourra rien manger avant que vous soyez en sûreté. Il nous faut aller, aller, jusqu'à ce que nous arrivions à la rivière. Puis elle l'entraîna sur la route et s'efforça de nouveau de marcher d'un pas assuré et régulier.

Déjà elle avait dépassé de plusieurs milles tout voisinage où elle fût personnellement connue. Elle réfléchissait d'ailleurs que si le hasard l'amenait en présence de quelqu'un de connaissance, la bienveillance marquée avec laquelle elle avait toujours été traitée dans la famille Shelby éloignerait tout soupçon de fuite. Comme elle était assez blanche pour qu'on ne pût s'apercevoir de son origine métisse sans l'examiner de près, comme son fils était également blanc, il lui était beaucoup plus facile de passer sans être remarquée.

Sur cette présomption, elle s'arrêta à midi dans une petite ferme pour prendre un peu de repos et acheter quelques alimens pour elle et son enfant. Le danger, d'ailleurs, diminuait avec la distance ; la surexcitation de son système nerveux s'était apaisée peu à peu, et elle commençait à ressentir les atteintes de la fatigue et de la faim.

La bonne fermière, bienveillante et un peu bavarde, n'était pas fâchée de trouver avec qui jaser ; elle accepta sans examen les déclarations d'Eliza, qui lui dit « qu'elle allait à quelque distance de là passer une semaine chez des amis, » ce qu'elle espérait bien, dans son cœur, devoir être exactement vrai.

Une heure avant le coucher du soleil, elle entrait dans le petit village de T..., sur l'Ohio, harrassée, les pieds meurtris, mais le cœur encore plein de courage. Son premier regard se porta sur le fleuve, qui s'étendait, comme le Jourdain, entre elle et la Chanaan de liberté qui lui apparaissait sur la rive opposée.

On était à la fin de l'hiver, et l'Ohio était gonflé et tumultueux; de grands blocs de glace flottaient et se balançaient lourdement sur ses eaux bourbeuses. Par suite de la configuration de ses rives du côté du Kentucky, où la terre s'avance en coudes saillans dans les eaux, d'énormes amas de glace s'étaient amoncelés là, obstruant l'étroit canal où est resserré le fleuve en cet endroit, et y formaient une sorte de grand radeau flottant couvrant presque toute la surface des eaux, d'une rive à l'autre.

Eliza s'arrêta un instant, contemplant ce défavorable aspect des choses, qui devait, elle le comprit aussitôt, interrompre la circulation habituelle du bac, et se dirigea vers une petite auberge située sur le bord du fleuve pour prendre quelques renseignemens.

L'hôtesse, occupée de diverses opérations culinaires pour le repas du soir, s'arrêta, la fourchette en main, en entendant la voix douce et plaintive d'Eliza.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— N'y a-t-il pas un bac ou un canot pour passer à B...? dit Eliza.

— Non, répondit l'hôtesse; les bateaux ne marchent plus.

L'air d'inquiétude et de consternation d'Eliza frappa l'hôtesse, qui lui dit :

— Vous avez besoin de passer? Vous avez quelqu'un de malade peut-être? Vous paraissez bien inquiète.

— J'ai un enfant qui est en danger, reprit Eliza. J'en ai reçu la nouvelle seulement hier au soir, et je suis venue jusqu'ici sans m'arrêter, dans l'espoir d'y trouver le bac.

—C'est malheureux, dit l'hôtesse, dont la sympathie était vivement excitée. J'en suis réellement consternée. — Salomon! s'écria-t-elle de la fenêtre.

Un homme en tablier de cuir et avec des mains très-sales parut à la porte.

— Eh bien! Sol, est-ce que cet homme va passer les tonneaux ce soir?

— Il a dit qu'il essaierait, pour peu que cela fût possible selon la prudence, répondit l'homme.

— Il y a un homme ici, près qui a l'intention de passer cette nuit des marchandises, s'il l'ose. Il doit souper ici ce soir. Vous feriez bien de vous reposer un peu en l'attendant. Vous avez là un charmant petit garçon, ajouta l'hôtesse en offrant un gâteau à l'enfant.

Mais celui-ci, tout à fait épuisé, pleurait de lassitude.

— Pauvre petit! il n'a pas l'habitude de marcher, et je l'ai fait aller si vite! dit Eliza.

— Eh bien! emmenez-le dans cette chambre, dit l'hôtesse en ouvrant une petite chambre à coucher dans laquelle se trouvait un bon lit.

Eliza déposa l'enfant sur ce lit et prit ses mains dans les siennes jusqu'à ce qu'il fût endormi. Pour elle il n'était point de repos. Sans cesse obsédée par la pensée qu'elle était poursuivie, elle jetait des regards impatiens sur ces eaux agitées qui la séparaient de la liberté.

Mais il nous faut la quitter un moment ici, pour revenir à ses poursuivans.

Bien que Mme Shelby eût promis que le dîner serait promptement servi, on vit bientôt, comme on l'a vu souvent, qu'il faut être plus d'un pour conclure un marché. Ainsi, quoique l'ordre en eût été donné en présence d'Haley, et porté à tante Chloé par une demi-douzaine de jeunes messagers, cette dignitaire, grommelant et secouant la tête pour toute réponse, se mit à procéder à ses opérations avec un calme et une lenteur qui ne lui étaient pas habituels.

D'ailleurs, une impression semblait généralement régner parmi les domestiques : c'est que madame ne serait point contrariée du retard ; et on ne saurait se faire une idée du nombre d'accidens qui vinrent coup sur coup entraver le cours des choses. Un infortuné garçon eut le malheur de renverser la sauce ; tante Chloé fut obligée de la recommencer, ce qu'elle fit avec tout le soin voulu, la surveillant et la tournant avec une précision calculée, et repondant brièvement, lorsqu'on l'invitait à se hâter, qu'elle ne ferait jamais servir sur la table de sauce mal faite, fût-ce pour aider quelqu'un à faire une bonne capture ; l'un fit la culbute avec l'eau et dut retourner à la fontaine ; un autre jeta le beurre sur le plancher ; de temps à autre on apportait en ricanant à la cuisine la nouvelle que massa Haley était fort ennuyé, qu'il ne pouvait tenir en place, qu'il ne faisait qu'aller et venir d'une fenêtre à l'autre et à travers le vestibule.

— C'est bien fait ! disait avec indignation tante Chloé. Un de ces jours il lui arrivera pis que d'être mal à son aise, s'il ne s'amende. Son maître l'enverra chercher et nous verrons quelle mine il fera !

— Il ira en enfer, bien sûr, dit le petit Jack.

— Il le mérite, dit tante Chloé d'un air farouche ; il a brisé bien des cœurs, bien des cœurs ! Je vous le dis à tous, dit-elle en s'arrêtant et en élevant en l'air sa main armée d'une fourchette, vous vous rappelez ce que massa Georges nous lisait l'autre soir dans le livre des Révélations : « Les âmes crient sous l'autel ; elles demandent vengeance au Sei-

gneur ; » et le Seigneur les entendra ; certainement, il les entendra !

Tante Chloé, fort vénérée dans la cuisine, était écoutée bouche béante ; et comme le dîner avait fini par être servi, toute la cuisine eut le loisir de jaser avec elle et d'écouter ses observations.

— Ils brûleront pour toujours, pour sûr, n'est ce pas ? dit Andy.

— Je serais bien content de les voir, je vous en réponds, dit le petit Jack.

— Enfans ! dit une voix qui les fit tous tressaillir.

C'était celle de l'oncle Tom, qui venait d'entrer et qui avait entendu leur conversation sur le seuil de la porte.

— Enfans, reprit-il, je crains que vous ne sachiez pas ce que vous dites. *Pour toujours* est un terrible mot, enfans ; cela fait frémir d'y penser. Vous ne devriez souhaiter cela à aucune créature humaine.

— Nous ne le souhaitons à personne qu'aux marchands d'âmes, dit Andy ; on ne peut s'empêcher de le leur souhaiter : ils sont si durement méchans !

— Est-ce que la nature elle-même ne se révolte pas contre eux ? dit tante Chloé. Est-ce qu'ils n'arrachent pas le petit enfant du sein de sa mère pour le vendre ? Ces pauvres petits, qui crient et s'attachent aux vêtemens de leur mère, ne les en arrachent-ils pas de force pour les mener au marché ? Est-ce qu'ils ne séparent pas l'époux et l'épouse, ce qui est véritablement leur ôter la vie ? continua-t-elle en pleurant. Eprouvent-ils le moindre sentiment ? Ne boivent-ils pas, ne fument-ils pas, ne sont-ils pas à l'aise en faisant de pareilles choses ? Seigneur ! si le diable ne les prend pas, à quoi sert-il ? Et tante Chloé, se couvrant le visage avec son tablier à carreaux, commença à sangloter tout de bon.

— « Priez pour ceux qui vous persécutent, » dit le Bon Livre, répliqua Tom.

— Prier pour eux ! Seigneur, c'est trop dur ! Je ne peux pas prier pour eux, dit tante Chloé.

— C'est la nature, Chloé, et la nature est forte, dit Tom : mais la grâce du Seigneur est plus forte. D'ailleurs, vous devez penser dans quel état est l'âme de ceux qui font ces choses ; vous devez remercier Dieu de ne leur pas ressembler, Chloé. Certes, je préférerais être vendu dix mille fois plutôt que d'avoir à répondre de tout ce qu'a fait ce malheureux homme.

— Moi pareillement, dit Jack. Et toi, Andy ?

Andy haussa les épaules et siffla en signe d'assentiment.

— Je suis content que massa ne soit point parti ce matin, comme il en avait l'intention, dit Tom. Cela m'eût fait plus de mal que d'être vendu. C'était peut-être pour lui une chose toute naturelle, mais c'eût été bien dur pour moi, qui l'ai connu au berceau. Maintenant, j'ai vu massa, et je commence à me résigner à la volonté de Dieu. Massa ne pouvait s'empêcher de faire ce qu'il a fait ; il a bien fait. Mais je crains que les choses n'aillent guère bien ici lorsque je n'y serai plus. On ne peut attendre de massa qu'il ait l'œil sur tout comme je l'avais, et de mener tout à bonne fin. Les jeunes gens ont de bonnes intentions, mais ils sont terriblement négligens. Voilà ce qui me tourmente.

La sonnette se fit entendre, et Tom fut appelé au salon.

— Tom, lui dit affectueusement son maître, je vous fais remarquer que je me suis engagé envers monsieur à un dédommagement de mille dollars si vous n'êtes pas présent lorsqu'il aura besoin de vous. Aujourd'hui, il va s'occuper de son autre affaire, et vous pouvez disposer de la journée. Allez où vous voudrez, mon garçon.

— Merci, massa, dit Tom.

— Faites-y attention, lui dit le trafiquant, et n'allez pas jouer à votre maître un de vos tours de nègre. Je lui prendrai jusqu'au dernier centime si vous n'êtes pas ici. S'il voulait m'écouter, il ne se fierait point à vous, qui glissez dans les mains comme des anguilles.

— Massa, dit Tom en se redressant, j'avais huit ans quand vieille maîtresse vous plaça la première fois dans mes bras, et vous n'aviez pas un an. — Tom, me dit-elle, voilà votre jeune maître ; ayez bien soin de lui. Et maintenant, massa, je vous le demande, vous ai-je jamais manqué de parole, et ai-je en quoi que ce soit agi contre votre volonté, surtout depuis que je suis chrétien ?

M. Shelby était fort ému ; les larmes lui vinrent aux yeux.

— Mon bon garçon, dit-il, le Seigneur sait que vous ne dites que la vérité, et, si c'était en mon pouvoir, je ne vous vendrais pas pour tout l'or du monde.

— Et, aussi sûr que je suis une femme chrétienne, dit Mme Shelby, vous serez racheté aussitôt que j'en aurai rassemblé les moyens. Monsieur, dit-elle à Haley, prenez note de la personne à laquelle vous le vendrez, et faites-la moi connaître.

— C'est facile, dit le marchand. D'ailleurs, je puis vous le ramener dans un an sans qu'il soit trop usé, et vous le revendre.

— Je traiterai avec vous alors, et à votre avantage, dit Mme Shelby.

— Je ne demande pas mieux, madame. Peu m'importe à qui je vende ma marchandise, en haut ou en bas, pourvu que je fasse une bonne affaire. Tout ce que je demande, c'est de gagner ma vie, — comme tout le monde, je suppose.

M. et Mme Shelby se sentaient fatigués et humiliés de cette impudente familiarité, et tous deux comprenaient qu'il était absolument nécessaire de se contenir. Plus il se montrait sordide et insensible, plus Mme Shelby redoutait de le voir réussir à reprendre Eliza et son enfant, et plus elle s'efforçait de le retenir par toutes sortes d'artifices féminins. Elle lui souriait gracieusement, l'approuvait, causait familièrement avec lui, et faisait tout ce qu'elle pouvait pour qu'il ne s'aperçût pas de la fuite du temps.

A deux heures, Sam et Andy amenèrent les chevaux, que l'escapade du matin paraissait avoir rendus encore plus vifs et plus vigoureux.

Sam, que le dîner avait réconforté, se montrait plein de zèle et de bon vouloir. Quand Haley s'approcha, Sam se vantait à Andy, en termes pompeux, du succès assuré de l'opération, maintenant qu'il y donnait franchement son concours.

— Votre maître n'a pas de chiens, je suppose dit Haley d'un air préoccupé, comme il se disposait à monter à cheval.

— Il en a beaucoup, au contraire, dit Sam d'un air triomphant. Bruno, par exemple, voilà un aboyeur ! De plus, nous autres nègres, nous avons chacun un chien d'espèce ou d'autre.

— Peuh ! dit Haley ; et il ajouta au sujet des chiens quelques mots désobligeans auxquels Sam répliqua :

— Je ne vois pas pourquoi les maudire, en tout cas.

— Votre maître, j'en suis sûr, n'a pas de chiens dressés à la chasse aux nègres ?

Sam avait parfaitement compris, mais il se contenta de dire, avec une naïve et désespérante simplicité :

— Nos chiens ont le flair excellent. Je les crois de la bonne espèce, bien qu'ils n'aient jamais été exercés. Ce sont de fameux chiens, une fois lancés à la poursuite de quelque chose. Ici, Bruno ! s'écria-t-il en sifflant le chien de Terre-Neuve endormi, qui s'éveilla en sursaut et bondit tumultueusement vers eux.

— Allez vous faire pendre ! dit Haley se mettant en selle. Allons ! à cheval, maintenant !

En sautant à cheval, Sam trouva adroitement le moyen de chatouiller Andy, qui partit d'un éclat de rire, à la

grande indignation d'Haley, qui lui allongea un coup de fouet.

— Votre conduite m'étonne, Andy, dit Sam avec une dignité imperturbable. Ceci est une affaire sérieuse, Andy ; vous ne devez pas en faire un jeu. Ce n'est pas de cette manière que vous devez aider massa.

— Je vais marcher droit au fleuve, dit Haley, lorsqu'ils furent arrivés à l'extrémité du domaine ; c'est le chemin qu'ils prennent tous.

— L'idée de massa est excellente assurément, dit Sam ; mais il y a deux routes qui conduisent au fleuve : la bonne et la mauvaise. Laquelle massa a-t-il envie de prendre ?

Andy leva sur Sam ses yeux étonnés, fort surpris d'apprendre cette nouvelle particularité géographique ; mais il se hâta de la confirmer par des signes réitérés.

— Je suis tenté de croire qu'Eliza a pris la mauvaise, comme étant la moins fréquentée.

Haley était un vieil oiseau, naturellement défiant de la pipée ; néanmoins il se rangea de l'avis de Sam.

— Si vous n'étiez pas tous deux de si fieffés menteurs, dit-il en s'arrêtant un moment d'un air rêveur.

Le ton grave et réfléchi avec lequel il prononça ces paroles parut amuser prodigieusement Andy. Il se retira un peu en arrière, et se livra à un accès de rire qui faillit le faire tomber de cheval, pendant que le visage de Sam conservait la plus impassible gravité.

— D'ailleurs, dit Sam, massa est libre de faire ce qu'il voudra. Il prendra la route directe, s'il le juge convenable. Cela nous est tout à fait égal. Après y avoir réfléchi, je crois que la route directe est décidément la meilleure.

— Elle aura naturellement préféré un chemin écarté, dit Haley, pensant tout haut, et ne faisant point attention à la remarque de Sam.

— Ce n'est pas sûr, dit Sam ; les femmes sont singulières. Elles ne font jamais ce qu'on croit qu'elles feront ; très-souvent elles font le contraire. Les femmes sont naturellement contrariantes. Si vous pensez qu'elles ont pris une route, vous ferez bien d'en prendre une autre. Vous serez à peu près certain de les trouver. Maintenant, mon opinion personnelle est que Lizzy a pris la route de traverse ; ainsi, nous ferions bien de prendre la route directe.

Cette vue profonde sur le sexe féminin ne parut pas disposer beaucoup Haley à prendre la route directe ; il annonça que décidément il suivrait l'autre, et demanda à Sam quand ils y arriveraient.

— L'espace est petit à parcourir, dit Sam en faisant un

signe de l'œil à Andy qui était revenu à ses côtés; et il ajouta gravement : Mais j'ai étudié la matière, et je suis certain que nous ne devons pas aller par là. Je n'y ai jamais été, moi. Cette route n'est nullement fréquentée, nous pourrions nous égarer, et Dieu sait où nous irions !

— N'importe, dit Haley, j'irai par là.

—Maintenant, j'y songe, il me semble que je leur ai entendu dire que cette route était toute coupée de haies, n'est-ce pas, Andy ?

Andy n'en était pas sûr. Il avait bien entendu parler de la route, mais il ne l'avait jamais parcourue. Bref, il n'avait pas d'avis à donner.

Haley, accoutumé à tenir la balance des probabilités entre des mensonges plus ou moins gros, se décida pour la route peu fréquentée. Il demeurait persuadé que Sam lui avait, par inadvertance, indiqué ce chemin, et que tous les efforts qu'il faisait maintenant pour l'en détourner n'avaient pour but que de sauver Eliza. En conséquence, Sam ne lui eut pas plutôt montré cette route, qu'il s'y précipita, suivi de ses deux compagnons.

C'était, en effet, une vieille route qui autrefois conduisait jusqu'à la rivière, mais qui plusieurs années auparavant avait été abandonnée après l'établissement de la route macadamisée. Ouverte pendant environ une heure de marche, elle était coupée ensuite par des fermes et des clôtures. Sam savait parfaitement cela. Du reste, elle était fermée depuis si longtemps qu'Andy n'en avait jamais entendu parler. Il la suivait donc avec un air de soumission obligée, en grognant et criant de temps en temps qu'elle était bien raboteuse et fort mauvaise pour les pieds de Jerry.

— Maintenant, je vous en préviens, dit Haley, je vous connais; vous ne m'empêcherez pas de suivre cette route, malgré votre vacarme. Ainsi, taisez-vous, Andy.

— Massa est libre de suivre le chemin qu'Il veut, dit Sam avec un air de piteuse soumission, en jetant à la dérobée un o up-d'œil significatif à Andy, dont la joie était bien près de faire explosion.

Sam était plein de zèle et d'animation ; il se vantait d'avoir un coup-d'œil perçant; tantôt il disait apercevoir un bonnet de femme sur le sommet d'une éminence lointaine, tantôt demandait à Andy si ce n'était pas Lizzy que l'on voyait là-bas dans un fond; choisissant toujours pour ces exclamations l'endroit le plus raboteux, le plus escarpé de la route, où il était le plus difficile de s'arrêter brusquement, et tenant ainsi Haley dans un état permanent d'agitation.

Après une heure de marche, ils opérèrent tumultueusement leur descente dans la cour d'une grande ferme. On n'apercevait pas une âme. Tout le monde était occupé aux travaux des champs. Mais comme les bâtimens occupaient le milieu de la route, il devenait clair que le voyage était terminé de ce côté.

— Ne vous l'avais-je pas dit, massa? dit Sam avec un air d'innocence méconnue. Pourquoi un gentleman étranger prétend-il connaître mieux le pays que ceux qui y sont nés et y ont été élevés ?

— Toi, coquin, tu savais tout cela ! dit Haley.

— Ne vous ai-je pas dit que je le savais ? mais vous n'avez pas voulu me croire.. J'ai dit à massa que la route était fermée, coupée de barrières, et que je ne pensais pas que nous pussions la suivre jusqu'au bout. Andy m'a entendu.

La chose était trop évidente pour prêter à contestation ; le malheureux marchand remit donc son courroux dans sa poche avec la meilleure grâce possible ; on fit volte face, et on se dirigea du côté de la grande route.

Ces divers retards donnèrent à Eliza le temps de respirer. Il y avait trois quarts d'heure qu'elle avait endormi son enfant sur le lit de l'auberge du village quand le trio y fit son entrée. Eliza était à la fenêtre, le regard tourné dans une autre direction, quand l'œil perçant de Sam la découvrit. Haley et Andy se trouvaient à quelques pas de distance. En ce moment critique, Sam trouva le moyen de faire emporter son chapeau par le vent, et poussa une bruyante et caractéristique exclamation qui donna l'alarme à la pauvre fugitive. Elle se rejeta vivement en arrière, tandis que les trois cavaliers passaient rapidement sous la fenêtre, se dirigeant vers la porte d'entrée.

Ce moment parut à Eliza la durée de mille vies. Sa chambre avait une porte qui donnait sur la rivière. Elle prit son enfant dans ses bras, descendit précipitamment l'escalier et sortit. Le marchand l'aperçut juste au moment où elle allait disparaître du côté de la berge ; il se jeta à bas de son cheval, et, appelant Sam et Andy, il se mit à la poursuivre comme un limier poursuit un daim. En ce moment suprême, les pieds d'Eliza semblaient à peine toucher le sol, et en un instant elle se trouva au bord de l'eau. Ils étaient tout près derrière elle. Alors, avec une force nerveuse que Dieu donne seulement aux désespérés, et en poussant un cri aigu, elle s'élança et franchit d'un bond le courant bourbeux qui séparait la rive du radeau de glace. C'était un saut inouï que la folie et le désespoir seuls pouvaient tenter, et à la vue

duquel Haley, Sam et Andy poussèrent un cri involontaire d'étonnement.

L'énorme glaçon sur lequel elle était retombée s'enfonça et craqua tandis qu'elle y pesait en marchant, mais elle ne fit qu'y passer un moment. Poussant des cris sauvages et avec une énergie désespérée, elle sauta sur un autre bloc de glace, puis sur un autre, — trébuchant, sautant, glissant, avançant toujours. Elle n'a plus de souliers, ses bas se sont arrachés de ses pieds, le sang marque chacun de ses pas ; mais elle ne voit rien, ne sent rien. Enfin, elle aperçoit confusément, comme dans un rêve, la rive de l'Ohio et un homme qui lui tend la main et l'aide à y monter.

— Vous êtes une brave fille, qui que vous soyez ! dit-il avec un juron.

Eliza reconnut la voix et la figure d'un homme qui possédait une ferme près de l'habitation de ses anciens maîtres.

— O monsieur Symmes, sauvez-moi ! sauvez-moi ! cachez-moi ! dit Eliza.

— Quoi ! qu'y a-t-il ? Je crois vraiment que c'est une fille de Shelby ! dit l'homme.

— Mon enfant, cet enfant, ils l'ont vendu ! là est son maître, dit-elle en étendant la main vers la rive du Kentucky. Oh ! monsieur Symmes, vous avez aussi un petit garçon.

—Oui, j'en ai un, dit-il en l'attirant rudement, mais avec bonté, sur la berge escarpée. De plus, vous êtes une fille courageuse, et j'aime l'énergie partout où je la rencontre.

Lorsqu'ils eurent atteint le haut de la berge, l'homme s'arrêta.

— Je serais heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous, dit-il, mais je n'ai aucun endroit où je puisse vous mettre. Le mieux que vous puissiez faire est d'aller là bas, dit-il en lui montrant de la main une grande maison blanche isolée au bout de la principale rue du village. Allez dans cette maison ; ce sont de braves gens. Ils vous aideront dans toute espèce de dangers, ils sont habitués à cela.

— Que le Seigneur vous bénisse ! dit Eliza avec ferveur.

—Il n'y a pas de quoi ! il n'y a pas de quoi ! dit l'homme, ce que j'ai fait n'est rien.

— Et... oh ! sûrement, monsieur, vous n'en irez rien dire à personne.

— Allez au diable ! fille. Pour qui me prenez-vous ? Non assurément. Allez, maintenant, comme une bonne et sensible fille que vous êtes. Vous avez bien gagné votre liberté, et vous l'aurez si cela ne dépend que de moi.

Eliza pressa son enfant sur son sein et partit d'un pas ferme et rapide. L'homme, debout, la regardait s'éloigner.

— Shelby, dit-il, pensera peut-être que je n'ai pas fait là un acte de très-bon voisinage. Mais qu'y pouvais-je faire ? S'il rencontre jamais une de mes esclaves dans les mêmes circonstances, je lui permets d'agir de même. Je ne pourrais jamais voir aucune espèce de créature haletante et s'efforçant d'échapper aux chiens et me tourner contre elle. D'ailleurs, je ne vois pas la nécessité de me faire chasseur de gibier humain pour les autres.

Ainsi parlait ce pauvre païen du Kentucky, mal instruit de ses devoirs constitutionnels, et qui, par un effet de son ignorance, s'était laissé entraîner à agir d'une façon toute chrétienne ; ce qu'il se serait bien gardé de faire, sans doute, s'il eût été mieux placé dans le monde et plus éclairé.

Haley, spectateur de cette scène, était resté comme pétrifié. Quand Eliza eut disparu, il se retourna et dirigea vers Sam et Andy un regard vague et interrogateur.

— Voilà une jolie affaire ! dit Sam.

— Je crois que cette fille a sept diables dans le corps, dit Haley. Elle sautait comme un chat sauvage.

— Maintenant, dit Sam en se grattant la tête, j'espère que massa nous excusera de reprendre cette route. Pour moi, je ne me sens pas le cœur de suivre l'autre, dit-il en partant d'un bruyant éclat de rire.

— Vous riez ! dit le marchand avec un grognement.

— Dieu vous bénisse ! massa ; je ne puis m'en empêcher, dit Sam en donnant un libre cours à la joie de son âme. C'était si drôle de la voir bondir, sauter, s'élancer, et la glace qui craquait, et l'eau qui clapotait et l'éclaboussait ! Dieu ! comme elle allait !

Et Sam et Andy riaient aux larmes.

— Je vais vous faire rire d'une autre façon, dit le marchand en leur allongeant quelques coups de fouet sur la tête.

Mais, évitant les coups, ils s'enfuirent en criant et étaient en selle avant qu'Haley eût remonté la berge.

— Bonsoir, massa, dit Sam avec beaucoup de gravité. Je crois que maîtresse est inquiète de Jerry. Massa n'a plus besoin de nous. Maîtresse ne voudrait pas qu'on fît passer ce soir les pauvres bêtes sur le pont de Lizzy. Puis, allongeant à Andy un facétieux coup de coude dans les côtes, ils partirent de toute la vitesse de leurs montures, et le marchand consterné put entendre, pendant quelques minutes, leurs rires et leurs cris.

CHAPITRE VIII.

LES CHASSEURS D'HOMMES.

C'est au moment du crépuscule qu'Eliza avait opéré sa fuite désespérée à travers le fleuve. Les brouillards du soir, qui s'élevaient lentement sur les eaux, la dérobèrent bientôt aux regards. Le courant grossi et les glaces flottantes mettaient entre elle et son persécuteur une infranchissable barrière. Haley, découragé, s'en retourna donc lentement à la petite taverne, pour y réfléchir sur ce qu'il y avait à faire. L'hôtesse l'introduisit dans un petit parloir garni d'un tapis en lambeaux, d'une table recouverte d'une toile cirée d'un noir luisant, et de quelques chaises en bois au dossier élevé. Quelques figures de plâtre enluminées de vives couleurs décoraient le manteau de la cheminée, dont le foyer jetait une fumée épaisse. Un long banc de bois grossier s'étendait au-devant du feu. Haley s'y assit et se prit à méditer sur l'instabilité des choses humaines et du bonheur en général.

— Qu'avais-je besoin de ce maudit petit bonhomme, pour me faire ainsi prendre au piége comme un niais que je suis ?

Et Haley cherchait à se consoler en s'adressant une litanie d'imprécations, selon nous parfaitement méritées, mais que, par respect pour le bon goût, nous passerons ici sous silence.

Il fut tout à coup tiré de ses réflexions par la grosse voix discordante d'un homme qui descendait de cheval à la porte de l'auberge. Il se précipita à la fenêtre.

— Par le diable ! voilà un coup de ce qu'on est convenu d'appeler la Providence, dit-il ; si je ne me trompe, c'est Tom Loker.

Haley sortit précipitamment. Debout près du comptoir se tenait un homme au teint bronzé, aux formes musculeuses, haut de six pieds et gros à l'avenant. Il portait un pardessus de peau de buffle, dont le poil tourné en dehors lui donnait un air de sauvagerie farouche parfaitement en rapport avec le reste de sa personne. Chaque linéament de ses traits respirait l'expression de la brutalité et de la violence développées au plus haut degré. Que nos lecteurs se figurent un boule-dogue à l'état d'homme, se promenant en habit et en chapeau, et ils auront une parfaite idée de l'ensemble du personnage. Il était suivi d'un compagnon de voyage qui formait à beaucoup d'égards un contraste frappant avec lui. Petit et mince, il avait les mouvemens souples du chat, avec

un museau de souris, et des yeux noirs vifs et perçans, dont l'expression d'inquiète curiosité était en parfaite harmonie avec l'air subtil et rusé de son visage. Son nez long et effilé semblait toujours en quête de quelque chose; ses cheveux rares et noirs étaient lissés et adroitement ramenés en avant, et toute sa personne annonçait un homme avisé et cauteleux. Le gros homme se versa un verre d'eau-de-vie et l'avala sans dire un mot. Le petit homme, debout sur la pointe des pieds, allongea la tête à droite et à gauche, flaira divers flacons, et finit par demander, d'une voix grêle et avec un air de circonspection, un julep à la menthe. Quand il lui fut servi, il le prit, l'examina d'un air complaisant, comme un homme content de lui, qui vient, comme on dit, « de frapper juste sur la tête du clou, » et se disposa à déguster finement la liqueur à petites gorgées.

— Je ne me serais pas attendu à cette chance ! Comment vous portez-vous, Loker? dit Haley en s'avançant vers le gros homme et lui tendant la main.

— Par le diable! qu'est-ce qui vous amène ici, Haley? dit Loker.

L'homme au museau de souris, qui portait le nom de Marks, cessa de savourer son sirop, et, la tête en avant, se mit à examiner cette nouvelle connaissance, de l'air d'un chat qui regarde une feuille morte qui remue ou quelqu'autre objet de nature à le préoccuper.

— Je répète, Tom, que je suis heureux de vous rencontrer. Je me trouve dans un diable d'embarras, et vous devriez bien m'aider à en sortir.

— Hum! hum! grommela Tom, je comprends. Quand vous êtes content de rencontrer quelqu'un, on peut à coup sûr parier que vous avez besoin de ses services. Voyons, de quoi s'agit-il?

— Vous avez un ami ici, dit Haley en jetant sur Marks un coup d'œil méfiant, un associé peut-être?

— Précisément. Tenez, Marks, voici mon ancien associé de Natchez.

— Je serai enchanté de faire votre connaissance, dit Marks en lui présentant sa main longue et sèche comme une patte de corbeau. Monsieur Haley, je crois?

— Lui-même, monsieur, dit Haley. Maintenant, puisqu'une heureuse circonstance nous réunit, vous me permettrez de vous offrir quelque chose dans ce parloir. Holà! vieux raccoon, dit-il en s'adressant à l'homme du comptoir, apportez-nous de l'eau chaude, de l'eau-de-vie et des cigares; nous allons nous en donner.

Les bougies allumées, le feu ranimé, et nos trois person-

nages assis autour d'une table confortablement pourvue des choses ci-dessus énumérées, Haley commença le pathétique récit de ses infortunes. Loker, la bouche close, l'écoutait avec une attention sournoise et rechignée. Marks, absorbé dans la préparation d'un verre de punch à son goût, se laissait de temps en temps distraire de cette grave occupation, et, allongeant son nez et son menton jusque dans le visage d'Haley, suivait sa narration avec le plus vif intérêt. La conclusion surtout parut extrêmement le divertir, à en juger par le mouvement de ses épaules et l'expression de ses lèvres minces et desséchées.

— Ainsi, vous avez été parfaitement mis dedans, n'est-ce pas? dit-il. Hé! hé! hé! ça été lestement fait, tout de même.

— Ces petits garçons donnent toujours beaucoup d'embarras dans le commerce, dit Haley d'un ton dolent.

— Si nous pouvions trouver une espèce de femelles qui ne fussent pas trop attachées à leurs petits, ce serait la plus belle découverte des temps modernes, dit Marks, en riant sous cape de sa plaisanterie.

— Vraiment, dit Haley, je n'y puis rien comprendre. Ces petits ne leur causent que des désagrémens et elles devraient se trouver heureuses d'en être débarrassées. Eh bien! non; plus un marmot les fait enrager, plus il leur est à charge, plus elles y tiennent.

— Monsieur Haley, dit Marks, passez-moi l'eau chaude. Oui, monsieur, ce que vous dites nous l'avons tous éprouvé. Pendant que j'étais dans le commerce, j'achetai un jour une fille robuste, bien tournée et fort intelligente. Elle avait un petit garçon malade, qui était bossu ou quelque chose comme cela; je le donnai à un homme qui pensait avoir quelque chance de l'élever— il ne m'avait rien coûté. Je n'aurais jamais pensé que cette fille se fût occupée de lui. Mais, Dieu! si vous l'aviez vue, on aurait dit qu'elle l'aimait davantage, précisément parce qu'il était infirme et la tourmentait. Elle se mit à crier et à se démener, comme si elle eût tout perdu. C'est vraiment drôle d'y penser. On ne comprendra jamais rien aux idées de ces femelles.

— Eh bien! j'ai fait la même expérience, reprit Haley. L'été dernier, sur la rivière Rouge, je fis l'acquisition d'une fille avec un petit assez joli, et dont les yeux paraissaient aussi brillans que les vôtres. Mais, en l'examinant de près, je m'aperçus qu'il était aveugle. Je pensai qu'il n'y avait aucun mal à tâcher de m'en défaire, et je parvins à l'échanger contre un baril de whiskey; mais lorsqu'on fut pour l'arracher à la mère, elle devint comme une tigresse. J'étais

sur le point de partir et ma bande n'était pas entièrement enchaînée ; elle s'élança sur une balle de coton, prit un couteau des mains d'un matelot, et, comme je vous le dis, mit tout le monde en fuite pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'elle vît toute résistance inutile ; alors elle fit volte face, piqua une tête dans la rivière et l'on ne vit rien reparaître.

—Bah ! dit Tom Loker qui avait écouté ces histoires avec un sentiment de mépris mal réprimé, vous n'y entendez rien. Mes filles ne me jouent jamais de ces tours-là.

— Vraiment ! comment vous y prenez-vous donc ? dit Marks.

— Comment ? Lorsque je veux vendre le petit d'une de mes filles, je vais droit à elle, je me pose devant elle, je lui mets le poing sous le menton et lui dis : Regarde ceci ; si tu dis un mot je te brise la tête. Je ne veux pas entendre un mot, pas le commencement d'un mot. Ton enfant est à moi, il n'est pas à toi, et tu n'as pas à t'en occuper. Je le vendrai à la première occasion. Ne va pas t'aviser de faire du bruit ou je te ferai souhaiter de n'être jamais née. Elles savent qu'il n'y a rien à gagner avec moi et elles sont muettes comme des poissons. Si l'une d'elles a le malheur de pousser un cri .... Et Tom Loker donna sur la table un coup de poing qui achevait clairement la phrase interrompue.

— Voilà ce qui s'appelle de l'énergie, dit Marks en donnant à Haley un coup de coude accompagné d'un léger ricanement. Tom est vraiment original ! Hé ! hé ! hé ! Je dis, Tom, que vous savez vous faire comprendre. Si vous n'êtes pas le diable, Tom, vous êtes au moins son cousin, j'en réponds.

Tom reçut le compliment avec la modestie convenable et prit un air aussi affable que le lui permettait sa nature de chien, comme dit John Bunyan.

Haley, qui avait fait d'abondantes libations pendant l'entretien, commençait à sentir une élévation sensible et un développement inusité de ses facultés morales, ainsi que cela arrive souvent, en semblable circonstance, aux personnages sérieux et réfléchis.

— Tom, dit-il, vous êtes réellement trop dur, comme je vous l'ai souvent répété. Nous avons bien des fois parlé de cela à Natchez ; je vous ai prouvé que nous nous trouverions tout aussi bien en ce monde de les traiter avec douceur, et qu'en outre nous aurions une meilleure chance d'entrer dans le royaume des cieux, quand tout est fini et qu'il n'y a plus rien à gagner ici-bas, vous savez.

— Bah ! dit Tom, je sais tout cela. Ne me rendez pas trop malade avec vos sottises. Mon estomac est un peu dé-

rangé. Et là-dessus il absorba un demi-verre d'eau-de-vie.

—Dans le commerce, ce dont je m'occupe avant tout, c'est de gagner de l'argent, reprit Haley en se renversant sur le dossier de sa chaise et gesticulant. Mais néanmoins le commerce n'est pas tout, l'argent n'est pas tout; nous avons tous une âme. Peu m'importe devant qui je dis cela et ce qu'on en pensera; je veux exprimer ma manière de voir. Je crois à la religion, et un de ces jours, quand j'aurai arrondi ma fortune, je veux m'occuper de mon âme. Pourquoi donc ferais-je plus de mal qu'il n'est besoin ? Cela ne me paraît pas prudent.

— Vous occuper de votre âme! reprit Tom dédaigneusement; vous pouvez vous épargner toute peine de ce côté. Il faudrait être clairvoyant pour en trouver une dans votre peau, et le diable peut vous passer au crible, je réponds qu'il ne la trouvera pas.

— Vous n'êtes pas de bonne humeur, Tom. Pourquoi ne pas prendre mieux la chose quand je vous parle pour votre bien ?

— Taisez-vous, dit Tom brutalement; je ne peux souffrir vos pieux radotages : ils m'assomment. D'ailleurs, quelle différence y a-t-il entre vous et moi ? Avez-vous plus de cœur, plus de sensibilité ? Nullement. C'est pure hypocrisie. Vous cherchez à tricher le diable et à sauver votre peau. Je vois clair dans tout cela. Toute votre religion, comme vous l'appelez, consiste à souscrire des billets au diable pendant votre vie et à vous esquiver à l'échéance. Fi donc !

— Allons, allons; gentlemen, dit Marks, ceci ne fait pas les affaires. Il y a, vous le savez, différentes façons d'envisager les choses. M. Haley est un homme fort bien, sans doute, et il a sa conscience à lui; et vous, Tom, vous avez votre manière de voir, qui est excellente aussi. Mais les querelles, comme vous le savez, n'aboutissent à rien. Pensons aux affaires. Voyons, monsieur Haley, de quoi s'agit-il ? Vous avez besoin que nous vous aidions à reprendre votre fille ?

— Pour la fille, ce n'est pas mon affaire; cela regarde Shelby. Il s'agit seulement de l'enfant. Quelle folie j'ai faite en achetant ce petit singe !

— Vous en faites souvent, dit Tom d'un ton maussade.

— Allons, Loker, pas d'emportement, dit Marks en se léchant les lèvres. M. Haley vous met sur la voie d'une bonne affaire, je crois. Demeurez tranquille; ces sortes d'arrangemens sont mon fort. Cette fille, monsieur Haley, comment est-elle ? Qui est-elle ?

— Elle est blanche, jolie et bien élevée. J'en aurais donné

de huit cents à mille dollars à Shelby, et j'aurais fait un excellent marché.

— Blanche, jolie et bien élevée ! répéta Marks, dont la physionomie s'anima à l'idée d'une telle capture. Voyez, Loker, voilà une magnifique occasion de travailler pour notre compte. Nous opérons la capture; l'enfant naturellement revient à M. Haley, et nous emmenons la mère à la Nouvelle-Orléans pour spéculer sur elle. N'est-ce pas superbe ?

Tom, dont la large bouche était demeurée entr'ouverte pendant cette conversation, la ferma subitement, ainsi que fait un chien sur un morceau de viande, et parut digérer l'idée à loisir.

— Voyez-vous, dit Marks à Haley en agitant son punch, nous avons sur tous les points de la rivière des juges accommodans et qui font pour nous tout ce qu'il est raisonnable de faire. Tom frappe le grand coup ; moi j'arrive, habillé dans le dernier goût, bottes luisantes, lorsqu'il s'agit de prêter le serment. Il faut voir comme je vous mène cela, moi ! dit Marks dans un accès d'orgueil professionnel. Un jour je suis M. Twickem, de la Nouvelle-Orléans ; un autre jour, j'arrive de mes plantations de la rivière des Perles, où je fais travailler sept cents nègres ; une autre fois encore, je me présente comme un parent éloigné de Henry Clay ou de quelqu'autre illustration du Kentucky. Les talens diffèrent, voyez-vous. Tom est terrible lorsqu'il y a des coups à administrer et qu'il faut se battre, mais pour mentir il ne vaut pas le diable, ce n'est pas dans sa nature. Mais, Seigneur ! s'il y a un compagnon dans le pays pour prêter mieux que moi serment sur n'importe quoi et devant n'importe qui, et conserver devant le juge une figure impassible, je voudrais bien le voir ! Je crois, sur mon âme, que je glisserais comme une anguille entre les mains des juges, quand même ils y regarderaient de plus près. Quelquefois même je me prends à les désirer plus minutieux ; ce serait plus divertissant.

Loker, qui, ainsi que nous l'avons déjà vu, était un homme lent dans ses pensées comme dans ses mouvemens, interrompit l'orateur en frappant sur la table un coup de poing qui fit tout trembler.

— Ça va ! dit-il.

— Dieu vous bénisse, Tom ! Vous n'avez pas besoin de briser les verres, dit Marks ; gardez votre poing pour une meilleure occasion.

— Mais, gentlemen, est-ce que je n'aurai pas une part des profits ? dit Haley.

— N'est-ce pas assez que d'attraper l'enfant pour vous ? Que désirez-vous de plus ? dit Loker.

— Mais, si je vous procure cette affaire, cela vaut quelque chose, — dix pour cent sur les profits, par exemple, tous frais payés.

— Allons, dit Loker avec un terrible juron et en frappant encore un énorme coup de poing sur la table, est-ce que je ne vous connais pas, Daniel Haley ? Croyez-vous que je m'y laisse prendre ? Supposez-vous que Marks et moi fassions le métier de chasseurs d'esclaves pour rendre service à des gentlemen comme vous et ne rien gagner pour nous-mêmes ? Non, par le diable ! Nous aurons la fille tout à fait, et vous ne direz rien, ou bien nous aurons tous les deux. Qui nous en empêche ? Vous nous avez montré le gibier, ne sommes-nous pas libres de lui donner la chasse aussi bien que vous ? Si vous ou Shelby tentez de nous poursuivre, regardez où étaient les perdrix l'an passé. Si vous les trouvez, vous serez les bienvenus.

— Eh bien ! qu'il n'en soit plus question, dit Haley alarmé ; vous me remettrez seulement le petit. Nous avons souvent fait des affaires ensemble, Tom, et vous avez toujours tenu votre parole.

— Vous le savez, Haley, je ne suis pas un pleurnicheur comme vous, mais dans mes comptes je ne ferais pas tort au diable lui-même. Ce que je promets de faire, je le fais. Vous savez cela, Daniel Haley.

—Oui, oui, je sais cela, Tom, et si vous vouliez seulement me promettre de déposer pour moi l'enfant, dans une semaine, en un endroit que vous désigneriez, je serais parfaitement tranquille.

— Mais ce n'est pas tout ce que je veux, il s'en faut de beaucoup, dit Tom. Pensez-vous que ce soit pour rien que j'aie fait des affaires avec vous à Natchez ? Haley, j'ai appris à tenir une anguille une fois que je l'ai saisie. Vous allez me compter cinquante dollars, ou pas d'enfant. Je vous connais.

— Comment ! quand vous avez en main une affaire qui peut vous procurer un bénéfice de mille à seize cents dollars ? En vérité, Tom, vous êtes déraisonnable, dit Haley.

—N'avons-nous pas des affaires plus que nous n'en pourrons terminer en cinq semaines ? Supposez que nous quittions tout pour aller battre les buissons à la recherche du petit et que nous n'attrapions pas la mère — car les filles, voyez-vous, c'est le diable pour les saisir — qu'arriverait il ? Nous paieriez-vous un centime ? Il me semble vous voir ! Non, non, déposez vos cinquante dollars : si l'affaire réussit nous vous les rendrons ; si elle ne réussit pas, nous les garderons pour notre peine ; n'est-ce pas, Marks ?

— Certainement, certainement, dit Marks d'un ton conciliant. C'est seulement une avance, dit-il en ricanant ; nous sommes des hommes de loi, vous savez. Soyons donc tous de bonne humeur. Tom conduira le garçon à l'endroit que vous désignerez, n'est-ce pas, Tom ?

— Si je trouve le petit, je le conduirai à Cincinnati, chez Granny Belcher, au débarcadère, dit Loker.

Marks avait tiré de sa poche un portefeuille graisseux ; il y prit un long papier sur lequel, après s'être assis, il lut en marmottant : « Barnes — comté de Shelby — le garçon Jim, 300 dollars pour lui, mort ou vif. Edwards — Dick et Lucy — homme et femme, 600 dollars ; la fille Polly et deux enfans, 600 dollars pour elle ou sa tête... » Je parcours la liste de nos affaires, pour voir si nous pouvons nous charger de la vôtre facilement. Loker, dit-il après une pause, nous devrions mettre Adams et Springer sur la piste de ces derniers ; il y a longtemps déjà qu'ils sont inscrits.

— Ils nous prendront trop cher, répliqua Tom.

— J'arrangerai cela. Ils sont depuis peu dans les affaires, et ils doivent consentir à travailler à bon marché. dit Marks en continuant à lire. Il y a là trois cas fort simples : fusiller les fugitifs ou jurer qu'ils les ont fusillés. Ils ne peuvent pas demander bien cher pour cela. Quant aux autres cas, dit-il en repliant le papier, ils peuvent supporter un délai. Venons maintenant à nos conventions. Monsieur Haley, vous avez vu cette fille quand elle a abordé de l'autre côté.

— Assurément, aussi bien que je vous vois.

— Et un homme qui l'aidait à monter sur la berge ? dit Loker.

— Oui, dit Haley.

— Très-probablement, dit Marks, elle a été recueillie quelque part. Où ? voilà la question. Qu'en dites-vous, Tom ?

— Il faut traverser la rivière cette nuit, dit Tom.

— Mais il n'y a pas de bateau, dit Marks. La rivière charrie terriblement, Tom ; n'y a-t-il pas du danger ?

— Je n'en sais rien ; seulement il faut que cela se fasse, répliqua Tom d'un ton décidé.

— Mon Dieu ! dit Marks en s'agitant, on fera... Puis s'avançant vers la croisée : Il fait noir comme dans la gueule d'un loup, dit-il.

— La vérité est que vous avez peur, Marks ; mais je n'y puis rien ; il nous faut traverser la rivière. Supposez que vous attendiez un jour ou deux, et que cette fille ait le temps d'arriver avant vous, par la ligne souterraine, jusqu'à Sandusky ou ailleurs...

— Oh ! je ne crains nullement cela, dit Marks, seulement...

— Seulement quoi ? dit Tom.

— Il n'y a pas de bateau.

— J'ai entendu dire à la femme qu'il en allait venir un ce soir, et qu'un homme devait essayer de passer la rivière. Quoi qu'il puisse arriver, nous devons aller avec lui, dit Tom.

— Je suppose que vous avez de bons chiens, dit Haley.

— Excellens, reprit Marks ; mais pourquoi faire ? vous n'avez aucun objet lui ayant appartenu à leur donner à flairer.

— Si ; j'ai quelque chose, dit Haley triomphant. Dans sa précipitation elle a laissé son châle sur le lit ; elle a aussi laissé son bonnet.

— C'est heureux, dit Loker ; donnez-moi cela.

— Mais les chiens peuvent endommager la fille s'ils tombent sur elle avec violence, dit Haley.

— Ceci mérite considération, dit Marks. Nos chiens mirent un jour en pièces un esclave, à Mobile, avant que nous pussions le tirer de leurs crocs.

— Pour cette sorte de marchandise que l'on vend pour sa beauté, les chiens ne valent pas grand' chose, voyez-vous, dit Haley.

— C'est vrai, reprit Marks. D'ailleurs si elle est dans une maison, les chiens ne serviraient à rien, non plus que dans les Etats d'en haut, où les esclaves sont transportés en voiture. Impossible dans ce cas de suivre leurs traces. Les chiens ne sont utiles que dans les plantations, où les nègres, quand ils s'enfuient, courent à pied et sans appui.

— Eh bien ! dit Loker, qui était allé prendre des renseignemens auprès du comptoir, ils disent que l'homme est arrivé avec le bateau. Ainsi, Marks...

Le digne homme, jetant un regard de regret sur le lieu confortable qu'il allait quitter, se leva lentement et obéit. Après avoir échangé quelques mots relatifs à leurs arrangemens, Haley, avec une mauvaise grâce visible, remit à Tom les cinquante dollars, et l'honnête trio se sépara pour la nuit.

Que si quelques-uns de nos lecteurs se sentaient peu bienveillans pour la société étrange dans laquelle ces scènes les ont introduits, qu'ils veuillent bien s'efforcer de vaincre là-dessus leurs préjugés. La chasse aux esclaves *, qu'ils nous

* Non-seulement tolérée, mais ordonnée par le *Fugitive Slave Bill*.

permettent de le leur rappeler, s'élève déjà parmi nous à la dignité d'une profession légale et patriotique. Si l'immense espace qui s'étend du Mississipi à l'Océan Pacifique devient un grand marché ouvert à la vente des corps et des âmes, et si la propriété humaine s'y développe et y suit la progression rapide qui caractérise toute chose dans notre dix-neuvième siècle, nul doute que le trafiquant et le chasseur d'esclaves ne prennent bientôt rang dans notre aristocratie.

Pendant que cette scène se passait à la taverne, Sam et Andy, fort contens d'eux-mêmes, revenaient à la maison.

La joie de Sam ne connaissait plus de bornes et il la manifestait par une foule de cris, de hurlemens, de contorsions de tout son corps. Parfois il s'asseyait à rebours, la tête tournée du côté de la queue de son cheval, puis, à l'aide d'un saut périlleux, se remettait en place, prenait une figure grave, et commençait à sermoner Andy sur ses rires bruyans et ses folies. Ensuite, se frappant les côtes avec ses bras, il faisait retentir de nouveau la vieille forêt de ses accès d'hilarité.

Nonobstant ces évolutions, ils réussirent à tenir leurs chevaux au galop, et vers dix ou onze heures leurs sabots faisaient résonner la cour de l'habitation. Mme Shelby vola à la balustrade.

— Est-ce vous, Sam? où sont-ils?

— Massa Haley est demeuré là-bas à la taverne; il est terriblement fatigué, maîtresse.

— Et Eliza?

— Elle a passé le Jourdain, et est, comme on dit, dans la terre de Chanaan.

— Que voulez-vous dire, Sam? dit Mme Shelby, respirant à peine et près de s'évanouir à l'idée du sens funeste que pouvaient cacher ces paroles.

— Le Seigneur protège les siens, maîtresse. Lizzy a traversé l'Ohio d'une façon aussi miraculeuse que si Dieu l'avait emportée dans un chariot de feu à deux chevaux.

En présence de sa maîtresse, la piété de Sam était toujours d'une ferveur peu commune, et il faisait grand cas des figures et des images de la Bible.

—Venez ici, Sam, dit M. Shelby, qui parut dans la verandah, et dites à votre maîtresse ce qu'elle désire savoir. Venez, venez, Emilie, dit-il en passant son bras autour de la taille de sa femme, vous êtes froide et toute tremblante, vous vous laissez beaucoup trop émouvoir.

— Trop émouvoir! Ne suis-je pas femme et mère? Ne

sommes-nous pas tous deux responsables devant Dieu de cette pauvre fille? Mon Dieu! ne mettez pas ce péché à notre charge.

— Quel péché, Emilie? N'avons-nous pas cédé à la nécessité?

— L'idée que cet acte est coupable m'épouvante, dit Mme Shelby; je ne puis m'y soustraire.

— Ici, Andy! Allons, nègres éveillez-vous, criait Sam sous la vérandah; conduisez les chevaux à l'étable. N'entendez-vous pas que massa m'appelle? Et bientôt Sam parut, son chapeau de palmier à la main, à la porte du parloir.

— Maintenant, Sam, dites-nous clairement ce qui s'est passé, dit M. Shelby. Où est Eliza? Le savez-vous?

— Oui, massa, je l'ai vue, de mes propres yeux, traverser le fleuve sur la glace flottante. Elle a passé d'une manière extraordinaire. Ce n'est pas moins qu'un miracle. J'ai aperçu un homme qui l'aidait à monter sur la rive de l'Ohio, et puis le brouillard me l'a fait perdre de vue.

— Sam, voilà un miracle qui me semble apocryphe. Il n'est pas aisé de traverser le fleuve sur la glace flottante, dit M. Shelby.

— Aisé! Personne ne le pourrait faire sans l'aide du Seigneur. Voici au juste la manière dont la chose est arrivée: Massa Haley, moi et Andy, arrivâmes à la petite taverne qui est au bord de la rivière. J'étais en tête (dans mon zèle pour saisir Lizzy, je ne pouvais me retenir); quand j'arrivai près de la taverne, elle était là, à la fenêtre, en pleine vue. Massa Haley et Andy arrivaient sur mes talons. Alors mon chapeau tombe, et je pousse un cri à réveiller un mort. Lizzy m'entend, se jette en arrière, s'échappe par la porte de côté. Elle fuit vers la rivière. Massa Haley l'aperçoit, se met à hurler, et lui, moi et Andy nous nous mettons tous trois à sa poursuite. Elle arrive au bord de l'eau; un courant de dix pieds de large sépare la rive d'énormes blocs de glace qui se heurtent, se balancent et forment une sorte d'île très-grande dans le fleuve. Nous arrivons sur ses talons, et, sur mon âme, je la crois prise. Elle pousse un cri tel que je n'en ai jamais entendu de semblable, et à l'instant je l'aperçois de l'autre côté du courant, sautant sur les blocs de glace, qui craquent et se heurtent avec un bruit semblable à celui d'une scie. Elle bondissait comme un chevreuil. Dieu! les ressorts de cette fille ne sont pas communs! c'est mon opinion.

Mme Shelby était assise silencieuse et pâle d'émotion, pendant que Sam racontait son histoire.

— Dieu soit loué ! Elle n'est pas morte ! Mais où est la pauvre enfant, maintenant ?

— Le seigneur y pourvoira, dit Sam en roulant pieusement les yeux. Comme je l'ai dit, il y a une Providence, ainsi que maîtresse nous l'a toujours enseigné. Le Seigneur trouve toujours des instrumens pour accomplir sa volonté. Sans moi, Lizzy aurait été prise une douzaine de fois pour une. Ce matin, n'est-ce pas moi qui ai fait lâcher les chevaux et les ai laissés courir jusqu'à l'heure du dîner ? N'ai-je pas fait faire à massa Haley près de cinq milles hors de la route, ce soir ? Autrement il se fût emparé d'Eliza aussi facilement qu'un chien d'un racoon. La Providence est dans tout cela.

— Il y a un genre de providence dont je vous engage à ne point vous faire l'agent à l'avenir, maître Sam ! Je ne veux pas qu'on se permette de ces tours avec les gentlemen que je reçois dans ma maison, dit M. Shelby, avec toute la sévérité que comportait la circonstance.

Il est aussi inutile de vouloir simuler la colère avec un nègre qu'avec un enfant. Tous deux comprennent instinctivement ce qu'il en est, quoi qu'on puisse faire pour feindre. Sam ne fut donc pas le moins du monde ému de cette réprimande ; néanmoins il prit un air de gravité dolente et contracta piteusement les coins de sa bouche en signe de profond repentir.

— Massa a parfaitement raison, parfaitement ! Ça été très-mal de ma part, il n'y a pas de doute, et je sens parfaitement que massa et maîtresse ne peuvent encourager de telles actions ; mais un pauvre nègre comme moi est furieusement tenté de mal faire envers des individus qui se conduisent comme ce massa Haley ; ce n'est pas là un gentleman ; cela sautera aux yeux de quiconque aura été élevé comme moi.

— Eh bien ! Sam, dit Mme Shelby, comme vous paraissez avoir le sentiment de vos erreurs, allez près de tante Chloé et dites-lui de vous donner de ce jambon froid qui est resté du dîner d'aujourd'hui. Vous et Andy devez avoir faim.

— Maîtresse est bien trop bonne pour nous, dit Sam en s'inclinant vivement, et il sortit.

On ne manquera pas de remarquer, ainsi que nous l'avons dit, que maître Sam avait un talent naturel qui, dans la vie politique, l'eût indubitablement poussé aux premiers rangs — le talent de faire tourner toute chose à l'avantage de son amour-propre et de sa gloire. Après avoir donné satisfaction au salon par ses allures pieuses et humbles, il campa son chapeau de feuilles de palmier sur sa tête, prit un air

vaurien et dégagé, et s'achemina vers les domaines de tante Chloé avec l'intention de briller à la cuisine.

—Comme je vais parler à ces noirs, se dit-il en lui-même; Voici une belle occasion de se distinguer! Dieu! quels yeux ils vont ouvrir!

Il faut faire observer ici qu'un des plus grands plaisirs de Sam avait toujours été d'accompagner son maître dans toute espèce de réunions politiques. Là, monté sur une barrière ou perché sur un arbre, il écoutait les orateurs avec la plus grande avidité, et se rendant ensuite parmi ceux de sa race assemblés pour le même objet, il les divertissait par les plus burlesques imitations, débitées avec une verve, une solennité imperturbables. Quoique ses auditeurs fussent généralement des gens de sa couleur, il lui arrivait assez fréquemment, à sa grande satisfaction, de se voir entouré de personnes d'une nuance moins foncée, qui l'écoutaient en riant et en clignant des yeux. Enfin, Sam considérait l'art oratoire comme sa vocation, et ne laissait échapper aucune occasion de s'y exercer.

Il régnait depuis longtemps entre Sam et tante Chloé une sorte d'inimitié secrète, ou plutôt une froideur marquée. Mais comme Sam avait des vues sur le département des provisions, il crut devoir, pour donner une base solide à ses opérations, se montrer éminemment conciliant; car, s'il était assuré que les ordres de sa maîtresse seraient exécutés à la *lettre*, il savait aussi qu'il ne pouvait que gagner considérablement à ce qu'on en suivît l'*esprit*. Il se présenta donc devant tante Chloé avec une contenance résignée et soumise, comme quelqu'un qui a beaucoup souffert en faveur d'un de ses frères persécutés; appuyant sur le fait que sa maîtresse l'avait envoyé auprès de tante Chloé afin qu'elle lui donnât tout ce qui lui serait nécessaire pour établir l'équilibre entre les solides et les fluides, et reconnaissant ainsi d'une façon non équivoque les droits et la suprématie de cette dernière dans tout ce qui concernait le département de la cuisine et ses dépendances.

La chose réussit parfaitement. Jamais pauvre, simple, vertueux électeur ne fut plus facilement enjolé et séduit par les attentions d'un candidat politique, que tante Chloé par les douceurs de maître Sam. L'enfant prodigue lui-même n'eût pas été plus accablé de la libéralité maternelle, et il se trouva bientôt assis, heureux et triomphant, devant une grande terrine en étain contenant une sorte d'*olla podrida* de tout ce qui avait paru sur la table depuis deux ou trois jours. De savoureuses tranches de jambon, des morceaux dorés de gâteaux de maïs, des fragmens de pâtés de toutes

formes, des ailes, des gésiers et des cuisses de volaille, étaient là réunis dans une pittoresque confusion. Sam, avec son chapeau de palmier joyeusement placé sur l'oreille, trônait devant ces richesses et protégeait Andy placé à sa droite.

La cuisine était remplie de tous ses compagnons, accourus des diverses cases pour apprendre le résultat des exploits de la journée. L'heure du triomphe de Sam était arrivée. L'histoire du jour fut répétée et accompagnée de toutes sortes d'ornemens propres à en augmenter l'effet ; car Sam, à l'exemple de quelques-uns de nos dilettanti fashionables, n'eût jamais souffert qu'une histoire perdît de son éclat en passant par sa bouche. La narration fut accueillie par les cris et les rires bruyans de l'assemblée, repris et prolongés par tout le menu frétin des négrillons épars sur le plancher ou perchés dans les coins de la case. Au plus fort du vacarme, Sam conservait la plus impassible gravité, roulant les yeux de temps à autre et lançant à ses auditeurs des regards d'un comique inexprimable, sans se départir jamais de l'élévation sententieuse de son discours.

— Voyez-vous, concitoyens, disait Sam en brandissant avec énergie une cuisse de dindon, ce petit vous défendra tous, oui tous ! car celui qui cherche à s'emparer de l'un de nous est comme s'il essayait de nous prendre tous ; le principe est le même. Si quelqu'un de ces conducteurs de marchandise humaine vient flairer et rôder autour de vous, il me trouvera sur son chemin. C'est à moi qu'il aura affaire ; je suis l'homme auquel vous devez vous adresser ; je défendrai vos droits, je les défendrai jusqu'à mon dernier soupir !

— Vous m'avez dit ce matin, Sam, que vous alliez aider massa à rattraper Lizzy ; il me semble que vos paroles ne s'accordent guère, dit Andy.

— Andy, vous ne devez point parler de choses que vous ne savez pas, dit Sam avec une accablante supériorité ; les garçons comme vous, Andy, ont d'excellentes intentions, mais ils ne peuvent prétendre à *contr'illuminer* les grands principes de l'action.

Andy parut confondu, particulièrement par le grand mot *contr'illuminer*, forgé par maître Sam pour le besoin de la cause, que les plus jeunes de l'assemblée tinrent pour merveilleusement concluant, et Sam continua :

— Je suivais ma *conscience*, Andy, lorsque je me disposais à poursuivre Lizzy ; je croyais agir suivant les intentions de massa. Quand j'ai su que maîtresse désirait le contraire, j'ai suivi encore plus ma *conscience*, car il y avait tout avantage à se ranger du côté de maîtresse. Ainsi, vous le

voyez, j'ai été conséquent. Dans l'un et l'autre cas j'ai suivi ma *conscience*, je suis resté attaché aux principes. Oui, les *principes*, dit Sam avec emphase en saisissant un cou de poulet. A quoi serviraient les principes si on n'y tenait fermement ; je voudrais bien le savoir ? Tenez, Andy, vous pouvez prendre cet os, qui n'est point encore tout à fait dépouillé.

L'auditoire étant suspendu, bouche béante, aux paroles de Sam, celui-ci ne put s'empêcher de poursuivre.

—La persistance, camarades, dit Sam de l'air d'un orateur qui entre dans un sujet un peu abstrait, la persistance est une chose qui n'est pas fort clairement comprise par tout le monde. Un homme soutient un jour une chose, et le lendemain soutient le contraire ; le vulgaire dira (assez naturellement du reste), qu'il n'est pas persistant. Passez-moi ce morceau de gâteau, Andy. Mais examinons la chose. J'espère que les gentlemen et les personnes du beau sexe excuseront la comparaison dont je vais me servir. Je veux monter sur cette meule de foin : je place mon échelle de ce côté-ci ; ça ne va pas ; je ne m'obstine pas à vouloir monter par ici, et j'applique mon échelle de l'autre côté. Ne suis-je pas persistant ? Je suis persistant à vouloir monter sur la meule de foin, de quelque côté que se trouve l'échelle. Ne comprenez-vous pas tous ?

— C'est la seule chose dans laquelle vous ayez montré de la persistance, Dieu sait ! murmura tante Chloé, qui commençait à devenir rétive, la gaîté de la soirée produisant sur elle l'effet du vinaigre répandu sur du nitre, selon la comparaison de l'Ecriture.

— Oui vraiment ! continua Sam en se levant ivre d'alimens et de gloire et par un dernier effort. Oui, mes concitoyens de l'un et de l'autre sexe en général, j'ai des principes et j'en suis fier ; les principes sont nécessaires dans notre temps et dans tous les temps. J'ai des principes et j'y suis attaché ; je me ferais brûler pour eux ; je marcherais au bûcher en m'écriant : Je vais répandre mon sang pour mes principes, pour mon pays, pour l'intérêt général de la société !

— Bien ! dit tante Chloé, mais ce devrait être un de vos principes d'aller vous coucher et de ne pas tenir éveillé tout le monde jusqu'à demain matin. Et maintenant, petits, que ceux qui ne veulent pas recevoir le fouet décampent au plus vite !

— Nègres, dit Sam en agitant avec bénignité sa feuille de palmier, je vous donne à tous ma bénédiction ! Allez vous coucher, et soyez sages !

Et l'assemblée se dispersa sur cette pathétique bénédiction.

CHAPITRE IX.

OU L'ON VOIT QU'UN SÉNATEUR N'EST QU'UN HOMME.

Dans un élégant salon où la flamme joyeuse d'un bon feu se reflétait sur des tasses et une théière aux flancs polis et luisans, placées sur une table pour la collation du soir, le sénateur Bird, assis près du foyer, ôtait ses bottes, et se disposait à chausser une paire de magnifiques pantoufles que sa femme avait brodées pour lui pendant la session du sénat. Mme Bird, toute à la joie que lui causait le retour de son mari, présidait aux préparatifs de la table, qu'elle interrompait de temps en temps pour adresser quelques réprimandes à une bande de turbulens enfans qui se livraient à toutes les gambades et à toutes les espiégleries qui n'ont cessé de faire l'étonnement des mères depuis le déluge.

— Tom, laissez le bouton de la porte! quel terrible enfant!... Mary! Mary! ne tirez pas la queue du chat! pauvre animal! Jim!... vous ne devez pas monter sur la table! non! non! — Vous ne savez pas, mon cher, quelle surprise nous éprouvons de vous voir arriver ici ce soir, dit-elle enfin quand elle put trouver le temps d'adresser une parole à son mari.

— Oui, j'ai eu l'idée de venir ici passer la nuit, et jouir de quelque repos à la maison. Je suis fatigué à mort, et la tête me fend.

Mme Bird jeta un coup-d'œil vers une armoire entr'ouverte où se trouvait une bouteille d'eau-de-vie camphrée, et se disposait à l'aller chercher, lorsque son mari l'arrêta.

— Non, non, Mary, pas de drogues! une tasse de votre excellent thé bien chaud, et quelques instans de notre bonne vie de famille, voilà ce qu'il me faut. Quelle fatigante besogne que le métier de législateur!

Et le sénateur sourit, comme un homme flatté de l'idée qu'il se sacrifiait pour son pays.

— Eh bien! dit sa femme, quand le service de la table fut à peu près terminé, qu'ont-ils fait dans le sénat?

Il n'était guère dans les habitudes de la gentille petite Mme Bird de se mettre fort en peine des affaires de l'État, jugeant avec sagesse qu'elle avait assez de s'occuper des siennes. M. Bird la regarda donc avec des yeux étonnés et lui répondit :

— Rien de bien important.

— Est-il vrai qu'ils ont fait une loi qui défend de donner

à boire et à manger à ces pauvres gens de couleur qui passent dans le pays? J'ai entendu dire qu'il était question d'une telle loi, mais je n'ai jamais cru qu'une législature chrétienne pût la voter.

Eh quoi! Mary, allez-vous devenir tout-à coup une femme politique?

— Quelle folie! non, assurément. Je ne donnerais pas un fétu de votre politique en général; mais je pense qu'il y a dans ceci quelque chose de cruel et d'anti-chrétien. J'espère, mon cher, qu'une telle loi n'a pas passé.

— Une loi a été votée pour défendre de donner assistance aux esclaves qui viennent du Kentucky, oui, ma chère. Ces enragés abolitionnistes en ont tant fait, que nos frères du Kentucky sont furieux, et il a paru nécessaire non moins que chrétien que notre Etat fît quelque chose pour calmer leur irritation.

— Et quelle est cette loi? Est-ce qu'elle nous défend d'abriter pour une nuit ces pauvres créatures, de leur donner de la nourriture, de vieux vêtemens, et de les laisser ensuite tranquillement poursuivre leur voyage?

— Oui, ma chère. Ce serait là les aider et les encourager, vous devez le comprendre.

Mme Bird était une petite femme timide, d'environ quatre pieds de haut, aux yeux bleus d'une grande douceur, au teint de pêche, ayant la plus gracieuse, la plus douce voix du monde; mais pour le courage, on savait dans le pays qu'un coq-d'Inde de moyenne grosseur l'eût mise en fuite au premier cri, et un chien de garde de taille ordinaire terrifiée seulement en lui montrant les dents. Son époux et ses enfans étaient pour elle le monde entier, et dans le gouvernement de sa maison, elle employait plus volontiers la prière et la persuasion que l'autorité et le commandement. Une seule chose la pouvait faire sortir de son caractère, en affectant sa nature bienveillante et sympathique : tout ce qui portait un caractère de cruauté la jetait dans un accès de colère que la douceur habituelle de ses mœurs rendait plus alarmant et plus inexplicable. Généralement la plus indulgente et la plus facile à apaiser de toutes les mères, ses enfans néanmoins gardaient un ineffaçable souvenir du châtiment qu'elle leur avait administré, un jour qu'elle les trouva en compagnie de quelques mauvais garnemens du voisinage, lapidant un pauvre malheureux petit chat.

— Je vous l'assure bien, avait coutume de dire maître Bill, je fus terriblement effrayé ce jour-là. Ma mère arriva sur moi comme une folle, je fus fouetté, jeté dans mon lit sans souper, avant que je pusse me rendre compte de ce qui

m'arrivait. J'entendis ensuite ma mère pleurer derrière la porte, ce qui me fit plus de mal que tout le reste. Je vous l'assure bien, depuis ce moment l'envie ne nous est plus venue de lapider aucun autre petit chat.

Dans la circonstance présente, sur les dernières paroles de son mari, Mme Bird se leva rapidement, les joues colorées d'une vive rougeur qui l'embellissait encore, s'avança vers lui d'un air résolu et lui dit d'un ton ferme :

— Pensez-vous, John, que ce soit là une loi juste et chrétienne ?

— Vous ne me tuerez pas, Mary, si je réponds affirmativement.

— Je n'eusse jamais pensé cela de vous, John ; mais au moins vous ne l'avez pas votée ?

— Je vous demande pardon, ma belle politique.

— Vous devriez en rougir, John ! Pauvres créatures sans asile et sans patrie ! C'est une honteuse, misérable et abominable loi, et, quant à moi, je la violerai à la première occasion, et j'espère en avoir une bientôt. Où en sommes-nous donc arrivés, si une femme ne peut donner un souper chaud et un lit à ces pauvres et affamées créatures, justement parce qu'elles sont esclaves et que toute leur vie elles ont été maltraitées et opprimées ?

— Mary, écoutez moi. Vos sentimens sont d'un bon cœur ; ils m'intéressent, et je ne vous en aime que mieux. Mais les mouvemens de notre âme ne doivent point égarer notre jugement, ma chère. Il ne s'agit point ici de sentimens privés, mais d'un grand intérêt public. L'agitation s'est accrue à un tel point, que, pour la réprimer, nous devons mettre de côté nos sentimens privés.

— Je n'entends rien à la politique, John, mais je peux lire ma Bible, et j'y trouve que je dois nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, consoler les affligés. Je suivrai la Bible.

— Mais si cette manière d'agir devait être la cause d'un grand malheur public ?

— L'obéissance à Dieu ne peut amener de malheurs publics ; je sais qu'elle ne le peut. Il est toujours plus sûr de faire ce que Dieu nous ordonne.

— Veuillez m'écouter un instant, Mary, et je vous démontrerai par un argument fort clair que...

— Oh ! c'est inutile, John. Vous parleriez toute la nuit, que vous ne me persuaderiez pas. Je vous pose cette question, John : Chasseriez-vous de votre maison une pauvre et affamée créature, grelottant de froid, parce qu'elle est fugitive ? *Le feriez-vous ?*

S'il faut dire vrai, notre sénateur avait le malheur d'être un homme d'une nature particulièrement humaine et accessible à la pitié, et mettre à la porte de chez lui quelqu'un dans la détresse n'avait jamais été son fort. Sa femme le savait très-bien, et dirigeait en conséquence ses attaques sur ce point vulnérable. Il eut donc recours au moyen que l'on emploie généralement en pareil cas : gagner du temps. Il se mit à tousser plusieurs fois, tira son mouchoir, et essuya ses lunettes. Mme Bird, voyant le territoire de l'ennemi mal défendu, ne se fit aucun scrupule de profiter de ses avantages.

— J'aimerais à vous voir faire cela, John, j'aimerais à le voir! Mettre à la porte une pauvre femme au milieu de la neige, par exemple, ou bien la prendre et la conduire en prison! Comme cela vous siérait, John!

— Ce serait assurément un devoir pénible à remplir, dit M. Bird d'un ton modéré.

— Un devoir, John! ne vous servez pas de ce mot. Vous savez que ce n'est pas un devoir, que ce ne peut pas être un devoir. Si les maîtres veulent empêcher leurs esclaves de s'enfuir, qu'ils les traitent bien, voilà ma doctrine. Si j'avais des esclaves (j'espère bien n'en avoir jamais), je puis affirmer qu'ils n'auraient jamais l'envie de me quitter, ni vous non plus, John. Les esclaves ne s'enfuient pas lorsqu'ils sont heureux, et, quand ils le font, les pauvres créatures, ils ont déjà bien assez du froid, de la faim et de leurs terreurs sans que tout le monde se tourne contr'eux. Quant à moi, que la loi existe ou non, je ne le ferai jamais. Que Dieu me soit en aide!

— Mary, Mary, ma chère, laissez-moi raisonner avec vous.

— Je déteste les raisonnemens, John, particulièrement sur de tels sujets. Vous autres, politiques, vous avez le talent de tourner et de retourner les choses les plus simples, et vous ne suivez pas vous-même ce que vous avez prescrit lorsqu'il faut en venir à l'exécution. Je vous connais bien, John. Vous ne croyez pas plus que moi à l'équité de cette loi ; pas plus que moi vous ne la mettriez en pratique.

En ce moment critique, le vieux Cudjoe, le noir factotum de la maison, montra la tête à la porte du salon et pria maîtresse de vouloir bien passer à la cuisine. Notre sénateur, passablement soulagé, suivit sa petite femme avec des yeux où perçait comme un mélange de plaisir et de dépit, s'assit dans son fauteuil et se mit à parcourir ses journaux.

Un instant après, la voix de sa femme se fit entendre à la porte :

— John ! John ! dit-elle vivement, je voudrais bien que vous vinssiez ici un moment.

Il posa ses journaux, se dirigea vers la cuisine, et tressaillit à la vue du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Une jeune et svelte femme tenant un enfant convulsivement dans ses bras, les vêtemens en lambeaux et couverts de givre, ayant les pieds nus, déchirés et sanglans, était là étendue sur deux chaises, dans un évanouissement voisin de la mort. Ses traits portaient l'empreinte de la race maudite, mais on ne pouvait s'empêcher d'admirer sa triste et touchante beauté. À l'aspect de ces traits rigides et glacés sur lesquels paraissaient déjà s'étendre les ombres de la mort, le sénateur fut pris d'un violent frisson. Il pouvait à peine respirer et regardait en silence. Sa femme et la seule domestique de couleur de la maison, la vieille tante Dinah, s'efforçaient de faire cesser l'évanouissement de la malheureuse femme, tandis que le vieux Cudjoe, qui avait pris l'enfant sur ses genoux, s'occupait de lui ôter ses souliers et ses bas et de réchauffer ses petits pieds gelés.

— Cela ne fait-il pas peine à voir ? dit avec compassion la vieille Dinah. Il semble que c'est la chaleur qui l'ait fait évanouir. Elle était assez bien lorsqu'elle est arrivée ici et que je lui ai demandé si elle ne voulait pas se chauffer un peu. C'est seulement lorsque je lui ai demandé d'où elle venait qu'elle s'est évanouie. À voir ses mains, je suis sûr qu'elle n'a jamais fait des ouvrages bien durs.

Pauvre enfant ! dit avec compassion Mme Bird, comme la jeune femme ouvrait lentement ses grands yeux noirs et jetait sur elle un regard vague. Tout à coup une expression d'angoisse crispa ses traits, elle se dressa brusquement et s'écria :

— Oh ! mon Harry ! l'ont-ils pris ?

L'enfant, à ces mots, sauta en bas des genoux de Cudjoe, s'élança vers elle et l'enlaça de ses petits bras,

— Oh ! le voici ! le voici ! s'écria-t-elle.

— O madame, dit-elle d'une voix frémissante à Mme Bird, protégez-nous ! Ne le laissez pas prendre !

— Personne ici ne vous fera de mal, pauvre femme, lui dit avec bienveillance Mme Bird. Vous êtes en sûreté, ne craignez rien.

— Dieu vous bénisse ! dit la pauvre femme en sanglotant et se cachant la tête dans ses mains, tandis que l'enfant, la voyant pleurer, s'efforçait de monter sur ses genoux.

A l'aide de ces mille soins affectueux que les femmes entendent si bien, et que Mme Bird savait rendre mieux que personne, la pauvre femme fut peu à peu calmée. On lit

provisoire fut dressé pour elle sur le banc, près du feu ; et un instant après elle était endormie d'un sommeil profond. Son enfant, qui ne paraissait pas moins fatigué qu'elle, dormait dans ses bras, car cette tendre mère avait résisté avec une anxiété nerveuse à tous les efforts tentés pour le lui ôter, et même pendant son sommeil, elle l'enlaçait de ses bras, et semblait le couvrir encore de sa maternelle sollicitude.

M. et Mme Bird étaient rentrés au salon, et, quelque étrange que cela puisse paraître, aucune allusion à la conversation précédente ne fut faite de part et d'autre. Mme Bird s'occupait activement de son tricot, et M. Bird avait l'air de lire attentivement son journal.

— Qui est-elle, et quelle est sa condition ? je voudrais savoir, dit à la fin M. Bird en posant son journal.

— Lorsqu'elle s'éveillera et qu'elle aura pris un peu de repos, nous verrons, dit Mme Bird.

— Dites-moi, femme !... dit M. Bird après avoir un instant réfléchi en silence sur son journal.

— Eh bien ! mon ami ?...

— Ne pourrait-elle pas mettre une de vos robes, en l'allongeant un peu, ou autrement ? Elle me paraît un peu plus grande que vous.

Un sourire visible illumina le visage de Mme Bird et elle répondit :

— Nous verrons.

Après une autre pause, M. Bird rompit de nouveau le silence

— Ma femme !

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Ce vieux manteau dont vous avez l'habitude de me couvrir lorsque je fais ma sieste dans l'après-midi, vous pourriez le lui donner ; elle manque de vêtemens.

En ce moment Dinah vint dire que l'étrangère demandait à parler à madame.

M. et Mme Bird entrèrent à la cuisine, suivis des deux aînés de leurs enfans, les plus petits ayant été mis au lit.

L'étrangère était assise sur le banc devant le feu. Son regard fixe se portait sur la flamme avec une expression calme et découragée bien différente de son agitation précédente.

— Vous m'avez fait demander, dit Mme Bird d'une voix douce. J'espère que vous vous trouvez mieux, ma pauvre enfant !

Un long et pénible soupir fut la seule réponse de celle-ci. Mais elle leva ses yeux noirs et les fixa sur Mme Bird avec une expression si désespérée, si suppliante, que la douce femme sentit les larmes lui venir aux yeux.



— Vous ne devez vous effrayer de rien ; vous n'avez ici que des amis, pauvre femme ! Dites-moi d'où vous venez, et de quoi vous avez besoin, dit Mme Bird.

— J'arrive du Kentucky, répondit l'étrangère.

— Quand ? dit M. Bird, prenant part à l'interrogatoire.

— Ce soir.

— Comment avez-vous passé ?

— J'ai passé sur la glace.

— Sur la glace ! répétèrent tous ceux qui étaient présens.

— Oui, sur la glace, reprit-elle lentement. Je l'ai fait. Dieu m'aidant, j'ai passé sur la glace ; car ils étaient derrière moi, tout près derrière moi, et il n'y avait pas d'autre voie.

— Mon Dieu ! maîtresse, dit Cudjoe, la glace est rompue en blocs qui se heurtent et se balancent sur l'eau !

— Je le sais, je le sais, dit-elle avec animation ; mais j'ai passé dessus. Je n'aurais pas cru pouvoir le faire, je ne pensais pas que je le pourrais ; mais cela ne m'a pas arrêtée ; je ne pouvais que mourir si je ne passais pas. Le Seigneur m'a aidée ; nul ne sait combien l'aide du Seigneur est puissante, avant d'en avoir fait l'épreuve, dit-elle. Et son œil étincelait.

— Etiez-vous esclave ? dit M. Bird.

— Oui, monsieur, j'appartenais à un homme dans le Kentucky.

— Etait-il dur pour vous ?

— Non, monsieur, c'était un bon maître.

— Et votre maîtresse, était-elle dure pour vous ?

— Oh ! non, monsieur, non ! ma maîtresse a toujours été bonne pour moi.

— Qu'est-ce qui a pu vous pousser à quitter une bonne maison, à vous enfuir au travers de tels dangers ?

L'étrangère fixa sur Mme Bird un regard pénétrant et scrutateur, et il ne lui échappa pas qu'elle était vêtue en grand deuil.

— Madame, lui dit-elle tout à coup, vous est-il jamais arrivé de perdre un enfant ?

La question était inattendue ; c'était le fer retourné dans une plaie vive, car il y avait seulement un mois que la tombe s'était fermée sur un fils chéri.

M. Bird tourna le dos et s'avança vers la fenêtre, et Mme Bird fondit en larmes, mais recouvrant la voix, elle dit :

— Pourquoi me demandez-vous cela ? J'ai perdu un petit enfant.

— Alors vous me comprendrez. J'en ai perdu deux, l'un

après l'autre; je les ai laissés dans la tombe là-bas, lorsque je me suis enfuie. Il ne m'était resté que celui-ci; je ne dormais jamais sans l'avoir à mon côté; il ne me restait que lui; c'était ma consolation, mon orgueil, la nuit et le jour; et, madame, ils allaient me l'enlever pour le vendre, le vendre dans le Sud, madame, pour s'en aller seul, un enfant qui n'a jamais de sa vie quitté sa mère! Je ne pouvais le supporter, madame. Je savais que je ne serais plus bonne à rien s'ils le faisaient; et quand je sus que les papiers étaient signés, qu'il était vendu, je l'ai pris et me suis enfuie dans la nuit; et ils m'ont poursuivie — l'homme qui l'avait acheté et quelques-uns des esclaves de mon maître; ils étaient tout près derrière moi et je les entendais. J'ai sauté droit sur la glace; comment j'ai traversé je n'en sais rien; mais je me rappelle qu'un homme m'a aidée à monter sur la rive de ce côté-ci.

Cette femme ne sanglotait pas, ne pleurait pas. Elle était arrivée à un état où les pleurs ne coulent plus. Mais tous ceux qui l'entouraient montraient, chacun à sa manière, des signes d'une vive sympathie.

Les deux petits garçons, après avoir fouillé leurs poches à la recherche de mouchoirs qui, les mamans le savent bien, ne s'y trouvent jamais, s'étaient jetés désolés dans la jupe de la robe de leur mère, où ils sanglotaient et s'essuyaient les yeux à leur aise; Mme Bird avait le visage caché dans son mouchoir; et la vieille Dinah, dont les larmes inondaient la noire et honnête figure, s'écriait : Seigneur, ayez pitié de nous! avec toute la ferveur d'un *camp-meeting*, tandis que le vieux Cudjoe, se frottant rudement les yeux avec ses revers de manche, et faisant une variété de grimaces, lui répondait de temps à autre sur le même ton, avec une égale ferveur. Notre sénateur était un homme d'Etat; on ne pouvait s'attendre à le voir pleurer comme un simple mortel. Aussi, tournant le dos à la compagnie, était-il allé regarder par la fenêtre, où il paraissait fort occupé à tousser et à essuyer les verres de ses lunettes, se mouchant de temps à autre de façon à faire soupçonner à quiconque eût été en état de l'observer avec attention qu'il n'était rien moins qu'impassible au milieu de l'émotion commune.

— Comment avez-vous pu me dire que vous aviez un bon maître? dit-il tout à coup, en se tournant par un brusque mouvement vers la jeune esclave, et réprimant résolument quelque chose qui le prenait comme à la gorge.

— Parce que c'était un bon maître, et je dirai toujours cela de lui, quoi qu'il arrive, et ma maîtresse était bonne. Mais ils ne pouvaient faire autrement; ils devaient de l'ar-



gent, ils se trouvaient à la merci d'un homme et ils ont été obligés d'en passer par où il a voulu. J'écoutais, et je l'ai entendu dire cela à ma maîtresse, qui suppliait et plaidait pour moi; il lui a dit qu'il n'y pouvait rien, que les papiers étaient tous signés; c'est alors que j'ai pris mon enfant, et que j'ai fui de la maison. Je savais qu'il était inutile d'essayer de vivre s'ils me l'enlevaient; car il me semble que cet enfant est tout ce que j'ai.

— N'avez-vous pas un mari?

— Oui, mais il appartient à un autre homme. Son maître est véritablement dur pour lui, et ne lui permettait presque jamais de venir me voir; et il est devenu de plus en plus dur pour nous et menace de le vendre pour le Sud. Il est probable que je ne le reverrai jamais.

Le ton tranquille avec lequel la jeune femme prononça ces paroles eût pu conduire un observateur superficiel à penser qu'elle était entièrement apathique; mais il y avait dans ses grands yeux noirs une profondeur d'angoisse calme et fixe qui disait tout autre chose.

— Et où avez-vous l'intention d'aller, ma pauvre femme? dit Mme Bird.

— Au Canada, si seulement je savais où c'est. Est-il bien loin, le Canada? dit-elle en fixant sur Mme Bird un regard simple et confiant.

— Pauvre enfant! dit involontairement Mme Bird.

— Pensez-vous que ce soit loin d'ici? reprit la jeune femme.

— Beaucoup plus loin que vous ne pensez, ma pauvre enfant; mais nous allons voir ce que l'on peut faire pour vous. Allons, Dinah, dressez-lui un lit dans votre chambre, à côté de la cuisine; demain matin, je penserai à ce qu'il est possible de faire pour elle. En attendant, ma pauvre femme, n'ayez pas peur; confiez-vous à Dieu, il vous protégera.

Mme Bird et son mari rentrèrent au salon. Mme Bird s'assit dans sa berceuse devant le feu, se balançant de côté et d'autre d'un air préoccupé. M. Bird parcourait la chambre en tous sens en grommelant entre ses dents: Hum! hum! maudite et embarrassante affaire! A la fin, marchant droit à sa femme, il lui dit:

— Ma femme, il faut que cette esclave parte d'ici ce soir même. L'homme qui la poursuit sera sur sa piste demain de grand matin. Si la femme était seule, on pourrait espérer de la cacher ici; elle pourrait s'y tenir en repos jusqu'à ce que tout danger fût passé. Mais une armée entière, cavalerie et infanterie, ne ferait pas rester tranquille ce petit garnement, j'en suis sûr. Il mettrait tout à coup la tête à une fenêtre

ou à une porte, et tout serait perdu. Où en serais-je, Mary, si on les trouvait chez moi, dans la maison du sénateur Bird ? Non, il faut qu'ils partent ce soir même.

— Ce soir ! Est-ce possible ? Et où iront-ils ?

— Je sais où, dit le sénateur d'un air réfléchi en se disposant à remettre ses bottes. Puis, la jambe à moitié entrée dans l'une d'elles, il s'arrêta, et, prenant son genou à deux mains, parut s'enfoncer dans une profonde méditation.

— Maudite et embarrassante affaire ! Vilaine affaire ! dit il enfin en se remettant à tirer à lui la botte à demi chaussée. Cas vraiment embarrassant ! Et il acheva d'entrer cette botte ; après quoi il s'assit avec l'autre dans ses mains et eut l'air d'étudier profondément le dessin du tapis. Il faudra bien que cela se fasse pourtant, à ce que je vois, ajouta-t-il. Au diable tout cela ! Et, après avoir mis avec impatience son autre botte, il alla regarder à la fenêtre.

La petite Mme Bird était une femme discrète, une de ces femmes qui ne répètent pas à tout propos : Je vous l'avais bien dit ! et, dans l'occasion présente, bien qu'elle comprît parfaitement la tournure que prenaient les méditations de son mari, elle évita fort prudemment de s'en mêler, s'assit tranquillement sur sa chaise, et attendit sans s'enquérir des intentions de son seigneur-lige, et disposée seulement à les entendre lorsqu'il jugerait à propos de les lui manifester.

— Par exemple, dit-il enfin comme s'il eût continué un discours suivi, il y a mon vieux client Van Trompe, qui est venu du Kentucky et a affranchi tous ses esclaves. Il a acheté une propriété ici, à sept milles de la baie, au fond des bois, où personne ne va sans y avoir affaire ; c'est un endroit qui ne se trouve pas en courant. Là elle serait assez en sûreté ; mais le mal de l'affaire est que personne n'y pourrait conduire une voiture ce soir, excepté moi.

— Pourquoi donc ? Cudjoe est un excellent cocher.

— Oui, oui, mais cela ne suffit pas. Il y a deux passages difficiles le long de la baie, et le second est fort dangereux, à moins de le connaître comme moi. Je l'ai traversé cent fois à cheval, et je connais exactement tous les détours qu'il faut suivre. Ainsi donc, voyez-vous, il n'y a pas d'autre parti à prendre. Cudjoe va atteler les chevaux le plus tranquillement possible, vers minuit, et j'emmènerai cette femme. Pour donner une couleur à la chose, il me conduira jusqu'à la taverne voisine, comme pour y prendre le coche pour Colombus, qui y passe de trois à quatre heures. De cette façon, on pourra croire que j'ai pris ma voiture seulement pour cela. De grand matin je serai aux affaires de l'Etat. Je crois que je ne serai pas fier là-bas, après tout

ce qui a été dit et fait. Mais, au diable ! je ne puis m'empêcher d'agir ainsi.

— Votre cœur est meilleur que votre tête dans cette circonstance, John, dit sa femme en posant sa petite main blanche sur celle de son mari. Aurais-je jamais pu vous aimer, si je ne vous avais connu meilleur que vous ne vous croyez vous-même? Et la petite femme était si belle avec les larmes qui brillaient dans ses yeux, que le sénateur pensa qu'il devait être décidément un habile homme pour avoir inspiré à cette charmante créature une admiration si passionnée. Que pouvait-il faire de mieux que de s'en aller gravement surveiller les préparatifs de la voiture? Arrivé sur la porte, cependant, il s'arrêta un moment, puis, revenant sur ses pas, il dit avec quelque hésitation :

— Mary, je ne sais pas ce que vous en penserez, mais il y a un tiroir plein des effets du... du... pauvre petit Henry, et... Mais il s'arrêta court, et, tournant sur ses talons, il sortit et ferma la porte sur lui.

Sa femme ouvrit la porte d'une petite chambre à coucher joignant la sienne, et, prenant une lumière, elle la posa sur un bureau; ensuite elle tira une clef d'un endroit secret, la mit d'un air pensif dans la serrure d'un tiroir, et fit une pause, pendant que deux petits garçons, qui, comme des petits garçons qu'ils étaient, étaient entrés sur ses talons, la contemplaient en silence avec des regards significatifs. O mère qui lisez ceci, n'y a-t-il jamais eu dans votre maison un tiroir ou un cabinet qui vous ait fait éprouver, en l'ouvrant, ce que vous auriez éprouvé en rouvrant une petite tombe? Heureuse mère êtes-vous, s'il n'en a jamais été ainsi pour vous!

Mme Bird ouvrit lentement le tiroir. Il y avait là de petits vêtemens de différentes formes, des piles de tabliers, des rangées de petits bas; il y avait même une paire de petits souliers, dont les bouts usés et frottés s'échappaient des plis d'un papier; il y avait un cheval de bois attelé à une petite voiture, une toupie; une balle, souvenirs recueillis avec bien des larmes et des brisemens de cœur. Elle s'assit à côté du tiroir, et, appuyant sa tête dans ses mains, elle pleura, et ses larmes coulèrent à travers ses doigts, puis, relevant tout à coup la tête, elle commença, avec une précipitation nerveuse, à choisir les objets les plus simples et les plus solides, et les réunit en un paquet.

— Maman, dit un des petits garçons en lui touchant doucement le bras, est-ce que vous allez donner toutes ces choses-là?

— Mon cher enfant, dit-elle d'une voix douce et émue, si

notre cher, notre bien-aimé petit Henry nous regarde du ciel, il sera bien content de nous voir faire cela. Mon cœur n'eût jamais pu consentir à s'en séparer pour les donner à une personne heureuse, mais je les donne à une mère plus affligée, plus malheureuse que moi, et j'espère que Dieu les accompagnera de ses bénédictions.

Il y a au monde des âmes bénies dont les chagrins se changent en joie pour les autres, dont les espérances terrestres, ensevelies dans la tombe et arrosées de pleurs, sont la semence d'où germent les fleurs salutaires et le baume qui guérissent les blessures des malheureux. De ce nombre est cette femme délicate qui est là assise à côté de sa lampe, versant des larmes et rassemblant pour la pauvre et abandonnée fugitive ces chers souvenirs de l'enfant qu'elle a perdu.

Un instant après, Mme Bird ouvrit une garderobe, et, en ayant tiré un ou deux habillemens simples et de bon usage, elle s'assit devant sa table à ouvrage, et là, aiguille et ciseaux en main, elle se mit tranquillement à leur faire subir l'opération que son mari lui avait conseillée, poursuivant sa tâche avec ardeur jusqu'à ce que la vieille horloge du coin sonnât minuit et qu'elle entendît crier à la porte les roues de voiture.

— Mary, dit en entrant M. Bird, qui tenait à la main son pardessus, il faut l'éveiller maintenant ; nous devons partir.

Mme Bird se hâta de renfermer les objets qu'elle avait réunis dans une petite malle, la ferma, pria son mari de la faire porter dans la voiture, et alla appeler l'étrangère. Celle-ci parut bientôt à la porte, vêtue d'un manteau, d'un chapeau et d'un châle qui avaient appartenu à sa bienfaitrice, et portant son enfant dans ses bras. M. Bird l'entraîna vers la voiture, et Mme Bird la suivit jusqu'au marche-pied ; Eliza se pencha en dehors de la portière et lui tendit une main aussi douce, aussi blanche que celle qui lui fut donnée en retour. Elle fixa ses grands yeux noirs, pleins d'une ardente expression, sur le visage de Mme Bird, et sembla vouloir parler. Elle essaya deux ou trois fois, ses lèvres remuèrent, mais ne rendirent aucun son ; alors, montrant de la main le ciel avec un de ces regards qui ne s'oublient jamais, elle retomba sur le siége et se couvrit la face de ses mains. La portière se referma, et la voiture partit.

Quelle situation pour un sénateur patriote qui, la semaine précédente, avait excité la législation de son État à adopter les plus violentes résolutions contre les esclaves fugitifs, leurs fauteurs et ceux qui leur donneraient asile ?

Notre bon sénateur, dans son Etat, égalait au moins ses frères de Washington dans l'espèce d'éloquence qui leur a

acquis une renommée immortelle. De quelle façon sublime il avait siégé, les mains dans ses poches, et comme il avait battu en brèche la faiblesse sentimentale de ceux qui font passer l'intérêt de quelques misérables fugitifs avant l'intérêt de l'Etat !

Intrépide comme un lion sur ce sujet, non-seulement il s'était profondément convaincu lui-même, mais il avait convaincu tous ses auditeurs. Seulement, alors, l'idée qu'il avait d'un fugitif n'était qu'une sorte d'abstraction et comme une lettre morte, ou tout au plus se présentait-elle à lui sous la figure d'un homme comme on en voit dans les petits journaux d'annonces, portant un paquet au bout d'un bâton, avec ces mots écrits au-dessous : *Enfui de chez le soussigné l'esclave un tel*, etc. *. Mais la présence réelle du malheur, d'un regard suppliant, d'une main faible et tremblante, d'un appel désespéré de l'agonie, il ne l'avait jamais éprouvée. Jamais il ne lui était venu à la pensée qu'un esclave fugitif pût être une mère malheureuse, un enfant sans défense, comme celui qui portait en ce moment le chapeau si connu de l'enfant qu'il venait de perdre ; et, comme notre pauvre sénateur n'était ni de marbre ni d'acier, qu'il était un homme et de plus un homme d'un noble cœur, son patriotisme, comme on peut le voir, se trouvait à une rude épreuve. Et ne vous empressez pas trop de triompher de lui, nos braves frères du Sud ; car nous inclinons à croire que beaucoup d'entre vous, en semblable circonstance, n'eussent pas fait beaucoup mieux. Nous avons toute raison de penser que dans le Kentucky comme dans le Mississipi, il existe des cœurs nobles et généreux auxquels on ne fit jamais en vain le récit d'une souffrance. Ah ! chers frères, pouvez-vous attendre de nous des services que votre brave et honorable cœur ne vous permettrait pas de rendre, si vous étiez à notre place ?

Quoi qu'il en soit, si notre bon sénateur était un pécheur politique, il était en bonne voie d'expier son péché par une dure nuit de pénitence.

On sortait d'une période de pluies continuelles ; le sol doux et riche de l'Ohio est, comme on sait, admirablement propre à la production de la boue, et la route était un *railway* de l'Ohio du bon vieux temps.

— Quelle sorte de route est-ce donc, je vous prie ? dira quelque voyageur de l'Est, accoutumé à joindre à l'idée du *railroad* celle de surface unie et de vitesse.

* Formule consacrée par laquelle les maîtres réclament leurs esclaves fugitifs dans les journaux du Sud.

Sachez donc, innocent ami de l'Est, que dans les malencontreuses régions de l'Ouest, où la boue atteint une insondable et sublime profondeur, les routes sont faites de grossiers troncs d'arbres placés transversalement à côté les uns des autres, et recouverts primitivement d'une couche de terre, de gazon, ou de tout ce qui tombe sous la main ; voilà ce que le naturel du pays se plaît à appeler une route, et sur quoi il essaie de faire rouler sa voiture. A la longue, les pluies enlèvent terre et gazon, les troncs d'arbres s'écartent de côté et d'autre, prennent les positions les plus pittoresques, en haut, en bas, en travers, et forment par leur écartement une abominable variété de trous et d'ornières remplis d'une boue noire.

C'est sur une route pareille que s'avançait cahotant notre sénateur, faisant des réflexions morales aussi suivies que le pouvaient permettre les horribles soubresauts du véhicule qui tantôt roulait sur les troncs d'arbres, tantôt s'enfonçait profondément dans les ornières boueuses. A chaque instant le sénateur, la mère et l'enfant se trouvaient brusquement dérangés de leurs positions respectives et précipités contre la portière du côté où l'on penchait. La voiture est embourbée, et l'on entend au dehors le vacarme que fait Cudjoe pour exciter l'ardeur des chevaux. Après avoir tiré et poussé sans résultat, et au moment où le sénateur va perdre patience, la voiture se redresse tout à coup avec fracas, les deux premières roues retombent dans un autre abîme, et le sénateur, la femme et l'enfant sont jetés pêle-mêle sur le siége de devant ; le chapeau du sénateur s'enfonce sans cérémonie sur son nez à la façon d'un éteignoir ; l'enfant pleure, et Cudjoe, au dehors, fait d'énergiques appels à la vigueur des chevaux, qui ruent, s'agitent et tirent de leur mieux et comme ils peuvent sous les coups de fouet répétés de leur conducteur. La voiture est enlevée par un nouveau bond ; les roues de derrière s'enfoncent à leur tour, le sénateur, la femme et l'enfant retombent sur le siége de derrière, les coudes du sénateur rencontrant le chapeau de la femme, les pieds de la femme chaussant le chapeau du sénateur que le choc a fait tomber. Enfin la fondrière est franchie, les chevaux s'arrêtent pantelans, le sénateur retrouve son chapeau, la femme ajuste le sien et apaise l'enfant, et l'un et les autres prennent leurs précautions pour ce qui peut survenir.

Pendant quelque temps ils n'éprouvent autre chose que des soubresauts répétés entremêlés de quelques cahots de côté et de secousses en tout sens. Ils commencent à se flatter qu'après tout ils ne s'en sont pas trop mal tirés. Enfin, après un

long plongeon perpendiculaire de la voiture qui les met debout sur leurs pieds et les fait retomber sur le siége avec une vitesse incroyable, la voiture s'arrête, et, après une grande commotion au dehors, Cudjoe paraît à la portière.

— S'il vous plaît, monsieur, nous sommes dans un bien mauvais endroit ; je ne sais comment nous en sortirons ; je pense qu'il faudra se procurer des rails.

Le sénateur s'élance désespérément dehors, cherchant avec précaution un endroit solide où poser le pied ; mais il trébuche, une de ses jambes enfonce à une énorme profondeur ; il essaie de la retirer, perd l'équilibre et roule dans la boue, où il est repêché par Cudjoe dans un état déplorable.

Mais nous nous arrêtons pour ne pas trop éprouver la sensibilité de nos lecteurs. Les voyageurs de l'Ouest qui ont passé les heures de la nuit dans l'intéressante besogne d'arracher les poutres enchevêtrées d'un tel chemin pour tirer leurs voitures de la boue, éprouveront une respectueuse et compatissante sympathie pour les infortunes de notre héros. Nous les prions de s'apitoyer sur lui et de passer.

La nuit était fort avancée, lorsque la voiture, tout éclaboussée et souillée de boue, sortit de la baie et s'arrêta à la porte d'une grande ferme. Il fallut une persévérance peu ordinaire pour en réveiller les habitans ; mais à la fin le respectable propriétaire du lieu parut et ouvrit la porte. C'était un personnage velu, haut de six pieds, et vêtu d'une chemise de flanelle rouge. Ses cheveux roux épais et hérissés, sa barbe de plusieurs jours, donnaient au digne homme un aspect assez peu séduisant. Il demeura un instant immobile, promenant sa chandelle sur le visage de nos voyageurs et les toisant avec une expression d'ennui et de stupéfaction assez comique. Notre sénateur a quelque peine à lui faire comprendre ce dont il s'agit, et pendant qu'il s'y efforce de son mieux, nous allons présenter le nouveau personnage à nos lecteurs.

L'honnête vieux John Van Trompe avait été autrefois un riche propriétaire et possesseur d'esclaves dans l'Etat de Kentucky. N'ayant de l'ours que la peau, doué par la nature d'un grand, honnête et juste cœur, d'un cœur proportionné à son corps gigantesque, il avait, pendant quelques années, vu avec une douleur contenue les tristes effets d'un système également désastreux pour les oppresseurs et les opprimés. Un jour, son grand cœur s'était gonflé de façon à ne plus tenir dans sa poitrine ; il tira son portefeuille de son bureau, traversa le fleuve et acheta dans l'Etat de l'Ohio le quart d'un *Township* de bonne et riche terre, donna régulièrement la liberté à tous ses esclaves, hommes, femmes et en-

fans, les emballa sur des chariots et les transporta dans sa propriété pour la coloniser. Puis, l'honnête John se tourna vers la baie, et s'y établit dans une jolie ferme pour jouir en paix de sa conscience pure et se livrer à ses réflexions.

— Etes-vous homme à donner asile à cette pauvre femme et à son enfant contre les chasseurs d'esclaves? lui dit explicitement le sénateur.

— Je crois que je suis homme à faire cela, répondit avec fermeté l'honnête John.

— Je n'en doutais pas, dit le sénateur.

— Si quelqu'un vient, dit le brave homme en redressant sa taille athlétique et musculeuse, je suis prêt à le recevoir; j'ai sept fils, chacun haut de six pieds, qui sont prêts comme moi. Présentez-leur mes respects à ces chasseurs d'hommes, dites-leur qu'ils peuvent venir aussitôt qu'ils voudront, quand ils voudront, cela nous est égal, dit John en passant ses mains à travers les cheveux incultes dont sa tête était couverte, et riant d'un gros rire bruyant.

Fatiguée, abattue, Eliza se traîna vers la porte, avec son enfant profondément endormi sur son bras. Le rude John approcha la lumière de la figure de la pauvre fugitive, et poussant un grognement de compassion, ouvrit la porte d'une petite chambre à coucher attenant à la large cuisine où ils se trouvaient et lui fit signe d'entrer. Il prit une chandelle, l'alluma, la plaça sur la table, et s'adressant à Eliza :

— Maintenant, ma fille, ne craignez rien; vienne qui voudra. Je suis habitué à ces sortes de choses, dit-il en montrant deux ou trois bons fusils accrochés au manteau de la cheminée, et ceux qui me connaissent savent qu'il serait malsain de venir prendre quelqu'un dans ma maison contre ma volonté. Ainsi, dormez aussi tranquillement que si votre mère vous berçait, dit-il en fermant la porte sur elle.

— C'est une bien belle femme, savez-vous, dit-il au sénateur..., mais ce sont celles-là qui ont le plus de raisons de s'enfuir, pour peu qu'elles aient les sentimens que d'honnêtes femmes doivent avoir. Je connais tout cela.

Le sénateur, en quelques mots, lui raconta l'histoire d'Eliza.

— Comment! est-ce possible? disait avec compassion le brave homme. Ah! c'est affreux! Pauvre créature, traquée comme une bête, chassée pour avoir écouté les sentimens de la nature, pour avoir fait ce qu'aucune mère n'eût pu s'empêcher de faire! Voyez-vous, quand je vois ces choses, j'ai bien de la peine à me retenir de jurer, disait l'honnête John en s'essuyant les yeux du revers de sa large main jaune et tachetée. Je vous dirai, étranger, que j'ai été des années

avant de joindre une église, parce que nos ministres prêchaient que la Bible approuvait tout cela ; ne comprenant rien à leur grec et à leur hébreu, j'ai pris parti contre eux et contre la Bible. Je n'ai voulu joindre une église que lorsque j'ai eu rencontré un ministre qui était aussi fort qu'eux sur le grec et sur tout le reste, et qui disait tout le contraire ; c'est alors que je m'attachai à l'église. Voilà le fait, dit John, qui pendant sa tirade s'était occupé à déboucher une bouteille de cidre pétillant. Vous feriez tout aussi bien de vous arrêter ici jusqu'au jour, ajouta-t-il cordialement. Je vais appeler la vieille femme, qui vous préparera un lit en un instant.

— Je vous remercie, mon bon ami, dit le sénateur ; je dois continuer ma route et prendre cette nuit la diligence de Colombus.

— Eh bien ! puisque vous devez partir, je ferai un bout de chemin avec vous, pour vous montrer une route de traverse qui vaut mieux que celle par où vous êtes venu. Cette dernière est horriblement mauvaise.

John s'équipa rapidement, et on le vit bientôt, une lanterne à la main, diriger la voiture du sénateur vers une route qui descendait dans un creux sur le derrière de la maison. En le quittant, le sénateur lui mit dans la main un billet de dix dollars.

— C'est pour elle, dit-il brièvement.

— Oui, oui, dit John avec une égale concision.

Et ils se serrèrent la main et se séparèrent.

CHAPITRE X.

LIVRAISON DE LA MARCHANDISE.

Un jour gris et brumeux, un jour de février venait de se lever sur la case de l'oncle Tom. Il n'éclairait que de tristes figures, images de cœurs désolés. La petite table était là devant le feu, comme auparavant, couverte cette fois d'un tapis à repasser ; une ou deux chemises grossières, mais propres et venant de subir la pression du fer, étaient placées sur le dos d'une chaise à côté du feu, et tante Chloé en tenait une autre étendue devant elle sur la table. Elle passait avec le plus grand soin le fer sur chaque pli, aplatissait scrupuleusement chaque ourlet, portant de temps à autre la main à ses yeux pour essuyer les larmes qui inondaient son visage.

Tom était assis à côté d'elle, son Nouveau-Testament ouvert sur ses genoux et la tête appuyée sur sa main. Ni l'un

ni l'autre ne parlaient. Il était de bonne heure et les enfans dormaient encore tous ensemble dans leur grossière petite couchette.

Tom, doué au plus haut degré de ce cœur aimant, de cet amour de la famille qui, pour leur malheur, a toujours été un des traits caractéristiques de ceux de sa malheureuse race, se leva et alla en silence contempler ses enfans.

— C'est la dernière fois ! dit-il.

Tante Chloé ne répondit pas; elle passait et repassait le fer sur la rude chemise, déjà aussi unie qu'elle était susceptible de le devenir, à la fin, posant son fer avec désespoir, elle s'assit devant la table et s'écria en pleurant :

— Je suppose que nous devons nous résigner ; mais, Seigneur ! comment le pourrais-je ? Si je savais au moins où vous allez, ou comment ils vous traiteront ! Madame dit qu'elle tâchera de vous racheter dans une année ou deux ; mais, Seigneur ! ceux qui vont là n'en reviennent jamais. Ils les tuent ! J'ai entendu dire comme ils les font travailler dans ces plantations.

— Il y aura le même Dieu là-bas, Chloé, que celui qui est ici.

— Je le crois, dit tante Chloé, mais le Seigneur laisse quelquefois s'accomplir d'affreuses choses. Je n'espère guère de consolations de ce côté.

— Je suis entre les mains du Seigneur, dit Tom ; rien autre que ce qu'il permet ne peut arriver, et il y a une chose dont je peux le remercier : c'est que ce soit moi qu'on ait vendu, et non pas toi et les enfans. Vous serez ici en sûreté. Ce qui arrive n'atteint que moi, et le Seigneur me viendra en aide, je le sais.

Brave et noble cœur, qui étouffes ta propre douleur pour consoler celle de tes bien-aimés ! Tom parlait d'une voix entrecoupée et avec un pénible serrement de gorge, mais sa parole était forte et énergique.

— Pensons aux bienfaits que nous avons reçus, ajouta-t-il en tremblant, comme s'il comprenait le besoin qu'il avait d'y penser beaucoup, en effet.

— Des bienfaits ! dit tante Chloé ; je ne vois guère où ils sont. Ce n'est pas juste ; non, ce qui arrive n'est pas juste. Massa n'aurait jamais dû souffrir que vous fussiez vendu pour payer ses dettes. Vous lui avez gagné plus de deux fois le prix qu'il vous a vendu. Il vous devait votre liberté et aurait dû vous la donner depuis des années. Peut-être ne peut-il pas faire autrement maintenant, mais je sens qu'il a tort. Personne ne pourra m'ôter cette idée. Un serviteur fidèle comme vous, qui avez toujours cherché son intérêt avant

le vôtre et lui étiez plus attaché qu'à votre femme et à vos enfans ! Vendre ainsi l'amour et le sang du cœur pour se tirer d'embarras ! Le Seigneur les punira.

— Chloé, si vous m'aimez, ne parlez pas ainsi. Pensez que c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons. Je vous le dis, Chloé, je ne puis entendre parler mal de massa. Ne l'ai je pas porté dans mes bras lorsqu'il était enfant ? N'est-il pas naturel qu'avant tout je pense à lui ? On ne peut s'attendre à ce qu'il agisse de même pour le pauvre Tom. Les maîtres sont habitués à toutes ces choses, et ils n'y font pas grande attention ; on ne peut attendre qu'ils y fassent grande attention. Mais comparez-le aux autres maîtres. En est-il qui traitent leurs esclaves comme j'ai été traité ? Il n'aurait jamais laissé arriver ce malheur s'il avait pu le prévenir, j'en suis sûr.

— N'importe, il y a du tort *quelque part*, dit tante Chloé, dont un des traits prédominans était un sentiment obstiné du juste et de l'injuste ; je ne peux pas dire exactement où, mais il y a du tort quelque part ; je suis sûre de cela.

— Vous devriez élever vos regards vers le Seigneur ; il est au-dessus de tout, et il ne tombe pas un passereau sans sa permission.

— Cela ne me console pas, et cependant il me semble que ça le devrait. Mais à quoi sert de tant parler : je vais pétrir ce gâteau de maïs, et vous faire un bon déjeuner ; car, qui peut savoir quand vous en aurez un autre ?

Pour apprécier les souffrances des nègres vendus pour le Sud, il faut se rappeler combien les affections instinctives de cette race sont profondes. Leur attachement pour les lieux qu'ils habitent est fort tenace. Ils ne sont pas naturellement hardis et entreprenans, mais affectueux et sédentaires. Ajoutez à cela toutes les terreurs dont l'ignorance peut entourer l'inconnu ; ajoutez-y encore que la menace d'être vendu pour le Sud est, dans les Etats intermédiaires, suspendue sur la tête des nègres, depuis leur enfance, comme le dernier des châtimens. Ce qui leur cause plus de terreur que le fouet ou la torture, c'est la menace de leur faire descendre la rivière. Nous leur avons nous-même entendu exprimer ces sentimens ; nous avons été témoin de l'horreur naïve qu'ils éprouvent lorsque, dans les heures de repos et de causeries, ils se racontent de terribles histoires de ce *bas de la rivière* qui est pour eux

. . . . Le pays inconnu
Dont aucun voyageur n'est jamais revenu.

Un missionnaire qui a vécu parmi les fugitifs, au Canada, nous a rapporté que la plupart d'entre eux se confessent

d'avoir abandonné des maîtres bons et humains. Presque toujours, ce qui leur a fait braver les périls de l'évasion, c'est l'horreur que leur inspire la crainte d'être vendus dans le Sud — destinée qui est constamment suspendue sur leur tête, ou sur celle de leurs maris, de leurs femmes ou de leurs enfans. Cette terreur inspire à l'Africain, naturellement patient, timide et peu entreprenant, un courage héroïque, et lui fait braver la faim, le froid, la fatigue, les périls du désert, et les périls plus terribles encore qui l'attendent s'il a le malheur d'être repris.

Le simple repas du matin fumait sur la table. Mme Shelby avait dispensé tante Chloé de son service à la grande maison, et elle était toute à la case de son mari. La pauvre âme avait dépensé tout ce qu'il lui restait d'énergie pour préparer ce festin d'adieu. Elle avait tué son meilleur poulet et préparé son gâteau de maïs avec le plus grand soin, et tout à fait au goût de son mari; elle avait apporté sur le manteau de la cheminée de mystérieux bocaux de conserves qu'on ne voyait apparaître que dans les occasions solennelles.

—Regarde donc, Pierre, quel déjeuner ! dit Moïse en s'emparant d'un morceau du poulet.

Tante Chloé lui administra un soufflet.—Voilà, dit-elle, pour vous apprendre à vous jeter sur le dernier déjeuner que votre pauvre père aura à la maison.

— O Chloé ! dit Tom avec douceur.

— Ma foi, je ne peux pas me retenir, dit tante Chloé en cachant sa figure dans son tablier; je suis si bouleversée que cela me fait agir méchamment.

Les garçons restaient muets, regardant d'abord leur père, ensuite leur mère, tandis que la petite fille, s'attachant aux vêtemens de sa mère, se mit à pousser des cris impérieux.

— Là, dit tante Chloé, s'essuyant les yeux et prenant l'enfant sur elle, j'espère que c'est fini. Mangez donc quelque chose ; c'est mon plus beau poulet. Allons, mes garçons, vous en aurez aussi. Pauvres petits ! votre mère a été méchante pour vous.

Les garçons n'attendirent pas une seconde invitation et se précipitèrent avec avidité sur les comestibles. Et bien ils firent, car sans cela il n'eût pas été fait grand honneur au déjeuner.

— Maintenant, dit tante Chloé, qui, après le déjeuner, se donnait beaucoup de mouvement, je vais mettre en ordre vos effets. Il n'est pas sûr que votre nouveau maître vous les laisse. Je les connais — sordides comme la boue !... Voici dans ce coin des gilets de flanelle pour vos rhumatismes ;

ayez-en bien soin, personne ne vous en fera plus. Voilà vos vieilles chemises et voici les neuves. J'avais pris ces bas hier soir et j'avais mis la boule dedans pour les raccommoder ; mais, Seigneur ! qui vous les raccommodera ? Et tante Chloé, accablée de douleur, pencha sa tête sur le côté de la caisse, et se mit à sangloter. Quand j'y pense ! personne pour avoir soin de vous, malade ou en santé ! Je ne crois réellement pas que je doive être bonne désormais !

Les garçons, ayant mangé tout ce qui était sur la table, commencèrent à concevoir quelque idée de la situation, et voyant leur mère pleurer, leur père fort triste, se mirent à gémir et à porter leurs mains à leurs yeux. L'oncle Tom avait pris sur ses genoux la petite fille, qui se livrait sans contrainte à ses jeux favoris, lui égratignait le visage, lui tirait les cheveux, et exprimait son contentement par de bruyantes et joyeuses explosions.

— Oui, réjouis-toi, pauvre créature ! dit tante Chloé. Le temps viendra aussi pour toi. Tu vivras pour voir vendre ton mari, peut-être pour te voir vendre toi-même. Et ces garçons, ils vont être vendus, je suppose, aussitôt qu'ils seront bons à quelque chose. A quoi sert-il aux nègres d'avoir quoi que ce soit !

En ce moment un des enfans s'écria :

— Voici maîtresse qui vient ici.

— Elle ne peut faire aucun bien ; pourquoi vient-elle ? dit tante Chloé.

Mme Shelby entra. Tante Chloé lui présenta une chaise d'une façon décidément brusque et maussade. Mais Mme Shelby n'y fit aucune attention. Elle était pâle et paraissait inquiète.

— Tom, dit-elle, je venais pour... et s'interrompant subitement et regardant le groupe silencieux, elle retomba sur sa chaise, se couvrit le visage de son mouchoir et se mit à sangloter.

— Oh ! maîtresse, ne pleurez pas ! dit tante Chloé, et à son tour elle éclata en sanglots. Pendant quelques instans tous pleurèrent de compagnie, et dans ces larmes que versaient ensemble le puissant et les humbles, s'évanouissait tout sentiment de colère ou de haine du cœur des opprimés. O vous qui visitez les malheureux, savez-vous que tout ce que votre argent peut acheter, donné avec un visage froid et indifférent, ne vaut pas une larme de vraie sympathie?

— Mon bon ami, dit Mme Shelby, je ne puis rien pour vous en ce moment. Si je vous donnais de l'argent, on vous le prendrait. Mais je vous promets solennellement et devant Dieu que je suivrai vos traces et vous ferai revenir aussitôt

que j'aurai réalisé la somme nécessaire. Jusque-là, confiez-vous à Dieu.

Bientôt les enfans signalèrent l'arrivée d'Haley, qui, d'un coup de pied, poussa la porte sans cérémonie. Haley était de fort mauvaise humeur, ayant fait la nuit précédente une longue route à cheval, et n'étant pas encore consolé de son échec.

— Allons, nègre, es-tu prêt ? Serviteur, madame, dit-il en ôtant son chapeau, lorsqu'il eut aperçu Mme Shelby.

Tante Chloé ferma la caisse et l'entoura d'une corde, et, en se relevant, jeta sur le marchand un sombre regard ; ses larmes paraissaient s'être soudainement changées en étincelles de feu.

Tom se leva avec résignation pour suivre son nouveau maître et chargea sur son épaule la lourde caisse. Sa femme prit sa petite fille dans ses bras pour l'accompagner à la voiture, et les garçons, pleurant toujours, suivaient derrière.

Mme Shelby, allant droit au marchand, l'arrêta pendant quelques instans et lui parla avec beaucoup de chaleur, tandis que toute la famille se dirigeait vers la voiture, qui attendait tout attelée à la porte. Tous les esclaves de l'habitation, jeunes et vieux, s'étaient réunis pour faire leurs adieux au vieux compagnon de leurs travaux. Tom était considéré par tous, non-seulement comme le premier serviteur de M. Shelby, mais comme un guide chrétien, et son départ excitait, surtout parmi les femmes, un vrai chagrin et une vive sympathie.

— Ah ! Chloé, vous avez plus de patience que nous n'en aurions à votre place, dit une des femmes, qui venait de donner un libre cours à ses larmes, remarquant le calme sombre avec lequel tante Chloé se tenait à côté de la voiture.

— J'ai pleuré toutes mes larmes, dit-elle en jetant un regard de travers au marchand, qui les rejoignait. D'ailleurs, je ne veux pas pleurer devant ce vieux coquin.

— Montez, dit Haley à Tom en traversant la foule des esclaves, qui lui lançaient de sombres regards.

Tom monta dans la voiture, et Haley, tirant de dessous le siége une lourde paire de chaînes, les lui riva autour de chaque pied.

Un lourd grognement d'indignation circula dans la foule, et Mme Shelby s'écria de la verandah :

— Monsieur Haley, je vous assure que cette précaution est tout à fait inutile.

— Je n'en sais rien, madame. Je viens de perdre ici cinq cents dollars, et je ne me soucie nullement de courir de nouveaux risques.

— Pouvait-elle attendre autre chose de lui? dit avec indignation tante Chloé, pendant que les deux garçons, comprenant enfin le malheureux sort de leur père, s'attachaient à sa robe en sanglotant et en poussant des cris lamentables.

— Je suis fâché, dit Tom, que massa Georges soit absent.

Georges était allé passer deux ou trois jours avec un camarade dans une plantation voisine, et, étant parti de très-bonne heure le matin du jour où le malheur de Tom avait été divulgué, il n'en avait point entendu parler.

— Présentez mes civilités à massa Georges, dit-il vivement.

Haley fouetta le cheval, et Tom, attachant jusqu'à la fin sur sa vieille demeure un regard fixe et douloureux, fut emporté loin d'elle.

En ce moment, M. Shelby n'était point à la maison. Il avait vendu Tom sous la pression d'une impérieuse nécessité, pour se tirer des mains d'un homme qu'il redoutait, et son premier sentiment, après la conclusion du marché, avait été celui du soulagement. Mais les représentations de sa femme avaient réveillé ses regrets à demi endormis, et le désintéressement de son esclave avait encore accru l'amertume de ses remords. En vain se répétait-il qu'il avait eu le droit de faire ce qu'il avait fait, que tout le monde agissait ainsi, quelquefois même sans l'excuse de la nécessité ; il ne pouvait donner satisfaction à ses sentimens, et, pour n'être pas témoin des pénibles scènes de la séparation, il avait choisi ce moment pour un petit voyage d'affaires dans le pays, espérant qu'à son retour tout serait terminé.

La voiture qui entraînait Tom et Haley roulait sur la route poudreuse, laissant derrière elle tous les lieux familiers au pauvre noir. Bientôt ils eurent franchi les bornes du domaine, et se trouvèrent sur le grand chemin. Après avoir parcouru environ un mille, Haley s'arrêta tout-à-coup à la porte d'un forgeron, et, prenant une paire de menottes, il entra dans la boutique pour y faire changer quelque chose.

— Elles sont un peu trop petites pour un homme de sa taille, dit Haley en montrant Tom.

— Seigneur! n'est ce pas là Tom de Shelby ? Est-ce qu'il l'aurait vendu ? dit le forgeron.

— Oui, il l'a vendu, dit Haley.

— Est-ce possible? qui aurait jamais pensé cela? dit le forgeron. Vous n'avez pas besoin de l'enchaîner ainsi. C'est la fidélité même, le meilleur garçon...

— Oui, oui, dit Haley, mais vos bons garçons sont ceux dont on doit le plus se méfier. Les stupides, qui se soucient

peu du lieu où ils vont, les insoucians et les ivrognes, qui ne tiennent à rien, se laissent mener et sont contens même de changer de place ; mais ces premiers sujets détestent cela comme le péché. Il n'y a pas d'autre moyen que de les enchaîner. Laissez-leur les jambes, ils s'en serviront, soyez-en sûr.

— Eh ! dit le forgeron, cherchant parmi ses outils, ces plantations là-bas ne sont pas tout à fait l'endroit où les nègres du Kentucky désirent aller ; ils y meurent passablement vite, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, assez vite. Soit le climat, soit autre chose, il en meurt assez pour faire aller joliment le commerce, dit Haley.

— Pourtant on ne peut s'empêcher de penser que c'est grand dommage de voir un brave, honnête et fidèle garçon comme Tom aller se faire enterrer dans une de leurs plantations de canne à sucre.

— Oh ! il n'est pas malheureux ; j'ai promis de le bien traiter. Je le placerai comme domestique dans quelque bonne vieille famille, et, s'il peut échapper à la fièvre et s'acclimater, il aura une condition aussi bonne qu'un nègre le peut demander.

— Il laisse ici sa femme et ses enfans, je suppose.

— Oui, mais il en prendra une autre là-bas. Dieu merci ! les femmes ne manquent nulle part.

— Pendant cette conversation, Tom était demeuré tristement assis en dehors de la boutique. Tout à-coup il entendit derrière lui le pas précipité d'un cheval, et, avant qu'il fût revenu de sa surprise, le jeune massa Georges s'élança dans la voiture, jeta tumultueusement ses bras autour de son cou et se mit à sangloter et à crier avec énergie :

— Je déclare que c'est une infamie ! Peu m'importe ce qu'ils diront. C'est une indignité, une infamie ! Si j'étais un homme, ils n'auraient pas fait cela ; non, ils ne l'auraient pas fait ! s'écriait Georges avec une espèce de rugissement contenu.

— O massa Georges, cela me fait du bien ! dit Tom. Je ne pouvais supporter la pensée de partir sans vous voir. Vous ne sauriez croire le bien que cela me fait.

Ici Tom fit quelque mouvement de ses pieds, et les yeux de Georges tombèrent sur les fers qui les chargeaient.

— C'est une honte ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel. Il faut que j'assomme ce vieux coquin ! Je l'assommerai !

— Non, non, ne le faites pas, massa Georges. Vous ne devez pas parler si haut ; vous ne feriez que l'irriter contre moi.

— Eh bien ! pour l'amour de vous, je me tairai. Mais n'est-ce pas une infamie ? Ils ne m'ont pas envoyé chercher, ils ne m'en ont pas dit un mot, et sans Tom Lincoln j'aurais tout ignoré. Aussi, je les ai joliment traités là-bas, à la maison !

— Je crains que vous n'ayez eu tort, massa Georges.

— Je n'ai pu me retenir. Je dis que c'est une honte ! Tenez, oncle Tom, dit-il d'un ton mystérieux en tournant le dos à la boutique, *je vous ai apporté mon dollar*.

— Oh ! je ne puis le prendre, massa Georges, pour tout au monde, dit Tom tout ému.

— Mais vous le prendrez, dit Georges. Voyez ; j'ai dit à tante Chloé que je vous l'apporterais, et elle m'a conseillé d'y percer un trou et d'y passer un cordon, afin que vous pussiez le suspendre à votre cou et le dérober à la vue ; autrement ce misérable scélérat vous le prendrait. Je vous le répète, Tom, j'ai besoin de l'assommer ! cela me fera du bien.

— Non, ne le faites pas, massa Georges ; vous ne me feriez aucun bien, à moi.

— Eh bien ! non, pour l'amour de vous, dit Georges en passant vivement le dollar autour du cou de Tom. Maintenant, boutonnez votre habit sur lui, et gardez-le ; toutes les fois que vous le verrez, souvenez-vous qu'un jour je viendrai vous racheter. Tante Chloé et moi avons parlé de cela. Je lui ai dit de ne rien craindre ; je veillerai à cela et tourmenterai mon père jusqu'à ce que ce soit fait.

— Oh ! massa Georges, vous ne devez pas ainsi parler de votre père !

— Mais je n'en dis pas de mal, oncle Tom.

— Et maintenant, massa Georges, dit Tom, soyez un bon garçon. Rappelez-vous que vous faites le bonheur de beaucoup de cœurs. Ne vous éloignez jamais de votre mère. N'imitez jamais ces jeunes fous qui deviennent trop fiers pour écouter leur mère. Il y a bien des choses, massa Georges, que le Seigneur donne plusieurs fois ; mais une mère, il ne vous la donne qu'une fois. Vous ne verrez jamais une femme pareille à celle-là, massa Georges, quand même vous vivriez cent ans. Attachez-vous donc à elle, grandissez pour être sa consolation ; voilà ce que vous devez faire, mon cher enfant ; n'est-ce pas que vous le ferez ?

— Oui, je le ferai, oncle Tom, dit Georges d'un to réfléchi.

— Prenez bien garde à vos paroles, massa Georges. Les jeunes garçons de votre âge sont quelquefois volontaires ; c'est la nature qui le veut ainsi. Mais un vrai gentleman,

comme vous serez, je l'espère, ne laisse jamais tomber de ses lèvres une parole irrespectueuse pour ses parens. Je ne vous offense pas, massa Georges ?

— Non, certainement, oncle Tom ; vous m'avez toujours donné de bons avis.

— Je suis le plus âgé, voyez-vous, Georges, dit Tom, en caressant de sa large main la jolie tête bouclée de l'enfant, d'une voix aussi douce que celle d'une femme ; je vois toutes les espérances qui reposent sur vous. O massa Georges, vous avez tout, instruction, priviléges, lecture, écriture—vous deviendrez un jour un homme illustre, instruit et bon, vous ferez la joie et l'orgueil de votre père, de votre mère, et de tout le monde ici. Soyez un bon maître, comme votre père, un chrétien, comme votre mère Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunessé, massa Georges.

— Je serai réellement bon, oncle Tom, je vous le promets, dit Georges. Je veux être un homme comme vous dites ; ne vous découragez pas. Vous reviendrez à la plantation, je vous l'assure. Comme je le disais à tante Chloé ce matin, quand je serai un homme, je rebâtirai votre maison, et vous aurez une chambre pour parloir avec un tapis. Oh ! vous aurez du bon temps alors !

Haley parut en ce moment sur la porte, tenant les menottes à la main.

— Faites attention, monsieur, dit Georges avec un air de supériorité ; j'informerai mon père et ma mère de la façon dont vous traitez l'oncle Tom.

— Soyez le bienvenu, dit le marchand.

— Vous devriez être honteux de passer votre vie à acheter des hommes et des femmes et à les enchaîner comme du bétail. Vous devriez en rougir, dit Georges.

— Aussi longtemps que vos grandes gens achèteront des hommes et des femmes, je croirai que je les vaux bien, dit Haley ; il n'y a pas plus de déshonneur à vendre qu'à acheter.

— J'entends bien ne faire ni l'un ni l'autre quand je serai un homme. Je suis honteux aujourd'hui d'être Kentuckien, moi qui autrefois m'en faisais gloire. Et Georges se redressant après être remonté sur son cheval, jetait autour de lui des regards superbes et semblait convaincu que son opinion pourrait bien être comptée pour quelque chose par ses concitoyens.

— Adieu, oncle Tom, et prenez courage, dit Georges.

— Adieu ! massa Georges, dit Tom, lui envoyant un dernier regard d'amour et d'admiration. Que le Dieu tout puissant vous bénisse ! Ah ! le Kentucky n'en a pas beaucoup



comme vous! ajouta-t-il dans la plénitude de son cœur, comme il perdait de vue sa franche et naïve figure.

Le jeune homme s'éloigna rapidement, et Tom le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il n'entendît plus le bruit des sabots de son cheval, derniers sons, dernière vue qui lui rappelaient la douce demeure qui lui était si chère. Mais il lui semblait qu'il y avait sur sa poitrine une place chaude à l'endroit où les jeunes mains de Georges venaient de placer le précieux dollar. Tom y appliqua sa main et le pressa fortement sur sa poitrine.

— Maintenant, Tom, dit Haley en s'approchant de la voiture et y jetant les menottes : j'entends bien commencer avec vous, ainsi que je le fais avec tous mes nègres ; je vous dirai d'abord que, si vous vous conduisez bien avec moi, je vous traiterai de même ; je n'ai jamais été dur pour mes nègres. Je les traite le mieux que je peux. Ainsi, vous ferez tout aussi bien de demeurer tranquille et de n'essayer de me jouer aucun tour ; je connais tous les tours des nègres, et c'est peine perdue de les tenter. Si mes nègres se tiennent tranquilles et ne tentent pas de s'échapper, ils sont très-bien avec moi ; s'il en est autrement, c'est leur faute, et non la mienne.

Tom assura Haley qu'il n'avait nullement l'intention de s'évader. Dans le fait, l'exhortation pouvait paraître superflue à un homme dont les pieds étaient chargés d'une paire de lourdes chaînes. Mais M. Haley avait contracté l'habitude de commencer ses relations avec sa marchandise vivante par de petites exhortations de cette nature, propres, il le pensait du moins, à leur inspirer la gaîté et la confiance, et à prévenir la nécessité de scènes désagréables.

Nous allons pour le moment prendre congé de Tom, pour suivre les aventures des autres personnages de notre histoire.

CHAPITRE XI.

DANS LEQUEL LA PROPRIÉTÉ VIVANTE ENTRE DANS UN MAUVAIS ÉTAT D'ESPRIT.

Le jour était près de finir, et il tombait une pluie fine lorsqu'un voyageur descendit à la porte d'une petite auberge du village de N... dans le Kentucky. Il trouva dans la salle commune une compagnie fort mêlée, que le mauvais temps avait forcée d'y chercher un refuge. Cette salle présentait le coup-d'œil qu'offrent généralement de semblables réunions :

de longs et maigres Kentuckiens, vêtus de blouses de chasse, traînant leurs membres mal attachés avec l'allure nonchalante particulière à cette race; des fusils entassés dans un coin, des poires à poudre, des carniers, des chiens de chasse et des négrillons, pêle-mêle, formaient les traits caractéristiques du tableau. A chaque coin du foyer était assis un gentleman aux longues jambes, la chaise penchée en arrière, le chapeau sur la tête et les talons de ses bottes crottées posés superbement sur le manteau de la cheminée; position (nous en informons nos lecteurs) très-favorable au tour de réflexions en faveur dans les tavernes de l'Ouest, où les voyageurs montrent une préférence marquée pour cette façon particulière d'élever leur esprit *.

L'hôte, qui se tenait derrière le comptoir, ressemblait à la plupart de ses compatriotes : haute stature, air avenant, membres mal attachés, énorme crinière en guise de cheveux sur la tête, le tout surmonté d'un gigantesque chapeau.

Du reste, chacun dans la salle portait cet emblème caractéristique de la souveraineté de l'homme. Le chapeau de feutre et celui de feuilles de palmier, le castor graisseux et le chapeau neuf reposaient sur toutes les têtes avec une indépendance vraiment républicaine et pouvaient servir à caractériser chaque individu. Les uns le portaient crânement sur le côté, — c'étaient de bons vivans joyeux et sans gêne; d'autres le portaient enfoncé sur le nez, — c'étaient des hommes d'un caractère ferme et résolu, qui portaient leur chapeau parce qu'ils voulaient le porter, et le voulaient porter à leur manière et non autrement. Il y en avait aussi qui le portaient en arrière; c'étaient des hommes très-éveillés, qui voulaient voir clair devant eux; tandis que les insoucians, qui se mettaient fort peu en peine de leurs chapeaux, les laissaient vaciller dans toutes les directions. Cette variété de chapeaux eût certes fourni à Shakspeare un digne sujet d'étude.

Quelques nègres aux larges pantalons, mais pour qui la chemise était une superfluité, allaient et venaient continuellement de côté et d'autre, s'agitant sans rien faire de précis, parce qu'il n'y avait rien à faire, mais tenant à faire preuve de leur désir empressé de faire tourner toute chose dans la création au profit du maître et de ses hôtes. Ajoutez à cette peinture un feu gai et pétillant qui flambe dans une grande cheminée, la porte et les fenêtres ouvertes et les rideaux de

* Le texte dit *understandings*, mot qui signifie l'intelligence, et qui se prend aussi pour les choses qui sont dessous, c'est-à-dire les pieds, et forme un assez plaisant calembour.

calicot enflés et battus par une brise froide et humide, et vous aurez une idée des agrémens d'une taverne du Kentucky.

Le Kentuckien d'aujourd'hui est une excellente démonstration de la doctrine de transmission des instincts et des singularités du caractère. Ses pères étaient de rudes chasseurs, — des hommes qui vivaient dans les bois, dormaient sous le ciel, à la clarté des étoiles, et leur descendant, jusqu'à nos jours, a conservé l'habitude de considérer sa maison comme un camp ; il garde son chapeau à toute heure, se roule par terre, met ses talons sur le dossier des chaises ou sur le manteau de la cheminée, absolument comme ses pères se roulaient sur le vert tapis des bois et appuyaient leurs pieds sur les troncs d'arbres, tient les portes et les fenêtres ouvertes l'hiver et l'été, pour donner un volume d'air suffisant à ses vastes poumons, appelle tout le monde *étranger* avec une nonchalante bonhomie, et est tout à la fois le plus franc, le plus aisé, le plus jovial des êtres.

C'est dans cette réunion de compagnons libres et sans gêne que notre voyageur fit son entrée. C'était un homme de petite taille, trapu, vêtu avec recherche, à la physionomie ouverte et bienveillante, et portant dans toute sa personne quelque chose de singulier et de comique. Il paraissait prendre un soin tout particulier de sa valise et de son parapluie, les avait apportés de ses propres mains et avait résisté à toutes les tentatives des divers domestiques pour l'en débarrasser. Il jeta autour de la salle des regards inquiets, et, se retirant avec ses effets dans le coin le plus chaud, les plaça sous sa chaise, s'assit et se mit à regarder avec une certaine appréhension le personnage dont les talons ornaient le manteau de la cheminée, et qui crachait à droite et à gauche avec un entrain et une énergie bien faits pour alarmer un gentleman nerveux et susceptible.

— Eh bien ! étranger, comment vous portez-vous ? dit le gentleman ci-dessus nommé au nouvel arrivant, en lançant de son côté, en manière de salut, et comme pour lui faire honneur, le jus de sa chique.

— Très-bien, je crois, répondit l'autre, reculant effrayé devant l'honneur qui le menaçait.

— Quelles nouvelles ? reprit le premier, tirant de sa poche un rouleau de tabac et un couteau de chasse.

— Aucune, que je sache, dit le nouveau venu.

— Chiquez-vous ? reprit le premier en offrant au vieux gentleman un morceau de son tabac d'un air fraternel.

— Non, merci, cela me fait mal, dit le petit homme en se reculant,

— Non, ah! reprit le premier en portant à sa propre bouche le morceau qu'il venait d'offrir, afin d'en obtenir un supplément de jus de tabac, pour le plus grand agrément de la société.

Le vieux gentleman tressaillait involontairement chaque fois que son frère aux longs flancs faisait feu dans sa direction, ce qui fut remarqué de ce dernier, qui, par un effet de son bon naturel, tourna son artillerie sur un autre quartier et se mit à bombarder un des chenets avec une justesse et un talent militaires qui eussent suffi pour réduire une place.

— Qu'est-ce que cela? dit le vieux gentleman en voyant que quelques-uns de la compagnie s'étaient formés en groupe autour d'une grande affiche.

— Un nègre signalé, dit un des assistans.

M. Wilson, car tel était le nom du vieux gentleman, se leva, et, après avoir soigneusement ajusté sa valise et son parapluie, tira ses lunettes, les plaça sur son nez, et, cette opération terminée, se mit à lire ce qui suit:

« S'est enfui de chez le soussigné mon mulâtre esclave » Georges. Ledit Georges, haut de six pieds, très-peu foncé » en couleur, cheveux bruns bouclés; il est très-intelligent, » parle fort bien, sait lire et écrire. Il essaiera probablement » de se faire passer pour un blanc; il a de profondes cica- » trices sur le dos et les épaules. Il a été marqué dans la » main droite de la lettre H.

» Je donnerai quatre cents dollars à qui me le ramènera » vivant, et la même somme à qui fournira une preuve sa- » tisfaisante qu'il a été tué. »

Le vieux gentleman lut l'avis d'un bout à l'autre à voix basse, comme s'il l'eût étudié.

Le vieux routier aux longues jambes, qui, ainsi que nous l'avons dit, venait de faire le siége des chenets, quitta sa position, abaissa ses pieds, et, dressant son grand corps, alla droit à l'affiche, et très-délibérément la couvrit d'une vraie décharge de jus de tabac.

— Voilà mon avis là-dessus, dit-il brièvement. Et il alla se rasseoir.

— Pourquoi donc, étranger, faites-vous cela? dit l'hôte.

— J'en ferais autant au signataire de ce papier s'il était ici, dit l'homme long en se remettant froidement à couper son tabac. Tout homme qui a un garçon comme celui-là et qui ne le traite pas mieux mérite de le perdre. Les avis comme celui-ci sont la honte du Kentucky; voilà ma façon de penser sur cela, si quelqu'un veut la savoir.

— Bien. Maintenant nous le savons, dit l'hôte en inscrivant une entrée sur son livre.

— J'ai aussi une bande de nègres, monsieur, reprit l'homme long en recommençant son attaque contre les chenets, et je leur dis : Enfans, décampez si vous voulez, et quand vous voudrez; je ne vous courrai pas après. Voilà comme je tiens les miens. Laissez-les libres de s'enfuir, et ils n'en auront nulle envie. Bien plus, leurs titres d'émancipation sont signés et enregistrés pour le cas où je viendrais à passer l'arme à gauche, et ils le savent. Et je vous le dis, étranger, il n'est pas un maître dans le pays qui tire plus que moi de ses nègres. Mes esclaves sont allés à Cincinnati avec une valeur de 500 dollars de poulains, et m'ont rapporté l'argent fort exactement. Il était raisonnable de penser qu'ils agiraient ainsi. Traitez-les comme des chiens, ils se conduiront comme des chiens ; traitez-les en hommes, ils se conduiront en hommes. Et l'honnête marchand de bestiaux, dans la chaleur de son élucubration morale, dirigea un véritable feu de joie sur le foyer.

— Je pense que vous avez tout à fait raison, dit M. Wilson, et le garçon signalé ici est un remarquable sujet; il ne peut pas y avoir deux avis là-dessus. Il a travaillé pour moi pendant une douzaine d'années dans ma manufacture de sacs, et c'était le plus habile de mes ouvriers, monsieur. C'est un garçon fort ingénieux aussi ; il a inventé une machine à nettoyer le chanvre qui est une très-appréciable invention et déjà en usage dans plusieurs manufactures. Son maître en a pris un brevet.

—C'est cela ! Il s'empare de l'invention et en tire le bénéfice, puis il marque l'inventeur dans la main droite ! dit le bouvier. Si j'en trouvais l'occasion, je le marquerais aussi, je vous l'assure, et de façon à ce qu'il ne l'oubliât de longtemps.

— Ces garçons intelligens sont toujours difficiles à mener et insolens, dit du fond de la salle un homme de grossière apparence ; voilà pourquoi ils sont marqués et couverts de cicatrices. S'ils se conduisaient bien, cela ne leur arriverait pas.

— C'est-à dire que le Seigneur en a fait des hommes et que c'est une rude tâche d'en faire des bêtes, répondit sèchement le bouvier.

— Les nègres brillans ne procurent aucun avantage à leurs maîtres, continua l'autre, parfaitement inaccessible, dans sa grossière et épaisse obtusité, aux mépris de son adversaire. A quoi servent le talent et toutes choses, si on ne peut s'en servir pour soi-même? Tout l'usage qu'ils en font, c'est de vous faire voir le tour. J'avais un ou deux de ces gaillards-là, et je me suis empressé de les vendre pour le bas de

la rivière. Je savais que je les perdrais tôt ou tard, si je n'agissais pas ainsi.

— Vous feriez mieux de prier le Seigneur de vous en fabriquer un assortiment de dépourvus d'âmes, dit le bouvier.

En ce moment la conversation fut interrompue par l'arrivée à l'auberge d'un joli petit boghey à un cheval. Un homme, à la tournure de gentleman et élégamment vêtu, occupait le siége. Un domestique de couleur conduisait.

L'assemblée examina l'étranger avec cet intérêt qu'excite ordinairement dans un groupe de flaneurs, un jour de pluie, l'arrivée d'un nouveau venu. Il était très-grand, avait le teint bronzé d'un Espagnol, de beaux yeux expressifs, et des cheveux bouclés d'un beau noir luisant. Son nez aquilin, ses lèvres minces et droites et l'admirable contour de ses formes donnèrent aussitôt aux assistans l'idée qu'ils n'avaient pas devant eux un homme du commun. Il s'avança avec aisance au milieu de l'assemblée, indiqua d'un signe à son domestique l'endroit où il fallait déposer sa malle, salua la compagnie, et, son chapeau à la main, se dirigea tranquillement vers le comptoir, se fit inscrire sous le nom de Henry Butler, d'Oaklands, comté de Shelby. Puis se tournant d'un air indifférent vers l'affiche, il la lut d'un bout à l'autre.

— Jim, dit-il à son domestique, il me semble que nous avons rencontré près de Bernan un garçon qui a quelque ressemblance avec ce signalement, n'est-ce pas ?

— Oui, massa, dit Jim ; seulement je ne suis pas sûr en ce qui concerne la main.

— Pour cela, je n'y ai pas regardé, dit l'étranger en bâillant. Puis, s'avançant vers l'hôte, il le pria de lui donner une chambre particulière, ayant quelque chose à écrire à l'instant.

L'hôte se montrait fort obséquieux, et un relai de six ou sept nègres, vieux et jeunes, mâles et femelles, petits et gros, se mirent à bourdonner comme une couvée de perdrix, s'empressant, s'agitant, se marchant sur les talons, se culbutant l'un l'autre dans leur zèle à préparer la chambre de massa, tandis que celui-ci, s'asseyant d'un air aisé sur une chaise dans le milieu de la salle, entamait la conversation avec l'homme assis à côté de lui.

Le manufacturier, M. Wilson, depuis le moment de l'arrivée de l'étranger, n'avait cessé de le regarder avec une curiosité troublée et inquiète. Il lui semblait l'avoir rencontré et connu quelque part, mais il ne pouvait se rappeler où. Chaque fois que l'étranger parlait, faisait un mouvement, souriait, M. Wilson tressaillait et levait sur lui les yeux, qu'il baissait aussitôt, en rencontrant ses yeux brillans et noirs,

son regard d'une si indifférente froideur. Enfin, un éclair de souvenir parut illuminer son esprit, car il regarda l'étranger avec un air si alarmé et si stupéfait, que celui-ci alla à lui :

— M. Wilson, je crois, dit-il, en lui tendant la main. Je vous demande pardon, je ne vous avais pas reconnu. Je vois que vous vous souvenez de moi—M. Butler, d'Oaklands, comté de Shelby.

— Oh! oui... oui, oui, monsieur, dit M. Wilson, comme un homme parlant dans un rêve.

A l'instant un jeune nègre entra et annonça que la chambre de massa était prête.

— Jim, veillez aux malles, dit le gentleman négligemment. Puis, s'adressant à M. Wilson, il ajouta : Je désirerais avoir un moment d'entretien avec vous, dans ma chambre, pour affaire, s'il vous plaît.

M. Wilson le suivit, comme un somnambule, et ils se rendirent dans une grande chambre de l'étage supérieur, dans laquelle pétillait un feu qu'on venait d'allumer, et où s'agitaient encore plusieurs domestiques donnant la dernière main aux arrangemens.

Lorsque tout fut terminé et les domestiques partis, le jeune homme ferma résolument la porte, mit la clef dans sa poche, se tourna vers M. Wilson, et, croisant les bras sur sa poitrine, le regarda au visage.

— Georges! s'écria M. Wilson.

— Oui, Georges, dit le jeune homme.

— Je ne l'aurais jamais cru!

— Je suis assez bien déguisé, j'imagine, dit le jeune homme avec un sourire ; un peu d'écorce de noyer a rendu ma peau jaune d'un joli brun, et j'ai teint mes cheveux en noir. Vous le voyez, je ne réponds plus au signalement de l'avis.

— O Georges, vous jouez là un jeu dangereux. Je ne vous l'aurais jamais conseillé.

— Je le fais sous ma propre responsabilité, reprit Georges avec le même fier sourire.

Nous ferons remarquer, *en passant* [1], que Georges, du côté de son père, était de race blanche. Sa mère était une de ces infortunées condamnées par leur beauté personnelle à assouvir la passion de leur possesseur et à devenir mères d'enfans qui ne connaissent jamais leur père. Il avait hérité, d'une des plus orgueilleuses familles du Kentucky, un ensemble de beaux traits européens et un fier et indomptable esprit. Il tenait de sa mère une légère teinte jaunâtre amplement compensée par la beauté de ses yeux noirs. Un lé-

[1] Ce mot est en français dans le texte.

ger changement dans la nuance de sa peau et la couleur de ses cheveux avait suffi pour le métamorphoser en Espagnol, et, comme l'aisance de ses mouvemens et les manières distinguées lui avaient toujours été parfaitement naturelles, il n'éprouvait aucune difficulté à jouer le rôle hardi qu'il avait adopté : celui d'un gentleman voyageant avec son domestique.

M. Wilson, vieillard bon et obligeant, mais timoré et circonspect à l'excès, parcourait la chambre de long en large, paraissant, comme dit Bunyan, « porter le chaos dans son esprit, » et partagé entre son désir d'aider Georges et une certaine velléité confuse de faire respecter l'ordre et les lois. Ce que, sans interrompre son inquiète promenade dans la chambre, il exprima comme il suit :

— Très-bien, Georges ; je suppose que vous vous êtes évadé abandonnant votre maître légitime. — Je ne m'en étonne pas, — mais en même temps j'en suis fâché, Georges. — Oui, décidément, je dois vous dire cela, Georges ; c'est mon devoir de vous parler ainsi.

— De quoi êtes-vous fâché, monsieur? dit Georges avec calme.

— De vous voir ainsi vous mettre en opposition avec les lois de votre patrie.

— *Ma patrie!* dit Georges avec une ferme et amère énergie ; je n'ai d'autre patrie que la tombe, et plût à Dieu que j'y fusse couché.

— Ah ! Georges, non, non, ne parlez pas ainsi ; ce langage est coupable, contraire aux Écritures. Georges, vous avez un maître dur, — c'est vrai; il s'est conduit avec vous d'une manière répréhensible, — je ne prétends pas le défendre ; mais vous savez que l'ange commanda à Agar de retourner auprès de sa maîtresse et de se soumettre à elle, et que l'apôtre renvoya Onésime à son maître.

— Ne me citez pas la Bible de cette manière, monsieur Wilson, dit Georges, l'œil étincelant; car ma femme est chrétienne, et j'entends me faire chrétien aussi, si jamais je puis arriver en un pays où je puisse l'être. Mais me citer la Bible dans les circonstances où je me trouve, ce serait assez pour m'y faire renoncer. J'en appelle au Tout-Puissant ; je suis prêt à le faire juge de ma cause et à lui demander si j'ai tort de vouloir ma liberté.

— Ces sentimens sont tout à fait naturels, Georges, dit le brave homme en se mouchant. Oui, ils sont naturels, mais il est de mon devoir de ne pas les encourager en vous. Oui, mon garçon, j'en suis fâché pour vous ; votre condition est mauvaise, très-mauvaise, mais l'apôtre dit : Que cha-

cun demeure dans la condition où il a été appelé. Nous devons tous nous soumettre aux indications de la providence, Georges, ne le savez-vous pas ?

Georges se tenait debout, la tête en arrière, les bras énergiquement croisés sur la poitrine, les lèvres contractées par un sourire amer.

— Monsieur Wilson, si les Indiens vous faisaient prisonnier, vous arrachaient à votre femme et à vos enfans, et voulaient vous tenir toute votre vie à labourer pour eux, je voudrais bien savoir si vous croiriez de votre devoir de demeurer dans la condition où vous auriez été appelé. Je pense plutôt que vous ne manqueriez pas de voir dans le premier cheval errant qui vous tomberait sous la main une indication de la providence. N'est-il pas vrai ?

Le petit vieux gentleman demeura les yeux tout grands ouverts devant cette façon d'éclaircir la question ; mais, bien qu'il ne fût pas un profond raisonneur, il était doué de ce bon sens qui ne distingue pas toujours nombre de logiciens dans les mêmes circonstances—consistant à ne rien dire, lorsqu'il n'y a rien à dire. Aussi, tout en retournant son parapluie dans ses mains et en en égalant les plis avec soin, se contenta-t-il de dire en manière d'exhortations générales :

— Vous voyez, Georges — vous savez — j'ai toujours été votre ami, et tout ce que j'ai dit, je l'ai dit pour votre bien. En ce moment il me semble que vous courez un terrible danger. Vous ne pouvez espérer réussir. Si vous êtes repris, ce sera pis pour vous que jamais. Ils vous maltraiteront, vous tueront à moitié et vous vendront pour le bas de la rivière.

— Monsieur Wilson, je sais tout cela, dit Georges. Je cours un danger, mais... — il ouvrit son pardessus et laissa voir deux pistolets et un couteau : — Voilà, dit-il, je les attends ! Je n'irai jamais au Sud. Non, si j'en étais réduit là, je puis me donner au moins six pieds de terre libre, la première et la dernière que je posséderai jamais dans le Kentucky.

— Oh ! Georges, l'état de votre esprit m'effraie ! vous vous abandonnez au désespoir ! J'en suis profondément attristé. Prêt à violer les lois de votre pays !

— Encore mon pays ! Monsieur Wilson, vous avez un pays, vous ! mais quel pays ai-je, moi, ou tout autre comme moi, né de mère esclave ? Quelles lois existent pour nous ? Nous ne les faisons pas, nous ne les acceptons pas, nous n'avons rien de commun avec elles ; tout ce qu'elles font pour nous, c'est de nous dompter, de nous tenir à terre. N'ai-je pas entendu vos discours du 4 juillet ? Ne nous dites-vous pas



une fois par an que les gouvernemens ne tirent leur pouvoir, leur vrai titre, que du consentement des gouvernés? Un homme qui entend cela, et qui pense, de telles choses ne lui donnent-elles pas à réfléchir? Ne peut-il rapprocher ceci et ela et voir ce qui en résulte?

L'esprit de M. Wilson était de ceux qu'on peut assez justement comparer à une balle de coton — doux, moelleux, et sans cesse en proie à une bienveillante confusion. Il plaignait Georges de tout son cœur, et avait une sorte de vague et nuageuse perception des sentimens qui l'agitaient. Mais il croyait de son devoir de lui parler raison en sens contraire avec une persévérante opiniâtreté.

— Georges, cela est mal. Je dois vous dire, comme ami, vous savez, que vous feriez mieux de ne pas vous mêler de ces opinions. Elles sont mauvaises, Georges, très-mauvaises pour des garçons dans votre condition, oui, très-mauvaises. Et M. Wilson s'assit devant une table et se mit à mordre avec une excitation nerveuse le manche de son parapluie.

— Voyez, monsieur Wilson, dit Georges, s'approchant et s'asseyant résolument en face de lui, regardez-moi maintenant assis devant vous; ne suis-je pas, de tout point, un homme comme vous? Voyez mon visage, voyez mes mains, voyez mon corps — et le jeune homme se redressa fièrement. Pourquoi ne suis-je pas un homme aussi bien que qui que ce soit? Eh bien! monsieur Wilson, écoutez ce que je vais vous dire. J'avais un père, un de vos gentlemen kentuckiens, qui ne fit pas assez cas de moi pour empêcher que je fusse vendu à sa mort avec ses chiens et ses chevaux pour libérer la propriété. Je vis ma mère mise à l'enchère avec ses sept enfans. Ils furent tous adjugés devant ses yeux, un à un, tous à différens maîtres, et j'étais le plus jeune. Elle vint se jeter aux genoux de mon maître, le supplia de l'acheter avec moi, afin qu'elle pût avoir un de ses enfans avec elle; il la repoussa brutalement de sa lourde botte. J'ai vu traiter ainsi ma mère et j'ai entendu ses cris et ses gémissemens lorsque je fus lié sur le cou du cheval de mon nouveau maître pour être conduit dans son habitation.

— Eh bien! alors?

— Mon maître trafiqua avec un des acheteurs et acheta ma sœur aînée. C'était une pieuse et honnête fille, de l'église Baptiste, et aussi belle que l'avait été ma pauvre mère. Elle avait été bien élevée et avait de bonnes manières. D'abord je fus heureux de la voir acheter, car j'avais une amie près de moi. J'en fus bientôt désolé. J'étais derrière la porte; je l'entendais fouetter; il me semblait que chaque coup de

fouet tombât à nu sur mon cœur, et je ne pouvais rien faire pour la secourir ; et elle recevait le fouet, monsieur, parce-qu'elle voulait mener une vie décente et chrétienne, une vie que vos lois ne donnent pas le droit à une esclave de mener. A la fin je la vis enchaîner à la bande d'un marchand et conduire au marché d'Orléans—vendue pour ce seul motif—et depuis je n'en ai plus entendu parler. Je grandis, pendant de longues, bien longues années, sans avoir ni père, ni mère, ni âme vivante qui s'inquiétât de moi plus que d'un chien ; fouetté, grondé, affamé. Oui, monsieur, j'ai tant souffert de la faim, que j'étais heureux de ramasser ce qu'ils jetaient à leurs chiens ; et cependant, quand j'étais petit, et que je passais les nuits en pleurant et sans sommeil, ce n'était pas la faim, ce n'était pas le fouet qui me faisaient pleurer. Non, monsieur, je pleurais ma mère et mes sœurs, je pleurais de n'avoir pas un ami qui m'aimât sur la terre. Je ne connus jamais ni paix ni bien-être ; jamais un mot bienveillant ne me fut adressé avant que je vinsse travailler dans votre manufacture. Vous m'avez bien traité, monsieur Wilson ; vous m'avez encouragé à bien faire, à apprendre à lire et à écrire, et à essayer de devenir quelque chose, et Dieu sait combien je vous en suis reconnaissant. Alors, monsieur, je rencontrai ma femme ; vous l'avez vue, vous savez combien elle est belle. Quand je sus qu'elle m'aimait, quand je l'épousai, j'avais peine à me croire vivant, j'étais si heureux ! et, monsieur, elle est aussi bonne qu'elle est belle. Mais voici que mon maître m'enlève à mes travaux, à mes amis, à tout ce que j'aime, et me foule aux pieds dans la boue. Et pourquoi? Parce que, dit-il, j'ai oublié qui je suis ; pour me faire voir, dit-il, que je ne suis qu'un nègre. Puis, pour couronner le tout, il se place entre moi et ma femme, et m'ordonne de l'abandonner pour vivre avec une autre. Et tout cela vos lois lui donnaient le pouvoir de le faire, en dépit de Dieu et des hommes. Eh bien ! voyez, monsieur Wilson ; il n'y a pas une de ces choses qui ont brisé le cœur de ma mère, de ma sœur. celui de ma femme et le mien, que vos lois ne permettent et ne donnent à tout homme le pouvoir de faire dans le Kentucky, et personne ne peut s'y opposer. Appelez-vous cela les lois de mon pays? Monsieur, je n'ai pas de pays, pas plus que je n'ai de père. Mais je vais en avoir un. Je ne demande rien à votre pays, je ne lui demande que de me laisser paisiblement le quitter ; et quand j'aurai gagné le Canada, dont les lois me reconnaîtront et me protégeront, le Canada sera ma patrie et j'obéirai à ses lois. Mais si quelqu'un tentait de m'arrêter, qu'il prenne garde, j'y suis déterminé : je combattrai pour ma liberté jusqu'à mon dernier souffle.

Vous dites que vos pères l'ont fait ; si c'était leur droit, c'est aussi le mien.

Ce discours, que Georges prononça moitié assis à la table, moitié parcourant la chambre, ce discours prononcé avec des larmes dans la voix, des yeux étincelans, des gestes désespérés, était plus que n'en pouvait supporter l'homme sensible et bon auquel il s'adressait. Aussi M. Wilson, ayant tiré de sa poche un grand mouchoir de soie jaune, se frottait le visage avec énergie.

— Que le diable les emporte ! dit-il tout à coup. Ne l'ai-je pas toujours dit ? Les infernaux vieux maudits ! J'espère que je ne jure pas. Eh bien ! continuez votre chemin, Georges, continuez votre chemin ; mais soyez prudent, mon garçon ; ne tuez personne, Georges, à moins que... bien... vous ferez mieux de ne tuer personne, je crois. Au moins vous savez, moi je ne voudrais tirer sur personne. Où est votre femme, Georges ? ajouta-t-il en se levant avec un mouvement nerveux et se mettant à parcourir la chambre.

— Elle est partie, monsieur, partie avec son enfant dans ses bras. Où ? le Seigneur seul le sait. Partie pour l'Etoile du Nord. Quand nous nous rencontrerons, et si nous nous reverrons en ce monde, personne ne peut le dire.

— Est-ce possible ? Quelle étonnante chose ! Quitter une si bonne famille !

— Les bonnes familles contractent des dettes, et les lois de *notre* pays permettent d'arracher l'enfant des bras de sa mère et de le vendre pour payer les dettes des maîtres, dit Georges avec amertume.

— Bien, bien, dit l'honnête vieillard en cherchant dans sa poche. Peut-être, je le crains, ne suis-je pas raisonnable... Au diable ! je ne *veux* pas être raisonnable... ajouta-t-il vivement. Tenez, dit-il en prenant un paquet de billets de banque dans son portefeuille et en les offrant à Georges.

— Non, mon bon monsieur, dit Georges, vous avez déjà fait beaucoup pour moi, et cette libéralité pourrait vous causer de la gêne. J'ai assez d'argent, je l'espère, pour me rendre où j'ai besoin d'aller.

— Non pas ; vous devez accepter, Georges. L'argent est d'un grand secours partout, et l'on n'en peut trop avoir si on se le procure honnêtement Prenez cela, je vous en prie ; allons, prenez-le, mon garçon.

— A la condition, monsieur, que je vous le rendrai plus tard, je l'accepte, dit Georges en prenant l'argent.

— Et maintenant, Georges, combien de temps allez-vous voyager de cette manière ? Ni longtemps ni loin, je pense.

C'est bien mené, mais trop hardi. Et ce noir qui vous accompagne, quel est-il ?

— Un homme sûr, qui a passé au Canada il y a plus d'un an. Il a appris là-bas que son maître, furieux de son évasion, faisait fouetter sa pauvre mère, et il est revenu pour la consoler et tâcher de l'emmener avec lui.

— A-t-il réussi ?

— Pas encore. Il a rôdé aux alentours de la place, mais il n'a pu trouver encore l'occasion d'exécuter son dessein. En attendant, il m'accompagne jusque dans l'Ohio pour me remettre entre les mains d'amis qui l'ont aidé, puis il reviendra chercher sa mère.

— Dangereux, très-dangereux ! dit le vieillard.

Georges se redressa et sourit dédaigneusement.

Le vieux gentleman l'examina de la tête aux pieds avec une sorte d'étonnement naïf.

— Georges, il s'est opéré en vous quelque chose d'étonnant. Vous portez haut la tête, vous parlez et agissez comme un autre homme, dit M. Wilson.

— Parce que je suis *un homme libre*, monsieur, dit Georges avec fierté. Oui, monsieur, c'est pour la dernière fois que j'ai dit maître à un homme. *Je suis libre* !

— Prenez garde ; vous n'êtes pas en sûreté ; vous pouvez être repris.

— Tous les hommes sont libres et égaux *dans la tombe*, en ce cas-là, monsieur Wilson, dit Georges.

— Je suis vraiment stupéfait de votre hardiesse, dit M. Wilson. Venir ici, dans la plus proche taverne...

— Monsieur Wilson, c'est si hardi et la taverne est si proche, qu'ils ne s'imagineront jamais cela. Ils me feront chercher bien loin, et vous-même ne me reconnaîtriez pas. Le maître de Jim n'habite pas ce comté ; Jim n'est point connu dans ces parages. D'ailleurs, on a renoncé à le poursuivre ; personne ne le cherche, et personne ne me reconnaîtra par le signalement de l'affiche, je crois.

— Mais la marque de votre main ?

Georges ôta son gant et fit voir dans sa main une cicatrice récemment guérie.

C'est une nouvelle marque d'affection de M. Harris, dit-il dédaigneusement. Il y a quinze jours, il lui prit fantaisie de me la donner, parce que, disait-il, il croyait que je tenterais de m'enfuir un de ces jours. Cela vous paraît intéressant, n'est-ce pas ? dit-il en remettant son gant.

—Je déclare que mon sang se glace dans mes veines lorsque je songe à votre condition, aux dangers que vous bravez, dit M. Wilson.

— Le mien est demeuré glacé pendant de longues années, monsieur Wilson ; à présent, il est bien près de bouillir, dit Georges.

— Mon brave monsieur Wilson, reprit Georges après un instant de silence, lorsque je me suis aperçu que vous m'aviez reconnu, j'ai désiré vous mettre aussitôt au fait de la chose, de peur que vos regards troublés ne me trahissent. Je pars demain matin avant le jour ; demain soir, j'espère reposer en sûreté dans l'Etat d'Ohio. Je voyagerai au grand jour, je descendrai aux meilleurs hôtels et prendrai place à la table des seigneurs du pays. Ainsi, adieu, monsieur; si vous apprenez que j'ai été repris, vous saurez que je suis mort.

Georges, debout, ferme comme un roc, lui tendit la main avec l'air d'un prince. Le bienveillant petit vieillard la pressa cordialement, et après quelques nouvelles recommandations, il prit son parapluie et se dirigea en tâtonnant vers la salle commune.

Georges était demeuré debout, les yeux fixés sur la porte qui venait de se refermer. Une pensée sembla traverser son esprit. Il courut ouvrir, et dit :

— Monsieur Wilson, encore un mot.

Le vieux gentleman rentra, et Georges, comme la première fois, verrouilla la porte et demeura un instant la tête baissée et l'air irrésolu. A la fin, se redressant par un soudain effort :

— Monsieur Wilson, vous avez toujours agi en chrétien à mon égard, je viens vous demander un nouvel acte de charité chrétienne.

— Lequel, Georges ?

— Ce que vous avez dit est vrai, monsieur, je cours de terribles dangers. Il n'est personne au monde qui s'inquiète de ma mort, dit-il d'une voix entrecoupée et en parlant avec un grand effort. Je puis être tué et mis en terre comme un chien, et personne n'y pensera le jour après — personne excepté *ma pauvre femme*. Pauvre âme, elle s'affligera, elle se désolera ; et si vous vouliez, monsieur Wilson, tâcher de lui faire parvenir cette petite épingle... Elle me la donna en présent un jour de Noël, la pauvre enfant ! Donnez-la lui, et dites-lui que je l'ai aimée jusqu'à mon dernier soupir. Le ferez-vous ? le ferez-vous ? ajouta-t-il avec instance.

— Oui, certainement, pauvre garçon, dit le vieux gentleman en prenant l'épingle, avec les larmes aux yeux et un tremblement dans la voix.

— Dites-lui une chose, dit Georges, mon dernier vœu est qu'elle gagne le Canada, si elle peut. Peu importe que sa

maîtresse soit bonne; peu importe que la maison où elle est née lui soit chère; conjurez-la de ne point retourner en arrière, car l'esclavage finit toujours misérablement. Dites-lui d'élever notre enfant en homme libre, afin qu'il ne souffre pas ce que j'ai souffert. Dites-lui tout cela, monsieur Wilson; le lui direz-vous?

— Oui, Georges, je le lui dirai; mais j'espère que vous ne mourrez pas; prenez courage, vous êtes un brave garçon. Mettez votre confiance dans le Seigneur, Georges. Je voudrais de tout mon cœur vous voir en sûreté, quoique... je le désire de tout mon cœur.

— Est-il un Dieu en qui avoir confiance? dit Georges, avec un ton d'amertume si désespérée qu'il arrêta la parole sur les lèvres du vieillard. Oh! j'ai vu toute ma vie des choses qui m'ont fait penser qu'il ne pouvait y avoir un Dieu! Cependant les chrétiens ne savent pas l'effet que produisent sur nous ces choses. Il y a un Dieu pour vous, mais en est-il un pour nous?

— Oh! mon enfant, dit le vieillard d'une voix entrecoupée par les sanglots. Ne parlez pas ainsi! Dieu existe, n'en doutez pas, les nuages et l'obscurité l'environnent; mais son trône est élevé sur la droiture et la justice. Il y a un Dieu, Georges — croyez-le; mettez en lui votre confiance, et il viendra à votre aide. Toute chose sera mise à sa vraie place, si ce n'est dans cette vie, ce sera dans l'autre.

La piété vraie et la bienveillance de cet homme simple prêtaient en ce moment de la dignité et de l'autorité à sa parole. Georges interrompit tout à coup sa promenade agitée à travers la chambre, demeura pensif un instant, puis dit avec calme :

— Je vous remercie de m'avoir dit cela, mon bon ami, *j'y penserai*.

CHAPITRE XII.

INCIDENS DIVERS D'UN COMMERCE LÉGAL.

> Une voix a été entendue dans Rama, avec des lamentations, des pleurs et de grands gémissemens; Rachel pleurant ses enfans; et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

M. Haley et Tom, cahotés dans leur voiture, continuaient leur route, chacun absorbé dans ses réflexions. C'est une curieuse chose que les réflexions de deux hommes assis côte à côte. Placés sur le même banc, ils ont les mêmes yeux,

les mêmes oreilles, les mêmes mains, en un mot les mêmes organes; leurs regards se reposent sur les mêmes objets. Quelle étonnante variété cependant, dans les réflexions de ces deux hommes!

M. Haley, par exemple, pensait à la belle stature de Tom, à sa taille élevée, à sa large poitrine, et au prix qu'il en tirerait s'il pouvait le conserver gras et en bon état jusqu'à ce qu'il le produisît sur le marché. Il songeait aussi à la manière dont il formerait son convoi, à la valeur des articles hypothétiques — hommes, femmes, enfans — dont il serait composé, et aux différens détails de son commerce. Puis, sa pensée se reportant sur lui-même, il admirait son humanité. Contre l'habitude des autres marchands, qui chargent de chaînes les pieds et les mains de leurs nègres, lui se contentait de mettre les fers aux pieds de Tom, lui laissant le libre usage de ses mains aussi longtemps qu'il se montrerait digne de cette faveur; il soupirait en pensant à l'ingratitude humaine, ingratitude telle, qu'il lui était même permis de douter que Tom lui sût gré de ses bienfaits. Il avait été si souvent joué par des nègres qu'il avait également bien traités, qu'il s'étonnait d'être, malgré cela, demeuré si humain.

Quant à Tom, il pensait à ces mots d'un vieux livre peu à la mode aujourd'hui, qui lui revenaient sans cesse à l'esprit: « Nous n'avons point ici de cité permanente, mais nous en » cherchons une à venir; et Dieu lui-même n'a pas honte » d'être appelé notre Dieu; car il en a préparé une pour » nous *. » Ces paroles d'un ancien livre, écrit principalement par « des hommes illettrés et ignorans, » ont, dans tous les temps, exercé un étrange pouvoir sur l'esprit de pauvres et simples gens comme Tom. Elles remuent l'âme dans ses profondeurs, et réveillent, comme le son d'une trompette, le courage, l'énergie, l'enthousiasme, où auparavant il n'y avait que les ténèbres du désespoir.

Haley tira de sa poche quelques journaux, et commença à regarder les annonces avec un profond intérêt. Il n'était pas un lecteur de premier ordre, et avait l'habitude de lire d'un ton de récitatif, à demi-voix, comme pour en appeler à ses oreilles des déductions de ses yeux. Il récita de cette sorte lentement le paragraphe suivant :

VENTE PAR EXÉCUTION TESTAMENTAIRE.—NÈGRES! Conformément à l'arrêt de la Cour, seront vendus, le mardi, 20 février, devant la porte de la maison de justice de la ville de Washington (Kentucky), les nègres suivans ; Hagar, âgée de 60 ans; John, âgé de 30 ans; Ben,

* Epître aux Hébreux, C. III.

âgé de 21 ans; Saul, âgé de 25 ans; Albert, âgé de 14 ans. Laquelle vente sera faite au profit des créanciers et héritiers de la succession de Jesse Blutchfort, esq.

SAMUEL MORRIS } *Exécuteurs testamentaires.*
THOMAS FLINT }

—Il faut que je voie cela, dit-il à Tom, faute d'autre auditeur à qui parler. J'ai besoin de former un convoi de premier choix pour aller avec vous, Tom. Cela vous sera agréable et vous formera une bonne société, vous savez. Nous devons aller droit à Washington, et là je vous mettrai en sûreté dans la prison pendant que je vaquerai à mes affaires.

Tom reçut avec douceur cette agréable communication, interrogeant son propre cœur et se demandant combien, parmi ces compagnons d'infortune, avaient des femmes et des enfans, et s'ils éprouvaient la même douleur que lui à les quitter. Il faut avouer aussi qu'il éprouva une impression rien moins qu'agréable à la naïve et brutale annonce qu'il allait être jeté en prison, lui qui avait toujours été si fier de sa vie strictement droite et honnête. Oui, nous devons le confesser, Tom était fier de son honnêteté, le pauvre garçon! —de quelle autre chose aurait-il pu être fier? S'il avait appartenu à une classe plus élevée de la société, il n'eût peut-être pas été réduit à ce seul sujet d'orgueil. Quoi qu'il en soit, le jour s'écoula et le soir trouva Haley et Tom confortablement établis à Washington, l'un dans une taverne et l'autre dans une prison.

Le jour suivant, vers onze heures, la cour de la maison de justice était encombrée d'une foule fort mêlée, fumant, chiquant, crachant, jasant et conversant chacun selon son goût respectif et son tour d'esprit, en attendant le commencement de l'enchère. Les hommes et les femmes destinés à être vendus formaient un groupe à part, conversant ensemble à voix basse. La femme désignée sous le nom d'Hagar était par les traits et la figure une véritable africaine. Elle pouvait avoir soixante ans, mais les rudes travaux et la maladie avaient avancé sa vieillesse; elle était presque aveugle et perclue de rhumatisme. A côté d'elle se tenait le seul enfant qui lui restât, Albert, joli petit garçon de quatorze ans. Cet enfant était le seul survivant d'une famille nombreuse qui lui avait été successivement arrachée pour les marchés du Sud. La pauvre femme l'entourait de ses deux bras tremblans et fixait ses yeux pleins d'effroi sur tous ceux qui venaient l'examiner.

— Ne craignez rien, tante Hagar, dit le plus âgé des hommes, j'ai parlé à massa Thomas, et il pense pouvoir faire

en sorte de vous vendre tous deux ensemble dans le même lot.

— Qu'on ne dise pas que je ne suis plus bonne à rien, dit-elle en levant ses mains tremblantes ; je peux faire la cuisine, frotter et nettoyer ; je vaux la peine d'être achetée, car je ne serai pas vendue cher ; dites-leur cela... dites-le leur, ajouta-t-elle d'un ton suppliant.

Haley qui s'était frayé un passage jusqu'au centre du groupe, s'approcha d'un vieil esclave, lui ouvrit la bouche et regarda dedans, toucha les dents, lui fit redresser, courber le dos, et exécuter diverses évolutions pour montrer ses muscles ; ensuite il passa à un autre qu'il soumit à la même épreuve. Venant enfin au jeune garçon, il tâta ses bras, allongea ses mains, examina ses doigts et le fit sauter pour faire voir son agilité.

—Il ne peut être vendu sans moi, dit la vieille femme avec une véhémence passionnée. Nous faisons un lot ensemble. Je suis encore forte, massa, et je peux faire des monceaux de besogne, des monceaux, massa.

— Sur une plantation ? dit Haley en jetant sur elle un regard méprisant. Plaisante histoire ! Et, comme satisfait de son inspection, il sortit et attendit debout, les mains dans ses poches, le cigare à la bouche et le chapeau sur l'oreille, le moment d'agir.

— Qu'en pensez vous ? demanda un homme qui avait suivi l'examen d'Haley, comme pour former son opinion d'après la sienne.

— Peuh ! dit Haley en crachant, je crois que j'enchérirai pour les plus jeunes et le garçon.

—Ils veulent vendre ensemble le jeune garçon et la vieille femme, dit l'homme.

—Jolie idée ! Un vieux ratelier d'os qui ne vaut pas le sel qu'on lui donnerait.

— Vous n'en voulez pas, alors ? dit l'homme.

— Celui qui le ferait serait un niais. Elle est à moitié aveugle, perclue de rhumatisme, et stupide par-dessus le marché.

— Il y en a qui achètent ces pauvres vieilles créatures et disent qu'ils en tirent meilleur parti qu'on ne l'aurait cru, dit l'homme d'un ton réfléchi.

— C'est égal, je n'en voudrais pas quand même on me la donnerait pour rien ; je l'ai vue, cela me suffit.

—C'est vraiment dommage de ne la pas acheter avec son enfant ; elle paraît tant y tenir. Je suppose qu'elle ne sera pas vendue cher.

— Que ceux qui ont de l'argent à perdre l'achètent. Pour

moi, j'enchérirai pour le jeune garçon que je destine à une plantation. Mais je n'irai pas m'embarrasser de la vieille, non— quand ils me la donneraient pour rien, dit Haley.

— Elle sera au désespoir, dit l'homme.

— Naturellement, reprit froidement Haley.

Ici le colloque fut interrompu par un bourdonnement qui se fit dans l'assistance. Le crieur, un homme court, affairé, l'air important, donnait des coudes à droite et à gauche pour se frayer un passage dans la foule. La vieille femme, respirant à peine, s'attacha instinctivement à son fils.

— Tenez-vous près de votre mère, Albert, tout près ; ils vont nous mettre ensemble, dit-elle.

— Oh ! maman, j'ai bien peur que non, dit l'enfant.

— Ils le doivent, mon enfant. Je ne pourrais vivre s'ils me séparaient de vous, dit avec véhémence la vieille femme.

La voix de stentor du crieur enjoignant à la foule de s'écarter annonça l'ouverture de la vente. Place fut faite et l'enchère commença. Les hommes qui se trouvaient sur la liste furent promptement adjugés, à des prix qui annonçaient une demande assez suivie sur le marché ; deux d'entre eux échurent à Haley.

— Allons, ici, petit, dit le crieur, en touchant le jeune garçon de son marteau, debout et montre que tu as du ressort.

— Mettez-nous ensemble — ensemble, je vous en prie, massa, dit la vieille femme en s'attachant à son enfant.

—Retirez-vous, lui dit brutalement le crieur en la repoussant de la main, vous venez la dernière. Allons, moricaud, saute. Et à ces mots il poussa l'enfant vers le tréteau, tandis qu'un sourd gémissement se faisait entendre derrière lui. L'enfant s'arrêta, et voulut regarder en arrière ; mais on ne lui en laissa pas le temps, et essuyant les larmes de ses grands yeux brillans, il s'élança sur le tréteau.

Sa jolie tournure, ses membres déliés, sa figure intelligente excitèrent une vive concurrence, et une douzaine d'offres simultanées arrivèrent aussitôt à l'oreille du crieur. Inquiet, à demi effrayé, il regardait de côté et d'autre, en entendant le tumulte que produisaient autour de lui les voix de ses acheteurs. Enfin le marteau retomba ; il était adjugé à Haley. Poussé du tréteau vers son nouveau maître, il s'arrêta un moment et regarda en arrière, tandis que sa pauvre vieille mère, tremblant de tous ses membres, tendait vers lui ses mains agitées.

— Achetez-moi aussi, massa, pour l'amour du Seigneur ! achetez-moi ; je mourrai si vous ne m'achetez pas.

— Vous mourrez, ce n'est pas mon affaire ; c'est ce qu'il y a de plus sûr, dit Haley. Non ! Et il tourna sur ses talons.

L'enchère pour la pauvre femme ne fut pas longue. L'homme qui avait parlé à Haley, et qui ne paraissait pas dénué de compassion, l'acheta pour une bagatelle, et bientôt la foule se dispersa.

Les pauvres victimes de la vente, qui pendant de longues années avaient vécu ensemble sur la même habitation, se groupèrent autour de cette mère désespérée dont l'agonie faisait peine à voir.

—Ne pouvaient-ils m'en laisser au moins un ! Massa avait toujours dit que j'en conserverais un ; il me l'avait promis, répétait-elle sans cesse d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Ayez confiance dans le Seigneur, tante Hagar, lui dit avec tristesse le plus âgé des esclaves.

— Quel bien cela peut-il me faire ! dit-elle en sanglotant convulsivement.

— Mère, mère ! ne parlez pas ainsi, s'écria l'enfant ; on dit que vous avez trouvé un bon maître.

— Que m'importe ! que m'importe ! O Albert, ô mon enfant, vous, mon dernier enfant ! mon Dieu, comment supporter cela !

— Allons, emmenez-la, dit sèchement Haley ; quel bien cela peut-il lui faire de se désoler ainsi ?

Les plus âgés de ses compagnons, moitié par persuasion, moitié de force, arrachèrent la pauvre créature à sa dernière étreinte, et la conduisant vers la voiture de son nouveau possesseur, s'efforçaient de la consoler.

— En route ! dit Haley poussant les trois esclaves qu'il venait d'acheter et tirant un trousseau de menottes qu'il leur mit aux poignets ; puis les attachant chacun par les mains à une longue chaîne, il les chassa devant lui vers la prison.

Quelques jours après, Haley se trouvait tranquillement installé avec sa marchandise sur un des bateaux à vapeur de l'Ohio. C'était le commencement d'un convoi qui devait s'accroître à mesure que s'avancerait le bateau vers différens points du rivage où lui et son agent avaient réuni divers *articles* du même genre.

La *Belle-Rivière*, un des plus beaux, des plus rapides steamers qui eussent fendu les eaux du fleuve auquel elle avait emprunté son nom, descendait gaîment le courant, sous un ciel magnifique, les étoiles et les banderolles de la libre Amérique flottant à son pavillon. Le pont était couvert de dames élégamment vêtues, et de gentlemen se promenant et

poches, paraissait suivre fort attentivement la conversation.

— Oui, continua l'homme à la haute stature, nous devons tous nous résigner aux décrets de la Providence. Les nègres doivent être vendus, troqués, tenus en servitude. C'est pour cela qu'ils ont été faits. Voilà qui est bien fait pour vous soulager la conscience, n'est-ce pas, étranger ? dit-il encore en s'adressant à Haley.

— Je n'ai jamais réfléchi là-dessus, dit Haley. Je n'en aurais pu dire autant moi-même ; je n'ai pas d'instruction. J'ai pris ce commerce comme un moyen de gagner ma vie, me réservant, si je faisais mal, de m'en repentir quand il en serait temps, vous savez.

— Et maintenant, vous pouvez vous épargner cette peine, n'est-ce pas ? reprit l'homme à la grande taille. Ce que c'est, cependant, de connaître l'Ecriture ! Si vous aviez étudié votre bible comme ce bon homme de Dieu, vous sauriez cela depuis longtemps et vous eussiez évité beaucoup d'agitations d'esprit. Vous auriez dit : *Maudit soit*... quel est le nom ? — et tout se serait passé pour le mieux. Et l'étranger, qui n'était autre que l'honnête bouvier que nous avons vu dans la taverne du Kentucky, s'assit et se mit à fumer, sa figure longue et sèche illuminée par un singulier sourire.

Un grand et mince jeune homme, dont les traits exprimaient beaucoup de sensibilité et d'intelligence, prit la parole et répéta ces mots : « *Faites à votre prochain ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même.* » Je suppose, ajouta-t-il, que cette parole est aussi bien de l'Ecriture que : *Maudit soit-Chanaan.*

— Et certes, étranger, ce texte-là est assez clair pour de pauvres gens comme nous, dit John le bouvier ; et John se mit à fumer comme un volcan.

Le jeune homme fit une pause et semblait vouloir en dire davantage, lorsque tout à coup le bateau s'arrêta. Tout le monde se précipita pour connaître le lieu où l'on abordait.

— Est-ce que tous deux sont des gens d'église ? dit John à un des hommes de la compagnie, au moment où ils arrivaient.

L'homme fit un signe de tête affirmatif.

A l'instant où le bateau s'arrêta, une négresse accourut avec impétuosité, traversa la planche, arriva à travers la foule vers le lieu où étaient assis les esclaves, enlaça de ses bras le malheureux que nous avons vu plus haut désigné sous le nom de « John, âgé de trente ans, » et avec des sanglots et des pleurs l'appela son mari.

Mais qu'avons-nous besoin de redire l'histoire trop sou-

vent répétée, répétée chaque jour, de liens rompus, de cœurs brisés— le faible torturé et sacrifié à l'intérêt et aux convenances du fort ! Cette histoire nous n'avons pas besoin de la redire — chaque jour la porte à l'oreille de Celui qui n'est pas sourd, quoiqu'il reste longtemps silencieux.

Le jeune homme qui venait de prendre la parole pour la cause de Dieu et de l'humanité était demeuré debout, les bras croisés, spectateur de cette scène. En se retournant, il vit Haley à côté de lui.

— Mon ami, lui dit-il avec émotion, comment pouvez-vous, comment osez-vous faire un commerce semblable ? Regardez ces pauvres créatures. Je suis tout joyeux de retourner chez moi, auprès de ma femme et de mon enfant ; et la même cloche qui va être le signal de notre rapprochement va séparer pour toujours ce pauvre homme de sa femme. Vous aurez à rendre compte à Dieu de cette cruauté, soyez-en certain.

Le marchand s'éloigna en silence.

— Eh ! dit le bouvier en le poussant du coude, il y a de la différence entre les ministres, n'est-ce pas ? *Maudit soit Chanaan* ne paraît pas être d'accord avec celui-ci ; qu'en dites-vous ?

— Et ce n'est pas là le pire encore ajouta-t-il ; cela pourrait bien ne pas convenir à Dieu, lorsque vous irez régler vos comptes là haut, un de ces jours, comme nous devons tous le faire, je pense.

Haley se dirigea en réfléchissant vers l'autre extrémité du bateau.

— Si je fais un bénéfice convenable sur le prochain ou les deux prochains convois, pensait-il, je me retirerai du commerce cette année, assurément ; il commence à devenir dangereux. Puis il tira son portefeuille et se mit à additionner ses comptes, procédé que nombre de gentlemen comme M. Haley ont trouvé très-efficace pour calmer les agitations d'une conscience troublée.

Le bateau s'élança fièrement du rivage et tout reprit comme auparavant un cours joyeux : les hommes causant, lisant et fumant ; les femmes s'occupant de travaux d'aiguille, les enfans jouant, et le bateau continuant à s'avancer sur le fleuve.

Un jour qu'il s'était arrêté pour quelque temps dans une ville du Kentucky, Haley descendit dans la ville pour les affaires de son commerce.

Tom, que ses fers n'empêchaient pas de faire une promenade modérée, s'était avancé vers le bord du bateau, et regardait d'un air distrait par-dessus le bastingage. Au

bout de quelque temps il vit revenir le marchand d'un pas précipité, en compagnie d'une femme de couleur portant dans ses bras un jeune enfant. Elle était mise convenablement, et un homme de couleur la suivait, portant une petite malle. La femme s'avançait gaîment, causant avec l'homme qui portait la malle. Elle traversa la planche, et entra dans le bateau. La cloche retentit, la vapeur siffla, la machine mugit et toussa et entraîna de nouveau le bateau en bas de la rivière.

La femme alla s'asseoir parmi les caisses et les balles de l'entrepont et se mit à babiller avec son enfant. Haley fit un tour ou deux sur le bateau, puis vint s'asseoir auprès d'elle et se mit à lui adresser quelques mots d'un air indifférent.

Tom remarqua bientôt un sombre nuage passer sur le front de cette femme ; puis elle répondit rapidement et avec une grande véhémence :

— Je ne le crois pas ! je ne peux pas le croire ! vous voulez plaisanter avec moi.

— Si vous ne voulez pas le croire, regardez ceci, dit le marchand en tirant un papier. Voici votre contrat de vente avec la signature de votre maître. Je l'ai payé de bon argent, je vous l'assure.

— Je ne puis croire que mon maître m'ait trompée ainsi ; cela ne peut être vrai ! dit la jeune femme avec une agitation croissante.

— Vous pouvez le demander au premier de ces hommes qui sait lire. Hé ! dit-il à un homme qui passait près d'eux, lisez-nous donc ceci ! Cette fille ne veut pas me croire lorsque je lui dis ce que c'est.

— Mais, dit l'homme, c'est un contrat de vente, signé par John Fosdick, qui vous transporte tous ses droits sur la fille Lucy et son enfant. Il me paraît très-régulier, autant que je puis voir.

Les exclamations passionnées de la femme attirèrent la foule autour d'elle, et le marchand expliqua en peu de mots la cause de l'agitation.

—Il m'a dit que j'allais à Louisville, pour être louée comme cuisinière dans la taverne où est occupé mon mari. Voilà ce que m'a dit massa, et je ne puis croire qu'il m'ait menti, dit la pauvre femme.

— Mais il vous a vendue, ma pauvre femme, il n'y a pas le moindre doute à élever, dit un homme à la physionomie bienveillante, qui venait d'examiner les papiers. Il vous a vendue, ce n'est que trop vrai.

— Alors, il n'en faut plus parler, dit la femme devenue tout à coup entièrement calme ; puis pressant son enfant

dans ses bras, elle s'assit sur sa malle, tourna le dos aux promeneurs, et se mit à regarder vaguement la rivière.

— Après tout, il paraît qu'elle prend assez bien la chose, dit le marchand. Cette fille a du courage, je le vois.

Pendant que le bateau s'avançait, la femme paraissait calme. Une belle et douce brise d'été vint effleurer son front comme un souffle miséricordieux, douce brise qui ne s'informe jamais de quelle couleur est le front qu'elle rafraîchit. Elle voyait les rayons du soleil se jouer sur les eaux et y tracer des sillons dorés ; de joyeuses voix, pleines de plaisir et de bien-être, frappaient ses oreilles de toutes parts, mais son cœur était comme écrasé par une lourde pierre. Son enfant, debout sur ses genoux, lui frappait les joues de ses petites mains, et par ses mouvemens joyeux et son babil enfantin semblait s'efforcer de la tirer de sa stupeur. Tout à coup, elle le pressa convulsivement sur son sein, et une larme puis une autre tombèrent sur sa petite figure étonnée. Peu à peu elle parut se calmer, et s'occupa à le soigner et à le nourrir.

L'enfant, un garçon de dix mois, était vigoureux et d'un développement peu ordinaire pour son âge. Il ne demeurait pas un instant tranquille, et tenait sa mère constamment occupée à le tenir et à le protéger contre les écarts de son extrême vivacité.

—Voilà un bel enfant ! dit un homme qui, les mains dans ses poches, s'arrêta tout à coup devant lui. Quel âge a-t-il ?

— Dix mois et demi, dit la mère.

L'homme siffla et offrit à l'enfant un morceau de sucre candi, qu'il saisit avidement et qu'il eut bientôt placé dans le magasin général de l'enfance —dans sa bouche.

— Fameux luron ! dit l'homme, il connaît son affaire ! et il s'éloigna en sifflant. Arrivé à l'autre côté du bateau, il s'avança vers Haley qui fumait tranquillement, assis sur une pile de caisses.

L'étranger prit une allumette, alluma son cigare en disant :

— Vous avez là bas une assez jolie fille, étranger ?

— Je le crois bien ! on en voit de plus mal, dit Haley en lançant une bouffée de fumée.

— Vous l'emmenez au Sud ? dit l'homme.

Haley, fumant toujours, fit signe que oui.

— Destinée aux plantations ? demanda l'homme.

— J'ai une commande pour une plantation, dit Haley, et je crois que je la mettrai là-dedans. Ils m'ont assuré qu'elle était bonne cuisinière ; on peut l'employer à cet usage ou à cueillir le coton. Elle a les doigts très-propres à cela ; j'y ai

regardé ; de bonne vente, en tout cas. Et Haley reprit son cigare.

— Ils n'auront pas besoin de l'enfant dans la plantation ? dit l'homme.

— Je le vendrai à la première occasion, dit Haley en allumant un nouveau cigare.

— Je suppose que vous le vendriez assez bon marché, dit l'étranger en montant sur une pile de malles et s'y établissant confortablement.

— Pour cela, je ne sais pas, dit Haley ; il est joliment éveillé, ce petit ; droit, gras, fort, la chair ferme comme de la pierre.

— C'est vrai, mais il y a aussi tous les ennuis et les frais de l'élevage.

— Peuh ! cela s'élève aussi facilement qu'animal qui vive. Ils ne donnent pas plus de peine que des petits chiens. Dans un mois ce petit garnement courra partout à la ronde.

— J'ai une excellente place pour les élever, et j'en prendrais volontiers quelques-uns de plus, dit l'homme. Une cuisinière en a perdu justement un la semaine dernière ; il s'est noyé dans la cuve à lessive pendant qu'elle étendait le linge. Je pense que je ferais bien de lui donner celui-ci à élever.

Haley et l'étranger fumèrent pendant quelque temps en silence, ni l'un ni l'autre ne paraissant vouloir aborder le point capital du sujet de l'entrevue. A la fin, l'homme reprit :

— Vous n'espérez pas trouver plus de dix dollars de ce petit garçon, car, de façon ou d'autre, vous ne pourrez pas le garder, voyez-vous.

Haley secoua la tête et cracha d'une façon très-expressive.

— Jamais à ce prix, en tout cas, dit-il, et il se remit à fumer.

— Eh bien ! alors, combien en voulez-vous ?

— Voyez-vous, dit Haley, je pourrais élever moi-même ce garçon ou le faire élever ; il est remarquablement beau et vigoureux : dans six mois j'en trouverais cent dollars, et, dans un an ou deux, il m'en rapporterait deux cents, vendu au bon endroit. Ainsi, maintenant, j'en veux cinquante dollars, pas un centime de moins.

— Oh ! étranger, c'est tout à fait ridicule, dit l'homme.

— C'est comme cela, dit Haley avec un mouvement de tête décisif.

— J'en donnerais bien trente dollars, dit l'homme, mais pas un centime de plus.

— Eh bien ! voyons, reprit Haley en crachant avec une

nouvelle énergie, je partagerai la différence ; mettons quarant-cinq, c'est tout ce que je peux faire.

— Bien, j'accepte, dit l'homme après un intervalle.

— C'est fait, dit Haley. Où débarquez-vous ?

— A Louisville, dit l'homme.

— Louisville ? dit Haley. Fort bien ; nous y arriverons à la brune ; l'enfant sera endormi, — c'est admirable, — vous l'enlevez tranquillement, sans qu'il pousse un cri. — Ça se présente bien. — J'aime à faire les choses avec calme ; je déteste toute espèce d'agitation et de scènes. Et, après la translation de quelques billets de banque d'un portefeuille dans l'autre, ils reprirent leurs cigares.

La soirée était sereine et brillante lorsque le bateau s'arrêta à la jetée de Louisville. La femme était demeurée assise, tenant dans ses bras son enfant plongé en ce moment dans un profond sommeil. Quand elle entendit le nom de l'endroit où l'on abordait, elle le déposa précipitamment dans un petit berceau formé par un intervalle laissé entre les malles, qu'elle avait eu soin de garnir avec son manteau ; puis elle s'élança vers le bord du steamer, espérant reconnaître son mari parmi les nombreux garçons d'hôtel qui se pressaient sur la jetée. Dans cet espoir, appuyée sur la balustrade, le corps penché en avant, elle dévorait des yeux la multitude qui se mouvait sur le rivage, tandis que la foule des passagers se pressait sur le pont entre elle et son enfant.

— Voici le moment, dit Haley prenant l'enfant endormi et le remettant à l'étranger. Prenez garde de l'éveiller et de le faire crier ; cela ferait une diable d'affaire avec la mère. L'homme prit soigneusement le paquet et se perdit aussitôt dans la foule de ceux qui remontaient le quai.

Lorsque le bateau, craquant, mugissant, soufflant, eut quitté le quai et repris lentement sa marche, la pauvre femme retourna à la place qu'elle venait de quitter. Haley s'y tenait assis ; l'enfant n'y était plus.

— Comment ! quoi ! où est-il donc, dit-elle avec égarement.

— Lucy, dit le marchand, votre enfant est parti ; il vaut autant que vous le sachiez maintenant que plus tard. Voyez-vous, je savais que vous ne pouviez l'emmener avec vous dans le Sud, et j'ai trouvé l'occasion de le placer dans une bonne famille qui l'élèvera mieux que vous n'auriez pu le faire.

Le marchand était arrivé à ce degré de perfection chrétienne et politique recommandée dernièrement par quelques prédicateurs et hommes d'Etat du Nord, — perfection

qui consiste à dominer toute faiblesse humaine et tout préjugé. Son cœur était exactement ce que pourrait devenir le vôtre, monsieur, ainsi que le mien, à l'aide d'efforts bien dirigés et d'une culture convenable. Le regard sauvage et plein de désespoir que cette femme lança sur lui eût pu troubler un homme moins expérimenté, mais il était accoutumé à ces sortes d'affaires. Ce regard, il l'avait vu mille fois.

Vous aussi, ami lecteur, pourriez vous habituer à ces scènes ; de récens efforts ont été faits dans le grand but d'y accoutumer toute notre communauté du Nord, pour la plus grande gloire de l'Union. Aussi le marchand regardait-il cette mortelle agonie, ces traits bouleversés, ces mains crispées, ces sanglots suffoqués comme autant d'incidens indispensables de son commerce, et son unique préoccupation était la crainte d'une scène et de grands cris, qui eussent inévitablement produit une commotion sur le bateau ; car, ainsi que beaucoup de défenseurs de nos institutions, il détestait l'agitation.

Mais cette femme ne cria pas. Le trait lui avait traversé le cœur de part en part ; elle n'avait plus de larmes.

Elle s'assit comme frappée de vertige ; ses bras retombèrent sans vie à côté d'elle ; ses yeux regardaient en avant, mais elle ne voyait rien. Le bruit et le bourdonnement du bateau, les sifflemens de la machine arrivaient à son oreille comme dans un rêve, et ce pauvre cœur blessé à mort n'avait ni un cri ni une larme pour exprimer sa misère. Elle était tout à fait calme.

Le marchand, qui, vu sa position, était au moins aussi humain que quelques-uns de nos hommes politiques, crut de son devoir de lui administrer quelques consolations.

— Je sais bien que c'est dur d'abord, Lucy, et difficile à supporter, dit-il, mais une fille de caractère et de bon sens comme vous ne se laissera pas aller. C'est nécessaire, comme vous voyez ; il n'y a pas de remède.

— Oh ! massa, de grâce !... ne... ne..., dit-elle d'une voix étouffée.

— Vous êtes une fille intelligente, continua le marchand ; je vous veux du bien, et je vous procurerai une bonne place en bas de la rivière, et vous trouverez bientôt un autre mari, — une belle fille comme vous.

— Oh ! massa, dit la femme, si vous pouviez seulement ne pas me parler ! dit-elle d'une voix qui exprimait une si vive, si profonde angoisse, que le marchand vit bien que toutes ses consolations n'y pourraient rien. Il y avait dans ce désespoir quelque chose qui mettait toutes ses res-

sources en défaut. Il se leva ; la femme se retourna et ensevelit sa tête dans son manteau.

Le marchand se promena pendant quelque temps de long en large sur le pont, s'arrêtant de temps en temps pour la regarder.

— Elle prend la chose à cœur, se dit-il tout bas ; mais elle est tranquille cependant. Laissons-la cuver sa douleur ; elle reviendra peu à peu à la raison.

Tom avait observé tout du commencement à la fin, et en avait prévu la conséquence. Cela lui semblait quelque chose d'horrible et de cruel au-delà de toute expression, à lui pauvre noir ignorant, qui n'avait point appris à généraliser et à élargir ses vues. S'il avait été instruit par certains ministres de la religion, il eût sans doute pensé autrement et n'aurait vu là qu'un des incidens journaliers d'un commerce légal, commerce sur lequel est fondée l'existence d'une institution qui, comme l'a dit un théologien américain « ne comporte d'autres maux que ceux qui sont inséparables des relations de la vie sociale et domestique. » Mais Tom, pauvre et ignorante créature, qui n'avait jamais lu autre chose que le Nouveau-Testament, ne pouvait se consoler avec des raisonnemens de ce genre. Son cœur saignait à la pensée de ce qu'il considérait comme autant d'injustices envers cette *chose* souffrante qui gisait là comme un roseau brisé ; cette *chose* pensante, vivante, saignante, et cependant immortelle, que les lois de l'Amérique mettent froidement au rang des paquets, des balles, des caisses parmi lesquels elle est couchée.

Tom s'approcha d'elle, et essaya de lui dire quelques paroles de charité ; mais elle ne lui répondit que par des soupirs. Honnêtement, avec des larmes coulant sur ses joues, il lui parla d'un cœur divin, d'un cœur d'amour qui est dans les cieux, d'un Jésus plein de pitié, et de la patrie éternelle. Mais l'angoisse fermait l'oreille de la pauvre femme ; son cœur frappé de stupeur ne sentait plus rien.

La nuit vint, nuit calme, silencieuse, solennelle, rayonnante d'innombrables étoiles scintillant au firmament comme des yeux d'anges ; aucune parole de pitié, aucune main secourable ne descendait de ce ciel lointain. Les murmures s'éteignirent l'un après l'autre ; tout dormait sur le bateau, et l'on entendait distinctement le bruit des flots que fendait la proue. Tom se coucha sur une caisse, et de là il entendait de temps à autre un sanglot étouffé ou ces mots s'échappant de la poitrine de la pauvre créature : « Oh ! qu'est-ce que je ferai ! Seigneur ! Seigneur ! secourez-moi ! » Ces paroles furent répétées plusieurs fois, puis tout retomba dans le silence.

Au milieu de la nuit, Tom se réveilla en sursaut. Quelque

chose comme une ombre passa rapidement à côté de lui, et il entendit un bruit dans l'eau. Personne que lui ne vit et n'entendit rien. Il leva la tête : la place qu'avait occupée la pauvre femme était vide. Il se leva et chercha en vain autour de lui. Les vagues du fleuve clapotaient et ondoyaient aussi gaîment que si elles ne venaient pas de se refermer sur ce pauvre cœur saignant qui avait cessé de battre.

Patience, patience ! vous dont les cœurs se soulèvent d'indignation devant de telles choses ! Non, pas une pulsation d'angoisse, pas un pleur de l'opprimé ne sera dédaigné ni oublié par l'Homme des douleurs, le Seigneur de gloire. Dans son sein patient et généreux, il porte les angoisses d'un monde. Souffre comme lui avec patience, pauvre opprimé, souffre et travaille avec amour ; car, aussi sûr qu'il est Dieu, elle viendra « l'heure des rédemptions et des justices. »

Le marchand s'éveilla joyeux et de bonne heure, et vint inspecter sa marchandise vivante. C'était maintenant son tour de chercher avec perplexité.

— Où diable est la fille ? dit-il à Tom.

Tom, qui connaissait le prix de la discrétion, ne se crut pas obligé de faire part à son maître de ses impressions et de ses soupçons ; il se contenta de dire qu'il n'en savait rien.

— Elle n'a pu assurément s'évader cette nuit en aucun des endroits où a touché le bateau ; j'étais éveillé et faisais le guet moi-même. Je ne me fie jamais qu'à moi pour ces choses-là.

Ces paroles s'adressaient à Tom d'un ton confidentiel, et comme si elles pouvaient en quelque chose l'intéresser. Tom ne répondit rien.

Le marchand visita le bateau de la proue à la poupe, chercha parmi les caisses, les balles, les barriques, autour de la machine et des cheminées, mais en vain.

Voyant ses recherches infructueuses, il revint vers Tom.

— Vous savez assurément quelque chose de la disparition de cette fille. Ne me dites pas le contraire ; je sais que vous savez quelque chose. Je l'ai vue couchée ici à dix heures ; je l'ai vue à minuit ; elle y était encore entre une et deux heures, et à quatre heures elle avait disparu, et vous êtes continuellement resté couché à côté d'elle. Vous savez quelque chose, vous ne me persuaderez pas le contraire.

— Eh bien ! massa, dit Tom, vers le matin, j'ai entendu remuer près de moi ; j'étais à moitié éveillé ; puis j'ai entendu un bruit comme de quelque chose qui tombe dans l'eau ; j'ai ouvert tout à fait les yeux, et la fille n'était plus là. Voilà tout ce que je sais.

Le marchand ne fut ni étonné ni ému ; comme nous

l'avons dit, il avait vu beaucoup de choses auxquelles vous n'êtes point accoutumé, ami lecteur. La présence même de la mort ne produisait sur lui aucun frisson. Il l'avait vue tant de fois dans le cours de sa carrière commerciale, qu'il s'était familiarisé avec elle et ne la considérait que comme une mauvaise pratique qui se plaisait méchamment à entraver ses opérations. Il se contenta de jurer, de murmurer que cette fille faisait partie de son bagage, qu'il n'avait pas de chance, et que, si les choses continuaient à aller ainsi, il ne réaliserait pas un dollar dans son voyage. En somme, il se regardait comme un homme décidément fort malheureux. Mais il n'y avait rien à faire ; cette femme s'était enfuie dans un Etat qui ne rend jamais un fugitif, fût-il réclamé par la glorieuse Union tout entière. Il s'assit donc fort mécontent, tira son carnet et y inscrivit la disparition corps et âme de cette malheureuse à l'article des profits et pertes.

— Quelle abominable créature que ce marchand, direz-vous, n'est-ce pas ? Si insensible ! Abominable en effet.

—Oh ! mais personne ne fait cas de ces trafiquans ; il sont universellement méprisés. Jamais ils ne sont admis dans une honnête société.

—Mais dites-moi, monsieur, qui fait qu'il y a de ces marchands ? Qui est le plus à blâmer, de l'homme éclairé, instruit, intelligent, qui soutient le système dont le marchand d'esclaves est l'inévitable conséquence, ou de ce marchand lui-même ? Vous formez le sentiment public qui l'appelle à ce commerce ; c'est vous qui l'endurcissez et le dépravez à tel point qu'il n'en ressent plus de honte. Etes-vous donc meilleur que lui ?

Vous êtes éclairé, il est ignorant ; vous occupez le haut de l'échelle sociale, il est au bas ; vous êtes bien élevés, il est grossier ; vous avez des talens, il est simple d'esprit.

Au jour du jugement, toutes ces considérations militeront en sa faveur et s'élèveront contre vous.

En terminant le récit de ces petits incidens d'un commerce légal, nous prions nos lecteurs de ne pas croire que nos législateurs américains sont entièrement destitués d'humanité, comme on pourrait à tort l'inférer des grands efforts faits par notre Corps national pour protéger et perpétuer ce genre de trafic.

Qui ne sait avec quelle vigueur nos grands hommes s'élèvent contre la traite des nègres à l'étranger ? Là dessus nous possédons une armée de Clarkson et de Wilberforces qu'il est vraiment édifiant de voir et d'entendre. La traite des nègres sur les côtes d'Afrique, quelle atrocité ! ami lecteur !

On n'y peut penser sans frémir ! Mais la traite des nègres dans le Kentucky—oh ! c'est toute autre chose !

CHAPITRE XIII.

UN VILLAGE DE QUAKERS.

Une scène de paix s'ouvre maintenant devant nous. Nous voici dans une spacieuse cuisine proprement peinte. Sur le plancher jaune, luisant et uni, on ne trouverait pas un atôme de poussière. Le fourneau, de fonte noire, est propre et entretenu avec soin ; de longues rangées de brillans ustensiles en étain éveillent l'appétit et font naître mille délicates pensées gastronomiques ; tout autour se voient des chaises luisantes, peintes en vert, vieilles, mais solides ; un petit fauteuil à bascule avec un coussin artistement fait de morceaux d'étoffe de laine de couleurs variées, et un autre plus grand, dont les bras ouverts et les moelleux coussins semblent adresser une hospitalière invitation au repos, — confortable et attrayant fauteuil, préférable mille fois, pour l'usage domestique, aux élégantes chaises de salon recouvertes de panne ou de brocatelle. Dans ce fauteuil, se balançant doucement en avant et en arrière, les yeux baissés sur un fin ouvrage de couture, est assise notre ancienne amie Eliza. Nous la retrouvons plus pâle, plus maigre que dans sa douce maison du Kentucky. Sa douleur, devenue calme, se lit encore à l'ombre de ses longs cils et dans les contours plus accentués de sa jolie bouche. Il est facile de voir combien son jeune cœur a vieilli et a acquis de maturité à la rude école du malheur. De temps en temps, lorsqu'elle lève les yeux de son travail pour suivre les gambades de son petit Harry, qui, pareil à un papillon des tropiques, prend ses ébats autour d'elle, son regard décèle une profondeur de fermeté et de résolution qu'elle n'avait point aux jours de sa jeunesse et de sa félicité.

A côté d'elle, tenant sur ses genoux une casserole luisante, est une femme occupée à trier avec soin des pêches sèches. Elle peut avoir de cinquante-cinq à soixante ans, mais son visage e t de ceux que le temps semble ne toucher que pour les parer et les embellir. Son bonnet de crêpe lisse, d'une blancheur de neige, taillé sur le modèle étroit en usage chez les quakeresses, son mouchoir de mousseline unie plissé régulièrement sur son sein, sa robe et son châle gris, indiquent assez à quelle communauté elle appartient. Son visage arrondi et un peu coloré, où respire la santé, a le velouté de la pêche mûre. Ses cheveux bruns, en partie seulement argentés par l'âge, encadrent simplement un front élevé et pur,

sur lequel on ne lit que paix et bonne volonté envers les hommes. Sous l'arc de ce front brillent deux grands yeux bruns et doux, limpides, décens et affectueux, dans lesquels il suffit de plonger le regard pour lire au fond du cœur le meilleur, le plus sincère qui ait jamais battu dans la poitrine d'une femme. On a bien souvent célébré et chanté la beauté des jeunes filles, pourquoi ne célébrerait-on pas la beauté des femmes âgées ? Si quelqu'un désire s'inspirer sur ce sujet, nous lui conseillons de jeter les yeux sur notre bonne amie Rachel Halliday, assise maintenant dans sa petite chaise à bascule. Elle avait une certaine disposition à crier et à craquer, cette chaise, soit pour s'être enrhumée dans sa jeunesse, soit par l'effet d'une affection asthmatique ou de quelque dérangement nerveux, et, dans le doux balancement qui lui était imprimé en avant et en arrière, elle faisait entendre une musique qui eût été insupportable de la part de toute autre. Mais le vieux Siméon Halliday avait coutume de dire qu'aucune mélodie ne lui plaisait davantage, et les enfans, que, pour rien au monde, ils n'ussent renoncé à entendre la chaise de leur mère. Pourquoi cela ? C'est que depuis vingt ans et plus il n'était parti de cette chaise que des paroles d'amour, de douces moralités ; d'innombrables peines de tête et de cœur y avaient trouvé leur guérison ; des difficultés spirituelles et temporelles y avaient été résolues, — toujours par cette bonne et affectueuse femme, que Dieu bénisse !

—Ainsi, tu penses toujours à aller au Canada, Eliza ? dit-elle en jetant un regard tranquille sur ses pêches.

— Oui, madame, dit Eliza. Il faut que je continue ma route. Je n'ose m'arrêter.

— Et que feras-tu quand tu seras là ? Il te faut songer à cela, ma fille.

Ces mots *ma fille* tombaient naturellement des lèvres de Rachel Halliday, de même que le nom de *mère* était celui qui convenait le mieux à sa figure et à son extérieur.

Les mains d'Eliza tremblaient et quelques larmes tombèrent sur son travail ; mais elle répondit avec fermeté :

—Je ferai tout ce qui se présentera ; j'espère que je trouverai quelque chose à faire.

—Tu sais que tu peux demeurer ici aussi longtemps qu'il te plaira, dit Rachel.

— Oh ! merci, madame, dit Eliza ; mais — montrant le petit Harry — je ne puis dormir la nuit ; j'ai trop d'inquiétude. La nuit dernière, j'ai cru voir en rêve cet homme entrer dans la cour, dit-elle en frissonnant.

— Pauvre enfant ! dit Rachel en s'essuyant les yeux ;

mais tu ne dois point t'effrayer ainsi. Le Seigneur a voulu que jamais un fugitif n'ait été arraché de notre village. J'espère que tu ne seras pas la première.

Ici la porte s'ouvrit, et une petite femme courte et ronde comme une pelotte, à la figure gaie et fraîche, colorée comme une pomme d'api, fit son apparition. Elle portait, comme Rachel, des vêtemens de couleur grise, avec le mouchoir de mousseline couvrant de ses plis réguliers, sa petite poitrine rebondie.

—Ruth Stedman! Comment te portes-tu, Ruth? dit Rachel en s'avançant joyeusement vers elle et lui pressant cordialement les deux mains.

— Extrêmement bien, par la grâce du Seigneur, dit Ruth en ôtant son petit chapeau gris qu'elle épousseta avec son mouchoir de poche, et découvrant une petite tête ronde sur laquelle son bonnet de quakeresse, malgré tous les efforts de ses petites mains potelées pour l'arranger gravement, s'obstinait à conserver un air enjoué. Certaines boucles de cheveux s'étaient même échappées par-ci par-là, qu'elle eut quelque peine à faire rentrer à leur place. Après quoi, la nouvelle arrivée, qui pouvait avoir environ vingt-cinq ans, tourna le dos au miroir devant lequel elle venait d'opérer ces ajustemens, et parut satisfaite d'elle-même—comme tout le monde l'eût été du reste; car jamais femme plus avenante, à la physionomie plus franche, plus joviale ne réjouit le cœur d'un homme.

—Ruth, cette amie est Eliza Harris; et voici le petit garçon dont je t'ai parlé.

— Je suis bien aise de te voir, bien aise, dit Ruth en lui secouant les mains comme si Eliza eût été une vieille amie attendue depuis longtemps. Et voici ton petit garçon? je lui ai apporté un gâteau, dit-elle en présentant un petit cœur en pâtisserie à l'enfant qui vint à elle, la regardant à travers ses cheveux bouclés, et accepta d'un air timide.

— Et ton enfant, Ruth, où est-il? dit Rachel.

— Oh! il va venir. Ta Mary l'a arrêté au passage, et l'a emporté dans la grange pour le faire voir aux enfans.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Mary, fraîche et rose jeune fille, à l'air candide, aux grands yeux bruns comme ceux de la mère, entra avec l'enfant.

— Ah! ah! dit Rachel en prenant dans ses bras ce gros enfant blanc et potelé, qu'il a bonne mine, et comme il grandit!

—Ah! je crois bien qu'il grandit, dit la petite Ruth en prenant l'enfant et le débarrassant d'un petit capuchon de soie bleue et d'une quantité de langes et de couvertures; puis,

l'ayant attifé et arrangé, elle l'embrassa avec effusion et le posa sur le plancher pour qu'il pût se livrer à l'aise à ses pensées. Le baby semblait habitué à ce procédé, car il mit son pouce dans sa bouche, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, et parut bientôt absorbé dans ses réflexions, pendant que sa mère, s'asseyant, tirait un long bas de laine bleu et blanc et commença à tricoter avec agilité.

— Mary, je crois que tu ferais mieux de remplir la bouilloire, n'est-ce pas? suggéra doucement la mère.

Mary s'en alla remplir la bouilloire au puits, et revint bientôt la placer sur le fourneau, où elle se mit à chanter gaîment. Les pêches aussi, après quelques mots à voix basse prononcés par Rachel, furent bientôt placées par la même main sur le feu, où elles ne tardèrent pas à bouillir, exhalant une vapeur d'hospitalité et de bonne chère.

Rachel prit ensuite une planche à mouler blanche comme la neige, et, ceignant un tablier, se mit tranquillement à faire quelques biscuits, après avoir dit d'abord à Mary :

— Mary, ne ferais-tu pas mieux de dire à John de nous préparer un poulet? et Mary disparut en conséquence.

— Et comment va Abigaïl Peters? dit Rachel en procédant à la confection de ses biscuits.

— Oh! elle est mieux, dit Ruth. J'y suis allée ce matin; j'ai fait le lit, et rangé toutes choses dans la maison. Leah Hills est venue cette après-midi et a cuit assez de pain et de pâtés pour quelques jours, et j'ai promis d'aller la lever ce soir.

— Moi j'irai demain pour faire le nettoyage et veiller au raccommodage, dit Rachel.

—Ah ! c'est bien, dit Ruth. J'ai entendu dire que Hannah Stanwood est malade. John y a passé la dernière nuit, et moi je dois y aller demain.

— John peut venir prendre ici ses repas, si tu as besoin d'y demeurer toute la journée, suggéra Rachel.

— Je te remercie, Rachel; nous verrons cela demain. Mais voici Siméon.

Siméon Halliday, un homme grand, droit et musculeux, en habit et pantalon gris avec un chapeau à larges bords, fit son entrée dans la chambre.

— Comment vas-tu, Ruth? dit-il affectueusement en présentant sa large main ouverte à la délicate petite main de la jeune femme; et comment se porte John?

— Oh! John va bien, comme tout le monde chez nous, dit gaîment Ruth.

—Quelles nouvelles, père? dit Rachel en mettant ses biscuits au four.

— Peters Stibbins m'a dit qu'ils seraient ce soir de ce côté avec des *amis*, dit Siméon d'un ton significatif en allant se laver les mains à un lavoir très-propre dans une petite arrière-cuisine.

— Vraiment! dit Rachel d'un air pensif en regardant Eliza.

— Tu as dit que ton nom était Harris? dit en rentrant Siméon à Eliza.

Rachel jeta vivement les yeux sur son mari, tandis qu'Eliza répondait en tremblant : Oui; ses craintes, toujours poussées au suprême degré, lui suggérant qu'il pouvait y avoir des avis signalant sa fuite.

— Mère, dit Siméon debout sur le porche, en appelant Rachel.

— Que veux-tu, père? dit Rachel en essuyant ses mains enfarinées et se dirigeant vers le porche.

— Le mari de cet enfant est dans la colonie et sera ici ce soir, dit Siméon,

—Que dis-tu, père ? est-ce possible? fit Rachel, le visage rayonnant de joie.

— C'est parfaitement vrai! Peter descendit hier avec la voiture jusqu'à l'autre station, et là il trouva une vieille femme et deux hommes dont l'un dit se nommer Georges Harris; et d'après ce qu'il a raconté de son histoire, il est certain que c'est lui. C'est un garçon intelligent et de bonne mine aussi.

— Le lui dirons-nous maintenant ? ajouta Siméon.

— Apprenons-le d'abord à Ruth, dit Rachel. Eh! Ruth! viens ici!

Ruth posa son tricot et fut dans l'arrière-cuisine en un instant.

— Qu'en penses-tu, Ruth? dit Rachel Père dit que le mari d'Eliza est dans la dernière compagnie de fugitifs, et qu'il va arriver ce soir ici.

Une explosion de joie de la petite quakeresse interrompit le discours. Elle fit un tel bond sur le plancher en frappant ses petites mains, que deux boucles de ses cheveux s'échappèrent de son bonnet et s'épanouirent brillamment sur son blanc fichu.

— Tais-toi, ma chère! tais-toi, Ruth, lui dit doucement Rachel. Qu'en dis-tu? devons-nous lui annoncer maintenant la nouvelle ?

—Maintenant, certainement! à la minute. Pense donc, si j'étais à sa place, si c'était mon John qui revînt, quelle serait ma joie! Il faut le lui dire à l'instant.

— Tu ne t'occupes qu'à aimer ton prochain, Ruth, dit Siméon en la regardant avec affection.

— Certainement! n'est-ce pas pour cela que Dieu nous a faits? Si je n'aimais pas John et notre enfant, je ne saurais compâtir à ses peines. Allons, va lui annoncer la nouvelle, ajouta-t-elle en appuyant ses mains d'une manière persuasive sur le bras de Rachel. Emmène-la dans ta chambre à coucher; pendant ce temps je ferai rôtir le poulet.

Rachel rentra dans la cuisine où Eliza était occupée à coudre, et, ouvrant la porte d'une petite chambre à coucher, lui dit affectueusement: Viens avec moi, ma fille; j'ai des nouvelles à t'annoncer.

Le sang monta à la figure pâlie d'Eliza; elle se leva agitée d'une anxiété nerveuse, et porta ses regards sur son enfant.

— Non, non! dit la petite Ruth en s'élançant vers elle et lui prenant les mains; ne crains rien, ce sont de bonnes nouvelles, Eliza; entre, entre!

Et elle la poussa doucement vers la porte qui se referma derrière elle. Puis se tournant vers le petit Harry, elle le prit dans ses bras et se mit à le couvrir de baisers.

— Tu vas voir ton père, pauvre petit! Le connais-tu? Ton père arrive, répéta-t-elle plusieurs fois à l'enfant qui la regardait avec des yeux étonnés.

Pendant ce temps, une autre scène se passait dans la petite chambre à coucher. Rachel Halliday attirait vers elle Eliza et lui disait:

— Le Seigneur a eu pitié de toi, ma fille, ton mari s'est échappé de la maison de servitude.

A ces mots tout le sang de la pauvre Eliza reflua vers son cœur; elle s'assit pâle et sur le point de s'évanouir.

— Prends courage, mon enfant, lui dit Rachel en lui posant doucement sa main sur la tête. Il est parmi des *amis*, qui l'amèneront ici ce soir.

— Ce soir! répéta Eliza, ce soir! Les mots avaient perdu pour elle toute signification; sa tête se troubla; toutes ses idées furent pendant un moment comme enveloppées d'un nuage, et elle s'évanouit.

En revenant à elle, Eliza se trouva enveloppée d'une couverture, la petite Ruth lui frottant les mains avec de l'eau-de-vie camphrée. Elle ouvrit les yeux dans un état de rêveuse et délicieuse langueur, comme quelqu'un qui se trouve débarrassé d'un pesant fardeau et qui voudrait reposer. La tension de ses nerfs, qui ne s'était pas relâchée un instant depuis sa fuite, avait cessé comme par enchantement et fait place à un profond sentiment de calme et de sécurité. De son

lit, ses grands yeux noirs suivaient comme dans un rêve paisible les mouvemens de ceux qui l'entouraient : elle voyait, par la porte ouverte, dans l'autre chambre, elle voyait la table du souper avec sa blanche nappe ; elle entendait l'agréable murmure de la bouilloire ; elle voyait Ruth aller et venir avec des assiettes de gâteaux et de conserves, s'arrêtant de temps à autre pour mettre un gâteau dans la main d'Harry, lui donner sur la tête de petites tapes amicales ou enrouler sur ses doigts si blancs les longues boucles des cheveux de l'enfant. Elle voyait les amples et maternelles formes de Rachel qui venait de temps en temps auprès d'elle arranger les draps et border la couverture avec une tendre sollicitude ; elle avait conscience de la douce influence que répandaient sur elle les grands yeux bruns et limpides de son amie. Elle vit entrer le mari de Ruth ; elle vit celle-ci s'élancer à sa rencontre, lui parler à voix basse avec animation en dirigeant de temps à autre, d'une façon expressive, son index vers la chambre ; elle la vit, avec son petit enfant dans les bras, s'asseoir pour prendre le thé ; elle les vit tous à table, le petit Harry dans une chaise élevée, à l'ombre de l'aile maternelle de Rachel ; elle entendit les chuchottemens, le doux cliquetis des tasses et des assiettes, puis tout se confondit dans un assoupissement délicieux et réparateur, et Eliza dormit comme elle n'avait jamais dormi encore depuis cette nuit où, avec son enfant dans ses bras, elle avait fui sur la terre glacée et à la froide clarté des étoiles.

Elle rêva d'un beau pays, d'une terre de repos, avec des rives verdoyantes, des îles délicieuses, des eaux étincelantes ; et là, dans une maison que de douces voix lui disaient être la sienne, elle voyait jouer son enfant, — son enfant heureux et libre ; elle entendait les pas de son époux ; elle le sentait s'approcher d'elle ; ses bras l'entouraient, ses pleurs tombaient sur son visage, et elle s'éveilla — Ce n'était pas un rêve. — Le jour avait disparu depuis longtemps ; son enfant dormait paisiblement à côté d'elle, une chandelle répandait une clarté douteuse, et son mari pleurait de bonheur, la tête appuyée sur son oreiller.

Le lendemain fut un jour d'allégresse à la maison du quaker. La *mère* fut sur pied de bonne heure, entourée de jeunes filles et de jeunes garçons empressés, que nous avons eu à peine le temps de présenter hier à nos lecteurs, et qui, sous la direction de leur mère, formulée par ces mots : *tu ferais mieux*, ou ceux-ci, plus doux encore ; *ne ferais-tu pas mieux ?* s'occupaient activement de la préparation du déjeu-

ner ; car un déjeuner, dans les luxuriantes vallées de l'Indiana, est une chose compliquée et multiforme, et qui, comme la cueillette des feuilles de roses et la taills des arbustes dans le paradis, demande de plus habiles mains, des mains plus exercées que celles de notre mère originelle. Aussi, tandis que John courait puiser de l'eau fraîche à la fontaine, que Siméon le jeune préparait la farine pour les gâteaux, que Mary s'occupait à moudre le café, Rachel allait et venait doucement, faisant des biscuits, troussant des poulets et animant de sa chaleur l'activité générale. Survenait-il quelque conflit entre ses jeunes coopérateus par un effet de leur zèle mal réglé, un doux « *allons! allons!* » ou « *je ne le voudrais pas,* » suffisait pour tout faire rentrer dans l'ordre. Les poètes ont célébré la ceinture de Vénus, qui a fait tourner la tête à toutes les générations du passé ; pour notre part, nous aimons mieux la ceinture de Rachel Halliday, qui empêche les têtes de tourner et rétablit partout l'harmonie. Nous pensons que, tout compte fait, elle convient décidément mieux à nos temps modernes et chrétiens.

Pendant que tous ces préparatifs se poursuivent, Siméon l'aîné, debout dans un coin, en manches de chemise, devant un petit miroir, procède à l'anti-patriarchale opération de se faire la barbe. Tout se fait avec tant de sociabilité, si doucement, si harmonieusement dans la grande cuisine, chacun y paraît si enchanté de faire ce qu'il fait, il y règne une telle atmosphère de confiance mutuelle, de bonne confraternité, que les couteaux et les fourchettes eux-mêmes qu'no place sur la table semblent rendre un son ami. Il n'est pas jusqu'au poulet et au jambon, criant joyeusement dans la poêle, qui ne paraissent s'estimer heureux d'y cuire plutôt qu'ailleurs ; et quand Georges, Eliza et le petit Harry entrèrent, ils reçurent un si joyeux, si cordial accueil, qu'il ne faut pas s'étonner qu'ils crussent rêver.

Bientôt tous prirent place autour du déjeuner, hors la jeune Mary, qui, debout auprès du fourneau, faisait cuire des crêpes, lesquelles, à mesure qu'elles avaient atteint cette teinte d'un brun-doré qui est le signe de leur perfection, étaient prestement servies toutes chaudes sur la table.

Rachel ne paraissait jamais plus vraiment, plus bénignement heureuse que lorsqu'elle présidait à sa table. Il y avait quelque chose de si naturel, de si cordial même dans sa manière de passer une assiette de gâteaux ou de verser une tasse de café, qu'il semblait qu'elle ajoutât une bienfaisante influence aux alimens qu'elle offrait.

C'était la première fois que Georges s'asseyait sur le pied de l'égalité à la table d'un blanc, et il y éprouva d'abord

une contrainte, un embarras qui s'évanouirent bientôt à la chaleur de cette simple et expansive cordialité.

C'était bien là la famille, le foyer — le *home*, — mot dont Georges n'avait jamais conçu la signification; et la croyance en Dieu, la confiance en sa providence commençaient à envelopper son cœur comme d'une atmosphère de protection et de confiance, tandis que ses doutes sombres, misanthropiques et athées s'évanouissaient devant cet Evangile de vie, écrit sur des figures vivantes, prêché par mille actes d'amour et de bienveillance qui, comme le verre d'eau fraîche donné au nom d'un disciple, ne perdront jamais leur récompense.

— Père, qu'arriverait-il s'ils te découvraient de nouveau? dit le jeune Siméon en beurrant son gâteau.

— Je paierais l'amende, dit Siméon tranquillement.

— Mais s'ils te mettaient en prison?

— Est-ce que toi et ta mère ne pourriez pas administrer la ferme? dit en souriant Siméon.

— Mère peut faire presque toutes choses, dit le jeune garçon; mais n'est-ce pas une honte que de faire de telles lois?

—Tu ne dois pas mal parler de ceux qui nous gouvernent, lui dit gravement son père. Le Seigneur ne nous donne nos biens terrestres que pour que nous puissions accomplir des actes de justice et de miséricorde; si nos gouvernans exigent un prix pour cela, nous devons le donner.

— Oh! je déteste ces vieux possesseurs d'esclaves, dit l'enfant, se montrant en cela aussi peu chrétien que beaucoup de nos réformateurs modernes.

—Je suis surpris de t'entendre parler ainsi, fils; jamais ta mère ne t'a donné de telles leçons. Je ferais pour le possesseur d'esclaves, si le Seigneur le conduisait à ma porte dans l'affliction, ce que je fais pour l'esclave lui-même.

Le jeune Siméon rougit vivement, mais sa mère se contenta de sourire et dit :—Siméon est mon bon garçon; peu à peu il prendra de l'âge, et alors il ressemblera à son père.

— J'espère, mon bon monsieur, que vous ne vous exposez à aucune difficulté à cause de nous, dit Georges avec anxiété.

— Ne crains rien, Georges, c'est pour cela que nous sommes envoyés dans le monde. Si nous n'étions prêts à nous exposer pour une bonne cause, nous ne serions pas dignes de notre nom.

— Mais moi, dit Georges, je ne pourrais le souffrir.

— Alors, ne crains rien, ami Georges; car ce n'est pas pour toi, c'est pour Dieu et pour l'homme que nous faisons

ceci, dit Siméon. Ne t'inquiète pas, tu peux demeurer tranquille aujourd'hui, et cette nuit, à dix heures, Phineas Fletcher te conduira à la prochaine station, avec le reste de ta compagnie. On te poursuit avec ardeur ; nous n'avons pas de temps à perdre.

— S'il en est ainsi, pourquoi attendre jusqu'au soir ? dit Georges.

— Tu es en sûreté ici pendant le jour, car chacun dans la colonie est un ami, et tous veillent. D'ailleurs, il est plus sûr de voyager la nuit.

CHAPITRE XIV.

ÉVANGÉLINE.

Le Mississipi ! Une baguette enchantée sans doute a fait de ses rives ce que nous les voyons, depuis que Chateaubriand l'a décrit dans sa prose poétique, roulant majestueusement ses eaux puissantes à travers les solitudes vierges et le luxe sauvage d'espèces sans nombre croissant ensemble dans un merveilleux mélange.

Comme par magie, la scène a changé ; la nature a cédé à l'homme, le désert s'est peuplé ; mais ce fleuve des rêves et des romans s'est transformé en une réalité non moins merveilleuse et non moins splendide. Quel autre fleuve du monde porte à l'Océan les richesses d'un tel pays, — un pays dont les produits embrassent tout ce que la nature fournit de quelque usage pour l'homme entre les tropiques et les pôles ? Ces eaux troublées, profondes, écumeuses, allant à toute vitesse, sont bien la fidèle image de ce torrent d'affaires que décharge sur leur sein tumultueux une race d'hommes plus active, plus énergique que n'en vit jamais l'ancien monde. Ah ! pourquoi faut-il qu'elles portent aussi une plus terrible cargaison, les pleurs des opprimés, les soupirs des malheureux, les amères prières adressées par de pauvres cœurs ignorans à un Dieu inconnu, — inconnu, invisible, silencieux, mais qui cependant, le jour venu, selon la sainte promesse, « sortira de son nuage pour sauver et consoler les pauvres de la terre. »

La lumière oblique du soleil couchant ondoie sur la surface de ce fleuve, semblable à une mer. Les roseaux tremblans, les hauts et sombres cyprès ornés de leurs noires guirlandes de mousse funéraire brillent sous les derniers rayons dorés de l'astre, pendant que le stamboat s'avance pesamment chargé. Des balles de coton, reçues chemin faisant, rassemblées d'innombrables planta-

tions, encombrent le tillac et les côtés et donnent l'aspect d'une masse carrée et grisâtre au bateau, qui se dirige lourdement vers le prochain marché. Ce n'est pas sans quelque peine que nous parvenons à découvrir sur le pont ainsi encombré notre humble ami Tom. A la fin, nous le trouvons sur le pont supérieur, dans un petit réduit formé parmi les balles de coton, qui dominent tout.

Soit par un effet des bons témoignages de M. Shelby, soit par son caractère remarquablement tranquille et inoffensif, Tom avait peu à peu fait son chemin dans la confiance même d'un homme tel que Haley.

D'abord il l'avait soumis pendant le jour à une étroite surveillance et ne lui avait jamais permis de dormir la nuit sans ses chaînes; mais l'inaltérable patience, l'air doucement résigné et presque heureux de Tom l'avaient peu à peu amené à se relâcher de ses rigueurs, et depuis quelque temps Tom jouissait d'une espèce de liberté sur parole et pouvait aller et venir librement sur le bateau.

Toujours calme et obligeant, toujours prêt à donner un coup de main aux matelots lorsque l'occasion s'en présentait, il avait acquis la faveur de l'équipage, qu'il aidait pendant des heures entières d'aussi bon cœur qu'il eût jamais travaillé dans une ferme du Kentucky.

Lorsqu'il voyait qu'il n'y avait pas d'occupation pour lui, il se retirait dans la petite retraite qu'il s'était ménagée entre les balles de coton sur le pont supérieur et s'y appliquait à étudier sa Bible, et c'est là que nous le retrouvons.

Arrivé à une centaine de milles environ au-dessus de la Nouvelle-Orléans, le fleuve est plus élevé que le pays qu'il traverse et roule l'effrayant volume de ses eaux entre des digues massives de vingt pieds de hauteur. Du tillac du bateau, comme du haut d'un château flottant, le voyageur domine la contrée entière à une grande distance. Tom avait ainsi sous les yeux, et se déroulant devant lui d'une plantation à l'autre, une image de la vie à laquelle il était appelé.

Il voyait de loin les esclaves à leur travail, il voyait sur les plantations qui se succédaient leurs villages de huttes rangées en longues files à quelque distance des riches demeures et des parcs de plaisance du maître; et, tandis que ce mouvant tableau passait devant ses yeux, son pauvre cœur insensé se reportait à la ferme du Kentucky, ombragée de vieux hêtres touffus, à sa petite case couverte de multiflores et de bignonias. Il lui semblait revoir les visages aimés des camarades qui avaient grandi avec lui depuis l'enfance; il voyait sa femme préparant activement le repas du soir; il entendait les joyeux rires dont ses enfans entre-

mêlaient leurs jeux, et le babil de sa petite fille sur son genou; puis soudain la vision s'évanouissait; il revoyait les champs de cannes et les cyprès des plantations glissant à ses côtés, entendait les craquemens et les gémissemens de la machine, et tout cela ne lui disait que trop clairement que cette première phase de sa vie avait fui pour toujours.

Loin de votre demeure, vous écrivez à votre femme, vous donnez de vos nouvelles à vos enfans; mais Tom ne savait pas écrire, pour lui la poste n'existait pas, et il y avait un abîme de séparation entre lui et les siens, qu'aucune parole, aucun signal ne pouvait franchir.

Est-il donc étrange que quelques larmes viennent mouiller les pages de sa bible, tandis qu'il la lit posée sur une balle de coton, et que, d'un doigt patient, se frayant un chemin péniblement, de parole en parole, il cherche à en découvrir les promesses? Ayant appris tard à lire, Tom était un lecteur lent, et passait laborieusement d'un verset à l'autre; heureusement pour lui, le livre qu'il lisait est de ceux qui ne perdent rien à une lente lecture, et dont les paroles, comme les lingots d'or, ont souvent besoin d'être pesées séparément pour que l'esprit en puisse apprécier l'inestimable valeur. Suivons-le un moment, pendant que, touchant du doigt chaque mot qu'il prononce à demi-voix, il lit :

« Que... votre... cœur... ne... soit... point... troublé... Dans... la... maison... de...mon... père.. il... y... a... plusieurs... demeures... Je... vais... vous... y... préparer... une place. »

Lorsque Cicéron ensevelit sa fille unique et chérie, son cœur était navré de douleur comme celui du pauvre Tom—pas davantage, peut-être, car tous deux étaient hommes; mais Cicéron ne pouvait méditer sur d'aussi sublimes paroles d'espérance, sur la perspective d'une telle réunion; et eût-il pu les voir, il y a dix à parier contre un qu'il ne les aurait pas crues; — il eût commencé par se poser une foule de questions touchant l'authenticité du manuscrit et l'exactitude de la traduction. Mais pour le pauvre Tom, elles étaient là, ces paroles, juste ce dont il avait besoin, si évidemment vraies et divines, que la possibilité d'une objection n'était jamais entrée dans son esprit. Elles devaient être vraies; car, si elles ne l'eussent pas été, comment aurait-il pu vivre?

Pour la bible de Tom, bien qu'elle n'eût ni notes marginales ni annotations de savans commentateurs, elle se trouvait néanmoins ornée de certaines marques et indications de l'invention de notre ami qui l'aidaient plus dans sa lecture que n'eussent pu le faire les plus savantes dissertations.

Il avait eu l'habitude de se la faire lire par les enfans de son maître, et particulièrement par le jeune massa Georges; et, pendant ces lectures, il avait eu soin de marquer, par des traits à la plume et à l'encre, les passages qui frappaient particulièrement son oreille et affectaient son cœur. Sa bible se trouvait ainsi criblée, d'un bout à l'autre, d'une variété de signes et d'indications, de sorte qu'il pouvait à l'instant retrouver ses passages de prédilection sans être obligé d'épeler le texte qui les séparait; et, pendant qu'elle était là ouverte devant lui, dans chaque passage respirant quelque vieille scène de famille et lui rappelant ses joies d'autrefois, sa bible lui semblait résumer tout ce qui restait de sa vie passée et renfermer toutes ses espérances de l'avenir.

Parmi les passagers du bateau se trouvait un jeune gentleman de grande fortune et de bonne famille, résidant à la Nouvelle-Orléans, portant le nom de Saint-Clair. Il était accompagné d'une petite fille de cinq à six ans, et d'une dame qui paraissait leur parente et semblait particulièrement chargée de la surveillance de l'enfant.

Tom avait souvent remarqué cette enfant, car c'était une de ces petites créatures si agitées, si vives, qu'il est aussi difficile de les fixer en place qu'un rayon du soleil ou une brise d'été, et dont le souvenir se grave profondément dans l'esprit.

Sa petite personne, idéal de la beauté enfantine, n'avait rien des formes arrondies et carrées qui distinguent les enfans de cet âge; elle avait cette grâce ondoyante, aérienne, dont on se plaît à revêtir les créations allégoriques. Son visage se faisait moins remarquer par la parfaite régularité des traits que par une singulière expression de vivacité rêveuse qui frappait tout d'abord et produisait sur les hommes les plus simples, comme sur les plus cultivés, une impression dont ils ne pouvaient se rendre bien compte. La forme de sa tête, les contours de son cou et de son buste respiraient une noblesse particulière; ses longs cheveux bruns dorés flottant autour d'elle comme un nuage; la profonde et spirituelle gravité de ses yeux d'un bleu violet ombragés de longs cils d'un beau brun doré, la distinguaient des autres enfans, et il n'était personne qui ne la suivît du regard lorsqu'elle courait rapidement d'un bout du bateau à l'autre. Toutefois elle n'était pas ce que l'on pourrait appeler une enfant sérieuse ou triste. Au contraire, un air enjoué d'innocent contentement semblait onduler comme l'ombre des feuilles agitées par le vent sur son visage enfantin et sur toute sa petite personne. Elle était toujours en mouvement, toujours avec un demi-sourire sur sa bouche rose, voltigeant de çà, de là, va-

poreuse et légère comme un nuage, et chantant à demi-voix comme dans un songe heureux. Son père et sa surveillante étaient sans cesse à sa poursuite ; mais, à peine l'avaient-ils saisie, qu'elle s'échappait de leurs mains, rapide comme l'oiseau ; et comme jamais une réprimande, un mot de reproche ne lui étaient adressés, elle continuait ses gracieuses évolutions sur le bateau. Toujours vêtue de blanc, elle semblait glisser partout comme une ombre sans jamais rapporter une tache. Il n'y avait pas un coin dans les diverses parties du bateau où n'eussent passé ses pieds féeriques, où sa tête dorée, ses yeux bleus n'eussent fait une apparition.

Quand le chauffeur détournait un moment les yeux de sa tâche pénible, il rencontrait parfois ceux de l'enfant plongeant avec étonnement dans les profondeurs crépitantes de la fournaise, et le regardait avec effroi et pitié, comme si elle l'eût cru exposé à quelque terrible danger. Le timonier à sa roue s'arrêtait et souriait lorsque sa tête apparaissait comme une gracieuse peinture collée à la vitre de sa cabine, d'où elle disparaissait aussitôt comme une vapeur fugitive. Mille fois dans le jour de rudes voix la bénissaient, des sourires d'une douceur inusitée s'épanouissent sur de durs visages quand elle passait, et, lorsqu'elle courait sans crainte dans des endroits dangereux, des mains calleuses et noires s'étendaient involontairement pour la protéger et aplanir son chemin.

Tom, doué de la tendre et impressionnable natute de sa race sympathique, sur laquelle l'innocence et la naïveté exercent une constante attraction, veillait sur cette petite créature avec un intérêt chaque jour croissant. Elle lui semblait avoir quelque chose de divin, et lorsqu'il apercevait sa jolie tête dorée derrière quelque sombre balle de coton ou ses yeux bleus profonds fixés sur lui du haut d'une pile de bagages, il lui semblait voir apparaître un des anges de son Nouveau-Testament.

Souvent il lui arrivait de se promener tristement autour de l'endroit où les hommes et les femmes de la troupe d'Haley étaient assis enchaînés. Elle se glissait parmi eux et les regardait avec une espèce d'anxiété et de triste compassion ; quelquefois, elle essayait de soulever leurs chaînes avec ses petites mains, puis poussait un soupir et s'en allait. Souvent elle apparaissait tout à coup au milieu d'eux, les mains pleines de sucre candi, de noix et d'oranges, qu'elle leur distribuait joyeusement, puis disparaissait de nouveau.

Tom observa pendant longtemps la petite demoiselle avant d'oser lier connaissance avec elle. Il connaissait mille

moyens propres à gagner le cœur et l'attention des enfans, et résolut de jouer habilement son rôle. Il savait faire de jolis petits paniers avec des noyaux de cerise, de grotesques figures avec des noix, des bonshommes qui sautent avec la moelle de sureau, et était un véritable Pan pour la confection de sifflets de toute sorte et de toute dimension. Ses poches étaient amplement fournies de ces attrayans objets qu'il avait autrefois amassés pour les enfans de son maître, et qu'il exhibait maintenant avec une prudence et une économie bien entendues, un à un, comme préliminaires d'amitié. La petite fille était farouche, et, malgré l'intérêt empressé qu'elle montrait pour toute chose, il n'était pas aisé de l'apprivoiser. Pendant quelque temps elle se tint perchée comme un canari sur quelque balle ou sur quelque colis près de Tom, le regardant mettre en œuvre ses petits talens, et acceptant avec timidité ses petits cadeaux. A la fin toute contrainte cessa et la meilleure intelligence s'établit entre eux.

— Comment s'appelle la petite mademoiselle? dit à la fin Tom, lorsqu'il crut la connaissance assez avancée pour hasarder une telle question.

— Evangeline Saint-Clair, répondit la petite, quoique papa et tout le monde m'appellent Eva. Et vous, quel est votre nom ?

— Mon nom est Tom ; les petits enfans avaient coutume de m'appeler oncle Tom quand j'étais là-bas, dans le Kentucky.

— Alors je vous appellerai aussi oncle Tom, parce que je vous aime, voyez-vous, dit Eva. Et maintenant, oncle Tom, où allez-vous ?

— Je ne sais pas, mademoiselle Eva.

— Vous ne savez pas? dit Eva.

— Non. Je suis pour être vendu à quelqu'un ; je ne sais pas à qui.

— Mon papa peut vous acheter, dit vivement Eva, et, s'il le fait, vous serez heureux, je vous assure. Je l'en prierai aujourd'hui même.

— Je vous remercie bien, ma petite demoiselle, de ce que vous me dites là, dit Tom.

En cet instant le bateau s'arrêta à un petit débarcadère pour prendre du bois, et Eva, entendant la voix de son père, s'élança vivement vers lui. Tom se leva, s'en alla offrir ses services pour charger le bois, et on le vit bientôt l'un des plus actifs parmi les travailleurs.

Eva et son père, debout tous deux près de la balustrade, regardaient le bateau s'éloigner du débarcadère ; la roue

avait à peine fait deux ou trois tours dans l'eau, quand, par un faux mouvement, l'enfant perdit l'équilibre et tomba par le côté du bateau dans le fleuve. Son père, sachant à peine ce qu'il faisait, allait s'élancer après elle, lorsqu'il fut retenu par quelqu'un placé derrière lui qui avait vu porter un secours plus efficace à l'enfant.

Tom se trouvait juste au-dessous d'elle, sur le pont inférieur, au moment de l'accident ; il l'avait vue disparaître et s'était précipité après elle. Avec sa large poitrine et ses bras vigoureux il dominait les flots, lorsque l'enfant parut à la surface ; il la saisit dans ses bras, et, nageant vigoureusement vers le bateau, il la tendit toute ruisselante à une centaine de mains qui, comme si elles eussent appartenu à un seul homme, s'étendaient spontanément pour la recevoir. Quelques momens après, son père la portait évanouie dans la cabine des dames, où, comme il arrive souvent en pareil cas, toutes s'empressant et luttant de bienveillance et de zèle, rien ne se faisait à propos pour l'enfant, heureusement hors de tout danger.

Le lendemain, par une chaleur étouffante, le bateau arriva en vue de la Nouvelle-Orléans. Une grande agitation causée par les préparatifs du débarquement se manifestait sur tous les points du bateau. Chacun, dans les cabines, réunissait son bagage et se disposait à quitter le bord. Le maître d'hôtel, la fille de service, et tous les gens de l'équipage, s'occupaient activement à nettoyer, à polir et à parer le magnifique steamer pour la *grande entrée*.

Sur le pont inférieur est assis notre ami Tom, les bras croisés sur sa poitrine et tournant de temps en temps ses regards anxieux vers un groupe réuni sur l'autre côté du bateau.

Là se trouvait la belle Evangéline, un peu plus pâle que le jour précédent, mais ne portant aucune trace de l'accident qui lui était arrivé. Un gracieux et élégant jeune homme était debout près d'elle, le coude nonchalamment appuyé sur une balle de coton, avec un portefeuille ouvert devant lui. Au premier coup-d'œil on reconnaissait en lui le père d'Eva. Même noblesse dans les traits, mêmes grands yeux bleus, mêmes cheveux bruns dorés ; l'expression, toutefois, était toute différente. Ses grands yeux bleus limpides, bien que semblables de forme et de couleur, n'avaient rien de la profondeur rêveuse et mystique de ceux de l'enfant. Son regard était clair, hardi, brillant, mais d'un feu tout terrestre. Sa bouche, admirablement dessinée, avait une expres-

sion hautaine et sarcastique. Une parfaite aisance et un certain air de supériorité qui n'ôtaient rien à la grâce de sa personne animaient tous ses mouvemens. Il écoutait d'un air enjoué et nonchalant, moitié comique, moitié dédaigneux, Haley qui décrivait avec une grande volubilité les qualités de l'*article* dont il était question entr'eux.

— Toutes les vertus morales et chrétiennes complètes, reliées en maroquin noir, dit-il quand Haley eut fini. Maintenant, mon bon ami, quel est le dommage, comme on dit dans le Kentucky ? En un mot, que faut-il vous payer pour conclure l'affaire ? De combien allez-vous me voler ? Accouchez, s'il vous plaît.

— Eh bien ! en vous demandant treize cents dollars pour ce garçon-là, je ne ferais que mes frais tout juste, dit Haley. Vrai, j'y serais pour ma peine, je vous assure.

— Pauvre garçon ! dit le jeune homme en fixant sur lui un œil perçant et moqueur. Je suppose cependant que vous me le laisseriez à ce prix par égard pour moi et pour m'obliger, n'est-ce pas ?

— Et puis cette jeune demoiselle semble y tenir infiniment, et c'est assez naturel.

— Oh ! certainement ; c'est un appel aussi que je fais à votre bienveillance, mon ami. Voyons, pour faire acte de charité chrétienne et obliger une jeune demoiselle qui s'est entêtée de votre marchandise, quel est votre dernier mot ?

— Vous n'y faites pas assez attention, dit le marchand. Voyez ces membres, cette large poitrine ; fort comme un cheval ! Examinez sa tête. Ces fronts élevés annoncent toujours chez les nègres une intelligence supérieure et une aptitude à toutes sortes d'occupations ; j'ai toujours remarqué cela. Un nègre vigoureux et bien bâti comme celui-ci a une valeur considérable, en admettant même qu'il soit stupide. Mais s'il a de l'intelligence, — et je peux prouver que celui-ci en a, — sa valeur augmente à proportion. Ce garçon dirigeait seul la ferme de son maître et s'entend extraordinairement en affaires.

— Mauvais ! mauvais ! très-mauvais ! Il en sait beaucoup trop, vraiment, dit le jeune homme avec le même sourire moqueur sur les lèvres. Jamais on n'en fera rien dans le monde. Vos nègres intelligens ne sont bons qu'à s'enfuir, à voler nos chevaux et à mettre le diable en campapagne. Vous me diminuerez bien deux cents dollars pour ses talens.

— Certes il y a du vrai dans ce que vous dites là ; en général je l'ai remarqué aussi ; mais celui-ci se distingue par son caractère. Je puis vous montrer des attestations de son ancien maître, établissant qu'il est le plus pieux, le plus

humble, le plus sincère garçon du monde. Là bas, sur l'habitation, on avait même l'habitude de l'appeler le prédicateur.

— Je vois que j'en pourrais faire au besoin le chapelain de la famille, ajouta le jeune homme peu dévotement. C'est une excellente idée. La religion est un article rare dans notre maison.

— Ah! vous plaisantez, maintenant.

— Que savez-vous si je plaisante? Ne me le garantissiez-vous pas tout à l'heure comme un prédicateur? Sans doute il a subi l'examen de quelque synode ou d'un concile? Voyons, s'il vous plaît, ses papiers.

Si le marchand n'eût pas été assuré, par certains clignemens du grand œil bleu de son interlocuteur, que ces railleries se solderaient argent comptant, il eût bien sûr perdu patience; mais, dans l'état des choses, certain d'y trouver son profit en fin de compte, il tira de sa poche un portefeuille tout gras qu'il plaça sur une balle de coton, et se mit à en examiner le contenu, tandis que le jeune homme le regardait faire d'un air de nonchalance goguenarde.

— Papa, achetez-le; cela ne fait rien ce que vous le paierez, murmura doucement Eva, montée sur un ballot et passant son bras autour du cou de son père. Vous avez assez d'argent pour cela, je le sais. Je désire tant l'avoir!

— Et pourquoi faire, petite chatte? Voulez-vous vous en servir en guise de pantin ou de cheval de bois à bascule?

— Je désire l'avoir pour le rendre heureux.

— Voilà une raison originale, assurément.

En ce moment le marchand tendit un certificat signé de M. Shelby au jeune homme, qui le prit du bout de ses doigts effilés et y jeta un coup d'œil négligent.

— C'est l'écriture d'un gentleman, dit-il, et une bonne orthographe aussi. C'est très-bien, mais je n'ai pas grande confiance, après tout, dans cette religion, ajouta-t-il, ses yeux reprenant leur expression ironique; ce pays est presque ruiné par nos dévots de race blanche. Les pieux hommes d'Etat foisonnent à tel point à l'approche des élections, tout se fait si pieusement dans les divers départemens de l'Eglise et de l'Etat, que l'on ne sait par qui on sera trompé à l'avenir. Je ne sais pas d'ailleurs à quel taux la religion est cotée en ce moment sur le marché; depuis longtemps je n'en ai pas lu le cours dans les journaux. Voyons, à combien de centaines de dollars évaluez-vous maintenant toute cette religion?

— Vous aimez à plaisanter, dit le marchand; mais il y a du *sens* sous tout cela. Je sais qu'il y a religions et religions. Quelques-unes sont misérables: vous avez vos meetings

pieux, vos chants pieux, vos rugissemens pieux ; chez les blancs ou chez les noirs, cette piété là ne vaut pas grand'chose. Mais celle-ci est réellement sincère ; et j'ai vu des nègres aussi souvent que d'autres si réellement doux, tranquilles, honnêtes et pieux, que pour tout au monde ils n'eussent consenti à faire ce qu'ils croyaient mauvais. Vous voyez dans cette lettre ce que l'ancien maître de Tom dit de lui.

— Eh bien! dit le jeune homme en se penchant gravement sur son portefeuille rempli de billets de banque, si vous voulez m'assurer que je puis réellement acheter cette espèce d'homme pieux, et que cela sera porté à mon compte là haut, comme quelque chose m'appartenant, je ne regarderai pas à le payer un peu cher. Qu'en dites-vous ?

— Je ne puis vous assurer cela, dit le marchand. Je crois bien que chacun aura à régler son propre compte soi-même, dans ces quartiers-là.

— C'est dur pour quelqu'un qui achète si cher de la religion de n'en pouvoir faire usage dans le pays où il en aurait le plus besoin, qu'en dites-vous ? dit le jeune homme, qui tout en parlant avait fait un paquet de billets de banque. Tenez, comptez votre argent, vieux malin, ajouta-t-il en tendant le paquet au marchand.

— Tout est en règle, dit Haley, la figure rayonnante de joie ; et tirant un vieil encrier de corne, il se mit à rédiger l'acte de vente qu'au bout d'un moment il présenta au jeune homme.

— Je serais curieux de savoir, dit celui-ci en le parcourant, ce que je rapporterais si j'étais inventorié. Disons tant pour la forme de ma tête,. tant pour mon front élevé, tant pour mes bras, tant pour mes mains, tant pour mes jambes, puis tant pour mon éducation, mon instruction, mon talent, ma probité, ma religion ! Dieu me bénisse ! ce dernier article ne serait pas coté très-haut, je pense. Mais venez, Eva, dit-il ; et prenant la main de sa fille, il traversa le bateau, et mettant nonchalamment le bout de son doigt sous le menton de Tom, il lui dit avec bonne humeur :

—Levez la tête, Tom, et voyez : Que vous semble de votre nouveau maître ?

Tom leva les yeux. Il était impossible de regarder cette gaie, jeune et belle figure sans éprouver un sentiment de plaisir. Tom sentit les larmes couler de ses yeux, et dit du fond du cœur :

— Que Dieu vous bénisse, massa !

— Bien, j'espère qu'il me bénira. Quel est votre nom, Tom ? Il est plus probable qu'il le fera à votre prière qu'à la mienne, Tom. Savez-vous conduire, Tom ?

— J'ai toujours eu l'habitude des chevaux, dit Tom. Massa Shelby en élevait un grand nombre.

— Eh bien ! je crois que je pourrai faire de vous un cocher, à la condition que vous ne vous griserez qu'une fois par semaine, excepté dans les grandes occasions, Tom.

Tom parut surpris et quelque peu blessé ; il répondit :

— Je ne bois jamais, massa.

— J'ai entendu bien des fois déjà cette histoire, Tom ; mais nous verrons bien. Ce sera avantageux pour tout le monde, s'il en est ainsi. Ne songez pas ainsi à ce que j'ai dit, mon garçon, ajouta-t-il avec bienveillance, en voyant que Tom paraissait triste. Je ne doute pas que vous n'ayez l'intention de bien faire.

— Je l'ai certainement, massa, dit Tom.

— Et vous aurez du bon temps, dit Eva. Papa est très-bon pour tout le monde. Seulement il plaisante toujours.

— Papa vous est fort obligé de l'observation, dit en riant Saint-Clair, et tournant sur ses talons, il s'éloigna.

CHAPITRE XV.

DU NOUVEAU MAITRE DE TOM ET DE DIVERSES AUTRES CHOSES.

Maintenant que l'existence de notre humble héros se trouve associée à celle de personnes d'un rang plus élevé, il est nécessaire de faire connaître celles-ci en quelques mots au lecteur.

Augustin Saint-Clair était le fils d'un riche planteur de la Louisiane. Sa famille était originaire du Canada. De deux frères, d'une parfaite ressemblance de tempérament et de caractère, l'un s'était établi dans une riche ferme du Vermont, l'autre, le père d'Augustin, était devenu un opulent planteur dans la Louisiane. La mère d'Augustin était une Française protestante d'une famille de Huguenots qui avait émigré à la Louisiane lors du premier essai de colonisation des Huguenots en Amérique. Augustin n'avait eu qu'un frère Ayant hérité de sa mère une constitution d'une extrême délicatesse, il avait été, de l'avis des médecins, confié pendant plusieurs années aux soins de son oncle du Vermont, dans l'espoir que sa constitution se fortifierait sous l'influence d'un climat plus froid et plus salubre.

Dans son enfance, il se faisait remarquer par une sensibilité extrême qui participait plutôt de la douceur d'une femme que de l'énergie de son propre sexe. Le temps néanmoins avait recouvert cette sensibilité de la rude écorce de la

virilité, et peu de personnes soupçonnaient combien elle était demeurée vive encore au fond de son cœur. Doué de talens du premier ordre, son esprit montrait une préférence marquée pour l'idéal et l'esthétique. Ainsi organisé, il était naturel qu'il éprouvât une certaine répugnance à s'occuper des affaires positives de la vie. A peine sorti du collége, tout son être s'était enflammé d'une passion romanesque. Son heure était venue—cette heure qui ne vient qu'une fois ; son étoile s'était levée à l'horizon—cette étoile qui se lève souvent en vain, mais dont le souvenir ne s'efface jamais ; et pour lui cette étoile s'était levée en vain. Pour parler sans métaphore, il connut et aima une femme des Etats du Nord, aussi remarquable par son esprit que par sa beauté, et ils furent fiancés. Il était retourné dans le Sud pour les préliminaires de son mariage, lorsque tout à coup ses lettres lui furent retournées avec une note du tuteur de sa fiancée l'informant qu'avant que cet avis lui fût parvenu celle qu'il aimait serait la femme d'un autre. Fou de douleur, il espéra vainement, comme beaucoup d'autres, bannir ce souvenir de son cœur par un effort désespéré. Trop fier pour supplier et demander des explications, il se jeta dans le tourbillon de la société fashionable. Quinze jours après avoir reçu la fatale lettre, il se trouvait l'adorateur agréé de la belle de la saison, et aussitôt que les arrangemens nécessaires purent être terminés, il devint l'époux d'une jolie tournure, d'une paire de brillans yeux noirs et de cent mille dollars ; et tout le monde, comme de raison, le considéra comme un heureux mortel.

Les jeunes époux passaient leur lune de miel au milieu d'un brillant cercle d'amis, dans leur splendide villa située sur les bords du lac Pontchartrain, quand un jour on lui apporta une lettre de *cette* écriture si connue. On la lui remit au milieu d'une spirituelle conversation dans laquelle il brillait, et devant une nombreuse société. A la vue de l'écriture, il devint d'une pâleur mortelle. Il fit bonne contenance néanmoins, acheva la lutte de badinage dans laquelle il se trouvait engagé avec une dame assise en face de lui, et peu après il quitta le cercle. Retiré seul dans sa chambre, il ouvrit et lut la fatale lettre, qu'il eût mieux valu pour lui ne connaître jamais. La lettre était de sa fiancée ; elle lui faisait un long récit des persécutions auxquelles elle avait été en butte de la part de la famille de son tuteur, dont on voulait lui faire épouser le fils. Pendant longtemps ses lettres avaient cessé de lui parvenir ; elle avait écrit à plusieurs reprises, puis le découragement et le doute s'étaient emparés d'elle et avaient détruit sa santé. Enfin elle lui racontait comment elle avait découvert la fraude pratiquée envers tous deux.

La lettre se terminait par des expressions d'espérance, de gratitude, et des protestations d'une éternelle affection plus cruelles que la mort pour le malheureux jeune homme. Il lui répondit immédiatement :

« J'ai reçu votre lettre, mais trop tard. J'ai cru tout ce que j'entendais dire ; j'étais au désespoir. *Je suis marié*. Tout est fini ! Oublions-nous. Hélas ! c'est tout ce qui nous reste à faire. »

Ainsi finit l'idéal de la vie pour Augustin Saint-Clair ; mais la *réalité* demeura — la *réalité*, semblable à la vase que laisse sur les côtes en se retirant la vague bleue, étincelante, avec son cortége de barques glissantes, de voiles argentées, le bruit harmonieux des rames et le murmure des flots—réalité plate, nue, fangeuse— la triste réalité.

Dans les romans, les personnages qui ont le cœur brisé meurent, et tout est fini. C'est fort commode. Mais dans la vie réelle, nous ne mourons pas, alors même que nous voyons s'évanouir tout ce qui faisait le charme de notre existence. Il faut manger, boire, s'habiller, se promener, faire ses visites, acheter, vendre, causer, lire, accomplir enfin tout ce qu'on est convenu d'appeler la vie ; et tout cela restait à Augustin. Si sa femme eût été une femme complète, elle eût pu, comme bien des femmes, renouer les fils rompus de cette existence et en faire un tissu brillant. Mais Marie Saint-Clair ne pouvait même s'apercevoir qu'ils étaient brisés. Comme nous l'avons dit, ses qualités consistaient en une taille charmante, en une paire d'yeux splendides et en cent mille dollars ; et aucun de ces avantages n'est précisément le remède qui peut guérir un cœur malade.

Quand Augustin, pâle comme la mort, fut trouvé étendu sur son sopha et prétexta une subite migraine, elle lui conseilla de respirer la corne de cerf ; la pâleur et la migraine persistant plusieurs semaines, elle se contenta de dire qu'elle n'avait jamais pensé que M. Saint-Clair fût maladif ; qu'il paraissait fort sujet aux maux de tête, et que c'était fort malheureux pour elle, parce qu'il ne pouvait l'accompagner en société et qu'il était étrange de l'y voir aller si souvent seule si peu de temps après leur mariage. Augustin se félicitait dans son cœur d'avoir épousé une femme aussi peu clairvoyante. Mais lorsqu'eurent enfin disparu les quartiers de la lune de miel, il découvrit qu'une belle jeune femme habituée aux flatteries et aux adulations pouvait être une maîtresse assez tyrannique dans le ménage. Marie n'avait jamais été douée d'une grande puissance d'affection ni de beaucoup de sensibilité, et le peu qu'elle en avait reçu de la nature s'était absorbé dans un égoïsme effréné et inintelligent, — égoïsme

d'autant plus incurable qu'elle n'en avait pas la conscience et était incapable de comprendre d'autres droits que les siens. Depuis son enfance, elle avait été entourée de domestiques dont l'unique affaire était d'étudier ses caprices. L'idée qu'ils pouvaient avoir des sentimens et des droits ne lui était, même vaguement, jamais venue à l'esprit. Son père, dont elle était l'unique enfant, ne lui avait jamais rien refusé de ce qu'il était humainement possible de lui donner, et, lorsqu'elle fit son entrée dans le monde, belle, distinguée, et, de plus, riche héritière, elle vit tout naturellement l'élite de l'autre sexe à ses pieds, et ne doutait pas qu'Augustin ne fût le plus fortuné des hommes d'avoir obtenu sa main. C'est une grande erreur de penser qu'une femme sans cœur ne sera pas exigeante en matière d'affection. Il n'y a pas en amour de créancier plus impitoyable qu'une femme profondément égoïste. Moins elle devient aimable, plus elle devient jalouse et exigeante et veut être aimée. Lors donc que Saint-Clair commença à se relâcher de ces galanteries et de ces petites attentions qu'il avait l'habitude de lui prodiguer en lui faisant la cour, il trouva sa sultane fort peu disposée à abandonner ses droits sur son esclave ; il y eut des pleurs, des bouderies, de petites tempêtes, des langueurs, des reproches. Saint-Clair était d'un caractère doux et indulgent ; il chercha à la calmer par de petits présens et des cajoleries, et, lorsque Marie devint mère d'une charmante petite fille, il sentit s'éveiller dans son cœur, de temps à autre, quelque chose qui ressemblait à de la tendresse.

La mère de Saint-Clair avait été une femme d'une grande élévation et d'une grande pureté de caractère ; caressant la pensée que sa fille serait un jour la vivante reproduction de cette mère chérie, il lui donna le nom qu'elle avait porté. Sa femme avait vu cela avec une pétulante jalousie, et l'affection qu'il prodiguait à l'enfant ne faisait qu'exciter ses susceptibilités et son humeur. Elle semblait croire que cette tendresse donnée à la fille était ravie à la mère. Depuis la naissance de son enfant, sa santé déclina graduellement. Cette vie d'inaction physique et intellectuelle, l'incessante action de l'ennui et du mécontentement, jointes à la faiblesse qui accompagne ordinairement la période de la maternité, changèrent en peu d'années cette fraîche jeune belle en une femme jaune, flétrie, maladive, dont tous les instans se partageaient entre une variété d'indispositions imaginaires, et qui se considérait, à tous égards, comme la plus maltraitée et la plus malheureuse des femmes.

Ses diverses maladies étaient sans nombre, mais la principale était la migraine, qui la confinait dans sa chambre

trois jours sur six. Comme naturellement tous les soins de la maison retombaient aux mains des domestiques, Saint-Clair trouvait son ménage fort peu comfortable. La santé de sa fille, extrêmement délicate et exigeant des soins de tous les instans, il craignit qu'elle ne fût tôt ou tard victime de l'impuissance et de l'incurie de sa mère, Il l'avait emmenée avec lui dans un voyage qu'il fit dans le Vermond, et avait décidé sa cousine, miss Ophélia Saint-Clair, à venir partager sa résidence dans le Sud, où ils s'en retournaient sur le bateau lorsque nous les avons présentés au lecteur.

Et maintenant, tandis que les dômes et les flèches de la Nouvelle-Orléans s'offrent dans le lointain encore à nos regards, le moment est venu de faire connaître au lecteur d'une façon plus intime miss Ophélia.

Quiconque a voyagé dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre se rappellera avoir vu, dans quelque frais village, la grande ferme avec sa cour propre et bien tenue, où l'herbe abonde, embragée par le massif et épais feuillage de l'érable à sucre. Il se rappellera l'air d'ordre et de calme, de perpétuité et d'inaltérable repos que tout y respire. Rien n'est hors de sa place ; pas un piquet ne manque à la barrière, pas un brin de litière ne se montre sur la pelouse verte de la cour avec ses épais buissons de lilas croissant sous les fenêtres. A l'intérieur, même tranquillité dans les claires et vastes chambres où rien ne semble s'être fait de temps immémorial, où chaque chose est dans un ordre méthodique à sa place, comme si elle y avait été mise une fois pour toujours, et dont les hôtes se meuvent avec la ponctuelle exactitude de la vieille horloge qui y marque l'heure dans un coin, d'un pas paisible et solennel. Dans la « chambre de famille, » comme on la nomme, est, on s'en souvient, la grave et respectable vieille bibliothèque, derrière les vitres de laquelle sont rangés côte à côte l'*Histoire Ancienne* de Rollin, le *Paradis Perdu* de Milton, la *Marche du Pèlerin* de Bunyan, et la *Bible de Famille* de Scott, avec une multitude d'autres livres, également solennels et respectables. Il n'y a pas de domestiques dans la maison ; mais la dame en bonnet blanc comme la neige, avec ses lunettes sur le nez, qui, assise au milieu de ses filles, est là cousant chaque après midi comme si jamais elle n'avait fait ou ne devait faire autre chose, a, avec ses filles, à un moment du jour dont on a perdu le souvenir, *fait le ménage*, et, à quelque heure que vous veniez les voir, *le ménage est fait*. Le vieux plancher de la cuisine semble n'avoir jamais connu ni une souillure ni une tache ; les tables, les chaises, et les différens ustensiles semblent n'avoir jamais servi, tant on les voit toujours propres et bien rangés, quoiqu'il se fasse

là trois et quelquefois quatre repas par jour, qu'on y lave et y repasse le linge de la famille, et que de fortes parties de beurre et de fromage s'y battent et s'y formulent comme par quelque muet et mystérieux procédé.

C'est dans une ferme et au milieu d'une famille semblables que miss Ophélia avait vécu quarante-cinq années de cette paisible vie, quand son cousin l'invita à venir visiter sa maison du Sud. Quoique la plus âgée d'une nombreuse famille, elle était toujours considérée par son père et par sa mère comme l'un « des enfans, » et la proposition de la laisser partir pour la Nouvelle-Orléans produisit une sensation inouïe dans la famille. Le vieux père à tête grise tira de la vieille bibliothèque vitrée l'Atlas de Morse, et vérifia exactement la latitude et la longitude ; il lut aussi les Voyages de Flint dans le Sud et dans l'Ouest, pour se rendre bien compte de la nature du pays.

La bonne mère s'enquit avec anxiété « si Orléans n'était pas une ville affreusement corrompue » ajoutant qu'à son avis « autant vaudrait aller aux îles Sandwich ou partout ailleurs parmi les païens. »

On ne tarda pas à savoir chez le ministre, chez le docteur, et chez miss Peabody, la modiste, qu'Ophélia Saint-Clare parlait de s'en aller à Orléans avec son cousin ; et tout le village ne put faire moins que de délibérer de cette importante affaire. Le ministre, qui penchait fortement vers les idées abolitionnistes, se demandait si une telle démarche ne semblerait pas aux habitans du Sud un encouragement à maintenir l'esclavage ; tandis que le docteur, déterminé *colonisationniste*, était d'avis que miss Ophélia devait aller, afin de montrer aux Orléanais qu'après tout on n'avait pas d'eux une trop mauvaise opinion. Il pensait, en effet, que les gens du Sud « avaient besoin d'être encouragés. » Lorsque l'on sut que son départ était résolu, miss Ophélia fut solennellement invitée à prendre le thé par tous ses amis et voisins pendant une quinzaine de jours, et ses espérances et ses projets furent dûement examinés et discutés. Miss Moseley, qui venait dans la maison pour aider à faire les robes, voyait de jour en jour s'accroître son importance, à mesure que s'augmentait le trousseau qu'elle avait été appelée à confectionner. On savait à n'en pas douter que le Squire Sinclare, ainsi qu'on l'appelait dans le voisinage, avait tiré de sa bourse cinquante dollars et les avait donnés à miss Ophélia en lui disant d'acheter les habillemens qui lui plairaient le mieux, et qu'elle avait commandé à Boston deux nouvelles robes de soie et un bonnet. Quant à l'opportunité de cette dépense extraordinaire, l'esprit public était divisé, les uns

affirmant que, tout considéré, pour une dépense que l'on fait une fois dans la vie, il n'y avait rien à dire ; les autres soutenant qu'il eût beaucoup mieux valu envoyer cet argent aux missionnaires : mais tous convenaient que l'on n'avait jamais vu dans le pays d'ombrelle pareille à celle que miss Ophélia avait reçue de New-York, et qu'elle avait une robe de soie qui eût pu se tenir debout toute seule, quelque chose qu'on pût dire de sa maîtresse. Il était aussi question d'un mouchoir de poche ourlé à jour ; on alla jusqu'à dire que miss Ophélia en avait un garni de dentelle, et on ajoutait même que les coins en étaient brodés ; mais ce dernier point n'a jamais été bien établi et est demeuré douteux jusqu'à ce jour.

Miss Ophélia, telle que vous la voyez maintenant devant vous, est vêtue d'une robe de voyage de toile brune lustrée. C'est une grande personne aux formes carrées et anguleuses. Son visage est maigre et ses traits ont quelque chose de dur ; ses lèvres sont pincées comme celles d'une personne qui a l'habitude de prendre d'irrévocables décisions sur toute chose, tandis que ses yeux noirs et perçans promènent sans cesse un regard scrutateur sur tout ce qui l'environne et semblent chercher si quelque chose n'est pas à mettre en ordre.

Tous ses mouvemens sont brusques, décidés, énergiques, et, bien qu'elle parlât peu, ses paroles allaient toujours fort directement au but. Quant aux habitudes, c'était la personnification de l'ordre, de la méthode, de l'exactitude. Elle était ponctuelle comme une horloge, inexorable comme une locomotive, et elle avait en abomination et méprisait souverainement tout ce qui avait un caractère opposé.

Le plus grand des péchés, la source de tous les maux s'exprimait pour elle par un mot très-commun et très-usuel dans son vocabulaire : *shiftlessness* *. Le plus haut degré de son mépris consistait dans la prononciation de ce mot *shiftless*, et elle avait l'habitude de l'appliquer à toute manière d'agir qui n'avait pas une relation directe et inévitable avec l'accomplissement du dessein que l'on avait dans l'esprit. Ceux qui ne faisaient rien, ceux qui ne savaient pas exactement ce qu'ils allaient faire ou ceux qui ne prenaient pas la voie la plus directe pour accomplir ce qu'ils avaient entrepris étaient l'objet de son mépris le plus profond, —

* Manquer d'expédiens, de ressources. Ne pouvant, dans notre langue, traduire ce mot autrement que par une périphrase, nous préférons conserver le mot anglais.

mépris qu'elle traduisait moins souvent en paroles que par une expression dédaigneuse et glaciale.

Intellectuellement, elle était douée d'un esprit lucide, fort, actif, était très-versée dans l'histoire et les vieux classiques anglais, et sa pensée avait une vigueur peu commune, bien que renfermée dans d'assez étroites limites. Ses dogmes théologiques, parfaitement arrêtés, étaient étiquetés d'une manière positive et distincte, et classés dans sa tête comme les paquets dans sa malle. Il y en avait juste un tel nombre, il ne devait jamais y en avoir davantage. Il en était ainsi de ses idées touchant la plus grande partie des actes de la vie pratique, comme la tenue d'une maison dans ses diverses branches et les affaires politiques de son village natal. Mais, comme la base de tout cela, plus profond, plus haut et plus large que tout le reste, était le principe le plus fort de son être : la conscience. Nulle part la conscience n'est si impérieuse, si absorbante que chez les femmes de la Nouvelle-Angleterre. C'est la formation granitique qui git aux plus grandes profondeurs et s'élève jusqu'au sommet des plus hautes montagnes.

Miss Ophélia était l'esclave absolue du *devoir*. Une fois assurée que le *sentier du devoir*, comme elle avait l'habitude de dire, se trouvait dans une certaine direction, le feu et l'eau ne l'eussent pas empêchée de la suivre. Elle se fût précipitée dans un puits ou à la bouche d'un canon si sa conscience le lui eût commandé. Son idéal du bien était si élevé, si vaste, si minutieux et faisant si peu de concessions à l'humaine faiblesse, qu'en dépit de ses héroïques efforts pour l'atteindre, elle demeurait toujours au-dessous ; aussi était-elle sans cesse accablée par le sentiment pénible de son insuffisance, ce qui donnait à sa religion un caractère sévère et sombre.

Mais comment miss Ophélia pouvait-elle partir avec Augustin Saint-Clair — gai, facile, peu ponctuel, peu pratique, sceptique en un mot, — qui foule aux pieds avec une si impudente et si nonchalante liberté ses opinions et ses habitudes les plus chères ?

La vérité est que miss Ophélia l'aimait. Lorsqu'il était enfant, c'est elle qui lui enseignait le catéchisme, raccommodait ses habits, peignait ses cheveux et lui donnait la direction morale ; comme son cœur avait un côté chaud, ainsi qu'il arrive à beaucoup de gens sérieux, Augustin en avait accaparé la plus large part, et ce fut sans beaucoup d'efforts qu'il lui persuada que *le sentier du devoir* se trouvait dans la direction de la Nouvelle-Orléans, et qu'elle devait l'y suivre pour prendre soin d'Eva et préserver de la ruine une maison que les

fréquentes indispositions de sa femme pouvaient tôt ou tard amener. L'idée d'une maison sans quelqu'un pour la surveiller lui alla droit au cœur ; d'ailleurs elle aimait cette petite fille, ce que peu de personnes pouvaient s'empêcher de faire, et quoiqu'elle regardât Augustin comme une espèce de païen, elle l'aimait aussi, riait de ses plaisanteries, et avait pour ses faiblesses une indulgence tout à fait incroyable pour quiconque la connaissait. Quant à ce qui nous reste à savoir de miss Ophélia, le lecteur l'apprendra en faisant connaissance avec elle.

La voilà assise dans sa chambre, entourée d'une multitude de sacs de nuit gros et petits, de malles, de paniers ayant chacun son importance, et qu'elle attache, lie, empaquète ou ferme avec un air des plus sérieux.

—Eh bien ! Eva, avez-vous fait le compte de vos affaires ? Non assurément ! les enfans n'en font jamais d'autres. Voici le sac de nuit moucheté et le petit carton bleu qui contient votre chapeau, cela fait deux ; et le petit sachet en caoutchouc, trois ; ma boîte à ruban et à aiguilles, quatre ; mon carton, cinq ; ma boîte à cols, six ; et le petit coffret en crin, sept. Qu'avez-vous fait de votre ombrelle ? Donnez-la moi, que je l'enveloppe d'un papier et que je l'attache à mon parapluie avec la mienne. Voilà.

— Mais, ma tante, nous allons arriver à la maison ; à quoi bon tout cela ?

— Pour la conserver fraîche, enfant ; on doit avoir soin de ses effets si l'on veut avoir quelque chose ; maintenant, Eva, avez-vous serré votre dé ?

— Vraiment, ma tante, je n'en sais rien.

— Je vais visiter moi-même votre boîte. Voici le dé, la cire, les deux cuillers, les ciseaux, le couteau, le passe-lacet, c'est fort bien ; mettez-la ici. Comment faisiez-vous donc, mon enfant, quand vous voyagiez seule avec votre papa ? Je suis sûre que vous perdiez la moitié de vos effets.

— Certainement, ma tante, je perdais beaucoup de choses ; mais quand on s'arrêtait quelque part, papa m'en achetait d'autres.

— Miséricorde ! enfant ; quelles habitudes !

— C'est très-commode, ma tante, dit Eva

— C'est une impardonnable négligence, dit la tante.

— Eh bien ! maintenant, ma tante, qu'allez-vous faire ? dit Eva ; la malle est trop pleine pour pouvoir fermer.

—Il faut qu'elle se ferme, dit la tante d'un air de général, en tassant les objets à l'intérieur et en pressant sur le couvercle. Cependant, malgré ses efforts, la malle demeurait entrebâillée.

— Montez dessus, Eva ! dit courageusement miss Ophélia ; ce qui a été fait peut se faire encore. Cette malle doit être fermée à clef ; il n'y a pas à dire.

Et la malle, sans doute intimidée par une volonté si énergique, céda. Le crochet entra dans son trou, et miss Ophélia tourna la clef et la mit triomphalement dans sa poche.

— Maintenant, nous voilà prêts. Où est votre papa ? Je crois qu'il est temps de faire emporter les bagages. Regardez donc, Eva, si vous voyez votre papa.

— Oh ! oui, il est en bas, à l'autre bout de la chambre des messieurs, en train de manger une orange.

— Il ne sait pas sans doute que nous sommes si près d'arriver. Ne feriez-vous pas bien d'aller l'avertir ?

— Papa n'est jamais pressé, et nous ne sommes pas encore au débarcadère, dit Eva. Montez sur la galerie volante ; regardez ! voilà notre maison, en haut de cette rue.

Le bateau, poussant de sourds gémissemens comme un monstre fatigué, se prépara à s'ouvrir un passage parmi les nombreux steamers à l'ancre près de la levée. Eva montrait joyeusement de la main les clochers, les dômes et les édifices par lesquels elle reconnaissait sa ville natale.

— Oui, oui, ma chère, c'est très-beau, dit miss Ophélia ; mais, miséricorde ! le bateau est arrêté. Où est votre père ?

Au moment même commença le tumulte ordinaire d'un débarquement : des garçons courant de vingt côtés à la fois, des hommes traînant les malles, les sacs de nuit, les boîtes, — des femmes appelant avec anxiété leurs enfans, et tout le monde s'assemblant en masse compacte vers la planche du débarcadère.

Miss Ophélia s'assit résolument sur la malle qu'elle était parvenue à fermer, et, rangeant tous ses effets dans un ordre militaire, parut résolue à les défendre jusqu'au bout.

— Faut-il que j'emporte votre malle, madame ? prendrai-je votre bagage ? Laissez-moi prendre soin de vos effets, madame.

Toutes ces questions pleuvaient sur elle de toutes parts, sans qu'elle y fît aucune attention. Mais, conservant un air refrogné, droite comme une aiguille fichée dans une planche, tenant en main son faisceau d'ombrelles et de parapluies, elle répliquait d'un ton capable d'intimider un cocher de fiacre, disant à Eva à chaque intervalle :

— Mais à quoi donc peut penser votre père ? Il ne peut pas être tombé à l'eau ! Il faut néanmoins que quelque chose lui soit arrivé. Et, comme elle commençait à éprouver

une réelle inquiétude, Saint-Clair arriva avec son insouciance habituelle, donna à Eva le quart d'une orange qu'il achevait de manger, en disant :

— Eh bien ! cousine Vermont, je suppose que vous êtes prête ?

— Il y a une heure que je suis prête et que j'attends, dit miss Ophélia. Je commençais à être sérieusement en peine de vous.

— Ah ! voilà enfin un brave garçon. Eh bien ! la voiture nous attend et la foule est presque écoulée, de sorte que nous pourrons marcher d'une manière décente et chrétienne, sans être par trop bousculés. Ici, dit-il en s'adressant à un cocher qui se tenait derrière lui ; emportez les effets.

— Je vais voir de quelle manière il les place dans la voiture, dit miss Ophélia.

— Bah ! à quoi bon ? dit Saint-Clair.

— Oh ! pour rien au monde je ne renoncerais à emporter moi-même ceci et ceci, dit miss Ophelia en s'emparant de trois boîtes et d'un petit sac de nuit.

— Ma chère miss Vermont, il ne faut pas vouloir apporter chez nous les habitudes des Montagnes-Vertes. Vous devez adopter un peu les principes du Sud et ne point marcher chargée de tout ce bagage ; vous passeriez pour une femme de chambre. Donnez-les à cet homme ; il en prendra soin comme si c'étaient des œufs.

Miss Ophélia parut au désespoir en voyant son cousin la débarrasser de ses trésors ; elle ne se consola qu'en les retrouvant sains et saufs à côté d'elle dans la voiture.

— Où est Tom ? dit Eva.

— Oh ! il est sur le siége, ma chatte. Je vais donner Tom à votre mère comme une offrande propitiatoire pour remplacer cet ivrogne qui a versé la voiture.

— Oh ! Tom fera un excellent cocher, je le sais, dit Eva. Il ne se grisera jamais.

La voiture s'arrêta devant une antique demeure, bâtie dans cet étrange mélange d'architecture espagnole et française, dont on trouve des spécimens dans quelques parties de la Nouvelle-Orléans : elle était construite dans le style mauresque ; c'était un bâtiment carré qui enfermait une cour dans laquelle entraient les voitures par une porte voûtée. La décoration de l'intérieur de cette cour était d'un pittoresque idéal et voluptueux. Sur les quatre faces se déployaient des galeries dont les arcades mauresques, les piliers élancés et les arabesques reportaient l'imagination, comme dans un rêve, au règne des merveilles orientales en Espagne. Au centre une fontaine faisait jaillir ses eaux argentées, qui re-

tombaient en écume dans un bassin de marbre entouré d'une bordure d'odorantes violettes. Dans l'eau de la fontaine transparente comme le cristal, se jouaient des myriades de poissons dorés et argentés qui étincelaient comme autant de joyaux vivans. Autour de la fontaine régnait une promenade pavée d'une mosaïque de petits cailloux formant des dessins fantastiques ; une pelouse verte et unie comme du velours venait ensuite, et une allée à l'usage des voitures encadrait le tout. Deux grands orangers couverts de fleurs jetaient une ombre délicieuse ; des vases de marbre sculptés d'arabesques, rangés en cercle sur le gazon, contenaient les plus belles plantes des tropiques. D'énormes grenadiers avec leurs feuilles lustrées et leurs fleurs couleur de feu, les jamins d'Arabie au sombre feuillage et aux étoiles argentées, les géraniums, les rosiers pliant sous le poids de leurs fleurs, le jasmin jaune, la verveine au parfum de citron, confondaient leur parure et leurs parfums, tandis que çà et là un mystique aloès, aux feuilles bizarres et massives, ressemblait à un vieil enchanteur trônant dans sa grandeur au milieu des fleurs et des parfums éphémères qui l'environnaient.

Les galeries qui entouraient la cour étaient festonnées de rideaux d'étoffes mauresques, qu'on pouvait baisser à volonté pour se garantir des rayons du soleil. En un mot, cette demeure avait un aspect luxueux et romantique.

Quand la voiture entra dans la cour, Eva, dans l'ardeur de sa joie, ressemblait à un oiseau prêt à s'échapper de sa cage.

—Oh ! n'est-ce pas qu'elle est belle, qu'elle est charmante, ma maison chérie ? dit-elle à miss Ophélia. N'est-elle pas admirable ?

— Elle est assez jolie, dit en descendant miss Ophélia, bien qu'elle me paraisse un peu antique, un peu païenne.

Tom descendit du siége et regarda autour de lui avec un air de calme et placide satisfaction. Le nègre, on doit se le rappeler, est originaire des plus luxuriantes, des plus riches contrées du monde, et il a dans son cœur une passion profonde pour tout ce qui est splendide, riche et original, passion qui, satisfaite sans goût, lui attire le ridicule de la race blanche, plus froide et plus délicate.

Saint-Clair, qui était un voluptueux poétique, sourit à la remarque de miss Ophélia, et, se tournant vers Tom, qui regardait autour de lui, et dont le noir visage rayonnait d'admiration, il lui dit :

— Tom, mon garçon, ceci a l'air de vous convenir.

— Oui, massa, cela paraît tout à fait bien.

Tout ceci s'était passé en un moment, pendant que l'on

descendait les malles, que l'on payait le cocher, et qu'une foule de tout âge et de toute taille, hommes, femmes et enfans, accourait de toutes parts pour assister à l'arrivée de massa. Au premier rang se faisait remarquer un jeune mulâtre en grande toilette, personnage distingué à coup sûr, accoutré à la dernière mode, et faisant ondoyer gracieusement un mouchoir de batiste parfumé.

Ce personnage s'occupait avec beaucoup de zèle à repousser la foule des domestiques de l'autre côté de la verandah.

— Allons, en arrière, vous tous! J'ai honte pour vous, dit-il d'un ton d'autorité. Allez-vous troubler la famille de votre maître pendant les premiers instans de son retour?

Tous parurent interdits par cette élégante allocution, débitée d'un ton superbe, et se retirèrent à une distance respectueuse, excepté deux robustes porteurs qui s'avancèrent pour prendre les bagages.

Grâce aux arrangemens systématiques de M. Adolphe, lorsque Saint-Clair se retourna, après avoir payé le cocher, il ne se trouva personne en vue que M. Adolphe lui-même, remarquable par sa veste de satin, sa chaîne d'or, son pantalon blanc, et saluant avec une grâce et une suavité inexprimables.

— Ah! c'est vous, Adolphe, dit Saint-Clair en lui donnant la main; comment allez-vous, mon garçon? tandis qu'Adolphe débitait avec une grande volubilité une harangue improvisée, préparée avec le plus grand soin depuis quinze jours.

— Bien, bien, dit Saint-Clair passant outre avec son air de raillerie nonchalante; c'est assez bien retenu. Voyez si les bagages sont bien en place. Dans une minute je verrai tout le monde. Et, disant cela, il conduisit miss Ophélia dans un grand salon qui ouvrait sur la verandah.

Pendant ce temps Eva, avec la légèreté d'un oiseau, traversant le vestibule et le salon, s'élançait dans un petit boudoir ouvrant également sur la verandah.

Une femme grande, aux yeux noirs, pâle, se leva à demi d'un lit de repos sur lequel elle était couchée.

— Maman! dit Eva dans un transport de joie, se jetant à son cou et la couvrant de baisers.

— Assez, enfant, prenez garde! vous allez me donner mon mal de tête, lui dit la mère en l'embrassant d'un air languissant.

Saint-Clair entra, embrassa sa femme d'une façon toute orthodoxe et maritale et lui présenta sa cousine. Marie leva sur elle ses grands yeux avec une certaine curiosité et l'ac-

cueillit avec une languissante politesse. Une foule de serviteurs se pressa alors à la porte d'entrée, et à leur tête une mulâtresse d'un certain âge et d'un extérieur fort respectable, que l'attente et la joie faisaient trembler.

— Oh ! voici Mammy, dit Eva en traversant la chambre ; puis, se précipitant dans les bras de la mulâtresse, elle l'embrassa avec transports.

Cette femme ne lui dit pas qu'elle lui faisait mal à la tête ; au contraire, elle la pressa sur son cœur et se mit à rire et à pousser des cris au point de faire douter de sa raison ; puis Eva courut de l'un à l'autre, prodiguant poignées de mains et baisers avec un abandon qui fit soulever le cœur à miss Ophélia.

— Ma foi ! dit-elle, vous autres enfans du Sud faites des choses qui me seraient impossibles.

— Et quoi donc ? demanda Saint-Clair.

— Je suis bienveillante envers tout le monde, je ne voudrais faire de mal à personne, mais, quant à embrasser...

— Des nègres ! dit Saint-Clair, cela ne vous irait pas ; eh ?

— C'est cela même. Comment peut-elle faire une chose semblable ?

Saint-Clair se mit à rire et passa dans le corridor.

— Holà, ici ! qu'ai-je à payer ? Allons, vous tous, Mammy, Jimmy, Polly, Sukey, êtes-vous contens de revoir votre maître ? dit-il en distribuant des poignées de mains de l'un à l'autre. Gare les enfans, ajouta-t-il en trébuchant sur un marmot, couleur de suie qui se traînait à quatre pattes. Si je marche sur quelqu'un, qu'on m'avertisse.

Ce fût un concert de rires et de bénédictions, tandis que Saint-Clair leur distribuait quelques pièces de menue monnaie.

—Allons, maintenant, retirez vous comme de bons garçons et de bonnes filles, dit-il ; et la troupe aux diverses nuances disparut par une porte, et se retira dans une grande verandah, suivie d'Eva portant un volumineux sach et rempli de pommes, de noix, de sucreries, de rubans, de dentelles et de jouets de toute espèce dont elle avait fait provision durant le voyage.

Comme Saint-Clair allait se retirer, ses regards tombèrent sur Tom, assez embarrassé de sa personne et se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, tandis qu'Adolphe, négligemment appuyé contre la balustrade, l'examinait avec une lorguette d'un air qui eût fait honneur au dandy le plus raffiné.

— Eh bien ! faquin, lui dit son maître en faisant tomber

sa lorgnette, est-ce ainsi que vous traitez votre compagnie ? Eh mais! Dolph, dit-il en posant le doigt sur un élégant gilet de satin brodé dans lequel se pavanait ce dernier, il me semble que voilà mon gilet ?

— Oh ! maître, un gilet tout taché de vin. Un gentleman comme vous ne saurait porter un pareil gilet. J'ai cru devoir le prendre. C'est bon pour un pauvre diable de nègre comme moi.

Et Adolphe, secouant la tête, passa avec grâce sa main dans ses cheveux parfumés.

— Vous croyez ! dit négligemment Saint-Clair. Bien ! je vais présenter Tom à sa maîtresse, après quoi vous le conduirez à la cuisine. Et faites en sorte de ne plus prendre vos grands airs avec lui. Il vaut deux faquins comme vous.

— Maître aime toujours à plaisanter, dit en riant Adolphe. Je suis enchanté de voir maître en bonne humeur.

— Venez, Tom, dit Saint-Clair en lui faisant signe de la main.

Tom entra dans la salle. Il fut ébloui par cette splendeur inconnue, ces tapis de velours, ces glaces, ces tableaux, ces statues, ces rideaux, et, comme la reine de Saba en présence de Salomon, il était hors de lui. Il craignait de poser le pied à terre.

— Voyez, Marie, dit Saint-Clair à sa femme, je vous ai enfin acheté un cocher à votre gré. Il est d'une sobriété et d'un noir irréprochables, et vous conduira d'un train d'enterrement si vous le désirez. Ouvrez les yeux et regardez-le. Vous ne direz plus que je ne pense pas à vous lorsque je suis en voyage.

Marie ouvrit les yeux et les leva sur Tom sans se déranger.

— Il se grisera comme les autres, dit-elle.

— Non, l'article est garanti sobre et pieux.

— Je souhaite qu'il tourne bien, dit elle; mais c'est plus que je n'espère.

— Dolph, dit Saint-Clair, emmenez Tom en bas, et faites attention à vous ; rappelez-vous ma recommandation.

Adolphe s'éloigna en sautillant et Tom le suivit d'un pas lourd.

— C'est un hippopotame, dit Marie.

— Allons, Marie, dit Saint-Clair en s'asseyant sur un tabouret auprès du sopha, soyez gracieuse et dites-moi quelque chose d'aimable.

— Vous êtes resté quinze jours de plus que le temps convenu, dit la dame en faisant la moue,

— Eh bien ! ne vous en ai-je pas écrit la raison ?

— Une lettre si courte, si froide ! dit la dame.

— Mon Dieu ! la malle allait partir ; il fallait donner cela ou rien.

— C'est toujours la même chose, dit la dame ; toujours des raisons pour prolonger vos voyages et abréger vos lettres.

— Voyez ceci, ajouta-t-il en tirant de sa poche un élégant étui en velours et l'ouvrant ; voici un présent que je vous ai apporté de New-York.

C'était un daguerréotype net et pur comme une gravure, représentant Eva et son père assis la main dans la main.

Marie regarda le portrait d'un air mécontent.

— Qui vous a engagé à prendre une pose si gauche, dit-elle ?

— La pose est affaire d'opinion ; mais que dites-vous de la ressemblance ?

— Si vous n'attachez pas d'importance à mon opinion dans un cas, je pense que vous ne devez pas y en attacher davantage dans un autre, dit la dame en fermant le daguerréotype.

— Peste de la femme ! se dit mentalement Saint-Clair. Mais il ajouta à haute voix : Allons, Marie, que pensez-vous de la ressemblance ? Pas d'enfantillages.

—C'est fort inconsidéré de votre part, Saint-Clair, de persister à vouloir me faire parler et à me préoccuper de mille choses. Vous savez que toute la journée j'ai été couchée avec la migraine, et l'on a fait un tel vacarme ici depuis votre arrivée, que j'en suis à demi-morte.

— Vous êtes sujette aux migraines, madame, dit miss Ophélia, se levant tout à coup du profond fauteuil à bras dans lequel, tranquillement assise, elle s'occupait à faire l'inventaire de l'ameublement et à en évaluer le prix.

— Oui, c'est un vrai martyre, dit la dame.

—Le thé de baies de genièvre est excellent pour la migraine, dit miss Ophélia ; du moins Augusta, la femme du diacre Abraham Perry, le prétendait, et c'était une très-bonne garde-malade.

— Je ferai apporter ici pour cet usage les premières baies de genièvre qui mûriront dans notre jardin sur les bords du lac, dit Saint-Clair en agitant gravement la sonnette. Ma cousine, vous devez avoir besoin de vous retirer dans votre appartement pour vous reposer des fatigues du voyage. Dolph, ajouta-t-il, dites à Mammy de venir.

La respectable mulâtresse qu'Éva avait accablée de caresses entra bientôt ; elle était très-proprement habillée et

portait un turban rouge et jaune, récent cadeau d'Eva, que cette dernière lui avait elle-même arrangé sur la tête.

— Mammy, dit Saint-Clair, je confie cette dame à vos soins ; elle est fatiguée et a grand besoin de repos. Conduisez-la dans sa chambre, et veillez à ce que rien ne lui manque. Et miss Ophélia disparut à la suite de Mammy.

CHAPITRE XVI.

LA MAITRESSE DE TOM ET SES OPINIONS.

— Et maintenant, Marie, l'âge d'or va commencer pour vous. Voici notre active et entendue cousine de la Nouvelle-Angleterre qui va vous alléger du lourd fardeau des soins du ménage ; vous allez pouvoir vous remettre de vos fatigues et redevenir jeune et belle. Vous feriez bien de procéder sans délai à la cérémonie de la remise des clefs.

Cette remarque était faite au déjeuner, quelques jours après l'arrivée de miss Ophélia.

— Je vous assure qu'elle est la bienvenue, dit Marie en appuyant languissamment sa tête dans ses mains. Elle apprendra certainement une chose : c'est que les maîtresses ici sont les esclaves.

— Oh ! assurément elle apprendra cela et une foule d'autres salutaires vérités, dit Saint-Clair.

— On prétend que nous gardons des esclaves pour notre agrément, dit Marie ; je vous assure que, si nous ne consultions que notre agrément, nous leur donnerions bien vite la liberté.

Evangéline fixa sur sa mère ses grands yeux sérieux et attentifs, et répondit simplement :

— Pourquoi donc les gardez-vous, maman ?

— Je n'en sais rien, si ce n'est pour notre tourment ; ils sont le tourment de ma vie. Je crois que la cause de ma mauvaise santé vient d'eux plutôt que d'autre chose, et les nôtres, je le sais, sont les pires que l'on ait vus.

— Oh ! Marie, vous avez vos humeurs noires ce matin, dit Saint-Clair ; vous savez bien que cela n'est pas. Mammy, par exemple, la meilleure créature qui vive, que feriez-vous sans elle ?

— Mammy est la meilleure que j'aie connue, dit Marie ; et cependant Mammy est égoïste, affreusement égoïste ; c'est le défaut de toute la race.

— L'égoïsme est un terrible défaut, dit gravement Saint-Clair.

— Eh bien ! voilà cependant Mammy, dit Marie. N'est-

ce pas de l'égoïsme à elle de dormir si profondément la nuit, lorsqu'elle sait que ma position réclame des soins de tous les instans? Elle a le sommeil si dur! Je suis réellement plus mal ce matin à cause de tous les efforts que j'ai faits pour l'éveiller la nuit dernière.

—N'a-t-elle pas veillé dernièrement plusieurs nuits auprès de vous, maman? dit Eva.

— Comment pouvez-vous savoir cela? dit aigrement Marie; elle sera allée se plaindre à vous!

— Elle ne se plaint jamais; seulement elle m'a dit que vous aviez eu successivement de bien mauvaises nuits.

— Pourquoi ne laissez-vous pas Jane ou Rosa prendre sa place pendant une nuit ou deux, afin qu'elle se repose? dit Saint-Clair.

— Comment pouvez-vous me proposer une pareille chose? dit Marie. Vraiment, Saint-Clair, vous êtes bien inconsidéré. Nerveuse comme je le suis, le moindre souffle m'agace, et la présence d'une personne étrangère me jetterait dans les convulsions. Si Mammy me portait l'intérêt qu'elle me doit, elle s'éveillerait plus facilement. J'ai entendu parler de gens qui avaient des domestiques dévoués, mais jamais je n'ai eu le bonheur d'en rencontrer. Et Marie soupira.

Miss Ophélia avait écouté cette conversation avec une gravité fine et observatrice; elle demeurait les lèvres comprimées, paraissant bien déterminée à explorer parfaitement le terrain avant de s'y aventurer.

— Mammy n'est pas sans une sorte de bonté, continua Marie; elle est douce et respectueuse, mais égoïste au fond du cœur. Elle ne cessera jamais de se tourmenter et de me rompre la tête à propos de son mari. Lorsqu'après mon mariage je vins demeurer ici, je dus l'amener avec moi; mon père ne pouvait se passer de son mari: il était forgeron, par conséquent indispensable. Je pensais et je leur dis alors qu'ils feraient mieux de renoncer l'un à l'autre, attendu qu'il était peu probable qu'ils pussent jamais être réunis. Je regrette de n'avoir pas insisté et de ne l'avoir pas mariée à un autre homme; mais j'étais étourdie et trop indulgente, et je n'insistai pas. Je dis à Mammy qu'elle ne pouvait s'attendre à le voir plus d'une ou deux fois dans la vie, car le climat de l'habitation de mon père est contraire à ma santé et je ne peux y aller. Je lui ai conseillé de prendre un autre homme, mais elle n'en a rien fait. Pour certaines choses, Mammy est d'une obstination que personne n'est à même de connaître comme moi.

— A-t-elle des enfans? dit miss Ophélia.

— Oui, elle en a deux.

— Je suppose qu'elle souffre d'en être séparée ?

— Je ne pouvais pas les emmener ; c'étaient deux petits êtres si sales, que je ne pouvais les sentir ; et d'ailleurs ils prenaient trop de son temps. Je suis sûre que cette séparation a laissé dans le cœur de Mammy une rancune profonde. Elle n'a jamais voulu contracter un nouveau mariage ; bien qu'elle sache combien elle m'est nécessaire à cause de ma santé débile, je suis persuadée qu'elle me quitterait demain, si elle le pouvait, pour retourner auprès de son mari. Voilà jusqu'où va l'égoïsme des meilleurs d'entre eux.

— C'est désolant d'y penser, dit ironiquement Saint-Clair.

Miss Ophélia, jetant sur lui son regard perçant, vit ses joues se colorer par un sentiment d'humiliation et de dépit comprimé, et ses lèvres se contracter par un sourire sarcastique.

—Et cependant Mammy a toujours été gâtée par moi, dit Marie. Je voudrais que vos domestiques du Nord vissent ses armoires, ses robes de soie, de mousseline, et même de batiste de pur fil. J'ai quelquefois passé des après-midi entières à monter ses bonnets et à l'attifer pour quelque fête. Quant aux mauvais traitemens, elle ignore ce que c'est ; elle n'a jamais été fouettée plus d'une ou deux fois en sa vie. Chaque jour elle a son café fort ou son thé avec du sucre blanc. C'est abominable, assurément ; mais Saint-Clair veut que l'on mène grand train à la cuisine ; et chacun de nos gens vit comme il l'entend. Le fait est que nos serviteurs sont gâtés. Je suppose que c'est un peu notre faute s'ils sont égoïstes. Je l'ai tellement répété à Saint-Clair que j'en suis fatiguée.

— Et moi aussi, dit Saint-Clair en prenant le journal du matin.

Eva, la charmante Eva, était debout, écoutant sa mère avec cette expression de profonde et mystérieuse rêverie qui lui était particulière. Elle s'approcha doucement de la chaise de sa mère, et lui jeta ses bras autour du cou.

— Eh bien ! Eva, que faites-vous ? dit Marie.

—Maman, est-ce que je ne pourrais pas vous soigner une nuit — rien qu'une nuit ? Je suis sûre que je ne vous ferais pas mal aux nerfs, et que je ne m'endormirais pas. Je passe souvent des nuits sans dormir, à penser.

— Quelle folie ! Eva, quelle folie ! dit Marie ; vous êtes une si étrange enfant.

— Mais le voulez-vous, maman? Je pense, dit-elle timidement, que Mammy n'est pas bien. Elle m'a dit, il y a quel-

ques jours, qu'elle éprouvait sans cesse de violens maux de tête.

— Oh! voilà justement un des caprices de Mammy! Mammy ressemble à tous les autres; ils font une affaire du moindre mal de tête, du moindre bobo au doigt. Mais je n'encouragerai jamais cela, non, jamais! J'ai mes principes là-dessus, dit-elle en se tournant vers miss Ophélia, et vous comprendrez la nécessité d'en avoir. Si vous encouragez les esclaves à se laisser aller, à se plaindre de la moindre indisposition, vous ne saurez bientôt auquel entendre. Je ne me plains jamais, personne ne sait ce que j'endure. Je crois que c'est un devoir de souffrir avec résignation, et je le fais.

Les yeux ronds de miss Ophélia prirent, à cette péroraison, une expression d'étonnement si comique, que Saint-Clair partit d'un bruyant éclat de rire.

— Saint-Clair rit toutes les fois qu'il m'arrive de faire allusion à ma mauvaise santé, dit Marie d'une voix de martyr. Je souhaite qu'il n'ait pas bientôt à s'en repentir. Et Marie se couvrit les yeux de son mouchoir!

Naturellement cette scène fut suivie d'un silence embarrassé. Finalement, Saint-Clair se leva, regarda à sa montre et dit qu'il avait un engagement au dehors. Eva le suivit en sautant, et miss Ophélia et Marie demeurèrent seules à table.

— Ah! voilà bien Saint-Clair! dit Marie en ôtant son mouchoir de ses yeux avec un geste animé, lorsque le criminel eut disparu. Il n'a jamais compris, il ne comprend pas et ne comprendra jamais ce que je souffre, ce que j'ai souffert depuis des années. Si j'étais de ces personnes qui se plaignent toujours, qui font de l'embarras à propos de rien, je le comprendrais. Les hommes se fatiguent naturellement d'une femme qui se plaint sans cesse; mais j'ai renfermé en moi ma douleur, j'ai souffert, souffert en silence, au point que que Saint-Clair en est venu à penser que je peux tout souffrir!

Miss Ophélia ne savait trop quelle réponse faire à cette plaintive confidence.

Pendant qu'elle cherchait ce qu'elle pourrait dire, Marie essuya ses larmes, lissa son plumage, comme pourrait le faire une colombe après une averse, et entama avec miss Ophélia une causerie domestique touchant les armoires, les commodes, la lingerie, les garde-manger et les autres choses dont il était convenu que cette dernière allait prendre la direction, — lui donnant tant et de si minutieuses instructions sur toutes choses, qu'une tête moins bien organisée et

moins systématique en eût été bouleversée et confondue.

— Maintenant, dit Marie, je crois vous avoir tout dit. Ainsi, quand reviendra ma migraine, vous pourrez agir par vous-même, sans me consulter. Seulement, à propos d'Eva, je ne saurais trop dire combien elle a besoin d'être surveillée.

— Elle me paraît une excellente enfant, dit miss Ophélia ; je n'en vis jamais de meilleure.

— Eva est originale, dit la mère ; il y a dans son caractère quelque chose de si singulier ! Elle ne me ressemble en rien. Et Marie poussa un soupir, comme si c'eût été là une circonstance fort malheureuse.

— Je l'espère bien, pensa en elle-même miss Ophélia ; mais elle eut assez de prudence pour ne point manifester son opinion.

— Eva aime beaucoup à se trouver parmi les domestiques ; pour certains enfans, je ne vois là aucun inconvéniens ; moi-même, j'avais l'habitude de jouer avec les petits nègres de mon père, et je n'en éprouvai aucun désagrément ; mais Eva a coutume de traiter toute créature qui l'approche sur le pied de l'égalité. Ce penchant est extraordinaire chez elle. Je n'ai jamais pu l'en corriger ; Saint-Clair, je crois, l'y encourage. Le fait est que Saint-Clair gâte tout le monde dans sa maison, excepté sa femme.

Miss Ophélia l'écoutait dans un morne silence.

— Voyez-vous, continua Marie, il n'y a pas d'autre conduite à tenir envers les esclaves que de les abaisser et de leur faire sentir leur infériorité. Dès mon enfance, cela m'a toujours été naturel. Eva est capable de causer la ruine de toute une maison. Ce qu'elle fera lorsqu'elle aura une maison à tenir, je n'en sais vraiment rien. J'accorde que l'on soit bon envers ses serviteurs, je le suis toujours ; mais il faut les mettre à leur place, ce qu'Eva ne fait jamais ; il est même impossible de faire entrer dans la tête de cette enfant l'idée de ce qu'est la condition d'un domestique. Vous l'avez entendue m'offrir de passer les nuits près de moi pour laisser dormir Mammy ! Voilà un échantillon de ce que ferait cette enfant si elle était abandonnée à elle-même.

— Mais, dit brusquement miss Ophélia, je suppose que vous pensez que vos serviteurs sont des créatures humaines et doivent prendre du repos lorsqu'elles sont fatiguées ?

— Certainement. Je leur accorde très-volontiers tout ce qui peut leur être nécessaire, pourvu que cela s'accorde avec les exigences du service, vous savez. Mammy peut faire son somme dans un moment ou dans un autre ; il n'y a là aucune difficulté. Elle est bien la plus dormeuse créature que

j'aie jamais vue. En cousant, debout, assise, elle dort—partout et à toute heure. Il n'y a pas de danger qu'elle ne dorme pas suffisamment. Cette façon de traiter les domestiques comme s'ils étaient des fleurs exotiques ou des vases de porcelaine de Chine, est vraiment ridicule, dit Marie en se plongeant dans les profondeurs d'un volumineux coussin, et attirant à elle un flacon de sels en cristal élégamment ciselé.

— Vous voyez, continua-t-elle d'une voix languissante, suave comme la dernière exhalaison d'un jasmin d'Arabie ou quelque chose d'également éthéré, vous voyez, cousine Ophélia, que je ne parle jamais de moi. Ce n'est point mon habitude; cela ne me convient pas; et d'ailleurs, je n'ai pas la force de le faire. Mais il y a des points sur lesquels Saint-Clair et moi différons. Saint-Clair ne m'a jamais comprise, ne m'a jamais appréciée. Voilà, je crois, la cause de ma mauvaise santé. Saint-Clair a d'excellentes intentions, j'aime à le croire; mais les hommes, par nature, sont égoïstes et sans égards pour les femmes. Du moins, telle est mon impression.

Miss Ophélia, qui était douée au plus haut degré de la prudence caractéristique des habitans de la Nouvelle-Angleterre et qui avait une horreur toute particulière de se voir mêlée à des discussions de famille, commençait à prévoir quelque chose de ce genre; aussi, composant son visage et prenant un air de sévère neutralité, elle tira de sa poche un bas d'une aune de long qu'elle tenait en réserve comme un spécifique contre les tentations dont Satan, selon le docteur Watts, a l'habitude de poursuivre les gens oisifs, et se mit à tricoter énergiquement, serrant les lèvres d'une façon qui semblait clairement dire : « N'essayez pas de me faire parler; je n'ai pas à me mêler de vos affaires; » et, dans le fait, elle montrait juste autant de sympathie à ce qu'on lui disait qu'eût pu le faire un lion de pierre. Mais Marie s'inquiétait fort peu de cela. Elle avait trouvé quelqu'un à qui parler, et elle croyait de son devoir de parler; cela lui suffisait; respirant de nouveau son flacon pour se donner des forces, elle poursuivit :

— Voyez-vous, lorsque j'épousai Saint-Clair, je lui apportai en dot mes biens et mes esclaves, et j'ai légalement le droit d'en user à ma fantaisie. Saint-Clair a sa fortune et ses esclaves, et je ne demande pas mieux qu'il les administre à sa guise. Mais Saint-Clair veut toujours intervenir dans mes affaires. Il a des idées extravagantes sur une foule de choses, et notamment sur la manière de traiter les esclaves. Il agit réellement comme s'il les mettait au-dessus de moi, et même au-dessus de lui; car il les laisse lui donner toutes

sortes de tourmens, sans jamais lever le doigt contre eux. Sur certaines choses, Saint-Clair est réellement terrible, bien qu'il paraisse généralement bon, il me fait trembler. Il a mis tout sur ce pied ici, que, quoi qu'il arrive, il ne sera pas donné un coup de fouet dans la maison, excepté par lui ou par moi ; et il fait exécuter cette décision avec une fermeté que je n'ose contredire. Vous voyez d'ici le résultat. Saint-Clair ne lèverait pas la main sur un nègre, quand même toute la race lui passerait sur le corps ; et, quant à moi, vous voyez combien il serait cruel d'exiger un pareil effort de ma faiblesse. D'ailleurs, vous le savez, ces esclaves ne sont autre chose que de grands enfans.

—Je ne sais absolument rien de tout cela, et j'en remercie le Seigneur, dit laconiquement miss Ophélia.

— Bien ; mais vous aurez à l'apprendre, et vous l'apprendrez à vos dépens, si vous demeurez ici. Vous ne savez pas combien ces misérables sont irritans, stupides, déraisonnables et ingrats !

Marie semblait recouvrer ses forces comme par miracle lorsqu'elle abordait ce sujet ; elle ouvrait de grands yeux et semblait oublier tout à fait son état de langueur.

— Vous ne vous doutez pas, vous ne pouvez vous faire une idée des épreuves auxquelles ils soumettent une maîtresse de maison, journellement, en tous lieux et de toutes manières ; mais il est tout à fait inutile de s'en plaindre à Saint-Clair. Il répond par une étrange plaisanterie : il dit que nous les avons faits ce qu'ils sont et que nous devons les supporter. Il dit que tous leurs défauts viennent de nous, et qu'il serait cruel de les punir pour des fautes dont nous sommes complices. Il dit encore qu'à leur place nous ne ferions pas autrement qu'eux, comme si l'on pouvait raisonner d'eux à nous !

— Est-ce que vous ne croyez pas que Dieu les a créés d'un même sang que nous ? dit miss Ophélia.

— Non, assurément, je ne le crois pas ! Plaisante histoire, vraiment ! C'est une race dégradée.

— Ne pensez-vous pas qu'ils ont une âme immortelle ? dit miss Ophélia avec une croissante indignation.

— Oh ! pour cela, dit en bâillant Marie, personne n'en doute, mais, vouloir les mettre avec nous sur le pied de l'égalité, les comparer à nous, c'est impossible. Eh bien ! Saint-Clair n'est-il pas allé jusqu'à me dire que séparer Mammy de son mari, c'était la même chose que me séparer du mien ? Est-il possible d'établir de pareilles comparaisons ? Comme si Mammy pouvait éprouver les mêmes sentimens que moi ! Il y a une différence énorme, assurément, bien

que Saint-Clair prétende n'en pas voir. Comme si Mammy pouvait aimer ses sales petits négrillons comme j'aime mon Eva ! Et cependant Saint-Clair a sérieusement essayé de me persuader qu'il était de mon devoir, avec ma faible santé et tout ce que je souffre, de renvoyer Mammy dans sa famille et de prendre une autre esclave pour la remplacer. Oh ! pour le coup, c'en était plus que je n'en pouvais supporter. Je ne manifeste pas souvent mes sentimens ; j'ai pour principe de tout endurer en silence. C'est le triste sort de la femme, et je m'y soumets. Mais cette fois j'ai éclaté, si bien qu'il n'est plus revenu sur ce sujet depuis. Mais je remarque par ses regards, par quelques paroles lancées de temps à autre, qu'il n'a pas changé d'opinion ; c'est une contrariété, une provocation continuelles !

Ici miss Ophélia paraissait craindre beaucoup de ne pouvoir se contenir. Elle imprima à ses aiguilles un mouvement qui voulait dire bien des choses, si Marie eût pu les comprendre.

— Ainsi, continua t-elle, vous voyez quelle maison vous avez à administrer ; — une maison sans règles, où les esclaves sont abandonnés à eux-mêmes, font ce qu'ils veulent, obtiennent ce qu'ils veulent, excepté lorsque, malgré ma faible santé, je me sens assez de force pour prendre le commandement. Je saisis bien quelquefois mon nerf de bœuf et je le fais retomber sur leurs épaules, mais ce devoir est au-dessus de mes forces. Ah ! si Saint-Clair voulait faire comme les autres !

— Et que font-ils ?

— Ils envoient leurs nègres à la Calabouse, ou en quelque autre lieu, pour être fouettés. Voilà le seul moyen ! Si je n'étais une pauvre et faible créature, je crois que je les ferais marcher avec deux fois plus d'énergie que Saint-Clair.

— Et comment Saint-Clair peut-il tenir sa maison ? dit miss Ophélia ; vous m'avez dit qu'il ne frappait jamais personne.

— Les hommes ont toujours quelque chose de plus imposant que nous, vous savez ; il leur est plus aisé de se faire obéir. D'ailleurs, si vous avez observé ses yeux, vous avez dû remarquer qu'ils ont quelque chose de particulier ; lorsqu'il parle d'un ton résolu, on dirait qu'ils lancent des éclairs ; j'en suis moi-même effrayée, et les esclaves savent qu'ils doivent faire attention. J'ai beau me mettre en fureur et crier, j'obtiens moins que Saint-Clair avec un coup-d'œil, lorsqu'il est surexcité. Oh ! pour Saint-Clair, il ne faut pas se mettre en peine de lui ; voilà pourquoi il ne s'émeut pas de mes plaintes. Mais vous verrez bientôt, lorsque vous serez

à l'œuvre, qu'il n'y a rien à faire sans sévérité; ils sont si méchans, si menteurs, si paresseux!

— Vieille chanson! dit Saint-Clair en rentrant. Quel terrible compte auront à rendre ces maudites créatures, surtout sur le chapitre de la paresse! Vous voyez, cousine, dit-il en s'étendant de toute sa longueur sur un divan en face de sa femme, que, d'après les exemples que Marie et moi leur donnons, cette paresse chez eux est tout à fait inexcusable.

— Allons, Saint-Clair, vous êtes trop méchant, dit Marie.

— Vraiment! moi qui croyais parler sagement — chose étrange de ma part. — Je m'efforce toujours de corroborer vos observations.

— Vous savez bien le contraire, Saint-Clair, dit Marie.

— Alors, je me suis trompé; merci, ma chère, de l'avertissement.

— En vérité, vous voulez me provoquer, dit Marie.

— Allons, Marie, la chaleur devient accablante, et je viens à l'instant d'avoir avec Dolph une longue querelle qui m'a extrêmement fatigué; ainsi, je vous en prie, soyez aimable, et laissez-moi me reposer un instant sous la bienfaisante influence de votre sourire.

— De quoi s'agissait-il donc avec Dolph? dit Marie. L'impudence de ce drôle m'est devenue tout à fait insupportable. Je voudrais le voir quelque temps sous ma direction absolue. Je me chargerais de le remettre à sa place.

— Ce que vous dites-là, ma chère, est marqué au coin de votre bon sens et de votre perspicacité habituels, dit Saint-Clair. Quant à Dolph, voici le fait : Il s'est si longtemps étudié à imiter mes grâces et mes perfections, qu'il a fini par se prendre pour son maître; et j'ai dû l'avertir de son erreur.

— Et comment? dit Marie.

— J'ai été obligé de lui faire comprendre que je désirais garder quelques-uns de mes vêtemens pour mon usage personnel; j'ai dû aussi mettre des bornes à son luxe quant à l'usage de mon eau de Cologne, et j'ai eu la cruauté de le restreindre à l'usage d'une douzaine de mes mouchoirs de poche de batiste. Dolph prenait mal la chose et j'ai été forcé de lui parler d'un ton tout paternel pour le ramener.

— Oh! Saint-Clair, quand saurez-vous donc traiter convenablement vos domestiques? Votre indulgence pour eux est vraiment abominable, s'écria Marie.

— Eh bien! après tout, où est le mal que ce pauvre diable cherche à ressembler à son maître? Et si je l'ai assez mal élevé pour faire consister tout son bonheur en eau de Colo-

gne et en mouchoirs de batiste, pourquoi ne lui en fournirais-je pas?

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas mieux élevé ? dit brusquement miss Ophélia.

— Cela donne trop de mal ; la paresse, cousine, la paresse qui perd plus d'âmes que vous n'en pourriez guérir avec le bâton ; sans la paresse, moi-même j'aurais été un ange ; j'incline à croire que la paresse est ce que votre vieux docteur Botherem, du Vermont, a l'habitude d'appeler « *l'essence du mal moral.* » C'est une triste chose assurément.

— Une terrible responsabilité pèse sur vous autres posssesseurs d'esclaves, dit miss Ophélia. Pour tout au monde je ne voudrais m'en charger. Vous devriez bien élever vos esclaves et les traiter comme des créatures raisonnables, des créatures immortelles, dont vous aurez à répondre au tribunal de Dieu. Voilà mon opinion, s'écria la bonne demoiselle, donnant soudainement cours au zèle ardent qui n'avait fait que s'accroître dans son âme pendant la matinée.

— Allons, allons, dit Saint-Clair, se levant précipitamment, est-ce que vous avez pu apprendre à nous connaître ? Puis, s'asseyant au piano, il se mit à chanter un air brillant. Saint-Clair avait une aptitude spéciale pour la musique. Sa touche était élégante et ferme, ses doigts parcouraient le clavier avec une légèreté et une précision remarquables. Il joua l'un après l'autre plusieurs morceaux, comme un homme qui essaie de se mettre en bonne humeur. Enfin, jetant de côté sa musique, il se leva et dit gaiement :

— Eh bien ! cousine, vous nous avez donné là une excellente leçon ; vous avez accompli votre devoir, et je ne vous en aime que mieux. Je ne fais aucune espèce de doute que vous ne m'ayez lancé un vrai diamant de vérité, mais il m'a si bien atteint en plein visage, qu'il m'a été impossible de l'apprécier tout d'abord.

— Pour ma part, je ne vois pas l'utilité de telles conversations, dit Marie. S'il est quelqu'un qui fasse plus que nous pour ses nègres, je désirerais le connaître ; et le tout en pure perte, ils n'en deviennent que plus méchans. Quant à ce qui est de leur enseigner leurs devoirs, je m'y suis enrouée et fatiguée. Ils vont à l'église tant qu'ils veulent, bien qu'ils ne comprennent pas un mot du sermon ; cela ne peut leur servir à grand' chose ; n'importe, ils y vont ; ils ont tous les moyens possibles de s'améliorer. Mais, comme je l'ai dit déjà, c'est une race dégénérée ; elle le sera toujours, quoi qu'on fasse. En dépit de vos efforts, vous n'en obtiendrez rien. Voyez-vous, cousine Ophélia, j'ai essayé, et vous non. Je suis née, j'ai été élevée parmi eux, et je les connais.

Miss Ophélia pensa en avoir dit assez et garda le silence. Saint-Clair se mit à siffler un air.

— Oh ! Saint-Clair, si vous pouviez vous abstenir de siffler ; vous aggravez mon mal de tête.

— Volontiers, dit Saint-Clair. — Que pourrais-je faire encore pour vous obliger ?

— Je voudrais vous voir montrer quelque sympathie pour mes peines ; vous n'avez aucune pitié de mes souffrances !

— Oh ! mon cher ange accusateur ! dit Saint-Clair.

— Vous tenez donc à m'exaspérer, en me parlant ainsi ?

— Alors comment voulez-vous que je vous parle ? dites, je suis prêt à me conformer en tout à vos ordres.

Un rire joyeux vint en ce moment traverser les rideaux de soie de la verandah. Saint-Clair alla à la fenêtre, leva le rideau et se mit à rire aussi.

Qu'y a-t-il donc ? dit miss Ophélia s'approchant du balcon.

Tom était assis sur un petit siége de mousse au milieu de la cour, ses boutonnières garnies de branches de jasmin, et Eva, riant joyeusement, lui plaçait des guirlandes de roses autour du cou ; puis elle se perchait comme un oiseau sur ses genoux et riait aux éclats.

— O Tom, que vous êtes drôle ainsi !

Un sourire calme et bienveillant s'épanouissait sur le placide visage de Tom, qui semblait s'amuser à ce jeu autant que sa petite maîtresse. Quand il aperçut son maître, il leva sur lui un regard confus et suppliant.

— Comment pouvez-vous permettre cela à Eva ? dit miss Ophélia.

— Et pourquoi pas ? dit Saint-Clair.

— Pourquoi ? Je ne sais, mais cela me semble si horrible..

— Vous ne verriez aucun inconvénient à ce qu'un enfant caressât un gros chien, fût-il même noir ; mais jouer avec une créature qui pense, qui raisonne, qui sent, qui est immortelle, cela vous fait frémir, n'est-il pas vrai, cousine ? Je connais assez bien le préjugé qui vous domine, vous autres gens du Nord, à l'égard de la race noire ; non qu'il y ait le moindre mérite à ne point le partager, mais l'habitude produit ici ce que devrait faire le christianisme : elle détruit le préjugé de race. J'ai souvent remarqué dans mes voyages combien ce préjugé est plus fort chez vous que chez nous. Les noirs vous inspirent le même dégoût qu'un serpent ou un crapaud, et néanmoins vous vous indignez à la pensée de leurs misères. Vous aimeriez à voir cesser leur oppression, mais pour tout au monde vous ne voudriez avoir

aucun rapport avec eux. Vous les enverriez en Afrique, loin de vos yeux et de votre odorat, avec un missionnaire ou deux chargés de leur donner une éducation rapide. N'est-ce pas cela ?

— Il peut y avoir du vrai dans ce que vous dites, cousin, dit Ophélia d'un ton rêveur.

— Que feraient les pauvres et les malheureux sans les enfans ? continua Saint-Clair en s'appuyant sur le balcon et regardant Eva qui sautait dans la cour tenant Tom par la main. Le petit enfant est le seul vrai démocrate. Tom est maintenant le héros d'Eva. Pour elle, ses histoires sont des merveilles, ses chansons et ses hymnes méthodistes valent mieux qu'un opéra. Les jouets et les verroteries qui remplissent ses poches sont une mine de joyaux, et lui le plus merveilleux Tom qui ait jamais porté une peau noire. Eva est pour lui une de ces roses de l'Eden que le Seigneur a laissées tomber pour la consolation des pauvres et des opprimés, qui n'en cueillent guère d'un autre genre.

—C'est étrange, cousin, dit miss Ophélia ; à vous entendre parler, on vous prendrait pour un *professeur*.

— Un professeur ? fit Saint-Clair.

— Oui, un professeur de religion.

— Nullement, cousine ; je ne suis pas un professeur, comme on l'entend ordinairement ; et ce qui est pis encore, ce qui m'effraie, je ne *pratique* pas non plus.

—Qu'est-ce qui vous fait donc parler ainsi, alors ?

— Rien n'est plus aisé que de parler, reprit Saint-Clair. Shakspeare, je crois, fait dire à un de ses personnage : « Je pourrais plus aisément enseigner le bien à vingt personnes, que d'être un des vingt disposé à suivre mes enseignemens. » Il n'est rien au-dessus de la bonne division du travail. Parler est mon fort ; le vôtre, chère cousine, est de pratiquer.

La situation matérielle de Tom en ce moment n'avait rien dont, comme on dit, il eût trop à se plaindre.

L'amitié que lui portait la petite Eva — reconnaissance et affection instinctives d'une noble nature— l'avait engagée à solliciter de son père la faveur de l'avoir spécialement attaché à sa personne, pour lui servir d'escorte dans ses courses et promenades ; et Tom avait reçu l'ordre de négliger toutes ses autres occupations pour se mettre à la disposition de miss Eva toutes les fois qu'elle aurait besoin de lui—ordre qui, comme le peut penser le lecteur, ne lui fut rien moins

que désagréable. Il fut habillé parfaitement, car Saint-Clair attachait à ce détail une importance toute spéciale. Ses services à l'écurie étaient purement une sinécure et se bornaient à une inspection quotidienne et à la direction d'un palfrenier sous ses ordres ; car Marie Saint-Clair avait déclaré qu'elle ne voulait pas que Tom sentît l'odeur des chevaux quand il l'approcherait, et avait exigé qu'il fût dispensé de tout service qui eût pu le lui rendre désagréable et surexciter son système nerveux, si irritable, disait-elle, que la moindre odeur nauséabonde n'eût pas manqué de lui imprimer une secousse capable de terminer pour toujours ses souffrances terrestres. En conséquence, Tom, avec ses habits de drap bien brossés, son chapeau de castor, ses bottes luisantes, ses manchettes et son col irréprochables, sa grave et bonne figure noire, avait l'air assez respectable pour être au besoin évêque de Carthage, comme on dit que le furent autrefois des hommes de sa couleur.

En outre, il habitait une charmante demeure, considération à laquelle sa race impressionnable n'est jamais indifférente. Il jouissait tranquillement des oiseaux, des fleurs, des fontaines, des parfums, de la lumière et de la beauté de la cour, des tentures de soie, des peintures, des lustres, des statuettes, des dorures qui faisaient pour lui des salons de son maître une espèce de palais d'Aladin.

Si jamais l'Afrique possède une race élevée et cultivée — et son tour arrivera un jour de remplir son rôle dans le grand drame du progrès humain — la vie s'éveillera là avec une splendeur, une magnificence dont nos froides nations de l'Occident ne peuvent se former une idée. Sur cette terre lointaine et mystérieuse de l'or, des pierreries, des épices et des palmiers, des fleurs, merveilleuses et d'une prodigieuse fécondité, surgiront de nouvelles formes de l'art, un nouveau genre de splendeur ; et la race nègre, si longtemps dégradée et foulée aux pieds, nous apportera peut-être les dernières et les plus magnifiques révélations de l'industrie humaine. Ne possèdent-ils pas la douceur, l'humble docilité de cœur, l'aptitude à se reposer sur un esprit supérieur et à s'appuyer sur un pouvoir plus élevé, la simplicité enfantine et affectueuse et la facilité de pardon ? Avec toutes ces qualités, les noirs constitueront la manifestation la plus élevée de la véritable *vie chrétienne*, et, comme Dieu châtie ceux qu'il aime, peut-être a-t-il jeté cette pauvre Afrique dans la fournaise des afflictions, pour en faire la plus élevée, la plus noble des nations, dans ce royaume qu'il suscitera lorsque chaque royaume aura fourni sa carrière, car « les premiers seront les derniers et les derniers les premiers. »

Etait-ce à cela que pensait Marie Saint-Clair un dimanche matin qu'elle était debout dans la verandah, splendidement parée et agrafant autour de son délicat poignet un bracelet en diamans ? On ne saurait le dire. Mais, si ce n'était à cela, c'était à quelque chose d'aussi élevé, car Marie patronait les choses utiles, et elle se disposait en ce moment à se rendre, — couverte de diamans, de soie, de dentelles, de joyaux, — à une église fashionablepour y remplir ses devoirs de religion avec beaucoup de piété. Marie s'était fait une règle d'être toujours très-pieuse le dimanche. Elle était là, si svelte, si élégante, tous ses mouvemens avaient quelque chose de si aérien, de si onduleux, elle se drapait avec tant de grâce dans son écharpe de dentelle qui l'enveloppait comme un brouillard de vapeurs. Elle paraissait vraiment charmante ainsi, et on voyait bien qu'elle se tenait pour une très-bonne et très-élégante créature. Miss Ophélia, debout à ses côtés, formait avec elle un parfait contraste. Non qu'elle n'eût aussi une robe de soie, un châle et un mouchoir de poche également riches et de bon goût ; mais sa raideur, ses formes anguleuses, sa tenue guindée frappaient d'abord et faisaient admirablement ressortir la grâce de son élégante voisine, — la grâce selon le monde, non la grâce selon Dieu, bien entendu, ce qui n'est pas précisément la même chose.

— Où est Eva ? dit Marie.

— Elle s'est arrêtée sur l'escalier pour dire quelque chose à Mammy.

Et que disait l'enfant à Mammy sur l'escalier ? Ecoutez, lecteur, et vous entendrez, bien que Marie n'entende pas.

— Chère Mammy, je sais que votre mal de tête vous fait cruellement souffrir.

— Dieu vous bénisse, miss Eva ; j'ai toujours mal à la tête depuis quelque temps. Vous ne devez pas vous en inquiéter.

— Je suis bien contente que vous sortiez. Puis l'entourant de ses bras : Tenez, Mammy, prenez mon flacon.

— Quoi ! votre beau flacon d'or avec des diamans ? Seigneur ! miss ! cela ne serait pas convenable ; je ne puis l'accepter.

— Pourquoi pas ? Vous en avez besoin, et moi non. Maman s'en sert toujours pour le mal de tête, et il vous fera du bien ; allons, acceptez-le, pour me faire plaisir.

— Entendez-vous quelles douces paroles ! disait Mammy, pendant qu'Eva lui mettait le flacon dans le sein, l'embrassait et descendait l'escalier pour rejoindre sa mère.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêtée? lui dit celle-ci en la voyant arriver.

— Je donnais mon flacon à Mammy pour qu'elle l'emporte à l'église avec elle.

— Eva! s'écria Marie frappant du pied avec impatience, vous avez prêté votre flacon d'or à Mammy! Quand saurez-vous donc ce qui est *convenable?* Allez à l'instant le lui reprendre.

Eva parut triste et déconcertée et retourna lentement sur ses pas.

— Marie, laissez cette enfant tranquille; qu'elle fasse ce qui lui plaira, dit Saint-Clair survenant.

— Saint-Clair, comment voulez-vous qu'elle apprenne jamais à se conduire dans le monde? dit Marie.

— Dieu le sait, dit Saint-Clair; mais elle fera son chemin dans le ciel mieux que vous ou moi.

— O papa! ne parlez pas ainsi, dit Eva en lui touchant doucement le coude, cela cause du chagrin à maman.

— Eh bien! cousin, êtes-vous prêt à partir pour l'église? dit miss Ophélia en se tournant vers Saint-Clair.

— Merci, je n'y vais pas.

— Je voudrais bien voir Saint-Clair aller à l'église, dit Marie; mais il n'a pas un atôme de religion. Ce n'est vraiment pas comme il faut.

— Je le sais, dit Saint-Clair. Vous autres dames allez à l'église pour apprendre à faire votre chemin dans le monde, je crois, et votre piété rejaillit sur nous. Si je voulais assister au service divin, j'irais où va Mammy; il y a là au moins de quoi tenir un homme éveillé.

— Quoi! chez ces braillards de méthodistes? Quelle horreur! dit Marie.

— Tout ce que vous voudrez, excepté la *Mer-Morte* de vos églises, Marie. Positivement, c'est beaucoup trop exiger d'un homme. Eva, êtes-vous contente d'y aller? Voyons, restez à la maison, vous jouerez avec moi.

— Je vous remercie, papa; j'aime mieux aller à l'église.

— Est-ce que ce n'est pas horriblement ennuyeux? dit Saint-Clair.

— Je crois que c'est un peu ennuyeux, et j'ai souvent envie de dormir, aussi. Mais je m'efforce de me tenir éveillée.

— Pourquoi y allez-vous, alors?

— Pourquoi? Voyez-vous, papa, dit-elle à voix basse, ma cousine m'a dit que Dieu désire nous avoir; c'est lui qui nous donne toutes choses; ce n'est donc pas trop de faire cela pour lui. Après tout, ce n'est pas trop ennuyeux.

— Douce et adorable petite âme! dit Saint-Clair en l'em-

brassant; allez, vous êtes une bonne fille, et priez pour moi.

— Certainement, je le fais toujours, dit l'enfant en s'élançant dans la voiture après sa mère.

Saint-Clair, debout sur le perron, envoyait des baisers à sa fille pendant que la voiture s'éloignait; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— O Evangéline! tu es bien nommée, s'écria-t-il. N'es-tu pas un évangile vivant que Dieu m'a donné?

Il s'abandonna un moment à cette pensée; puis il alluma un cigare, lut le *Picayune* * et oublia son petit évangile. Était-il si différent de beaucoup d'autres?

— Voyez-vous, Evangeline, disait sa mère à celle-ci dans la voiture, il est toujours bien et convenable d'être bon pour ses esclaves; mais nous ne devons pas les traiter comme nous traiterions nos parens ou des gens de notre condition. Si Mammy était malade, par exemple, vous ne voudriez pas la faire coucher dans votre propre lit?

— Je serais au contraire très-disposée à le faire, maman, parce qu'il me serait plus facile de la soigner, et que, vous le savez, mon lit est meilleur que le sien.

Marie fut au désespoir en entendant cette réponse qui dénotait, selon elle, une absence complète de sens moral.

— Que pourrais-je donc faire pour que cette enfant me comprenne? dit-elle.

— Rien, répondit miss Ophélia, d'un ton résolu.

Eva parut triste et déconcertée pendant un moment; mais les enfans, heureusement, ne demeurent pas longtemps sur une impression, et quelques minutes après elle riait gaîment des diverses choses qu'elle apercevait chemin faisant à travers les glaces de la voiture.

. . . .

— Eh bien! mesdames, dit Saint-Clair, lorsqu'ils se retrouvèrent comfortablement assis à la table du dîner, quel était aujourd'hui le programme de l'église?

— Oh! le docteur G... a prêché un splendide sermon, dit Marie. C'était un sermon comme vous devriez en entendre. Il exprimait exactement mes idées.

— Il a dû être bien édifiant, dit Saint-Clair; le sujet était des plus vastes.

— J'entends toutes mes vues sur la société et ces sortes de choses, reprit Marie. Son texte était : « Il a fait toutes

* L'un des journaux les plus en crédit de la Nouvelle-Orléans, spécialement voué à la défense de l'esclavage.

choses belles en leur saison. » Il a démontré comment les divers ordres et distinctions dans la société sont établis de Dieu; que tout en ce monde est admirablement ordonné; qu'il doit y avoir des pauvres et des riches; que les uns sont nés pour commander et les autres pour obéir, et autres grandes vérités semblables. Il en a fait une heureuse application à la ridicule agitation qui se fait à propos de l'esclavage, et a prouvé d'une façon irrécusable que la Bible était de notre côté en faveur de nos institutions. Je voudrais que vous l'eussiez entendu.

— C'est parfaitement inutile, dit Saint Clair. Je puis apprendre mes devoirs en lisant le *Picayune*, et en fumant mon cigare, ce que, vous le savez, on ne peut pas faire à l'église.

— Eh quoi! dit miss Ophélia, vous ne croyez donc pas ces doctrines vraies?

— Vous savez que je suis un si disgracié mécréant, que l'aspect religieux de ces questions ne peut m'édifier beaucoup. Si j'avais à exprimer ma pensée sur l'esclavage, je dirais franchement, carrément: « Nous avons des esclaves pour notre convenance et nos intérêts; nous entendons les conserver. » Voilà en un mot le nœud de la question; voilà à quoi se réduisent tous ces pieux radotages. J'aime à croire que je serais compris partout et de tout le monde.

— Vraiment, Augustin, vous êtes d'une irrévérence!... dit Marie; c'est choquant de vous entendre parler ainsi.

— Choquant! ce n'est que vrai. Pourquoi ne poussent-ils pas plus loin leurs argumens religieux? Que ne nous montrent-ils, à l'aide de ce texte, la beauté, en sa saison, de boire un verre de vin de trop, de rester tard au jeu, et d'autres semblables et providentielles habitudes assez fréquentes parmi nous autres jeunes gens? Nous aimerions à leur entendre prouver que cela aussi est bon et utile, et établi de Dieu.

— Mais enfin, dit miss Ophélia, pensez-vous que l'esclavage soit bon ou mauvais?

— Je redoute, chère cousine, l'effrayante logique de la Nouvelle-Angleterre, dit Saint-Clair gaîment. Si je répondais à votre question, vous me tomberiez dessus avec une demi-douzaine d'autres, toutes plus embarrassantes les unes que les autres, et je ne tiens pas à affaiblir ma position. Je suis de ces gens qui passent leur vie à jeter des pierres dans les fenêtres des autres; mais je n'ai nulle envie d'en voir jeter dans les miennes.

— Voilà comme il parle toujours, dit Marie; vous n'obtiendrez jamais rien de lui. Je crois que c'est parce qu'il n'aime pas la religion qu'il a constamment recours aux subterfuges, comme en ce moment.

— La religion! s'écria Saint-Clair d'un ton qui fit relever la tête aux deux dames, la religion! Est-ce de la religion ce qu'on vous à débité aujourd'hui à l'église? Cette doctrine qui plie, tourne, descend, monte, pour donner satisfaction à tous les instincts égoïstes de notre société mondaine, de la religion! Ces sentimens moins scrupuleux, moins généreux, moins justes, moins compatissans envers l'homme que ma païenne et aveugle nature, de la religion! Non; pour trouver la religion, je porte mes regards au-dessus de moi, vers l'idéal divin de justice et de charité, jamais au-dessous.

— Alors, vous ne croyez donc pas que la Bible justifie l'esclavage? demanda miss Ophélia.

— La Bible était *le livre de ma mère*, reprit Saint-Clair; c'est avec ce livre qu'elle a vécu et qu'elle est morte, et je serais chagrin de penser qu'il pût contenir une telle justification. J'en serais aussi chagrin que si l'on me fournissait la preuve que ma mère buvait de l'eau-de-vie, chiquait du tabac et jurait, pour me démontrer que j'ai raison de faire la même chose. Je ne changerais pas pour cela d'opinion sur ces défauts, et je perdrais le respect que j'ai pour la mémoire de ma mère, c'est-à-dire une grande consolation, car c'en est une grande, en effet, que d'avoir en ce monde quelque chose que l'on puisse respecter. Enfin, vous le voyez, dit-il en reprenant le ton de la plaisanterie qui lui était habituel, tout ce que je demande, c'est que des objets différens soient mis dans des boîtes différentes. L'organisation sociale tout entière, tant en Europe qu'en Amérique, est fondée sur beaucoup de choses qui ne sauraient soutenir l'examen au point de vue de la stricte moralité. On sait assez généralement que les hommes n'aspirent pas à la justice absolue, mais seulement à se conduire aussi bien que le reste du monde. Donc, que quelqu'un vienne nous dire, comme homme, que l'esclavage nous est nécessaire, que nous ne pouvons nous en passer, que nous serions réduits à la mendicité en y renonçant, et que, par conséquent, nous devons y tenir de toutes nos forces; à la bonne heure! Voilà un langage ferme, clair, parfaitement défini, qui a tout le cachet de la vérité et qui, s'il faut en juger par ce qui se pratique généralement, sera approuvé par la majorité. Mais qu'au contraire, sur ce texte, un homme prenne un air de componction, allonge la face, nasille et cite l'Ecriture, j'incline aussitôt à penser qu'il n'est pas, à beaucoup près, ce qu'il voudrait bien qu'on le crût.

— Vous êtes vraiment peu charitable, dit Marie.

— Mon Dieu! reprit Saint-Clair, supposez qu'une circonstance fortuite vînt faire baisser pour toujours le prix du



coton et que la propriété humaine n'eût plus aucune valeur sur le marché, ne pensez-vous pas que nous aurions bientôt sur ce point une autre version de la doctrine de l'Ecriture? Quels flots de lumière se répandraient de la chaire tout aussitôt, et comme immédiatement on découvrirait que la Bible et la raison sont de l'autre côté!

— Eh bien! quoi qu'on en puisse penser, moi, dit Marie en s'étendant sur une chaise longue, je remercie le ciel de m'avoir fait naître dans une contrée où existe l'esclavage; je le crois légitime; je sens qu'il doit l'être, et, en tous cas, il me serait impossible de m'en passer.

— Et vous, ma petite chatte, qu'en pensez-vous? dit Saint-Clair à Eva qui entrait en ce moment, une fleur à la main.

— De quoi s'agit-il, papa?

—Qu'aimeriez-vous le mieux, de vivre comme votre oncle du Vermont, ou d'avoir comme nous une maison remplie d'esclaves?

— Oh! certainement, notre manière de vivre est bien plus agréable, répondit Eva.

—Et pourquoi cela? dit Saint-Clair en lui frappant doucement sur la tête.

—Parce que nous avons ainsi beaucoup plus de personnes à aimer, dit Eva en le regardant d'un air sérieux.

— Ah! voilà bien Eva, s'écria Marie; voilà un de ses étranges propos!

— Est-ce que c'est un étrange propos, papa? demanda tout bas Eva en montant sur les genoux de son père.

— Oui, dans l'opinion du monde, mon ange, reprit Saint-Clair. Mais où était ma petite Eva pendant le dîner?

— Oh! j'étais dans la chambre de Tom; je l'écoutais chanter, et tante Dinah m'a donné à dîner.

—Ah! vous avez entendu chanter Tom?

— Oh! oui. Il chante de si belles choses sur la Nouvelle-Jérusalem, sur les anges de lumière et sur la terre de Chanaan.

— Vous trouvez cela plus beau que l'opéra? N'est-ce pas?

—Oui, et il va me les apprendre.

—Ah! des leçons de chant? Vous allez faire des progrès.

—Oui, il chante pour moi et je lui lis la Bible; et il m'en explique le sens, vous savez.

— Sur ma parole! dit en riant Marie, voilà la plus délicieuse plaisanterie de la saison

— Tom n'est pas un mauvais interprète des Ecritures, je le jurerais, dit Saint-Clair. Tom a une prédisposition natu-

relle pour les choses de la religion. Ayant besoin des chevaux ce matin de bonne heure, je suis monté à sa petite chambre au-dessus de l'écurie, et là je l'ai entendu tenir un meeting à lui tout seul. Et de fait je n'ai rien entendu de si fervent que la prière de Tom. Il priait pour moi avec un zèle tout apostolique.

— Peut-être devinait-il que vous l'écoutiez. J'ai entendu parler déjà de tours pareils, dit Marie.

— Dans ce cas, il n'est pas un fin politique ; car il exprimait au Seigneur son opinion sur moi d'une façon assez libre. Tom semblait persuadé que j'ai grandement besoin de m'amender, et intercédait chaleureusement pour ma conversion.

— J'espère que vous la prendrez vous-même à cœur, dit miss Ophélia.

— Je vous soupçonne fort d'avoir la même opinion que lui, dit Saint Clair. Eh bien ! nous verrons ! n'est-ce pas, Éva ?

CHAPITRE XVII.

LA RÉSISTANCE DE L'HOMME LIBRE.

Comme l'après-midi tirait à sa fin, une légère agitation se manifestait dans la maison du quaker. Rachel Halliday allait et venait, choisissant dans les approvisionnemens du ménage ce qui pouvait occuper le moins d'espace et être utile aux fugitifs qui allaient partir cette nuit même. Les ombres du soir s'étendaient déjà sur l'orient ; le globe rougeâtre du soleil semblait s'arrêter mélancoliquement au bord de l'horizon, et lançait ses derniers rayons jaunes et calmes dans la petite chambre où se tenaient assis Georges et sa femme. Georges tenait son enfant sur ses genoux et la main de sa femme dans la sienne. Tous deux paraissaient sérieux et préoccupés, et l'on voyait des traces de pleurs sur leurs joues.

— Oui, Eliza, disait Georges, tout ce que vous me dites est vrai, je le sais ; vous êtes bonne, — bien meilleure que moi, et je veux tâcher de suivre vos conseils. Je veux essayer d'agir en homme libre et de penser en chrétien. Le Dieu tout Puissant sait que j'ai eu de bonnes intentions, que je me suis efforcé de bien faire, lorsque tout était contre moi ; désormais je veux oublier le passé, réprimer tout sentiment pénible et amer, lire ma Bible et apprendre à être bon.

— Et quand nous serons au Canada, dit Eliza, je pourrai vous aider. Je connais parfaitement l'état de couturière ; je sais blanchir et repasser le linge ; et à nous deux, nous pourrons gagner de quoi vivre.



— Oui, Eliza, nous serons heureux aussi longtemps que nous serons l'un à l'autre et que nous aurons notre enfant. O Eliza! si ces gens pouvaient comprendre le bonheur qu'éprouve un homme à penser que sa femme et son enfant lui appartiennent! Je me suis toujours étonné de voir des hommes qui pouvaient dire que leurs femmes et leurs enfants étaient à eux, s'agiter et se tourmenter à propos d'autre chose. Je me sens riche et fort, bien que nous ne possédions rien que nos mains. Il me semble qu'il ne me reste rien à demander à Dieu. Oui, quoique j'aie travaillé rudement tous les jours jusqu'à trente-quatre ans, que je ne possède ni une obole, ni un toit pour m'abriter, ni un coin de terre que je puisse dire mien, s'ils voulaient seulement me laisser tranquille, je serais satisfait, je leur rendrais grâce. Je travaillerai, j'enverrai à M. Shelby le prix de votre liberté et de celle de notre enfant. Quant à mon vieux maître, il a été remboursé au centuple de tout ce qu'il a dépensé pour moi. Je ne lui dois rien.

— Mais nous ne sommes pas tout à fait hors de danger, dit Eliza, nous ne sommes pas encore dans le Canada.

— C'est vrai, dit Georges, mais il me semble respirer déjà cet air libre, et cette idée me fortifie.

En ce moment on entendit des voix dans l'appartement voisin; la conversation était animée, et bientôt on entendit frapper à la porte. Eliza tressaillit et alla ouvrir.

Siméon Halliday était là en compagnie d'un frère quaker qu'il présenta à ses hôtes sous le nom de Phinéas Fletcher. Phinéas était grand et mince comme une latte; il avait les cheveux roux et sa figure avait une expression fine et rusée. Il n'avait pas l'air calme, placide, étranger à ce monde, de Siméon Halliday; c'était au contraire un homme très-éveillé et *au fait* des choses, se piquant de savoir parfaitement ce qu'il faisait et ce que faisaient les autres; particularités jurant un peu avec le chapeau à larges bords et la solennelle phraséologie des quakers.

— Notre ami Phinéas a découvert quelque chose d'important pour toi et les tiens, Georges, dit Siméon, et tu ferais bien de l'écouter.

— Voici le fait, dit Phinéas; cela prouve qu'il est bon, en certaines circonstances, de ne dormir que sur une oreille, ainsi que je l'ai toujours dit. La nuit dernière, je m'arrêtai dans une petite taverne isolée, là-bas, sur la route. Tu te rappelles l'endroit, Siméon, où nous vendîmes quelques pommes, l'année dernière, à une grosse femme, portant de grandes boucles d'oreille. J'étais fatigué d'une route pénible, et après le souper, je m'étendis dans un coin sur une pile de

sacs, et je jetai sur moi une peau de buffle, en attendant que l'on eût préparé mon lit. Et ne voilà-t-il pas que je m'endors profondément.

— Avec une oreille ouverte, Phinéas, dit tranquillement Siméon.

— Non, je dormis sur mes deux oreilles pendant une heure ou deux, car j'étais très-fatigué; mais, quand je revins un peu à moi, je m'aperçus qu'il y avait des hommes dans la chambre, assis autour d'une table, buvant et causant. J'eus bien soin, avant de remuer, d'écouter ce qu'ils disaient, car je venais d'entendre qu'il s'agissait des quakers.

— Ainsi, disait l'un, plus de doute; ils sont dans l'établissement des quakers?

Alors j'écoutai de mes deux oreilles, et j'appris qu'il parlait des fugitifs qui sont ici. Je demeurai immobile et je les entendis développer leurs plans. Ce jeune homme, disaient-ils, serait renvoyé dans le Kentucky, à son maître, qui en ferait un exemple propre à ôter aux nègres l'idée de s'enfuir. Quant à sa femme, deux d'entre eux devaient l'emmener vendre pour leur compte, à la Nouvelle-Orléans, et ils comptaient réaliser avec elle une somme de seize à dix-huit cents dollars; ajoutfant, disaient-ils, serait remis à un marchand qui l'a acheté; le garçon Jim et sa mère devaient être également renvoyés dans le Kentucky. Ils disaient que deux constables d'une ville voisine, viendraient les assister dans cette capture, et que la jeune femme devait être conduite devant le juge; un de ces hommes, petit et à la parole mielleuse, devait la réclamer comme sa propriété, et se la faire délivrer pour la conduire dans le Sud. Ils connaissent parfaitement le chemin que nous devons suivre ce soir, et ils vont nous poursuivre au nombre de six ou huit. Maintenant, que devons-nous faire?

Les diverses attitudes du groupe après cette communication eussent été dignes du pinceau d'un maître. Rachel Halliday, qui avait interrompu sa fournée de biscuits pour écouter la nouvelle, levait au ciel ses mains enfarinées, tandis que sa figure exprimait une anxiété profonde. Siméon semblait plongé dans de profondes réflexions. Eliza avait enlacé de ses bras son mari et fixait sur lui son regard. Debout, les poings fermés, l'œil en feu, Georges avait l'attitude d'un homme dont on va mettre la femme aux enchères et envoyer l'enfant à un marchand, le tout sous la sauvegarde des lois d'une nation chrétienne.

— Qu'allons-nous faire, Georges? demanda Eliza d'une voix éteinte.

— Je sais ce que j'ai à faire, dit Georges entrant dans la

petite chambre et commençant à examiner ses pistolets.

— Aïe! aïe! dit Phinéas en faisant signe de la tête à Siméon; tu vois, Siméon, ce qui se prépare.

— Je le vois, dit en souriant Siméon. Dieu veuille qu'il n'en arrive pas à cette extrémité.

— Je ne veux compromettre personne avec moi et pour moi, dit Georges. Si vous voulez me prêter votre voiture et m'indiquer le chemin, je me dirigerai seul vers la prochaine station. Jim est fort comme un géant et brave comme la mort et le désespoir, et moi aussi.

— Fort bien, ami, dit Phinéas; mais encore te faut-il un guide. Tu seras libre de te battre si tu veux; mais je sais, sur la route, deux ou trois choses que tu ignores.

— Mais je ne veux pas vous compromettre, dit Georges.

— Me compromettre, dit Phinéas avec une curieuse expression de finesse; s'il t'arrive jamais de me compromettre, je te prie de me le dire.

— Phinéas est un homme sage et avisé, dit Siméon; tu feras bien, Georges, de t'en rapporter à son jugement, et, ajouta-t il en lui posant doucement la main sur l'épaule et en indiquant les pistolets, ne te hâte jamais de t'en servir; le sang des jeunes gens est chaud.

— Je n'attaquerai personne, dit Georges. Tout ce que je demande à ce pays est de me laisser tranquillement le quitter. Mais il s'arrêta un moment; son front s'assombrit, son visage se contracta. — J'ai eu une sœur vendue à ce marché de la Nouvelle-Orléans; je sais à quoi elles sont destinées. Et je verrais tranquillement enlever et vendre ma femme, quand Dieu m'a donné deux bras vigoureux pour la défendre! Non! Que Dieu me soit en aide! je combattrai jusqu'au dernier souffle avant qu'il ne m'enlèvent ma femme et mon enfant. Pouvez-vous me blâmer?

— L'homme mortel ne peut te blâmer, Georges. La chair et le sang ne peuvent agir autrement, dit Siméon. Malheur au monde à cause de ses scandales, mais malheur à ceux par qui le scandale arrive.

— Vous même ne feriez-vous pas la même chose à ma place?

— Je prie Dieu de ne pas me soumettre à cette épreuve, dit Siméon. La chair est faible.

— Je crois que ma chair serait passablement forte en pareille circonstance, dit Phinéas étendant une paire de bras semblables aux ailes d'un moulin à vent. Je ne sais si je ne me chargerais pas de tenir un de ces gaillards, si tu avais quelque compte à régler avec lui.

— Si l'homme devait jamais résister au mal, Georges

devrait se sentir maintenant libre de le faire; mais les conducteurs de notre peuple ont enseigné une voie meilleure; car la colère de l'homme ne saurait faire l'œuvre de la justice de Dieu; mais la volonté corrompue de l'homme s'y soumet difficilement, et personne ne peut suivre cette voie si la grâce ne lui en est donnée d'en haut. Prions le Seigneur d'écarter de nous la tentation.

— C'est ce que je fais, dit Phinéas; mais si la tentation est trop forte, eh bien! qu'ils prennent garde à eux, voilà tout.

— Il est aisé de voir que tu n'es pas né d'une famille de quakers, dit en souriant Siméon; la vieille nature est encore vivace en toi.

A dire vrai, Phinéas avait été longtemps un courageux habitant des bois, un vigoureux chasseur de chevreuils, aux poignets solides, au coup-d'œil sûr. Mais étant devenu amoureux d'une jolie quakeresse, il avait cédé au pouvoir de ses charmes et s'était joint aux quakers du voisinage, et, bien qu'il fût maintenant un membre honnête, sobre et actif de cette société et que rien ne pût être allégué contre sa conduite, les plus fervens d'entre eux ne pouvaient s'empêcher de remarquer le peu de développement et d'onction de ses sentimens spirituels.

— L'ami Phinéas aura toujours sa manière d'agir à lui, dit én souriant Rachel Halliday; mais, après tout, nous ne doutons pas que son cœur ne soit à la bonne place.

— Eh bien! dit Georges, ne vaudrait-il pas mieux hâter notre fuite?

— Je me suis levé à quatre heures et je suis venu à toute vitesse, avec une avance sur eux de deux ou trois heures, s'ils ont suivi leur plan. Dans tous les cas, il n'est pas prudent de partir avant la nuit; il y a dans les villages que nous avons à traverser de mauvaises gens qui pourraient se mêler de nos affaires s'ils voyaient notre voiture, et cela nous ferait perdre plus de temps que d'attendre ici. Mais je crois que dans deux heures nous pourrons partir. Je vais voir Michael Cross et le prier de nous suivre à distance sur son excellent bidet, afin de surveiller la route et de nous avertir si l'on nous poursuit. Michael a un cheval qui peut devancer de vitesse tous les autres, et, s'il y a du danger, il nous rejoindra facilement. Je vais maintenant dire à Jim et à la vieille femme de se tenir prêts, et m'occuper des chevaux. Nous sommes fort en avance sur eux, et nous avons beaucoup de chances d'arriver à la prochaine station avant qu'ils aient pu nous atteindre. Ainsi, prends courage, Georges; ce n'est pas la première fois que je me trouve à pareille

affaire avec ceux de ta race, dit Phinéas en fermant la porte.

— Phinéas est un homme adroit, dit Siméon ; il fera pour toi tout ce qu'il est possible de faire, Georges.

— Tout ce qui m'afflige, dit Georges, c'est le danger auquel vous vous exposez à cause de nous.

— Tu nous obligeras beaucoup, ami Georges, de n'en plus parler. Nous faisons ce que notre conscience nous commande ; nous ne pouvons agir autrement. Et maintenant, mère, dit-il en se tournant vers Rachel, hâte tes préparatifs, car nous ne pouvons laisser cet ami partir à jeun.

Pendant que Rachel et ses enfans s'empressaient de pétrir un gâteau de maïs, de faire cuire le jambon et le poulet, et de préparer tous les accessoires d'un repas du soir, Georges et sa femme, assis dans leur petite chambre, les bras entrelacés, s'entretenaient comme peuvent le faire des époux qui savent que dans quelques heures ils peuvent se voir séparés pour toujours.

— Eliza, disait Georges, ceux qui possèdent des amis, des maisons, des terres, de l'argent, ne peuvent aimer comme nous aimons, nous qui sommes tout l'un pour l'autre. Avant que je vous connusse, Eliza, personne ne m'avait jamais aimé, excepté ma pauvre mère et ma sœur infortunée. Je vis la pauvre Emilie le matin du jour où le marchand l'emmena. Elle vint dans le coin où je dormais et dit : « Pauvre Georges, votre dernier ami vous quitte ! pauvre enfant, qu'allez-vous devenir ? » Je me levai, je me jetai à son cou ; je pleurais, je sanglotais, et elle aussi ; ce furent les dernières douces paroles que j'entendis pendant dix longues années ; aussi mon cœur se flétrit, je le sentais aride comme la cendre, lorsque je vous rencontrai. Votre amour m'a en quelque sorte ressuscité d'entre les morts. Depuis j'ai été un homme nouveau ! Et maintenant, Eliza, je verserai la dernière goutte de mon sang, mais ils ne vous arracheront pas de mes bras. Pour s'emparer de vous, ils devront passer sur mon cadavre.

— O Seigneur, ayez pitié de nous ! dit en sanglotant Eliza. Laissez-nous quitter ensemble ce pays, c'est tout ce que nous vous demandons.

— Dieu est-il de leur côté ? dit Georges, moins pour parler à sa femme que pour laisser déborder l'amertume de ses pensées. Voit-il tout ce qu'ils font ? Pourquoi permet-il de semblables choses ? Et ils nous disent qu'ils ont pour eux la Bible ! Certes, ils ont le pouvoir, du moins ! Ils sont riches, pleins de santé, heureux. Ils sont membres des églises et s'attendent à aller au ciel ; leur passage en cette vie est plein

de douceur ; tout va selon leurs désirs ; et de pauvres, honnêtes et fidèles chrétiens, aussi bons ou meilleurs qu'eux, rampent dans la poussière sous leurs pieds. Ils les achètent, les vendent, trafiquent du sang de leur cœur, de leurs larmes, de leurs sanglots, et Dieu les laisse faire !

— Ami Georges, dit Siméon du fond de la cuisine, écoute ce psaume ; il peut te faire du bien.

Georges approcha sa chaise de la porte, et Eliza, essuyant ses larmes, s'avança aussi pour écouter, pendant que Siméon lisait ces paroles :

« Mais pour moi, les pieds m'ont presque manqué, mes pas ont presque glissé. Parce que j'ai envié le sort des insensés, quand j'ai vu la prospérité des méchans ; ils ne sont pas dans la peine, comme les autres hommes ; ils ne sont pas affligés, comme les autres hommes. C'est pourquoi l'orgueil les enveloppe comme une chaîne, la violence les couvre comme un vêtement. Ils sont si gras que les yeux leur sortent de la tête ; ils ont plus que leur cœur ne peut désirer. Ils sont corrompus, et parlent méchamment de l'oppression ; ils parlent avec hauteur. C'est pourquoi son peuple, se retournant vers eux, et leur voyant une coupe pleine d'abondance, a dit : « Dieu sait-il cela ? Le Très-Haut a-t-il connaissance de toutes choses ? » N'est-ce pas là ce que tu sens, ami Georges ?

— C'est vrai, dit Georges, et j'aurais pu écrire tout cela moi-même.

— Eh bien, écoute encore, dit Siméon :

« Quand j'ai pensé savoir ces choses, cela a été pénible pour moi, jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire. Alors j'ai compris leur fin. Tu les as placés dans des lieux glissans, tu les as voués à la destruction. Ainsi qu'un songe quand on s'éveille, ainsi, ô Seigneur, quand tu t'éveilleras, tu mépriseras leur image. Cependant, je suis continuellement avec toi ; tu m'as tenu par la main droite. Tu me guideras par ton conseil et tu me recevras ensuite dans ta gloire. Il est bon pour moi de me rapprocher de Dieu. J'ai mis ma confiance dans le Seigneur-Dieu. »

Ces saintes paroles de vérité, prononcées par ce bon vieillard, pénétrèrent comme une musique sacrée dans le cœur harrassé et brûlant de Georges ; et une expression calme et résignée se répandit sur son beau visage lorsque Siméon eût cessé de lire.

— Si ce monde était tout, Georges, dit Siméon, tu pourrais, avec raison, demander : Où est le Seigneur ? Mais ce sont souvent ceux qui possèdent le moins en ce monde qu'il choi-

sit pour son royaume. Mets en lui ta confiance, et, quoi qu'il t'arrive ici bas, un jour il te rendra justice.

Ces paroles, prononcées par quelque prédicateur à la vie facile et plein d'indulgence pour soi-même, qui les eût laissé tomber de sa bouche comme de pieuses fleurs de rhétorique destinées à consoler des gens en détresse, n'auraient peut-être pas produit grand effet. Mais venant d'un homme qui chaque jour bravait froidement l'amende et la prison pour la cause de Dieu et de l'humanité, elles avaient une puissance irrésistible, et ramenèrent à l'instant le calme et l'énergie dans le cœur de ces pauvres et désolés fugitifs.

Rachel alors prit affectueusement Eliza par la main et la conduisit à la table. Comme ils venaient de s'y asseoir, on frappa doucement à la porte, et Ruth entra.

— Je viens apporter, dit-elle, des bas pour le petit garçon, trois paires en laine, bien doux et bien chauds. Il fera si froid, tu sais, au Canada. Te sens-tu toujours bon courage, Eliza? ajouta-t-elle en passant du côté de la jeune femme et lui pressant les mains avec effusion; puis, glissant un gâteau dans la main du petit Harry : J'en ai apporté un petit paquet pour lui, dit-elle en fouillant sa poche pour l'en tirer. Les enfans, tu sais, ont toujours besoin de manger.

— Oh! je vous remercie, vous êtes trop bonne, dit Eliza.

— Allons, Ruth, assieds-toi, tu souperas avec nous, dit Rachel.

— Je ne le peux pas. J'ai laissé John avec l'enfant, et quelques biscuits dans le four. Je ne puis m'arrêter un instant; John laisserait brûler les biscuits, et donnerait à l'enfant tout le sucre du sucrier. Voilà sa manière d'agir, dit en riant la petite quakeresse. Ainsi, adieu, Eliza! Adieu, Georges; que le Seigneur vous accorde un heureux voyage. Et elle sortit en sautillant.

Quelques instans après le souper, une grande voiture couverte s'avança devant la porte. La nuit était claire et étoilée, et Phinéas sauta lestement de son siége pour placer ses voyageurs. Georges sortit, tenant son enfant d'une main et sa femme de l'autre. Son pas était ferme, son visage avait un air calme et résolu. Rachel et Siméon venaient après eux.

— Sortez un instant, dit Phinéas aux personnes qui se trouvaient à l'intérieur, et laissez-moi disposer le derrière de la voiture pour les femmes et les enfans.

— Voici les deux peaux de buffle, dit Rachel. Arrangez les siéges aussi comfortablement que possible. C'est dur de voyager toute la nuit.

Jim sortit le premier, et aida avec sollicitude sa vieille

mère, qui s'attachait à son bras et jetait autour d'elle des regards inquiets, comme si elle s'attendait à chaque instant à voir leurs persécuteurs.

— Jim, vos pistolets sont-ils en état? dit Georges d'une voix basse, mais ferme.

— Oui, certainement, dit Jim.

— Et vous savez l'usage que vous en devez faire, s'ils viennent?

— Sans aucun doute, dit Jim en découvrant sa large poitrine et respirant longuement. Pensez-vous que je leur laisserai reprendre ma mère?

Pendant ce rapide colloque, Eliza avait pris congé de sa bonne amie Rachel. Siméon l'aida à monter dans la voiture, dans le fond de laquelle elle s'établit avec son enfant sur les peaux de buffle. La vieille femme monta ensuite et s'assit près d'elle. Georges et Jim se placèrent sur une banquette en bois devant elles, et Phinéas monta sur le siége.

— Adieu, mes amis! dit Siméon du dehors.

— Dieu vous bénisse! répondirent tous les voyageurs.

Et la voiture s'éloigna, roulant et cahotant sur la route gelée.

L'aspérité de la route et le bruit des roues rendaient toute conversation impossible. En conséquence, le véhicule continua à gronder, traversant tantôt de sombres forêts, tantôt de vastes et tristes plaines, montant sur les collines, descendant dans les vallées.

Les heures succédaient aux heures, et, cahotés sans relâche, nos voyageurs avançaient toujours. Bientôt l'enfant, profondément endormi, pesa lourdement sur les genoux de sa mère. La pauvre vieille femme oublia ses terreurs; Eliza elle-même, à mesure que la nuit avançait, malgré son anxiété, ne put parvenir à tenir ses yeux ouverts. Phinéas semblait, en somme, le plus éveillé de la compagnie, et charmait l'ennui de sa longue course en sifflant certains airs d'une orthodoxie plus que douteuse pour un quaker.

Vers trois heures, Georges entendit le bruit rapide du galop d'un cheval derrière eux à quelque distance; il heurta du coude Phinéas, qui arrêta ses chevaux pour écouter.

— Ce doit être Michaël, dit-il; je crois reconnaître le galop de son cheval. Puis il se leva et tendit avec anxiété la tête sur la route du côté où le bruit se faisait entendre.

On apercevait dans la pénombre, au sommet d'une colline éloignée, un homme galopant à toute vitesse.

— Le voilà! je crois, dit Phinéas. Georges et Jim s'élancèrent hors de la voiture, sans avoir la conscience de ce qu'ils faisaient. Immobiles, dans un morne silence, tou

fixaient leurs regards vers le messager attendu. Il s'avançait toujours. Bientôt il descendit dans la vallée, où ils le perdirent de vue ; mais ils entendaient le bruit du galop précipité de son cheval, qui devenait de plus en plus distinct. Enfin il apparut au haut d'une éminence, à portée de la voix.

— Oui, c'est Michaël, dit Phinéas. Puis, élevant la voix : Hola ! Michaël !

— Phinéas, est-ce toi ?

— Oui. Quelles nouvelles ? arrivent-ils ?

— Droit derrière nous ; huit ou dix, échauffés par l'eau-de-vie, jurant et écumant comme des loups.

Et, tandis qu'il parlait, la brise apporta le bruit lointain du galop de plusieurs cavaliers.

— Allons, vite, remontez dans la voiture, mes enfans, dit Phinéas. Si vous voulez combattre, attendez que je vous aie conduit un peu plus loin. A ces mots Georges et Jim s'élancèrent dans la voiture, et Phinéas fouetta les chevaux, qui prirent le galop. Les cavaliers les suivaient de près. La voiture sautait, bondissait et semblait voler sur le sol gelé. Mais le bruit de leurs poursuivans devenait de plus en plus distinct. Les femmes l'entendirent, et, jetant au dehors leurs regards effarés, elles aperçurent sur une hauteur éloignée un groupe de cavaliers se dessinant sur le ciel rougi par les premières lueurs de l'aurore. Ils arrivent sur une autre colline et ont évidemment découvert la voiture, dont la couverture de toile blanche s'aperçoit au loin, car le vent apporte leur brutal rugissement de triomphe. Eliza se sentit défaillir et pressa son enfant plus étroitement sur son sein, la vieille négresse priait et gémissait, Georges et Jim avaient saisi leurs pistolets avec l'étreinte du désespoir. Leurs ennemis gagnaient rapidement du terrain ; la voiture tourna court et les amena près d'une chaîne de rochers escarpés qui élevaient leur masse isolée au milieu d'une large plaine unie et découverte. Ce groupe de rochers, dont la lourde masse se détachait en noir sur le ciel brillant, semblait promettre une retraite et un abri. Il était parfaitement connu de Phinéas, qui l'avait souvent fréquenté dans ses chasses, et c'est pou l'atteindre qu'il avait lancé ses chevaux au galop.

— Nous y voici ! s'écria-t-il en arrêtant soudainement les chevaux et sautant à terre. Tout le monde dehors, et suivez-moi dans le rocher. Michaël, attache ton cheval à la voiture, conduis-la chez Amariah et ramène-le avec ses garçons pour parler à ces coquins.

En un clin d'œil ils furent hors de la voiture.

— Ici, dit Phinéas en s'emparant d'Harry ; vous deux,

chargez-vous des femmes, et courez maintenant, si vous avez jamais couru.

Ils n'avaient pas besoin d'exhortations ; plus promptement que nous ne pouvons le raconter, la troupe avait franchi la haie et courait vers les rochers, pendant que Michaël, sautant de son cheval, l'attachait à la voiture, qui s'éloignait rapidement.

— En avant ! dit Phinéas, comme ils arrivaient au rocher et découvraient, à la clarté mêlée des étoiles et de l'aurore, les traces d'un sentier rude, mais bien tracé, qui se dirigeait vers le sommet ; c'est un de nos anciens repaires de chasse. En avant !

Phinéas marchait devant, escaladant les rochers comme une chèvre, avec l'enfant dans ses bras. Jim venait après, portant sur ses épaules sa vieille mère tremblante de frayeur, et Georges et Eliza formaient l'arrière-garde. Les cavaliers arrivèrent à la haie, et, avec des cris et des imprécations, mirent pied à terre et se préparèrent à les suivre. Quelques minutes d'acension amenèrent nos fugitifs au sommet de la chaîne ; le sentier formait ensuite un étroit défilé où une seule personne pouvait passer à la fois, puis s'arrêtait tout à coup devant une crevasse large d'un mètre environ, au-delà de laquelle se dressait un groupe de rochers séparés du reste de la chaîne, s'élevant à une hauteur de trente pieds, et dont les parois ressemblaient aux murs d'une forteresse. Phinéas franchit aisément la crevasse et déposa l'enfant sur la plate-forme unie de mousse blanche et frisée qui tapissait le sommet du rocher.

— A vous, maintenant ! sautez, il y va de votre vie, dit-il tandis qu'ils sautaient l'un après l'autre. Divers fragmens de roches détachés leur faisaient une espèce de retranchement qui les dérobait à la vue de leurs agresseurs.

— Bien, nous voici tous, dit Phinéas en regardant pardessus le parapet pour guetter les assaillans, qui escaladaient tumultueusement les rochers. Qu'ils viennent nous prendre ici s'ils le peuvent. Pour y arriver, ils sont obligés de passer un à un entre ces deux rochers, à portée de vos pistolets, mes amis, voyez-vous ?

— Je le vois, dit Georges, et maintenant, comme l'affaire nous concerne, laissez-nous en courir les risques et combattre seuls.

— Pour ce qui est de combattre, tu es le bienvenu, Georges, dit Phinéas en mâchant quelques feuilles de checkerberry ; mais j'ai bien le droit de regarder, je suppose. Vois-tu ces gaillards discuter là-bas et lever le bec en l'air comme des poules prêtes à s'envoler sur leur perchoir ? Ne

ferais-tu pas mieux de leur envoyer un mot d'avis avant qu'ils ne tentent l'escalade, pour les prévenir qu'ils seront bel et bien fusillés s'ils s'y frottent ?

La troupe réunie en bas, plus facile à distinguer maintenant à la clarté de l'aurore, se composait de nos vieilles connaissances, Tom Loker et Marks, suivis de deux constables et d'une bande de vagabonds recrutés à la dernière taverne avec quelques verres d'eau-de-vie et la promesse de leur faire voir un troupeau de nègres pris au piége.

— Eh bien ! Tom, dit l'un d'eux, voilà vos lapins pris au gîte.

— Oui ; je les ai vus grimper là-haut, dit Tom, et voici le sentier qui y conduit. Je suis d'avis de monter droit à eux. Ils ne peuvent sauter en bas, et il ne faudra pas beaucoup de temps pour nous en emparer.

— Mais, Tom, ils peuvent faire feu sur nous de derrière les rochers, dit Marks ; ce serait une vilaine affaire, voyez-vous.

— Fi ! dit Tom en ricanant, vous ne pensez qu'à sauver votre peau, Marks. Il n'y a pas de danger. Les nègres sont si lâches !

— Je ne vois pas pourquoi je ne songerais pas à sauver ma peau, dit Marks ; c'est ma meilleure, et quelquefois les nègres se battent comme de vrais diables.

En ce moment, Georges parut au sommet du rocher et leur dit d'une voix calme et claire :

— Messieurs, qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Nous sommes à la recherche d'une troupe de nègres fugitifs, dit Tom Loker : Georges Harris, Eliza Harris et leur fils, Jim Selden et une vieille femme. Nous avons ici des officiers de justice et des ordres pour les saisir. Et c'est ce que nous allons faire, entendez-vous ? N'êtes-vous pas Georges Harris, appartenant à M. Harris, du comté de Shelby, dans le Kentucky ?

— Je suis Georges Harris. Un M. Harris, du Kentucky, m'appelait sa propriété. Mais maintenant je suis un homme libre, foulant le sol libre de Dieu, et ma femme et mon enfant m'appartiennent. Jim et sa mère sont ici. Nous avons des armes pour nous défendre, et nous entendons nous en servir. Vous pouvez monter si cela vous fait plaisir. Mais le premier de vous qui arrive à portée de nos balles est un homme mort ; ainsi du second, du troisième et jusqu'au dernier.

— Oh ! venez ! venez ! dit en s'avançant et en se mouchant un petit homme bouffi. Jeune homme, il ne vous convient pas de parler ainsi. Vous le voyez, nous sommes des officiers de justice. Nous avons pour nous la loi, la force et

le reste ; mais vous feriez mieux de vous rendre paisiblement, car il faudra toujours que vous en arriviez là.

— Je sais fort bien que vous avez la loi de votre côté et la force, dit Georges d'un ton amer. Vous voulez vous emparer de ma femme pour la vendre à la Nouvelle-Orléans, jeter mon enfant comme un veau dans le parc d'un marchand et renvoyer la vieille mère de Jim à la brute qui l'accablait de coups de fouet et de mauvais traitemens parce qu'il ne pouvait maltraiter son fils. Vous voulez nous renvoyer Jim et moi pour être fouéttés, torturés et écrasés sous les talons de ceux qui s'appellent nos maîtres. Et vos lois vous y autorisent. Honte sur vous et sur elles ! Mais vous ne nous tenez pas encore. Nous ne reconnaissons pas vos lois ; nous ne reconnaissons pas votre pays ; nous sommes libres ici, sous le ciel de Dieu, aussi libres que vous, et, par ce Dieu tout puissant qui nous a faits, nous combattrons pour notre liberté jusqu'à la mort.

Georges était en pleine vue, sur le sommet du rocher, pendant qu'il faisait ainsi sa déclaration d'indépendance. Les premiers rayons du jour coloraient son visage bruni ; le désespoir et l'indignation enflammaient son œil noir ; et comme s'il en appelait de la justice des hommes à la justice de Dieu, il étendait, en parlant, sa main vers le ciel.

S'il eût été un jeune Hongrois, soutenant bravement dans quelque défilé de ses montagnes la retraite de fugitifs échappant à l'Autriche pour se rendre en Amérique, nous aurions vu là le sublime de l'héroïsme ; mais comme ce n'était qu'un jeune homme de race africaine, protégeant la fuite de malheureux esclaves qui s'efforçaient de passer d'Amérique au Canada, nous sommes trop bien élevés, trop patriotes, pour voir là aucune espèce d'héroïsme ; et si quelques-uns de nos lecteurs ne font pas comme nous, que ce soit sous leur propre responsabilité. Quand des Hongrois désespérés se fraient, au mépris des poursuites et des lois de leur gouvernement légitime, un passage en Amérique, ils sont les bienvenus, la presse et le cabinet applaudissent. Lorsque des esclaves au désespoir en font autant, c'est toute autre chose.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'attitude, le regard, la voix, les gestes de l'orateur réduisirent pour un moment les assaillans au silence. Il y a dans la hardiesse et la détermination quelque chose qui impose même aux plus grossières natures. Marks était le seul qui ne fût pas touché. Il avait résolument armé son pistolet, et dans le court silence qui se fit après l'allocution de Georges, il fit feu sur lui.

— Voyez-vous, on vous le paiera aussi cher mort que vif

dans le Kentucky, dit-il froidement, en essuyant son pistolet sur la manche de son habit.

— Georges fit un bond en arrière, — Éliza poussa un cri : la balle avait passé près des cheveux du mari, avait presque touché les joues de la femme, et était allée se loger dans un arbre au-dessus d'eux.

— Ce n'est rien, Eliza, dit vivement Georges.

— Tu ferais bien mieux de ne pas te mettre en vue pour prononcer des harangues; dit Phinéas, ce sont de vils gredins.

— Maintenant, Jim, voyez si vos pistolets sont en état, et gardez le passage avec moi. Je fais feu sur le premier qui se présente ; vous prenez le second, et ainsi de suite. Il importe, vous le savez, de ne pas perdre deux coups sur un homme.

— Mais si vous ne le touchez pas ?

— Je le toucherai, dit froidement Georges.

— A la bonne heure ! il y a de l'étoffe dans ce gaillard-là, murmura entre ses dents Phinéas.

La troupe d'en bas, après le coup de feu de Marks, demeura un instant indécise.

— Je crois que vous en avez touché un, dit un des hommes ; j'ai entendu un cri.

— Je vais en aller chercher un là-haut, dit Tom. Je n'ai jamais eu peur des nègres, et je ne commencerai pas maintenant. Qui vient après moi ? dit-il en s'élançant sur le rocher.

Georges entendit distinctement ces mots. Il prit son pistolet, l'examina, et le dirigea vers le point du défilé où le premier homme devait apparaître.

Un des plus courageux de la troupe suivait Tom, et l'élan ainsi donné, tous s'élancèrent en avant, les derniers poussant les premiers plus vite que ceux-ci n'auraient voulu aller. Ils avançaient, et bientôt on vit paraître la forme massive de Tom presque au bord de la crevasse.

— Georges tira, la balle frappa Tom dans le côté ; mais, quoique blessé, il ne battit point en retraite, et rugissant comme un taureau furieux, il s'élança de l'autre côté de la crevasse.

— Ami, lui dit Phinéas, en se jetant tout à coup au-devant de lui, et le repoussant avec ses longs bras, on n'a pas besoin de toi ici.

Il retomba dans la crevasse, roulant parmi les arbres, les buissons, les souches et les pierres détachées, jusqu'au fond de l'abîme, à trente pieds de profondeur, où il demeura étendu, meurtri et gémissant. La chute eût été mortelle, si elle n'eût été amortie par les branches d'un gros arbre auxquel-

les s'étaient accrochés ses habits ; elle avait été rude cependant et rien moins qu'agréable.

— Que le Seigneur nous soit en aide, ce sont de vrais diables, dit Marks, dirigeant la retraite en bas du rocher d'un meilleur cœur qu'il ne s'était porté à l'attaque, tandis que le reste de la colonne se précipitait tumultueusement à sa suite, le gros constable, particulièrement, soufflant et haletant d'une façon fort énergique.

— Camarades, dit Marks, vous feriez bien de faire le tour et d'aller relever le pauvre Tom pendant que je vais, sur mon cheval, chercher du secours. Et, sans s'inquiéter des huées et des railleries de ses acolytes, joignant l'action à la parole, il lança son cheval au galop et s'enfuit à toute bride.

— Vit-on jamais pareille vermine ? dit l'un des hommes. Nous venons ici dans son intérêt, et il nous plante là, comme vous voyez, le misérable !

— Il faut cependant relever le camarade, dit un autre ; mais le diable soit de moi si je m'inquiète qu'il soit mort ou vivant.

Guidés par les gémissemens de Tom, la bande se fraya un passage à travers les troncs d'arbres, les souches, les broussailles, jusqu'à l'endroit où notre héros gisait, gémissant et jurant alternativement avec une égale véhémence.

— Vous criez bien fort, Tom, lui dit l'un d'eux. Etes-vous gravement blessé ?

— Je n'en sais rien. Relevez-moi. Pouvez-vous ? Au diable cet infernal quaker ! Sans lui j'en aurais fait dégringoler un ici à ma place, qui saurait ce que c'est.

Avec beaucoup de peine et de gémissemens le héros blessé fut relevé, et, soutenu par les aisselles, on le conduisit auprès des chevaux.

— Si vous pouviez seulement me conduire à la taverne, à un mille d'ici, dit-il. Donnez-moi un mouchoir ou quelque chose pour arrêter le sang de cette maudite blessure.

Georges, regardant du haut du rocher, les vit essayer de hisser en selle le corps massif du blessé. Après quelques efforts infructueux, il chancela et retomba lourdement à terre.

— Oh ! j'espère qu'il n'est pas mort ! dit Eliza, qui, ainsi que les autres, avait suivi des yeux cette opération.

— Pourquoi ? dit Phinéas ; il le mérite bien.

— Parce qu'après la mort vient le jugement, dit Eliza.

— Oui, dit la vieille femme, qui, pendant toute l'affaire, n'avait fait que gémir et prier à la manière des Méthodistes, c'est un terrible cas pour l'âme de la pauvre créature.

— Sur ma parole, je crois qu'ils le laissent là, dit Phinéas.

Et en effet, après quelque hésitation et avoir paru un moment se consulter, toute la bande monta à cheval et s'éloigna. Quand on l'eut tout à fait perdue de vue, Phinéas se mit lui-même en mouvement.

— Voilà qui est bien, dit-il. Maintenant, il nous faut descendre et faire un bout de chemin à pied. J'ai chargé Michaël d'aller en avant pour nous amener du renfort, et il doit revenir de ce côté avec la voiture. Mais nous aurons, je crois, à faire un bout de la route à pied avant de les rencontrer. Dieu veuille qu'il arrive bientôt ! Il est de bonne heure, et il ne peut y avoir encore beaucoup de voyageurs sur la route. Nous ne sommes guère qu'à deux milles du lieu où nous pouvons nous arrêter. Si la route n'avait pas été si mauvaise hier au soir, ils ne nous auraient pas rattrapés.

Arrivés près de la haie, ils aperçurent au loin sur la route leur voiture qui revenait, accompagnée de quelques hommes à cheval.

— Bon ! voilà Michaël, et Stephen, et Amariah ! s'écria joyeusement Phinéas. Maintenant, nous voilà aussi en sûreté que si nous étions arrivés.

— Alors arrêtons-nous, dit Eliza, et faisons quelque chose pour ce pauvre homme, qui gémit affreusement.

— Ce ne sera là rien de plus que se conduire en chrétiens, dit Georges ; allons le relever et emmenons-le.

— Et il sera pansé par les quakers ! dit Phinéas. Très-bien, cela ! Je n'y vois pas d'inconvénient. Laissez-moi voir un peu dans quel état il se trouve. Et Phinéas, qui, dans le cours de sa vie de chasseur, avait acquis quelques rudimens de chirurgie, s'agenouilla auprès du blessé et l'examina avec soin.

— Marks, dit Tom d'une voix éteinte ; est-ce vous, Marks ?

— Non, ce n'est pas lui, ami, dit Phinéas ; Marks s'inquiète fort peu de toi, pourvu qu'il sauve sa peau. Il y a longtemps qu'il est parti.

— Je crois que j'ai mon affaire, dit Tom. Maudit chien de poltron ! me laisser mourir seul ! Ma pauvre vieille mère me l'avait toujours dit que je finirais ainsi.

— Miséricorde ! entendez la pauvre créature. Il a une mère, dit la vieille négresse ; je ne puis puis m'empêcher de le plaindre.

— Doucement, doucement, ne te démènes pas tant, l'ami, dit Phinéas à Tom, qui se débattait et repoussait sa main. Tu n'as aucune chance d'en revenir si je n'arrête le sang. Et Phinéas se mit à confectionner une espèce d'appareil avec

son mouchoir de poche et ce que put lui fournir la compagnie.

— C'est vous qui m'avez poussé en bas, dit Tom languissamment.

— Parbleu ! si je ne t'y avais pas poussé, c'est toi qui nous y aurait poussés, dit Phinéas, se disposant à poser l'appareil. Là, là, laisse-moi fixer ce bandage. Nous te voulons du bien ; nous sommes sans rancune, et allons te conduire dans une maison où tu seras soigné tout d'abord aussi bien que pourrait le faire ta propre mère.

Tom poussa un soupir et ferma les yeux. Chez les hommes de son espèce, la vigueur et la résolution sont toutes physiques, et s'évanouissent avec le sang qui coule ; c'était pitié vraiment que de voir l'abattement de ce corps gigantesque.

Le renfort était arrivé. Les bancs de la voiture furent enlevés. Des peaux de buffles, pliées en quatre, furent étendues d'un côté, et quatre hommes, non sans grande difficulté, parvinrent à déposer sur ce lit la lourde personne de Tom. Pendant le transport, il avait entièrement perdu connaissance. La vieille négresse, dans l'excès de sa compassion, s'assit au fond, et prit la tête du blessé sur ses genoux. Eliza, Georges et Jim s'arrangèrent le mieux qu'ils purent dans l'espace qui restait, et la troupe se remit en marche.

— Que pensez-vous de son état ? dit Georges, assis sur le devant, à côté de Phinéas.

— Oh ! ce n'est qu'une blessure assez profonde dans les chairs ; mais la chute et les écorchures ne lui ont pas fait de bien. Il a perdu beaucoup de sang, et avec le sang, tout courage et toute énergie ; mais il s'en tirera, et cela pourra lui apprendre une chose ou deux.....

— Je suis bien aise de vous entendre parler ainsi, dit Georges. C'eût été toujours pour moi un fardeau pesant à ma conscience que d'avoir causé sa mort, même dans une si juste cause.

— Oui, dit Phinéas, tuer est toujours une vilaine opération, qu'il s'agisse d'un homme ou d'un animal. J'ai été un grand chasseur dans mon temps ; eh bien ! je te le dirai, j'ai vu une fois un daim que j'avais abattu, blessé et mourant, me regarder avec un tel œil que j'ai senti que c'était mal de l'avoir tué, et lorsqu'il s'agit de créatures humaines, c'est encore plus sérieux ; car, comme dit ta femme, « après la mort vient le jugement. » Aussi ne trouvé-je pas, en cette matière, les idées de mes coreligionnaires trop rigoureuses, et, considérant combien elles m'élèvent à mes propres yeux,

je me sens bien près de tomber tout à fait d'accord avec eux là-dessus.

— Qu'allons-nous faire de ce pauvre homme? dit Georges.

— Oh! nous allons le porter chez Amariah. Il y a là la vieille grand'maman Stephens,—Dorcas, comme ils l'appellent,—qui est une étonnante garde-malade; c'est chez elle une vocation naturelle, et elle n'est jamais plus dans son élément que quand elle a un malade à veiller. Nous pouvons le lui confier pendant une semaine ou deux.

Au bout d'une heure environ, nos voyageurs fatigués arrivèrent à une jolie ferme, où un abondant déjeûner les attendait. Tom Loker fut déposé avec précaution dans un lit plus propre et plus doux qu'il n'avait jamais été dans ses habitudes d'en occuper; sa blessure fut pansée et bandée avec soin. Il était là couché languissamment comme un enfant fatigué, ouvrant et fermant alternativement les yeux et promenant un regard étonné sur les blancs rideaux et sur les douces figures qui allaient et venaient dans la chambre. Et ici, nous prendrons congé, pour le moment, des personnages qui viennent de nous occuper.

CHAPITRE XVIII.

EXPÉRIENCES ET OPINIONS DE MISS OPHÉLIA.

Notre ami Tom, dans ses innocentes réflexions, comparait souvent l'esclavage où il se trouvait jeté à l'heureuse destinée de Joseph en Égypte. En effet, chaque jour le portait plus avant dans l'estime de son maître, et l'analogie paraissait plus sensible.

Saint-Clair était indolent et tenait peu de compte de l'argent. Jusqu'alors l'achat des provisions avait été confié à Adolphe, qui était tout aussi extravagant, tout aussi prodigue que son maître; et tous deux gaspillant à l'envi, l'argent disparaissait comme par enchantement. Habitué depuis l'enfance à regarder la fortune de son maître comme l'objet de sa plus vive sollicitude, Tom avait peine à réprimer la douleur qu'il ressentait à la vue de ces folles prodigalités, et ne put s'empêcher d'hasarder quelques observations timides et détournées, à la manière des gens de sa race.

Saint-Clair l'employa d'abord accidentellement; mais, frappé de la droiture de son esprit et de sa capacité en affaires, il lui accorda bientôt sa confiance au point de le charger du marché et de l'achat de toutes les provisions.

—Non, non, Adolphe, dit un jour Saint-Clair à ce dernier

qui se plaignait de se voir dépossédé de ces fonctions ; laissez Tom faire seul. Vous achetez tout ce dont vous croyez avoir besoin ; Tom s'inquiète du prix, et agit en conséquence ; et je verrais bientôt la fin de mon argent si je ne chargeais quelqu'un d'y veiller.

Investi de la confiance illimitée d'un maître insouciant, qui lui remettait un billet sans le regarder et empochait la monnaie sans compter, Tom avait ainsi toute facilité de devenir un malhonnête homme ; mais l'incorruptible simplicité de sa nature, fortifiée par la foi chrétienne, le garantissait contre toute tentation de ce genre, et il se croyait tenu à une probité d'autant plus scrupuleuse que la confiance que son maître lui témoignait était plus complète.

Il n'en était pas de même d'Adolphe. Irréfléchi, égoïste, livré à lui-même par un maître qui trouvait beaucoup plus commode de laisser faire que de réprimer, il en était arrivé à à une telle confusion du *mien* et du *tien*, en ce qui concernait son maître et lui, que Saint-Clair avait fini par s'en inquiéter sérieusement. Son bon sens naturel lui montrait combien était injuste et dangereuse cette façon de traiter ses serviteurs. Une sorte de remords chronique le suivait partout, trop faible toutefois pour le décider à changer de conduite ; ce remords même finissait toujours par une réaction dans le sens de sa fatale indulgence : il passait légèrement sur les fautes les plus graves, parce qu'il avait l'intime conviction que ses subordonnés ne s'en fussent jamais rendus coupables, s'il avait rempli ses devoirs envers eux.

Tom éprouvait pour son jeune maître si gai, si léger, si beau, un singulier mélange de dévoûment, de respect et de paternelle sollicitude. Que Saint-Clair ne lût jamais la Bible, qu'il ne mît jamais le pied à l'église ; qu'il trouvât matière à plaisanter sur toute chose ; qu'il passât les soirées du dimanche à l'Opéra ou dans tout autre théâtre ; qu'il fréquentât plus qu'il n'aurait fallu les parties où l'on fêtait autre chose que la tempérance, les clubs, les soupers—c'étaient là toutes choses que Tom pouvait remarquer aussi bien que personne, et sur lesquelles il avait basé sa conviction que *massa n'était pas chrétien* — conviction toutefois qu'il se serait bien gardé d'exprimer ; mais lorsqu'il se trouvait seul dans son petit dortoir, il adressait au ciel, dans sa naïve et simple manière, de ferventes prières pour la conversion de son jeune maître. Non pas que Tom, avec le tact qui distingue sa caste, ne trouvât le moyen de faire de temps en temps quelque observation. Ainsi, le lendemain du dimanche dont nous avons parlé, Saint-Clair, qui s'était rendu à un festin de beaux esprits, fut rapporté chez lui, entre une et deux heures du ma-

tin, dans un état qui indiquait clairement le triomphe des appétits physiques sur l'intelligence. Tom et Adolphe l'aidèrent à se mettre au lit ; ce dernier riait beaucoup, trouvant l'aventure fort plaisante et se moquant de l'horreur qu'éprouvait le pauvre Tom, assez simple pour passer le reste de la nuit à prier pour son jeune maître.

— Eh bien ! Tom, qu'attendez-vous ? lui dit le lendemain Saint-Clair, assis dans sa bibliothèque, en robe de chambre et en pantoufles. Saint-Clair venait de lui confier de l'argent et de le charger de diverses commissions. — Est-ce que tout n'est pas en règle, Tom ? ajouta-t-il en voyant le nègre immobile.

— J'ai peur que non, massa, dit Tom d'un air grave.

Saint-Clair quitta son journal, posa sa tasse de café sur la table, et regarda Tom.

— Eh bien ! Tom, de quoi s'agit-il ? Vous êtes solennel comme un cercueil.

— J'éprouve une grande peine, massa. J'avais toujours pensé que massa serait bon envers tout le monde.

— Eh bien ! Tom, ne l'ai-je pas été ? Allons, que désirez-vous ? Quelque chose vous manque, je suppose, et ceci est la préface d'une demande.

— Massa a toujours été bon pour moi. Je n'ai pas à me plaindre de ce côté. Mais il y a quelqu'un envers qui massa n'est pas bon.

— Comment ! Tom, que voulez-vous dire ? Expliquez-vous.

— La nuit dernière, entre une et deux heures, cette idée m'est venue, et j'y ai alors gravement réfléchi : Massa n'est pas bon pour lui-même.

Tom prononça ces mots le dos tourné à son maître et la main sur le bouton de la porte. Saint-Clair rougit vivement, mais il se mit à rire.

— Ah ! voilà tout ! est-ce tout ? dit-il avec la plus insouciante gaîté.

— Tout ! dit Tom en se retournant subitement et tombant à genoux. O mon cher jeune maître, dit-il, j'ai si peur que ce ne soit la perte de *tout* — *tout* — corps et âme. Le Bon Livre dit : *Le péché mord comme un serpent*, *et pique comme une vipère*, mon cher maître.

La voix de Tom était entrecoupée, des larmes coulaient sur ses joues noires.

—Pauvre insensé ! dit Saint-Clair, qui pleurait aussi. Allons, relevez-vous, Tom, je ne vaux pas la peine qu'on se lamente ainsi sur mon sort.

Mais Tom ne se relevait pas et le regardait d'un air suppliant.

— Eh bien! je ne partagerai plus leurs maudites orgies. Sur mon honneur, Tom, je n'irai plus. Je ne sais pourquoi je n'ai cessé d'y aller depuis longtemps. Je les ai toujours eues en horreur, et je me méprise moi-même lorsque je m'y abandonne. Allons, Tom, essuyez vos yeux et allez à vos affaires. Allons, allons, pas de bénédictions. Je ne suis pas si bon, dit-il en le poussant doucement vers la porte. Je vous engage ma parole d'honneur, Tom, que vous ne me reverrez plus en cet état. Et Tom sortit essuyant ses yeux, et le cœur plein d'une douce satisfaction.

— Et je lui tiendrai parole, dit Saint-Clair en fermant la porte.

Et il le fit; car le grossier sensualisme, sous quelque forme que ce fût, n'avait aucun attrait pour sa nature.

Mais, pendant que ceci se passait, qui dira les tribulations multiples de miss Ophélia, qui venait d'entrer dans les rudes fonctions de directrice d'un ménage du Sud?

Il existe une très-grande différence entre les esclaves des divers établissemens du Sud, selon le caractère et la capacité des maîtresses qui les ont élevés.

Dans le Midi, aussi bien que dans le Nord, il y a des femmes douées d'un talent extraordinaire pour commander, et d'un tact tout particulier pour l'éducation des esclaves. Il en est qui parviennent avec une facilité apparente, sans sévérité, à soumettre à leur volonté les divers membres de leur petit état, à tirer parti de leurs qualités spéciales, à compenser les défauts des uns par le zèle des autres, et à former un ensemble plein d'ordre et d'harmonie.

Mme Shelby, dont nous avons déjà fait mention, était une de ces ménagères, et nos lecteurs en peuvent avoir quelque fois rencontré de semblables. Si elles ne sont pas communes dans le Sud, c'est parce qu'elles ne sont communes nulle part. On les trouve là aussi souvent qu'ailleurs, et lorsqu'elles s'y trouvent, l'état particulier de la société leur offre une brillante occasion de mettre en évidence leurs talens domestiques.

Telle n'était pas Marie Saint-Clair; telle n'avait pas été sa mère. Indolente et puérile, sans fixité dans les idées et sans prévoyance, les esclaves élevés par ses soins ne pouvaient que lui ressembler, et le tableau qu'elle avait fait à Ophélia de la confusion qui régnait dans la famille n'avait rien d'exagéré, bien qu'elle ne l'eût pas attribué à la véritable cause.

Le premier jour de sa régence, miss Ophélia fut debout à quatre heures du matin; ayant elle-même fait sa chambre,

ainsi qu'elle en avait l'habitude depuis son arrivée, au grand étonnement de la femme de chambre, elle se prépara à une vigoureuse attaque des armoires et des cabinets dont elle avait les clefs.

Le garde-manger, la lingerie, l'armoire à la vaisselle, la cuisine, la cave subirent ce jour-là une terrible inspection. Des mystères jusque-là ensevelis dans les ténèbres furent mis au jour, au point de répandre l'alarme parmi les principautés de la cuisine et de l'appartement, et de soulever contre « ces dames du Nord » les étonnemens et les murmures de la gent domestique.

La vieille Dinah, la cuisinière en chef, souveraine absolue dans le département de la cuisine, entra en fureur contre ce qu'elle considérait comme une usurpation de ses priviléges. Jamais baron féodal du temps de la Grande-Charte ne ressentit plus vivement quelque empiétement de la couronne.

Dinah avait un caractère original, et ce serait faire injure à sa mémoire que de ne la point faire connaître au lecteur. Elle était née essentiellement cuisinière, comme tante Chloé — le talent culinaire étant naturel aux femmes de race africaine ; mais Chloé était une cuisinière savante et méthodique, qui procédait avec une régularité invariable, tandis que Dinah était un génie formé de lui-même, et comme les génies en général, était positive, entêtée et excentrique au suprême degré.

Ainsi qu'une certaine classe de philosophes modernes, Dinah dédaignait profondément la logique et la raison sous quelque forme que ce fût, et se réfugiait toujours dans la certitude intuitive. Sur ce terrain elle était inexpugnable. Ni talent, ni autorité, ni explications n'eussent pu lui persuader qu'une autre manière de voir était meilleure que la sienne, ou que sa façon d'agir pût être modifiée en quoi que ce fût. Son ancienne maîtresse, la mère de Marie, avait dû céder sur ce point ; et miss Marie, ainsi qu'elle l'appelait, même depuis son mariage, avait trouvé plus commode de céder que de combattre ; de sorte que Dinah avait exercé le suprême pouvoir. Cela lui était d'autant plus facile, qu'elle était passée maîtresse dans cette diplomatie de bas étage qui sait allier aux manières les plus serviles la plus inflexible opiniâtreté.

Dinah possédait au suprême degré et dans toutes ses branches l'art de fabriquer des excuses. C'était pour elle un axiome qu'une cuisinière ne peut avoir tort ; et une cuisinière du Sud ne manque pas de têtes ni d'épaules sur lesquelles elle peut faire retomber ses péchés et ses fautes, de façon à se maintenir complétement immaculée. Si quelque partie du dîner était défectueuse, elle trouvait aussitôt cinquante raisons irréfu-

tables ; c'était incontestablement la faute de cinquante autres personnes que Dinah gourmandait avec un zèle impitoyable.

Mais il était très-rare que l'on eût à se plaindre du résultat des opérations culinaires de Dinah. Bien que sa manière de procéder fût embrouillée et pleine de circuits, sans aucun calcul de temps et de lieu — bien que sa cuisine eût continuellement l'air d'avoir été bouleversée par un ouragan, et qu'il y eût pour chaque ustensile autant de places qu'il y a de jours dans l'année, cependant, si on avait la patience d'attendre son bon moment, elle ne manquait jamais de servir un dîner parfait, et au style duquel un épicurien n'eût rien trouvé à reprendre.

C'était alors l'heure où commençaient les préparatifs du dîner. Dinah qui avait besoin de réflexion et de repos, et qui aimait à prendre ses aises, était assise sur le plancher de la cuisine, fumant un tronçon de pipe qu'elle affectionnait particulièrement, et qu'elle allumait en guise d'encensoir toutes les fois qu'elle sentait le besoin d'inspiration dans ses arrangemens. C'était de cette façon que Dinah invoquait les muses domestiques.

Autour d'elle étaient assis divers membres de cette florissante race qui pullule dans les maisons du Sud, les uns occupés à écosser des pois, à peler des pommes de terre, les autres à arracher le duvet des volailles, etc. ; de temps à autre Dinah interrompait ses graves méditations pour administrer sur la tête de ses jeunes coopérateurs quelques coups de la cuiller à pot qu'elle avait à côté d'elle. Dans le fait, Dinah faisait peser sur cette armée de jeunes têtes laineuses un sceptre de fer, et semblait avoir l'intime persuasion qu'ils n'avaient été mis au monde que pour *épargner ses pas*, selon son expression. Telle était la base du système sous lequel elle avait grandi, et qu'elle avait poussé aux derniers perfectionnemens.

Après avoir fait l'inspection de toutes les autres parties de la maison, miss Ophélia fit son entrée dans la cuisine. Dinah, instruite par diverses rumeurs de ce qui se préparait, et résolue à se tenir sur la défensive, avait pris la détermination de résister à toute nouvelle mesure, de n'en tenir nul compte, en se gardant bien toutefois de faire aucun acte d'opposition ostensible.

La cuisine était une grande pièce pavée en briques ; sur tout un côté s'étendait une large et antique cheminée que Saint-Clair avait en vain voulu persuader à Dinah de remplacer par les commodités du fourneau moderne. Elle n'en voulut jamais entendre parler. Jamais puséiste ou conserva-

teur de n'importe quelle école ne se montra plus inflexiblement attaché aux inconvéniens consacrés par le temps.

Lorsque Saint-Clair revint de son voyage dans le Nord, frappé de l'ordre méthodique qui régnait dans la cuisine de son oncle, il s'était empressé de fournir amplement la sienne d'armoires, de buffets, et de divers appareils pour y établir la régularité, dans la pensée illusoire que Dinah en tirerait parti. C'est absolument comme s'il eût fait cette dépense pour un écureuil ou une pie. Les nouveaux tiroirs et armoires devinrent autant de nouvelles cachettes pour les vieux chiffons, les vieux peignes, les vieilles chaussures, les vieux rubans, les fleurs artificielles fanées, et autres fantaisies dont Dinah faisait ses délices.

Quand miss Ophélia entra dans la cuisine, Dinah ne se leva pas, mais continua à fumer tranquillement, suivant obliquement et du coin de l'œil les mouvemens de la surintendante, tout en paraissant uniquement s'occuper des préparatifs du dîner.

Miss Ophélia commença par ouvrir une rangée de tiroirs.

— A quoi sert ce tiroir, Dinah ? dit miss Ophélia.

— Il sert à mettre une foule de choses, miss, répondit Dinah. Et elle disait vrai. Parmi la variété des objets qu'il contenait, miss Ophélia tira d'abord une belle nappe damassée, tachée de sang, et qui avait évidemment servi à envelopper quelque pièce de viande crue.

—Qu'est-ce que cela, Dinah ? Est-ce que vous enveloppez votre viande crue dans le plus beau linge de table de votre maîtresse ?

—Oh ! Seigneur ! non, miss ; je manquais de serviettes, et je me suis servie de cette nappe. Je l'avais mise de côté pour la lessive, voilà pourquoi elle se trouve dans ce tiroir.

—Stupide excuse ! dit en elle-même miss Ophélia, en inspectant de fond en comble le tiroir dans lequel elle trouva une râpe à muscade et deux ou trois muscades, un livre d'hymnes méthodistes, une couple de madras sales, du coton à tricoter et un tricot, un papier plein de tabac, une pipe, une ou deux soucoupes en porcelaine dorée contenant de la pommade, un ou deux vieux souliers, un morceau de flanelle enveloppant soigneusement quelques oignons blancs, plusieurs serviettes damassées, quelques grossiers torchons de cuisine, du fil, des aiguilles et divers sacs en papier troués et renfermant des herbes odoriférantes qui s'échappaient et jonchaient le fond du tiroir.

— Où mettez-vous vos muscades, Dinah ? dit miss Ophélia du ton d'une personne qui prie Dieu de lui donner la patience.

— Un peu partout, miss ; il y en a quelques-unes dans cette tasse fêlée ; il y en a aussi un peu là haut dans cette armoire.

— En voilà aussi dans la râpe, dit miss Ophélia en les lui montrant.

— Mon Dieu, oui, je les y ai mises ce matin. J'aime à avoir mes choses sous la main, dit Dinah. Et vous, Jake, pourquoi vous arrêtez-vous ainsi. Je vais vous corriger. Attendez ! dit-elle, en allongeant au criminel un coup de sa cuiller à pot.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? dit miss Ophélia, montrant la soucoupe de pommade.

— Seigneur ! c'est ma *graisse* à cheveux ; je l'ai mise là pour l'avoir sous la main.

—Et vous vous servez pour cela des plus belles soucoupes de votre maîtresse ?

— Mon Dieu ! j'étais si pressée, si accablée de besogne ! mais j'allais l'ôter ce matin.

— Voici encore deux serviettes damassées.

— Je les ai mises là pour les donner à laver un de ces jours.

— N'avez-vous pas un endroit spécial pour serrer le linge à laver ?

—Oui, massa Saint-Clair a acheté le coffre que voici pour cela. Mais j'aime à pétrir dessus ma pâte à biscuits, et comme de temps en temps j'y place diverses choses, il n'est pas aisé de lever le couvercle.

— Pourquoi ne pétrissez-vous pas vos biscuits sur la table à pâtisserie que voilà ?

— Mon Dieu ! miss, elle est toujours chargée de plats ou de choses et autres ; il n'y a jamais de place pour pétrir.

— Mais vous devriez laver votre vaisselle et l'enlever de là.

—Laver ma vaisselle ! s'écria Dinah, qui, dans sa fureur, élevait la voix et commençait à perdre le respect habituel de ses manières. Je voudrais bien savoir ce que les dames entendent à l'ouvrage ! Quand mon maître aurait-il son dîner, si je perdais mon temps à laver et à ranger la vaisselle ? Miss Marie ne m'a jamais rien dit de semblable, jamais !

— Bien, et ces oignons, est-ce là leur place ?

—Mon Dieu, oui ! dit Dinah. C'est là que je les ai placés. Je ne pouvais m'en souvenir. Ce sont des oignons choisis que j'avais justement mis à part pour le ragoût d'aujourd'hui. J'avais oublié qu'ils étaient enveloppés dans ce vieux morceau de flanelle.

Miss Ophélia souleva le papier troué qui contenait les herbes.

— Je voudrais bien que miss ne touchât pas à cela. J'aime à placer mes choses de façon à les avoir facilement sous la main, dit Dinah d'un ton résolu.

— Mais pourquoi ces trous dans le papier?

— C'est très-commode pour faire passer les herbes au travers, dit Dinah.

— Mais elles se répandent ainsi dans le tiroir.

— Mon Dieu, oui! elles se répandront si miss met ainsi toutes choses sens dessus dessous. Est-il possible de bouleverser ainsi un tiroir? dit Dinah en s'approchant avec inquiétude. Si miss voulait seulement remonter au salon jusqu'au moment du nettoyage, je remettrais tout en ordre. Mais je ne peux rien faire lorsque j'ai des dames autour de moi. Vous, Sam, voulez-vous bien ne pas donner ce sucrier à l'enfant! Faites attention, ou vous aurez affaire à moi.

— Je vais parcourir la cuisine, et mettre *pour cette fois* l'ordre en toutes choses, Dinah; et j'espère que vous le maintiendrez.

— Seigneur Dieu! miss Phélia, ce n'est pas ainsi que les dames doivent se comporter. Je n'en vis jamais faire de telles choses; ni ma vieille maîtresse, ni miss Marie n'ont jamais agi ainsi, et je ne vois pas à quoi cela peut servir; et Dinah s'éloigna d'un air indigné, pendant que miss Ophélia empilait et assortissait la vaisselle, réunissait dans un seul sucrier le sucre éparpillé dans une douzaine de bols, triait les serviettes, les nappes, les torchons pour les envoyer à la lessive; lavant, frottant, arrangeant tout de ses propres mains avec une promptitude, une ardeur qui plongeaient Dinah dans la plus complète stupéfaction.

— Seigneur! si c'est ainsi que font ces dames du Nord, ce ne sont pas des dames, disait Dinah à quelqu'un de ses satellites, lorsqu'elle ne craignit plus d'être entendue. Je place toutes choses en ordre aussi bien que qui que ce soit, lorsque le jour du nettoyage arrive; mais je n'ai pas besoin que les dames viennent tourner autour de moi, m'empêcher dans mon travail, et changer toute chose de place, de façon que je ne puisse plus mettre la main dessus.

Pour rendre justice à Dinah, nous devons dire qu'à certaines époques régulières, elle poussait à son paroxisme l'amour de la réforme et du rangement, elle appelait ces époques ses jours de nettoyage. Dans l'ardeur de son zèle, elle renversait sens dessus dessous les tiroirs sur le plancher ou sur les tables et produisait une confusion sept fois plus grande que celle des jours ordinaires. Ensuite elle allumait sa pipe, pro-

cédait à loisir au classement, regardant toutes choses les unes après les autres et discourant sur toutes; elle faisait récurer la batterie de cuisine par le jeune frétin, et tenait toute la cuisine pendant plusieurs heures dans un chaos effroyable qu'elle expliquait, à la satisfaction des questionneurs, en disant que « c'était son jour de nettoyage; qu'elle ne pouvait continuer de laisser aller les choses comme auparavant et se disposait à faire en sorte que les jeunes gens eussent plus d'ordre à l'avenir; » car Dinah se faisait illusion au point de croire qu'elle était la quintessence de l'ordre, et qu'il fallait s'en prendre aux jeunes gens et aux autres membres de la maison, et nullement à elle, si sous ce rapport on n'atteignait pas à la perfection. Lorsque la batterie de cuisine était récurée, les tables d'une blancheur de neige, et que tout ce qui pouvait offenser la vue avait été rangé de côté et d'autre dans les coins, Dinah revêtait une robe aux couleurs éclatantes et un tablier propre, se coiffait d'un haut et brillant madras, et intimait aux jeunes maraudeurs l'ordre de déguerpir à l'instant de la cuisine, « parce qu'elle tenait à ce que toute chose y demeurât en ordre. » A la vérité, ces nettoyages périodiques étaient souvent une source d'inconvéniens pour la maison entière; car Dinah se prenait tout à coup d'un si profond attachement pour sa batterie de cuisine brillante, qu'elle ne pouvait consentir à en faire le moindre usage, jusqu'au moment où sa fièvre de nettoyage était enfin calmée.

En quelques jours miss Ophélia eut opéré la réforme de chaque département de la maison et établi un plan systématique. Mais ses travaux, partout où elle avait besoin de la coopération des domestiques, étaient semblables à ceux de Sisyphe et des Danaïdes. Dans son désespoir, elle en appela un jour à Saint-Clair.

— Il est impossible d'obtenir rien qui ressemble à de l'ordre, dans cette famille.

— Je n'en ai jamais douté, dit Saint-Clair.

— Je ne vis jamais désordre, gaspillage, confusion pareils! c'est un vrai chaos.

— Je n'ai pas de peine à le croire.

— Vous ne prendriez pas si froidement la chose si vous étiez chargé de diriger le ménage.

— Ma chère cousine, il faut bien vous persuader, une fois pour toutes, que nous autres possesseurs d'esclaves sommes divisés en deux classes, les oppresseurs et les opprimés. Nous, qui sommes bons et haïssons la sévérité, devons nous attendre à une multitude d'inconvéniens. Puisque nous voulons entretenir parmi nous, pour notre satisfaction, un tas



de négligens et ignorans lourdauds, nous en devons accepter les conséquences. J'ai connu, quoique rarement, quelques maîtres doués d'un tact particulier, qui parvenaient, sans avoir recours à la sévérité, à établir de l'ordre et de la régularité chez eux. Mais je ne suis pas de ceux-là, et depuis longtemps j'ai pris le parti de laisser aller les choses comme elles vont. Je ne me soucie nullement de faire rouer de coups et mettre en pièces ces pauvres diables; ils le savent bien, et, à cause de cela, ils savent bien aussi que le sceptre est en leurs mains.

— Mais n'avoir ni temps, ni lieu, ni ordre, — tout allant à l'aventure!

— Ma chère Vermont, vous autres gens du Nord attribuez au temps une valeur exagérée. Quelle peut être la valeur du temps pour celui qui en a trois fois plus qu'il ne lui en faut, et qui n'en sait que faire? Pour ce qui concerne l'ordre, la méthode, quand on n'a d'autre occupation que de s'étendre sur un sofa et de lire, une heure d'avance ou de retard dans le déjeuner ou le dîner ne tirent pas à conséquence. Dinah, vous le savez, nous sert d'excellens dîners — soupe, ragoût, rôti, dessert, crêmes glacées, etc., elle tire tout du chaos profond et ténébreux de sa cuisine. Je lui trouve vraiment un talent sublime. Mais, bonté divine! si nous descendions dans son antre, si nous la voyions accroupie et fumant sa pipe, si nous l'apercevions se démener au milieu de ses préparatifs, nous ne pourrions plus manger! Ma chère cousine, épargnez-vous cette peine-là. Ce serait plus dur qu'une pénitence de vos prêtres catholiques et n'aurait pas d'autre résultat. Vous n'arriveriez qu'à perdre patience et à dérouter complétement Dinah. Laissez-la faire ce qu'elle voudra.

— Mais, Augustin, vous ne savez pas quel épouvantable désordre j'ai trouvé là!

—Je ne sais pas? Est-ce que je ne sais pas que le rouleau à pâtisserie est sous son lit, la râpe aux muscades dans sa poche avec son tabac, qu'elle a soixante-cinq sucriers dans soixante-cinq trous différens, — qu'elle essuie un jour la vaisselle avec des serviettes de table, et le lendemain avec les restes d'un vieux jupon! Mais en fin de compte elle n'en fait pas moins des dîners sublimes, du café délicieux; et vous devez la juger comme on juge les guerriers et les hommes d'état: par *le succès.*

— Mais le gaspillage, la dépense!

— Ah! nous y voilà! Fermez tout et gardez les clefs. Donnez les provisions au fur et à mesure des besoins, et ne

demandez jamais de compte des restes. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Cela m'inquiète, cousin. Je ne puis m'empêcher de penser que ces domestiques peuvent n'être pas d'une *stricte probité*. Etes-vous sûr que l'on puisse s'en rapporter à eux ?

Augustin ne put s'empêcher de rire aux éclats en voyant l'air grave et sérieux avec lequel miss Ophélia lui posait cette question.

— Oh ! cousine, voilà qui est vraiment trop fort ! *Probes !* Comment pourrait-on s'attendre à cela ? *Probes !* il est probable qu'ils ne le sont pas. Et pourquoi le seraient-ils ? Qui les aurait rendus tels ?

— Pourquoi ne les instruisez-vous pas ?

— Les instruire ! oh ! que vous êtes naïve ! Quelle instruction voulez-vous que je leur donne ? Comme je ressemble à un pédagogue ? Pour Marie, elle a assez de fermeté, assurément, pour tuer tous les nègres d'une plantation, si je la laissais faire ; mais elle ne pourrait rien contre la friponnerie qui leur est naturelle.

— N'y en a-t-il donc aucun d'honnête ?

— De temps à autre il s'en rencontre bien un que la nature a fait si simple, si fidèle, si dévoué, qu'il résiste à la mauvaise influence de son entourage. Mais, voyez-vous, depuis le sein de sa mère l'enfant de couleur sent et voit qu'il n'a d'autre voie ouverte devant lui que celle de la dissimulation. Il dissimule avec ses parens, sa maîtresse, son jeune maître et la jeune miss dont il partage les jeux. La ruse et le mensonge lui deviennent de nécessaires, d'inévitables habitudes. On ne saurait attendre autre chose de lui, et il serait injuste de l'en punir. Quant à la probité, l'esclave est tenu dans un tel état de dépendance, de demi-enfance, qu'il n'a aucune idée du droit de propriété, et ne peut comprendre que le bien de son maître ne soit pas le sien, s'il peut s'en emparer. Pour ma part, je ne sais vraiment pas comment ils pourraient être honnêtes. Un individu comme Tom me semble un miracle moral.

— Et que deviennent leurs âmes ? dit miss Ophélia.

— Ce n'est pas mon affaire ; je l'ignore, dit Saint-Clair ; je me borne aux choses de la vie présente. Le fait est qu'assez généralement on les considère, pour notre intérêt, comme voués au diable en ce monde, quoi qu'il puisse arriver dans l'autre.

— Mais c'est horrible ! dit miss Ophélia, vous devriez rougir de vous-mêmes.

— Je ne sais. Après tout nous sommes en assez bonne compagnie, dit Saint-Clair, comme tous ceux qui suivent

une voie large. Regardez en haut et en bas, sur toute la surface du globe, c'est partout la même histoire : la classe inférieure sacrifiée — corps, âme, intelligence, — au bien-être de la classe supérieure. C'est ainsi en Angleterre ; c'est ainsi partout ; et cependant toute la chrétienté nous regarde avec effroi et se laisse aller à une vertueuse indignation, parce que notre manière d'opprimer diffère un peu dans la forme de celle des autres pays.

— Ce n'est pas ainsi dans le Vermont.

— Oh ! c'est vrai, dans la Nouvelle-Angleterre et les Etats libres, vous avez une organisation meilleure que la nôtre, je l'accorde. Mais la cloche sonne, cousine ; laissons-là pour un moment la discussion de nos préjugés, et allons dîner.

Comme miss Ophélia, le soir du même jour, se trouvait dans la cuisine, elle entendit un des négrillons s'écrier : voici la mère Prue qui vient en grommelant, comme elle fait toujours.

Une négresse grande et osseuse entra dans la cuisine, portant sur sa tête un panier rempli de biscottes et de petits pains.

— Ah ! Prue, vous voilà arrivée, s'écria Dinah.

Prue avait la mine refrognée et la voix rauque. Elle posa son panier, s'assit par terre, et appuyant ses coudes sur ses genoux, elle dit :

— Seigneur ! je voudrais être morte.

— Pourquoi voudriez-vous être morte ? dit miss Ophélia.

— Ce serait la fin de ma misère, dit-elle brusquement, et sans lever les yeux du plancher.

— Qu'avez-vous besoin de vous enivrer toujours, pour vous faire fouetter, Prue ? dit une jolie femme de chambre quarteronne, qui faisait tinter en parlant ses pendans d'oreilles de corail.

La femme la regarda d'un air farouche.

— Peut-être en viendrez-vous là un de ces jours. Je serais heureuse de vous y voir ; vous seriez bien aise alors de boire une goutte comme moi pour oublier votre misère.

— Venez, Prue, voyons un peu vos biscottes, fit Dinah, Voici miss qui va vous les payer.

Miss Ophélia en prit deux douzaines.

— Il y a des bons dans cette cruche fêlée, sur la planche d'en haut. Jake, grimpez-y et donnez-les moi, cria Dinah.

— Des bons ! et pourquoi faire ? dit miss Ophélia.

— Nous les achetons à son maître, et elle nous donne du pain en échange.

— Et quand je rentre, ils comptent les bons et l'argent,

pour voir si j'ai mon compte; et s'il me manque quelque chose ils me tuent à moitié.

—Et ils font bien, dit Jane, la gentille femme de chambre, si vous prenez leur argent pour vous enivrer; car voilà ce qu'elle fait, maîtresse.

—Et c'est ce que je ferai; je ne pourrais vivre autrement —*boire* et oublier ma misère!

— Vous êtes très-coupable, dit miss Ophélia, dérober l'argent de votre maître pour vous abrutir ainsi.

C'est vrai, miss; mais je continuerai de le faire; oui, je le ferai. O, Seigneur! que je voudrais être morte! que je voudrais être morte et exempte de misère.

Et la pauvre vieille créature se leva lentement et avec raideur, et plaça de nouveau son panier sur la tête; mais avant de sortir elle jeta un coup-d'œil à la jeune questionneuse qui continuait de jouer avec ses pendans d'oreilles.

— Vous vous croyez bien belle avec cela; vous branlez la tête, et regardez tout le monde de haut en bas. N'importe, vous pourrez devenir un jour une pauvre vieille créature rouée de coups comme moi. Je prie le Seigneur que cela arrive. Vous verrez alors si vous ne chercherez pas toujours à boire, boire, boire, jusqu'à la damnation de votre âme; et ce sera bien fait aussi, ah! Et elle sortit en poussant un ricanement diabolique.

—Dégoûtante vieille bête, dit Adolphe qui préparait l'eau pour la barbe de son maître. Si elle m'appartenait je lui donnerais encore plus de coups de fouet qu'elle n'en reçoit.

— Ce serait difficile, fit Dinah. Son dos est en si bel état qu'elle ne peut plus agrafer sa robe.

— Je pense qu'on ne devrait pas permettre à des créatures aussi dégradées d'entrer dans d'honnêtes familles, dit miss Jane. Qu'en pensez-vous, monsieur Saint-Clair, dit-elle en agitant coquettement sa tête du côté d'Adolphe.

Nous devons faire remarquer ici que non content de s'approprier les divers objets appartenant à son maître, Adolphe avait l'habitude de prendre son nom et son adresse, et que dans les cercles de couleur de la Nouvelle-Orléans, il se faisait appeler *M. Saint-Clair*.

— Je suis parfaitement de votre avis, miss Benoir, dit Adolphe.

Benoir était le nom de famille de Marie Saint-Clair, et Jane était une de ses esclaves.

— Pardon, miss Benoir, me sera-t-il permis de vous demander si ces pendans d'oreilles brilleront au bal de demain? Ils sont ravissans.

— Voyez cependant, Saint-Clair, jusqu'où ces hommes

peuvent pousser l'impudence, dit Jane en agitant de nouveau sa jolie tête pour faire tinter ses pendans d'oreilles. Si vous m'adressez encore de pareilles questions, je ne danserai pas avec vous de toute la soirée.

— Oh ! vous ne pourrriez vous montrer si cruelle. Moi qui mourais de joie de savoir si vous y apparaîtriez avec votre robe de tarlatane rose, dit Adolphe.

— De quoi s'agit-il ? dit Rosa, petite quarteronne vive et pimpante qui descendait en ce moment l'escalier.

— M. Saint-Clair est d'une impudence !

Sur mon honneur, dit Adolphe, je m'en rapporte à miss Rosa.

— Je sais qu'il est toujours impertinent, dit miss Rosa se dressant sur un de ses petits pieds et regardant Adolphe avec malice. Il faut toujours que je me fâche avec lui.

— Oh ! mesdames, mesdames, vous me briserez le cœur à vous deux, s'écria Adolphe. On me trouvera mort dans mon lit quelque matin, et vous aurez à en répondre.

— Le monstre ! l'entendez-vous !... dirent les deux filles en riant aux éclats.

— Allons, déguerpissez ! s'écria Dinah. Je n'ai pas besoin qu'on s'assemble et qu'on bavarde ainsi dans ma cuisine.

— Tante Dinah est de mauvaise humeur parce qu'elle ne peut aller au bal, dit Rosa.

—Je me moque bien de vos bals de mulâtres où vous vous efforcez de vous faire passer pour des blancs, reprit Dinah. Après tout vous n'êtes que des nègres comme moi.

— Tante Dinah graisse sa laine chaque jour, pour la rendre lisse, dit Jane.

— Et ce ne sera jamais que de la laine, dit Rosa en secouant malicieusement ses longues boucles soyeuses.

— Eh bien ! est-ce qu'aux yeux du Seigneur la laine ne vaut pas les cheveux, répondit Dinah. Je voudrais que Madame nous dît qui vaut le mieux — d'un couple comme vous ou d'une femme comme moi. Allons, filez, marchandise équivoque, je n'ai pas besoin de vous ici.

Ici la conversation fut doublement interrompue : la voix de Saint-Clair se fit entendre en haut de l'escalier, demandant à Adolphe s'il allait lui faire attendre son eau à barbe toute la nuit ; et miss Ophélia, sortant de la salle à manger, s'écria :

— Jane et Rosa, pourquoi perdez-vous ici votre temps? Rentrez et occupez-vous de vos mousselines.

Notre ami Tom, qui se trouvait dans la cuisine pendant la conversation de la porteuse de pain, l'avait suivie dans la rue. Il la vit continuer son chemin, poussant

de temps à autre un gémissement étouffé. A la fin elle déposa son panier sur le seuil d'une porte, et se mit à arranger le vieux châle fané qui lui couvrait les épaules.

— Je vais porter un peu votre panier, dit Tom avec compassion.

— Et pourquoi? dit la vieille femme, je n'ai pas besoin d'aide.

— Vous me paraissez malade, tourmentée, dit Tom.

— Je ne suis pas malade, répondit sèchement la vieille femme.

— Je voudrais, dit Tom en fixant sur elle un regard ému, je voudrais pouvoir vous persuader de ne plus boire. Ne savez-vous pas que c'est la ruine de votre corps et de votre âme?

— Je sais que je marche à l'enfer, dit tristement la vieille femme. Vous n'avez pas besoin de me le dire. Je suis laide, je suis méchante, je vais droit en enfer. Seigneur! je voudrais déjà y être!

Tom frissonna en entendant ces horribles paroles, prononcées avec une véhémence sombre et passionnée.

— Que le Seigneur ait pitié de vous, pauvre créature. N'avez-vous jamais entendu parler de Jésus-Christ?

— Jésus-Christ? Qui est-il?

— Comment! mais c'est le *Seigneur*, dit Tom.

— Je crois avoir entendu parler du Seigneur, du jugement et de l'enfer. J'ai entendu parler de cela.

— Mais personne ne vous a-t-il parlé du Seigneur Jésus, qui nous a aimés tous, pauvres pécheurs, et qui est mort pour nous?

— Je ne sais rien de cela, dit la femme; personne ne m'a jamais aimée depuis que mon vieil homme est mort.

— Où avez-vous été élevée? dit Tom.

— Dans le Kentucky. Un homme me gardait pour lui faire des enfans pour le marché, et les vendait aussitôt qu'ils étaient assez grands. A la fin il me vendit la dernière à un spéculateur auquel mon maître actuel m'a achetée.

— Pourquoi avez-vous pris cette funeste habitude de boire?

— Pour perdre le sentiment de ma misère. J'eus un enfant après mon arrivée ici, et je pensais que je pourrais au moins en élever un, mon maître n'étant point un spéculateur. C'était bien le plus joli petit être qui se pût voir; et ma maîtresse paraissait d'abord l'aimer beaucoup. Il ne pleurait jamais; il était gras et joli. Mais ma maîtresse tomba malade et je la soignai; je gagnai la fièvre et je perdis tout mon lait; l'enfant n'eut bientôt que la peau et les os. Ma maîtresse ne voulait point acheter de lait pour lui; elle

ne voulait pas me croire lorsque je lui disais que je n'en avais plus. Elle me répondait que je pouvais le nourrir avec ce que les autres mangeaient. Et l'enfant dépérit et ne cessait de crier, de crier, le jour et la nuit; il ressemblait à un squelette et ma maîtresse le prit en aversion, disant que ce n'était que de la méchanceté. Elle eût voulu le voir mort; elle ne voulait pas me le laisser la nuit, parce que, disait-elle, il m'empêchait de dormir et me rendait propre à rien. Elle me faisait coucher dans sa chambre, et j'étais obligée de laisser mon enfant seul dans une espèce de grenier, où il criait tant, qu'une nuit il mourut. Il mourut, et depuis lors je me mis à boire pour me débarrasser de ses cris qui me semblaient retentir toujours à mes oreilles. J'ai bu et je boirai. Je boirai, dussé-je tomber en enfer. Massa me dit que j'irai en enfer, et moi je lui réponds que j'y suis déjà.

— O pauvre créature! dit Tom, personne ne vous a-t-il jamais dit que le Seigneur Jésus vous a aimée et est mort pour vous? Personne ne vous a-t-il dit qu'il viendra à votre aide, et que vous pourrez aller au ciel, où vous aurez enfin le repos?

— Comme j'ai l'air d'aller au ciel! dit la femme; n'est-ce pas là que vont les blancs? Est-ce que je ne leur appartiendrais pas là comme ici? J'aime mieux aller en enfer, pour être loin de massa et de maîtresse. J'aime mieux cela, dit-elle en poussant son gémissement habituel; puis replaçant son panier sur sa tête, elle s'en alla d'un air sombre.

Tom revint tristement à la maison. Dans la cour il rencontra la petite Eva, une couronne de tubéreuses sur la tête, et les yeux rayonnans de joie.

— O Tom! vous voilà! Je suis bien aise de vous avoir rencontré. Papa vous fait dire que vous pouvez sortir les poneys et les atteler à ma petite voiture neuve, dit-elle en lui prenant les mains. Mais qu'avez-vous, Tom? vous avez l'air bien sérieux.

— Je ne me sens pas bien, miss Eva, dit tristement Tom; mais néanmoins je vais atteler les chevaux pour vous.

— Mais dites-moi, Tom, ce que vous avez; je vous ai vu causer avec cette méchante vieille Prue.

Tom raconta à Eva, en termes simples et pathétiques, l'histoire de cette pauvre femme. Eva ne poussa aucune exclamation, ne manifesta aucun étonnement, ne pleura point, comme font ordinairement les enfans. Ses joues devinrent pâles, un nuage sombre passa sur ses yeux. Elle croisa ses deux mains sur sa poitrine et soupira profondément.

CHAPITRE XIX.

SUITE DES EXPÉRIENCES ET DES OPINIONS DE MISS OPHÉLIA.

—Tom, vous n'avez pas besoin de préparer les chevaux ; je n'ai pas envie de sortir, dit Eva.

— Pourquoi donc, miss Eva ?

—Ces choses me percent le cœur, Tom, dit Eva ; elles me percent le cœur, répéta-t-elle avec émotion. Je ne veux point sortir. Et s'éloignant de Tom, elle rentra dans la maison.

Quelques jours après, une autre femme vint, à la place de la vieille Prue, apporter les biscottes ; miss Ophélia se trouvait dans la cuisine.

—Seigneur ! s'écria Dinah, qu'est devenue la mère Prue ?

— Prue ne reviendra jamais, répondit la femme d'un air mystérieux.

— Et pourquoi ? dit tante Dinah. Elle n'est pas morte ?

— Nous ne le savons pas positivement ; elle est au fond de la cave, dit la femme en jetant un coup-d'œil sur miss Ophélia.

Après que miss Ophélia eut pris les biscottes, Dinah suivit la femme vers la porte.

— Allons, franchement, dites-moi qu'est devenue la mère Prue ? dit-elle.

La femme semblait tout à la fois craindre et avoir envie de parler, et répondit à voix basse et d'un ton mystérieux :

—Eh bien ! vous ne le direz à personne. Prue s'est enivrée de nouveau, et ils l'ont descendue dans la cave où ils l'ont laissée tout le jour. J'ai entendu dire que *les mouches s'étaient mises sur elle* et qu'*elle était morte*.

Dinah leva les mains au ciel, et en se retournant elle vit à côté d'elle la forme céleste d'Evangeline, dont les grands yeux mystiques étaient dilatés par l'horreur, et les lèvres et les joues d'une pâleur mortelle.

— Dieu nous bénisse ! Voilà miss Eva qui va s'évanouir. Aussi pourquoi la laissons-nous entendre de telles choses ? Son papa va être furieux.

— Je ne m'évanouirai pas, Dinah, répondit avec fermeté l'enfant. Et pourquoi n'entendrais-je pas ces choses ? Il est moins cruel pour moi de les entendre que pour la pauvre Prue de les souffrir.

— Mon Dieu ! ce n'est point pour de douces et délicates

jeunes demoiselles comme vous que ces histoires-là sont faites. Ce serait assez pour les tuer.

Eva soupira de nouveau et remonta l'escalier d'un pas lent et mélancolique.

Miss Ophélia demanda avec anxiété l'histoire de la pauvre femme. Dinah en donna une version fort prolixe, à laquelle Tom ajouta les particularités qu'il avait apprises d'elle-même le matin.

— Quelle abominable, quelle horrible affaire ! s'écria miss Ophélia en entrant dans la chambre où Saint-Clair lisait son journal.

— De quelle iniquité nouvelle s'agit-il donc ? dit-il.

— Les malheureux ! ils ont fouetté cette pauvre Prue jusqu'à la mort, dit miss Ophélia, racontant l'histoire dans les plus grands détails, et appuyant surtout sur les circonstances les plus révoltantes.

—Je pensais que cela finirait ainsi quelque jour, dit Saint-Clair en reprenant la lecture de son journal.

— Vous le pensiez ! et vous laissez faire ! dit miss Ophélia. N'avez-vous pas des notables, des magistrats pour intervenir et voir au fond de ces choses ?

— On suppose généralement que l'intérêt du propriétaire est une suffisante garantie dans ces circonstances. S'il plaît à quelqu'un de détruire sa propriété, je ne vois pas trop ce que l'on pourrait y faire. Il paraît que la pauvre créature était une voleuse et une ivrognesse ; il serait donc bien difficile d'éveiller de la sympathie en sa faveur.

— Mais c'est une infamie, c'est une horreur, Augustin ! Cela attirera certainement sur vous la vengeance du ciel.

— Ma chère cousine, ce n'est pas moi qui ai commis le crime, et je n'aurais pu l'empêcher. Je l'aurais fait si je l'avais pu. Si des gens brutaux et ignobles agissent selon leur nature, que voulez-vous que j'y fasse ? Ils ont un pouvoir sans contrôle. Ce sont des despotes irresponsables. Il serait parfaitement inutile d'intervenir. Il n'existe aucune loi qui en ce cas puisse conduire à un résultat pratique. Le mieux à faire pour nous est de fermer nos yeux et nos oreilles, et de laisser aller les choses. Voilà notre unique ressource.

— Comment pouvez-vous fermer les yeux et les oreilles ; comment pouvez-vous voir avec indifférence de semblables choses ?

— Ma chère enfant, que voulez-vous donc que je fasse ? Il y a là toute une classe d'êtres dégradés, ignorans, paresseux, insolens, livrés sans conditions à des gens comme ceux qui forment la majorité en ce monde—des gens qui n'ont aucun empire sur eux-mêmes, et qui ignorent leurs véritables

intérêts ; car il en est ainsi de la plus grande partie du genre humain. Dans une société ainsi organisée, que peut faire un homme qui a des sentimens honorables et humains, si ce n'est fermer les yeux et endurcir son cœur. Je ne puis acheter tous les malheureux que je rencontre. Je ne puis me faire chevalier errant et entreprendre de redresser tous les torts individuels dans une ville comme celle-ci. Le plus que je puisse faire, c'est de tâcher d'en rencontrer le moins possible sur mon chemin.

La belle figure de Saint-Clair s'obscurcit un moment ; il parut chagrin ; mais reprenant tout à coup son gai sourire, il dit :

— Allons, cousine, ne restez pas là debout comme l'une des Parques ; vous avez vu seulement, par le trou du rideau, un spécimen de ce qui se passe sur la scène du monde, sous une forme ou sous une autre. Si nous voulions scruter et sonder toutes les misères de la vie, nous n'aurions plus le cœur à rien. C'est comme si l'on voulait entrer trop avant dans les détails de la cuisine de Dinah. Et là-dessus Saint-Clair, se renversant sur le sopha, continua la lecture de son journal.

Miss Ophélia s'assit et tira son tricot ; une sombre indignation se peignait sur son visage. Elle tricotait, tricotait ; mais pendant ce silencieux travail, sa colère s'enflammait ; elle finit par éclater :

—Je vous dis, Augustin, que si vous pouvez voir de telles choses avec indifférence, cela m'est impossible. C'est une abomination de votre part, de défendre un semblable système ; voilà mon opinion.

—Le défendre, ma chère dame ? Qui vous a dit que je l'aie jamais défendu ? dit Saint-Clair.

— Oui, vous le défendez — est-ce que tous les gens du Sud ne le défendent pas ? Pourquoi possédez-vous des esclaves, si vous n'approuvez pas l'esclavage ?

— Etes-vous assez innocente, chère cousine, pour supposer que l'on ne fasse en ce monde que les choses que l'on croit justes ? Ne faites-vous pas, n'avez-vous jamais fait des choses que vous pensiez n'être pas tout à fait bien ?

— Si je l'ai fait je m'en repens, dit miss Ophélia, imprimant à ses aiguilles un mouvement énergique.

— Et moi aussi, répondit Saint-Clair en pelant une orange. Je m'en repens toujours.

— Pourquoi alors continuez-vous de le faire ?

— Ne vous est-il jamais arrivé de faire le mal après vous en être repentie, ma bonne cousine ?

— Oui ; mais il fallait alors que la tentation fût bien forte.

— Eh bien ! la tentation chez moi est toujours très-forte, dit Saint-Clair ; voilà précisément la difficulté.

— Mais j'ai toujours pris la résolution de résister, et fait tous mes efforts pour vaincre la tentation.

— C'est aussi ce que je fais depuis dix ans, dit Saint-Clair, sans arriver à aucun résultat. Vous êtes-vous débarrassée de tous vos péchés, chère cousine ?

— Cousin Augustin, dit gravement miss Ophélia en posant son tricot, je mérite sans doute les reproches que vous me faites de mon insuffisance. Tout ce que vous me dites est assez vrai ; mieux que personne j'ai le sentiment de mes imperfections. Mais après tout, il me semble qu'il y a entre nous une grande différence : je me couperais plutôt la main droite que de continuer de jour en jour à faire ce que je croirais mal. Ma conduite cependant est encore si peu en rapport avec mes principes, que je ne m'étonne nullement de vos reproches.

— Oh ! ma chère cousine, dit Augustin, s'asseyant sur le parquet et appuyant sa tête sur les genoux de miss Ophélia, ne prenez pas un air si solennel. Vous savez quel effronté vaurien j'ai toujours été. J'aime à vous taquiner, voilà tout, pour vous voir prendre votre air grave. Mais je reconnais que vous êtes d'une bonté désespérante ; je suis anéanti rien que d'y penser.

— Mais ceci est un sujet sérieux, mon cher Auguste, dit miss Ophélia en lui posant la main sur le front.

— Horriblement sérieux ! et je n'aime pas à parler sérieusement lorsqu'il fait si chaud. Avec les moustiques et le reste, comment s'élever dans les sublimes régions de la morale ? Je crois, dit Saint-Clair, se levant tout à coup, apercevoir là toute une théorie. Je comprends pourquoi les peuples du Nord sont plus vertueux que ceux du Sud. Je saisis d'un coup d'œil l'ensemble de ce vaste sujet.

— Oh ! Auguste, quel désolant écervelé vous faites !

— Vraiment ! Eh bien ! j'en conviens, et pour une fois je veux être sérieux ; mais passez-moi d'abord cette corbeille d'oranges ; pour un pareil effort j'ai besoin d'être réconforté avec des flacons et des pommes. Allons, dit Augustin en attirant vers lui la corbeille, je commence : Lorsque dans le cours des événemens humains, un homme se voit dans la nécessité de tenir en captivité deux ou trois douzaines de ses semblables, un sage respect des opinions de la société exige....

— Je ne vois pas que vous deveniez très-sérieux, dit miss Ophélia.

— Attendez donc, j'y arrive, vous allez me comprendre, dit

Saint-Clair dont la belle figure prit à l'instant une profonde expression de gravité. L'affaire est des plus simples. Sur cette abstraite question de l'esclavage, il ne peut y avoir qu'une opinion. Les planteurs auxquels l'esclavage fait gagner de l'argent, le clergé qui a besoin de plaire aux planteurs, les hommes politiques qui en font un instrument de gouvernement, peuvent tordre le langage et plier la logique au point que le monde s'étonne de leur subtilité ; ils peuvent chercher dans la nature, dans la Bible, et Dieu sait où, des raisons en faveur de leur système ; mais au fond, ni eux ni le monde n'en croient rien. L'esclavage vient du diable, voilà le fin mot ; et, dans mon opinion, c'est un assez respectable specimen de ce qu'il est capable de faire.

Miss Ophélia laissa tomber son tricot et parut surprise ; Saint-Clair, que cet étonnement paraissait amuser, continua :

— Vous me semblez étonnée. Mais si vous me permettez de traiter à fond la question, je dirai toute ma pensée. Cette détestable institution, maudite de Dieu et des hommes, qu'est-elle au fond ? Dépouillez-la de ses ornemens, examinez-la dans sa racine et dans son germe, à quoi se résume-t-elle ? Quoi ! parce que mon frère Quashy est ignorant et faible, et que je suis intelligent et fort, parce que j'ai la conscience de ce que je fais et que je sais la manière de m'y prendre, je peux lui voler tout ce qu'il a, le garder, et ne lui en rendre que ce qu'il me convient. Tout ce qui est trop dur, trop sale, trop désagréable pour moi, je le ferai faire à Quashy. Parce que je n'aime pas le travail, Quashy travaillera ; parce que le soleil me brûle, Quashy sera tout le jour exposé à ses rayons. Quashy gagnera l'argent, et je le dépenserai. Quashy se couchera dans chaque bourbier afin que je puisse passer sur son dos à pied sec. Pendant toute sa vie Quashy fera ma volonté et non la sienne, et n'aura enfin de chances d'aller au ciel que celles que je voudrai bien lui laisser. Voilà, à mon sens, ce qu'est l'esclavage. Je défie qui que ce soit de lire le code noir, tel qu'il se trouve dans nos lois, et d'y trouver autre chose. Et l'on vient parler des abus de l'esclavage ! Quelle plaisanterie ! La *chose elle-même* est la quintessence de tous les abus. La seule raison qui empêche notre pays de périr par cet abus, comme Sodome et Gomorrhe, c'est que l'usage que l'on fait de l'esclavage est encore infiniment moins mauvais que sa nature même. Par pitié, par pudeur, parce que nous sommes des hommes nés de la femme, et non des bêtes sauvages, beaucoup d'entre nous n'usent pas et rougiraient de se servir du pouvoir absolu que les lois mettent dans leurs mains. Et celui qui va

le plus loin, qui est le plus cruel, n'excède pas les limites du pouvoir que lui donne la loi.

Saint-Clair s'était levé, et, selon son habitude lorsqu'il était excité, il parcourait la chambre en tous sens à pas précipités. Son beau visage, classique comme celui d'une statue grecque, semblait s'être enflammé au feu de ses sentimens. Son grand œil bleu lançait des éclairs; il gesticulait avec une violence extrême. Miss Ophélia ne l'avait jamais vu ainsi, et elle gardait un profond silence.

— Je vous le déclare, dit-il en s'arrêtant tout à coup devant sa cousine, il est tout à fait inutile de discourir et d'exprimer ses sentimens sur ce sujet; mais je vous assure que j'ai plus d'une fois pensé que si le pays pouvait s'engloutir et dérober à la lumière cette misère et ces injustices, je consentirais volontiers à m'engloutir avec lui. Dans mes voyages sur nos bateaux ou dans mes tournées de recettes, lorsque je pensais que tout individu brutal, dégoûtant, crapuleux que je rencontrais, était autorisé par nos lois à devenir le maître d'autant d'hommes, de femmes ou d'enfans qu'il s'en pourrait procurer au moyen d'argent escroqué ou volé; quand j'ai vu des êtres pareils exercer leur pouvoir absolu sur des enfans, des jeunes filles, des femmes, j'ai été bien près de maudire mon pays, de maudire la race humaine.

— Augustin, Augustin! s'écria miss Ophélia, vous m'en avez dit assez. Je n'ai jamais entendu rien de semblable, même dans le Nord.

— Dans le Nord! dit Saint-Clair, changeant subitement d'expression et reprenant jusqu'à un certain point le ton négligent qui était dans ses habitudes. Peuh! vos gens du Nord ont le sang glacé. Vous êtes froids en toute chose. Vous êtes incapables de lancer comme nous un anathème, lorsque nous nous y mettons tout de bon.

— Fort bien, mais pour en revenir à la question...

— Ah! oui, revenons à la *question*... la question est... diable de question! Comment, me direz-vous, êtes-vous arrivé à cet état de péché et de misère? Eh bien! je vous répondrai avec les bonnes vieilles paroles que vous m'appreniez les dimanches: J'y suis arrivé par le fait de ma naissance. Mes esclaves ont été ceux de mon père, bien plus encore, ceux de ma mère; et maintenant ils sont les miens, eux et leur descendance, ce qui représente une valeur assez élevée. Mon père, vous le savez, sortait de la Nouvelle-Angleterre. C'était un homme en tout semblable à votre père — un vrai Romain, droit, énergique, généreux, avec une volonté de fer. Votre père s'établit dans la Nouvelle-Angleterre pour régner sur des rochers et des pierres, et tirer sa subsistance de

la nature. Le mien s'établit dans la Louisiane, pour régner sur des hommes et des femmes et en tirer la meilleure existence possible. Ma mère, continua Saint-Clair, se levant et se dirigeant vers un portrait placé à l'autre bout de la chambre, et le regardant avec une vénération ardente, ma mère était *divine*. Ne me regardez pas ainsi. Vous savez ce que je veux dire. Elle était d'origine mortelle; mais autant que j'ai pu l'observer, je n'ai jamais découvert en elle aucune trace de faiblesse ou d'erreur; et tous ceux qui se souviennent d'elle, esclaves ou libres, serviteurs, parens, connaissances, disent comme moi. Cette mère, cousine, pendant de longues années, a été mon préservatif contre une complète incrédulité. Elle était la personnification de l'Evangile, la preuve vivante de sa vérité. O ma mère! ma mère! s'écria-t-il en joignant ses mains dans une sorte de transport; puis, faisant tout à coup effort sur lui-même, il revint s'asseoir sur une ottomane et continua ainsi:

—Mon frère et moi étions deux jumeaux; et l'on dit, vous le savez, que les jumeaux se ressemblent toujours. Mais nous formions sous tous les rapports un parfait contraste. Il avait des yeux noirs et fiers, des cheveux noirs aussi, un beau et énergique profil romain, et un vigoureux teint brun. J'ai des yeux bleus, des cheveux dorés, un profil grec et un teint délicat. Il était actif et observateur, j'étais rêveur et indolent. Il était généreux pour ses amis et ses égaux, mais fier, dominateur, exigeant envers ses inférieurs, et sans pitié pour tous ceux qui lui résistaient. Nous étions tous deux sincères, lui par orgueil et courage, moi par une sorte d'idéalité abstraite. Nous nous aimions l'un l'autre, comme s'aiment d'ordinaire les enfans, par boutades. Il était le favori de mon père, et moi celui de ma mère.

Il y avait en moi une sensibilité maladive, une vivacité de sentiment sur toute chose, que mon frère et mon père ne pouvaient comprendre, et qui ne pouvaient leur inspirer aucune sympathie. Mais il n'en était pas de même de ma mère, et après mes querelles avec Alfred, quand mon père me regardait d'un air sévère, j'avais l'habitude de me réfugier dans la chambre de ma mère et de m'asseoir près d'elle. Il me semble toujours la voir avec ses joues pâles, ses yeux doux, profonds, sérieux, ses vêtemens blancs—car elle était toujours vêtue de blanc — et je pensais à elle toutes les fois que je lisais, dans les Révélations, la description des saints vêtus d'une tunique d'une blancheur éblouissante. Elle possédait plusieurs talens, particulièrement celui de la musique; souvent elle s'asseyait à son orgue et exécutait de belle et majestueuse vieille musique de l'Eglise catholique, chantant

avec une voix plutôt d'un ange que d'une femme; je posais ma tête sur ses genoux, je pleurais, je rêvais, et j'éprouvais des sentimens que la parole ne peut rendre.

Dans ce temps-là, la question de l'esclavage n'avait point été traitée comme elle l'est aujourd'hui; personne ne songeait à y trouver aucun mal.

Mon père était né aristocrate. Je pense que dans une existence précédente, il devait avoir figuré parmi les esprits de la plus haute classe, et qu'il avait apporté en ce monde tout l'orgueil de son ancienne caste; car cet orgueil le pénétrait jusqu'à la moelle des os, bien qu'il fût originaire d'une pauvre famille, et non d'une famille noble. Mon frère était son image.

Un aristocrate, vous le savez, en quelque partie du monde que ce soit, n'a aucune sympathie pour son semblable placé au-dessous d'une certaine ligne sociale. En Angleterre, chez les Birmans, en Amérique, cette ligne de démarcation est différemment tracée; mais l'aristocrate de ces divers pays ne la franchit jamais. Ce qui lui semblerait une oppression, un malheur, une injustice dans sa propre caste, lui est une chose parfaitement indifférente dans une autre. La ligne de démarcation de mon père était celle de la couleur. *Envers ses égaux*, jamais homme ne fut plus juste et plus généreux; mais il considérait le nègre, dans toutes ses gradations possibles de couleur, comme une sorte d'intermédiaire entre l'homme et les animaux; toutes ses idées de justice et de générosité étaient fondées sur cette hypothèse. Si quelqu'un lui eût demandé *ex abrupto* s'il pensait que les nègres eussent une âme immortelle, je crois qu'il aurait toussé, tergiversé et fini par répondre que oui. Mais mon père se souciait peu de spiritualisme. Toute sa religion se bornait à une certaine vénération pour Dieu, qu'il regardait comme le chef des classes supérieures.

Mon père faisait travailler environ cinq cents nègres; c'était un homme inflexible, exigeant, pointilleux en affaires; chez lui tout devait se faire par système, avec une exactitude, une précision infaillibles. Maintenant, mettez en ligne de compte qu'il avait affaire à des esclaves paresseux, bavards et inintelligens, qui depuis leur enfance n'avaient jamais eu occasion d'apprendre autre chose qu'à se dérober au travail, comme vous dites dans le Vermont, et vous comprendrez qu'il se devait passer sur la plantation une foule de choses horribles et désespérantes pour un enfant aussi impressionnable que moi.

En outre, mon père avait un intendant — un grand gaillard aux côtes solides, aux poignets vigoureux — un renégat

du Vermont (sauf votre respect) qui avait fait un régulier apprentissage de dureté et de brutalité, et pris en quelque sorte ses degrés avant d'être admis à la pratique. Ma mère ne pouvait le souffrir, ni moi non plus. Mais il exerçait sur mon père un ascendant illimité, et était le véritable despote du domaine.

J'étais bien jeune alors, mais j'avais déjà le même amour que maintenant pour les créatures humaines — une sorte de passion pour l'étude de l'humanité sous quelque forme qu'elle se présentât. On me trouvait souvent dans les cases, et parmi les travailleurs dont j'étais naturellement le favori. C'est à moi qu'ils confiaient leurs plaintes et leurs griefs ; je les rapportais à ma mère, et nous formions à nous deux une sorte de comité pour le redressement des torts. Nous prévenions et réprimions plusieurs actes de cruauté, et nous nous félicitions déjà du bien que nous étions parvenus à accomplir, lorsque, comme il arrive souvent, mon zèle dépassa les bornes. Stubbs se plaignit à mon père de ne plus pouvoir gouverner les esclaves, et lui dit qu'il se verrait forcé de résigner ses fonctions. Mon père était un mari affectueux et indulgent ; mais il ne fléchissait jamais lorsqu'il jugeait une chose nécessaire. Il se plaça donc comme un roc entre nous et les esclaves, il dit à ma mère, en un langage respectueux et plein de déférence, mais fort explicite, qu'elle avait tout pouvoir sur les esclaves de la maison, mais qu'il ne permettrait pas qu'elle se mêlât de ceux des champs. Il ne vénérait et ne respectait personne autant qu'elle ; mais il eût dit la même chose à la Vierge Marie elle-même, pour peu qu'elle eût voulu contrecarrer son système.

J'entendais souvent ma mère parler des esclaves avec lui et s'efforcer d'éveiller ses sympathies. Il écoutait ses plus pathétiques exhortations avec une politesse, une froideur désespérantes. Tout se résume dans cette question, disait-il : Dois je renvoyer Stubbs ou le garder ? Stubbs est la ponctualité, l'honnêteté, l'activité mêmes ; il comprend parfaitement son affaire, et fait ce que ferait qui que ce soit dans sa position. Nous ne pouvons avoir la perfection ; et si je le garde, je dois soutenir son administration comme *ensemble*, bien qu'il y ait de temps à autre quelque chose à reprendre dans le détail. Tout gouvernement implique certains actes de rigueur. Les règles générales peuvent sembler dures dans certains cas particuliers. Mon père regardait cette dernière maxime comme une réponse péremptoire à tous les actes de cruauté que l'on pouvait lui rapporter. Quand il l'avait prononcée, il avait l'habitude de s'étendre sur le canapé comme un homme qui vient de terminer une affaire, et, suivant le cas,

il se mettait tranquillement à dormir ou à lire son journal.

Le fait est que mon père était doué de toutes les qualités qui constituent l'homme d'Etat. Il eût divisé la Pologne aussi aisément qu'une orange, et foulé aux pieds l'Irlande aussi tranquillement, aussi systématiquement qu'homme qui vive. En désespoir de cause, ma mère finit par céder. On ne saura jamais avant l'heure du dernier jugement ce qu'ont pu souffrir de nobles et sensibles natures comme la sienne, jetées, sans merci, dans ce qui leur semble un abîme d'injustice et de cruauté dont elles seules peuvent sonder la profondeur. Quelles interminables douleurs ont dû ressentir ces natures d'élite dans notre monde engendré par l'enfer ! Que restait-il à ma mère, sinon d'élever ses enfans dans ses propres sentimens ? Eh bien ! quoi que l'on puisse dire sur l'éducation, les enfans restent en grandissant ce que la nature les a faits, et pas autre chose. Depuis le berceau Alfred était un aristocrate ; à mesure qu'il grandit, naturellement toutes ses sympathies, tous ses raisonnemens prirent cette voie, et le vent emportait toutes les exhortations de ma mère. Ces exhortations au contraire produisaient sur moi l'impression la plus profonde. Jamais elle ne contredisait ouvertement ce que disait mon père, jamais elle ne paraissait différer d'avis avec lui ; mais elle n'en imprimait, elle n'en gravait pas moins en traits de feu au fond de mon âme, avec toute la force de sa profonde et énergique nature, une idée de la dignité et du prix inestimable de la plus humble des âmes humaines. Je la regardais souvent avec une terreur solennelle, lorsque me montrant du doigt les étoiles, elle me disait : Voyez, Augustin, l'âme du plus pauvre, du plus humble de nos esclaves vivra, lorsque tous ces astres auront disparu pour jamais ; elle vivra aussi longtemps que Dieu lui-même !

Elle possédait quelques vieux tableaux de mérite ; un entr'autres qui représentait Jésus guérissant un aveugle. Ces tableaux étaient fort beaux, et produisaient sur moi une profonde impression. Voyez, Augustin, me disait ma mère, cet aveugle était un mendiant, pauvre et fait pour inspirer le dégoût ; aussi, le Christ ne voulut point le guérir *de loin* ; il l'appela à lui, et *lui imposa les mains* ; rappelez-vous cela, mon enfant. Si j'avais pu grandir sous sa direction, je ne sais à quel degré d'enthousiasme je serais parvenu. J'aurais pu être un saint, un réformateur, un martyr — mais, hélas ! hélas ! je fus séparé d'elle à l'âge de treize ans, et je ne la revis jamais.

Saint-Clair appuya sa tête dans ses mains, et garda le silence pendant quelques minutes. Bientôt il releva la tête et continua :

—Quelle pauvre et misérable chose que la vertu humaine ! La plupart du temps ce n'est qu'affaire de longitude et de latitude, de position géographique et de tempérament. Pas autre chose bien souvent qu'un accident, un hasard. Votre père, par exemple, s'établit dans le Vermont, il habite une ville où tous sont égaux et libres ; il devient membre régulier de l'église et diacre, fait partie d'une société d'abolitionistes et nous regarde à peu près comme des païens. Il n'en est pas moins, de l'aveu de tout le monde, par sa constitution et par ses habitudes, l'image exacte de mon père. Cette ressemblance se fait jour de cinquante manières différentes— c'est la même énergie, le même esprit impérieux et dominateur. Vous savez combien il serait difficile de persuader à quelques personnes de votre village que le squire Sinclare ne se croit pas au-dessus d'eux. Quoiqu'il soit tombé dans un milieu démocratique, qu'il ait embrassé une théorie démocratique, le fait est qu'il n'en est pas moins un aristocrate au fond du cœur, autant que mon père qui dominait sur cinq à six cents esclaves.

Miss Ophélia se sentait fort disposée à critiquer ce portrait ; elle posait déjà son tricot et allait commencer, mais Saint-Clair l'arrêta.

—Oh ! je sais parfaitement tout ce que vous allez me dire. Je ne prétends pas que, dans le fait, ils fussent parfaitement identiques. L'un tomba dans une condition où tout agissait à l'encontre de ses tendances naturelles, pendant que tout favorisait les instincts de l'autre ; l'un devint ainsi un vieux démocrate opiniâtre, fier, impérieux, et l'autre un vieux despote également opiniâtre et hautain. Si tous deux eussent possédé des plantations dans la Louisiane, ils se fussent ressemblé aussi parfaitement que deux balles fondues dans le même moule.

— Quel irrespectueux garçon vous faites ! dit miss Ophélia.

— Je n'ai nullement l'intention de leur manquer de respect, reprit Saint-Clair, bien que, vous le savez, la déférence ne soit pas mon fort. Mais pour en revenir à mon histoire : Quand mon père mourut, il nous laissa ses biens à mon frère et à moi avec la faculté de les partager comme nous l'entendrions. Il n'existe pas sur la terre une âme plus noble, un garçon plus généreux qu'Alfred dans tout ce qui concerne ses rapports avec ses égaux ; aussi le partage se fit sans contestation, sans un mot, sans un sentiment qui ne fussent fraternels. Nous entreprîmes d'exploiter ensemble la plantation ; et Alfred qui avait deux fois autant que moi d'acti-

vité et d'aptitude aux affaires, devint un planteur enthousiaste et obtint d'admirables résultats.

Mais deux années d'expérience me démontrèrent que cette association ne pouvait me convenir. Avoir sous ma direction une troupe de sept cents nègres que je ne pouvais connaître personnellement et pour lesquels il m'était impossible d'éprouver aucun intérêt individuel, achetés, conduits, logés, nourris et soumis au travail comme du bétail, astreints à une précision militaire ; sans cesse chercher le moyen d'entretenir leur force physique aux moindres frais, et en les privant des jouissances les plus ordinaires de la vie ; être dans la *nécessité* d'employer des conducteurs, des surveillans et le fouet, ce premier, dernier, et seul argument avec les esclaves ; tout cela était pour moi une tâche dégoûtante et intolérable, et lorsque je pensais à la valeur que ma mère attachait à l'âme de la plus humble créature, ce dégoût devenait de l'effroi.

Il est par trop absurde de venir nous dire que les esclaves sont *heureux* de cet état de choses ; plus heureux que s'ils étaient libres. Les inqualifiables niaiseries que nous débitent quelques-uns de vos hommes du Nord, dans leur zèle pour excuser nos péchés, me font perdre patience. Nous savons mieux qu'eux ce qu'il en est. Qu'on vienne me dire qu'un homme est content de travailler depuis le matin jusqu'au soir, sous l'œil vigilant d'un maître et sans pouvoir jamais agir d'après sa volonté, à une tâche aride, monotone, invariable, et tout cela pour deux pantalons et une paire de souliers par an, un abri misérable et tout juste assez de nourriture pour le maintenir en état de travailler. S'il est un homme qui pense que des êtres humains peuvent être aussi heureux dans cette condition que dans toute autre, je voudrais le voir à l'épreuve. J'achèterais volontiers le chien, et je le ferais travailler sans le moindre scrupule.

— J'ai toujours supposé, dit miss Ophélia, que vous tous ici approuviez l'esclavage, et que vous le croyiez légitime, justifié par l'Ecriture.

— Quelle plaisanterie ! Nous n'en sommes pas encore réduits à cela. Alfred, qui est bien le plus déterminé despote que la terre ait porté, ne songe pas même à ce genre de défense. Non, il se retranche, fier et hautain, sur ce terrain respectable et vieux comme le monde : *le droit du plus fort.* Il dit, avec beaucoup de raison selon moi, que la conduite du planteur américain envers ses esclaves ne diffère en rien de celle de l'aristocratie et des capitalistes d'Angleterre envers les basses classes, c'est-à-dire qu'ils les font servir chair et os, âme et intelligence, à leur intérêt et à leur agrément

personnel. Il défend les deux systèmes, et selon moi se montre au moins conséquent. Il dit qu'il n'y a pas de haute civilisation possible sans l'asservissement manifeste ou déguisé des masses. Il faut, selon lui, qu'il y ait une classe inférieure vouée au travail matériel et à une existence animale, afin que la classe élevée puisse acquérir du loisir et de la richesse, développer son intelligence et devenir l'âme dirigeante de la classe inférieure. Voilà comme il raisonne, parce que, ainsi que je l'ai dit, il est né aristocrate ; j'ai une opinion toute différente, parce que je suis né démocrate.

— Comment peut-on comparer deux choses si différentes ? dit miss Ophélia. Le laboureur anglais n'est pas vendu, troqué, séparé de sa famille, fouetté.

— Il est aussi complétement à la merci de celui qui l'emploie que s'il lui avait été vendu. Le propriétaire d'hommes peut faire périr sous le fouet son esclave rebelle ; le capitaliste peut faire mourir de faim le travailleur. Pour ce qui concerne la sécurité de la famille, je ne saurais dire ce qui est le plus atroce, de voir vendre ses enfans, ou de les voir mourir de faim à côté de soi.

— Mais ce n'est pas justifier l'esclavage, que de prouver qu'il n'est pas pire que d'autres détestables choses.

—Aussi n'ai-je point l'intention de le justifier. Bien plus, je dirai même que de notre côté se trouve la violation la plus hardie, la plus palpable des droits de l'humanité. Acheter un homme comme un cheval, regarder à ses dents, faire craquer ses jointures, le faire marcher, puis le payer, avoir des spéculateurs, des nourrisseurs, des marchands et des brocanteurs de corps et d'âmes, c'est exposer l'injustice sous une forme plus palpable à la face du monde civilisé, bien que cette injustice soit de même nature que celle qui se commet partout : faire servir une classe d'êtres humains à l'usage et au développement exclusifs d'une autre classe.

— Je n'ai jamais examiné le sujet à ce point de vue, dit miss Ophélia.

— J'ai quelque peu voyagé en Angleterre, et j'ai lu de nombreux documens relatifs à l'état des classes inférieures de ce pays, reprit Saint-Clair, et je pense qu'Alfred a vraiment raison de dire que ses esclaves sont moins à plaindre qu'une grande partie de la population de l'Angleterre. Vous ne devez pas inférer de mes paroles qu'Alfred soit un maître inhumain ; car il ne l'est pas. Il est despote et sans pitié pour l'insubordination. Il fusillerait un noir rebelle avec aussi peu de remords qu'il fusillerait un chevreuil. Mais, en général, il met une sorte d'orgueil à ce que ses esclaves soient confortablement nourris et logés.



Lorsque j'étais avec lui, j'insistais pour qu'il fît quelque chose pour leur instruction. Pour me faire plaisir, il fit venir un chapelain pour leur enseigner le catéchisme le dimanche, bien qu'il fût intimement convaincu, je crois, qu'un chapelain eût été tout aussi utile pour ses chiens et ses chevaux. Le fait est qu'une intelligence stupéfiée et hébétée depuis l'enfance par toutes sortes de mauvaises influences, condamnée toute la semaine à un travail abrutissant, ne peut profiter beaucoup pendant quelques heures le dimanche. Les instituteurs des Écoles du dimanche à l'usage de la population manufacturière de l'Angleterre, et des esclaves de nos plantations, pourraient peut-être constater les mêmes résultats, *là-bas et ici*. Néanmoins il se rencontre de frappantes exceptions parmi nous, provenant de ce fait que les nègres sont beaucoup plus accessibles aux sentimens religieux que les blancs.

— Et comment avez vous fait pour abandonner l'état de planteur ? dit miss Ophélia.

— Nous marchâmes ensemble jusqu'au jour où Alfred acquit la certitude que l'état de planteur ne me convenait nullement. Il trouvait absurde qu'après avoir réformé, changé et amélioré toutes choses, d'après mes conseils, je ne fusse pas encore satisfait. Après tout, c'était l'institution elle-même que je haïssais, l'exploitation de ces hommes et de ces femmes, la perpétuation de l'ignorance, de la brutalité et du vice—le tout pour gagner de l'argent.

D'ailleurs, je me mêlais toujours des détails. Etant moi-même le plus paresseux des mortels, j'avais naturellement une trop grande sympathie pour les paresseux ; et quand de pauvres diables mettaient des pierres au fond de leurs paniers de coton pour les faire paraître plus lourds, ou qu'ils remplissaient leurs sacs de terre et garnissaient l'ouverture avec du coton, cela me paraissait si parfaitement semblable à ce que j'aurais fait à leur place, que je n'aurais jamais eu le courage de les faire fouetter. C'était la ruine totale de la de la discipline dans la plantation, et Alfred et moi en vînmes bientôt au même point où nous en étions venus, mon respectable père et moi, quelques années auparavant. Il me dit que j'étais un sentimentaliste efféminé, que je n'entendrais jamais rien aux affaires ; il me conseilla de prendre les fonds que nous avions en banque et notre maison patrimoniale de la Nouvelle-Orléans, d'aller y faire des rêves et de lui laisser administrer la plantation. Ainsi, nous nous séparâmes et je vins ici.

— Et pourquoi n'avez-vous pas donné la liberté à vos esclaves ?



— Ma foi ! je n'en eus pas le courage. Je ne pouvais les garder comme des instrumens pour gagner de l'argent, mais dépenser mon argent avec eux ne me paraissait pas tout à fait aussi révoltant. Quelques-uns étaient de vieux serviteurs de la maison auxquels j'étais fort attaché, et les jeunes étaient les enfans des vieux. Tous étaient contens de leur sort. Saint-Clair fit une pause et se promena pensif, à travers la chambre.

—Il y eut un instant dans ma vie, reprit-il, où je formais des plans, où j'espérais faire autre chose en ce monde que de me laisser flotter à la dérive. J'avais alors l'espoir vague et confus d'être une sorte d'émancipateur, de délivrer mon pays natal de cette tache et de cette souillure. Tout jeune homme a eu, je suppose, de ces accès de fièvre — mais alors...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? dit miss Ophélia. Vous n'auriez pas dû mettre la main à la charrue, puis regarder en arrière.

— Oh ! les choses ne tournèrent pas avec moi comme je l'avais espéré, et je tombai, comme Salomon, dans le dégoût de la vie. Je suppose que c'était pour tous deux la condition de notre sagesse ; mais, quoi qu'il en soit, au lieu de jouer le rôle de régénérateur de la société, je devins une pièce de bois flottant, et depuis lors je n'ai cessé de me laisser aller à la dérive. Alfred me gronde toutes les fois que nous nous rencontrons, et j'avoue qu'il a sur moi l'avantage ; car il fait réellement quelque chose. Sa vie est le résultat logique de ses opinions ; la mienne est un méprisable nonsens.

—Mon cher cousin, pouvez-vous être satisfait de cette manière de passer votre temps d'épreuve ?

— Satisfait ! Ne viens-je pas de vous dire que j'abhorre ce genre d'existence ? Mais, pour en revenir à la question, nous parlions de cette affaire d'affranchissement. Je ne pense pas que mes sentimens sur l'esclavage me soient particuliers. Beaucoup d'hommes, dans le cœur, pensent absolument comme moi. Notre pays gémit sous ce fléau, et, si mauvais qu'il soit pour l'esclave, il est, si c'est possible, pire encore pour le maître. Il n'est pas besoin de mettre des lunettes pour voir que la présence parmi nous d'une nombreuse classe d'êtres vicieux, imprévoyans, dégradés, est un mal pour nous comme pour eux-mêmes. L'aristocratie et les capitalistes d'Angleterre ne peuvent sentir cela comme nous, car ils ne se trouvent pas, comme nous, mêlés à la classe qu'ils dégradent. Nos esclaves habitent dans nos maisons, ils sont les compagnons de nos enfans, et exercent sur leur esprit

une influence plus prompte que la nôtre, car c'est une race à laquelle les enfans s'attachent toujours. Si Eva n'était pas un ange elle serait déjà perdue. Nous pourrions avec autant de raison laisser la petite vérole exercer parmi eux ses ravages et penser que nos enfans ne la prendront pas, que de les laisser croupir dans l'ignorance et le vice, et de croire que nos enfans n'en seront pas affectés. Et cependant nos lois s'opposent à tout système général d'éducation, et avec raison : Instruisez seulement une seule génération, et l'édifice sautera. Si vous ne leur donniez la liberté, ils sauraient bien la prendre.

— Et comment croyez-vous que tout cela finira ? dit miss Ophélia.

— Je n'en sais rien. Il y a une chose certaine, c'est que sur toute la surface du globe les masses s'agitent, et que le *Dies iræ* viendra tôt ou tard. Le même travail s'opère en Europe, en Angleterre et dans ce pays. Ma mère m'a souvent parlé d'un *Millenium* * qui devait venir, où le Christ règnerait et où tous les hommes seraient libres et heureux. Elle m'enseignait, lorsque j'étais enfant, à dire dans ma prière : « Que votre règne arrive. » Parfois, je pense que ce soupir, ce gémissement, ce murmure et ce mouvement qui se font parmi les os desséchés des nations ** prophétisent le prochain

* Allusion au règne de mille ans prophétisé par l'Apocalypse, chap. XIX et XX, où il est dit : « . . . Il n'y aura plus là ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé. »

** Allusion au chap. XXXVIIe du Prophète Ezéchiel, commençant ainsi :

1. La main de Jéhovah s'est posée sur moi, et m'ayant touché de l'esprit divin, elle me déposa au milieu de la vallée qui était pleine d'ossemens.

2. Et elle me mena sur eux tout à l'entour, et il y en avait beaucoup sur la surface de la vallée; et ils étaient entièrement secs.

3. Et il me dit : Fils de l'Homme, ces ossemens peuvent-ils revivre ? Et je dis : Seigneur Dieu, toi, tu le sais.

4. Et il me dit : Prophétise sur ces ossemens, et dis-leur : Ossemens desséchés, écoutez la parole de Jéhovah.

5. Ainsi dit le Seigneur Dieu à ces ossemens : Voici que je ferai venir en vous un esprit, et vous vivrez.

6. Je ferai naître sur vous des nerfs; je vous surmonterai de chair; j'étendrai sur vous une peau; et je mettrai en vous un esprit, et vous vivrez, et vous saurez que je suis Jéhovah.

7. Je prophétisai comme il m'avait commandé, et lorsque je prophétisai, il y eut un bruit; ce fut un tremblement, et les os se mirent en mouvement et se rapprochèrent les uns des autres.

8. Je vis, et il y avait sur eux des nerfs; ils étaient surmontés de

avénement de ce règne de Dieu dont elle avait coutume de me parler. Mais qui pourra supporter le jour où IL apparaîtra?

— Augustin, il y a des momens où je pense que vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu, dit miss Ophélia cessant de tricoter et attachant sur son cousin un regard plein de sollicitude.

— Je vous remercie de votre bonne opinion; mais je suis alternativement bien haut et bien bas. En théorie, je m'élève jusqu'aux portes du ciel; en pratique, je retombe dans la poussière de la terre. Mais voilà que la cloche nous appelle pour le thé; allons, cousine, et ne dites plus que je n'ai jamais parlé sérieusement une fois en ma vie.

A table, Marie fit allusion à la triste histoire de Prue.

— Vous allez penser, cousine, dit-elle, que nous sommes tous de vrais barbares.

— Je crois que c'est là un acte de barbarie, dit miss Ophélia, mais je ne pense pas que vous soyez tous des barbares.

— Je vous assure, dit Marie, qu'il est impossible de rien faire de ces créatures. Elles sont si méchantes, qu'elles ne méritent pas de vivre. Aussi n'éprouvé-je pas la moindre sympathie pour ces sortes de choses. Si elles se conduisaient bien cela ne leur arriverait pas.

— Mais, maman, dit Eva, la pauvre créature était malheureuse; c'est pourquoi elle a pris l'habitude de boire.

— Belle raison! comme si c'était là une excuse. Je suis malheureuse aussi, moi, très-souvent. Je crois, ajouta-t-elle d'un air pensif, que j'ai souffert de plus grandes épreuves qu'elle n'en a jamais subi. Mais ils sont si méchans. Il en est parmi eux qu'aucune sévérité ne saurait dompter. Je me souviens que mon père avait un esclave si paresseux, qu'il se sauvait toujours pour échapper au travail, et qu'il demeurait caché dans les savanes, volant et commettant toutes sortes d'horribles choses. Cet homme fut repris et fouetté maintes et maintes fois; on ne put jamais le corriger. Il se traîna une dernière fois hors de la plantation, car il ne pou-

chair, et par-dessus s'était étendue une peau; mais il n'y avait pas en eux d'esprit.

9. Et il me dit : Prophétise à l'esprit, prophétise, fils de l'homme, et dis à l'esprit : Ainsi dit le Seigneur Dieu : Esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts pour qu'ils revivent.

10. Et je prophétisai comme il m'avait commandé, et l'esprit vint en eux, et ils devinrent vivans, et ils se tinrent sur leurs pieds, une armée très-considérable.

vait plus se porter, et mourut dans les savanes. Il n'avait aucune raison d'agir ainsi, car les esclaves de mon père étaient bien traités.

— Je suis cependant parvenu à dompter un gaillard dont les maîtres et les surveilans n'avaient rien pu faire, dit Saint-Clair.

— Vous! dit Marie; je suis curieuse de savoir quand vous avez accompli cette prouesse.

—C'était un puissant et gigantesque africain, qui paraissait posséder à un degré peu commun l'instinct de la liberté. C'était un véritable lion du désert. Il se nommait Scipion. Personne n'en pouvait rien faire. Il avait été vendu d'un surveillant à un autre, jusqu'au moment où Alfred l'acheta, croyant pouvoir en tirer parti. Un jour il assomma l'intendant et s'enfuit dans les savanes. Je faisais alors une visite à Alfred, car c'était après notre séparation. Alfred était fort exaspéré, mais je lui dis que c'était sa propre faute, et je pariai de dompter le rebelle. Il fut convenu que si on parvenait à le saisir, il me serait donné afin de tenter sur lui l'expérience. On réunit alors une bande de six ou sept hommes avec des fusils et des chiens, pour lui donner la chasse. Vous savez qu'on peut se passionner pour la chasse aux hommes comme pour la chasse au cerf; c'est affaire d'habitude. Dans le fait, je me sentais moi-même un peu excité, quoique je fusse là pour remplir le rôle de médiateur dans le cas où il serait repris.

Les chiens aboyaient et hurlaient, nous partîmes au galop et finîmes par lever le gibier. Il bondissait comme un chevreuil, et nous laissa pendant quelque temps fort en arrière. Mais à la fin il fut cerné dans un impénétrable fourré de cannes à sucre. Réduit aux abois, il lutta vaillamment contre les chiens. Il les lançait à droite et à gauche, et en avait déjà tué trois à coups de poing, lorsqu'un coup de feu l'abattit blessé et sanglant presque à mes pieds. Le pauvre diable leva sur moi ses yeux pleins de courage et de désespoir. J'écartai les chiens et les chasseurs qui se précipitaient déjà sur lui, et je le réclamai comme mon prisonnier. J'eus bien de la peine à empêcher qu'il ne fût achevé dans l'ivresse du succès; mais je persistai dans mon marché et Alfred me le vendit. Je le pris donc avec moi, et au bout de quinze jours je l'avais rendu aussi soumis, aussi traitable qu'on pût le désirer.

— Mais quel moyen avez-vous donc employé? dit Marie.

—Un moyen tout à fait simple. Je le pris dans ma chambre, je lui fis préparer un bon lit, je pansai ses blessures, et le soignai moi-même jusqu'à ce qu'il fût sur pied. Pendant

ce temps, j'avais fait préparer son acte d'affranchissement; je le lui donnai en lui disant qu'il pouvait aller où il lui plairait.

— Et s'en alla-t-il? dit miss Ophélia.

— Non. Le sot déchira le papier en deux et refusa absolument de me quitter. Jamais je n'eus un plus brave, un plus dévoué serviteur—fidèle et franc comme l'acier. Il embrassa par la suite le christianisme et devint aussi doux qu'un enfant. Je l'avais chargé d'administrer ma propriété sur le lac, et il s'en acquittait fort bien. Je le perdis à la première invasion du choléra. Dans le fait, il sacrifia sa vie pour moi. J'étais malade, presque mourant, et lorsque la panique avait fait fuir tout le monde, Scipion me soigna sans relâche et me ramena à la vie. Mais, hélas! le pauvre garçon fut atteint presque aussitôt, et il fut impossible de le sauver. Jamais perte ne me fut plus sensible.

Eva s'était graduellement rapprochée de son père pendant qu'il racontait cette histoire — ses petites lèvres entr'ouvertes, ses yeux grands ouverts exprimant un profond intérêt.

Quand il eut fini, elle lui jeta soudain ses petits bras autour du cou, fondit en larmes et se mit à sangloter convulsivement.

— Eva, ma chère enfant, qu'avez-vous donc? dit Saint-Clair, en la voyant tremblante et agitée sous la violence de son émotion. Cette enfant, ajouta-t-il, ne devrait jamais entendre de semblables récits; elle est trop nerveuse.

— Non, papa, je ne suis pas nerveuse, dit Eva réprimant tout à coup son émotion avec une force de résolution extraordinaire chez une enfant aussi jeune. Je ne suis pas nerveuse, mais ces choses-là me *vont au cœur*.

— Que voulez-vous dire, Eva?

— Je ne puis vous l'expliquer, papa. Je pense à une foule de choses. Peut-être un jour je pourrai vous les dire.

— Eh bien! pensez, mon enfant; mais ne pleurez pas et ne chagrinez pas votre père, dit Saint-Clair. Voyez quelle belle pêche j'ai cueillie pour vous.

Eva prit la pêche et sourit, bien qu'on pût remarquer encore un certain mouvement nerveux dans les coins de sa bouche.

—Venez voir le poisson rouge, dit Saint-Clair, la prenant par la main et la conduisant vers la verandah. Quelques instans après de joyeux rires se faisaient entendre à travers les rideaux de soie : c'étaient Eva et Saint-Clair qui se lançaient mutuellement des roses et se poursuivaient l'un l'autre dans les allées de la cour.

Nos lecteurs peuvent craindre ici que nous ne finissions par négliger notre humble ami Tom, pendant que nous nous occupons des aventures de plus hauts personnages; mais s'ils veulent bien monter avec nous à un petit étage au-dessus de l'écurie, ils pourront apprendre où en sont ses affaires. C'est une chambre décente, contenant un lit, une chaise et un petit pupitre grossier sur lequel reposent la Bible de Tom et son livre de cantiques, et où nous le trouvons assis, avec son ardoise devant lui, occupé à un travail qui semble le plonger dans une grande perplexité. Le fait est que le mal du pays le tourmentait si fort, qu'il avait fini par demander à Eva une feuille de papier; et, réunissant tout ce qu'il avait pu acquérir de littérature grâce aux leçons de massa Georges, il avait conçu le hardi projet d'écrire une lettre, et il s'efforçait d'en faire un brouillon sur son ardoise. Tom se trouvait dans un terrible embarras, car il avait complétement oublié la forme de certaines lettres et ne se rappelait pas exactement l'usage des autres. Pendant qu'il travaillait de la sorte et soupirait dans sa détresse, Eva vint se percher comme un oiseau sur le dossier de sa chaise, et regarda par-dessus son épaule.

— O Oncle Tom! quel singulier griffonnage faites-vous donc là?

— J'essaie d'écrire à ma pauvre vieille femme, miss Eva, et à mes petits enfans, dit Tom en passant le revers de sa main sur ses yeux; mais j'ai bien peur de n'en pouvoir venir à bout.

—Je voudrais pouvoir vous aider, Tom. J'ai un peu appris à écrire. L'an dernier je savais tracer toutes les lettres, mais j'ai peur de l'avoir oublié.

Eva mit sa petite tête dorée à côté de celle de Tom, et tous deux, aussi sérieux, aussi ignorans l'un que l'autre, commencèrent une grave et pénible discussion; et après une foule de débats et de consultations sur chaque mot, la composition commença, à leur grande satisfaction, à ressembler beaucoup à de l'écriture.

—Oui, oncle Tom, cela commence réellement à avoir une belle apparence, dit Eva en regardant leur griffonnage avec ravissement. Combien votre femme va être heureuse, ainsi que vos petits enfans! Oh! c'est une honte que l'on vous ait jamais forcé de les quitter. J'ai l'intention de demander à papa de vous laisser retourner auprès d'eux quelque temps.

—Maîtresse m'a dit qu'elle enverrait l'argent pour moi dès qu'elle aurait pu en amasser, dit Tom. J'espère qu'elle le fera. Le jeune massa Georges m'a dit qu'il viendrait me

chercher, et il m'a donné ce dollar comme un gage. Et Tom tira de dessous ses vêtemens le précieux dollar.

— Oh ! il viendra certainement, alors, dit Eva. J'en serai bien contente.

— Et je voulais leur envoyer une lettre, vous savez, pour leur faire savoir où je suis, et pour dire à la pauvre Chloé que je me porte bien, car elle était si malheureuse, la pauvre âme.

— Hé ! Tom ! dit Saint-Clair paraissant sur le seuil de la porte.

Tom et Eva tressaillirent.

— Qu'est-ce que cela ? dit Saint-Clair s'approchant et regardant l'ardoise.

—Oh ! c'est la lettre de Tom. Je l'aide à l'écrire, dit Eva. N'est-elle pas bien ?

— Je ne voudrais vous décourager ni l'un ni l'autre, dit Saint-Clair ; mais je pense que vous eussiez mieux fait de me prier d'écrire pour vous. Je le ferai quand je reviendrai de la promenade.

— Il est fort important qu'il écrive, dit Eva, parce que sa maîtresse doit envoyer l'argent pour le racheter, vous savez, papa ; il m'a dit qu'ils le lui avaient promis.

Saint-Clair pensa en lui-même que c'était probablement une de ces consolations que de bons maîtres donnent à leurs esclaves pour diminuer l'horreur qu'ils éprouvent à être vendus, sans aucune intention d'exécuter leur promesse. Mais il n'exprima point son opinion, et se contenta d'ordonner à Tom de préparer les chevaux pour la promenade.

Le soir même la lettre de Tom fut écrite dans le style qu'exigeait la circonstance et jetée à la poste.

Miss Ophélia persévérait toujours dans ses travaux de ménagère. Il était généralement convenu parmi tous les serviteurs de la maison, depuis Dinah jusqu'au dernier marmot, que miss Ophélia était décidément *curieuse*, terme par lequel un domestique du Sud fait entendre que ses supérieurs ne lui conviennent pas.

L'élite de la domesticité—à savoir Adolphe, Jane et Rosa, décidèrent qu'elle n'était pas une dame, les dames ne travaillant pas comme elle ; qu'elle n'avait point d'*air* du tout, et ils étaient surpris qu'elle fût de la famille des Saint-Clair. Marie elle-même déclarait qu'il était réellement fatigant de voir cousine Ophélia toujours si occupée. Et en effet l'activité de miss Ophélia était si incessante qu'on en pouvait être fatigué. Elle cousait et piquait du matin au soir, avec éner-

gie, comme quelqu'un qui eût été pressé par le besoin ; puis, lorsque le jour baissait, son travail plié, elle tirait son tricot de sa poche et faisait aller ses aiguilles de plus belle, comme toujours. C'était réellement une peine de la voir ainsi.

CHAPITRE XX.

TOPSY.

Un matin, tandis que miss Ophélia vaquait à un de ces soins domestiques auxquels elle se livrait avec tant d'ardeur, elle entendit la voix de Saint-Clair qui l'appelait du bas de l'escalier.

— Descendez, cousine ; j'ai là quelque chose à vous montrer.

— Qu'est-ce ? dit miss Ophélia, descendant, son ouvrage de couture à la main.

— J'ai fait une emplette pour vous : voyez !

En même temps il poussait devant lui une petite négresse qui paraissait âgée de huit ou neuf ans.

C'était un des plus noirs échantillons de sa race ; ses yeux ronds, brillans, chatoyans comme des grains de cristal, se portaient avec un mouvement rapide et continuel sur chaque objet dans l'appartement ; sa bouche entr'ouverte par la surprise devant les merveilles inconnues du salon de son nouveau maître, découvrait une double rangée de dents d'une blancheur éblouissante ; une quantité de petites queues tressées dans sa chevelure laineuse se dressaient au hasard sur sa tête dans toutes les directions ; son visage avait une singulière expression de finesse et de ruse que recouvrait étrangement, comme d'un voile, un certain air de gravité triste et solennelle. A peine vêtue d'un simple lambeau de toile d'emballage sale et déchiré, elle se tenait les mains croisées humblement sur la poitrine ; mais il y avait dans tout ce petit être quelque chose de si bizarre et de si fantastique, quelque chose de — si païen, — comme miss Ophélia le déclara plus tard, que la bonne demoiselle en éprouva d'abord un véritable effroi. Et se tournant vers Saint-Clair, elle lui dit :

— Quelle idée avez-vous eue de nous amener *cela* ici, Augustin ?

— Mais pour que vous en fassiez l'éducation, cousine, pour que vous la mettiez dans le bon chemin. J'ai cru rencontrer là un assez curieux specimen de la famille de *Jim Crow* (de la famille des corbeaux). Ici ! Topsy, ajouta-t-il en

sifflant comme pour appeler un chien, chantez-nous une chanson et montrez-nous votre talent pour la danse.

Les yeux de jais de l'enfant étincelèrent d'une sorte de bouffonnerie malicieuse ; et elle entonna d'une voix claire et perçante un de ces airs bizarres qu'affectionnent les nègres ; marquant la mesure des mains et des pieds, pirouettant, frappant des mains, entrechoquant ses genoux en cadence, et tirant de son gosier, pour soutenir ces mouvemens sauvages et fantastiques, de ces sons rauques et bizarres qui distinguent la musique afrioaine, elle termina par une ou deux cabrioles plus violentes, prolongea une note finale presque surnaturelle, comparable seulement au sifflet d'une locomotive, puis retomba tout à coup sur le tapis, immobile, les mains croisées, grave, avec un air de componction vraiment édifiant, s'il n'eût été démenti par les regards qu'elle lançait à l'entour, du coin de ses yeux rusés.

Miss Ophélia demeurait silencieuse : l'étonnement l'avait paralysée.

Mais Saint-Clair qui, le mauvais plaisant, semblait s'amuser beaucoup de la stupéfaction de sa cousine, reprit en s'adressant à l'enfant :

— Topsy, voici votre nouvelle maîtresse. Je vous donne à elle de ce moment ; voyez donc à vous bien conduire.

— Oui, massa, répondit Topsy d'une voix humble et douce, tout en clignant malicieusement les yeux.

— Il va falloir être sage, Topsy, vous comprénez, dit Saint-Clair.

— Oh ! oui massa. Et Topsy fit un autre clignement d'yeux en conservant la même attitude.

— Vraiment, Augustin, qu'est-ce que cela signifie ? dit enfin miss Ophélia. Votre maison est déjà si remplie de ces petites pestes qu'on n'y peut marcher sans en rencontrer sous les pieds. Le matin, je me lève, et je trouve une de ces petites créatures endormie derrière ma porte, tandis qu'une autre tête noire se montre sous la table, et une troisième sur le paillasson. Après cela, on en voit de perchés sur tous les barreaux, partout, grimpant, grimaçant, ricanant, ou se roulant sur le plancher de la cuisine. Au nom du ciel ! pourquoi nous en amener une de plus ?

— Pour que vous fassiez son éducation ; ne vous l'ai-je pas dit, cousine ? Vous prêchez tant sur l'éducation ! L'idée m'est venue de vous faire cadeau d'un sujet tout frais pour que vous puissiez vous essayer la main.

— Avais-je besoin de celle-ci ? Les autres me donnent déjà plus à faire que je ne le voudrais.

— Vous voilà bien vous autres chrétiens ! Vous formez

une société de propagande, et vous envoyez quelque pauvre missionnaire passer sa vie au milieu de tels païens. Mais que l'on propose à l'un de vous de prendre une de ces créatures dans sa propre maison et de travailler personnellement à la convertir ; — oh ! non ; quand on en vient là, on trouve qu'elle est sale, désagréable, qu'il y aurait trop à faire, et le reste.

— Mais, Augustin, vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de voir la chose par ce côté, répondit miss Ophélia, évidemment radoucie ; oui, cela peut bien être, en effet, une véritable œuvre de missionnaire ! Et elle regarda, cette fois, l'enfant avec une sorte d'intérêt.

Saint-Clair avait touché la corde sensible, car la conscience de miss Ophélia était toujours en éveil.

— Pourtant, ajouta-t-elle, je ne comprends pas encore la nécessité de votre nouvelle emplette ; n'y a-t-il pas déjà dans votre maison assez de sujets sur lesquels je pusse employer mon temps et mon savoir ?

— Allons, cousine, dit Saint-Clair en la tirant à part, je devrais vous demander pardon pour toutes mes paroles d'étourdi. Vous êtes si bonne, après tout, que cela ne peut vous atteindre. Tenez, voici le fait : cette enfant appartenait à un couple d'ivrognes qui tiennent une gargotte devant laquelle je suis obligé de passer chaque jour. J'étais fatigué d'entendre ses cris et de voir toujours ses maîtres la battre et jurer après elle ; sa mine éveillée et comique m'a fait penser aussi qu'on en pourrait faire quelque chose ; je l'ai achetée, et je vous la donne. Maintenant, essayez ; donnez-lui une bonne éducation orthodoxe à la mode de la Nouvelle-Angleterre, et voyez ce que vous en pourrez faire. Pour moi, vous le savez, la grâce me manque pour un pareil essai, mais j'aimerais à vous le voir tenter.

— Allons, je ferai ce que je pourrai, dit miss Ophélia ; et elle s'avança vers sa nouvelle pupille de l'air d'une personne qui s'approcherait d'une araignée noire dans le bienveillant dessein de l'apprivoiser.

— Elle est affreusement sale et à moitié nue, observa-t-elle.

— Faites-la descendre, répondit Saint-Clair, et ordonnez qu'on la nettoie et qu'on l'habille.

Miss Ophélia entraîna l'enfant vers les régions de la cuisine.

— Je ne vois pas le besoin que massa Saint-Clair avait d'une autre négresse, dit Dinah, en examinant la nouvelle venue d'un air peu amical ; mais je sais bien que je ne veux pas l'avoir par ici, sous mes pieds.

— Pouah! firent Rosa et Jane avec un suprême dégoût, qu'elle se garde de se trouver sur notre chemin! Qu'avait besoin le maître d'une autre de ces négresses de bas étage: je voudrais le savoir.

— Hors d'ici, vous autres! leur cria Dinah, qui prit cette dernière remarque pour une injure personnelle. Pas plus négresse que vous ne l'êtes vous-même, miss Rosa, continua-t-elle; vous semblez vous imaginer que vous êtes au nombre des blancs; le fait est que vous n'êtes ni une noire ni une blanche; moi, j'aime mieux être l'une ou l'autre.

Miss Ophélia vit que personne ne voudrait présider consciencieusement au nettoyage et à la toilette de la nouvelle venue, et elle se résigna à le faire elle-même avec l'assistance de Jane, qui ne s'y prêta que de mauvaise grâce et avec une répugnance marquée.

Des oreilles délicates ne sauraient supporter sans ennui le détail de la première toilette d'une enfant jusque-là négligée et maltraitée. Le fait est qu'en ce monde, des multitudes d'êtres humains sont condamnés à vivre et à mourir dans un état tel que d'autres mortels leurs frères ne pourraient pas même en entendre la description sans inconvénient pour leurs nerfs. Miss Ophélia était pourvue d'une bonne dose de résolution fortifiée par la pratique, et elle procéda à ces détails dégoûtans avec une héroïque intrépidité, quoique, il faut bien le confesser, d'un air assez peu gracieux, la résignation étant en ce cas le sentiment le plus chrétien que pussent lui inspirer ses principes. Mais quand elle vit les épaules et le dos de l'enfant toutes rayées de nombreuses cicatrices, marques ineffaçables du régime sous lequel elle avait grandi jusqu'alors, son cœur commença à s'émouvoir de pitié.

— Voyez un peu, dit Jane en montrant ces stigmates; cela ne prouve-t-il pas la nature du sujet? Elle va nous en faire de belles, je le parie. Moi je déteste ces vilaines petites négresses: elles me dégoûtent tellement! Comment maître a-t-il pu faire cette emplette?

Le triste objet de ces réflexions conservait en les écoutant l'air sérieux et soumis qui semblait lui être habituel, seulement ses yeux mobiles lançaient par intervalle un regard furtif sur les ornemens qui se balançaient aux oreilles de Jane. Enfin, quand elle fut décemment vêtue d'un habillement complet, les cheveux tondus à rase tête, miss Ophélia déclara avec quelque plaisir qu'elle avait l'air un peu plus chrétien, et elle commença de mûrir en elle-même certains plans pour son éducation.

S'asseyant donc devant son élève elle se mit à l'interroger.

— Quel âge avez-vous, Topsy?



— Je ne sais pas, miss, répondit le petit être avec une grimace qui découvrit toutes ses dents.

— Comment, vous ne savez pas votre âge? Personne ne vous l'a-t-il jamais dit? Quelle était votre mère?

— Je n'en ai jamais eu, dit l'enfant en grimaçant de nouveau.

—Pas de mère! Que voulez-vous dire? Où êtes-vous née?

—Je ne suis jamais née, poursuivit Topsy avec une autre grimace si diabolique cette fois, que si miss Ophélia eût été nerveuse elle eût pu croire à la présence de quelque noir lutin tout frais échappé du royaume de sorcellerie. Mais miss Ophélia n'était pas nerveuse; son esprit net allait droit au but, et elle reprit avec quelque sévérité :

— Il ne faut pas me répondre de cette manière, enfant; je ne suis pas en train de plaisanter. Dites-moi où vous êtes née, et quels étaient votre père et votre mère?

— Je ne suis jamais née, répéta plus fortement la petite créature; je n'ai jamais eu ni père, ni mère, ni rien. J'ai été élevée par un spéculateur avec un tas d'autres. La vieille tante Sue prenait soin de nous.

L'enfant disait évidemment la vérité; sur quoi Jane avec un petit rire :

—Hélas! miss, il y en a comme cela des masses. Les spéculateurs les achètent pour rien quand ils sont tout petits, et les élèvent pour les revendre.

— Combien de temps êtes-vous restée chez vos derniers maîtres?

— Je ne sais pas, missis.

— Est-ce un an, ou plus, ou moins?

— Je ne sais pas, missis.

— Hélas! miss, ces pauvres nègres, ils ne peuvent rien dire, s'écria Jane; ils ne savent rien de la durée du temps; ils ne savent pas ce que c'est qu'une année; ils ne savent pas seulement leur âge.

— Avez-vous jamais entendu parler de Dieu, Topsy?

L'enfant parut ne rien comprendre et ne répondit que par sa grimace habituelle.

— Savez-vous qui vous a créée?

—Personne, autant que je puis le savoir, dit l'enfant avec un rire étrange.

Et cette idée semblait l'amuser considérablement, à en juger par le clignottement de ses yeux.

—Je crois que j'ai poussé, ajouta-t-elle, mais je ne pense pas que personne m'ait créée.

—Savez-vous coudre? reprit miss Ophélia, jugeant à propos de descendre à des questions plus faciles.

— Non, missis.

— Que savez-vous faire? à quoi vous employaient vos maîtres ?

— A porter de l'eau, laver la vaisselle, frotter les couteaux et garder la volaille.

— Etaient-ils bons pour vous ?

— Je pense qu'ils l'étaient, dit-elle en lançant un regard pénétrant sur sa nouvelle maîtresse.

Miss Ophélia se levant après cet encourageant dialogue, vit Saint-Clair appuyé sur le dos de sa chaise.

— Vous trouvez là un sol vierge, cousine; semez-y vos idées; vous n'en trouverez pas, du moins, beaucoup à extirper.

Miss Ophélia avait sur l'éducation, comme sur tout le reste, des idées très-nettes et très-précises, de ces idées qui prévalaient dans la Nouvelle-Angleterre il y a une centaine d'années, et que l'on conserve encore dans certains pays isolés, primitifs, que n'ont pas encore atteints les chemins de fer. Nous pourrions les résumer en très peu de mots : Apprendre aux enfans à être attentifs à ce qu'on leur dit; leur enseigner le catéchisme, la couture, la lecture; et les fouetter quand ils mentent. Aujourd'hui, que des flots de clarté ont été répandus sur la matière, ces simples maximes sont naturellement fort dépassées; toutefois, il est un fait incontestable, c'est que nos grand'mères ont formé par ce *régime* quelques hommes et quelques femmes d'une certaine valeur, ainsi que beaucoup d'entre nous peuvent se le rappeler et l'attester. En tout cas miss Ophélia ne connaissait rien de mieux que ces principes, et elle songea à les appliquer à sa petite païenne avec toute l'activité dont elle était capable.

L'enfant fut introduite et reconnue dans la famille comme la fille attachée à miss Ophélia; et comme on ne semblait pas la regarder d'un très-bon œil dans la cuisine, miss Ophélia résolut de lui donner sa propre chambre pour principal théâtre de ses premiers essais. Avec une abnégation qui sera appréciée de quelques-unes de nos lectrices, au lieu de se faire elle-même comfortablement son lit, de balayer, de ranger sa chambre, besogne dans laquelle elle avait persisté jusqu'à ce jour, en dédaignant toutes les offres de service de la femme de chambre, elle se condamna au supplice d'instruire Topsy à exécuter ces diverses opérations. Ah! jour de malheur! si pareille chose arrive jamais à l'une de nos lectrices, elle appréciera la grandeur du sacrifice.

Le matin du premier jour, miss Ophélia emmena Topsy dans sa chambre, et commença solennellement à lui faire

un cours d'instruction sur l'art, l'art mystérieux de faire un lit.

Imaginez donc Topsy bien lavée, la tête débarrassée de toutes ces petites queues en broussailles dont elle avait fait ses délices, vêtue d'une robe propre, avec un tablier bien empesé, se tenant respectueusement devant miss Ophélia, avec autant de solennité que si elle eût assisté à un enterrement.

— Attention, Topsy ! je vais vous montrer comment mon lit doit être fait. Je suis très-difficile pour mon lit. Il faut que vous appreniez bien exactement la manière de le faire.

— Oui, madame, dit Topsy avec un grand soupir, tandis que sa figure exprimait une attention douloureuse.

— Maintenant, regardez, Topsy : ceci est l'ourlet du drap; ceci en est l'endroit, et ceci l'envers : vous en souviendrez-vous ?

—Oui, madame, répondit Topsy avec un nouveau soupir.

—Bien. A présent, il faut rabattre le drap de dessous par-dessus le traversin—comme cela—le border sous le matelas, proprement, sans plis—vous voyez ?

— Oui, madame, dit Topsy en redoublant d'attention.

— Quant au drap de dessus, reprit miss Ophélia, il faut l'étendre ainsi, et le replier au pied, solidement, proprement, —comme cela—le petit ourlet au pied.

— Oui, madame, continua Topsy.

Mais, une chose que miss Ophélia ne vit pas, c'est qu'à un moment où la bonne dame lui tournait le dos dans l'ardeur de sa manipulation, sa docile élève réussit à s'emparer d'une paire de gants et d'un ruban, qu'elle fourra adroitement dans ses manches : après quoi, elle se retrouva dans la même position respectueuse, les mains croisées comme devant.

—Maintenant, Topsy, que je vous voie faire à votre tour, dit miss Ophélia en s'asseyant après avoir retiré les draps.

Topsy, avec autant de sérieux que d'adresse, se mit à faire la besogne à la complète satisfaction de sa maîtresse ; étendant soigneusement les draps, effaçant jusqu'au moindre pli, déployant une intelligence attentive qui édifia grandement son institutrice. Mais, juste au moment de finir, un mouvement malheureux fit sortir de l'une des manches de Topsy un bout de ruban qui attira l'attention de miss Ophélia.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle, en mettant vivement la main sur le ruban ; vilaine mauvaise fille, vous avez volé cet objet ?

Mais, tandis que le ruban achevait de sortir de sa manche, Topsy n'en paraissait nullement déconcertée ; elle se con-

tentait de le regarder de l'air de la plus grande surprise et de la plus naïve innocence.

— Hélas ! n'est-ce pas un ruban de miss Phélia ? oui. Comment a-t-il pu se mettre dans ma manche ?

—Topsy ! vilaine fille, ne me dites pas de mensonge : vous avez volé ce ruban ?

— Oh ! missis, je ne l'ai pas fait, je vous l'assure ; je ne l'avais jamais vu jusqu'à ce jour qui nous éclaire !

—Topsy, reprit miss Ophélia, ne savez-vous pas que c'est mal de mentir ?

— Je ne mens jamais, miss Feely, répondit Topsy d'un air convaincu et vertueux. C'est bien la vérité que je viens de vous dire, et rien autre chose.

— Topsy, je vous fouetterai si vous mentez ainsi.

— Hélas ! missis, vous me fouetteriez tout le jour que je ne pourrais pas dire autrement, répondit Topsy qui commençait à larmoyer ; je ne l'avais jamais vu ; il se sera fourré dans ma manche ; miss Phélia l'aura laissé sur le lit, il sera resté dans les draps, et il se sera mis dans ma manche.

Miss Ophélia fut tellement indignée de l'audace de cet effronté mensonge, qu'elle saisit l'enfant et la secoua.

La secousse fit tomber sur le plancher les gants qui étaient cachés dans l'autre manche.

— Voyez encore ! s'écria miss Ophélia ; me soutiendrez-vous toujours que vous n'avez pas volé le ruban.

Topsy se décida à avouer pour les gants, mais elle persista à nier pour le ruban ?

— Voyons, Topsy, reprit miss Ophélia, si vous avouez complétement je ne vous fouetterai pas, cette fois.

Ainsi adjurée, Topsy avoua le vol du ruban et des gants, en protestant ardemment de son repentir.

— Ecoutez, maintenant : je suis sûre que vous avez dérobé d'autres choses depuis que vous êtes dans cette maison, car je vous ai laissée rôder hier toute la journée ; dites-moi donc ce que vous avez pris, et vous ne serez pas fouettée.

— Hélas ! missis, j'ai pris la chose rouge que miss Eva portait à son cou.

— Vous avez pris cela, méchante enfant ! Et quoi encore ?

— J'ai pris les boucles d'oreilles de Rosa—les rouges.

— Allez me chercher tout de suite ces objets, tous les deux.

—Hélas ! missis, je ne puis pas : je les ai brûlés.

— Brûlés ? quelle histoire ! Apportez-les, ou je vous fouette.

Mais Topsy, protestant à grand renfort de cris, de larmes,

de sanglots, soutint qu'elle ne le *pouvait pas* : Ils étaient brûlés ; ils l'étaient !

— Et pourquoi les avez-vous brûlés ? demanda miss Ophélia.

— Parce que je suis méchante : oui. Je suis si méchante ! si méchante ! je ne puis pas m'en empêcher.

Juste à ce moment, le hasard faisait entrer dans la chambre Eva, parée de ce même collier de corail dont il était question.

— Dites, Eva, où donc avez-vous pris votre collier ? demanda miss Ophélia.

—Où je l'ai pris ! répondit Eva ; mais il ne m'a pas quittée d'aujourd'hui.

— Est-ce que vous l'aviez hier ?

—Oui. Et ce qui est plaisant, ma tante, je l'ai gardé toute la nuit ; j'avais oublié de l'ôter en me couchant.

Miss Ophélia n'y comprenait plus rien. Pour comble, Rosa entra précisément, une corbeille de linge frais repassé en équilibre sur sa tête, et les boucles d'oreilles rouges se balançant à ses oreilles.

— En vérité, je ne sais plus comment m'y prendre avec une pareille enfant, dit miss Ophélia découragée. Mais quelle idée avez-vous eue de me dire que vous aviez pris ces objets, Topsy ?

— Mon Dieu ! missis m'avait dit d'avouer ; moi, je n'ai pas trouvé autre chose à avouer, dit Topsy en se frottant les yeux.

—Mais, naturellement, je ne vous demandais pas d'avouer ce que vous n'aviez pas fait, dit miss Ophélia ; car c'est aussi bien mentir d'une façon que de l'autre.

— Eh quoi ! est-ce comme cela ? dit Topsy d'un air d'étonnement naïf.

— Bah ! il n'y a pas un seul brin de vérité dans toute cette créature, dit Rosa en jetant un regard indigné sur Topsy ; moi, à la place du maître je la ferais fouetter jusqu'au sang : elle ne l'échapperait pas, pour sûr.

—Non, non, Rosa, dit Eva, avec un air d'autorité qu'elle savait prendre au besoin ; vous ne devriez pas parler ainsi, Rosa ; je ne puis pas supporter un tel langage.

— Ah ! Dieu ! miss Eva, vous êtes si bonne ; vous ne savez pas du tout comment il faut agir avec ces nègres. Il n'y a pas d'autre moyen que de les fouetter à outrance : c'est moi qui vous le dis.

—Silence ! Rosa ; ne dites plus un seul mot de cette sorte.

Et l'œil d'Eva étincelait, et la rougeur lui montait à la joue.

Rosa baissa le ton aussitôt.

— Miss Eva a du sang de son père dans les veines, cela se voit : elle peut parler aux gens tout comme si c'était lui, dit-elle en sortant de la chambre.

Eva se tenait le regard fixé sur Topsy.

Ainsi se trouvaient en présence, comme deux symboles, ces deux enfans placés aux deux limites extrêmes de la société : l'une, l'enfant charmante et distinguée, avec sa chevelure dorée, ses yeux profonds, son front intelligent et noble, et sa démarche princière ; l'autre, l'enfant nègre, fine, rusée, rampante et pénétrante à la fois. Toutes deux personnifiaient bien leurs races ; l'une cette race saxonne héritière de tant de siècles de civilisation, de puissance, de supériorité physique et morale et de culture intellectuelle ; l'autre cette race africaine traînant un héritage séculaire d'oppression, de soumission, d'ignorance, de travail forcé et de vices.

Quelque pensée de ce genre agitait peut-être l'esprit d'Eva en moment ; mais les pensées d'un enfant de cet âge ne sont plutôt que des instincts obscurs, indéfinis ; et que de pensées touchantes agitaient, émouvaient Eva dans sa noble nature, sans qu'elle eût encore la puissance de les exprimer !

Tandis que miss Ophélia s'étendait sur la laide et méchante conduite de Topsy, Eva la regardait d'un air affligé et pensif.

— Pauvre Topsy ! lui dit-elle avec douceur ; qu'aviez-vous besoin de voler ? On va prendre bien soin de vous désormais. Pour moi, j'aimerais mieux vous donner n'importe quoi de ce qui m'appartient, plutôt que de vous voir me le voler.

C'était la première bonne parole que la petite négresse eût jamais entendue dans sa vie ; et la voix et l'accent si doux d'Eva firent une étrange impression sur son cœur rude et sauvage. Quelque chose comme une larme brilla dans le coin de son œil rond et miroitant ; mais, presque aussitôt, elle grimaça son petit rire habituel. C'est que l'oreille qui n'a jamais entendu que de durs reproches reste singulièrement incrédule aux divins accens de la bonté. Dans la pensée de Topsy, les paroles d'Eva ne pouvaient être que quelque chose de drôle et d'inexplicable : elle ne les crut pas.

Mais comment s'y prendre avec Topsy ? Miss Ophélia trouvait le problème embarrassant ; ses principes d'éducation semblaient être inapplicables dans ce cas. Il fallait donc prendre le temps d'y penser ; et, dans le but de gagner du temps, comptant sur les vertus mystérieuses que l'on attribue aux cabinets noirs, miss Ophélia confina Topsy dans une de ces retraites, jusqu'à ce qu'elle eût pu mettre elle-même de l'ordre dans ses idées.

— Vraiment, dit-elle plus tard à Saint-Clair, je ne vois aucun moyen de gouverner cette enfant sans la fouetter.

— Alors fouettez-la tout à votre aise. Je vous donne plein pouvoir d'en agir comme il vous plaira.

— Il faut toujours en venir à fouetter les enfans, reprit miss Ophélia ; je n'ai jamais entendu dire qu'on pût les élever sans cela.

— Oh ! très-certainement, dit Saint-Clair, faites donc ce que vous croirez le meilleur. Seulement, je vous ferai une observation : j'ai vu cette petite frappée avec un tisonnier, renversée à coups de pelle, de pincettes, de tout ce qui se trouvait sous la main. Or, d'après la manière dont elle a l'habitude d'être corrigée, je pense que vous devrez la fouetter avec une certaine énergie pour produire beaucoup d'impression sur elle.

— Mais alors, que faire ? dit miss Ophélia.

— Vous posez là une grave question, répondit Saint-Clair, et je désire que vous puissiez y répondre. Que faire avec un être humain qui ne peut être gouverné que par le fouet, — *lequel* ne produit plus d'effet, — comme il arrive si communément dans ce pays ?

—En vérité, je ne sais ; je n'ai jamais vu un enfant pareil.

— De tels enfans ne sont pas rares chez nous ; et de tels hommes et de telles femmes aussi. Comment faut-il les gouverner ?

— A coup sûr, c'est plus que je n'en puis dire.

— Et moi de même, dit Saint-Clair. Ces cruautés horribles, ces faits outrageans dont les journaux nous apportent de temps à autre le récit, — l'affaire de Prue, par exemple, — d'où proviennent-ils ? En général, ils résultent d'un endurcissement graduel des deux côtés : le maître devenant cruel de plus en plus, à mesure que l'esclave s'endurcit. Il en est du fouet et des mauvais traitemens comme de l'opium, dont il faut doubler la dose à mesure que la sensibilité s'émousse. Je le compris très-promptement quand je devins possesseur d'esclaves ; et je résolus de ne jamais commencer, ne sachant pas où je devrais m'arrêter : j'entendais au moins me garantir de l'affaiblissement du sens moral. Il en arrive que mes esclaves se conduisent comme des enfans gâtés ; mais je pense que cela vaut mieux pour eux et pour moi que si nous nous abrutissions ensemble. Or, cousine, vous m'avez fait de grands discours sur notre responsabilité quant à leur éducation ; j'avais besoin de vous voir *essayer* sur un enfant que je vous ai donné comme le specimen de milliers d'autres enfans parmi nous.

— C'est votre système, c'est l'esclavage qui produit de tels enfans, dit miss Ophélia.

— Je le sais, mais ils sont produits ; ils existent : Comment en agir avec eux ?

— Vraiment, je ne puis dire que je vous remercie de m'avoir imposé cette expérience. Mais maintenant que j'y vois un devoir à remplir, je vais m'armer de persévérance et faire du mieux que je pourrai.

Et, comme elle l'avait dit, miss Ophélia se remit à l'œuvre avec un zèle et une énergie tout à fait méritoires. Elle régla le temps et les occupations de Topsy, et entreprit de lui apprendre à lire et à coudre.

Quant à la lecture, l'enfant marcha assez vite. Elle apprit ses lettres comme par magie, et fut très-promptement capable de lire des choses faciles. Mais il y eut de plus grandes difficultés pour la couture : souple comme un chat, vive comme un singe, la petite créature avait en horreur une occupation qui la forçait de rester en place. Aussi, elle cassait ses aiguilles, les jetait furtivement par la fenêtre ou les cachait dans les fentes des murs ; elle nouait, cassait, gâtait son fil, ou bien en égarait à dessein des bobines entières. Ses mouvemens étaient d'une rapidité merveilleuse, sa physionomie aussi impassible que celle du plus exercé conspirateur, de sorte que miss Ophélia, tout en comprenant que le hasard seul ne pouvait causer tant d'accidens successifs, eût vainement tenté de prendre l'adroite Topsy en faute, même en perdant tout son temps à la surveiller.

Topsy ne tarda pas à se faire une réputation particulière dans la maison. Elle semblait posséder un fonds de talens inépuisable pour toute sorte de singeries, de grimaces et de pantomimes ; pour danser, grimper, sauter, chanter, siffler et imiter tous les sons imaginables. Quand elle faisait ses exercices, elle avait sur ses talons tous les enfans de la maison qui l'admiraient bouche béante, sans en excepter miss Eva, fascinée elle-même par les diableries de la petite sauvage, comme une colombe par l'œil brillant d'un serpent. Miss Ophélia était fâchée de voir Eva prendre autant de goût à la société de Topsy, et elle pria Saint-Clair de s'y opposer.

— Bah ! laissez l'enfant, dit Saint-Clair, Topsy lui fera du bien.

— Une petite fille si dépravée ! Ne craignez-vous pas qu'elle ne lui apprenne le mal ?

— Elle ne peut apprendre le mal à Eva ; à d'autres enfans, oui ; mais le mal glisse sur l'esprit d'Eva, comme une goutte de rosée sur le calice d'une fleur.

— Ne vous y fiez pas trop, dit miss Ophélia ; pour moi,

je ne laisserais jamais un de mes enfans jouer avec Topsy.

— Vos enfans, très-bien, mais mon enfant, c'est autre chose. Si Eva pouvait être corrompue, elle le serait depuis des années.

Si Topsy fut d'abord l'objet des mépris et de la malveillance des principaux domestiques, ceux-ci furent bientôt dans le cas de changer d'opinion sur son compte. On ne tarda pas à découvrir que quiconque avait maltraité Topsy, restait sous le coup de quelque désagrément certain : tantôt, c'était une paire de boucles d'oreilles, ou quelque bagatelle aimée que l'on ne trouvait plus, ou un article de toilette que l'on retrouvait gâté sans ressources; tantôt, on allait se heurter, par hasard, contre un bassin d'eau chaude, ou bien, lorsqu'on sortait en grande toilette un déluge d'eau sale vous descendait sur la tête; et jamais, dans ces occasions, quelle que fût la promptitude des recherches, on ne pouvait mettre la main sur le coupable invisible. Bien des fois, Topsy fut accusée et passa par tous les degrés de la juridiction domestique; mais elle soutenait tous les interrogatoires avec le plus grand calme, défendant son innocence de la manière la plus édifiante. Personne ne doutait qu'elle ne fût l'auteur de ces mauvais tours; cependant, comme il était impossible de fournir la moindre preuve à l'appui de toutes les suppositions, miss Ophélia, dans la rigueur de son équité, ne se croyait pas en droit de la punir.

D'ailleurs, le temps était toujours si bien choisi pour ces accidens vengeurs, que l'impunité leur était presque assurée. Ainsi, Rosa et Jane, les deux femmes de chambre, ne se trouvaient jamais atteintes que pendant ces périodes trop fréquentes, où elles étaient en disgrâce auprès de leur maîtresse, alors que toute plainte de leur part ne pouvait pas, naturellement, être accueillie avec sympathie. Bref, Topsy fit bientôt comprendre à toute la maison qu'il serait à propos de la laisser en paix; et chacun se tint pour averti.

Topsy était adroite et prompte à tous les travaux manuels, apprenant tout ce qu'on lui montrait en ce genre avec une facilité surprenante. Après quelques leçons seulement, elle connaissait si bien tous les détails du ménage de miss Ophélia, que la minutieuse dame elle-même n'y trouvait plus rien à reprendre. Nulle main mortelle ne savait couvrir un lit plus régulièrement, ajuster les oreillers plus soigneusement, balayer, épousseter et ranger plus parfaitement que Topsy, quand cela lui convenait, mais cela ne lui convenait pas souvent. Si, après trois ou quatre jours de patiente surveillance, miss Ophélia encouragée à espérer que Topsy avait enfin pris l'habitude de bien faire, la laissait seule à sa besogne, et

s'éloignait pour se livrer elle-même à quelque autre occupation, alors Topsy se donnait le passe-temps d'une confusion carnavalesque pendant une heure ou deux. Au lieu de faire le lit, par exemple, elle s'amusait à livrer bataille aux oreillers dépouillés de leur taie, jusqu'à ce que sa tête laineuse se trouvât grotesquement couronnée de plumes; elle grimpait le long des colonnes et se suspendait au ciel du lit la tête en bas; elle faisait un pêle mêle des draps et des couvertures au travers de l'appartement; elle revêtait le traversin des vêtemens de nuit de miss Ophélia, et se mettait à jouer la comédie, chantant, sifflant, se faisant des grimaces dans la glace, en un mot, « déchaînant le diable » comme miss Ophélia s'exprimait.

Une fois, par une négligence très-extraodinaire de sa part, miss Ophélia avait oublié la clef à sa commode; elle rentre, elle trouve Topsy avec son plus beau châle en crêpe de Chine écarlate roulé en turban autour de la tête, se donnant de grands airs devant la glace en se livrant à ses improvisations.

— Topsy! s'écria-t-elle, perdant toute patience; qui vous pousse à vous conduire ainsi?

— Je ne sais pas, missis; à cause que je suis si méchante!

— Je ne vois plus comment je pourrai m'y prendre avec vous, Topsy.

— Ah! missis, il faut me fouetter; mon ancienne maîtresse me fouettait toujours. Je ne suis pas habituée à travailler à moins qu'on ne me fouette.

— Mais, Topsy, je voudrais ne pas vous fouetter. Vous pouvez bien faire quand vous le voulez; pourquoi ne le voulez-vous pas?

— Oh! missis, j'ai l'habitude d'être fouettée; je crois que cela m'est bon.

Miss Ophélia essaya de la recette; mais, alors, Topsy faisait invariablement une scène terrible de cris, de gémissemens, de supplications; puis, une demi-heure plus tard, on la voyait perchée sur quelque saillie du balcon, exprimant au flot de marmots qui l'entouraient son extrême dédain de toute l'affaire.

— Ah! ah! disait-elle, le fouet de miss Phélia! Il ne tuerait pas un moustique, son fouet. Il fallait voir mon ancien maître comme il déchirait la peau: Oh! celui-là savait s'y prendre!

Topsy se plaisait toujours à exagérer les énormités qu'elle avait commises; elle les regardait évidemment comme de véritables titres d'honneur.

— Hélas! vous autres nègres, disait-elle à ses auditeurs, savez-vous que nous sommes tous pécheurs? Oui, vous l'êtes,

l'est; les blancs aussi sont pécheurs; miss Phélia le
'is je suppose que les nègres sont les plus pécheurs;
ur! il n'y en a pas un de vous qui le soit autant
suis si terriblement méchante que personne ne
bout de moi. Je crois que je suis la plus mé-
re qui soit au monde!

ne cabriole, Topsy se pavanait ensuite dans
toute glorieuse de la supériorité qu'elle s'at-

..nches, miss Ophélia mettait beaucoup de zèle à
..re le catéchisme à Topsy. Celle-ci était douée à un degré de la mémoire des mots; elle les retenait avec ..ne facilité qui encourageait grandement son institutrice.

—Quel bien pensez-vous que cela puisse lui faire? demanda Saint-Clair.

—Mais cela a toujours été bon aux enfans, répondit miss Ophélia; c'est ce qu'on leur apprend toujours, vous savez.

— Qu'ils le comprennent ou non?

— Oh! les enfans ne le comprennent pas d'abord; mais, quand ils sont devenus grands, cela leur revient.

—Cela ne m'est jamais revenu à moi, dit Saint-Clair; et pourtant, je vous rendrai cette justice que vous me l'avez convenablement enfoncé dans la tête, quand j'étais petit.

— Ah! vous appreniez toujours si bien, Augustin! aussi j'avais de grandes espérances pour vous.

— Et ne les avez-vous plus? dit Saint-Clair.

—Je désirerais que vous fussiez aussi bon maintenant que quand vous étiez petit, Augustin.

—Et moi aussi, en vérité, cousine. Mais continuez de catéchiser Topsy : il est encore possible que vous en fassiez quelque chose.

Topsy, qui pendant cette discussion demeurait immobile comme une noire statue de bronze, les mains modestement croisées, s'avança sur un signe de miss Ophélia.

« — Nos premiers parens étant abandonnés à leur propre
» volonté, tombèrent de l'état dans lequel ils avaient été
» créés. »

Topsy cligna des yeux et parut vouloir faire une question.

— Qu'y a-t-il, Topsy? dit miss Ophélia.

— S'il vous plaît, missis, n'était-ce pas de l'état du Kentucky?

— Quel état, Topsy?

—L'état d'où ils sont tombés. Massa nous disait toujours que nous étions descendus du Kentucky.

Saint-Clair partit d'un éclat de rire.

— Vous ferez bien, cousine, de lui donner toujours une

interprétation, ou elle ne manquera pas d'en trouver une. Que dites-vous de cette idée d'émigration qui lui est venue ? c'est une théorie.

— Oh! Augustin, tenez-vous en paix, dit miss Ophélia ; que puis-je faire de bon, si vous êtes là à rire ?

—Bien ; je ne troublerai plus vos exercices, sur l'honneur.

Et Saint-Clair alla s'asseoir dans le salon avec son journal, jusqu'à ce que Topsy eût fini de réciter sa leçon. Elle la récitait très-couramment ; à cela près de quelques mots importans transposés de-ci et de là, sans qu'il fût possible de la faire revenir de son erreur. Alors, Saint-Clair, en dépit de ses belles promesses, appelait l'enfant à lui quand il entendait quelque amusant quiproquo, et prenait un malin plaisir à lui faire répéter les passages tronqués.

— Pensez-vous que cet enfant profitera entre mes mains, si vous continuez ainsi, Augustin ? lui disait miss Ophélia avec reproche.

— Oui, c'est très-mal ; je ne le ferai plus, répondait-il ; mais c'est si drôle d'entendre cette drôle de petite fille s'empêtrer dans tous vos grands mots.

— Mais vous la confirmez dans ses erreurs.

— Bah ! Pour elle, un mot en vaut un autre.

— Vous devriez vous rappeler que vous m'avez demandé de lui enseigner ses devoirs ; que c'est une créature raisonnable, et songer aux effets de votre influence sur elle.

—Honte sur moi, je le devrais. Mais—je suis si méchant, comme dit Topsy.

Ainsi se poursuivit, pendant un an ou deux, l'éducation de Topsy ; miss Ophélia se soumettant, jour après jour, à cette œuvre pénible comme à une sorte de mal chronique, de névralgie ou de migraine, auxquelles certaines personnes finissent par s'habituer à la longue.

Saint-Clair, lui, s'amusait de l'enfant, comme on le fait d'un perroquet ou d'un épagneul. Topsy, quand ses méfaits la menaçaient de quelque disgrâce, trouvait toujours un refuge derrière son fauteuil, et Saint-Clair, d'une manière ou de l'autre, parvenait à lui obtenir son pardon. Elle savait aussi lui soutirer force picayunes qu'elle convertissait en noix, en sucreries dont elle faisait aussitôt des largesses aux marmots de la maison ; car, Topsy, rendons-lui cette justice, était naturellement généreuse et libérale, quoique vindicative en cas d'offense.

Mais la voilà convenablement introduite sur notre scène : nous la retrouverons de temps en temps, à son tour, continuant de jouer son rôle parmi de plus importans personnages.

CHAPITRE XXI.

KENTUCKY.

Nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de jeter un regard en arrière pour voir ce qui se passe dans la case de l'oncle Tom et savoir ce qui a transpiré sur son sort parmi ceux qu'il a laissés dans la ferme du Kentucky.

C'était vers la fin d'une après-midi d'été ; les portes et les fenêtres du vaste salon étaient toutes ouvertes, comme une invitation aux brises errantes auxquelles il prendrait fantaisie d'entrer. Dans un grand vestibule occupant toute la longueur de l'édifice et se terminant à chaque extrémité par un balcon, était assis M. Shelby. Nonchalamment renversé dans un fauteuil, les pieds appuyés sur un autre, il savourait son cigare de l'après-dîner. Mme Shelby, assise près de la porte, travaillait à un fin ouvrage de couture de l'air préoccupé d'une personne qui a quelque chose sur le cœur et cherche l'occasion favorable d'entrer en matière.

— Savez-vous, dit-elle, que Chloé a reçu une lettre de Tom ?

— Ah ! vraiment ; il paraît qu'il a trouvé un ami là-bas. Comment va ce pauvre garçon ?

— Il a été acheté par une très-bonne famille, je pense ; on le traite avec bienveillanee et il n'a pas grand'chose à faire.

—Ah ! j'en suis bien aise, oh ! bien aise, dit cordialement M. Shelby. Tom, je suppose, se résignera à demeurer dans le Sud ; il ne doit pas beaucoup désirer de revenir ici.

— Au contraire, il s'enquiert avec beaucoup d'anxiété de l'époque où nous aurons l'argent nécessaire pour sa rançon.

— Pour sûr, je l'ignore tout à fait, dit M. Shelby. Lorsqu'une fois les affaires vont mal on ne sait plus où cela s'arrêtera. C'est comme si on sautait d'une fondrière dans une autre à travers un marais. On emprunte à l'un pour payer l'autre, puis à un autre encore pour payer celui-ci, et ces maudites échéances arrivent avant que vous ayez eu le temps de vous retourner ou de fumer un cigare. Les missives désagréables, les visites importunes se succèdent. Ce n'est plus que trouble et confusion.

— Il me semble, mon cher, qu'il n'y a qu'un moyen de sortir de là. Ne pourriez-vous pas vendre tous vos chevaux et une de vos fermes pour payer vos créanciers ?

— Oh ! quelle idée ridicule, Emilie ! Vous êtes la plus belle femme du Kentucky, mais vous ne vous apercevez

même pas que vous n'entendez rien aux affaires, comme toutes les femmes, d'ailleurs.

— Mais au moins, reprit Mme Shelby, ne pourriez-vous pas me donner un petit aperçu de la situation des vôtres ? Ne pourriez-vous pas dresser le compte de tout ce que vous devez et de ce qui vous est dû, et me permettre de voir si je ne pourrais vous aider à économiser ?

— Oh ! de grâce, ne me rompez pas ainsi la tête, Emilie. Il me serait impossible de dire exactement où j'en suis. Je connais bien à peu près, d'une manière générale, l'état de mes affaires ; mais je ne pourrais vous en dresser un bilan comme Chloé vous façonne la croûte de ses pâtés. Je vous répète que vous n'entendez rien aux affaires.

Et M. Shelby, ne trouvant pas d'autre raison pour appuyer son opinion, éleva la voix ; mode d'argumentation fort en usage et fort convaincant qu'emploient d'ordinaire les maris dans les discussions d'affaires avec leurs femmes.

Mme Shelby se tut et laissa échapper un soupir. Bien qu'elle fût une femme, ainsi que M. Shelby venait de le lui rappeler, elle n'en était pas moins douée d'un esprit net, énergique, pratique, et d'une force de caractère en tous points supérieure à celle de son mari ; de sorte qu'il n'eût pas été absurde, comme M. Shelby le supposait, de la croire capable de diriger ses affaires. Elle avait à cœur de réaliser la promesse faite à Tom et à tante Chloé, et elle gémissait en voyant les obstacles s'accumuler autour d'elle.

— Ne pensez-vous pas que nous pourrions d'une manière ou d'une autre nous procurer cet argent ? Pauvre tante Chloé ! cela lui tient tant au cœur !

— J'en suis bien fâché. Mais je crois que j'ai fait une promesse aventureuse. Je ne sais si je pourrai la tenir. Il vaudrait peut-être mieux le dire franchement à Chloé, afin qu'elle en prît son parti. Tom prendra une autre femme dans une année ou deux, et elle ferait bien de prendre un autre mari.

— Monsieur Shelby, j'ai toujours enseigné à mes gens que leurs mariages étaient aussi sacrés que les nôtres ; jamais je ne pourrais donner un semblable conseil à Chloé.

— Il est fâcheux, ma femme, que vous leur ayez enseigné une morale au-dessus de leur condition présente et de leur destinée. C'est ce que j'ai toujours pensé.

— Mais c'est la morale de la Bible, monsieur Shelby.

— Bien, bien, Emilie, je ne prétends pas me mêler de vos principes religieux ; seulement ils ne me semblent nullement convenir à des gens de cette condition.

— Cela est vrai, dit madame Shelby, et voilà pourquoi,

du fond de mon âme, j'ai toujours abhorré l'esclavage. Je vous assure, mon cher, que je ne puis me résoudre à violer la promesse que j'ai faite à ces pauvres créatures. Si je ne peux me procurer l'argent d'autre manière, je donnerai des leçons de musique. Les élèves ne me manqueront pas, et je gagnerai ainsi l'argent moi-même.

— Vous ne voudriez pas vous avilir à ce point, Émilie. Je n'y pourrais jamais consentir.

— M'avilir! est-ce que ce serait aussi dégradant que de manquer de parole à ces malheureux? Non, assurément!

— Vous êtes toujours héroïque et sublime, dit M. Shelby; mais je pense que vous réfléchirez avant d'entreprendre un exploit digne de Don Quichotte.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Chloé, qui parut au bout de la verandah.

— S'il vous plaît, maîtresse, dit-elle.

— Eh bien! Chloé, que désirez-vous? dit Mme Shelby, en se levant et allant au bout du balcon.

— Si maîtresse voulait examiner cette volaille...

Madame Shelby jeta les yeux sur plusieurs poulets et canards que Chloé venait d'apporter et qu'elle considérait elle-même avec une grande attention.

— Je voulais demander à maîtresse s'il en faudrait faire un pâté.

— Oh! tante Chloé, cela m'importe peu; servez-les comme vous voudrez.

Chloé reprit les volatiles d'un air distrait: il était clair qu'elle pensait à toute autre chose qu'aux poulets. À la fin, avec ce rire bref dont les gens de sa race accompagnent d'ordinaire une proposition hasardeuse, elle finit par dire:

— Mon Dieu! pourquoi massa et maîtresse, qui sont toujours si embarrassés pour trouver de l'argent, n'emploient-ils pour s'en procurer un moyen qu'ils ont sous la main? Et Chloé se mit à rire de nouveau.

— Je ne vous comprends pas, Chloé, dit Mme Shelby, qui connaissait parfaitement les habitudes de Chloé, et ne doutait pas qu'elle n'eût entendu jusqu'au dernier mot de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son mari.

— Mon Dieu! maîtresse, ajouta Chloé en riant encore, les autres maîtres louent leurs nègres au dehors, et se font ainsi de l'argent. Ils ne gardent pas chez eux une troupe d'affamés qui les ruinent.

— Eh bien! Chloé, qui nous proposez-vous de louer?

— Mon Dieu! je ne propose rien. Seulement, Sam m'a dit qu'un pâtissier de Louisville avait besoin d'une personne connaissant à fond la manière de confectionner les gâteaux

et la pâtisserie, et offrait de la payer quatre dollars par semaine.

— Eh bien! Chloé?

— Eh! mon Dieu! maîtresse, j'ai pensé qu'il était temps de faire faire quelque chose à Sally. Elle a été pendant longtemps sous ma direction, et, grâce à mes leçons, elle travaille presque aussi bien que moi. Si maîtresse voulait me permettre de partir, j'irais là-bas gagner de l'argent. On peut placer mes gâteaux et mes pâtés à côté de ceux du premier venu; je ne crains pas la comparaison.

— Mais, Chloé, voudriez-vous abandonner vos enfans?

— Mon Dieu! maîtresse, ils sont assez grands pour travailler et ne s'en acquittent pas mal. Sally se chargerait de la petite; elle est si gentille, qu'elle n'exige pour ainsi dire aucuns soins.

— Mais Louisville est bien loin d'ici.

— Oh! mon Dieu, cela ne me fait pas peur. C'est en bas de la rivière, je me rapprocherais peut-être ainsi de mon vieil homme, dit Chloé, d'un ton interrogatif, en regardant Mme Shelby.

— Non, Chloé, il est encore quelques centaines de milles au-delà.

Chloé parut désappointée.

— N'importe, Chloé, cela vous rapprochera toujours de lui. Oui, vous partirez, et tous vos gages, jusqu'au dernier centime, seront mis de côté pour le rachat de votre mari.

Comme un sombre nuage qu'argente un rayon de soleil ainsi le sombre visage de Chloé s'éclaircit tout à coup. Elle était vraiment radieuse.

— Dieu! madame est trop bonne! C'est justement à cela que je pensais. Je n'aurais besoin ni de vêtemens, ni de chaussures, ni de rien. J'économiserais jusqu'au dernier centime. Combien de semaines y a-t-il dans une année, maîtresse?

— Cinquante-deux, répondit Mme Shelby.

— Dieu! est-ce possible? et je gagnerai quatre dollars pour chacune d'elles! Combien cela fera-t-il par an?

— Deux cent huit dollars, dit Mme Shelby.

— En vérité! dit Chloé avec un accent d'étonnement et de plaisir. Et combien me faudrait-il de temps pour gagner la somme?

— Environ quatre ou cinq ans, Chloé, mais vous n'aurez pas besoin de fournir la somme entière; j'ajouterai quelque chose.

— Je ne voudrais pas que maîtresse donnât des leçons. Massa a parfaitement raison en cela. Cela ne serait pas con-

venable. J'espère que personne de la famille ne sera jamais réduit à cette extrémité pendant que j'aurai des bras.

— Soyez sans crainte, Chloé ; j'aurai soin de l'honneur de la famille, dit en souriant Mme Shelby. Mais quand comptez-vous partir ?

— Je ne sais pas. Seulement, Sam va conduire des poulains en aval de la rivière, et il m'a dit que je pourrais aller avec lui. J'ai réuni déjà tous mes effets. Si maîtresse le permet, et si elle veut me donner un passeport et une lettre de recommandation, je partirai avec Sam demain matin.

— C'est bien, Chloé ; je vais m'occuper de cela, si toutefois M. Shelby n'y fait pas d'objections. Je vais lui en parler.

Mme Shelby remonta, et tante Chloé, le cœur plein de joie, s'en fut à sa case pour faire ses préparatifs.

— Dieu ! massa Georges, vous ne savez pas que je pars pour Louisville demain matin, dit-elle à Georges, qui entra dans la case pendant qu'elle rassemblait les hardes de sa petite fille. J'ai pensé que je devais mettre en ordre tous les effets de la petite. Mais je pars, massa Georges, je vais gagner quatre dollars par semaine, et maîtresse les gardera tous pour racheter mon vieil homme.

— Bah ! dit Georges, voilà une étrange affaire, assurément. Et quand partez-vous ?

— Demain, avec Sam. Et maintenant, massa Georges, j'espère que vous voudrez bien vous asseoir là et écrire à mon vieil homme pour l'informer de ce qui se passe, n'est-ce pas ?

— Certainement, dit Georges. L'oncle Tom sera bien aise de recevoir de nos nouvelles. Je cours à la maison chercher du papier et de l'encre. Puis, vous savez, tante Chloé, nous pourrons lui parler des poulains et de tout.

— Certainement, certainement, massa Georges, allez, et, pendant ce temps, je vais vous préparer un morceau de poulet ou quelque autre chose. Vous ne ferez plus guère de soupers avec votre pauvre vieille tante.

CHAPITRE XXII.

L'HERBE SE FLÉTRIT. — LA FLEUR SE FANE.

Pour nous tous, en quelque état que nous soyons, la vie s'écoule jour à jour. Ainsi s'écoulèrent deux années de l'existence de Tom. Quoique séparé de tous ceux qui lui étaient chers, et souvent préoccupé de l'avenir, il ne se sentait pourtant pas positivement malheureux ; car, ainsi est faite la harpe humaine, qu'il en faut briser à la fois toutes les

cordes pour en détruire complétement l'harmonie. Et, quand nous passons en revue les jours de privations et d'épreuves, nous nous rappelons que chaque heure apportait sa diversion et son soulagement, de sorte que, si nous n'étions complétement heureux, nous n'étions pas non plus tout à fait malheureux.

Dans le livre qui composait toute sa bibliothèque, Tom avait lu l'histoire d'un homme qui avait appris à être toujours content, quel que fût son sort. Cette doctrine lui avait paru bonne et raisonnable et parfaitement en rapport avec les habitudes réfléchies et studieuses qu'il avait acquises par la lecture du même livre.

A la lettre qu'il avait écrite à sa famille, ainsi que nous l'avons rapporté dans le précédent chapitre, Georges avait répondu aussitôt, d'une bonne et ronde écriture d'écolier, qu'on pouvait lire d'un bout de la chambre à l'autre, ainsi que le disait Tom. Georges lui annonçait plusieurs bonnes nouvelles que nous connaissons déjà : que tante Chloé avait été louée à un pâtissier de Louisville, où son talent lui faisait gagner de fabuleuses sommes d'argent, qui, lui disait-on, seraient entièrement mises de côté pour former le prix de son rachat ; que Pierre et Moïse grandissaient à vue d'œil, et que Baby trottait à travers la maison, sous la surveillance de Sally et de toute la famille.

La case de Tom était fermée pour le moment, mais Georges s'étendait avec emphase sur les embellissemens et les additions qu'il projetait d'y faire lors de son retour.

Le reste de la lettre donnait une liste des études de Georges, la mention de chacune commençant par une majuscule ornée ; venait aussi le nom de quatre nouveaux poulains nés depuis le départ de Tom ; après quoi Georges ajoutait que son père et sa mère se portaient bien. Le style de la lettre était sans doute net et concis, mais Tom la regardait comme le plus étonnant specimen de composition épistolaire des temps modernes. Il ne se lassait pas de la regarder, et il tint même conseil avec Eva pour savoir s'il ne conviendrait pas de l'encadrer et de la suspendre dans sa chambre. Il ne fallut pas moins que l'impossibilité d'en faire voir à la fois le recto et le verso pour le faire renoncer à ce projet.

L'amitié de Tom et d'Eva avait grandi avec l'enfant. Il eût été difficile de dire la véritable place qu'elle occupait dans le cœur doux et impressionnable de son fidèle serviteur. Il l'aimait comme quelque chose de frêle et de terrestre, et cependant il l'adorait comme quelque chose de céleste et de divin. Il la regardait comme le matelot italien regarde l'image de l'Enfant Jésus, avec un mélange de respect et de



tendresse, et la plus grande joie de Tom était de se prêter à tous ses gracieux caprices, de satisfaire ces mille petits désirs de l'enfant, aussi variables que l'arc-en-ciel aux mille couleurs. Le matin, au marché, son œil s'arrêtait toujours sur les plus belles fleurs; il mettait pour elle dans ses poches les plus belles pêches, les plus belles oranges, et rien ne le réjouissait tant à son retour que d'apercevoir de loin, sur la porte, la jolie tête blonde d'Eva, qui attendait son retour et ne manquait jamais de lui adresser cette question : Eh bien! Oncle Tom, que m'avez-vous acheté aujourd'hui ?

De son côté, Eva n'était pas moins prodigue de bons offices. Bien qu'elle ne fût qu'une enfant, elle lisait admirablement. Une oreille musicale, une imagination poétique, une sympathie instinctive pour tout ce qui est grand et noble, faisaient d'elle une lectrice de la Bible comme Tom n'en avait jamais entendue. D'abord elle lut pour faire plaisir à son humble ami; mais bientôt son ardente nature poussa des jets vigoureux qui s'enroulèrent autour du majestueux livre; et elle l'aima, parce qu'il éveillait en elle d'étranges désirs, de fortes et profondes émotions, comme aiment à en ressentir les enfans passionnés et pleins d'imagination.

Les parties de la Bible qui lui plaisaient le plus étaient les Révélations et les Prophéties, dont le langage obscur, plein d'images étranges et d'ardentes paroles, l'agitait d'autant plus qu'elle en demandait vainement l'explication : elle et son humble ami, le vieil enfant et le jeune, n'étaient pas plus avancés l'un que l'autre sur ce point. Tout ce qu'ils savaient, c'est que ces pages parlaient d'une gloire qui se manifesterait un jour, et d'un merveilleux avenir dont leur âme se réjouissait sans savoir pourquoi. Il n'en est pas de la science morale comme de la science physique; ce que l'on ne comprend pas dans la première peut n'être pas toujours sans profit pour nous. L'âme s'éveille, tremblante, entre deux éternités obscures, l'éternel passé et l'éternel avenir. La lumière brille seulement dans un petit espace autour d'elle : elle sent donc le besoin de se diriger vers l'inconnu; et les voix qui se font entendre à elle, et les ombres qui lui apparaissent du nuage de l'inspiration, ont un écho et une réponse dans sa propre nature pleine d'espoir. Ces images mystiques sont autant de talismans et de pierres précieuses sur lesquels sont gravés des hiéroglyphes inconnus. L'âme les enferme en elle-même, et attend pour les lire qu'elle ait franchi le voile étendu devant elle.

A ce moment de notre histoire, toute la famille de Saint-Clair habitait momentanément sa villa sur le lac Pontchartrain. La chaleur de l'été avait engagé tous ceux qui pou-

vaient fuir la cité brûlante et malsaine, à chercher un abri sur les bords du lac pour jouir de ses brises rafraîchissantes.

La villa de Saint-Clair était un cottage de l'Inde orientale, entouré d'élégantes verandahs faites de bambous et ouvrant de tous côtés sur des jardins et des pelouses. Le salon commun ouvrait sur un vaste jardin, embaumé de toutes les plantes et des fleurs pittoresques des tropiques. Les allées sinueuses conduisaient aux rives mêmes du lac, dont la nappe argentée s'élevait et s'abaissait aux rayons du soleil, formant un tableau mouvant dans lequel on découvrait à chaque instant des beautés nouvelles.

C'était par un de ces majestueux couchers de soleil qui illuminent l'horizon de magiques splendeurs, et font des eaux un autre ciel. Le lac était sillonné de bandes roses et dorées, excepté aux endroits où les barques, déployant leurs voiles blanches, glissaient çà et là comme des fantômes ; de petites étoiles d'or étincelaient dans le ciel, et regardaient dans l'eau leur image tremblante.

Tom et Eva étaient assis sur un petit siége de mousse, sous une tonnelle, au fond du jardin. C'était un dimanche soir, et la Bible d'Eva reposait ouverte sur ses genoux. Elle lut : « Et je vis une mer de cristal, mêlée de feu. »

— Tom, dit Eva, s'arrêtant tout à coup, et lui montrant le lac, la voilà !

— Quoi, miss Eva ?

— Ne la voyez-vous pas, là-bas ? dit l'enfant, montrant de la main les eaux du lac qui, dans leurs ondulations, réfléchissaient le ciel embrasé. Voilà la mer de cristal mêlée de feu.

— Oh ! oui, c'est bien cela, miss Eva, répondit Tom, et il se mit à chanter :

Que ne puis-je, ô matin, emporté sur ton aile,
Vers Chanaan prenant l'essor,
Entrer, accompagné d'anges d'azur et d'or,
Dans la Jérusalem nouvelle.

— Où supposez-vous que soit cette nouvelle Jérusalem, Oncle Tom ? dit Eva.

— Oh ! là-haut, dans les nuages, miss Eva.

— Alors, il me semble la voir, dit Eva. Regardez ces nuages. Ils ressemblent à de grandes portes de perles ; et au-delà, voyez, plus loin, beaucoup plus loin, tout est d'or. Tom, chantez : *Des esprits radieux.....*

Tom chanta ces paroles d'un hymne méthodiste bien connu :

Des esprits radieux, là-haut, je vois l'essaim,
Dans une gloire sans égale.
Ils sont vêtus de blanc, et portent à la main
La palme triomphale.

— Oncle Tom, *je les ai vus!* dit Eva.

Tom n'en douta pas, n'en éprouva aucune suprise; Eva lui eût dit avoir été au ciel, qu'il eût regardé le fait comme tout à fait probable.

— Ils me visitent quelquefois pendant mon sommeil, ces esprits, dit Eva; et ses yeux prirent une expression rêveuse, et elle murmura à voix basse:

Ils sont vêtus de blanc et portent à la main
La palme triomphale.

— Oncle Tom, dit Eva, je m'en vais là.

— Où, miss Eva?

L'enfant se leva et étendit sa petite main vers le ciel. Les rayons du soleil couchant donnaient à sa chevelure dorée, à ses joues animées, un éclat qui n'était point de cette terre, et ses yeux se tenaient ardemment fixés sur les cieux.

— Je m'en vais là, dit-elle, auprès des esprits radieux, Tom; j'irai avant peu.

Le vieux et fidèle Tom fut subitement frappé au cœur. Il se rappela combien de fois il avait remarqué depuis six mois que les petites mains d'Eva s'amaigrissaient, que sa peau devenait plus transparente, sa respiration plus courte; que, s'il lui arrivait de vouloir courir et jouer dans le jardin comme elle le faisait autrefois pendant des heures entières, elle s'en revenait bientôt fatiguée et languissante. Il avait entendu souvent miss Ophélia parler d'une toux qu'aucun médicament ne pouvait guérir, et, à cet instant même, ses joues et ses petites mains étaient brûlées par la fièvre. Et cependant la pensée que les paroles d'Eva venait d'éveiller en lui ne lui était jamais venue jusqu'alors.

A t-il jamais existé d'enfans semblables à Eva? Assurément, il y en a eu; mais leurs noms sont toujours gravés sur les pierres tumulaires. Leur doux sourire, leurs yeux célestes, leurs singulières paroles et leurs étranges manières sont au nombre des trésors ensevelis au fond des cœurs affligés. Dans combien de familles n'entend-on pas répéter que toutes les qualités, toutes les grâces de ceux qui survivent ne sont rien comparées au charme de *celui qui n'est plus*. On dirait que le ciel a un chœur d'anges dont la mission particulière est de séjourner pendant un temps sur la terre

pour s'attacher le cœur humain et l'entraîner avec eux dans leur fuite vers les célestes régions. Quand vous voyez dans les yeux d'un enfant briller cette lumière profonde et toute céleste, quand sa petite âme se révèle par des paroles plus douces et plus sages que celles des enfans de son âge,—n'espérez point le conserver ; car le sceau de Dieu est sur lui, et la lumière de l'immortalité brille dans ses yeux.

Ainsi de toi, bien-aimée Eva ! brillante étoile de ta famille ; tu vas bientôt disparaître, et ceux qui t'aiment le plus ne le soupçonnent pas.

La conversation entre Tom et Eva fut interrompue par la voix impatiente de miss Ophélia.

— Eva ! Eva ! Eh bien ! mon enfant, la rosée tombe ; vous ne devez pas rester dehors à cette heure.

Eva et Tom s'empressèrent de rentrer.

Miss Ophélia était une personne d'un âge mûr et habile dans l'art de soigner les malades. Elle était de la Nouvelle-Angleterre et connaissait parfaitement les premiers symptômes de cette lente et insidieuse maladie qui moissonne tant de charmantes et aimables créatures, et leur imprime le sceau de la mort avant qu'aucune fibre de la vie ne paraisse brisée en elles.

Elle avait remarqué la toux sèche d'Eva, ses joues qui se coloraient de plus en plus chaque jour. Ni l'éclat de ses yeux, ni sa gaîté fiévreuse ne pouvaient la tromper. Elle essaya de faire part de ses craintes à Saint-Clair ; mais il rejeta ses insinuations avec une brusquerie tout à fait contraire à sa bonne humeur habituelle.

— Point de ces sinistres prédictions, cousine ; je les hais, dit-il. Ne voyez-vous pas que l'enfant souffre de la croissance. Les enfans perdent toujours des forces quand ils grandissent vite.

— Mais, cette toux ?...

— Oh ! ce n'est rien. Elle aura gagné un léger rhume.

— C'est justement ainsi que débuta la maladie d'Eliza Jane, d'Ellen et de Maria Sanders.

— Oh ! trêve à ces contes de nourrices ! Vous autres femmes en vieillissant devenez si prudentes, qu'un enfant ne peut éternuer ni tousser que vous n'ayez le désespoir et la mort en perspective. Ayez soin de l'enfant, préservez-la de l'air froid du soir, ne la laissez pas jouer avec trop d'ardeur, et elle ira bien.

Ainsi parla Saint-Clair ; mais il devint inquiet et agité. Jour par jour il observait Eva avec une anxiété fiévreuse, et trahissait ses craintes en répétant à tout propos que l'enfant allait très-bien, qu'il n'y avait rien de grave dans cette

toux, que c'était tout au plus une légère affection d'estomac comme en ont souvent les enfans. Mais il demeurait plus souvent près d'elle, l'emmenait plus souvent dans ses promenades à cheval, apportait presque chaque jour quelque recette, quelque mixture fortifiante ; non qu'elle en eût besoin, disait-il, mais cela ne lui pouvait faire aucun mal.

Il faut le dire, ce qui causait les plus grandes angoisses de Saint-Clair était la maturité chaque jour croissante de l'esprit et des sentimens d'Eva. Bien qu'elle conservât les grâces naïves de l'enfance, il lui arrivait souvent de laisser échapper à son insu des paroles d'une si haute portée, d'une sagesse si peu humaine, qu'elles semblaient une inspiration d'en haut. Alors Saint-Clair frissonnait, il pressait sa fille sur son cœur, comme si cette étreinte convulsive eût pu la sauver, et il prenait la sauvage détermination de la conserver à tout prix, de ne la laisser jamais partir.

Le cœur et l'âme de l'enfant paraissaient absorbés dans des œuvres de charité et d'affection. Elle avait toujours été généreuse ; mais sa générosité maintenant était accompagnée d'une gravité touchante et féminine qui frappait tout le monde. Elle aimait encore à jouer avec Topsy et les autres enfans de couleur ; mais elle se bornait presque toujours au rôle de spectatrice de leurs jeux ; elle s'asseyait pendant une demi-heure, riait aux excentricités de Topsy, puis tout à coup un nuage semblait passer sur son visage, ses yeux devenaient humides et ses pensées s'égaraient au loin.

— Maman, dit-elle un jour subitement à sa mère, pourquoi n'apprenons-nous pas à lire à nos domestiques?

— Quelle question! mon enfant. Cela ne se fait pas.

— Et pourquoi? dit Eva.

— Parce qu'il leur est inutile de savoir lire. Cela ne les ferait pas travailler mieux, et ils ne sont nés que pour cela.

— Mais ils doivent lire la Bible, maman, pour apprendre la volonté de Dieu.

— Oh! ils peuvent s'en faire lire ce dont ils ont besoin.

— Il me semble, maman, que tout le monde devrait pouvoir lire la Bible. Souvent ils ont besoin de l'entendre, lorsqu'ils n'ont personne pour leur en faire la lecture.

— Eva, vous êtes une singulière enfant, lui dit sa mère.

— Miss Ophélia a enseigné à lire à Topsy, continua Eva.

— Oui, et vous voyez à quoi cela a servi. Topsy est la plus méchante créature que j'aie jamais vue.

— Et la pauvre Mammy! dit Eva. Elle aime tant la Bible, et voudrait tant la pouvoir lire. Que deviendra-t-elle lorsque je ne pourrai plus lui en faire la lecture?

Marie était occupée à fouiller dans un tiroir ; elle répondit :

— Allons, Eva; bientôt vous aurez à vous occuper d'autre chose que d'apprendre à lire la Bible à des esclaves. Non que ce ne soit une occupation fort convenable; je l'ai fait lorsque ma santé me le permettait. Mais lorsqu'il faudra vous habiller et paraître dans le monde, vous n'en aurez plus le temps. Voyez, ajouta-t-elle, ces bijoux que je vous destine pour ce moment-là. Je les portais à mon premier bal. Je puis vous le dire, Eva, je fis sensation.

Eva prit l'écrin et en tira un collier de diamans. Son grand œil rêveur s'y arrêta, mais ses pensées étaient ailleurs.

— Comme vous paraissez sérieuse, mon enfant! dit Marie.

— Ces diamans ont-ils une grande valeur, maman?

— Assurément; votre père les a fait venir de France. Ils valent une petite fortune.

— Je voudrais les avoir, dit Eva, pour en faire cé que je voudrais.

— Et qu'en feriez-vous?

— Je les vendrais, j'achèterais une habitation dans les Etats libres, j'y transporterais tous nos esclaves, et je paierais des maîtres pour leur apprendre à lire et à écrire.

Eva fut interrompue par les rires de sa mère.

— Fonder une école! pourquoi ne pas aussi leur apprendre à toucher du piano et à peindre sur velours?

— Je leur apprendrais à lire leur Bible, à écrire leurs lettres et à lire celles qui leur seraient adressées, dit Eva avec fermeté. Je sais, maman, combien ils souffrent de ne le pouvoir faire. Tom et Mammy en souffrent, ainsi que plusieurs autres. Je pense que cela est mal.

— Allons, allons, Eva, vous n'êtes qu'une enfant. Vous ne connaissez rien à ces choses, dit Marie; d'ailleurs votre bavardage me fait mal à la tête.

Marie avait toujours un mal de tête à sa disposition pour couper court à toute conversation qui ne lui plaisait pas. Eva se retira; mais depuis ce moment elle donna assidûment à Mammy des leçons de lecture.

CHAPITRE XXIII.

HENRIQUE.

Vers cette époque, Alfred Saint-Clair, le frère d'Augustin, accompagné de son fils, jeune garçon d'une douzaine d'années, vint passer une couple de jours dans la maison des bords du lac.

Rien de plus singulier et de plus beau à voir que ces deux frères jumeaux réunis. La nature, au lieu de les douer de

ressemblance, ne les avait formés que de contrastes; et pourtant ils semblaient unis par un lien mystérieux plus étroit que celui d'une simple amitié fraternelle.

Ils aimaient à se prendre par le bras et à parcourir ainsi les allées du jardin : Augustin, avec ses yeux bleus, sa chevelure dorée, sa taille élancée, flexible, et sa physionomie animée; Alfred, avec ses yeux noirs, son fier profil romain, ses membres vigoureux et sa démarche assurée. Les deux frères se raillaient sans cesse mutuellement sur leurs opinions et leurs façons d'agir; mais ils n'en étaient pas moins complétement absorbés dans la société l'un de l'autre. La contradiction semblait tendre à les rapprocher comme par ce courant attractif qui s'établit entre les deux pôles opposés d'un aimant.

Henrique, le fils aîné d'Alfred, était un noble enfant à l'œil noir et fier, plein de vivacité et de feu. Dès l'instant de son arrivée, il parut être complétement fasciné par la grâce toute céleste de sa cousine Evangéline.

Eva possédait un petit poney favori, blanc comme la neige, dont l'allure facile semblait la bercer, et qui était aussi doux que sa petite maîtresse. En ce moment Tom amenait ce poney jusqu'à la verandah, tandis qu'un jeune mulâtre de douze à treize ans y conduisait un petit cheval arabe d'un noir brillant que l'on venait de faire venir à grands frais pour Henrique.

Henrique était fier comme un enfant de son nouveau cheval; s'avançant pour en prendre les rênes des mains de son petit groom, il l'inspecta soigneusement et fronça le sourcil.

— Qu'est-ce, Dodo? s'écria-t-il, méchant petit paresseux! vous n'avez pas étrillé mon cheval ce matin.

— Pardon, massa, répondit Dodo d'un air soumis; mais il vient de se couvrir lui-même de poussière.

— Taisez-vous, drôle! dit Henrique en levant violemment sur lui sa cravache; comment osez-vous me répondre?

Dodo était un beau mulâtre aux yeux noirs brillans, de la même taille que son jeune maître, et dont les cheveux bouclés descendaient sur un front hardi et développé. Il avait, certes, du sang de blanc dans les veines, comme on pouvait le reconnaître à la rougeur subite de ses joues et à l'éclat de son regard, lorsque, persistant à parler :

— Massa Henrique!... essaya-t-il de dire.

Mais Henrique lui lança un coup de sa cravache au visage; puis le saisissant par les bras et le faisant tomber à genoux, il le battit jusqu'à ce que l'haleine lui manquât.

— Voilà pour vous, effronté! cela vous apprendra à ré-

pondre lorsque je vous parle. Allons, remmenez ce cheval et nettoyez-le comme il faut.

— Mon jeune massa, dit alors Tom, voici, je pense, ce qu'il voulait vous expliquer : c'est que le cheval s'est roulé dans la poussière en sortant de l'écurie. Il est si plein d'ardeur! C'est comme cela qu'il s'est sali; car je l'ai vu moi-même le panser.

— Tenez votre langue, vous, jusqu'à ce que l'on vous interroge, lui repartit Henrique. Et, tournant sur ses talons, le jeune homme monta vers Eva qui se tenait en haut des degrés, vêtue de son amazone.

— Chère cousine, lui dit-il, ce stupide garçon va vous forcer d'attendre; j'en suis désolé; asseyons-nous sur ce banc jusqu'à ce qu'il revienne. Mais qu'y a-t-il, cousine? Vous avez l'air bien sérieux?

— Comment avez-vous pu être si méchant, si cruel envers le pauvre Dodo? dit Eva.

— Méchant! cruel! répéta Henrique avec un étonnement très-sincère; que voulez-vous dire, chère Eva?

— Je ne veux pas que vous m'appeliez chère Eva, lorsque vous agissez ainsi, dit Eva.

— Chère cousine, vous ne connaissez pas Dodo; il n'y a pas d'autre moyen d'en venir à bout; il a tant de mensonges et d'excuses à son service! Pour en avoir le dernier mot, il ne faut pas lui permettre d'ouvrir la bouche; papa ne s'y prend pas autrement.

— Mais oncle Tom a dit que c'était un accident, et il ne dit jamais une chose qui ne soit pas vraie.

— Eh bien! c'est un vieux nègre d'une espèce fort rare, dit Henrique; Dodo, lui, ne dit pas une parole qui ne soit un mensonge.

— Vous le faites mentir par peur, si vous le traitez ainsi.

— En vérité, Eva, vous semblez prendre un tel goût pour ce Dodo que je vais en être jaloux.

— Vous l'avez battu, et il ne l'avait pas mérité.

— Bon! ce sera pour quelque autre fois, où il aurait dû l'être. On n'est jamais en avance d'une petite correction avec Dodo. C'est un méchant drôle, je puis vous l'assurer. Mais je ne le battrai plus devant vous, puisque cela vous contrarie.

Eva n'était point satisfaite; mais elle vit qu'elle essaierait en vain de faire comprendre ses sentimens à son beau cousin.

Dodo et les chevaux ne tardèrent pas à reparaître.

— Allons, Dodo, ce n'est pas trop mal cette fois, lui dit alors son jeune maître d'un ton plus gracieux. Tenez main-

tenant le cheval de miss Eva, tandis que je vais la mettre en selle.

Dodo alla se placer près du poney d'Eva ; mais sa figure était altérée, et l'on voyait à ses yeux qu'il venait de pleurer.

Henrique, qui se piquait déjà de savoir bien remplir tous les devoirs d'un galant gentleman, aida aussitôt sa cousine à se mettre en selle, et, rassemblant les rênes, les lui plaça dans la main.

Mais Eva se penchant de l'autre côté de son cheval où se tenait Dodo :

— Merci ! Dodo, lui dit-elle, comme il lâchait la bête ; voilà un bon garçon, merci !

Dodo leva les yeux avec étonnement sur la douce figure de celle qui lui adressait ces mots : une vive rougeur couvrit ses joues, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Ici, Dodo ! lui cria impérieusement Henrique.

Dodo se précipita pour tenir le cheval que son maître allait monter.

— Voilà un picayune pour acheter du sucre candi, Dodo, dit Henrique ; allez vous en chercher.

Et Henrique lança son cheval au galop pour rejoindre Eva. Dodo regardait aller ces deux beaux enfans. L'un lui avait donné de l'argent ; mais il avait reçu de l'autre quelque chose de plus précieux : une bonne parole, prononcée avec bienveillance.

Dodo n'avait été séparé de sa mère que depuis quelques mois. Son maître l'avait acheté dans un magasin d'esclaves à cause de sa jolie figure, pour l'appareiller, en quelque sorte, au joli cheval d'Henrique, et il faisait, comme nous le voyons, son apprentissage de groom.

Du jardin où ils se promenaient, les deux frères Saint-Clair avaient vu Henrique se livrer à sa colère.

Le sang monta au visage d'Augustin, mais il se contenta de dire, avec son air habituel d'insouciance sarcastique :

— Voilà, je suppose, Alfred, ce que vous appelez une éducation républicaine.

— Henrique est un terrible garçon quand la colère l'emporte, dit négligemment Alfred.

— Et vous considérez sans doute ce qu'il vient de faire comme un exercice instructif pour lui ? reprit Augustin sèchement.

— En tout cas, je n'y pourrais rien. Henrique est un véritable petit monsieur *Tempête*; sa mère et moi avons depuis longtemps renoncé à vouloir le calmer. Quant à ce Dodo, il faut qu'il soit de la famille des esprits ; les coups de fouet ne l'ont jamais blessé.

— Et c'est ainsi que vous enseignez à Henrique le premier paragraphe du Catéchisme républicain : « Tous les hommes naissent libres et égaux en droits. »

— Bah ! dit Alfred, c'est là une de ces phrases creuses que Tom Jefferson a empruntées au charlatanisme sentimental des Français, et qu'il est parfaitement ridicule de laisser circuler aujourd'hui parmi nous.

— Très-ridicule, en effet, dit Saint-Clair d'un ton significatif.

— Sans doute, reprit Alfred ; ne voyons-nous pas assez clairement que tous les hommes ne naissent pas égaux ? Ils naissent toute autre chose, ma foi ! Pour ma part, je pense qu'une bonne moitié de tout ce pathos républicain n'est que pur charlatanisme. Ce sont les gens instruits, intelligens, riches, bien élevés, qui doivent avoir des droits égaux, et non pas la *canaille*.

— Pourvu que la *canaille* se soumette à cette opinion, dit Augustin. Déjà une fois la *canaille* a eu son tour en France.

— Aussi faut-il qu'elle soit comprimée fortement, énergiquement, comme je saurais le faire, moi ! dit Alfred en pressant rudement le sol de son pied, comme s'il eût marché sur quelqu'un.

— C'est une terrible débacle quand elle se soulève et déborde, dit Augustin, comme à Saint-Domingue, par exemple.

— Oh ! dit Alfred, nous saurons prendre nos précautions dans ce pays. Nous devons d'abord nous opposer de toutes nos forces à cette manie d'éducation et d'amélioration qui se répand partout maintenant. Il ne faut pas que la basse classe soit instruite.

— J'entends, dit Saint-Clair. Mais il est trop tard, c'est peine inutile de s'y opposer. Leur éducation se fera ; il s'agit seulement de savoir comment, et ce qu'elle sera. Votre système est de les élever dans la barbarie et la brutalité, de les dépouiller de tout sentiment humain, d'en faire des brutes, en un mot ; soit ! mais si un jour elles prennent le dessus, elles agiront envers nous comme des brutes.

— Elles ne prendront jamais le dessus, dit Alfred.

— En vérité ! dit Augustin ; allons, chauffez la vapeur, fermez la soupape de sûreté, asseyez-vous sur la machine, et vous verrez où vous débarquerez.

— Eh bien ! *nous verrons*, dit Alfred ; je ne crains pas de m'asseoir sur la soupape de sûreté aussi longtemps que la chaudière sera solide et que la machine fonctionnera bien.

— C'est ainsi que pensait la noblesse de France sous Louis XVI ; c'est ainsi que pensent aujourd'hui l'Autriche

et Pie IX; et quelque beau matin vous pourriez bien, eux et vous, vous trouver surpris et sauter tous de compagnie, *quand les chaudières éclateront.*

— *Dies declarabit*, dit Alfred en riant.

— Je vous le dis, continua Augustin, s'il y a de nos jours quelque chose qui se révèle avec la force d'une loi divine, c'est que les masses doivent s'élever à leur tour, et la classe inférieure devenir la haute classe.

— C'est là un de vos rêves absurdes de républicain rouge, Augustin; mais j'y songe : pourquoi ne vous êtes-vous jamais avisé de pérorer en plein vent*? Vous auriez fait un fameux orateur populaire. A merveille ! Eais j'espère bien être mort avant l'avénement de ce *Millenium* de vos sales masses.

— Sales ou non, elles vous gouverneront quand leur temps sera venu, dit Augustin, et vous aurez des maîtres tels que vous les aurez faits. Les nobles de France avaient voulu un peuple *sans-culottes*, et ils ont eu des maîtres *sans-culottes* à cœur joie. Le peuple d'Haïti...

— Oh ! de grâce, Augustin; comme si nous n'en avions pas assez de cet abominable, de ce méprisable Haïti ? Les blancs de Saint-Domingue n'étaient pas des Anglo-Saxons; s'ils l'eussent été, ils auraient eu une toute autre histoire. La race anglo-saxonue doit dominer le monde, et *cela sera.*

—Eh mais, dit Augustin, n'y a-t-il pas déjà une assez bonne dose de ce sang anglo-saxon dans les veines de nos esclaves? Vous en trouverez des milliers parmi eux qui n'ont gardé de leur origine africaine que la faculté d'unir à notre fermeté, à notre prévoyance, à notre esprit de calcul, l'enthousiasme et l'ardeur des populations tropicales. Si jamais l'heure de Saint-Domingue vient à sonner pour nous, le sang anglo-saxon aura donné le signal de la journée. Ces fils de pères blancs, dont le cœur brûle de toute notre fierté, ne se laisseront pas toujours acheter et vendre comme un vil troupeau. Ils se lèveront et feront lever toute la race de leurs mères avec eux.

— Absurdité, rêverie !

— Ecoutez, dit Augustin, écoutez ces vieilles paroles :

* Il y a dans le texte : *take the stump*, — littéralement *prendre le tronc.* — En Amérique et dans les nouveaux défrichemens, les candidats et les orateurs des réunions politiques en plein air (*camp meetings*) n'ont souvent qu'un tronc d'arbre pour tribune. De là l'expression ironique : *stump orator*, — comme on dirait chez nous : monter sur la borne, — orateur de coin de rue, — en parlant d'un clubiste en plein vent.

« Et il en sera de même en ce temps que dans les jours de Noë : ils mangeaient, ils buvaient, ils plantaient, ils bâtissaient et ils vivaient dans l'ignorance, jusqu'à ce que le flot vint qui les emporta. »

—Plaisanterie à part, Augustin, je vous trouve merveilleusement doué pour faire un orateur ambulant, dit Alfred en riant. Mais ne vous effrayez pas pour nous ! Nous possédons, voilà nos titres. Nous avons le pouvoir. Cette race assujettie est sous nos pieds et elle restera sous nos pieds, dit-il en frappant le sol ; nous avons assez d'énergie pour nous servir de notre poudre.

—Des fils élevés comme votre Henrique seront en effet de prudens gardiens de vos poudrières, dit Augustin : ils ont tant de calme et de sang-froid ! Le proverbe dit : « Ceux qui ne peuvent pas se gouverner eux-mêmes, ne peuvent pas gouverner les autres. »

— Il y a bien là quelque chose d'inquiétant, dit Alfred d'un air pensif ; notre système offre certainement des difficultés pour l'éducation de nos enfans : il laisse un trop libre cours aux passions, déjà bien assez vives dans nos climats brûlans. Je ne suis pas sans inquiétude pour Henrique. L'enfant a le cœur chaud, généreux, mais, quand il s'enflamme, il part comme une fusée. Je crois que je l'enverrai achever son éducation dans le Nord, là où l'obéissance est plus de mode, et où il rencontrera moins d'inférieurs et plus d'égaux.

—Puisque l'éducation des enfans est le plus difficile problème soumis à l'intelligence humaine, je pense, dit Augustin, que si notre système social est défectueux de ce côté, cela vaut bien la peine qu'on y réfléchisse.

—Oui, dit Alfred, il est défectueux sous certains rapports, et sous d'autres, il ne l'est pas. Il donne aux enfans une trempe mâle et courageuse, et tend à fortifier en eux les vertus opposées aux vices qu'ils méprisent dans une race avilie. Henrique, par exemple, doit avoir une plus noble idée de la beauté de la vérité, en voyant le mensonge et la tromperie si universellement dans dans la bouche des esclaves.

— Eh ! dit Augustin, voilà une manière très-chrétienne d'envisager la question.

— Chrétienne ou non, c'est la vérité ; et cela est à peu près aussi chrétien après tout que beaucoup de choses de ce monde, dit Alfred.

— C'est bien possible, dit Saint-Clair.

—Croyez-moi, restons-en là, Augustin. Voilà bien cinq cents fois plus ou moins que nous tournons et retournons dans ce cercle vicieux. Si nous faisions une partie de trictrac ?



Les deux frères montèrent les marches de la verandah, et se trouvèrent bientôt assis à une petite table de bambou, le trictrac entre eux deux.

— En vérité, Augustin, dit Alfred tandis qu'ils relevaient leurs dames, si j'avais vos opinions, je voudrais faire quelque chose.

— Oh! je le crois; vous êtes un homme d'action. Mais que feriez-vous ?

—Pourquoi ne pas entreprendre l'éducation de vos esclaves, en manière de spécimen, répondit Alfred avec une sorte de dédain moqueur.

— Autant vaudrait me conseiller de leur apprendre à marcher avec le Mont-Etna sur le dos. Que puis-je faire pour relever ces pauvres êtres, sous le poids immense de cette société qui les écrase? Un seul homme ne peut pas réagir contre l'action d'une communauté puissante. Pour que l'éducation porte des fruits, elle doit être donnée par l'Etat, à moins qu'un grand nombre de particuliers ne s'unissent pour la répandre.

— C'est à vous de jeter les dés, dit Alfred. Et les deux frères ne songèrent plus qu'à s'occuper de leur jeu, jusqu'à ce que les pas des chevaux se firent entendre au bas de la verandah.

— Voici les enfans, dit en se levant Augustin; regardez-les, Alfred; avez-vous jamais rien vu d'aussi beau?

C'était un spectacle charmant en effet. Henrique avec ses beaux cheveux noirs, son noble front et son visage animé, se penchait en riant vers sa jolie cousine. Celle-ci, vêtue d'une amazone bleue, avec un chapeau de même couleur, devait à l'exercice qu'elle venait de prendre un éclat inaccoutumé qui rendait plus remarquable encore la singulière transparence de son teint et la douce nuance de ses cheveux dorés.

—Bonté divine! quelle éblouissante beauté! s'écria Alfred; on peut prévoir le jour où elle fera souffrir plus d'un cœur.

— Hélas! ce n'est que trop vrai. Dieu sait combien je la redoute, dit Augustin avec une amertume subite, en s'élançant vers sa fille pour la descendre de cheval.

— Eva, ma chérie, n'êtes-vous pas bien fatiguée? lui demanda-t-il en l'enlevant dans ses bras.

—Non, papa, répondit l'enfant. Mais sa respiration courte et pénible alarmait son père.

— Comment avez-vous pu courir si fort, chère petite? Vous savez que cela vous est mauvais.

— Je me sentais si bien, papa, et cela m'amuse tant; je me suis oubliée.

Saint-Clair emporta sa fille dans le salon, et la déposa sur le sofa.

—Henrique, reprit-il, vous devez veiller sur votre cousine; vous devez l'empêcher de galoper.

— Je me charge d'en avoir soin, répondit Henrique, en allant s'asseoir près d'Eva, et en lui prenant la main.

Eva ne tarda pas à se trouver beaucoup mieux. Son oncle et son père se remirent au jeu, et laissèrent les deux enfans à eux-mêmes.

— Si vous saviez, Eva, dit bientôt Henrique, combien je suis fâché de ce que papa n'a que deux jours à rester ici : je serai ensuite si longtemps sans vous revoir ! Si je restais près de vous, j'essaierais d'être bon, de ne pas être dur pour Dodo et les autres. Je n'ai pourtant pas l'intention de maltraiter Dodo; mais je suis si impatient! je ne suis pas vraiment dur pour lui, après tout; je lui donne de temps en temps un picayune; et vous voyez qu'il est bien vêtu. Je pense qu'en somme Dodo est assez heureux.

— Vous trouveriez-vous heureux vous-même, si vous n'aviez personne près de vous pour vous aimer?

— Heureux de la sorte? non, certes.

— Eh bien! vous avez éloigné de Dodo tous les amis qu'il pouvait avoir, et maintenant il n'a plus personne pour l'aimer; comment voulez-vous qu'il soit bon?

—Mais je n'y puis rien, que je sache. Je ne puis pas l'aimer moi-même, ni trouver quelqu'un qui puisse l'aimer.

— Pourquoi ne le pouvez-vous pas, vous?

— *Aimer* Dodo! vous ne le voudriez pas, Eva? Il peut se faire qu'il me *plaise* assez; mais vous *n'aimez* pas vos esclaves.

— Je les aime.

— Que c'est singulier!

— La Bible ne dit-elle pas que nous devons aimer tout le monde?

— Oh! la Bible! elle dit beaucoup de choses pareilles, certainement; mais qui jamais pense à faire ces choses? Personne, Eva, vous le savez.

Eva ne répondit pas; ses yeux restèrent quelques instans immobiles et pensifs.

— Au moins, cher cousin, reprit-elle, aimez le pauvre Dodo et soyez-lui bon pour l'amour de moi.

— Je puis aimer quoi que ce soit pour l'amour de vous, chère cousine; car je pense réellement que vous êtes la plus aimable créature que j'aie jamais vue.

Henrique parlait avec une sincérité qui animait tous les traits de son beau visage; mais ce compliment ne causa pas

le moindre changement dans la physionomie d'Eva, qui se contenta de répondre avec une simplicité parfaite :

—Je suis contente que vous pensiez ainsi, cher Henrique : vous vous souviendrez, je l'espère !

La cloche interrompit en ce moment l'entretien.

CHAPITRE XXIV.

SINISTRES PRÉSAGES.

Deux jours après, Alfred Saint-Clair et Augustin se séparèrent, et Eva, qui avait été excitée par la société de son cousin à se fatiguer au-delà de ses forces, commença à décliner rapidement. Saint-Clair se décida pour la première fois à prendre les conseils d'un médecin, chose qu'il avait refusé de faire jusque-là, parce qu'il y voyait la confirmation d'une vérité trop douloureuse ; mais Eva ayant été assez mal, pendant un jour ou deux, pour être forcée de ne pas sortir de la maison, son père consentit enfin à ce qu'on appelât le docteur.

Quant à Marie Saint-Clair, elle ne s'était pas même aperçue de l'affaiblissement graduel de l'enfant. En ce temps elle était complétement absorbée dans l'étude de deux ou trois nouvelles maladies dont elle s'imaginait être la victime. Or, Marie croyait avant tout que personne n'avait jamais souffert, ne pourrait jamais souffrir autant qu'elle, et c'était avec une indignation véritable qu'elle repoussait la moindre allusion à des maux qui n'étaient pas les siens. Dans les autres, — elle en était bien sûre, — il n'y avait que paresse et manque d'énergie. Ah ! s'ils avaient eu ses souffrances à supporter, ils en auraient vu bientôt la différence.

Plusieurs fois miss Ophélia avait essayé, mais inutilement, d'éveiller sa sollicitude maternelle sur la santé d'Eva.

— Je ne vois pas quel mal a l'enfant, répondait Marie ; elle court, saute et joue.

— Mais elle a une toux...

— Une toux ! ne me parlez pas d'une toux. Toute ma vie j'ai été sujette à une toux. Quand j'étais de l'âge d'Eva, on pensait que j'étais poitrinaire. Que de nuits Mammy a passées à me veiller ! Oh ! cette toux d'Eva n'est rien.

— Mais elle s'affaiblit à vue d'œil, sa respiration est si courte.

— Hélas ! j'ai été ainsi des années et des années : ce n'est qu'une affection nerveuse.

— Mais elle transpire si abondamment les nuits !

— Oh! voilà dix ans que cela m'arrive. Très-souvent, et pendant plusieurs nuits, je transpire au point que mon linge n'a plus un fil de sec, et que Mammy est obligée d'étendre mes draps pour les faire sécher. Éva n'a point de sueurs pareilles.

Miss Ophélia cessa quelque temps d'en parler. Mais, lorsque l'état de langueur d'Éva fut aussi visible que certain, et que le médecin eût été appelé, Marie changea subitement de langage.

Elle le savait bien, disait-elle ; elle avait toujours pressenti qu'elle était destinée à être la plus misérable des mères. — Quel sort que le sien ! une santé perdue et son unique enfant, sa fille chérie, descendant sous ses yeux dans la tombe ! — Et Marie, s'autorisant de cette nouvelle affliction, ne laissait plus, la nuit, un moment de repos à Mammy, et grondait, s'emportait tout le jour avec un redoublement d'énergie.

— Ma chère Marie, ne parlez pas ainsi, lui dit un jour Saint-Clair ; il ne faut pas mettre tout de suite les choses au pis.

— Vous n'avez pas le cœur d'une mère, Saint-Clair ; vous ne m'avez jamais comprise, vous ne me comprenez pas davantage aujourd'hui.

— Mais, à vous entendre, on croirait que le cas est désespéré.

— Je ne puis prendre cela avec la même indifférence que vous, Saint-Clair ; si vous n'êtes pas ému, vous, quand votre unique enfant est dans un état aussi alarmant, je le suis, moi ; c'est un coup trop cruel, après tout ce que j'ai déjà supporté.

— Il est vrai, continua Saint-Clair, qu'Éva est très-délicate ; je l'ai toujours reconnu. Et puis elle a grandi si vite, que ses forces sont épuisées et que sa situation est inquiétante ; mais en ce moment elle est surtout abattue par les chaleurs de l'été et par la fatigue qui lui reste d'un excès d'exercice pendant la visite de son cousin. Le médecin dit que l'on doit conserver de l'espoir.

— Oh ! très-bien, alors ; s'il vous est possible de ne voir que le bon côté, à votre aise. C'est une grâce du ciel que de n'avoir pas de sensibilité en ce monde. Ah ! que n'en suis-je dépourvue ! Elle ne sert qu'à me rendre complétement malheureuse. Oui, je voudrais pouvoir demeurer aussi calme que le reste de vous tous.

Et — le reste d'eux tous — aurait eu bien plus de raisons pour former le même vœu pour Marie, qui faisait parade de ses nouveaux chagrins et y trouvait un prétexte et une jus-

tification pour toutes sortes de vexations et de tyrannies. Tout ce que l'on pouvait dire ou faire ou ne pas faire, tout enfin ne semblait que la confirmer dans cette pensée qu'elle n'avait autour d'elle que des êtres insensibles, au cœur dur, incapables d'égards pour ses souffrances inouïes. La pauvre Eva l'entendait quelquefois se plaindre ainsi, et elle pleurait à en perdre ses petits yeux de pitié pour sa maman et de chagrin de la voir si malheureuse à cause d'elle.

Au bout d'une semaine ou deux, il y eut une grande amélioration dans l'état de la petite malade — une de ces améliorations trompeuses qui, dans cette inexorable maladie, viennent si souvent abuser les cœurs et les rassurer au seuil même de la tombe. Eva reparaissait de nouveau dans les jardins, sur les balcons; elle riait, elle jouait; et son père, dans un transport de joie, déclarait déjà qu'on la verrait bientôt aussi bien portante que personne. Miss Ophélia et le médecin furent les seuls à qui cette trêve capricieuse ne donna pas un instant d'espoir. Un autre cœur, aussi, ne gardait aucun doute dans ses pressentimens, et c'était le jeune cœur d'Eva.

Quelle est donc cette voix si calme et si distincte, qui parfois annonce à l'âme qu'elle va bientôt finir son pèlerinage terrestre? Est-ce l'instinct secret de la nature défaillante ou l'élan spontané de l'âme vers l'immortalité qui l'appelle? Quelle qu'elle puisse être, cette voix avait parlé au cœur d'Eva sans doute, et l'enfant en gardait la certitude prophétique que le ciel était proche, certitude calme comme un rayon du soleil à son déclin, douce comme l'harmonie d'un beau jour d'automne; et son jeune cœur aimait à s'y reposer, ne s'affligeant que du chagrin de ceux qui l'aimaient avec une si profonde tendresse.

Car pour elle, cette enfant, élevée avec tant d'amour, et pour qui la vie avait de si riches promesses, pour elle-même, elle ne ressentait aucun regret de mourir.

Dans ce livre, qu'elle et son simple vieil ami avaient lu tant de fois ensemble, elle avait trouvé, et elle l'avait mise dans son cœur, l'image de Celui qui aimait tant les petits enfans; et, dans ses contemplations rêveuses, cette image avait cessé d'être pour elle une vision lointaine du passé, et elle la sentait réelle, vivante et toujours présente sous ses yeux. L'amour de Jésus enveloppait son cœur d'enfant d'une divine tendresse, et elle disait qu'elle s'en allait vers sa demeure, vers LUI!

Mais, elle s'affligeait tendrement pour tous ceux qu'il lui fallait quitter — pour son père surtout; car, sans se l'être clairement expliqué, elle sentait qu'elle était plus dans son

cœur que dans aucun autre. Elle aimait sa mère sans doute, puisqu'elle ne savait qu'aimer, et, quoique l'égoïsme si visible de celle-ci lui causât une sorte de tristesse et de perplexité, elle croyait avec une naïveté enfantine qu'une mère ne peut jamais mal faire. Certes, il y avait en Marie Saint-Clair quelque chose d'indéfinissable pour sa fille; mais Eva se contentait de penser qu'après tout c'était sa mère, et qu'elle l'aimait beaucoup.

Elle s'affligeait aussi pour ces bons et fidèles esclaves dont elle semblait être la lumière et le soleil. Les enfans voient rarement les choses en grand, mais Eva était une enfant d'une maturité exceptionnelle; tout ce qu'elle avait vu des maux que l'esclavage traîne après lui avait pénétré et s'était comme amassé dans les profondeurs de son âme méditative et réfléchie, et elle éprouvait un vague désir de faire quelque chose pour eux, d'être un moyen de délivrance et de salut, non seulement pour ceux qui étaient près d'elle, mais pour toute leur race opprimée;—désirs dont la grandeur contrastait péniblement avec la faiblesse de son pauvre petit corps épuisé.

— Oncle Tom, dit-elle un jour qu'elle lisait la Bible à son vieil ami, j'ai compris pourquoi Jésus avait voulu mourir pour nous.

— Comment, miss Eva ?

— Parce que, moi aussi, j'ai senti le même désir.

— Que voulez-vous dire, miss Eva ? Je ne comprends pas bien.

— Je ne puis vous l'expliquer; mais quand j'ai vu ces pauvres créatures sur le bateau, vous savez, lorsque vous et moi nous nous sommes rencontrés, quand j'ai vu tous ces pauvres gens, et que les uns avaient perdu leurs mères, et les autres leurs maris, et que des mères pleuraient leurs petits enfans; puis, quand j'ai entendu l'histoire de la pauvre Prue, oh! combien tout cela m'a paru terrible! Et, bien d'autres fois encore, j'ai senti que je serais contente de mourir, si ma mort pouvait mettre fin à toutes ces misères. Si je le pouvais, Tom, *je voudrais mourir* pour eux, répéta l'enfant avec une sorte d'enthousiasme en posant sur la main de Tom sa petite main amaigrie.

Tom regardait l'enfant avec un mélange d'admiration et de respect; et, lorsqu'à la voix de son père qui l'appelait, elle s'éloigna de lui, il essuya de grosses larmes en la suivant des yeux.

— Il est bien inutile de vouloir garder miss Eva parmi nous, disait-il à Mammy, qu'il rencontra un moment après; elle a le sceau du Seigneur sur le front.

— Ah ! oui, oui, répondit Mammy en levant les mains au ciel ; je l'avais toujours dit ; elle n'a jamais été comme une enfant qui doit vivre ; — il y a toujours eu quelque chose de si profond dans ses yeux ! Que de fois j'en ai parlé à missis ! et voilà que cela arrive ; nous le voyons tous maintenant — pauvre petit agneau béni !

Eva remontait les marches de la verandah pour aller rejoindre son père. On était à la fin de la journée ; et, tandis qu'elle s'avançait vêtue de blanc, ses boucles dorées encadrant son visage animé par la fièvre, et les yeux brillans du feu qui brûlait lentement dans ses veines, les rayons du soleil couchant semblaient former comme une auréole autour d'elle.

Saint-Clair l'avait appelée pour lui montrer une statuette qu'il venait de lui acheter. Mais, en la voyant arriver, son air le frappa subitement d'une impression douloureuse. Il est une sorte de beauté si intense, et pourtant si fragile, que nos yeux ne peuvent en supporter l'aspect. Saint-Clair saisit tout à coup sa fille dans ses bras, et oublia ce qu'il avait l'intention de lui dire.

—Eva, chérie, vous êtes mieux ces jours-ci, n'est-ce pas ?

— Papa, dit Eva avec une fermeté soudaine, il y a des choses dont j'ai besoin de vous parler : Je voudrais le faire maintenant, avant de devenir plus faible.

Alors, elle s'assit sur les genoux de son père qui tremblait, et la tête appuyée sur sa poitrine :

— Pourquoi garder cela plus longtemps en moi-même ? continua-t-elle. Le temps approche où je devrai vous quitter. Je vais m'en aller et je ne reviendrai plus ! — Et l'enfant se prit à sangloter.

— Eh ! quoi donc, Eva, chère petite ! dit Saint-Clair, en s'efforçant de prendre un ton d'enjouement que démentait le tremblement de sa voix ; vous êtes nerveuse, découragée en ce moment : allons, ne vous laissez pas aller à d'aussi sombres pensées ! voyez cette statuette que je viens de vous acheter !

— Non, papa, dit-elle en repoussant doucement l'objet ; ne vous faites plus d'illusion. Je ne suis pas mieux ; j'en suis bien certaine, et je m'en irai avant peu. Je ne suis pas nerveuse, je ne suis pas découragée. Si ce n'était pour vous, papa, et pour mes amis, je serais parfaitement heureuse ; heureuse de m'en aller ; —je désire tant m'en aller !

— Mon Dieu ! chère enfant, qui a pu rendre votre pauvre petit cœur aussi désolé ? N'avez-vous pas eu tout ce qui pouvait contribuer à vous rendre heureuse ?

— J'aime mieux encore aller au ciel ; seulement, pour

l'amour de ceux que j'aime, je consentirais à vivre. Mais, il y a tant de choses, ici, qui m'affligent, qui me semblent affreuses : je serai bien mieux *là*. Pourtant, je ne voudrais pas vous quitter ; cela me brise le cœur !

— Quelles sont ces choses qui vous attristent, qui vous semblent affreuses, Eva ?

— Oh ! des choses qui se font chaque jour. Je suis triste pour nos pauvres gens, si bons pour moi et qui m'aiment si tendrement. Je voudrais, papa, qu'ils fussent tous libres.

— Comment, Eva, enfant, ne pensez-vous pas que leur sort est assez heureux ?

— Oh ! mais, papa, s'il vous arrivait quelque chose, à vous, que deviendraient-ils ? Il n'y a pas beaucoup de personnes comme vous, papa. Mon oncle Alfred n'est pas comme vous ; maman non plus, et alors je pense à ce qu'étaient les maîtres de la pauvre vieille Prue ! quelles horribles choses certaines gens font et peuvent faire ! ajouta Eva en frissonnant.

— Ma chère enfant, vous êtes trop impressionnable. Je suis fâché de vous avoir jamais laissé entendre de pareilles histoires.

— Et voilà encore ce qui me chagrine, papa. Vous voudriez me voir vivre si heureuse, sans une peine, sans une souffrance, sans même entendre parler d'une chose triste, lorsque tant de pauvres créatures ne connaissent que la souffrance et la tristesse ; cela me paraît de l'égoïsme. Je dois savoir ces choses-là, je dois m'en affliger : — et elles m'ont toujours été au cœur, au fond du cœur ; et j'y ai pensé si souvent, papa ! Est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen de rendre tous les esclaves libres ?

— C'est une question bien difficile, ma chérie. L'esclavage est une très-mauvaise chose, cela ne fait aucun doute : c'est mon avis et celui de bien d'autres. Je voudrais de tout mon cœur qu'il n'y eût plus un seul esclave parmi nous ; mais, pour en arriver là, je ne sais comment on pourrait s'y prendre.

— Papa, vous êtes si bon, si généreux, si sensible, vous avez une manière si aimable de dire les choses ; pourquoi n'essayez-vous pas de persuader à tous ceux de ce pays de faire ce qui est juste ? Quand je serai morte, papa, vous penserez que je vous l'ai dit, et vous le ferez pour l'amour de moi. Oh ! je le ferais, moi, si je le pouvais.

— Quand vous serez morte, Eva ! s'écria Saint-Clair avec un mouvement désespéré ; oh ! mon enfant, ne me parlez pas ainsi. Vous êtes tout ce que j'ai sur la terre !

— L'enfant de la pauvre vieille Prue était aussi tout ce

qu'elle avait, et pourtant il a fallu qu'elle l'entendît crier sans pouvoir rien faire pour le secourir. Papa, ces pauvres gens aiment leurs enfans autant que vous m'aimez : oh! faites quelque chose pour eux. Voyez notre pauvre Mammy, elle aime ses enfans; je l'ai vue pleurer souvent, quand elle en parlait; Tom aussi aime ses enfans; et n'est-ce pas affreux, papa, qu'ils en soient séparés, et que tous les jours il arrive des choses pareilles?

— Allons, allons, mon amour, dit Saint-Clair d'une voix caressante, consentez seulement à ne plus vous tourmenter, à ne plus parler de mourir, et je ferai tout ce que vous désirez.

—Et promettez-moi, cher papa, que Tom aura sa liberté, aussitôt que.... Elle s'arrêta et dit en hésitant : — Aussitôt que je serai partie.

— Oui, mon enfant; je ferai tout au monde, tout ce que vous pourrez me demander.

— Cher papa, reprit l'enfant en appuyant sa joue brûlante contre la joue de son père, combien je désire que nous y allions ensemble!

— Où cela, ma chérie?

— A la demeure de notre Sauveur; là où tout est si doux, si paisible, là où tout n'est plus qu'amour! Et l'enfant en parlait naïvement comme d'un lieu qu'elle aurait souvent visité. Ne voudriez-vous pas y aller, papa? ajouta-t-elle.

Saint-Clair la pressa plus étroitement sur son cœur, mais ne répondit pas.

— Vous viendrez me retrouver, reprit l'enfant avec cette calme assurance qui semblait lui venir d'une révélation d'en haut.

— J'irai vous retrouver; je ne vous oublierai pas.

Les ombres d'une nuit solennelle s'étaient répandues autour d'eux et s'épaississaient de plus en plus. Saint-Clair silencieusement assis pressait le corps frêle de sa fille contre son sein. Il ne pouvait plus voir les yeux profonds de l'enfant, mais la voix venait à lui comme la voix d'un esprit; et, comme dans une sorte de vision du jugement dernier, toute sa vie passée se dressa devant ses yeux : les prières et les hymnes de sa mère; ses premiers désirs et ses aspirations vers le bien; et, entre ceux-ci et l'heure présente, ses années de vanité mondaine et de scepticisme, ce que l'homme appelle une vie honorable, sa vie du monde. Nous pouvons penser beaucoup, beaucoup en un moment. Saint-Clair vit et sentit une infinité de choses, mais ne dit rien; et comme tout n'était plus que ténèbres, il porta l'enfant dans sa chambre, et, lorsqu'elle fut disposée pour le repos de la nuit, renvoya les

domestiques et la berça dans ses bras en chantant doucement, jusqu'à ce qu'elle fût endormie.

CHAPITRE XXV.

LA PETITE ÉVANGÉLISTE.

« En ce même instant Jésus tressaillit de joie en son esprit et dit; Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligens, et que tu les as révélées aux enfans! Oui, mon Père, cela est ainsi, parce que tu l'as trouvé bon. »

LUC, X. 21.

C'était un dimanche après midi. Saint-Clair, étendu sur une chaise longue en bambou dans la verandah charmait ses loisirs en fumant un cigare. Près d'une fenêtre ouvrant sur la verandah, Marie, couchée sur un sofa, entièrement environnée d'une tênte de gaze qui la protégeait contre les moustiques, tenait languissamment entre ses mains un élégant livre de prières. Elle le tenait parce que c'était un dimanche, et elle s'imaginait l'avoir lu, — bien que, dans le fait, elle se fût livrée à une succession de légers sommes, le livre ouvert à la main.

Miss Ophélia, qui, après quelques recherches, avait fini par découvrir un petit meeting méthodiste à une distance assez rapprochée, venait de s'y rendre en voiture, accompagnée d'Evangeline, avec Tom pour cocher.

— Augustin, dit Marie après être restée assoupie un instant, il faut que j'envoie à la ville chercher mon vieux docteur Posey ; je suis sûre d'être atteinte d'une maladie de cœur.

— Et pourquoi l'enverriez vous chercher ? Le docteur qui soigne Eva me paraît habile.

— Je n'aurais pas confiance en lui dans un cas critique, dit Marie, et je crois pouvoir dire que tel est le mien. J'y ai songé pendant les deux ou trois dernières nuits ; j'éprouve de si poignantes douleurs, de si étranges sensations.

— O Marie, vous vous faites illusion. Je ne crois pas que ce soit une maladie de cœur.

— J'étais sûre que vous n'y croiriez pas. Je m'attendais à cela, dit Marie. Si Eva tousse ou éprouve le moindre malaise,

vous vous alarmez à l'instant, mais vous ne songez jamais à moi.

— S'il vous est particulièrement agréable d'avoir une maladie de cœur, dit Saint-Clair, j'essaierai de soutenir que vous l'avez ; mais j'ignorais qu'il en fût ainsi.

— Je souhaite que vous n'ayez pas à vous affliger de votre insensibilité lorsqu'il sera trop tard, dit Marie ; mais, que vous le croyiez ou non, les inquiétudes que j'éprouve à propos d'Eva, les fatigues que j'ai endurées en soignant cette chère enfant ont développé cette maladie, dont je soupçonnais depuis longtemps l'existence.

De quelles fatigues parlait Marie Saint-Clair, il eût été fort difficile de le dire. C'est la réflexion que fit à part soi Saint-Clair, qui continua de fumer comme un misérable endurci qu'il était, jusqu'au moment où la voiture parut devant la verandah. Eva et miss Ophélia en descendirent.

Miss Ophélia marcha droit à sa chambre pour ôter son chapeau et son châle, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire, avant de dire un seul mot, tandis qu'Eva, appelée par Saint-Clair, venait s'asseoir sur son genou et lui rendait compte du service qu'elle venait d'entendre.

Bientôt de bruyantes exclamations retentirent dans la chambre de Miss Ophélia, qui, ainsi que celle où ils étaient assis, donnait sur la verandah ; elle adressait de violens reproches à quelqu'un.

— Quel nouveau tour Topsy aura-t-elle inventé ? demanda Saint-Clair. C'est elle, je le parie, qui est cause de tout ce vacarme.

Un moment après on vit paraître miss Ophélia, transportée d'indignation et traînant derrière elle la coupable.

— Venez ici, lui disait-elle. Je vais le dire à votre maître.

— De quoi s'agit-il ? demanda Augustin.

— Je ne veux pas être tourmentée plus longtemps par cette peste d'enfant ! Ma patience est à bout ; c'est plus que la chair et le sang n'en peuvent endurer. Je l'avais enfermée là et lui avais donné un hymne à apprendre. Que fait-elle alors ? Elle trouve mes clefs, ouvre ma commode, me prend une garniture de bonnet en dentelle et la coupe en morceaux pour en faire des robes à sa poupée ! Je n'ai de ma vie jamais rien vu de pareil !

— Je vous l'avais dit, cousine, que vous vous convaincriez de l'impossibilité de rien faire de ces créatures sans la sévérité, dit Marie. Si je pouvais suivre en ce moment ma volonté, ajouta-t-elle en jetant sur Saint-Clair un regard de reproche, j'enverrais cette enfant au dehors pour être fouettée ; je la

ferais fouetter jusqu'à ce qu'elle ne pût plus tenir sur ses jambes.

— Je n'en doute pas, dit Saint-Clair. Parlez-moi de la douce autorité de la femme ! Je n'en ai guère rencontré dans ma vie plus d'une douzaine incapables de faire tuer à moitié un cheval ou un esclave, si on le leur eût permis.

— Votre mollesse et votre indécision ne peuvent mener à rien, Saint-Clair. Notre cousine est une personne de sens ; elle voit cela maintenant aussi clairement que moi.

Miss Ophélia avait juste la capacité d'indignation qui convient à une parfaite ménagère ; la ruse et les dégâts de l'enfant avaient passablement excité son courroux, et nombre de lectrices avoueront qu'en pareille circonstance elles eussent partagé son indignation. Mais elle trouva que Marie allait beaucoup trop loin, et sa colère s'apaisa.

— Je ne voudrais pas pour tout au monde que l'enfant subît ce traitement, dit-elle. Mais je vous assure, Augustin, que je ne sais plus quel parti prendre. Je lui ai prodigué les instructions et les remontrances au point que j'en suis fatiguée ; je l'ai fouettée, je l'ai punie de toutes les façons imaginables, et la voilà juste ce qu'elle était au début.

—Allons, venez ici, petit singe, dit Saint-Clair à l'enfant.

Topsy s'approcha. Ses yeux ronds, hardis et brillans exprimaient un mélange d'appréhension et de malice bouffonne.

— Pourquoi vous conduisez-vous ainsi ? dit Saint-Clair, qui ne pouvait s'empêcher de s'amuser de l'expression de la physionomie de l'enfant.

— Je crois que c'est parce que j'ai un mauvais cœur, dit-elle d'un ton piteux. Miss Phélia le dit.

— Ne voyez-vous pas combien miss Ophélia a fait pour vous ? Elle dit avoir fait tout ce qu'elle a pu imaginer.

—Seigneur ! c'est vrai. C'est ce que disait aussi ma vieille maîtresse. Elle me fouettait bien plus fort, elle m'arrachait les cheveux et me cognait la tête contre la porte ; mais cela ne servait à rien. On m'arracherait tous les cheveux de la tête, je crois, que cela ne me rendrais pas meilleure. Je suis si méchante ! D'ailleurs, je ne suis qu'une négresse !

— Je serai forcée de l'abandonner, dit miss Ophélia ; il m'est impossible de la supporter plus longtemps.

— J'aimerais à vous poser une question, dit Saint-Clair.

— Laquelle ?

— Si votre Evangile n'a pas assez de puissance pour sauver un enfant païen que vous avez ici sous la main, entièrement à votre discrétion, à quoi peut servir d'envoyer un ou deux missionnaires parmi des milliers d'êtres tout à fait

pareils ? Je suppose que cette enfant n'est qu'un spécimen de ce que sont des milliers de païens.

Miss Ophélia ne répondit pas immédiatement. Eva, qui jusque-là était demeurée spectatrice silencieuse de cette scène, fit signe à Topsy de la suivre. Il y avait au bout de la verandah une petite pièce vitrée dont Saint-Clair se servait comme d'une sorte de cabinet de lecture; Eva et Topsy y entrèrent.

— Que va faire Eva ? dit Saint-Clair. Il faut que je le voie.

Et s'avançant sur la pointe du pied, il souleva un rideau qui couvrait la porte vitrée et regarda à l'intérieur. Un instant après, plaçant son doigt sur ses lèvres, il fit signe à miss Ophélia de venir regarder. Les deux enfans vus de profil étaient assis sur le plancher en face l'un de l'autre ; Topsy avait son air habituel d'insouciance drôlatique; la figure d'Eva exprimait une profonde émotion, et des larmes roulaient dans ses grands yeux.

— Qu'est-ce qui vous fait si méchante, Topsy ? Pourquoi ne vous efforcez-vous pas de devenir bonne ? Est-ce que vous n'aimez personne, Topsy ?

— Je ne sais pas ce que c'est qu'aimer; j'aime le sucre candi et autres choses pareilles ; voilà tout, dit Topsy.

— Mais vous aimez votre père et votre mère ?

— Je n'en ai jamais eu, vous le savez... Je vous l'ai déjà dit, miss Eva.

— Oh ! je le sais, dit tristement Eva ; mais n'avez-vous jamais eu de frère, de sœur, de tante, ou de...

— Non, aucun—je n'ai jamais eu rien, ni personne.

— Mais, Topsy, si vous essayiez de devenir bonne, vous pourriez...

— Je ne pourrais jamais être qu'une négresse, quelque bonne que je fusse, dit Topsy. Si l'on pouvait m'écorcher, me rendre blanche, alors j'essaierais.

— Mais on peut vous aimer quoique vous soyez noire, Topsy. Miss Ophélia vous aimerait si vous étiez bonne.

Topsy fit entendre le petit ricanement sourd par lequel elle exprimait d'habitude son incrédulité.

— Est-ce que vous ne le croyez pas ? dit Eva.

— Non : elle ne peut me souffrir parce que je suis une négresse. Elle aimerait autant être touchée par un crapaud que par moi. Personne ne peut aimer les nègres, et les nègres ne peuvent être bons à rien; mais cela m'est égal, dit Topsy en commençant à siffler.

O Topsy, pauvre enfant, je vous aime, moi ! s'écria Eva avec une soudaine émotion de tendresse en plaçant sa petite

main blanche et amaigrie sur l'épaule de Topsy. Je vous aime parce que vous n'avez connu ni père, ni mère, ni amis, parce que vous avez été une pauvre enfant toujours maltraitée. Je vous aime et voudrais vous voir devenir bonne. Je suis bien malade, Topsy, et je pense n'avoir plus longtemps à vivre; et cela m'afflige beaucoup que vous soyez si méchante. Je voudrais vous voir essayer d'être bonne par amour pour moi; je n'ai plus guère de temps à rester avec vous.

Les yeux ronds et perçans de la petite négresse se voilèrent de pleurs, qui tombèrent un à un en gouttes larges et brillantes sur la petite main blanche d'Eva. Oui, en ce moment un rayon de vraie croyance, un rayon d'amour céleste venait de pénétrer les ténèbres de cette âme païenne. Elle appuya sa tête sur ses genoux, elle pleura et sanglota; pendant que la gracieuse Eva, penchée sur elle, ressemblait à un ange de lumière qui s'incline pour appeler à lui un pécheur.

— Pauvre Topsy! dit Eva, ne songez-vous pas que Jésus nous aime tous du même amour? Il a autant d'amour pour vous que pour moi. Il vous aime autant que je vous aime, plus que je ne vous aime, parce qu'il est meilleur que moi. Il vous aidera à être bonne, et vous pourrez enfin aller au ciel, où vous serez un ange pour l'éternité, aussi bien que si vous étiez blanche. Pensez à cela, Topsy, vous pouvez être un de ces brillans esprits dont il est question dans les chants de l'oncle Tom.

— Oh! chère miss Eva, chère miss Eva! dit l'enfant. J'essaierai, j'essaierai. Je ne m'en suis jamais souciée jusqu'à présent.

En ce moment Saint-Clair laissa retomber le rideau. Cela me rappelle ma mère, dit-il à miss Ophélia. Ce qu'elle me disait est bien vrai : Si nous voulons rendre la vue aux aveugles, nous devons faire comme le Christ, les appeler à nous et *leur imposer les mains.*

— J'ai toujours eu de la répugnance pour les nègres, dit miss Ophélia, et je n'ai jamais pu souffrir que cette enfant me touchât, mais je ne pensais pas qu'elle s'en fût aperçue.

Soyez sûre qu'un enfant découvrira toujours cela, dit Saint-Clair; il n'est pas possible de leur rien cacher. Mais je crois que tous les soins que vous prendrez d'un enfant, tous les bienfaits dont vous pourrez le combler n'exciteront dans son cœur aucune émotion de gratitude, s'il sent que vous éprouvez pour lui de la répugnance. C'est singulier, peut-être, mais c'est ainsi.

— Je ne sais vraiment quoi faire, dit miss Ophélia. Les

nègres me sont si désagréables, cette enfant surtout. Comment surmonter cette antipathie ?

— Eva le fait bien, ce me semble.

— Oh ! elle est si aimante. Après tout, cependant, elle n'est que l'image du Christ, dit miss Ophélia. Je voudrais lui ressembler. Elle pourrait me donner des leçons.

— S'il en était ainsi, ce ne serait pas la première fois qu'un petit enfant aurait servi à instruire un vieux disciple, dit Saint-Clair.

CHAPITRE XXVI.

LA MORT.

La chambre à coucher d'Eva était une pièce spacieuse qui, comme tous les autres appartemens de la maison, ouvrait sur la verandah. D'un côté elle communiquait avec l'appartement de son père et de sa mère ; de l'autre, avec celui de miss Ophélia. Saint-Clair avait déployé toutes les ressources de son goût pour mettre l'ameublement en harmonie avec le caractère de celle qui devait l'occuper. Les rideaux des fenêtres étaient en mousseline rose et blanche ; le parquet était recouvert d'un tapis exécuté à Paris, sur ses dessins : une guirlande de boutons et de feuilles de roses en formaient la bordure, et le centre se composait d'une touffe de roses épanouies ; le bois de lit, les chaises et les fauteuils en bambou avaient des formes gracieuses où se déployaient tous les caprices de la fantaisie. Au chevet du lit, sur une console d'albâtre, était un ange admirablement sculpté, les ailes pendantes et tenant une couronne de feuilles de myrte. De cette couronne tombaient sur le lit de légers rideaux de gaze rose rayés d'argent pour protéger le sommeil de l'enfant contre les moustiques, précaution indispensable dans ces climats. Les gracieux sofas en bambou, amplement pourvus de coussins de damas rose, étaient surmontés de figures sculptées qui laissaient retomber des rideaux semblables à ceux du lit. Une table en bambou légère et d'un capricieux travail occupait le milieu de la chambre ; sur cette table un vase parisien en forme de lis blanc avec ses boutons était artistement rempli de fleurs. Là aussi étaient les livres et les jouets d'Eva, avec un encrier d'albâtre élégamment travaillé que son père lui avait donné lorsqu'il l'avait vue s'efforcer de faire des progrès dans l'écriture. Il y avait une cheminée, sur le marbre de laquelle était une fort belle statuette de Jésus accueillant les petits enfans, et, de chaque côté, des vases de marbre que Tom se plaisait à remplir de fleurs cha-

que matin. Deux ou trois délicieuses peintures d'enfans dans diverses attitudes ornaient les murs. Enfin, de quelque côté que se portât le regard, il se reposait sur les douces images de l'enfance, de la beauté et de la paix. Les beaux yeux de l'enfant ne pouvaient s'ouvrir le matin sans tomber sur des objets propres à faire naître de douces et bonnes pensées.

La vigueur factice qui avait surexcité Eva pendant quelque temps s'évanouissait rapidement. Son pas léger ne se faisait plus entendre que de loin en loin dans la verandah, et on la trouvait de plus en plus souvent reposant dans un petit fauteuil à côté de la fenêtre ouverte, ses yeux larges et profonds fixés sur les ondes mobiles du lac.

C'était vers le milieu de l'après-midi ; Eva reposait ainsi, sa Bible à demi ouverte sur ses genoux, ses petits doigts transparens placés négligemment entre les feuillets, lorsque tout-à-coup elle entendit dans la verandah la voix de sa mère en courroux.

— Eh quoi ! mauvais sujet, quelle nouvelle sottise ? Vous avez cueilli des fleurs, hein ? Et Eva entendit le son d'un vigoureux soufflet.

— Mon Dieu ! missis, c'est pour miss Eva, répondit une voix qu'elle reconnut pour celle de Topsy.

— Miss Eva ! charmante excuse ! Vous croyez qu'elle se soucie de vos fleurs, négresse propre à rien. Allons, sortez d'ici !

En un instant Eva fut hors de son fauteuil et dans la verandah.

— Oh ! maman, je voudrais tant avoir des fleurs ; donnez-les moi.

— Et pourquoi, Eva ? Votre chambre en est pleine.

— Je n'en puis avoir trop, dit Eva. Topsy, apportez-les ici.

Topsy, qui était restée là, triste et la tête baissée, s'avança et offrit ses fleurs. Elle le fit avec un air d'hésitation et de timidité tout à fait différent de sa pétulance et de sa hardiesse habituelles.

— Voilà un magnifique bouquet, dit Eva en le regardant.

Il était tout au moins singulier : c'était un géranium écarlate avec un seul camélia blanc aux feuilles luisantes. Il avait été composé avec l'intention évidente de faire contraster les couleurs, et l'arrangement de chaque feuille en avait été étudié avec soin.

Topsy parut enchantée lorsqu'Eva lui dit :

— Topsy, vous savez bien arranger les fleurs. Voici un vase dans lequel il n'y en a pas ; je désire que vous me fassiez un bouquet tous les jours et que vous veniez l'y placer.

— Quel singulier caprice ! dit Marie. Qu'avez-vous besoin de cela ?

— Qu'importe ? maman. Vous ne voyez pas de mal à ce que Topsy fasse ce que je lui demande, n'est-ce pas ?

— Oh ! comme il vous plaira, ma chère. Topsy, vous avez entendu votre jeune maîtresse ; ayez soin de lui obéir.

Topsy fit une légère révérence et baissa les yeux. Comme elle s'éloignait, Eva vit une larme rouler sur sa joue noire.

— Vous le voyez, maman, je savais bien que la pauvre Topsy désirait faire quelque chose pour moi, dit Eva.

— Quelle folie ! c'est seulement parce qu'elle aime à faire le mal. Elle sait qu'on lui défend de cueillir les fleurs, et elle ravage le parterre, voilà tout. Mais, puisque cela vous fait plaisir, qu'elle le fasse.

— Maman, je crois que Topsy est bien différente de ce qu'elle était. Elle s'efforce de devenir une bonne fille.

—Elle aura à lutter longtemps pour y parvenir, dit Marie avec un sourire d'indifférence.

— Mon Dieu ! maman, vous le savez, jusqu'ici la pauvre Topsy a eu toute chose contre elle.

— Non pas depuis qu'elle est ici, assurément. N'a-t-elle pas été sermonnée, exhortée, corrigée ? N'a-t-on pas fait pour elle tout ce qu'il est humainement possible de faire ? Elle est toujours aussi affreusement méchante qu'au commencement ; vous ne ferez jamais rien de cette créature.

—Mais, maman, il est si différent d'avoir été élevée comme je l'ai été, entourée de tant d'amis, de tout ce qui peut rendre bon et heureux, et d'avoir été traitée comme elle l'a été avant de venir ici.

— Assurément, dit en bâillant Marie. Mon Dieu ! quelle insupportable chaleur il fait !

— Maman, vous croyez, n'est-ce pas, que Topsy pourrait devenir un ange, aussi bien que l'un de nous, si elle était chrétienne ?

—Topsy ! Quelle ridicule idée ! vous seule en pouvez avoir de semblables. Je crois cependant que c'est bien possible.

— Mais, maman, est-ce que Dieu n'est pas son père, comme le nôtre ? Est-ce que Jésus n'est pas son sauveur ?

—C'est possible ; je suppose que Dieu a créé tout le monde, dit Marie. Où est mon flacon ?

— Quelle pitié ! oh ! quelle pitié ! dit Eva en jetant les yeux sur le lac lointain et se parlant à elle-même.

— Qu'est-ce qui est une pitié ? demanda Marie.

— De penser qu'une personne qui pourrait être un ange et habiter parmi les anges, puisse ainsi tomber et se dégrader sans que personne lui tende la main.



— Mon Dieu ! nous n'y pouvons rien ! à quoi bon se tourmenter ? Je ne vois pas ce que nous pourrions y faire. Nous devons être reconnaissans envers Dieu des avantages que nous en avons reçus.

— C'est à peine si je le puis, dit Eva ; je suis si affligée à la pensée que tant de malheureux n'en ont reçu aucuns.

— Voilà qui est assez bizarre, dit Marie. Pour moi, ma religion me rend reconnaissante des avantages que j'ai reçus du ciel.

— Maman, dit Eva, je voudrais faire couper de mes cheveux—une grande partie.

— Pourquoi ? dit Marie.

— Maman, je voudrais en distribuer à mes amis pendant que je suis en état de le faire moi-même. Ne voudriez-vous pas prier ma tante de venir me rendre ce service ?

Marie appela miss Ophélia qui était dans l'autre chambre.

L'enfant se leva à demi de sur son coussin lorsqu'elle entra, et secouant les longues boucles dorées de sa chevelure lui dit en plaisantant :

— Venez, ma tante, venez tondre la brebis.

— Qu'est-ce que cela ? dit Saint-Clair entrant au même instant avec quelques fruits qu'il venait de cueillir pour Eva.

— Papa, je prie ma tante de couper une partie de mes cheveux ; j'en ai beaucoup trop et ils m'échauffent la tête. D'ailleurs, je désire en donner.

Miss Ophélia revint avec les ciseaux.

— Prenez garde de gâter sa chevelure, dit son père ; coupez en dessous, de façon qu'il n'y paraisse pas. Les boucles d'Eva font mon orgueil.

— Oh ! papa, dit Eva d'une voix triste.

—Oui, et je désire qu'elles soient conservées belles jusqu'au moment où je vous conduirai à la plantation de votre oncle, pour voir votre cousin Henrique, dit Saint-Clair d'un ton gai.

— Je n'irai jamais là, papa ; je pars pour un pays meilleur ! Oh ! croyez-moi ! Ne voyez-vous pas, papa, que je deviens de jour en jour plus faible ?

— Pourquoi, chère Eva, tenez-vous à me faire croire une chose si cruelle ? dit son père.

— Seulement parce que c'est *vrai*, papa ; et si vous vouliez le croire, peut-être finiriez-vous par éprouver sur ce sujet les mêmes sentimens que moi.

Saint-Clair se tut ; il contempla tristement les longues et magnifiques boucles qui, à mesure qu'elles étaient détachées de la tête de l'enfant, étaient posées une à une sur ses genoux. Elle les ramassait, les regardait fixement, les enrou-

lait sur ses doigts amaigris, et jetait de temps à autre un regard triste et inquiet sur son père.

— Voilà justement ce que j'avais prévu, dit Marie. Voilà ce qui mine ma santé de jour en jour et m'entraîne vers la tombe, bien que personne n'y fasse attention. J'ai vu cela depuis longtemps, Saint-Clair, et vous verrez bientôt que j'avais raison.

— Ce qui vous sera d'une grande consolation, assurément! dit Saint-Clair d'un ton sec et amer.

Marie se renversa sur sa chaise longue et se couvrit le visage de son mouchoir de batiste.

Les yeux bleus limpides d'Eva se portaient alternativement sur son père et sur sa mère. C'était le regard calme et lucide d'une âme dégagée de ses liens terrestres. Il était évident qu'elle voyait, ressentait et appréciait la différence qui existait entre ses parens.

Elle fit signe de la main à son père qui vint s'asseoir à côté d'elle.

— Papa, mes forces diminuent de jour en jour, et je sens que je m'en vais. J'ai plusieurs choses à dire et à faire... et que je dois faire; et vous n'avez jamais voulu me laisser aborder ce sujet. Mais il faut que je parle; il n'y a plus de temps à perdre. Voulez-vous m'écouter à présent?

— Oui, mon enfant, dit Saint-Clair, se couvrant les yeux d'une main et tenant dans l'autre celle d'Eva.

— Dans ce cas, il faut que tous nos gens soient réunis. Il y a des choses qu'il *faut* que je leur dise.

— C'est bien, dit Saint-Clair avec une douleur contenue.

Miss Ophélia dépêcha un messager, et bientôt tous les esclaves se trouvèrent réunis dans la chambre.

Eva était étendue sur ses coussins, ses cheveux tombant négligemment sur son visage, la teinte cramoisie de ses joues contrastant péniblement avec la blancheur maladive du reste de son visage et les contours amaigris de ses membres et de ses traits; elle fixait sur chacun ses grands yeux pleins d'une céleste animation.

Les esclaves furent frappés d'une émotion soudaine. La figure céleste de cette enfant, ces longues mèches de cheveux, coupées éparses autour d'elle, le visage bouleversé de son père, les sanglots de Marie, remplirent d'émotion ces cœurs sensibles et impressionnables. A mesure qu'ils entraient, ils se regardaient les uns les autres, soupiraient et secouaient tristement la tête. Un silence profond et funèbre régnait parmi eux.

Eva se leva et regarda longtemps et fixement chacun des

esclaves. Tous paraissaient tristes et anxieux. La plupart des femmes se couvraient la face de leurs tabliers.

— Je vous ai tous fait appeler, mes chers amis, leur dit Eva, parce que je vous aime. Je vous aime tous ; j'ai quelque chose à vous dire dont je désire que vous vous souveniez toujours... Je suis sur le point de vous quitter. Dans quelques semaines vous ne me verrez plus.

Ici l'enfant fut interrompue par une explosion de gémissemens, de sanglots, de lamentations qui éclatèrent de toutes parts et couvrirent sa voix déjà si faible. Elle attendit un moment, puis d'un ton ferme qui dominait les sanglots, elle continua :

— Si vous m'aimez, vous ne devez pas m'interrompre ainsi. J'ai à vous parler de vos âmes..... Beaucoup d'entre vous sont là-dessus d'une indifférence qui m'effraie. Vous ne pensez qu'aux choses de ce monde. Je veux vous faire souvenir qu'il y a un monde plus beau où habite Jésus. C'est là que je vais, et vous pouvez y aller aussi. Le ciel est fait pour vous aussi bien que pour moi ; mais si vous désirez y aller, il vous faut quitter votre vie paresseuse, légère, insouciante ; il faut que vous soyez chrétiens. Souvenez-vous que vous pouvez devenir des anges, et demeurer des anges pour l'éternité. Si vous désirez être chrétiens, Jésus vous aidera. Vous devez le prier ; vous devez lire.....

L'enfant s'arrêta soudainement, les regarda avec pitié, puis dit tristement :

— Oh ! mon Dieu, vous ne *pouvez* lire ! Pauvres amis ! et elle cacha son visage dans les coussins et elle se mit à gémir ; mais elle fut aussitôt rappelée à elle par les sanglots étouffés des esclaves à genoux sur le parquet.

— N'importe ! dit-elle en relevant la tête pendant qu'un radieux sourire illuminait son visage baigné de pleurs, j'ai prié pour vous, et je sais que Jésus vous aidera, quoique vous ne puissiez pas lire. Efforcez-vous tous de faire le mieux que vous pourrez ; priez chaque jour ; demandez à Dieu de vous secourir ; faites-vous lire la Bible toutes les fois que vous le pourrez, et je suis assurée que je vous reverrai tous dans le ciel.

— Amen, murmurèrent Tom et Mammy ainsi que quelques-uns des plus âgés qui appartenaient à l'église méthodiste. Les plus jeunes et les plus indifférens eux mêmes, complétement atterrés, sanglotaient, la tête penchée sur leurs genoux.

— Je sais, continua Eva, que vous m'aimez tous.

— Oui, oh ! oui, certainement, que Dieu la bénisse ! répondirent-ils tous involontairement.

— Oui, je sais que vous m'aimez. Il n'est pas un de vous qui n'ait toujours été bon pour moi. Je veux vous donner à tous quelque chose qui me rappelle à votre souvenir. Je veux donner à chacun de vous une boucle de mes cheveux; lorsque vous la regarderez, pensez que je vous ai tous aimés, que je suis allée au ciel, où je désire vous revoir un jour.

Il est impossible de décrire la scène qui suivit. Tous, les larmes aux yeux et sanglotant, s'approchèrent de la petite malade pour recevoir de ses mains ce qu'ils considéraient comme la dernière marque de son affection. Ils tombaient à genoux, ils sanglotaient, priaient et baisaient le bas de sa robe. Les plus âgés lui adressaient de tendres paroles mêlées de prières et de bénédictions.

A mesure que chacun d'eux recevait son présent, miss Ophélia, qui redoutait pour sa petite malade l'effet de cette agitation, lui faisait signe de quitter l'appartement.

A la fin il ne resta plus que Tom et Mammy.

— Voici, oncle Tom, une belle boucle pour vous. Oh! je suis si heureuse, oncle Tom, de penser que je vous reverrai au ciel, car je suis sûre de vous y revoir. — Et vous, Mammy, chère et bonne Mammy, dit-elle en passant tendrement ses bras autour du cou de sa vieille nourrice, je sais que vous y viendrez aussi.

— Oh! miss Eva, je ne sais comment je pourrai vivre sans vous, dit la fidèle créature. Il me semble que c'est comme si l'on enlevait tout d'ici. Et Mammy donna un libre cours à sa douleur.

Miss Ophélia poussa doucement Mammy et Tom hors de l'appartement; elle pensait que tous étaient partis, mais, en se retournant, elle aperçut Topsy.

— D'où sortez-vous? lui dit-elle brusquement.

— J'étais ici, dit Topsy en essuyant les larmes de ses yeux. O miss Eva, j'ai été une méchante fille, mais ne me donnerez-vous pas aussi une boucle de vos cheveux?

— Oui, pauvre Topsy; certainement, je vous en donnerai une. La voici. Toutes les fois que vous la regarderez, rappelez-vous que je vous ai aimée et que j'ai désiré vous voir devenir une bonne fille,

— O miss Eva, je fais tous mes efforts, dit vivement Topsy; mais, Seigneur! il est si difficile d'être bonne. C'est sans doute que je n'en ai pas encore l'habitude.

— Jésus le sait, Topsy; votre méchanceté l'afflige, il viendra à votre aide.

Topsy, les yeux couverts de son tablier, sortit de la chambre, sur un signe de miss Ophélia; en s'en allant elle cacha dans son sein la précieuse boucle.

Tous étant sortis, miss Ophélia ferma la porte. La digne femme avait essuyé bien des fois ses yeux pendant cette scène, mais la crainte des conséquences que pouvait produire une agitation senblable pour la malade confiée à ses soins l'emportait dans son esprit sur tout autre sentiment.

Saint-Clair était demeuré, pendant toute cette scène, assis et la main sur ses yeux. Après le départ des esclaves, il continua à garder le silence et conserva la même attitude.

— Papa! dit doucement Eva en posant sa main sur la sienne.

Saint-Clair tressaillit et frissonna, mais ne répondit point.

— Cher papa! dit Eva.

— Je ne *peux*, non, je ne *peux* supporter cela, dit Saint-Clair en se levant. Le Tout-Puissant me traite trop cruellement! Il prononça ces derniers mots avec une amère exaltation.

— Augustin! Dieu n'a-t-il pas le droit de faire ce qu'il lu plaît de ce qui est à lui? dit miss Ophélia.

— Peut-être bien; mais cela ne rend pas le malheur qui m'accable plus facile à supporter, dit-il d'un ton sec, dur, sans verser une larme, en détournant le visage.

—Papa, vous me brisez le cœur! dit Eva, se levant et se jetant dans ses bras. Vous ne devez pas avoir de tels sentimens. Et l'enfant se mit à sangloter et à pleurer avec une violence qui les alarma tous, et donna aux pensées du père une autre direction.

— Là, Eva, là, ma chérie! allons, allons, j'ai tort. J'ai été méchant. Je n'aurai plus de ces sentimens, je vous le promets; seulement ne vous désolez pas, ne pleurez pas ainsi. Je me résignerai. J'ai eu tort de parler comme je l'ai fait.

Bientôt Eva reposait comme une colombe fatiguée dans les bras de son père, qui, se penchant sur elle, la consolait par les mots les plus tendres qu'il pût trouver.

Marie se leva et se précipita dans son appartement, où elle eut une violente attaque de nerfs.

— Vous ne m'avez pas donné une boucle de vos cheveux, Eva, lui dit son père en souriant tristement.

— Ils vous appartiennent tous, papa, dit-elle en souriant, à vous et à maman. Vous en donnerez à ma chère petite tante autant qu'elle en désirera. J'ai seulement voulu en distribuer moi-même à nos pauvres gens, parce que, vous savez, une fois que je serai partie, on aurait pu les oublier, et parce que j'espère que cela les aidera à se souvenir de moi... Vous êtes chrétien, n'est-ce pas? dit-elle d'un ton qui exprimait le doute.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Je ne sais. Vous êtes si bon, je ne puis comprendre comment vous ne le seriez pas.

— Qu'est-ce que c'est qu'être chrétien, Eva ?

— Aimer le Christ par-dessus tout, dit Eva.

— Est-ce ainsi que vous l'aimez, Eva ?

— Certainement.

— Vous ne l'avez jamais vu, dit Saint-Clair.

—N'importe, dit Eva. Je crois en lui, et dans peu de jours je le verrai. Et son visage s'anima et rayonna de joie.

Saint-Clair se tut. Ces sentimens religieux, il les avait vus chez sa mère, mais ils ne faisaient vibrer en lui aucune corde.

A partir de ce moment, Eva déclina rapidement. Il n'y avait plus de doute possible ; les plus aveugles ne pouvaient conserver la moindre espérance. Sa jolie chambre était, on se l'avouait, une chambre de malade. Miss Ophélia remplissait nuit et jour les fonctions de garde-malade, et jamais ses amis n'avaient pu mieux l'apprécier que dans l'exercice de ce pénible devoir. Sa main exercée, son coup d'œil sûr, son habileté à faire régner partout le comfort et la propreté, et à dissimuler tous les incidens désagréables de la maladie, sa ponctualité, ses idées d'une lucidité imperturbable et son aptitude à se rappeler les prescriptions et les conseils des médecins, la rendaient particulièrement précieuse. Elle suffisait à tout. Ceux qui avaient haussé les épaules en voyant ses manies d'ordre et ses susceptibilités si contraires à l'insouciante liberté des habitudes du Sud, reconnaissaient qu'elle était bien la personne qu'il fallait en cette pénible circonstance.

L'oncle Tom était souvent dans la chambre d'Eva. L'enfant souffrait beaucoup d'une agitation nerveuse et éprouvait du soulagement à se faire porter. Le plus grand plaisir de Tom était de prendre dans ses bras cette frêle enfant couchée sur un coussin, et de la porter, tantôt dans la chambre, tantôt dans la verandah ; et, lorsque les fraîches brises soufflaient du lac et que l'enfant voulait respirer la fraîcheur du matin, il la promenait quelquefois sous les orangers du jardin, ou, s'asseyant sur quelque siége bien connu, il lui chantait ses hymnes favorites.

Son père lui rendait quelquefois le même service ; mais il n'avait pas la vigueur de Tom, et, quand il était fatigué, Eva lui disait :

— O papa, laissez faire Tom ; le pauvre garçon, cela lui fait plaisir. Vous savez que c'est tout ce qu'il peut faire, et il désire faire quelque chose.

— Et moi aussi, répondait le père.

— Mais, papa, vous pouvez faire toute chose, et vous êtes tout pour moi. Vous me faites la lecture, vous passez la nuit auprès de moi, mais Tom n'a que cela et ses chants. D'ailleurs, il me porte avec plus de facilité que vous. Il est si fort!

Tom n'était pas seul à éprouver le désir de faire quelque chose. Tous les esclaves de la maison avaient les mêmes sentimens et faisaient ce qu'ils pouvaient.

Le cœur de la pauvre Mammy soupirait après son enfant chérie, mais elle ne trouvait aucune occasion de lui être utile, ni jour ni nuit, car Marie avait déclaré que, dans l'état de son esprit, il lui était impossible de reposer, et il n'entrait pas dans ses principes de laisser reposer les autres. Vingt fois la nuit Mammy était obligée de se lever pour lui frictionner les pieds, lui bassiner la tête, lui chercher son mouchoir de poche, voir quel était le bruit que l'on entendait dans la chambre d'Eva, baisser les rideaux parce qu'ils laissaient pénétrer trop de lumière, ou les relever parce qu'il faisait trop sombre. Pendant le jour, si la bonne nourrice témoignait le désir de donner des soins à sa chère enfant, Marie se montrait plus ingénieuse que de coutume à lui trouver de l'occupation, soit dans les diverses parties de la maison, soit autour de sa personne; de sorte qu'elle ne pouvait voir Eva que pendant de courts instans, à la dérobée.

— Je sens, disait Marie, qu'il est de mon devoir de prendre un soin particulier de ma santé, faible comme je le suis et accablée des soins que je suis obligée de prendre de cette chère enfant.

— Vraiment, ma chère? disait Saint-Clair. Je croyais que notre cousine vous en soulageait entièrement.

— Vous parlez comme un homme, Saint-Clair. — Comme si une mère pouvait être remplacée dans les soins qu'exige un enfant en cet état. Mais c'est toujours la même chose... personne ne sait jamais ce que j'éprouve. Je ne puis prendre aussi légèrement les choses.

Saint-Clair sourit. Excusez-le, il ne put s'en empêcher. Saint-Clair pouvait encore sourire. Si radieux et si calmes étaient les derniers adieux de cette petite âme, si douce et si suave était la brise qui emportait sa petite barque vers les célestes rivages, qu'il était impossible de se figurer que la mort approchait. L'enfant n'éprouvait aucune douleur; elle ressentait seulement une faiblesse tranquille, douce, qui s'accroissait de jour en jour. Elle était si belle, si affectueuse, si confiante, ci heureuse, qu'on ne pouvait résister à l'influence consolatrice de cette atmosphère d'innocence et

de paix qui semblait se répandre autour d'elle. Saint-Clair sentait un calme étrange le pénétrer. Ce n'était pas l'espérance, elle était impossible ; ce n'était pas la résignation ; c'était un calme basé sur le présent, qui lui semblait si beau, qu'il lui faisait oublier l'avenir. Ce calme ressemblait à la tranquillité d'esprit que nous éprouvons au milieu des bois en automne. lorsque les arbres commencent à prendre une teinte rougeâtre et que les fleurs tardives s'épanouissent au bord du ruisseau ; le plaisir que nous éprouvons à l'aspect de ces beautés est d'autant plus vif, que nous savons qu'elles sont plus près de s'évanouir.

L'ami qui connaissait le mieux les rêveries et les pressentimens d'Eva était son fidèle porteur, l'oncle Tom. Elle lui confiait ce qu'elle n'avait point voulu dire à son père de peur de l'affliger. Elle lui faisait part de ces mystérieux avertissemens que reçoit l'âme lorsque les liens qui la retiennent à son enveloppe mortelle sont sur le point de se rompre.

A la fin, Tom ne voulut plus coucher dans sa chambre, et il passait la nuit dans la verandah, prêt à se lever au premier appel.

— Oncle Tom, quelle idée vous prend donc de dormir ainsi, dans le premier endroit venu, comme un chien? lui dit miss Ophélia. Je croyais que vous aviez des habitudes réglées, et que vous aimiez à dormir dans un lit, d'une façon chrétienne.

— Ordinairement, oui, dit Tom d'un ton mystérieux ; mais maintenant...

— Eh bien! quoi, maintenant?...

— Parlons à voix basse; il ne faut pas que massa Saint-Clair nous entende; mais, miss Phélia, vous savez qu'il faut que quelqu'un veille pour attendre l'Epoux.

— Que voulez-vous dire, Tom?

— Vous savez qu'il est dit dans l'Ecriture: « A minuit, il y eut un grand cri: voici l'Epoux qui vient! » Maintenant je l'attends chaque nuit, miss Phélia, et je ne pourrais dormir en un endroit d'où je ne le verrais point venir.

— Oncle Tom, qui peut vous faire penser ainsi?

— C'est miss Eva qui me le dit. Le Seigneur envoie un messager à son âme. Il faut que je sois là, miss Phélia; car lorsque cette bienheureuse enfant entrera dans le royaume des cieux, on ouvrira la porte si grande, que nous pourrons contempler la gloire céleste, miss Phélia.

— Oncle Tom, est-ce qu'Eva vous a dit qu'elle était plus mal cette nuit qu'à l'ordinaire?

— Non; mais elle m'a dit ce matin qu'elle approchait du terme. Qui fait ces révélations à Eva, miss Phélia? ce sont

les anges. — *C'est le son de la trompette annonçant le point du jour*, — dit Tom en citant les paroles d'une de ses hymnes favorites.

Ce dialogue entre miss Ophélia et Tom avait lieu entre dix et onze heures du soir, lorsqu'après avoir terminé tous ses arrangemens pour la nuit, miss Ophélia allant fermer la porte avait trouvé Tom étendu en travers dans la partie extérieure de la verandah.

Elle n'était ni nerveuse, ni impressionnable; mais la gravité solennelle et profonde de Tom la frappa. Pendant cette après-midi Eva s'était montrée plus gaie, plus enjouée que de coutume; assise sur son lit, elle avait passé en revue ses joujoux et ses objets précieux, et désigné les amis auxquels elle désirait les donner. Son animation était plus grande, sa voix plus naturelle qu'on ne l'avait remarqué depuis plusieurs semaines. Son père, qui l'avait visitée le soir, avait dit que jamais, depuis sa maladie, Eva ne lui avait paru plus semblable à ce qu'elle était autrefois; et lorsqu'il lui avait donné le baiser du soir, il avait dit à miss Ophélia: cousine, nous pourrons la conserver, après tout; elle est certainement beaucoup mieux; et il s'était retiré le cœur plus léger qu'il ne l'avait eu depuis des semaines.

Mais à minuit, — heure étrange, mystérieuse, — où le voile qui sépare le fragile présent de l'avenir éternel devient plus transparent, le messager arriva.

Alors on entendit dans cette chambre un bruit de pas précipités; c'était miss Ophélia, qui avait résolu de passer la nuit auprès de la petite malade, et qui, en ce moment, venait d'apercevoir ce que les gardes-malades expérimentées appellent *un changement*. La porte extérieure fut bientôt ouverte, et Tom, qui veillait au dehors, fut debout à l'instant.

— Courez avertir le docteur, Tom; ne perdez pas un moment! dit miss Ophélia. Puis, traversant la chambre, elle alla frapper à la porte de Saint-Clair.

— Cousin, dit-elle, je vous prie de venir.

Ces paroles tombèrent sur son cœur comme des pelletées de terre sur un cercueil. Pourquoi? Il fut debout en un instant et courut à Eva, qui dormait encore.

Que vit-il donc qui arrêta soudain les battemens de son cœur? Pourquoi aucune parole ne fut-elle échangée entre eux deux? Vous seul pourriez le dire, qui avez vu la même expression sur le visage d'un être adoré — cet aspect indicible, désespéré, auquel on ne peut se méprendre, qui vous dit que l'objet de votre affection ne vous appartient plus.

Il n'y avait pourtant rien d'effrayant sur les traits de cette enfant; c'était une expression sublime, indice de la présence

de la nature spirituelle, l'aurore de la vie immortelle dans cette âme d'enfant.

Ils étaient là les yeux fixés sur elle, si immobiles que le tic-tac de la montre leur semblait bruyant. Bientôt Tom arriva avec le docteur, qui entra, jeta un coup-d'œil et demeura immobile comme les autres.

— Quand ce changement s'est-il opéré? demanda-t-il à voix basse à miss Ophélia.

— A minuit, répondit-elle.

Marie, éveillée par l'arrivée du docteur, sortit précipitamment de sa chambre.

— Augustin! cousine! oh! qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'une voix agitée.

— Silence ! dit Saint-Clair d'une voix rauque ; *elle se meurt !*

Mammy entendit ces paroles et courut éveiller les esclaves. Toute la maison fut bientôt sur pied ; on vit des lumières, on entendit des pas précipités, des groupes inquiets se réunissaient dans la verandah et collaient leurs yeux baignés de pleurs aux vitres de la porte ; mais Saint-Clair n'entendait, ne disait rien—il ne voyait que cette expression mystérieuse sur le visage de son enfant endormi.

— Oh ! si elle pouvait s'éveiller et me parler encore une fois ! dit-il ; et se penchant sur elle il lui dit à l'oreille :

— Eva, ma chère Eva !

Les grands yeux bleus de l'enfant s'ouvrirent, un sourire illumina ses traits ; elle essaya de soulever sa tête et de parler.

— Me reconnaissez-vous, Eva ?

— Cher papa ! dit l'enfant en jetant ses bras autour de son cou par un dernier effort. Mais ils retombèrent aussitôt, et Saint-Clair, en relevant la tête, vit un spasme d'agonie passer sur le visage de l'enfant. Elle s'efforçait de respirer et agitait ses petites mains.

— Oh ! mon Dieu ! que c'est horrible ! dit-il, se détournant avec désespoir, et tordant la main de Tom, sans savoir ce qu'il faisait. O Tom! mon garçon, cela me tue !

Tom tenait les mains de son maître dans les siennes ; les larmes inondaient son noir visage ; ses yeux levés en haut, il implorait le secours du ciel, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire.

—Priez Dieu que ce soit bientôt fini ! dit Saint-Clair. Cela m'arrache le cœur.

—Oh !Dieu soit loué ! c'est fini, c'est fini, mon cher maître; regardez-la maintenant.

L'enfant reposait haletante, épuisée sur ses coussins, ses

grands yeux bleus tournés en haut et fixes. Oh! quelle expression dans ces yeux ! comme ils parlaient du ciel! La terre n'existait plus pour elle, ni les douleurs terrestres; mais si solennel, si mystérieux, si triomphant était l'éclat de ce visage, qu'il imposait silence aux sanglots du désespoir. Tous se pressaient autour d'elle et n'osaient respirer.

— Eva! dit doucement Saint-Clair.

Elle n'entendit pas.

— Oh! Eva, dites-nous ce que vous voyez? lui dit son père.

Un brillant et glorieux sourire illumina son visage et elle prononça d'une voix entrecoupée :—Oh! amour! joie! paix! poussa un soupir et passa de la mort à la vie éternelle.

Adieu, enfant bien-aimée! les portes brillantes de l'éternel séjour se sont refermées sur toi; nous ne verrons plus ton doux visage. Oh! malheur à ceux qui viennent de te voir entrer au ciel, quand, sortant de leur extase, ils ne retrouveront au-dessus d'eux que le ciel gris et sombre de cette vie et s'apercevront que tu es partie pour toujours.

CHAPITRE XXVII.

Ceci est la fin des choses terrestres.
JOHN Q. ADAMS.

Les statuettes et les tableaux de la chambre d'Eva étaient couverts de voiles blancs. On n'entendait que le bruit de la respiration et les pas légers des personnes qui allaient et venaient. Un demi-jour solennel pénétrait par les jalousies à demi fermées.

Le lit était tendu de blanc, et là, sous la statue de l'ange, reposait la forme d'un ange dormant pour ne plus se réveiller.

Elle reposait là, vêtue d'une simple robe blanche, comme elle avait l'habitude d'en porter durant sa vie. La lumière, nuancée de rose en traversant les rideaux, colorait d'une teinte chaude la froideur glacée de la mort. Ses longs cils appesantis tombaient doucement sur ses joues pures; la tête était tournée un peu de côté comme dans le sommeil naturel; mais sur chaque linéament de ce visage une expression céleste, un mélange d'extase et de calme montraient que ce n'était point le sommeil terrestre et temporaire, mais le repos sacré et éternel que *Dieu donne à ses bien-aimés.*

Il n'y a pas de trépas pour ceux qui te ressemblent, chère Eva. Pour eux la mort n'a pas de ténèbres; elles s'évanouis-

sent comme l'étoile du matin au lever de l'aurore. A toi la victoire sans le combat, la couronne sans la lutte.

Ainsi pensait Saint-Clair, tandis que, les bras croisés, il contemplait sa chère Eva. Oh! qui pourrait dire à quoi il pensait? car, depuis le moment où il avait entendu prononcer dans la chambre mortuaire ces mots : « Elle est partie, » il avait été enveloppé d'un brouillard lugubre, de l'épaisse obscurité de l'angoisse. Il avait entendu des voix autour de lui ; des questions lui avaient été adressées et il y avait répondu; on lui avait demandé l'heure des funérailles et en quel lieu on enterrerait sa fille, et il avait répondu avec impatience que cela lui importait peu.

Adolphe et Rosa avaient arrangé la chambre. Légers, frivoles et puérils d'orrdinaire, ils n'en avaient pas moins le cœur tendre et plein de sensibilité, et, tandis que miss Ophélia présidait aux détails généraux d'ordre et de propreté, leurs mains ajoutaient aux arrangemens cette touche douce et poétique qui ôtait à la chambre mortuaire cet aspect triste et lugubre qui accompagne trop souvent les funérailles dans la Nouvelle-Angleterre.

Il y avait toujours des fleurs sur les étagères,—toutes blanches, délicates, dont les feuilles retombaient gracieusement. La petite table d'Eva, couverte de blanc, portait son vase favori en forme de lys contenant un seul bouton de rose blanche mousseuse. Les plis de la draperie, la chute des rideaux avaient été disposés à plusieurs reprises par Adolphe et Rosa avec cette perfection de coup d'œil particulière à leur race. Même en ce moment où Saint-Clair était là, livré à ses tristes pensées, Rosa se glissa doucement dans la chambre, portant une corbeille de fleurs blanches. Elle recula en apercevant Saint-Clair et s'arrêta respectueusement; mais, voyant qu'il ne faisait pas attention à elle, elle s'avança et plaça les fleurs autour de la morte. Saint-Clair l'apercevait comme dans un rêve placer dans les petites mains d'Eva une jolie branche de jasmin et disposer avec un goût admirable d'autres fleurs autour de la couche.

La porte s'ouvrit de nouveau, et Topsy, les yeux gonflés de pleurs, apparut portant quelque chose sous son tablier. Par un geste rapide, Rosa voulut l'empêcher d'entrer ; mais elle fit un pas dans la chambre.

— Il vous faut sortir ! lui dit Rosa d'un ton aigre et positif, quoique à voix basse ; vous n'avez rien à faire ici.

— Oh ! permettez-moi d'entrer ; j'apporte une fleur, une si jolie ! dit Topsy en montrant un bouton de rose-thé à demi épanoui. Laissez-moi la poser là.

— Sortez! dit Rosa d'un ton plus décidé encore.

— Qu'elle reste ! dit tout à coup Saint-Clair frappant du pied, je veux qu'elle approche.

Rosa se retira aussitôt, et Topsy s'avança et plaça son offrande aux pieds du corps. Puis tout à coup, avec un cri sauvage et perçant elle se jeta à terre à côté du lit, pleurant et poussant des cris.

Miss Ophélia accourut dans la chambre et s'efforça de la faire lever et de la faire taire, mais en vain.

—Oh ! miss Eva ! miss Eva ! je voudrais être morte aussi ! je voudrais être morte !

Il y avait dans ce cri quelque chose de si sauvage, de si perçant que le sang monta au visage de Saint-Clair, jusque-là d'une pâleur de marbre, et les premières larmes qu'il eût versées depuis la mort d'Eva jaillirent de ses yeux.

— Levez vous, mon enfant, lui dit miss Ophélia d'une voix douce ; ne pleurez pas ainsi. Miss Eva est au ciel ; c'est un ange.

—Mais je ne peux la voir ! dit Topsy. Je ne la verrai plus jamais ! et elle sanglota de nouveau.

Tous gardèrent le silence.

— *Elle* disait qu'elle m'*aimait*, dit Topsy, elle le disait ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il ne me reste plus *personne* maintenant, plus personne !

— C'est assez vrai, dit Saint-Clair ; mais voyez donc, Ophélia, si vous pouvez consoler cette pauvre créature.

— Oh ! je voudrais n'être jamais née, s'écriait Topsy. Je n'avais pas besoin de naître ! Je ne vois pas pourquoi je suis née !

Miss Ophélia la releva doucement, mais avec fermeté, et la conduisit hors de la chambre ; non toutefois sans que les larmes lui vinssent aux yeux.

— Topsy, ma pauvre enfant, lui dit-elle en la conduisant dans sa chambre, ne vous désespérez pas ainsi. Je puis vous aimer aussi, moi, bien que je ne ressemble guère à cette chère petite enfant. J'espère avoir appris d'elle quelque peu de l'amour du Christ. Je peux vous aimer. Je vous aime, je m'efforcerai de vous aider à devenir une bonne fille chrétienne.

La voix de miss Ophélia en disait plus que ses paroles, et les larmes sincères qui coulaient sur ses joues étaient plus expressives encore que sa voix. De ce moment elle acquit sur l'esprit de la pauvre enfant une influence qu'elle ne perdit jamais.

— O mon Eva, dont la courte présence sur cette terre a produit tant de bien, pensa Saint-Clair, quel compte aurai-je à rendre de mes longues années !

De doux murmures, des pas légers se firent entendre quel-

que temps encore dans la chambre ; tous, les uns après les autres, vinrent jeter un dernier regard sur la morte. Puis arriva le petit cercueil et les funérailles commencèrent ; les voitures s'arrêtèrent à la porte, les étrangers entrèrent et s'assirent ; il y avait des écharpes blanches, des rubans, des bandes de crêpes, des pleureurs vêtus de crêpe noir ; on lut des versets de la Bible, on récita des prières ; et Saint-Clair allait, venait, se mouvait comme quelqu'un qui a répandu toutes ses larmes. Jusqu'au dernier moment il ne vit qu'une chose : cette petite tête aux boucles dorées dans le cercueil ; puis il vit étendre sur elle le drap mortuaire et fermer le couvercle, et il marcha à côté des autres jusqu'à une petite place au fond du jardin, près du banc de mousse où elle et Tom avaient tant de fois causé, chanté et lu la Bible ; c'est là qu'était creusée la petite tombe. Saint-Clair s'arrêta à côté ; il jeta au fond un regard distrait ; il vit descendre le cercueil, il entendit vaguement les solennelles paroles : *Je suis la Résurrection et la Vie ; celui qui croit en moi, quoiqu'il soit mort, vivra* ; et lorsque la terre fut jetée sur le cercueil et la fosse remplie, il ne pouvait se faire à l'idée que ce fût sa chère Eva qu'on venait de cacher à sa vue pour toujours.

Non, ce n'était pas Eva ! ce n'était que la fragile semence de ce corps brillant, immortel, dans lequel elle revivra au jour du Seigneur.

Puis tout le monde s'en alla ; les cœurs désolés revinrent à cette maison qui ne devait plus revoir Eva. Marie fit fermer sa chambre aux rayons du jour. Couchée sur son lit, elle poussait des gémissemens et des sanglots que rien ne pouvait calmer, et réclamait à chaque instant les soins de tous ses serviteurs. Ils ne devaient pas avoir le temps de pleurer, et pourquoi eussent-ils versé des larmes ? Cette douleur était *sa* douleur, et elle était pleinement convaincue que personne au monde ne pouvait ni ne voulait la ressentir.

Saint-Clair n'a pas répandu une larme, disait-elle ; il est sans sympathie pour mon affliction. C'est vraiment une chose étonnante que l'insensibilité de son cœur et son indifférence lors qu'il sait conmbien je souffre.

Tant de personnes sont esclaves de leurs yeux et de leurs oreilles, qu'un grand nombre de serviteurs de la maison croyaient réellement leur maîtresse plus affligée que tout le monde, surtout lorsqu'en proie à des attaques de nerfs elle envoya chercher le docteur en disant qu'elle allait mourir. Forcés de courir de çà et de là pour apporter des bouteilles d'eau chaude, chauffer des flanelles, tout ce mouvement apporta une diversion à leur douleur.

Tom cependant avait au fond de son cœur un sentiment

qui l'attirait vers son maître. Partout où il allait, il le suivait et l'observait tristement. Quand il le voyait s'asseoir, calme et pâle, dans la chambre d'Eva, tenant devant ses yeux sa petite Bible ouverte, bien qu'il n'en distinguât ni une lettre ni une parole, Tom comprenait qu'il y avait plus de vraie douleur dans cet œil calme, fixe et sec, que dans tous les gémissemens et les lamentations de Marie.

Au bout de quelques jours la famille Saint-Clair revint à la ville; Augustin, dans l'agitation de sa douleur, avait besoin de changer de scène pour donner un autre courant à ses pensées. Ils quittèrent donc la maison et le jardin où était le petit tombeau et revinrent à la Nouvelle-Orléans. Saint-Clair parcourait les rues d'un air affairé, s'efforçant de remplir le vide de son cœur par le mouvement et le changement de place. Les personnes qui le voyaient dans la rue ou le rencontraient au café ne savaient la perte qu'il avait faite que par le crêpe qu'il portait à son chapeau, car il souriait, causait, lisait les journaux, parlait politique et s'occupait d'affaires. Qui aurait pu voir que ces dehors sourians n'étaient que la creuse enveloppe d'un cœur qui n'était plus qu'un sombre et silencieux sépulcre?

— M. Saint-Clair est un homme singulier, disait Marie à miss Ophélia d'un ton dolent. Je pensais que s'il aimait quelque chose au monde c'était notre chère petite Eva, mais il paraît l'oublier bien facilement. Je ne puis jamais parvenir à lui faire parler d'elle. Je lui croyais réellement un cœur plus affectueux.

— Les eaux calmes sont les plus profondes, dit-on, dit miss Ophélia d'un ton d'oracle.

— Oh! je ne vois pas cela, ce ne sont que des mots; les gens qui ont du sentiment le montrent, c'est plus fort qu'eux. Mais c'est un grand malheur d'avoir le cœur sensible. Je voudrais être comme Saint-Clair, mais ma sensibilité me tue.

— Mais, missis, massa Saint-Clair devient transparent comme une ombre. On dit qu'il ne mange plus rien, dit Mammy. Je sais qu'il n'oublie pas miss Eva; je sais que personne ne pourrait l'oublier, cette chère petite et bienheureuse créature, ajouta-t-elle en s'essuyant les yeux.

— Eh bien! dans tous les cas, il n'a aucun égard pour moi, dit Marie; il ne m'a pas adressé un mot de sympathie. Il doit cependant savoir combien une mère ressent plus vivement qu'un homme.

— Le cœur connaît sa propre amertume, dit gravement miss Ophélia.

— C'est justement là ce que je pense. Je sens parfaitement ce que j'éprouve ; personne ne semble s'en douter. Eva me comprenait, mais elle est partie ! Et Marie s'étendit dans sa chaise longue et recommença à sangloter d'une façon inconsolable.

Marie était une de ces mortelles malheureusement constituées aux yeux desquelles ce qui est perdu sans retour prend une valeur qu'il n'avait jamais eue auparavant. Pendant qu'elle possédait un objet, elle s'évertuait à lui trouver des défauts ; l'avait-elle perdu, elle ne tarissait pas sur l'éloge de ses qualités.

Pendant que cette conversation se poursuivait dans le salon, une autre avait lieu dans la bibliothèque.

Tom, qui suivait toujours avec sollicitude les mouvemens de son maître, l'avait vu entrer dans sa bibliothèque quelques heures auparavant, et, après avoir attendu vainement sa sortie, s'était décidé à entrer, sous quelque prétexte. Il ouvrit la porte sans bruit. Saint-Clair était étendu sur un sofa à l'autre bout de la salle. Son visage était appuyé sur un coussin, et la petite Bible d'Eva gisait ouverte à quelque distance devant lui. Tom s'avança et se tint debout à côté du sofa. Il hésitait, et pendant ce temps Saint-Clair se leva tout à coup. L'expression de vraie douleur, de suppliante et affectueuse sympathie qui animait l'honnête figure de Tom, frappa son maître. Il posa sa main sur celle de Tom et inclina sur elle son front.

— Oh ! Tom, mon garçon, le monde entier est aussi vide qu'une coquille d'œufs.

— Je le sais, massa, je le sais, dit Tom ; mais, si massa pouvait seulement regarder là-haut, — où est la chère miss Eva, — là-haut vers le bien-aimé seigneur Jésus.

— Ah ! Tom, je le fais ; mais malheureusement je n'y vois rien. Je voudrais le pouvoir..

Tom soupira profondément.

— Il semble être donné aux enfans, aux pauvres et honnêtes garçons comme vous de voir ce que nous ne pouvons apercevoir, dit Saint-Clair. Comment cela se fait-il ?

— « Tu as caché aux sages et aux prudens les choses que tu as révélées aux petits enfans, murmura Tom ; il en est ainsi, ô Père, parce que tel est ton bon plaisir. »

— Tom, je ne crois pas, je ne puis croire. J'ai pris l'habitude du doute, dit Saint-Clair. Je voudrais croire à cette Bible, et je ne le puis.

— Cher massa, adressez-vous à notre bon sauveur ; dites : Seigneur, je crois ; aidez-moi dans mon incrédulité.

— Qui sait quelque chose, sur n'importe quoi ? dit Saint-

Clair, laissant flotter vaguement son regard et se parlant à lui-même. Oh! cet amour si beau, cette foi si pure n'étaient-ils que des phases toujours changeantes du sentiment humain, qui ne reposaient sur rien de réel et se sont évanouies avec son petit souffle? N'y a-t-il plus ni Eva, ni ciel, ni Christ, ni rien?

— Oh! cher massa! tout cela existe! je le sais! j'en suis sûr, dit Tom en se jetant à genoux. Oh! cher massa! croyez, croyez!

— Et comment savez-vous qu'il y a un Christ, Tom? vous n'avez jamais vu le Seigneur?

— Je le sens dans mon âme, massa, je le sens maintenant! Oh! massa, lorsque je fus vendu et séparé de ma femme et de mes enfans, j'étais comme désespéré. Il me semblait qu'il ne me restât plus rien. Alors le Seigneur se tint près de moi et me dit: Ne crains rien, Tom; et il apporta la lumière et la joie dans l'âme du pauvre malheureux, il y établit la paix; et je suis heureux, j'aime tout le monde, je veux appartenir à Dieu, faire la volonté de Dieu et être tout ce que Dieu veut que je sois. Je sais que tout cela n'est pas venu de moi-même, parce que je suis une pauvre et malheureuse créature; c'est le Seigneur qui a opéré ce changement, et il fera la même chose pour massa.

Tom parlait d'une voix entrecoupée, d'abondantes larmes inondaient son visage. Saint-Clair avait sa tête appuyée sur l'épaule de son fidèle serviteur, et tordait sa main rude et noire.

— Tom, vous m'aimez? dit-il.

— Je donnerais volontiers ma vie en ce bienheureux jour, pour voir massa devenir chrétien.

— Pauvre et simple garçon! dit Saint-Clair en se levant à demi, je ne suis pas digne de l'amour d'un cœur bon et honnête comme le vôtre.

— Oh! massa, je ne suis pas le seul qui vous aime — le divin Seigneur Jésus vous aime aussi.

— Comment savez-vous cela, Tom? dit Saint-Clair.

— Je le sens dans mon âme. Oh! massa, « l'amour du Christ passe science. »

— Chose étrange! dit Saint-Clair en se retournant, que l'histoire d'un homme qui vécut et mourut il y a dix-huit siècles puisse encore impressionner ainsi ces pauvres gens. Mais ce n'était pas un homme, ajouta-t-il soudain. Jamais homme n'eut un pouvoir si long, si vivace. Oh! que ne puis-je croire aux enseignemens de ma mère, que ne puis-je prier comme je le faisais dans mon enfance!

— Si massa voulait, dit Tom; miss Eva lisait si bien ce

passage; si massa était assez bon pour le lire. Nous n'avons plus guère de lectures, depuis que miss Eva est partie.

Le chapitre était le onzième de Jean, le touchant récit de la résurrection de Lazare. Saint-Clair lut à haute voix, s'interrompant souvent pour comprimer l'émotion produite par ce pathétique épisode. Tom se tenait à genoux devant lui, les mains jointes ; une profonde expression d'amour, de foi et d'adoration était répandue sur ses traits.

— Tom, lui dit son maître, ceci est donc *réel* pour vous?

— Je le *vois*, massa, répondit Tom.

— Je voudrais avoir vos yeux, Tom.

— Je prie Dieu pour qu'il vous les donne!

— Mais, vous savez, Tom, que j'ai bien plus d'instruction que vous. Si je vous disais que je ne crois pas à ce que dit cette Bible?

— Oh! massa! s'écria Tom, levant les mains au ciel avec un geste suppliant.

— Est-ce que cela n'ébranlerait pas votre foi, Tom?

— En aucune façon, dit Tom.

— Cependant, Tom, vous devez savoir que je suis plus instruit que vous?

— Oh! massa! ne venez-vous pas de lire qu'il se cache aux sages et aux prudens et se révèle aux enfans? Mais massa ne parle pas sérieusement, j'en suis sûr, dit Tom avec anxiété.

— Non, Tom, ce n'est pas sérieux. Je ne suis pas incrédule, je pense qu'il y a des raisons de croire; et cependant je ne crois pas encore. C'est une fort mauvaise habitude que j'ai contractée, Tom.

— Si massa voulait seulement prier!

— Comment savez-vous que je ne prie pas, Tom?

— Massa prie-t-il?

— Je le ferais, Tom, s'il y avait là quelqu'un lorsque je prie ; mais il me semble que je ne m'adresse à personne, quand je le fais. Allons, Tom, priez, maintenant, et montrez-moi la manière de le faire.

Le cœur de Tom débordait ; sa prière s'épancha comme une eau longtemps contenue. Une chose était évidente : qu'il fût entendu ou non, Tom croyait qu'on l'écoutait. Saint-Clair se sentit emporté par le torrent de foi et d'amour de son esclave, jusqu'aux portes du ciel dont ce dernier semblait avoir une conception si vive. Il se sentait rapproché de son Eva.

— Merci, mon garçon, dit Saint-Clair lorsque Tom se releva. J'aime à vous entendre, Tom ; mais allez, maintenant, et laissez-moi seul; une autre fois nous causerons davantage.

Tom quitta silencieusement la chambre.

CHAPITRE XXVIII.

RÉUNION.

Les semaines s'écoulaient l'une après l'autre dans la famille Saint-Clair, et le fleuve de la vie avait repris son cours naturel après avoir englouti la petite barque d'Éva. Comme elles sont impérieuses et froides, ces dures et positives réalités de l'existence, qui nous portent à fouler aux pieds nos sentimens les plus tendres ! Ne devons-nous pas manger, boire, dormir, nous éveiller—faire des affaires, acheter, vendre, interroger, répondre, nous livrer, en un mot, à mille occupations qui n'ont plus pour nous d'intérêt ? La froide et machinale habitude de vivre nous reste, lors même que l'existence a perdu tout charme pour nous.

Toutes les espérances de Saint-Clair, toute son existence étaient concentrées sur sa fille. C'était pour Eva qu'il prenait soin de sa fortune ; c'était à elle qu'il consacrait tout son temps ; achats, améliorations, changemens, il faisait tout pour elle ; et cette habitude était tellement entrée dans sa nature, que maintenant qu'elle n'était plus là, il lui semblait n'avoir plus rien à penser, n'avoir plus rien à faire.

Assurément, il y a une autre vie—une vie qui, une fois admise, se place comme un chiffre solennel et significatif devant les zéros de notre existence, et les change en nombre d'une valeur mystérieuse et inexprimable. Saint-Clair le savait bien ; et souvent, dans ses heures de tristesse, il entendait cette voix douce et enfantine l'appeler du haut des cieux, il voyait une petite main lui montrer le chemin de la vie ; mais la profonde léthargie de la douleur pesait sur lui et il ne pouvait se lever. Il avait une de ces natures qui peuvent mieux et plus clairement concevoir les choses de la religion par leur instinct et leurs seules perceptions, que beaucoup de chrétiens instruits et pratiques. Le don d'apprécier, de sentir les plus délicates nuances des choses morales, est souvent l'attribut de ceux qui sont le moins disposés à y conformer leurs actions. Ainsi Moore, Byron, Gœthe ont souvent trouvé en parlant de la religion des accens d'une vérité, d'un sentiment auxquels n'eussent pu atteindre des hommes entièrement gouvernés par ses préceptes. Chez de tels hommes, le mépris de la religion est une trahison plus effrayante, un péché plus fatal.

Saint-Clair n'avait jamais eu l'intention de se diriger par aucun principe religieux. Une certaine délicatesse d'organi-

sation lui donnait une vue instinctive si complète de l'étendue des devoirs imposés par le christianisme, qu'il reculait par anticipation devant les exigences que ne manquerait pas de lui imposer sa conscience si jamais il entreprenait de les remplir. Telle est en effet l'inconséquence de l'humaine nature, dans la sphère de l'idéal surtout, que nous pensons qu'il vaut mieux renoncer à un projet, que de rester au-dessous du but dans l'exécution.

Néanmoins, Saint-Clair, sous beaucoup de rapports, était un tout autre homme. Il lisait sérieusement et de bonne foi la Bible de sa petite Eva. Il envisageait d'une façon plus pratique sa conduite envers ses esclaves—et son passé et son présent n'étaient guère de nature à le satisfaire. Aussi, après son retour à la Nouvelle-Orléans, s'empressa-t-il de faire les démarches nécessaires pour l'affranchissement de Tom, qui devait avoir lieu aussitôt après l'accomplissement des formalités indispensables. Son attachement pour ce fidèle serviteur croissait de jour en jour. Rien dans le monde ne lui rappelait si vivement son Eva ; il voulait l'avoir constamment auprès de lui, et bien qu'il fût difficile et inabordable en ce qui touchait aux sentimens de son cœur, il pensait tout haut avec Tom. Personne, d'ailleurs, ne s'en fût étonné, en voyant avec quelle expression d'affection et de dévouement Tom suivait son jeune maître.

—Eh bien ! Tom, dit Saint-Clair, le lendemain du jour où il se fut occupé de remplir les formalités légales pour son affranchissement, je vais faire de vous un homme libre ; ainsi, préparez votre malle et tenez-vous prêt à partir pour le Kentucky.

L'expression de joie soudaine qui illumina le visage de Tom, pendant qu'il levait ses mains au ciel, son emphatique : « Dieu vous bénisse ! » déconcertèrent un peu Saint-Clair ; il semblait contrarié que Tom parût si prêt à le quitter.

— Vous n'avez pas été si malheureux ici, que vous deviez éprouver une si grande joie de nous quitter, Tom, lui dit-il sèchement.

—Non, non, massa ! ce n'est pas cela—c'est d'être *libre*—voilà ce qui me rend si joyeux.

— Eh quoi ! Tom, ne pensez-vous pas, pour votre part, que vous avez été plus heureux que si vous aviez été libre ?

—*Non, certainement !* massa Saint-Clair, dit Tom avec énergie. Non, certainement.

— Mais, Tom, vous n'auriez jamais pu gagner avec votre travail des vêtemens et une nourriture semblables à ceux que je vous ai donnés.

— Je sais tout cela, massa Saint-Clair. Massa a été trop

bon ; mais, massa, je préfère avoir de pauvres vêtemens, une pauvre demeure, et toutes choses pauvres, et les avoir *à moi*, que de les avoir meilleurs et qu'ils soient à un autre. Je suis fait *ainsi*, massa ; je crois que c'est la nature, massa !

—Je le pense, Tom, et vous allez partir et me quitter dans un mois environ, ajouta-t-il d'un ton mécontent. Au reste, quel mortel pourrait vous en faire un crime ? dit-il d'un ton plus gai; puis se levant, il se mit à se promener sur le parquet.

— Non, pas tandis que massa sera dans la peine, dit Tom. Je resterai avec massa, aussi longtemps qu'il aura besoin de moi, que je pourrai lui être utile.

— Non, pas aussi longtemps que je serai dans la peine, Tom ! dit Saint-Clair, en regardant tristement par la fenêtre. Quand ma peine aura-t-elle une fin ?

— Lorsque massa Saint-Clair sera chrétien, dit Tom.

— Et vous voulez réellement rester jusqu'à ce que ce jour vienne, dit Saint-Clair en souriant à demi, quittant la fenêtre et posant sa main sur l'épaule de Tom. Ah ! Tom, naïf et affectueux garçon, je ne veux pas vous retenir jusqu'à ce moment-là ; retournez auprès de votre femme et de vos enfans et faites-leur part de l'intérêt qu'ils m'inspirent.

— J'ai foi que ce jour viendra, dit Tom avec émotion et les yeux pleins de larmes ; le Seigneur a une mission pour massa.

— Une mission ! dit Saint-Clair ; voyons, Tom, dites-moi ce que vous entendez par là ; expliquez-vous.

— Si un pauvre homme comme moi peut travailler pour le Seigneur, combien massa Saint-Clair, qui possède instruction, richesses, amis, ne pourrait pas faire davantage pour le Seigneur ?

— Tom, vous me paraissez croire que le Seigneur a besoin que l'on fasse beaucoup pour lui ? dit en souriant Saint-Clair.

— Nous travaillons pour le Seigneur quand nous travaillons pour ses créatures, dit Tom.

— Excellente théologie, meilleure que celle que prêche le docteur B..., j'en jurerais, dit Saint-Clair.

La conversation fut interrompue par l'annonce de quelques visites.

Marie Saint-Clair avait été aussi sensible qu'il lui était possible de l'être à la perte d'Eva ; et, comme elle possédait à fond le talent de faire partager aux autres les peines qu'elle éprouvait, les serviteurs qui l'entouraient n'en avaient que plus de raisons de regretter leur jeune maîtresse, dont les manières affables, les bienveillantes intercessions, les avaient souvent protégés contre les exigences tyranniques et égoïstes de sa

mère. La pauvre Mammy, surtout, qui avait reporté sur cette charmante enfant toute l'affection qu'elle ne pouvait témoigner à sa propre famille, avait le cœur brisé. Elle pleurait nuit et jour, et l'excès de son chagrin la privant de la dextérité et de l'activité qu'elle déployait ordinairement dans son service auprès de sa maîtresse, attirait sur sa tête, maintenant sans défense, de continuels orages d'invectives.

Miss Ophélia ressentit vivement aussi cette perte; mais, dans son cœur bon et honnête, cette épreuve porta ses fruits pour la vie éternelle. Elle devint plus douce, plus affable. D'une égale assiduité dans l'accomplissement de ses devoirs, elle s'en acquittait avec plus de calme, de réserve, comme quelqu'un qui n'est pas descendu en vain au fond de son propre cœur. Elle s'occupait avec plus d'activité de l'éducation de Topsy — éducation dont la Bible formait la base, — ne craignait plus de se laisser toucher par elle, ne manifestait plus aucun dégoût, parce qu'elle n'en ressentait aucun. Elle la voyait maintenant à travers le doux prisme d'amour que la main d'Eva avait la première tenu devant ses yeux; elle considérait Topsy comme une créature immortelle que Dieu lui avait envoyée pour qu'elle la conduisît à la vertu et à la gloire céleste. Topsy ne devint pas tout à coup une sainte; mais la vie et la mort d'Eva produisirent en elle un changement marqué. Son indifférence obstinée avait fait place à la sensibilité, à l'espoir, aux aspirations, aux efforts vers le bien — efforts irréguliers, interrompus, souvent suspendus, mais toujours renouvelés.

Un jour que Topsy avait été mandée par miss Ophélia, elle arriva en cachant à la hâte quelque chose dans son sein.

— Que faites-vous là, mauvaise ? Vous venez de voler quelque chose, je parierais, dit impérieusement la petite Rosa qui avait été la chercher, en la saisissant rudement par le bras.

— Laissez-moi, miss Rosa, dit Topsy en s'échappant de ses mains, cela ne vous regarde pas.

— Pas d'impertinence ! dit Rosa. Je vous ai vue cacher quelque chose, je connais vos tours. Et Rosa la saisit par le bras et essaya de s'emparer de l'objet caché, tandis que Topsy, furieuse, frappait et combattait vaillamment pour ce qu'elle considérait comme son droit. Les clameurs et la confusion de la bataille attirèrent miss Ophélia et Saint-Clair.

— Elle a volé ! dit Rosa.

— Ce n'est pas vrai ! s'écriait Topsy, en sanglotant violemment.

— Donnez-moi cela, quoi que ce soit ! dit miss Ophélia d'un ton ferme.

— Topsy hésita; mais, sur un second ordre, elle tira de son sein un petit paquet enveloppé dans le pied d'un de ses vieux bas.

Miss Ophélia défit le paquet: il renfermait un petit livre qui avait été donné à Topsy par Eva, contenant un seul verset de l'Ecriture pour chaque jour de l'année, et dans un papier la boucle de cheveux qu'elle avait reçue le jour mémorable où Eva avait fait ses adieux.

Saint-Clair parut fort affecté à cette vue; le petit livre avait été enveloppé dans une longue bande de crêpe noir arrachée d'un vêtement de deuil.

— Pourquoi as-tu enveloppé ce livre là-dedans? dit Saint-Clair en tenant le crêpe.

— Parce que... parce que... parce que c'était à miss Eva. Oh! je vous en prie, ne me l'ôtez pas, dit-elle. Et s'asseyant sur le parquet, elle se couvrit la tête de son tablier et se mit à sangloter avec véhémence.

Cette scène présentait un curieux mélange de pathétique et de comique : ce vieux bas, ce crêpe noir, ce livre de piété, cette boucle de cheveux blonds et le bruyant désespoir de Topsy.

Saint-Clair sourit, mais des larmes roulaient dans ses yeux comme il disait :

— Allons, allons, ne pleurez pas, on vous les laissera. Et refaisant le paquet, il le jeta sur les genoux de Topsy et entraîna avec lui miss Ophélia dans le salon.

— Je crois réellement que vous pourrez faire quelque chose de cela, dit-il en indiquant Topsy du doigt par-dessus son épaule. Tout cœur capable d'éprouver un vrai chagrin est accessible au bien. Essayez de faire quelque chose d'elle.

— Cette enfant a déjà changé considérablement à son avantage, dit miss Ophélia. J'en espère beaucoup. Mais, Augustin, dit-elle en appuyant la main sur son bras, je veux vous adresser une question : A qui appartiendra cette enfant ? A vous ou à moi ?

— Mais je vous l'ai donnée, dit Augustin.

— Mais non légalement. Je désirerais qu'elle m'appartînt légalement.

— Oh! cousine, dit Augustin, qu'en pensera la Société abolitioniste? Ils institueront un jour de jeûne général pour cette défection à votre foi, si vous devenez possesseur d'esclaves.

— Quelle folie ! Je désire que cette enfant m'appartienne, pour avoir le droit de l'emmener dans un état libre et de lui donner la liberté, afin que tout ce que je m'efforce de faire pour elle ne soit pas perdu.

— Ah ! cousine, « faire le mal pour produire le bien, » quelle affreuse hérésie ! Je ne peux vraiment l'encourager.

— Ne plaisantons pas, mais raisonnons, dit miss Ophélia. Il est parfaitement inutile que je m'efforce de faire de cette enfant une chrétienne, si je ne la peux préserver des chances et des malheurs de l'esclavage, et, si vous avez réellement l'intention qu'elle m'appartienne, je désire que vous m'en fassiez une donation par un acte légal.

— Bien, bien, dit Saint-Clair, je le ferai. Et il s'assit et déplia son journal.

— Mais je désire que vous le fassiez tout de suite, dit miss Ophélia.

— Mais pourquoi êtes-vous si pressée ?

— Parce que le temps présent est le seul où nous soyons sûrs de faire une chose, dit miss Ophélia. Allons, voici une plume, du papier et de l'encre ; écrivez.

Saint-Clair, comme la plupart des hommes de son caractère, haïssait cordialement en général le temps présent du verbe agir. La proposition de miss Ophélia l'ennuya considérablement.

— Eh quoi donc ? dit-il, ma parole ne vous suffit-elle pas ? On dirait, à vous voir me harceler ainsi, que vous avez pris des leçons auprès des Juifs.

— J'ai besoin d'être assurée de mon droit, dit miss Ophélia. Vous pouvez mourir, vos affaires peuvent se déranger, et Topsy serait vendue aux enchères, en dépit de toutes mes protestations.

— Vraiment vous êtes d'une prévoyance remarquable. Eh bien ! puisque je suis entre les mains d'une Yankee, je n'ai rien de mieux à faire que de m'exécuter. Et Saint-Clair, parfaitement au courant des formes légales, écrivit rapidement un acte de donation qu'il revêtit de sa signature en grosses majuscules, suivie d'un magnifique paraphe.

— Eh bien ! n'est-ce pas là noir sur blanc, miss Vermont ? dit-il en lui tendant l'acte.

— Excellent garçon ! dit en souriant miss Ophélia. Mais ne faut-il pas la signature de témoins ?

— Ah ! diable ! oui. Hé ! Marie, dit-il en ouvrant la porte de la chambre de sa femme. Marie, notre cousine a besoin de votre autographe ; venez placer ici votre nom.

— Qu'est-ce que cela ? dit Marie en parcourant rapidement le papier. Quelle ridicule idée ! Je croyais notre cousine trop pieuse pour se livrer à d'aussi horribles choses, ajouta-t-elle en écrivant nonchalamment son nom ; mais, puisqu'elle a envie de cet article, qu'elle soit satisfaite.

— Maintenant elle est à vous corps et âme, dit Saint-Clair en lui tendant le papier.

— Pas plus à moi qu'auparavant, dit miss Ophélia. Personne que Dieu n'a le droit de me la donner, mais seulement je puis la protéger.

— Au moins elle est à vous par une fiction légale, dit Saint-Clair en rentrant dans le salon, où il s'assit et reprit la lecture de son journal.

Miss Ophélia, qui ne demeurait pas souvent en la compagnie de Marie, le suivit au salon, après avoir soigneusement serré l'acte.

— Augustin, lui dit-elle soudainement après qu'elle eût repris son tricot, avez-vous fait quelques dispositions en faveur de vos esclaves pour le cas où la mort viendrait à vous surprendre ?

— Non, dit Saint-Clair en continuant sa lecture.

— Dans ce cas, l'indulgence avec laquelle vous les traitez pourrait bien un jour n'être que la cruauté.

Saint-Clair avait souvent pensé la même chose ; mais il répondit avec négligence :

— J'ai l'intention d'y pourvoir, à l'occasion.

— Quand ? dit miss Ophélia.

— Oh ! un de ces jours.

— Et si vous veniez à mourir avant ?

— Eh ! cousine, que signifie? dit Saint-Clair en posant son journal et la regardant. Est-ce que je vous semble présenter des symptômes de fièvre jaune ou de choléra, pour que vous vous occupiez avec tant de zèle de dispositions posthumes ?

— Au sein de la vie, nous sommes souvent plus près de la mort que nous ne le croyons, dit miss Ophélia.

Saint-Clair se leva, posa son journal, et se dirigea vers la porte de la verandah qui se trouvait ouverte, pour couper court à une conversation qui ne lui était rien moins qu'agréable. Il répétait machinalement ces derniers mots : *la mort!* Appuyé contre la balustrade de la verandah, il regardait l'eau jaillir et retomber dans la fontaine, apercevant comme à travers une brume vaporeuse les fleurs, les arbres, et les vases des cours, et répétait encore ce mot mystique si commun dans toutes les bouches et pourtant si puissant : LA MORT ! C'est étrange, se disait-il, qu'il existe un tel mot et que nous puissions l'oublier ; qu'un être soit aujourd'hui plein de vie, d'enthousiasme, de beauté, d'espérances, de désirs, de besoins, et que demain il ait disparu, disparu entièrement et pour toujours !

La soirée était chaude et dorée. En se promenant d'un

bout de la verandah à l'autre il aperçut Tom absorbé dans la lecture de sa Bible, marquant avec son doigt chaque mot qu'il se murmurait à lui-même d'un air grave.

—Voulez-vous que je vous fasse la lecture, Tom? dit Saint-Clair en s'asseyant à côté de lui.

— S'il plaisait à massa, dit Tom avec reconnaissance. Massa se fait si bien comprendre.

Saint-Clair prit le livre, jeta les yeux à l'endroit où il était ouvert, et commença à lire un des passages que Tom avait marqués avec sa lourde main. Il était ainsi conçu :

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et devant lui seront assemblées toutes les nations ; et il les séparera les unes d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. » Saint-Clair lut d'une voix animée jusqu'à ce qu'il fût arrivé au dernier verset.

« Alors le roi dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel : car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité. » Alors ils lui répondront : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, avoir soif, vu étranger, ou nu, ou malade, ou dans la prison, et que nous avons manqué à vous assister ? Mais il leur répondra : « Autant de fois que vous avez manqué à rendre ces services aux plus humbles de mes frères, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. »

Saint-Clair parut frappé de ce dernier passage, car il le relut de nouveau, cette fois lentement, comme s'il eût pesé dans son esprit chacune de ses paroles.

— Tom, dit-il, il me semble que ces gens qui sont si sévèrement traités ont fait absolument comme moi—menant bonne, facile et respectable vie, sans s'inquiéter de savoir si un grand nombre de leurs frères avaient faim ou soif, étaient malades ou en prison.

Tom ne répondit pas.

Saint-Clair se leva et se mit à se promener en long et en large dans la verandah, paraissant tellement absorbé dans ses réflexions que Tom eut besoin de lui rappeler deux fois que la cloche du thé avait sonné, avant de pouvoir attirer son attention.

Saint-Clair fut distrait et préoccupé pendant tout le repas. Après le thé, Marie, miss Ophélia et lui se rendirent silencieusement au salon.

Marie s'établit sur une chaise longue, sous un moustiquaire

de soie, et s'endormit bientôt profondément. Miss Ophélia tricotait en silence. Saint-Clair s'assit au piano et se mit à jouer un air doux et mélancolique avec accompagnement de harpe éolienne. Il semblait plongé dans une profonde rêverie, et s'entretenir avec lui-même au moyen de la musique. Au bout d'un instant, il ouvrit un des tiroirs, en tira un vieux livre de musique dont les feuillets étaient jaunis par le temps et se mit à le feuilleter.

— C'était un des livres de musique de ma mère, dit-il à miss Ophélia, et voilà de son écriture — voyez donc. Elle a copié et arrangé ceci du *Requiem* de Mozart. Miss. Ophélia s'approcha.

— Elle chantait souvent ce morceau, continua Saint-Clair. Il me semble encore l'entendre.

Après quelques majestueux préludes, il commença à chanter l'ancien et magnifique hymne latin, le *Dies iræ*.

Tom, qui écoutait du dehors, s'avança jusqu'à la porte du salon où il s'arrêta vivement impressionné. Il ne comprenait pas les paroles, mais la musique et la manière de chanter de Saint-Clair paraissaient l'émouvoir profondément, surtout dans les endroits les plus pathétiques. Tom eût été bien plus touché encore s'il avait pu comprendre le sens de ces belles paroles :

Recordare, Jesu pie,
Quod sum causa tuæ viæ.
Ne me perdas illa die :
Quœrens me sedisti lassus,
Redemisti crucem passus,
Tantus labor non sit cassus.

Saint-Clair chantait ces strophes avec une expression profonde et pathétique. Il semblait que le voile des années se fût écarté et qu'il entendît la voix de sa mère guidant la sienne. La voix et l'instrument semblaient vivre tous deux et exhalaient avec une ardente sympathie ces accords que le divin Mozart conçut pour son propre *Requiem*.

Quand Saint-Clair eut fini de chanter, il demeura pendant quelque temps assis, la tête appuyée dans ses mains, puis il se mit à parcourir la chambre.

— Quelle sublime conception, dit-il, que celle du jugement dernier ! Le redressement de tous les torts des siècles, la solution de tous les problèmes moraux par une sagesse infaillible. C'est en vérité une merveilleuse image.

— C'en est aussi une effrayante pour nous, dit miss Ophélia.

— Elle devrait l'être pour moi, je suppose, dit Saint-Clair en s'arrêtant d'un air pensif. Je lisais cette après-midi à

Tom le chapitre de saint Mathieu qui en donne une description, et j'en ai été frappé de terreur. On pourrait croire qu'il faut, pour être exclu du ciel, s'être rendu coupable d'énormités affreuses; eh bien! non, il suffit de n'avoir point positivement fait le bien, comme si cela seul renfermait tout le mal possible.

— Peut-être, dit miss Ophélia, est-il impossible à ceux qui ne font pas le bien de ne pas faire le mal.

— Et, dit Saint-Clair, d'un air distrait, mais avec une profonde émotion, que sera-t-il alors de celui que son propre cœur, que son éducation, les besoins de la société ont en vain appelé à de nobles actions, et qui est demeuré neutre et indolent spectateur des luttes, des angoisses, de l'oppression de ses frères, lorsqu'il eût pu agir?

— Je lui dirais, dit miss Ophélia, qu'il doit se repentir et se mettre incontinent à l'œuvre.

— Toujours pratique et allant droit au but! dit Saint-Clair dont le visage s'éclaira d'un sourire. Vous ne me laissez jamais le temps de la réflexion, cousine. Sans cesse vous m'arrêtez court au moment présent; vous avez toujours à la bouche votre éternel *maintenant*.

— Le temps présent est le seul avec lequel j'aie affaire, dit miss Ophélia.

— Chère petite Eva, pauvre enfant! dit Saint-Clair; sa petite âme simple avait résolu de me rendre meilleur.

C'était la première fois depuis la mort d'Eva qu'il arrivait à Saint-Clair d'autant parler d'elle, et il cherchait évidemment à réprimer une véritable émotion.

— Ma manière de comprendre le christianisme est telle, ajouta-t-il, que je pense qu'aucun homme ne peut le professer sans s'élever de tout son être contre le monstrueux système d'injustice qui forme la base de notre société, dût-il périr dans la lutte. Pour moi, je sens que je ne pourrais être chrétien autrement, bien que j'aie connu nombre de chrétiens éclairés qui ne pensaient pas ainsi. J'avoue même que l'apathie des gens religieux sur ce sujet, leur insensibilité pour des iniquités qui me remplissent d'horreur, ont plus contribué que toute autre chose à me rendre sceptique.

— Puisque vous saviez tout cela, dit miss Ophélia, pourquoi ne le faisiez-vous pas?

— Oh! parce que je n'ai que cette espèce de bienveillance qui consiste à s'étendre sur un sofa et à maudire l'église et le clergé parce qu'ils ne se font point martyrs et confesseurs. Il est facile de voir, vous savez, comment les autres pourraient être martyrs.

— Eh bien! allez-vous faire différemment désormais?

— Dieu seul connaît l'avenir, dit Saint Clair. Je suis plus courageux qu'autrefois, parce que j'ai tout perdu ; et celui qui n'a rien à perdre peut s'exposer à tous les risques.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Mon devoir, je l'espère, envers les pauvres et les malheureux, aussitôt que je le connaîtrai parfaitement, dit Saint-Clair, en commençant par mes propres esclaves, pour lesquels je n'ai jusqu'à ce jour rien fait. Peut-être qu'un jour je pourrai faire quelque chose pour toute leur caste ; quelque chose pour sauver mon pays de l'opprobre et de la fausse position dans lesquels il se trouve à la face des nations civilisées.

— Supposez-vous que la nation consente jamais volontairement à l'émancipation ? dit miss Ophélia.

— Je ne sais, dit Saint-Clair. Nous sommes à l'époque des grandes actions. L'héroïsme et le désintéressement se montrent çà et là sur la terre. Les nobles Hongrois viennent d'émanciper des millions de serfs, au prix d'immenses sacrifices pécuniaires. Peut-être se trouvera-t-il parmi nous de généreux esprits qui feront passer l'honneur et la justice avant les dollars.

— J'ai peine à le croire, dit miss Ophélia.

— Cependant, supposez que nous émancipions demain, qui instruirait ces millions d'hommes et leur apprendrait à jouir de leur liberté ? Ils n'arriveraient jamais à faire grand' chose parmi nous. Le fait est que nous sommes trop paresseux, trop indolens nous-mêmes pour leur donner une haute idée de l'énergie et de l'activité qui leur sont nécessaires pour devenir des hommes. Il faudra qu'ils se rendent dans le Nord, où le travail est de mode et en quelque sorte général ; et, dites-moi, y a-t-il dans nos Etats du Nord assez de philanthropie chrétienne pour qu'il y trouvent des moyens d'éducation et d'élévation morale ? Vous envoyez des milliers de dollars aux missions étrangères, mais consentiriez-vous à recevoir les païens dans vos villes et dans vos villages ? Feriez-vous le sacrifice de votre temps, de votre intelligence, de votre argent pour les élever à la dignité de chrétiens ? Voilà ce que je désirerais savoir. Si nous émancipons, instruirez-vous ? Combien de familles dans vos cités voudront se charger d'un nègre ou d'une négresse, les instruire, supporter leur présence et s'efforcer d'en faire des chrétiens ? Combien de marchands prendraient Adolphe, si je voulais en faire un commis ; combien d'artisans, si je voulais lui faire apprendre un métier ? Si je voulais envoyer Jane et Rosa à l'école, est-il dans vos Etats du Nord beaucoup d'institutions qui consentissent à les recevoir ? Combien de familles les voudraient

nourrir et loger ? Et cependant elles sont aussi blanches que beaucoup de femmes du Nord ou du Sud. Vous voyez, cousine, je désire que l'on nous rende justice. Nous sommes dans une mauvaise position. Nous sommes les plus manifestes oppresseurs des nègres ; mais le préjugé antichrétien du Nord est un oppresseur presque aussi cruel.

— Je le sais, cousin, dit miss Ophélia. Je sais que j'ai partagé ce préjugé jusqu'au moment où j'ai vu qu'il était de mon devoir de m'en affranchir. J'ai la confiance d'y être parvenue, et je crois que beaucoup de braves gens dans le Nord n'ont besoin que de connaître leur devoir pour l'accomplir comme moi. Il y aurait sans contredit beaucoup plus d'abnégation à recevoir des païens parmi nous qu'à leur envoyer des missionnaires ; mais je pense que nous en serions capables.

— *Vous*, certainement, dit Saint-Clair ; je voudrais savoir ce que vous seriez pas capable d'accomplir, lorsque vous pensez que c'est votre devoir ?

— Eh ! mon Dieu ! je ne vaux pas mieux que d'autres, dit miss Ophélia. D'autres feraient comme moi s'ils voyaient les choses à mon point de vue. J'ai l'intention d'emmener Topsy lorsque je partirai. Je suppose que l'on s'étonnera d'abord, mais je crois que l'on finira par penser comme moi. D'ailleurs, je sais qu'il existe dans le Nord beaucoup de gens qui font exactement ce que vous disiez.

— Oui, mais ils sont en minorité, et si nous commencions à émanciper en grand, nous ne tarderions pas à avoir de vos nouvelles.

Miss Ophélia ne répondit point. Il y eut un moment de silence, et la figure de Saint-Clair prit une triste et rêveuse expression.

— Je ne sais ce qui me fait tant penser à ma mère ce soir, dit-il. J'éprouve un sentiment étrange ; il me semble qu'elle est près de moi. Je ne puis m'empêcher de penser à ce qu'elle avait l'habitude de me dire. Le passé se représente quelquefois à notre esprit avec une vivacité singulière.

Saint-Clair se promena encore quelques minutes dans le salon, puis ajouta :

— Je crois que je vais sortir un instant pour savoir les nouvelles du soir.

Il prit son chapeau et sortit.

Tom le suivit jusqu'à la porte de la cour et lui demanda s'il devait l'accompagner.

— Non, mon garçon, dit Saint-Clair ; je serai de retour dans une heure.

Tom s'assit dans la verandah. La soirée était magnifique,

la lune brillait de tout son éclat. Tom regardait l'ascension et la chute du jet d'eau et écoutait son murmure ; il pensait à sa case, il songeait qu'il serait bientôt libre et pourrait y retourner ; il formait des projets pour le rachat de sa femme et de ses enfans ; il palpait avec une sorte de joie ses bras robustes, qui allaient bientôt lui appartenir et qu'il pourrait employer à la délivrance de sa femme et de ses enfans. Il se rappela alors son noble jeune maître, et la prière qu'il récitait pour lui tous les jours vint d'elle-même sur ses lèvres. Sa pensée se reporta ensuite sur la belle Eva, qu'il croyait maintenant parmi les anges. A force d'y penser, il lui sembla la voir, avec son gracieux visage et sa chevelure dorée, à travers le brouillard de la fontaine, le regard tourné vers lui. Il s'endormit et rêva qu'il la voyait bondir vers lui comme elle avait l'habitude de le faire, une guirlande de jasmin dans les cheveux, les joues roses, les yeux rayonnans de plaisir ; mais, à mesure qu'il la regardait, elle lui semblait s'élancer de terre, ses joues devenaient plus pâles, ses yeux brillaient d'un calme profond et divin, une auréole dorée environnait sa tête, et elle disparut. Tom fut réveillé par des coups redoublés frappés à la porte et par le son de plusieurs voix au dehors.

Il se hâta d'ouvrir. Plusieurs hommes parlant à voix basse et marchant d'un pas pesant entrèrent, portant sur un brancard un corps enveloppé dans un manteau. La lumière de la lampe tomba en plein sur le visage du blessé, et Tom poussa un cri de surprise et de désespoir qui retentit dans toutes les galeries, tandis que les hommes s'avançaient avec leur fardeau vers les portes ouvertes du salon, où miss Ophélia tricotait encore.

Saint-Clair était entré dans un café pour lire les journaux du soir. Pendant sa lecture, une rixe avait éclaté entre deux hommes à moitié ivres, et Saint-Clair, aidé d'une ou deux autres personnes, s'efforçant de les séparer, avait reçu dans le côté un coup de couteau à la Bovie qu'il s'efforçait d'arracher à l'un des combattans.

La maison se remplit à l'instant de cris, de lamentations, de sanglots et de gémissemens ; les esclaves s'arrachaient les cheveux, se roulaient à terre, ou couraient çà et là en se lamentant. Tom et miss Ophélia seuls semblaient avoir conservé leur raison, car Marie se tordait dans une attaque de nerfs. Sous la direction de miss Ophélia on disposa à la hâte une des chaises longues du salon sur laquelle fut déposé le corps sanglant de Saint-Clair. La douleur et la perte du sang l'avaient fait évanouir, mais grâce aux cordiaux que lui administra miss Ophélia il reprit ses sens, ouvrit ses

yeux qui errèrent vaguement sur les objets qui l'entouraient, puis se fixèrent sur le portrait de sa mère.

Le médecin arriva, examina la blessure : l'expression de son visage annonça clairement qu'il n'y avait aucun espoir ; cependant, aidé de Tom et de miss Ophélia, il posa un appareil, au milieu des lamentations, des sanglots et des pleurs des esclaves effrayés, qui s'étaient groupés aux portes et aux fenêtres de la verandah.

— Maintenant, dit le médecin, il faut faire sortir tout le monde ; le sort du blessé dépend du repos et du calme.

Saint-Clair ouvrit les yeux et regarda fixement ces pauvres êtres désolés que miss Ophélia et le docteur s'efforçaient de faire sortir. Pauvres créatures ! murmura-t-il, et une expression d'amer reproche passa sur ses traits. Adolphe refusa absolument de sortir. La terreur l'avait privé de tout sentiment ; il s'était étendu sur le parquet, et rien ne pouvait le décider à se relever. Les autres cédèrent aux assurances que leur donnait miss Ophélia, que le salut de leur maître dépendait de leur tranquillité et de leur obéissance.

Saint-Clair pouvait à peine parler ; il était étendu, les yeux fermés, mais évidemment tourmenté d'amères pensées. Après quelques instans, il posa sa main sur celle de Tom, agenouillé à côté de lui, et lui dit : Tom ! pauvre garçon !

— Eh bien ! massa ? dit Tom avec affection.

— Je me meurs ! dit Saint-Clair en lui pressant la main. Priez pour moi !

— Si vous vouliez un ministre ? dit le docteur.

— Saint-Clair secoua la tête, et dit de nouveau à Tom d'un ton plus pressant : Priez pour moi !

Et Tom pria de tout son cœur pour cette pauvre âme qui allait s'échapper — cette âme qui semblait le regarder si fixement, si douloureusement à travers ces grands yeux bleus et mélancoliques. C'était bien littéralement la prière offerte avec les cris et les larmes.

Lorsque Tom eut cessé de prier, Saint-Clair le fit lever, lui prit la main et le regarda affectueusement, mais sans proférer une parole. Il ferma les yeux, sans cesser de tenir cette main dans la sienne ; car, aux portes de l'éternité, la main noire et la main blanche s'unissent dans une même étreinte. Par intervalles, il se murmurait à lui-même :

Recordare, Jesu pie,
. . . .
Ne me perdas illa die.
Quœrens me sedisti lassus.

Il est évident que les paroles qu'il avait chantées le soir même se représentaient à son esprit — paroles de supplication

adressées à l'Infinie Miséricorde. Ses lèvres remuaient de temps en temps, laissant tomber des paroles entrecoupées de de l'hymne saint.

— Son esprit s'égare, dit le docteur.

— Non! il a enfin trouvé sa voie! dit Saint-Clair avec énergie. Enfin! Enfin!

Cet effort l'avait épuisé. La pâleur de la mort se répandit sur ses traits, mais avec elle, comme tombant des ailes d'un ange miséricordieux, une admirable expression de paix, semblable à celle d'un enfant fatigué qui s'endort.

Il demeura ainsi quelques instans. On voyait que la main du Seigneur était sur lui. Au moment où l'esprit allait prendre son essor, il ouvrit ses yeux qu'illumina soudain un éclair de joie comme s'il reconnaissait un être aimé : *Ma mère!* s'écria-t-il ; puis il expira.

CHAPITRE XXIV.

LES ABANDONNÉS.

Nous entendons souvent parler de la douleur des nègres esclaves à la perte d'un bon maître. Douleur bien justifiée, car il n'est pas sur la terre de créature plus absolument délaissée, plus malheureuse qu'un esclave en cette circonstance.

L'enfant qui a perdu son père conserve la protection de ses amis et celle de la loi. Il est quelque chose, il peut faire quelque chose, il a une position et des droits reconnus ; l'esclave n'en a aucun, la loi ne lui en accorde aucun, et le regarde, à tous égards, comme un ballot de marchandises. Le seul droit qui lui est accordé, celui de satisfaire à quelques désirs, à quelques besoins qu'il éprouve comme toute humaine créature, dépend de la souveraineté absolue, du bon plaisir irresponsable d'un maître, et si ce maître vient à lui manquer, il ne reste rien à l'esclave.

Le nombre de ces hommes qui savent user d'un pouvoir irresponsable d'une façon humaine et généreuse, est très-petit. Chacun le sait, et l'esclave mieux que personne ; de sorte qu'il est persuadé qu'il a dix chances de tomber entre les mains d'un maître injuste et tyrannique, contre une d'en rencontrer un judicieux et bon. C'est pourquoi l'affliction qu'il éprouve à la perte d'un bon maître est longue et bruyante.

Lorsque Saint-Clair eut rendu le dernier soupir, la terreur et la consternation s'emparèrent de tous ses gens. Il avait été frappé si soudainement, dans la fleur de l'âge et de la

jeunesse ! Chaque chambre, chaque galerie de la maison retentit de sanglots et de cris de désespoir.

Marie, dont le système nerveux avait été affaibli par des soins continuels, n'avait aucune énergie pour supporter ce choc, et dans le moment où son mari rendait le dernier soupir elle ne faisait que tomber de syncope en syncope ; celui auquel elle avait été unie par le lien sacré du mariage la quittait pour toujours sans pouvoir lui adresser un dernier mot d'adieu.

Miss Ophélia, douée d'une grande énergie de caractère et maîtresse d'elle-même, était demeurée auprès de son cousin jusqu'au dernier moment—tout œil, tout oreille, tout attention — faisant tout ce qu'il était possible de faire, et se joignant de toute son âme à la tendre et fervente prière que le pauvre esclave adressait au ciel pour l'âme de son maître expirant.

En le préparant pour son dernier repos, on trouva sur sa poitrine un petit médaillon qui s'ouvrait au moyen d'un ressort. C'était le portrait en miniature d'une noble et belle figure de femme ; au revers, sous la fermeture en cristal, se trouvait une mèche de cheveux noirs. On replaça ces objets sur sa poitrine inanimée—poussière sur poussière — pauvres et tristes reliques des premiers rêves qui jadis avaient fait battre si ardemment ce cœur maintenant glacé.

L'âme de Tom était exclusivement remplie de l'idée de l'éternité, et tandis qu'il rendait les derniers devoirs à cette argile inanimée, la pensée que ce coup imprévu allait le replonger dans un esclavage sans fin ne lui vint pas une seule fois. Il était tranquille au sujet du salut de Saint-Clair ; car en cette heure où il versait sa prière dans le sein du père céleste, il avait reçu en lui une réponse de paix et de certitude. Dans les profondeurs de son affectueuse nature, il pouvait ressentir quelque chose de l'amour divin ; car un vieil oracle a dit : « Celui qui demeure en l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui. » Tom espérait et avait confiance ; il était en paix.

Les funérailles se firent avec la profusion ordinaire de tentures, de crêpes noirs, de prières et de figures solennelles ; puis le flot glacé et fangeux de la vie journalière reprit son cours, et bientôt se présenta l'éternelle et pénible question : Que va-t-on faire ?

Cette question se présenta à l'esprit de Marie qui, en toilette du matin, entourée d'esclaves attentifs, reposait assise dans une chaise longue, examinant des échantillons de crêpe et de bombazine. Elle se présenta à miss Ophélia qui commençait à tourner ses pensées vers son logis du Nord. Elle

s'éleva, escortée de terreurs silencieuses, dans l'esprit de tous les esclaves, qui connaissaient parfaitement le caractère cruel et tyrannique de la maîtresse entre les mains de laquelle ils se trouvaient. Tous savaient fort bien que s'ils avaient été traités avec indulgence, ce n'était point à leur maîtresse, mais à leur maître qu'ils devaient l'attribuer, et que désormais rien ne les pourrait garantir contre les traitements tyranniques qu'un caractère aigri par la douleur pourrait leur infliger.

Quinze jours environ après les funérailles, miss Ophélia, occupée dans son appartement, entendit frapper doucement à la porte. Elle ouvrit et se trouva en face de Rosa, la jeune et jolie quarteronne dont il a déjà été question plusieurs fois; elle avait les cheveux en désordre et les yeux gonflés de pleurs.

— Oh! miss Phélia, dit-elle en se jetant à ses genoux et en prenant le bas de sa robe, je vous en prie, allez près de miss Marie; intercédez pour moi! Elle veut m'envoyer fouetter, regardez! Et elle tendit à miss Ophélia un papier.

C'était un ordre, écrit de la délicate main de Marie, au maître d'un établissement de correction, pour administrer quinze coups de fouet au porteur.

— Qu'avez-vous fait? demanda miss Ophélia.

— Vous savez, miss Phélia, j'ai un si détestable caractère; c'est bien mal à moi. J'essayais une robe à miss Marie, et elle m'a souffletée; moi, sans y penser, j'ai répondu, j'ai été impertinente; et elle m'a dit qu'elle me mettrait à la raison, et m'apprendrait, une fois pour toutes, à ne pas être si audacieuse. Puis elle a écrit ce billet et m'a dit de le porter. J'aimerais mieux qu'elle me fît tuer tout de suite.

Miss Ophélia demeura pensive, le billet à la main.

— Voyez-vous, miss Phélia, dit Rosa, je ne craindrais pas tant le fouet si je le devais recevoir des mains de miss Marie ou des vôtres; mais être envoyée à un homme, et à un homme aussi horrible! Quelle honte, miss Phélia!

Miss Ophélia savait très-bien que c'était l'habitude universelle d'envoyer des femmes et de jeunes filles aux maisons de correction, de les livrer aux plus abjects des hommes — des hommes assez vils pour exercer cette profession — pour y être exposées et soumises à la plus horrible correction. Elle savait cela depuis longtemps, mais elle n'en avait jamais conçu toute l'énormité, jusqu'au moment où elle vit la frêle et délicate Rosa entièrement bouleversée par la douleur. Tout son sang d'honnête femme, son sang libre et fier de la Nouvelle-Angleterre, afflua à ses joues et battit amèrement dans son cœur indigné; mais, avec sa prudence habituelle,

son empire sur elle-même, elle se contint, et froissant le papier dans sa main elle dit à Rosa :

— Asseyez-vous, mon enfant, pendant que j'irai trouver votre maîtresse.

— C'est honteux ! c'est monstrueux ! c'est indigne ! se disait-elle en elle même en traversant le salon.

Elle trouva Marie assise dans sa chaise longue. Mammy, debout à côté d'elle, lui peignait les cheveux. Jane, assise par terre devant elle, lui réchauffait les pieds.

— Comment vous portez-vous aujourd'hui ? dit miss Ophélia.

Marie poussa un profond soupir et ferma languissamment les yeux ; ce fut d'abord sa seule réponse ; puis elle finit par dire : Oh ! je ne sais, cousine ; je suppose que je suis aussi bien que je puisse être jamais ! Et Marie s'essuya les yeux avec un mouchoir de batiste bordé d'une bande noire d'un pouce de large.

— Je viens, dit miss Ophélia avec une petite toux sèche, sorte de préliminaire à une difficile entrée en matière — je viens vous parler de cette pauvre Rosa.

Les yeux de Marie s'ouvrirent tout grands, ses joues pâles se colorèrent tout à coup, et elle répondit aigrement :

— Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

— Elle est très-affligée de sa faute.

— Ah ! vraiment ! Elle le sera bien davantage encore avant que j'en aie fini avec elle. J'ai enduré assez longtemps l'impudence de cette enfant ; je l'abaisserai plus bas que terre ; je la ferai ramper dans la poussière.

— Mais ne pourriez-vous la punir d'une autre manière, —d'une manière moins humiliante ?

— J'entends l'humilier ; c'est justement ce que je veux. Elle a toujours compté sur sa délicatesse, sur sa jolie figure, sur ses airs distingués, au point d'oublier ce qu'elle est. Je lui donnerai une leçon qui lui en fera rabattre, j'imagine.

— Mais, cousine, songez donc que si vous détruisez la délicatesse et le sentiment de la pudeur chez cette jeune fille, vous la dépravez à l'instant.

— La délicatesse ! dit Marie avec un rire dédaigneux ; un joli mot pour une créature semblable ! Je lui apprendrai qu'avec tous ses airs, elle ne vaut pas mieux que la plus déguenillée coureuse des rues. Elle ne prendra plus ses airs avec moi !

— Vous aurez à répondre à Dieu de cette cruauté ! dit miss Ophélia.

— Cruauté ! j'aimerais à savoir où est la cruauté ? J'écris un ordre pour quinze coups de fouet, et je recommande de

les administrer légèrement. Je suis sûre qu'il n'y a là aucune cruauté.

—Aucune cruauté ! reprit miss Ophélia. Je suis sûre qu'il n'est pas une jeune fille qui ne préférât être tuée sur-le-champ.

—C'est possible pour les personnes qui ont vos sentimens : mais toutes ces créatures s'y habituent fort bien. C'est la seule façon de les mettre à la raison. Laissez-leur croire qu'elles doivent prendre des airs et faire les délicates, et elles vous fouleront aux pieds, absolument comme mes esclaves ont fait jusqu'ici. Mais j'ai commencé enfin à prendre le dessus, et veux leur faire savoir que je les enverrai fouetter aussi bien l'une que l'autre, si elles n'y prennent garde, dit Marie en lançant autour d'elle un regard décidé.

A ces mots, Jane courba la tête, car elle sentit qu'ils étaient particulièrement dirigés contre elle. Miss Ophélia s'assit un moment, comme si elle eût avalé quelque mixture explosive et qu'elle fût près d'éclater. Puis, reconnaissant l'inutilité d'une lutte contre une telle nature, elle garda résolument le silence, se recueillit et sortit de l'appartement.

Il lui parut dur de retourner auprès de Rosa et de lui dire qu'elle n'avait rien obtenu. Un des esclaves vint un instant après dire que sa maîtresse lui avait ordonné de prendre Rosa et de la conduire à la maison de correction, où elle fut entraînée en dépit de ses larmes et de ses supplications.

Quelques jours après, Tom se tenait pensif auprès du balcon, lorsqu'il fut rejoint par Adolphe, qui, depuis la mort de son maître, était demeuré tout à fait abattu et inconsolable. Adolphe savait qu'il avait toujours été un objet d'aversion pour Marie, mais, pendant que son maître vivait, il ne s'en était point préoccupé. Maintenant qu'il l'avait perdu, ses jours se passaient dans une crainte et un tremblement de tous les instans, ne sachant pas ce qui allait lui arriver. Marie avait eu plusieurs conférences avec son homme de loi, et, après avoir pris l'avis du frère de Saint-Clair, il avait été résolu qu'elle vendrait l'habitation et tous les esclaves, excepté ceux qui étaient sa propriété personnelle, qu'elle avait l'intention d'emmener avec elle lorsqu'elle retournerait dans la plantation de son père.

—Savez-vous, Tom, que nous allons tous être vendus ? dit Adolphe.

— Comment avez-vous appris cela ? dit Tom.

— Je m'étais caché derrière les rideaux pendant que missis parlait à l'homme de loi. Dans quelques jours nous serons tous envoyés aux enchères, Tom.

— Que la volonté du Seigneur s'accomplisse ! dit Tom, en croisant ses bras et en poussant un profond soupir.

— Nous ne retrouverons jamais un pareil maître, dit Adolphe d'un air d'appréhension ; mais, après tout, j'aime mieux être vendu que de rester sous la domination de missis.

Tom s'éloigna ; son cœur débordait. L'espoir de la liberté, la pensée de sa femme et de ses enfans éloignés de lui se dressèrent devant son âme patiente, comme devant le marin naufragé à l'entrée du port se dressent le clocher et les toits de son village natal, vus du sommet d'une vague sombre comme pour un dernier adieu. Il serra fortement ses bras contre sa poitrine, retint ses larmes amères et s'efforça de prier. Sa pauvre âme avait un si étrange, un si inexplicable préjugé en faveur de la liberté, que ce fut un violent coup pour lui, et que plus il disait : Que ta volonté soit faite ! plus il souffrait.

Il alla trouver miss Ophélia, qui depuis la mort d'Eva l'avait toujours traité avec une respectueuse bienveillance.

— Miss Phélia, dit-il, massa Saint-Clair m'avait promis ma liberté ; il m'avait dit qu'il avait commencé les démarches nécessaires. Si miss Ophélia était assez bonne pour en parler à missis, peut-être qu'elle consentirait à me l'accorder, puisque c'était le désir de massa Saint-Clair.

— Je parlerai pour vous, Tom, et ferai de mon mieux, dit miss Ophélia ; mais si cela dépend de Mme Saint-Clair, je ne puis espérer beaucoup pour vous. Néanmoins, j'essaierai.

Cet incident avait lieu quelques jours après celui de Rosa, pendant que miss Ophélia faisait ses préparatifs pour retourner dans le Nord.

En réfléchissant sérieusement, miss Ophélia pensa qu'elle avait peut-être parlé avec un peu trop de chaleur dans sa première entrevue avec Marie ; elle prit en conséquence la résolution de modérer son zèle et de se montrer aussi conciliante que possible. La bonne âme se recueillit donc, et, prenant son tricot, résolut de se rendre dans la chambre de Marie, d'être aussi agréable que possible, et de négocier l'affaire de Tom avec toute l'habileté diplomatique dont elle était capable.

Elle trouva Marie étendue sur sa chaise longue, le coude enfoncé dans un des coussins, pendant que Jane, qui venait de courir dans les magasins, déployait devant elle quelques échantillons de fines étoffes noires.

— Celle-ci paraît me convenir, dit Marie en en choisissant une ; seulement je ne suis pas sûre qu'elle soit convenable pour deuil.

— Seigneur ! missis, dit Jane avec volubilité, Mme la gé-

nérale Derbennon a porté justement la même, après la mor du général, l'été dernier; elle fait admirablement bien.

— Qu'en pensez-vous? dit Marie à miss Ophélia.

—C'est affaire de mode, je suppose, dit miss Ophélia. Vous pouvez en juger mieux que moi.

— Le fait est, dit Marie, que je n'ai pas un seul vêtement que je puisse porter; et comme je dois quitter cette maison et partir la semaine prochaine, il faut que je me décide pour quelque chose.

— Est-ce que vous partez si tôt ?

— Oui. Le frère de Saint-Clair a écrit; lui et l'homme d'affaires pensent qu'il vaut mieux vendre les esclaves et le mobilier aux enchères, et confier la maison à l'homme d'affaires.

— Il y a une chose dont je voulais vous entretenir, dit miss Ophélia. Augustin avait promis à Tom sa liberté, et avait commencé les formalités légales à cet effet. J'espère que vous voudrez bien user de votre influence pour faire terminer l'acte.

— En vérité, je ne ferai rien de semblable, répondit Marie avec aigreur. Tom est un des esclaves dont on tirera le prix le plus élevé. Je ne puis faire un tel sacrifice. D'ailleurs, qu'a-t-il besoin de sa liberté ? N'est-il pas beaucoup mieux comme il est ?

— Mais il la désire ardemment, et son maître la lui a promise, dit miss Ophélia.

—Je crois bien qu'il la désire, dit Marie ; il n'y en a aucun qui ne la désire — c'est une race de mécontens, désirant toujours ce qu'ils n'ont pas. L'émancipation, d'ailleurs, en quelque circonstance que ce soit, est en opposition avec mes principes. Tenez un nègre sous les soins de son maître, il ira assez bien. Affranchissez-les, ils sont bientôt paresseux, fainéans, ivrognes, tombent dans l'abjection et deviennent d'infâmes vauriens. Je l'ai vu essayer plus d'une centaine de fois; ce n'est pas une faveur que de les rendre libres.

— Mais Tom est si ferme, si industrieux, si pieux !...

— Oh ! vous n'avez pas besoin de me dire tout cela ! j'en ai vu des centaines comme lui. Il se conduira bien tant qu'il sera sous les soins d'un bon maître; voilà tout.

— Mais alors, considérez, dit miss Ophélia que si vous le mettez en vente, il court le risque de trouver un mauvais maître.

— Oh ! tout cela ne signifie rien, dit Marie. Il n'arrive pas une fois sur cent qu'un esclave rencontre un mauvais maître. La plupart des maîtres sont bons, quoi qu'on puisse dire. J'ai vécu, j'ai été élevée dans le Sud, et je n'ai jamais

connu de maître qui ne traitât bien ses esclaves — tout aussi bien qu'ils le méritaient. Je n'ai aucune crainte de ce côté.

—Bien! dit miss Ophélia avec énergie, mais je sais qu'un des derniers vœux de votre mari a été que Tom fût rendu à la liberté; c'est une des promesses qu'il fit à la chère petite Eva à son lit de mort, et je n'aurais jamais pensé que vous pussiez vous croire libre de n'en tenir aucun compte.

A cet appel, Marie se couvrit le visage de son mouchoir de poche et se mit à sangloter et à se servir de son flacon d'odeur avec une grande véhémence.

— Tout le monde se met contre moi! dit-elle. On est sans égards pour moi! Me rappeler des souvenirs qui me font tant de peine! je n'aurais jamais attendu cela de vous, cousine. Quel manque d'égards! Mais personne ne veut comprendre ce qu'il y a de poignant dans ma douleur. Je n'avais qu'une seule fille, et elle m'est enlevée! j'avais un mari qui me convenait parfaitement, moi qui trouve si difficilement quelqu'un qui me convienne, il faut qu'il me soit enlevé! Et vous paraissez si peu compâtir à mon malheur, que vous venez me le rappeler ainsi sans ménagement — lorsque vous savez à quel point j'en suis accablée. Je vous suppose de bonnes intentions; mais vous êtes d'une indiscrétion!... Et Marie sanglotait et suffoquait, appelait Mammy pour ouvrir les fenêtres, lui apporter sa bouteille d'eau-de-vie camphrée, lui baigner les tempes et délacer sa robe.

Au milieu de l'espèce de désordre général qui suivit, miss Ophélia s'esquiva et gagna son appartement. Elle vit bien qu'il était inutile d'insister sur ce sujet, car Marie avait une capacité sans bornes pour les attaques de nerfs. Après cette scène, toutes les fois qu'il était fait allusion aux volontés de son mari ou d'Eva en ce qui concernait les esclaves, elle avait une crise à son service. Miss Ophélia fit en conséquence ce qu'elle avait de mieux à faire pour Tom; elle écrivit une lettre à Mme Shelby, lui peignant les malheurs du pauvre nègre et la pressant de venir à son secours.

Le lendemain, Tom, Adolphe et une demi-douzaine d'autres serviteurs furent dirigés vers le magasin d'esclaves pour attendre le bon plaisir du marchand qui se préparait à former un lot pour l'enchère.

CHAPITRE XXX.

LE MAGASIN D'ESCLAVES.

Un magasin d'esclaves! Peut-être quelques-uns de nos lecteurs se représentent ce lieu sous les plus sombre cou-

leurs. Ils se figurent quelque antre immondo et obscur, quelque Tartare *informis, ingens, cui lumen ademptum*. Détrompez-vous, innocens amis. De nos jours les hommes ont appris l'art de pécher adroitement, décemment, de façon à ne point révolter les yeux et les sens d'une société respectable. La propriété humaine est à haut prix sur le marché; elle est donc bien nourrie, bien nettoyée, bien soignée, afin qu'elle paraisse à la vente, lisse, vigoureuse, brillante. Un magasin d'esclaves, à la Nouvelle-Orléans, est une maison qui extérieurement ressemble beaucoup aux autres, tenue proprement, et où l'on peut voir chaque jour, sous une espèce de hangar, des rangées d'hommes et de femmes qui se tiennent là en guise d'enseigne pour le commerce qui se fait à l'intérieur.

On vous invite poliment à entrer et à examiner, et vous trouvez-là abondance de maris, de femmes, de frères, de sœurs, de pères, de mères et de jeunes enfans, à vendre séparément ou par lots, suivant la convenance de l'acheteur; et cette âme immortelle, rachetée au prix du sang et des angoisses du Fils de Dieu, ce jour où la terre trembla, les rochers se fendirent et s'ouvrirent les sépulcres, peut être vendue, louée, hypothéquée, échangée contre des épiceries ou toute autre marchandise, selon les convenances du commerce ou les caprices de l'acheteur.

Ce fut un jour ou deux après la conversation de Marie et de miss Ophélia, que Tom, Adolphe et environ une demi-douzaine d'esclaves de la maison Saint-Clair furent confiés aux bons soins de M. Skeggs, le gardien d'un dépôt rue — pour être vendus aux enchères le jour suivant.

Tom avait avec lui, de même que la plupart de ses compagnons, une assez grande malle remplie d'effets d'habillemens. Tous furent placés pour la nuit dans une grande salle où nombre d'autres hommes de tout âge, de toute taille et de toute nuance étaient réunis, se livrant à des accès de rire bruyans et à une folle et insouciante gaîté.

— Ah! ah! fort bien! Allez, mes enfans, allez! dit M. Skeggs, le gardien. Mes gens sont toujours si gais! C'est Sambo, je le vois! dit-il en s'adressant d'un ton approbatif à un gros nègre qui exécutait les plates bouffonneries dont les autres s'amusaient d'une façon si bruyante à l'arrivée de Tom.

Ainsi qu'on peut le croire, Tom n'était pas d'humeur à s'associer à la gaîté générale. Aussi plaça-t-il sa malle le plus loin possible du groupe joyeux, et s'assit dessus, le visage tourné contre le mur.

Les trafiquans de marchandise humaine s'efforcent scru-

pulement et systématiquement d'entretenir parmi les esclaves une joie bruyante, pour qu'ils bannissent toute réflexion et deviennent insensibles à leur misérable condition. Le véritable objet du traitement auquel est soumis le nègre, depuis le moment où il est acheté dans le Nord jusqu'à celui où il arrive dans le Sud, est de le rendre insensible, insouciant, brutal. Le marchand réunit sa troupe dans la Virginie ou le Kentucky, puis la conduit dans un endroit salubre, souvent même aux eaux, pour l'y engraisser. Là ils reçoivent chaque jour une nourriture abondante, et, comme quelques-uns sont portés à la mélancolie, on place ordinairement parmi eux un joueur de violon, et on les fait danser chaque jour ; celui qui refuse d'être gai—dont l'âme s'attriste au souvenir de sa femme, de ses enfans, de sa maison, est considéré comme morose et dangereux, et soumis à tous les mauvais traitemens que peut lui infliger un homme endurci et irresponsable. Ils s'efforcent de se montrer constamment vifs, alertes, de joyeuse humeur, surtout en présence des visiteurs, soit dans l'espoir de trouver un bon maître, soit dans la crainte de ce que leur réserve le marchand s'ils ne peuvent être vendus.

— Que fait donc là ce nègre ? dit Sambo en s'avançant vers Tom après que M. Skeggs eut quitté la salle. Sambo était d'un noir parfait, d'une taille élevée, très-vif, à la langue bien pendue, et expert en fait de tours et de grimaces.

— Que faites-vous là ? dit Sambo, s'approchant de Tom et lui donnant, en manière de plaisanterie, un coup dans le côté. Vous méditez, hein ?

—Je dois être vendu aux enchères demain, répondit tranquillement Tom.

— Vendu aux enchères ! ah ! ah ! camarades, voilà une farce ! Je voudrais bien prendre ce chemin-là, moi. Je vous assure que je les ferais rire. Mais est-ce que toute votre compagnie doit être vendue demain ? dit Sambo en posant familièrement la main sur l'épaule d'Adolphe.

— Laissez-moi tranquille, s'il vous plaît ! dit fièrement Adolphe en se redressant avec un extrême dégoût.

— Ah ! voyez donc ! en voilà un de ces nègres blancs, couleur de crème, vous savez, et parfumé encore ! dit-il en s'approchant d'Adolphe et en le flairant. Dieu ! comme il ferait l'affaire d'un marchand de tabac ! il embaumerait la marchandise et ferait joliment aller la boutique, j'en réponds.

— Je vous dis de me laisser, reprit Adolphe en fureur.

—Dieu ! comme vous êtes chatouilleux, vous autres nègres

blancs ! Regardez-moi donc ! et Sambo se mit à imiter Adolphe d'une façon comique. En voilà des airs et des grâces ! Vous avez été dans quelque bonne famille, à ce que je vois.

— Oui, dit Adolphe ; j'avais un maître qui aurait pu vous acheter tous.

— Dieu ! voyez un peu, dit Sambo, quel gentleman nous sommes !

— J'appartenais à la famille Saint-Clair, dit fièrement Adolphe.

— En vérité ! Que je sois pendu s'ils ne se trouvent fort heureux d'être débarrassés de vous ! Je suppose qu'ils vous vendent avec quelque lot de vaisselle fêlée ou autre chose semblable, dit Sambo, avec un ricanement provocateur.

Adolphe, exaspéré, se précipita avec fureur sur son adversaire, jurant et frappant à coups redoublés. Les autres riaient et applaudissaient ; bientôt le gardien parut sur la porte, attiré par le tumulte.

— Qu'est-ce que cela, enfans ? De l'ordre ! de l'ordre ! dit-il en brandissant son énorme fouet.

Tous s'enfuirent dans différentes directions, excepté Sambo, qui, comptant sur la faveur avec laquelle il était traité en qualité de bouffon reconnu, restait en place, baissant la tête avec une facétieuse grimace, toutes les fois que le maître dirigeait le fouet de son côté.

— Seigneur ! massa ! ce n'est pas nous. Nous sommes fort tranquilles... Ce sont ces nouveaux venus. Ils sont réellement insupportables. Ils ne font que nous agacer continuellement.

Là-dessus le gardien se tourna vers Tom et Adolphe, leur administra sans autre information quelques coups de pied et de poings, puis, leur ayant en général recommandé de demeurer tranquilles et d'aller se coucher, il quitta la salle.

Pendant que cette scène se passait dans le dortoir des hommes, le lecteur sera peut-être curieux de jeter un coup d'œil dans celui des femmes. Etendues sur le parquet dans diverses attitudes, il peut voir là endormies des créatures de toutes nuances, depuis le noir d'ébène jusqu'au blanc, et de tout âge depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Ici une belle jeune fille de dix ans dont la mère a été vendue la veille, et qui ce soir s'est endormie en pleurant, sans que personne s'occupât d'elle. Là une vieille négresse usée dont les bras amaigris et les doigts calleux disent assez à quel dur travail elle a été soumise, et qui sera vendue demain comme article de rebut pour ce qu'on en voudra donner. Autour d'elles,

en voilà quarante ou cinquante autres étendues, la tête enveloppée d'une couverture ou de différentes parties de leurs vêtemens. Mais dans un coin, à quelque distance des autres, sont deux femmes dont l'extérieur est particulièrement intéressant. Une d'elles est une mulâtresse d'une mise décente, entre quarante et cinquante ans, dont les yeux doux et la physionomie préviennent en sa faveur. Elle porte sur la tête un turban élévé, de madras rouge très-fin, et ses vêtemens, bien faits et de bonne étoffe, annoncent qu'elle sort d'une maison où les soins lui ont été prodigués. A côté d'elle et se pressant contre elle, est une jeune personne de quinze ans, sa fille. Elle est quarteronne ; on peut le voir, à la blancheur de son teint, bien que sa ressemblance avec sa mère soit frappante. Ce sont les mêmes yeux doux et noirs, avec les cils plus longs, et ses cheveux bouclés sont du brun le plus riche. Elle est vêtue aussi avec une grande propreté, et ses mains blanches et délicates annoncent qu'elle n'a jamais été employée à des travaux serviles. Ces deux femmes doivent être vendues le lendemain matin, dans le même lot que les esclaves de Saint-Clair ; le maître auquel elles appartiennent est membre d'une église chrétienne à New-York ; il encaissera le montant de la vente, puis s'en ira recevoir dans la communion son Seigneur et le leur, sans y plus penser.

Ces deux femmes, que nous appellerons Susanne et Emmeline, étaient attachées à une dame bienveillante et pieuse de la Nouvelle-Orléans, par laquelle elles ont été élevées et instruites avec le plus grand soin. Elles ont appris à lire et à écrire, on leur a enseigné les vérités de la religion, et leur sort a été aussi heureux que le pouvait permettre leur condition. Mais le fils unique de leur bienfaitrice avait la libre administration de sa fortune ; par sa négligence et ses folies, il contracta des dettes considérables, puis fit faillite. Un des principaux créanciers était la respectable maison B, et Ce, de New-York. B... et Ce écrivirent à leur homme d'affaires à la Nouvelle-Orléans, qui saisit les biens meubles de leur débiteur, dont ces deux articles et un lot d'esclaves travaillant sur une plantation formaient la principale valeur ; il écrivit ensuite à New-York. M. B. étant, comme nous l'avons dit, chrétien et habitant un Etat libre, conçut quelques scrupules sur ce sujet. Il n'aimait pas le trafic des esclaves et des âmes d'hommes, cela n'était pas douteux ; mais il s'agissait de trente mille dollars engagés dans cette affaire, et c'était beaucoup trop d'argent pour un principe ; aussi, après mûres réflexions, après avoir pris l'avis de personnes qu'il savait disposées à le conseiller suivant ses désirs, M. B... écrivit à son représentant de terminer l'affaire comme

il le jugerait convenable, et de lui faire parvenir le prix de la vente.

Le lendemain du jour où cette lettre arriva à la Nouvelle-Orléans, Susanne et Emmeline furent attachées et envoyées au dépôt, pour attendre l'enchère générale qui devait avoir lieu le lendemain matin. Tandis que nous les apercevons vaguement à la clarté des rayons de la lune pénétrant à travers la fenêtre grillée, écoutons leur conversation. Toutes deux pleurent, mais en silence, craignant de s'attrister l'une l'autre.

— Mère, posez votre tête sur mes genoux et essayez de dormir un peu, dit la jeune fille s'efforçant de paraître calme.

— Je n'ai pas le cœur à dormir, Em.! cela m'est impossible. C'est la dernière nuit que nous devons passer ensemble.

— Oh! ma mère, ne dites pas cela! peut-être serons-nous vendues ensemble, qui sait?

— S'il s'agissait de toute autre que vous, je pourrais dire comme vous, Em; mais je crains tant de vous perdre, que je n'aperçois que le danger.

—Et pourquoi, ma mère? L'homme a dit que nous avions toutes deux bonne mine et que nous serions bien vendues.

Susanne se rappelait les regards et les paroles de l'homme. Avec une angoisse mortelle au cœur, elle se rappelait comme il avait examiné les mains d'Emmeline, relevé sa chevelure bouclée, en la déclarant un article de premier ordre. Susanne avait été élevée en chrétienne, dans la lecture quotidienne de la Bible, et à la pensée que sa fille pouvait être vouée à une vie de honte, elle éprouvait autant d'horreur qu'en eût pu éprouver toute autre mère chrétienne; mais elle était sans espérance, sans protection.

— Ma mère, je crois que nous pourrions être placées avantageusement, vous comme cuisinière, et moi comme femme de chambre ou lingère, dans quelque bonne famille. J'ose espérer que cela arrivera. Efforçons-nous de paraître aussi alertes, aussi vives que nous le pourrons, disons tout ce que nous savons faire, et peut-être aurons-nous cette chance, dit Emmeline.

— Je désire que vous brossiez demain vos cheveux et que vous les rameniez tous en arrière, dit Susanne.

— Et pourquoi, ma mère? cela ne me va pas aussi bien.

— C'est possible; mais vous serez mieux vendue ainsi.

— Je ne vois pas pourquoi? dit l'enfant.

— Une respectable famille aimera mieux vous acheter si vous avez l'air simple et décent, que si vous vous efforcez

de paraître jolie. Je sais mieux que vous ce qu'il en est, dit Susanne.

—Eh bien! ma mère, je le ferai.

—Ecoutez encore, Emmeline; si à l'avenir nous ne devons plus nous revoir, si nous sommes vendues pour des plantations différentes, souvenez-vous de la manière dont vous avez été élevée et de tout ce que notre maîtresse vous a dit. Prenez votre Bible avec vous et votre livre d'hymnes, et si vous demeurez fidèle au Seigneur, il ne vous abandonnera pas.

Ainsi parlait cette pauvre âme dans son triste découragement, car elle savait que le lendemain le premier homme venu, quelque brutal et vil, quelque irréligieux et dur qu'il fût, pouvait devenir le maître—corps et âme—de sa pauvre fille, s'il avait assez d'argent pour la payer; et alors comment cette enfant pourra-t-elle rester fidèle au Seigneur? Elle pensait à tout cela pendant qu'elle pressait sa fille dans ses bras, et eût désiré qu'elle fût moins belle et moins attrayante. Le souvenir de la pureté et de la piété de son enfant, de l'éducation supérieure qu'elle a reçue, vient encore accroître sa douleur. Mais il ne lui reste qu'à prier. Hélas! combien de prières semblables se sont élevées vers Dieu, de ces prisons d'esclaves si bien tenues, si propres, si décentes, —prières que Dieu n'a pas oubliées, ainsi que le prouvera le jour qui s'approche; car il est écrit: « Celui qui est un sujet de scandale pour un de ces petits, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une pierre au cou et qu'on le précipitât dans les profondeurs de la mer. »

Les rayons doux, mélancoliques et calmes de la lune dessinent sur les esclaves endormies les barreaux de la fenêtre grillée. La mère et la fille chantent ensemble une mélodie sauvage et mélancolique, hymne des funérailles parmi les esclaves

Oh! où est Marie la pleureuse?
Oh! où est Marie la pleureuse?
Elle est arrivée dans le pays des heureux.
Elle est morte, elle est au ciel,
Elle est morte, elle est au ciel,
Elle est arrivée dans le pays des heureux.

Ces paroles, chantées par des voix douces et mélancoliques, sur un air qui ressemblait aux aspirations de la douleur terrestre vers la céleste espérance, vibraient en cadence pathétique à travers les murs sombres de la prison à mesure que se suivaient les stances:

Oh ! où sont Paul et Silas ?
Oh ! où sont Paul et Silas?
Ils sont partis pour l'immortel séjour.
Ils sont morts, ils sont au ciel,
Ils sont morts, ils sont au ciel,
Ils sont arrivés dans l'immortel séjour.

Chantez, pauvres amis! la nuit est courte, et le matin vous séparera pour toujours.

Mais le matin est arrivé, et tout le monde est sur pied. Le digne M. Skeggs est affairé et de belle humeur, car il s'agit de former un lot de marchandise pour l'enchère. Il jette un coup d'œil rapide sur la toilette; il enjoint à chaque esclave de prendre son air le plus avenant et le plus gai. Les voilà rangés en cercle pour la dernière revue, avant d'être conduits à la Bourse. M. Skeggs, son chapeau de palmier sur la tête et son cigare à la bouche, court çà et là pour mettre la dernière main à la toilette de sa marchandise.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il en s'arrêtant en face de Susanne et d'Emmeline ? Où sont vos boucles, petite?

La jeune fille jeta un regard timide sur sa mère qui, avec la finesse des gens de sa caste, répondit aussitôt :

— Je lui ai dit hier soir de lisser ses cheveux, et de ne pas les laisser flotter en boucles — cela a un air plus décent.

— Quelle stupidité ! dit l'homme d'un ton péremptoire en se tournant vers la jeune fille. Allez refaire vos jolies boucles, ajouta-t-il en faisant tourner le rotin qu'il tenait à la main, et surtout revenez promptement. Et vous, allez l'aider, dit-il à la mère. Ces boucles peuvent produire à la vente une différence de cent dollars.

. . . .

Sous un dôme splendide des hommes de toutes nations se promenaient de long en large sur les dalles de marbre. De chaque côté de l'enceinte circulaire étaient de petites tribunes à l'usage des commissaires-priseurs et de leurs crieurs. Deux de ces tribunes, en face l'une de l'autre, étaient en ce moment occupées par d'élégans et habiles gentlemen, s'efforçant à qui mieux mieux, dans un jargon moitié français, moitié anglais, de faire monter les mises des connaisseurs sur leurs diverses marchandises. Une troisième, de l'autre côté, était encore inoccupée et entourée d'un groupe attendant le commencement de la vente. Là nous pouvons reconnaître les serviteurs de Saint Clair : Tom, Adolphe et les autres ; là aussi Suzanne et Emmeline attendent leur sort avec un visage anxieux et abattu. Divers

spectateurs ayant l'intention d'acheter ou de ne pas acheter, selon qu'ils trouveraient ou non l'occasion favorable, se pressaient autour du groupe, palpant, examinant et discutant les qualités respectives de chacun avec la même liberté qu'un groupe de jockeys discutant les mérites d'un cheval.

— Holà! Alf! qui vous amène donc ici? dit un jeune fashionable en frappant sur l'épaule d'un autre dandy qui examinait Adolphe à travers son lorgnon.

— J'ai besoin d'un valet de chambre, et j'ai entendu dire qu'on allait vendre le lot de Saint-Clair. J'étais venu jeter un coup-d'œil...

— Que l'on me prenne à acheter aucun des esclaves de Saint-Clair! Ce sont des nègres gâtés, impudens comme le diable, dit l'autre.

— Ne craignez rien, reprit le premier, si je les achète, je leur aurai bientôt fait perdre leurs grands airs. Ils verront bientôt qu'ils ont affaire à un maître d'un autre genre que monsieur Saint-Clair. Sur ma parole! j'achèterai ce garçon; sa tournure me plaît.

— Il vous coûtera cher à entretenir; il est d'une extravagance, et...

— Oui, mais ce milord trouvera qu'il n'y a pas moyen d'être extravagant avec moi. Après deux ou trois visites à la Calabouse, il sera parfaitement dressé. Si je ne le ramène pas au véritable sentiment de sa condition, je vous en dirai des nouvelles. Oh! je le réformerai complétement, vous verrez! Décidément je l'achète.

Tom avait examiné avec soin la multitude de figures qui se pressaient autour de lui, en cherchant une qui pût lui faire désirer de lui appartenir. Si jamais, monsieur, vous vous trouviez dans la nécessité de choisir parmi deux cents hommes celui qui devrait être votre maître absolu et disposer sans contrôle de votre personne, peut-être vous découvririez, comme le pauvre Tom, combien peu vous inspireraient le désir de leur appartenir. Tom vit passer sous ses yeux de nombreux specimens de l'espèce humaine : des hommes grands, gros, à la mine réchignée; de petits hommes secs au babil intarissable; des hommes grêles, aux traits durs; toutes les variétés d'hommes trapus et vulgaires qui ramassent un de leurs semblables comme on ramasse des copeaux, et le jettent au feu ou au panier avec une égale indifférence, selon leur caprice; mais il ne vit aucun Saint-Clair.

Un peu avant que la vente commençât, un homme trapu, large, musculeux, portant une chemise de couleur débraillée et un pantalon sale et usé, se fraya un passage à travers

la foule en coudoyant à droite et à gauche, comme quelqu'un qui est pressé; puis, arrivé près du groupe des esclaves, il se mit à examiner chacun d'eux en connaisseur. Aussitôt que Tom l'eût aperçu, il éprouva un mouvement d'horreur qui s'accrut encore à mesure que cet homme s'approchait de lui. Malgré sa petite taille, il était évidemment doué d'une force gigantesque. Sa tête ronde et large, semblable à celle d'un taureau, ses yeux gris clair surmontés de cils roux hérissés, sa figure cuivrée et brûlée du soleil, n'avaient rien de bien attrayant, on en conviendra. Sa bouche grande et rude était tendue par une chique de tabac dont il crachait le jus de temps en temps avec une force extraordinaire. Ses mains étaient très-larges, velues, brûlées du soleil, parsemées de taches de rousseur, très-sales et garnies d'ongles longs et sordides. Cet homme se livra à un examen très-détaillé du lot. Il saisit Tom par la machoire, lui fit ouvrir la bouche pour voir ses dents, lui fit relever sa manche pour voir ses muscles, le tourna et le retourna dans tous les sens, le fit sauter et courir pour s'assurer de son agilité.

— Où avez-vous été élevé ? lui dit-il d'un ton bref, après son examen.

— Dans le Kentucky, massa, dit Tom, regardant autour de lui comme pour implorer sa délivrance.

— Que faisiez-vous ?

— J'avais soin de la ferme de mon maître, dit Tom.

— Probablement une histoire ! dit-il brièvement en passant plus loin. Il s'arrêta un moment devant Adolphe, puis, lançant une décharge de jus de tabac sur les bottes bien cirées du jeune esclave, et marmottant un hum ! méprisant, il passa. Il s'arrêta ensuite devant Suzanne et Emmeline. Avançant sa main lourde et sale, il attira vers lui la jeune fille, en palpa le cou et le buste, tâta les bras, examina les dents, puis la rejeta vers sa mère, dont les traits altérés exprimaient toute l'angoisse qu'elle éprouvait à chaque mouvement du hideux étranger.

La jeune fille fut effrayée et se mit à pleurer.

— Voulez-vous bien vous taire, petite mijaurée, dit le vendeur ; on ne pleure pas ici ; la vente va commencer. Et en effet la vente commença.

Adolphe fut adjugé pour un prix fort élevé au jeune gentleman qui avait manifesté le désir de l'acheter, et les autres esclaves du lot de Saint-Clair échurent à divers enchérisseurs.

— Allons, maintenant, à votre tour, mon garçon, m'entendez-vous ? dit le crieur à Tom.

Tom monta sur l'estrade, regarda avec anxiété autour de

lui ; tout semblait se mêler dans un bruit confus et indistinct — la voix retentissante du crieur énumérait les qualités de l'article en anglais et en français, le feu roulant des enchères en ces deux langues ; puis bientôt retentirent le dernier coup de marteau et la dernière syllabe du mot dollars, quand le crieur annonçait son prix, et Tom était adjugé. Il avait un maître.

On le fit descendre de l'estrade. Le petit homme à la tête de taureau le saisit rudement par l'épaule, le poussa de côté en lui disant d'une voix dure : — Restez là, *vous* !

Tom comprenait à peine ce qui venait de se passer. La vente continua bruyante, assourdissante, tantôt en français, tantôt en anglais. De nouveau le marteau retombe, — Suzanne est vendue ; elle descend de l'estrade, s'arrête, regarde en arrière d'un œil inquiet ; sa fille lui tend les bras. Elle adresse un regard désespéré à l'homme qui vient de l'acheter, personnage entre deux âges, d'une tournure respectable, et dont les traits annoncent la bienveillance.

— Oh ! massa, je vous en supplie, achetez ma fille !

— Je le voudrais, mais je crains de ne le pouvoir, dit le gentleman en examinant avec intérêt la jeune fille, qui montait sur l'estrade et promenait autour d'elle un regard effrayé et timide.

Le sang vient colorer douloureusement les joues tout à l'heure si pâles d'Emmeline ; ses yeux ont une animation fiévreuse, et sa mère gémit en la voyant plus belle qu'elle ne l'avait jamais vue. Le crieur voit ses avantages, s'étend avec volubilité en français et en anglais sur les qualités de la marchandise, et les offres montent rapidement.

— J'irai jusqu'à un prix raisonnable, dit le gentleman à l'air bienveillant en se mêlant aux enchérisseurs. Mais bientôt le prix dépasse sa bourse. Il garde le silence. Le crieur devient plus pressant, mais les offres se ralentissent. La lutte n'est plus qu'entre un vieil aristocrate de la ville et notre connaissance à l'encolure de taureau. Le citadin enchérit plusieurs fois, mesurant avec mépris son adversaire ; mais la tête de taureau a sur lui l'avantage de l'opiniâtreté et de la longueur de la bourse, et la lutte est bientôt terminée,—le marteau retombe... il est le maître de la jeune fille, — corps et âme, — à moins que Dieu ne lui vienne en aide !

Le maître de la jeune fille est M. Legris, qui possède une plantation sur la rivière Rouge. Emmeline est poussée dans le même lot que Tom et deux autres esclaves, et elle s'éloigne en pleurant.

Le bienveillant gentleman est vraiment affligé, mais cet accident arrive tous les jours. Tous les jours on voit à ces

ventes pleurer des filles et des mères. Qu'y faire ? Et il s'éloigne avec son acquisition dans une autre direction.

Deux jours après, l'agent de la maison chrétienne B: et Ce,de New-York,leur envoya l'argent. Sur le revers de la traite ainsi obtenue, qu'ils écrivent ces mots du payeur suprême, auquel ils devront un jour rendre leur compte ; « Quand il fait l'enquête sur le sang répandu, il n'oublie pas le cri du faible. »

CHAPITRE XXI.

LE PASSAGE.

> Tu as les yeux trop purs pour voir le mal, et tu ne peux soutenir la vue de l'iniquité; pourquoi gardes-tu le silence en voyant la perfidie, et le méchant dévorer celui qui est plus juste que lui ?
>
> HABAC. I, 13.

Sur le pont inférieur d'un mauvais petit bateau qui remontait la rivière Rouge, Tom se tenait assis, les chaînes aux mains et aux pieds, et ayant sur le cœur un poids plus lourd que ces chaînes. Tout avait disparu de son ciel, — la lune et les étoiles. Tout avait fui loin de lui comme les arbres et les rives fuyaient en ce moment, pour ne plus revenir : sa maison du Kentucky, avec sa femme et ses enfans et ses bons maîtres ; la maison de Saint-Clair, avec sa magnificence et ses splendeurs ; la tête dorée d'Eva, avec son regard de sainte ; le fier, gai et beau Saint-Clair, si insouciant en apparence et pourtant si bon ; ces heures de repos et de loisirs,—tout a disparu, et, à leur place, que reste-t-il?

L'une des plus amères conséquence de l'esclavage, c'est que le nègre, si sympathique et qui s'assimile si facilement, après avoir pris dans une respectable famille les goûts et les sentimens qui distinguent de semblables maisons, n'en est pas moins exposé à devenir la propriété de l'homme le plus dur et le plus brutal—absolument comme une chaise ou une table qui a décoré un superbe salon tombe, usée ou endommagée, dans le comptoir d'une sale taverne ou dans quelque repaire ténébreux de débauche, à la grande différence toutefois que la table ou la chaise n'éprouve aucune sensation, tandis que l'esclave à le sentiment de sa dégradation : car la loi qui décide qu'il peut être *pris*, *attribué*, *adjugé comme une chose mobilière*, ne peut lui enlever son âme avec son petit monde particulier de souvenirs, d'espérances, d'amour, de craintes et de désirs.

M. Simon Legris, le maître de Tom, avait acheté en divers endroits de la Nouvelle-Orléans huit esclaves qu'il avait conduits, les menottes aux mains et par couples de deux, à bord du bateau à vapeur *le Pirate*, stationnant à la levée et prêt à remonter la rivière Rouge.

Après les avoir convenablement installés à bord et lorsque le bateau fut en marche, il vint avec cet air d'activité qui le caractérisait se promener autour d'eux pour les passer en revue. S'arrêtant en face de Tom, qui avait mis pour la vente son plus bel habit de drap, une chemise bien empesée et ses bottes luisantes, il lui adressa d'un ton bref les paroles suivantes :

— Levez-vous !

Tom se leva.

—Otez cette cravate ! Et comme Tom, embarrassé par ses chaînes, se disposait à obéir, il vint à son aide en la lui arrachant d'une main brutale et la mettant dans sa poche.

Legris se dirigea ensuite vers la malle de Tom qu'il avait déjà saccagée, et en tirant un vieux pantalon et un habit usé que Tom avait coutume de mettre pour ses travaux dans l'écurie, il lui dit en lui ôtant ses menotes et lui montrant un espace vide entre les caisses :

— Entrez là et revêtez-moi cela !

Tom obéit et revint au bout d'un instant.

— Otez vos bottes, dit M. Legris.

Tom obéit.

— Maintenant, dit Legris, en lui jetant une paire de grossiers et forts souliers comme en portent les esclaves, mettez cela.

Dans ce brusque changement de toilette, Tom n'avait pas oublié sa chère Bible. Heureusement pour lui, car M. Legris, après lui avoir remis les menottes, procéda à une minutieuse inspection des poches de l'habit que Tom venait de quitter. Il en tira un foulard qu'il mit dans sa propre poche ; puis diverses bagatelles auxquelles Tom attachait beaucoup de prix parce qu'elles avaient servi à amuser Eva ; M. Legris les regarda en faisant entendre un grognement de mépris et les jeta par-dessus son épaule dans la rivière.

Il trouva le livre d'hymnes méthodistes que Tom avait oublié dans sa précipitation.

— Hum ! vous êtes dévot, j'en suis sûr. Quel est votre nom ? Vous appartenez à une église, eh ?

— Oui, massa, dit Tom avec fermeté.

—Bien, je vous ferai passer cela. Je ne veux dans ma plantation aucun de ces nègres qui pérorent, prient et chantent ; souvenez-vous de cela. Faites attention à vous, dit-il en frap-

pant du pied et en lançant au pauvre Tom un farouche regard de son œil gris ; c'est moi maintenant qui suis votre église, entendez-vous ! Vous m'appartenez et devez faire ce que je veux.

Quelque chose à l'intérieur de Tom lui répondit NON, et comme répétés par une voix invisible, il entendit retentir ces mots d'une vieille prophétie qu'Eva lui avait lus bien souvent : « Ne crains rien, car je t'ai racheté. Je t'ai appelé de mon nom. Tu es A MOI. »

Mais Simon Legris n'entendit aucune voix. Cette voix est une de celles qu'il n'entendra jamais. Il regarda pendant quelque temps la figure désespérée de Tom et s'éloigna. Il emporta la malle de Tom, qui contenait une très-propre et très-abondante garderobe, sur l'avant du bateau, où elle fut à l'instant entourée par les divers matelots du bateau. A leur grande hilarité, et aux dépens des nègres qui veulent trancher du gentleman, les divers articles furent vendus aux uns et aux autres, et la malle vide mise aux enchères. C'était, pensaient-ils, une bonne plaisanterie ; ils s'égayèrent de la figure que faisait le pauvre Tom, en voyant ainsi la dispersion de ses effets ; l'adjudication de la malle leur sembla plus amusante encore que tout le reste et donna lieu à une infinité de traits d'esprit.

Cette petite affaire terminée, Simon revint en toute hâte vers sa propriété.

—Eh bien ! Tom, je viens de vous débarrasser de votre surcroît de bagage, vous voyez. Prenez bien soin de vos habits. Il se passera quelque temps avant que vous en ayez d'autres. J'ai un talent particulier pour rendre les nègres soigneux. Sur ma plantation un habillement doit durer une année.

Simon se dirigea vers l'endroit où était assise Emmeline, enchaînée à une autre femme.

— Allons, ma chère, dit-il en lui prenant le menton, reprenez votre gaîté.

Le regard d'horreur et d'aversion que lui lança involontairement la jeune fille n'échappa pas à son œil perçant. Il fronça le sourcil avec colère.

Point de vos airs farouches, ma fille ! vous devez avoir l'air aimable lorsque je vous parle, entendez-vous. Et vous, vieille sorcière, jaune comme la lune, dit-il en poussant la mulâtresse à laquelle Emmeline était enchaînée, tâchez de prendre un autre visage. Je veux que vous me regardiez en face, vous dis-je !

—Je m'adresse à vous tous, dit-il en se reculant de quelques pas, regardez-moi, regardez-moi donc en face, dans le blanc

des yeux, allons ! dit-il en frappant du pied à chaque pause.

Comme par fascination, tous les yeux se portèrent sur l'œil étincelant et verdâtre de Simon.

— Et maintenant, dit-il en fermant son poing énorme qui ressemblait quelque peu à un marteau de forgeron, voyez-vous ce poing ? pesez-le, dit-il en l'abaissant sur la main de Tom. Regardez ces os-là. Eh bien ! je vous assure que ce poing est devenu dur comme du fer en abattant des nègres. Je n'ai jamais rencontré de nègres que je ne pusse abattre d'un seul coup, dit-il en approchant son poing si près de la figure de Tom, que celui-ci cligna les yeux et recula. Je n'emploie jamais de vos misérables surveillans ; je fais ma surveillance moi-même, et je vous assure qu'elle est bien faite. Il faut que chacun de vous soit debout et marche droit et vite, aussitôt que je parle. C'est la seule manière de marcher avec moi. Vous ne trouverez en moi aucun endroit faible. Ainsi, attention à vous ! car je serai sans pitié.

Les femmes osaient à peine respirer, et toute la bande frappée de terreur baissait la tête d'un air morne. Simon tourna sur ses talons et se dirigea vers la cantine pour prendre un verre d'eau-de-vie.

— Voilà la façon dont je débute avec mes nègres, dit-il à un homme à l'air distingué qui se trouvait à côté de lui pendant qu'il débitait son étrange harangue. Mon système est de commencer vigoureusement, afin qu'ils sachent tout d'abord ce qu'ils ont à attendre.

En vérité ! dit l'étranger en le considérant avec la curiosité d'un naturaliste qui étudie quelque phénomène extraordinaire.

— Oui, vraiment ! Je ne suis pas un de vos planteurs gentlemen aux mains blanches comme le lis, qui se laissent tromper et voler par de misérables surveillans. Tâtez plutôt mes articulations ; voyez mon poing. La chair qui les recouvre est devenue dure comme la pierre à force de s'exercer sur les nègres. Tâtez donc !

L'étranger posa son doigt sur le bras en question et dit avec simplicité :

— Passablement dur, en effet ; et je suppose, ajouta-t-il, que la pratique a rendu votre cœur tout aussi dur.

— Oh ! assurément, je puis le dire, dit Simon avec un franc éclat de rire. J'avoue que je possède aussi peu de sensibilité que qui que ce soit. Personne ne me fait aller, je vous l'assure. Les nègres ne me mettent dedans ni avec leurs criailleries ni avec leurs caresses, c'est un fait.

— Vous avez-là un joli lot.

— C'est vrai. Voilà ce Tom, surtout, que l'on m'a donné pour un sujet extraordinaire. Je l'ai payé un peu cher, ayant l'intention d'en faire un cocher ou un directeur de travaux. Seulement il aura à se défaire des habitudes qu'il a prises en se voyant traité comme les nègres ne devraient jamais l'être, et ce sera un sujet de premier ordre. Quant à la femme jaune, j'ai bien peur d'avoir été volé. Je crois qu'elle est malade; mais après tout j'en tirerai parti; elle peut encore durer un an ou deux. Je n'ai pas pour système de ménager les nègres. Les user et en acheter d'autres, voilà ma devise. Cela donne moins d'embarras, et je suis persuadé qu'en fin de compte on en est quitte à meilleur marché. Et Simon but à petites gorgées son verre d'eau-de-vie.

— Et combien durent-ils généralement? demanda l'étranger.

— Ma foi, je ne sais trop; cela dépend de leur constitution. Les gaillards robustes durent de six à sept ans; les faibles ont leur compte réglé au bout de deux ou trois ans. Dans les commencemens de mon exploitation, j'avais l'habitude de me donner beaucoup de mal pour les faire durer, en leur donnant des remèdes lorsqu'ils étaient malades, des draps, des couvertures, et que sais-je encore, pour qu'ils fussent dans un état décent et comfortable; mais tout cela ne servait qu'à me faire perdre beaucoup d'argent et à me donner des tracas sans fin. Maintenant, voyez-vous, malades ou bien portans, je les fais marcher droit. Lorsqu'un nègre est mort, j'en achète un autre, et je trouve que de toute manière, c'est beaucoup moins cher et plus commode.

L'étranger tourna le dos et alla s'asseoir auprès d'un gentleman qui avait écouté cette conversation avec une indignation contenue.

— Vous ne devez pas regarder cet homme comme un specimen des planteurs du Sud, lui dit-il.

— J'espère que non, dit le jeune homme avec animation.

— C'est un homme vil, méprisable et brutal, dit le premier.

— Et cependant vos lois soumettent à sa volonté absolue un certain nombre d'êtres humains sans leur accorder une ombre de protection; et, quelque misérable qu'il soit, vous ne pourriez dire qu'il n'en existe pas beaucoup de semblables.

— C'est vrai, dit le premier; mais il y a aussi parmi les planteurs beaucoup d'hommes considérés et humains.

— Je vous l'accorde, reprit le jeune homme, mais, dans mon opinion, c'est vous, hommes considérés et humains, qui êtes responsables des brutalités et des violences que se per-

mettent ces misérables; car, sans votre sanction et votre influence, le système entier ne durerait pas une heure. S'il n'y avait que des planteurs de l'espèce de celui-ci, ajouta-t-il en désignant du doigt Legris qui leur tournait le dos, tout cela disparaîtrait comme une meule jetée à l'eau. C'est votre humanité et le respect dont vous jouissez qui autorisent et protégent sa brutalité.

— Vous avez certainement une haute opinion de ma bonne nature, dit en souriant le planteur; mais je vous engage à ne pas parler si haut, parce que sur ce bateau il y a des gens qui pourraient bien n'être pas tout à fait aussi tolérans que moi pour vos opinions. Vous feriez mieux d'attendre que nous soyons arrivés à ma plantation ; là vous pourrez à votre aise dire de nous tout le mal qu'il vous plaira.

Le jeune gentleman rougit et sourit, et tous deux furent bientôt absorbés dans une partie de tric-trac. Pendant ce temps, une autre conversation avait lieu à l'autre extrémité du bateau entre Emmeline et la mulâtresse à laquelle elle était enchaînée; elles échangeaient entr'elles, comme cela arrive naturellement, quelques particularités de leur histoire.

— A qui apparteniez-vous ? demanda Emmeline.

— Mon maître était M. Ellis, qui demeurait dans la rue de la Levée. Peut-être avez-vous vu la maison.

— Etait-il bon pour vous? demanda Emmeline.

— Oui, la plupart du temps, jusqu'à ce qu'il tombât malade ; il fut malade ensuite pendant plus de six mois et devint terriblement exigeant. Il ne voulait laisser dormir personne, ni jour ni nuit ; il devint si difficile, que personne ne pouvait lui convenir. Il devint de jour en jour plus méchant ; il me faisait veiller toutes les nuits. Je fus bientôt épuisée et ne pus lutter contre le sommeil, et, parce qu'un jour il m'arriva de m'endormir, il entra contre moi dans une terrible colère et me menaça de me vendre au maître le plus dur qu'il pourrait trouver. Il m'avait pourtant promis ma liberté, mais il mourut.

— Aviez-vous des amis, — demanda Emmeline.

— Oui, mon mari; il est serrurier. Massa le louait ordinairement au dehors. On m'a enlevée si promptement, que je n'ai pas même eu le temps de le voir, et j'ai quatre enfans. Oh! mon Dieu! s'écria la pauvre femme en se couvrant le visage de ses mains.

Un instinct naturel porte ordinairement ceux qui viennent d'entendre un récit de douleurs à chercher quelques paroles de consolation. Emmeline désirait bien dire quelque chose, mais elle ne put trouver une parole. Et qu'aurait-elle pu

dire? Comme d'un commun accord, toutes deux évitèrent avec crainte et terreur de parler de l'homme horrible qui était maintenant leur maître.

Assurément les croyances religieuses ont des consolations pour les heures les plus sombres. La mulâtresse était membre d'une église méthodiste, et, quoique peu éclairée, elle avait une piété sincère. Emmeline avait été élevée avec beaucoup plus d'intelligence; elle avait appris à lire et à écrire, et sa pieuse et bonne maîtresse lui avait expliqué la Bible. Cependant, ne serait-ce pas une trop rude épreuve pour le plus ferme chrétien que de se voir ainsi en apparence abandonné de Dieu, sous l'étreinte de la violence brutale? Combien cette épreuve ne doit-elle pas, à plus forte raison, ébranler la foi de ces pauvres enfans du Christ, faibles dans la connaissance et jeunes d'années!

Le bateau s'avançait, chargé de son fret de douleurs, sur le courant rougeâtre et fangeux, à travers les sinueux et abruptes contours de la rivière Rouge. Des yeux attristés jetaient leur regard fatigué sur les bords escarpés d'argile rougeâtre qui fuyaient avec une lugubre monotonie. Le bateau s'arrêta enfin devant une petite ville, et Legris débarqua avec ses esclaves.

CHAPITRE XXXII.

SOMBRES LIEUX.

Les lieux sombres de la terre
sont la demeure de la cruauté.

Tom et ses compagnons se traînaient péniblement derrière une rude voiture, sur une route plus rude encore.

Dans la voiture était assis Simon Legris; les deux femmes, toujours enchaînées l'une à l'autre, étaient placés pêle mêle avec les bagages sur le derrière, et toute la troupe se dirigeait vers la plantation de Simon Legris, qui était à une grande distance.

C'était une route sauvage, abandonnée, dont les sinuosités traversaient tantôt de stériles plaines couvertes de pins à travers lesquels le vent faisait entendre ses gémissemens plaintifs, tantôt des chaussées faites de troncs d'arbres, à travers des marécages, sur le sol humide et spongieux desquels le cyprès élevait son feuillage lugubre et ses rameaux ornés de guirlandes de mousse noire; çà et là on voyait glisser le hideux serpent mocassin à travers les troncs d'arbres et les branches rompues qui pourrissaient dans l'eau.

Ce chemin semblerait triste au voyageur qui, la poche bien garnie et monté sur un bon cheval, le parcourrait pour ses affaires ; combien n'est-il pas plus sauvage et plus sinistre pour l'esclave enchaîné que chaque pas en avant éloigne davantage de ce qu'il aime ?

Voilà ce qu'aurait pensé quiconque eût pu voir l'expression morne et abattue de ces pauvres noirs, la pensive et patiente lassitude avec laquelle leurs tristes yeux se portaient sur les objets qui passaient devant eux dans ce triste voyage.

Simon, au contraire, paraissait content, et, de temps à autre, se réconfortait avec un flacon d'eau-de-vie qu'il tirait de sa poche.

— Allons, dit-il en se retournant et en voyant l'air abattu de ceux qui le suivaient, entonnez-moi une chanson, mes enfans.

Les hommes se regardèrent, et le : Allons ! fut répété avec un claquement du fouet que Legris tenait à la main. Tom commença un hymne méthodiste :

Jérusalem, mon heureuse patrie,
O nom toujours cher à mon cœur,
Quand finiront les tourmens de ma vie ?
Ton doux séjour...

— Tais-toi, vieux noir maudit ! dit Legris en rugissant Crois-tu donc que j'aie besoin de ton infernal méthodisme ? Chantez-moi quelque chose d'amusant. Allons, vite !

Un des autres hommes entonna une de ces chansons dénuées de sens si communes parmi les esclaves :

Massa m'a vu prendre un lapin,
Hier à la brune.
Ah ! qu'il a ri, le vieux coquin !
Voyez-vous la lune ?
Ho ! ho ! ho ! enfans, ho !
Ho ! yo ! hi ! eh ! ho !

Le chanteur semblait se livrer à toutes les fantaisies de l'improvisation, s'attachant principalement à la rime, sans se préoccuper beaucoup de la raison, et toute la troupe reprenait en chœur par intervalles :

Ho ! ho ! ho ! enfans, ho !
Ho ! yo ! hi ! eh ! oh !

Ils chantaient bruyamment et s'efforçaient de paraître gais ; mais ni les gémissemens du désespoir ni les ardentes paroles d'une prière suppliante n'eussent pu, comme les notes de ce chœur sauvage, exprimer une si profonde douleur. On eût dit que ces pauvres cœurs muets, menacés et captifs, se

réfugiaient dans le sanctuaire de la musique et y trouvaient un langage pour exprimer à Dieu les angoisses de leur âme. Il y avait là une prière que Simon ne pouvait comprendre. Il entendait seulement leurs voix bruyantes et se réjouissait : il avait, croyait-il, mis ses nègres en belle humeur.

— Eh bien ! ma petite chérie, dit-il en se tournant vers Emmeline et lui posant la main sur l'épaule, nous voilà bientôt à la maison.

Lorsque Legris grondait et s'emportait, Emmeline était terrifiée ; mais lorsqu'il posait sa main sur elle et lui parlait comme en ce moment elle eût préféré qu'il la frappât. L'expression de ses yeux la faisait défaillir et frissonner. Involontairement elle se pressa contre la mulâtresse, comme si celle-ci eût été sa mère.

— Vous n'avez jamais porté de boucles d'oreille, lui dit-il en lui prenant le bout de sa petite oreille avec ses doigts grossiers.

— Non, massa, dit Emmeline tremblant et baissant les yeux.

— Eh bien ! je vous en donnerai une paire quand nous serons arrivés, si vous êtes une bonne fille. Vous n'avez pas besoin de tant vous effrayer ; je n'ai pas l'intention de vous soumettre à de bien durs travaux. Vous aurez du bon temps avec moi, et vivrez comme une dame — seulement, soyez bonne fille.

Legris avait bu à tel point qu'il devenait presque gracieux. On découvrit alors les clôtures de la plantation. La propriété avait appartenu autrefois à un gentleman opulent et plein de goût qui avait pris beaucoup de soin de son embellissement. Etant mort insolvable, son domaine fut acheté par Legris, sans autre préoccupation que d'en tirer de l'argent ; aussi avait-il maintenant cet air de délabrement et d'abandon, résultat d'une négligence absolue succédant à un soigneux entretien.

La pelouse au-devant de la maison, jadis rase et unie et parsemée çà et là d'arbustes d'agrément, était maintenant couverte d'herbes grossières et entrelacées. Autour de quelques poteaux servant à attacher les chevaux, sur le terrain dépouillé de gazon, gisent des sceaux brisés, des pailles de maïs et d'autres sales débris. Çà et là un jasmin ou un chèvrefeuille niellé pend en lambeaux de quelque colonne d'ornement à demi-renversée. Ce qui fut un vaste et splendide jardin est maintenant entièrement envahi par les herbes sauvages au milieu desquelles quelque plante exotique élève çà et là sa tête oubliée. Ce qui fut une serre n'a plus de fenêtres, et sur ses rayons pourris s'étalent quelques pots à

fleurs oubliés, dont les tiges et les feuilles desséchées indiquent qu'il y eut jadis des plantes.

La voiture roulait sur une allée autrefois sablée, aujourd'hui recouverte d'herbes, sous une splendide avenue d'arbres de Chine dont les formes gracieuses, le feuillage toujours vert semblaient les seules choses que l'abandon n'eût pu détruire ni altérer— semblables à ces nobles esprits dans lesquels la bonté a poussé de si profondes racines, qu'elle y fleurit et devient plus forte au milieu des épreuves de l'adversité et du malheur.

La maison avait été grande et belle. Elle était construite dans le style généralement en usage dans le Sud : une spacieuse verandah à deux étages entourant tout l'édifice, sur laquelle ouvrait chaque porte extérieure et dont l'étage inférieur était supporté par des piliers en brique.

L'habitation avait l'air triste et peu comfortable ; quelques fenêtres étaient fermées par des planches ; d'autres avec des vitres brisées, et des volets qui ne tenaient plus qu'à un seul gond. Tout enfin annonçait une grossière négligence et le mépris le plus profond de tout espèce de comfort.

Des morceaux de planches, de la paille, de vieux tonneaux défoncés et de vieilles caisses brisées, gisaient de toutes parts. Trois ou quatre chiens à la mine féroce, attirés par le bruit de la voiture, se précipitèrent au devant des voyageurs, et les nègres déguenillés qui les suivaient eurent toutes les peines du monde à les empêcher de se jeter sur Tom et ses compagnons.

—Vous voyez ce qui vous attend ! dit Legris en caressant ses chiens avec satisfaction et se tournant vers Tom et ses compagnons—vous voyez ce qui vous attend, si jamais vous essayez de vous enfuir. Ces chiens ont été dressés à la chasse des nègres, et ils dévoreraient l'un de vous tout aussi aisément que leur souper. Ainsi, prenez garde à vous. Eh bien ! Sambo, dit il en s'adressant à un nègre en haillons dont le chapeau n'avait plus vestiges de bords, et qui se montrait fort obséquieux, comment les choses ont-elles marché en mon absence ?

— Parfaitement, massa.

—Quimbo, dit Legris à un autre, qui se montrait fort empressé d'attirer son attention, vous vous êtes souvenu de mes recommandations ?

— Je le crois bien ! massa, vous verrez.

Ces deux nègres étaient les principaux esclaves de la plantation. Legris les avait dressés à la sauvagerie et à la brutalité aussi systématiquement que ses boule-dogues, et par une longue pratique les avait rendus aussi féroces que

ces animaux. On a remarqué souvent que les surveillans nègres étaient toujours plus tyranniques et plus cruels que les blancs, et on a fait valoir cette remarque contre la race africaine. Cela vient tout simplement de ce que le noir a été plus écrasé, plus avili que le blanc. Il én est de la race noire comme de toute race opprimée. L'esclave se montre toujours un tyran lorsqu'il a la chance de le devenir.

Legris, comme quelques potentats dont nous parle l'histoire, gouvernait sa plantation par l'antagonisme des forces contraires. Sambo et Quimbo se haïssaient cordialement; les autres esclaves les haïssaient l'un et l'autre du fond du cœur. Se servant tour à tour des uns et des autres, Legris était sûr d'être toujours parfaitement informé de tout ce qui se passait dans la plantation.

Nul ne peut vivre en dehors de toute communication sociale : Legris encourageait donc chez ses deux noirs satellites une sorte de familiarité grossière — familiarité qui, cependant, pouvait, à un moment donné, devenir pour l'un et l'autre une source de désagrémens; car à la plus légère provocation, l'un était toujours prêt, au moindre signe, à se faire sur l'autre le ministre de la vengeance du maître.

Lorsqu'ils étaient ainsi debout à côté de Legris, ils semblaient une preuve vivante de cette vérité que les hommes abrutis sont plus vils que les animaux. Leurs traits rudes, sombres et grossiers, leurs yeux se lançant mutuellement un regard d'envie; leurs intonations barbares, gutturales, qui n'avaient rien de la voix humaine; leurs vêtemens déchirés flottant au vent, étaient en parfaite harmonie avec l'apparence sordide et délabrée de tout ce qui les entourait.

— Allons, Sambo, dit Legris, conduisez ces garçons dans leur quartier; voici une fille que j'ai achetée pour vous, dit-il en séparant d'Emmeline la mulâtresse et la poussant vers lui. Je vous avais promis de vous en amener une, vous savez.

La femme tressaillit à ces mots, et se reculant vivement:

—Oh! massa! j'ai laissé mon vieil homme à la Nouvelle-Orléans.

— Qu'est-ce que cela? ne vous en faudra-t-il pas un ici? Point de paroles, et marchez! dit Legris en levant son fouet.

— Et vous, madame, dit-il à Emmeline, entrez avec moi.

Une sombre et sauvage figure se montra un moment à une fenêtre de la maison, et lorsque Legris ouvrit la porte, une voix de femme prononça quelques paroles d'un ton bref et impérieux. Tom, qui suivait des yeux Emmeline avec un sym-

pathique intérêt au moment où elle entra dans la maison, remarqua cette particularité et entendit Legris répondre avec colère : Taisez-vous ! je ferai ce qu'il me plaira.

Tom n'en entendit pas davantage, car il suivit Sambo aux quartiers. Ce que l'on appelait les quartiers était une espèce de petite rue formée par deux files de huttes grossières situées à une assez grande distance de la maison. Elles avaient un aspect triste et désolé. Tom sentit son cœur lui manquer en les voyant. Il s'était bercé de l'espoir consolant d'avoir une case, grossière à la vérité, mais qu'il eût pu rendre propre et calme, avec une planche pour placer sa Bible, et où il trouverait un lieu de solitude et de repos après ses travaux. Il regarda dans plusieurs ; c'étaient des cellules entièrement vides, n'ayant pour tout ameublement qu'un tas de paille souillée d'immondices, étendue en désordre sur le plancher, qui n'était autre que le sol nu foulé et durci par le piétinement d'une infinité de malheureux.

— Laquelle de ces cases sera la mienne ? demanda-t-il humblement à Sambo.

— Je n'en sais rien. Vous pouvez entrer dans celle-ci, je suppose, dit Sambo. Je crois qu'il y a encore de la place. Il y a déjà un tas de nègres dans chacune ; je ne sais vraiment pas comment j'en pourrai loger davantage.

. . . .

Il était tard dans la soirée quand les esclaves harassés regagnèrent les huttes — hommes et femmes — les vêtemens souillés et en lambeaux, l'air triste et sombre, et paraissant fort peu disposés à accueillir les nouveaux venus. Aucun son agréable ne se faisait entendre dans ce petit village ; des voix rauques et gutturales se disputaient à l'entour des moulins à bras où ils étaient obligés de moudre leur maïs avant d'en préparer le gâteau qui devait seul former le souper. Depuis le point du jour ils avaient travaillé dans les champs, sous le fouet du surveillant. Car on était alors dans la saison des chaleurs, au moment de la récolte, et aucun moyen n'était négligé pour tirer de chaque nègre le plus de travail possible. Vraiment, dit le nonchalant flaneur, cueillir du coton n'est pas besogne si rude. Vous le croyez ! Ce n'est pas non plus une chose fort désagréable de sentir tomber une goutte d'eau sur sa tête ; et cependant la plus cruelle torture de l'inquisition consistait à faire tomber cette eau goutte à goutte, de moment en moment, à la même place, avec une désespérante monotonie. Le travail le moins pénible le devient lorsqu'il le faut accomplir sans relâche, avec une invariable, accablante régularité, et la conscience de l'impossibilité de s'y soustraire. Tom cherchait en vain

dans la troupe qui passait près de lui une physionomie sympathique. Il ne voyait que des hommes chagrins, refrognés, abrutis, et des femmes faibles, découragées—ou des femmes qui n'étaient pas des femmes — les forts repoussant les faibles—l'égoïsme grossier et illimité d'êtres humains dont on ne pourrait attendre ni rien désirer de bon, et qui, traités comme des brutes sous tous les rapports, étaient tombés au niveau des brutes. Le bruit des moulins à bras se prolongea fort avant dans la nuit, car ils étaient peu nombreux comparativement à la quantité des esclaves, et les plus faibles et les plus fatigués étaient repoussés par les autres, et ne pouvaient arriver que les derniers.

—Eh! vous! dit Sambo en s'approchant de la mulâtresse, et jetant devant elle un sac de maïs, comment diable vous nommez-vous?

— Lucy, dit la femme.

— Eh bien! Lucy, vous êtes ma femme maintenant. Vous allez moudre ce maïs et me préparer mon souper, entendez-vous!

— Je ne suis pas votre femme et je ne veux pas l'être, répondit-elle avec le courage soudain et irrité du désespoir. Retirez-vous!

— Je vais vous faire sentir ceci, alors, dit Sambo, en levant le pied d'un air menaçant.

— Vous pouvez me tuer, si vous le voulez; le plus tôt sera le mieux! Je voudrais être morte, dit-elle.

— Vous allez endommager les noirs par vos mauvais traitemens, Sambo, je le dirai à massa, dit Quimbo, qui occupait le moulin après en avoir brutalement écarté deux ou trois femmes, accablées de fatigue, qui attendaient leur tour.

— Et moi, je lui dirai que vous empêchez les femmes de se servir du moulin, vieux nègre! dit Sambo. Vous devriez attendre votre tour.

Tom avait faim après un si fatigant voyage. Il se sentait défaillir de besoin.

— Voilà pour vous! dit Quimbo en lui jetant un sac grossier qui contenait une mesure de maïs. Attrapez cela, nègre, et ménagez-le, car vous n'en recevrez pas d'autre cette semaine.

Tom attendit fort tard pour avoir une place à un moulin; puis ému par l'extrême lassitude des deux femmes qu'il voyait essayer de moudre leur maïs, il le broya pour elles, ranima le feu à demi-éteint sur lequel beaucoup avaient fait cuire leur gâteau avant lui, et s'occupa ensuite de son propre souper.

C'était une œuvre toute nouvelle en ce lieu qu'un acte de

charité, si faible qu'il fût ; le cœur de ces malheureuses en fut touché, une expression de gratitude féminine se peignit sur leurs rudes visages. Elles pétrirent son gâteau et veillèrent à la cuisson, tandis que Tom s'asseyait à la lueur du feu et tirait sa Bible — car il avait besoin de consolations.

— Qu'est-ce que cela ? dit une des femmes.

— Une Bible, dit Tom.

— Bon Dieu ! je n'en ai pas vu depuis que j'ai quitté le Kentucky.

— Vous avez été élevée dans le Kentucky ? demanda Tom avec intérêt.

— Oui, et bien élevée, encore ; je ne me serais jamais attendue à en venir là, dit la femme en soupirant.

— Qu'est-ce donc que ce livre ? demanda l'autre femme.

— Eh bien ! c'est la Bible.

— Dieu ! qu'est-ce que c'est que la Bible ? dit la femme.

— Comment ! vous n'en avez jamais entendu parler ? dit l'autre femme. Je l'entendais quelquefois lire à missis, dans le Kentucky ; mais, hélas ! ici, l'on entend que menaces et juremens.

— Lisez donc un peu, dit la première femme avec curiosité, en voyant Tom la parcourir attentivement.

Tom lut : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes pésamment chargés, et je vous donnerai le repos. »

— Voilà de bien bonnes paroles, dit la femme. Qui les a dites ?

— Le Seigneur, répondit Tom.

— Je voudrais bien savoir où le trouver, dit la femme ; j'irais, car il me semble que je ne trouverai plus le repos. Tout mon corps me fait mal, et j'ai continuellement le frisson, et Sambo est toujours à me montrer les dents parce que je ne cueille pas assez vite le coton. Le soir, il est plus de minuit avant que j'aie pu préparer mon souper, et à peine ai-je eu le temps de fermer les yeux que j'entends le cornet sonner le lever. Si je savais où est le Seigneur, je le lui dirais.

— Il est ici, il est partout, dit Tom.

— Dieu ! vous ne me ferez pas croire cela ! je sais que le Seigneur n'est pas ici, dit la femme. Mais à quoi sert de tant parler ? Je vais m'étendre et dormir pendant que je le peux.

Les femmes se retirèrent dans leurs cases, et Tom demeura seul près du feu qui se mourait et jetait sur sa figure des reflets rougeâtres.

Bientôt la lune au front d'argent se leva dans le ciel empourpré, et rayonna, calme et silencieuse comme le regard de Dieu, sur ce tableau de douleur et d'oppression. Sa douce

lumière tombait sur le pauvre noir solitaire, assis, les bras croisés, et sa Bible sur ses genoux.

— Dieu est-il ICI ? se demanda le pauvre Tom. Ah ! comment serait-il possible au cœur naïf et ignorant de conserver inébranlablement sa foi en face de cette oppression atroce, de cette flagrante et victorieuse iniquité ? Dans ce simple cœur s'élève un terrible combat : le sentiment accablant de l'injustice, la perspective de toute une vie de misère et de douleurs, le naufrage de toutes ses espérances passées, flottant devant ses yeux, comme les cadavres d'une femme, d'un enfant, d'un ami surnageant au-dessus de la vague sombre, et apparaissant au regard du marin qui va disparaître dans l'abîme. Ah ! était-il aisé pour lui de croire fermement ce grand mot d'ordre du dogme chrétien : « Dieu EXISTE, et il est le RÉMUNÉRATEUR de ceux qui le cherchent avec diligence ? »

Tom se leva découragé et se dirigea en trébuchant vers la case qui lui avait été assignée. Le sol était déjà jonché de dormeurs fatigués, et l'air corrompu qui s'en exhalait le fit presque reculer. Mais la rosée de la nuit était froide et il tombait de lassitude; s'enveloppant d'une couverture en lambeaux qui composait son lit, il s'étendit sur la paille et s'endormit.

Dans ses rêves, il lui sembla entendre une douce voix : il était assis sur le banc mousseux du jardin auprès du lac Pontchartrain, et Eva, avec ses yeux profonds fixés sur lui, faisait la lecture de la Bible ; il entendit ces mots :

« Quand tu passeras à travers les eaux je serai avec toi, et les flots ne te submergeront point; lorsque tu passeras à travers le feu, il ne te brûlera point, et les flammes n'auront aucune prise sur toi; car je suis le Seigneur ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Sauveur. »

Peu à peu ces paroles devinrent moins distinctes et semblèrent se fondre dans une divine mélodie ; l'enfant releva ses yeux profonds, les fixa sur lui avec tendresse, et il sentit comme un rayon de chaleur et de consolation pénétrer dans son cœur. Puis, comme enlevée par la divine harmonie, elle lui sembla s'envoler sur des ailes brillantes d'où retombaient des étincelles et des paillettes d'or semblables aux étoiles, et elle disparut.

Tom s'éveilla. Etait-ce un songe ? Prenons-le pour tel. Mais qui pourrait dire que ce jeune et doux esprit qui pendant la vie s'était montré si ardent à consoler et à soulager les malheureux, n'eût pas reçu de Dieu la mission de leur rendre les mêmes services après sa mort ?

Ne dit-on pas, croyance étrange !
Qu'autour de nos fronts abattus
Voltige, sur des ailes d'ange,
L'âme de ceux qui ne sont plus ?

CHAPITRE XXXIII.

CASSY.

Il ne fallut à Tom que peu de temps pour se familiariser avec tout ce qu'il devait craindre ou espérer dans ce nouveau genre de vie. Il était ouvrier habile et heureux dans tout ce qu'il entreprenait ; par habitude autant que par principe, il était prompt et fidèle. D'un caractère calme et doux, il espérait par des efforts incessans détourner de lui une partie des maux attachés à sa condition. La vue de tant de misère et de mauvais traitemens lui causait une profonde affliction ; mais il résolut de poursuivre sa tâche avec une patience chrétienne, mettant sa confiance en Celui qui juge dans sa sagesse, sans renoncer à l'espoir que quelque moyen de délivrance pouvait encore s'offrir à lui.

Legris remarquait avec satisfaction les rares qualités de Tom ; il le considérait comme un de ses plus précieux ouvriers, et cependant il éprouvait à son égard une secrète antipathie — l'antipathie du bien pour le mal. Il s'apercevait parfaitement que lorsqu'il lui arrivait d'exercer des actes de brutalité et de violence contre les faibles, Tom le remarquait ; car l'atmosphère de l'opinion est si subtile, qu'elle peut se faire sentir sans paroles, et l'opinion d'un esclave même peut souvent être désagréable au maître. En diverses circonstances, Tom avait manifesté pour ses compagnons d'esclavage une tendresse de sentimens, une commisération étranges et toutes nouvelles pour eux, et que Legris voyait d'un œil jaloux. Il avait acheté Tom dans le dessein d'en faire une espèce d'intendant auquel il eût pu confier ses affaires pendant de courtes absences, et, dans sa pensée, la première, la seconde et la troisième qualité de l'emploi étaient la dureté. Legris s'imaginait d'ailleurs que Tom n'ayant jusqu'à ce jour opposé aucune résistance à ses volontés, il parviendrait à l'endurcir ; et, quelques semaines après l'arrivée de Tom, il résolut de commencer son éducation.

Un matin que tout le monde était passé en revue avant le travail des champs, Tom remarqua avec surprise une nouvelle venue dont l'aspect attira son attention. C'était une femme d'une taille élevée et élancée, aux extrémités d'une finesse remarquable, vêtue avec propreté et même avec élé-

gance. Elle pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans ; sa physionomie était de celles qu'on ne peut oublier dès qu'on les a vues. Un coup d'œil jeté sur elle donnait l'idée d'une étrange, douloureuse et romanesque histoire. Son front était élevé, et l'orbite de ses sourcils dessinée avec une pureté admirable. Son nez aquilin et bien fait, sa bouche finement découpée, les gracieux contours de sa tête et de son cou témoignaient de sa beauté passée ; mais sur son visage sillonné de rides profondes creusées par la douleur se lisait une altière et amère résignation ; elle avait le teint jaune et maladif, les joues creuses, les traits anguleux, et était d'une excessive pâleur. Ce qu'il y avait de plus remarquable en elle, c'étaient ses grands yeux du noir le plus prononcé, recouverts de longs cils également noirs, et dont l'expression reflétait un sauvage et triste désespoir. Dans chaque ligne de ses traits, dans chaque sinuosité de ses lèvres, dans chaque mouvement de son corps, se montraient l'orgueil et le défi ; mais dans son regard on lisait une angoisse profonde, une douleur incurable, qui contrastaient horriblement avec le dédain et l'orgueil de son attitude.

D'où venait-elle ? qui était-elle ? Tom n'en savait rien. Il l'aperçut le premier, marchant à côté de lui, droite et fière, dans les vapeurs grises du matin. Mais les autres esclaves la connaissaient ; les regards et les têtes se tournèrent vers elle, et une joie sourde et contenue, mais apparente, se manifesta parmi les misérables en haillons et affamés qui l'entouraient.

— Enfin l'y voilà arrivée ! j'en suis enchanté, dit l'un.

— Hi ! hi ! hi ! dit un autre, vous allez voir comme c'est bon, miss...

— Nous la verrons à l'ouvrage.

— Je voudrais bien savoir si elle recevra le fouet, comme nous, ce soir.

— Cela m'amuserait de la voir se mettre à genoux pour être fouettée, dit un autre.

La femme ne faisait pas la moindre attention à ces sarcasmes, et marchait avec autant de fierté courroucée et de dédain que si elle n'eût rien entendu. Tom avait toujours vécu parmi des gens bien élevés et distingués, et il n'eût pas de peine à deviner, à son air et à sa démarche, qu'elle appartenait à cette classe. Mais comment était-elle tombée en cet état de dégradation et de misère, c'est ce qu'il n'eût pu dire. La femme ne le regarda pas, ne lui adressa pas la parole, bien que pendant tout le trajet de l'habitation aux champs elle marchât à côté de lui.

Tom s'occupa aussitôt de son travail ; mais comme la

femme se trouvait peu éloignée de lui, de temps à autre il jetait sur elle un regard furtif pendant qu'elle travaillait. Il remarqua en elle du premier coup d'œil une adresse naturelle, une dextérité qui lui rendaient la tâche plus facile qu'à beaucoup d'autres. Elle recueillait le coton très-vite et très-proprement, toujours avec un grand air de dédain, comme si elle méprisait à la fois ce genre de travail et l'humiliation qui lui était imposée.

Dans le courant de la journée, Tom se trouva travaillant à côté de la mulâtresse qui avait été achetée dans le même lot que lui. Elle tait évidemment très-souffrante, et Tom l'entendit souvent murmurer des prières pendant qu'elle tremblait, frissonnait et semblait sur le point de s'évanouir. Tom s'approchant d'elle en silence, mit dans son panier plusieurs poignées de coton qu'il retirait du sien.

— Oh ! ne faites pas cela, ne faites pas cela ! dit la femme avec surprise.. Cela vous attirera des désagrémens.

Au même instant parut Sambo. Il semblait avoir contre cette femme une aversion toute particulière. Brandissant son fouet, il lui dit d'un ton brusque et guttural : Que faites-vous, Lucy ? vous vous amusez, hein ! Puis, joignant l'action à la parole, il lui lança un coup de pied et frappa Tom au visage avec son fouet.

Tom reprit sa tâche en silence ; mais la femme arrivée au dernier degré d'épuisement s'évanouit.

— Je vais la faire revenir, dit le surveillant avec un rire brutal. Je vais lui administrer un remède plus efficace que le camphre. Et prenant une grosse épingle sur la manche de sa veste, il l'enfonça jusqu'à la tête dans les chairs. La femme poussa un gémissement et se leva à moitié : Allons, levez-vous, brute, et travaillez, ou je vous ferai voir un autre tour de ma façon.

La femme sembla animée pour un moment d'une énergie surnaturelle, et se remit au travail avec l'ardeur du désespoir.

— Ayez soin de continuer ainsi, lui dit-il, ou ce soir je vous ferai désirer d'être morte, je vous le promets.

— C'est ce que je désire maintenant ! murmura-t-elle. Tom l'entendit ; puis elle ajouta : O Seigneur, combien ai-je encore à souffrir ? ô Seigneur, pourquoi ne me secourez-vous pas ?

Sans songer aux mauvais traitemens auxquels il s'exposait, Tom s'avança de nouveau vers la pauvre femme et versa tout le contenu de son sac dans celui de Lucy.

— Oh ! non, non ! dit-elle, vous ne savez pas ce qu'ils peuvent vous faire pour cela !

— Je le peux supporter mieux que vous, dit Tom, puis il retourna à sa place ; cet incident n'avait duré que quelques minutes.

Soudain la femme étrangère dont nous avons tracé le portrait, et qui, en travaillant s'était rapprochée suffisamment pour entendre les dernières paroles de Tom, leva ses grands yeux noirs qu'elle fixa sur lui pendant une seconde ; puis prenant dans son panier une quantité de coton elle le mit dans celui de Tom.

— Vous ne savez pas dans quel lieu vous êtes, dit-elle ; autrement vous n'auriez pas fait ce que vous venez de faire. Quand vous y aurez demeuré un mois, vous ne songerez plus à aider les autres ; vous aurez bien de la peine à protéger votre propre peau.

— Que Dieu me protége, missis, dit Tom en employant envers sa compagne de travail les formes respectueuses dont il avait pris l'habitude chez les personnes distinguées qu'il avait servies.

— Dieu ne visite jamais cet endroit, reprit-elle avec amertume. Puis elle se remit au travail avec une agilité merveilleuse et le même sourire de dédain crispa de nouveau ses lèvres.

Mais ce qu'elle venait de faire n'avait pas échappé au conducteur des travaux, qui accourut sur elle en brandissant son fouet.

— Comment ! comment ! s'écria-t-il d'un air de triomphe, vous aussi perdez votre temps ! Avancez ! vous êtes sous mes ordres maintenant ; faites attention à vous, ou gare le fouet !

Un regard semblable à l'éclair qui se détache du nuage, brilla dans les yeux noirs de la jeune femme ; et se retournant la lèvre frémissante, les narines dilatées, elle se redressa de toute sa hauteur et fixa sur le conducteur ses yeux pleins de rage et de mépris.

— Chien, lui cria-t-elle, touchez-moi si vous l'osez ! j'ai assez de pouvoir pour vous faire déchirer par les chiens, brûler vivant, hacher en morceaux ! Je n'ai qu'un mot à dire !

— Que diable faites-vous donc ici, alors ? reprit l'homme évidemment intimidé et reculant de quelques pas. Je n'avais pas l'intention de vous faire de mal, miss Cassy !

— Tenez-vous à distance, alors ! dit la jeune femme. Et dans le fait il ne demandait pas mieux. Feignant d'avoir quelque chose à faire à l'autre bout du champ, il s'éloigna d'un pas rapide.

La jeune femme se remit aussitôt à l'ouvrage avec une

agilité qui plongeait Tom dans l'étonnement. Elle semblait douée d'une dextérité magique. Avant la fin du jour son panièr était rempli, foulé, et cependant plusieurs fois elle en avait jeté largement dans celui de Tom. Longtemps après le coucher du soleil, toute la bande, harrassée de fatigue, s'avança, le panier sur la tête, vers les bâtimens destinés à emmagasiner et à peser le coton. Legris se trouvait là, conversant vivement avec les deux surveillans.

— Ce diable de Tom nous donnera fameusement d'embarras. Il n'a fait que mettre du coton dans le panier de Lucy; si massa n'y prend garde, il est capable de persuader aux nègres qu'ils sont maltraités, dit Sambo.

— Ah! oui le maudit noir! dit Legris; il va falloir le dresser, n'est-ce pas, mes enfans?

Les deux nègres grimacèrent un rire de satisfaction.

— Oui! oui! laissons massa Legris le dresser; le diable ne s'en acquitterait pas mieux, dit Quimbo.

— Eh bien! mes enfans, le meilleur moyen est de lui donner le fouet jusqu'à ce qu'il ait renoncé à ses idées. Dressez-le ainsi.

— Oh! massa aura fort à faire pour obtenir cela de lui.

— Il le faudra pourtant bien, dit Legris en roulant une chique de tabac dans sa bouche.

— Maintenant, il y a encore cette Lucy, la plus méchante, la plus affreuse guenon de l'établissement, poursuivit Sambo.

— Prenez garde, Sam, je commence à deviner le motif qui vous fait détester Lucy.

— Massa sait bien qu'elle s'est révoltée contre ses ordres: elle n'a pas voulu de moi lorsque massa le lui commandait.

— Elle sera fouettée pour cela, dit Legris en crachant; seulement l'ouvrage presse si fort, qu'il ne me semble pas convenable de le faire en ce moment. Elle est si délicate, et ces filles-là se font tuer plutôt que de céder.

— Bien, mais Lucy est réellement une incorrigible paresseuse; elle ne veut rien faire—et c'est Tom qui a cueilli le coton pour elle.

— Ah! vraiment, Tom a fait cela. Eh bien! alors, Tom aura le plaisir de la fouetter. Ce sera pour lui un exercice utile, et je ne crains pas qu'il la frappe aussi rudement que vous, diables que vous êtes.

— Ho! ho! ha! ha! ha! firent en riant les deux misérables justifiant admirablement par leurs accens diaboliques l'épithète dont Legris venait de les gratifier.

—Bien, massa, mais Tom et miss Cassy et quelques autres

encore eût rempli le panier de Lucy. Il pèsera le poids, assurément.

— *Je vais peser moi-même*, dit Legris.

Les deux conducteurs recommencèrent leurs rires diaboliques.

—Ainsi, ajouta-t-il, miss Cassy a accompli sa tâche.

— Elle cueille le coton comme le diable et ses anges.

— Elle les a tous dans le corps, je crois, dit Legris; et prononçant un horrible juron, il entra dans la salle du pesage.

. . . .

Fatigués, tristes, abattus, les esclaves entrèrent à tour de rôle, et présentèrent avec crainte leur panier à la balance.

Legris marquait le poids sur une ardoise où se trouvait une liste de noms.

Le panier de Tom fut pesé et approuvé; il attendait avec anxiété si celui de la femme qu'il avait secourue serait aussi approuvé.

Tremblante de faiblesse, elle s'avança d'un pas chancelant et remit son panier. Il pesait le poids. Legris put s'en convaincre ; mais, affectant la colère, il dit :

— Eh quoi! bête paresseuse, encore à court ! Rangez-vous de côté, vous allez avoir votre affaire à l'instant !

La femme poussa un gémissement désespéré et s'assit sur une planche.

La personne qu'on avait appelée miss Cassy s'avança ensuite, et d'un air hautain et dédaigneux, elle présenta son panier. Legris la regardait d'un air curieux et moqueur.

Elle fixa hardiment sur lui ses grands yeux noirs, ses lèvres s'agitèrent légèrement, et elle prononça quelques paroles en français. Que dit-elle ? Nul ne le sut, mais le visage de Legris prit une expression satanique : il leva la main comme pour la frapper, — geste auquel elle ne répondit que par un regard de mépris hautain et dédaigneux, puis lui tourna le dos et s'éloigna.

— Maintenant, dit Legris, approchez, Tom. Vous savez que je ne vous ai pas acheté pour un travail ordinaire. J'entends vous donner de l'avancement et faire de vous un conducteur. Vous allez dès ce soir entrer dans vos fonctions. Vous allez administrer le fouet à cette femme; vous en avez assez vu là-dessus pour savoir comment vous y prendre.

— Je demande pardon à massa, dit Tom. J'espère que massa ne voudra pas m'occuper à cela ; je n'y suis pas habitué, je ne l'ai jamais fait, — je ne pourrais le faire, — c'est impossible.

— Vous apprendrez ici bien autre chose que vous ne savez

pas, avant que j'en aie fini avec vous, dit Legris en lui appliquant sur la joue un grand conp de lanière de cuir, accompagné de plusieurs autres.

— Eh bien ! dit-il en s'arrêtant ponr respirer, me direz-vous maintenant que vous ne pouvez faire cela ?

— Oui, massa, dit Tom on essuyant avec sa main le sang qui ruisselait sur sa figure. Je travaillerai la nuit et le jour, tant que je vivrai et tant que j'aurai de forces ; mais je ne puis croire que ce que vous me demandez soit juste, et *jamais* je ne le ferai, massa, *jamais*.

La voix remarquablement douce et égale de Tom, ses manières respectueuses avaient fait penser à Legris qu'il était lâche et qu'on en viendrait aisément à bout. Quand il prononça ces dernières paroles, un frisson d'étonnement parcourut tous les assistans ; la pauvre femme joignit les mains et s'écria : Mon Dieu ! Tous les esclaves se regardèrent involontairement l'un l'autre, n'osant parler et frémissant à la pensée de l'orage qui allait éclater.

Legris paraissait stupéfait et confondu, mais à la fin sa rage fit explosion.

— Eh quoi ; maudite bête noire ! tu as l'audace de me dire que ce que je te commande n'est pas juste ! Qu'avez-vous donc, maudit bétail que vous êtes, à vous occuper de ce qui est juste ou injuste ? Mais j'y mettrai ordre. Qui croyez-vous donc être ? Est-ce que vous vous croyez un gentleman, maître Tom, pour oser dire à votre maître ce qui est juste et ce qui ne l'est pas ? Vous prétendez donc qu'il est injuste de fouetter cette femme ?

— Je le pense, massa, dit Tom. Cette pauvre créature est malade et faible ; ce serait une atroce cruauté que je ne veux pas commettre, que je ne commettrai jamais. Si vous avez l'intention de me tuer, massa, tuez-moi ; mais, quant à lever ici la main contre qui que ce soit, je ne le ferai jamais. Je mourrai plutôt.

Tom parlait d'une voix calme, mais avec une décision sur laquelle il était impossible de se méprendre. Legris tremblait de colère ; ses yeux verdâtres lançaient des éclairs, ses favoris même semblaient se hérisser, mais, semblable à la bête féroce qui joue avec sa victime avant de la dévorer, il réprima un instant le violent désir qu'il éprouvait de satisfaire sa haine, et se contenta d'ajouter avec une amère raillerie :

— Bien, voilà enfin un chien pieux descendu parmi nous autres pécheurs : un saint, un gentleman, ni plus ni moins, pour nous parler de nos péchés et nous exhorter au repentir. Il doit être puissamment saint. Eh ! quoi, coquin, qui voulez

vous faire passer pour religieux, n'avez-vous jamais lu dans votre Bible que les serviteurs doivent obéir à leurs maîtres? N'ai-je pas payé douze cents dollars comptant tout ce que renferme votre maudite peau noire? N'êtes-vous pas à moi, corps et âme? dites-moi, ajouta Legris en donnant à Tom un coup de sa lourde botte.

En proie à la plus profonde douleur, courbé sous la plus brutale oppression, Tom sentit à cette question un éclair de joie pénétrer son âme. Il se redressa tout à coup, leva son regard vers le ciel, pendant que ses larmes et son sang coulaient sur son visage, et s'écria :

— Non, non, non! mon âme ne vous appartient pas, massa. Vous ne l'avez point achetée, — vous ne pouviez le faire. Elle a été achetée et payée par quelqu'un qui est capable de la garder. Non, massa, non, vous ne pouvez me faire aucun mal.

— Ah! je ne le peux, dit Legris en ricanant; c'est ce que nous allons voir. Holà! Sambo et Quimbo, donnez à ce chien une volée telle qu'il n'en puisse relever d'un mois.

Les deux gigantesques africains se jetèrent sur Tom avec une exaltation de joie diabolique. On eût dit deux génies des ténèbres. La pauvre Lucy jeta un cri d'effroi, et tous se levèrent, par une impulsion générale, pendant qu'ils entraînaient Tom qui n'opposait aucune résistance.

CHAPITRE XXXIV.

HISTOIRE DE LA QUARTERONNE.

> Et je vis les pleurs des opprimés, et du côté des oppresseurs était le pouvoir; c'est pourquoi je préférai le sort des morts à celui des vivans.
>
> ECCLES., IV., 1, 2.

La soirée était fort avancée; Tom gisait, poussant des gémissemens et couvert de sang, dans une salle abandonnée du magasin, au milieu de fragmens de machines brisées, de piles de coton avarié et autres débris accumulés en cet endroit.

La nuit était humide et étouffante, l'air épais et rempli de myriades de moustiques qui, par leurs piqûres, venaient accroître encore les tourmens du blessé. Une soif brûlante — la plus insupportable des tortures — mettait le comble aux angoisses physiques du pauvre Tom.

— O bon Seigneur! s'écriait-il, abaissez sur moi votre regard, donnez-moi la victoire — la victoire sur tous.

Un bruit de pas se fit entendre dans la chambre derrière lui, et la lumière d'une lanterne brilla à ses yeux.

— Qui est là? Ah! pour l'amour du Seigneur, donnez-moi un peu d'eau.

La femme Cassy—car c'était elle—posa sa lanterne, versa de l'eau d'une bouteille, souleva la tête de Tom et lui donna à boire. Deux verres furent vidés avec une ardeur fiévreuse.

—Buvez tant que vous voudrez, dit-elle. Je savais ce qu'il en serait. Ce n'est pas la première fois que je me trouve dehors la nuit, apportant de l'eau à des malheureux comme vous.

— Merci, missis, dit Tom lorsqu'il eut fini de boire.

— Ne m'appelez pas missis; je ne suis qu'une misérable esclave, comme vous — plus dégradée que vous ne pourrez jamais l'être! dit-elle amèrement. Maintenant, ajouta-t-elle en allant auprès de la porte et en attirant dans la salle une petite paillasse sur laquelle elle avait étendu des draps humectés d'eau fraîche, essayez, mon pauvre garçon, de vous rouler jusque là-dessus.

Couvert de blessures et de contusions, Tom mit beaucoup de temps à accomplir ce mouvement; mais lorsqu'il y fut parvenu, l'application du linge frais sur ses blessures lui procura un notable soulagement.

Une longue résidence parmi les victimes de la brutalité avait familiarisé cette femme avec de nombreux moyens curatifs. Elle se mit à panser les blessures de Tom, qui bientôt se sentit beaucoup mieux.

— Voilà, lui dit-elle après avoir placé sous sa tête quelques poignées de coton avarié, tout ce que je peux faire de mieux pour vous.

Tom la remercia. La femme s'assit sur le parquet, éleva ses genoux qu'elle entoura de ses bras, et se mit à regarder fixement devant elle avec une amère et douloureuse expression. Son chapeau tomba en arrière, et les flots ondoyans de ses cheveux noirs se répandirent autour de son visage étrange et mélancolique.

— C'est peine perdue, mon pauvre garçon, dit-elle enfin, c'est peine perdue de vouloir continuer ce que vous avez essayé de faire. Vous êtes un brave garçon, vous aviez le droit de votre côté. Mais vous luttez en vain et tout à fait hors de propos : vous êtes entre les mains du diable; il est le plus fort et vous devez céder.

Céder! Est-ce que la faiblesse humaine et l'agonie physique ne lui avaient pas déjà conseillé de le faire? Tom tressaillit; cette femme avec sa parole amère, ses yeux sauvages,

sa voix mélancolique, lui parut la personnification de la tentation contre laquelle il se débattait.

— O mon Dieu! mon Dieu! dit-il en gémissant, comment pourrais-je céder?

— C'est peine perdue d'invoquer Dieu, il ne nous entend jamais, dit la femme avec énergie. Il n'y a pas de Dieu, je crois; ou s'il existe il a pris parti contre nous. Tout est contre nous, la terre et les cieux. Tout nous pousse vers l'enfer; comment n'y tomberions-nous pas?

Tom ferma les yeux, et frissonna en entendant ces mots athées.

— Voyez-vous, continua la femme, vous ne savez rien là-dessus, et je sais quelque chose, moi. Il y a cinq ans que je suis ici, corps et âme, sous les pieds de cet homme; et je le hais comme je hais le diable. Vous êtes ici sur une plantation isolée, à dix milles de distance de toute autre, dans les marécages. On pourrait vous brûler vif, vous écharper, vous couper en morceaux, vous faire déchirer par les chiens, vous pendre et vous fouetter jusqu'à la mort qu'il n'y aurait aucun blanc pour en témoigner. Il n'y a ici aucune loi, de Dieu ou des hommes, qui puisse vous être, ou à qui que ce soit de nous, de la moindre utilité. Et cet homme, il n'y a rien au monde qu'il ne soit capable de faire. Les cheveux se dresseraient sur la tête, les dents claqueraient d'horreur si je racontais ce que j'ai vu et entendu ici depuis cinq ans. Et c'est tout à fait inutile de résister. Est-ce que j'ai désiré vivre avec lui? n'étais-je pas une femme délicatement élevée? et lui, grand Dieu! qu'était-il? Et cependant j'ai vécu avec lui pendant ces cinq années, maudissant jour et nuit mon existence. Et maintenant il vient d'en prendre une autre, une jeune, de quinze ans seulement, et pieusement élevée, dit-elle. Sa bonne maîtresse lui a enseigné à lire la Bible, et elle a apporté sa Bible dans cet enfer avec elle. Et la femme se livra à un accès de rire sauvage et déchirant qui résonna d'un son surnaturel dans la masure en ruines.

Tom joignit les mains; tout lui semblait horreur et ténèbres.

— O Jésus! Seigneur Jésus! avez-vous tout à fait abandonné vos pauvres créatures? s'écria-t-il enfin. Venez à mon aide, Seigneur, ou je péris.

La femme continua d'un ton grave:

— Et que sont les misérables chiens avec lesquels vous travaillez, pour que vous souffriez pour eux? Il n'en est aucun qui ne se tourne contre vous à la première occasion. Ils sont tous aussi vils, aussi cruels que possible les uns envers

les autres. A quoi bon souffrir pour leur épargner de mauvais traitemens ?

—Pauvres créatures, dit Tom, qui les a rendues cruelles ? Et moi, si je cède, je m'habituerai à la cruauté, peu à peu je deviendrai semblable à eux. Non, non ! missis. J'ai tout perdu—femme, enfans, maison, un maître généreux et bon, qui m'eût rendu libre s'il eût vécu une semaine de plus. J'ai tout perdu en ce monde, tout et pour toujours ! Je ne puis encore perdre le ciel. Non, après tout, je ne peux devenir méchant.

— Mais il n'est pas possible que Dieu porte ces péchés à notre compte, dit la femme. Il ne peut nous imputer ce que l'on nous contraint de faire. Il en fera peser la responsabilité sur ceux qui nous y forcent.

— Oui, répondit Tom, mais cela ne peut nous empêcher de devenir méchans. Si je deviens aussi dur, aussi méchant que ce Sambo, peu m'importe comment cela sera arrivé ? Devenir méchant, voilà ce qui me fait trembler.

La femme jeta sur Tom un regard vague et étonné, comme si une pensée nouvelle se fût emparée d'elle ; puis, poussant un gémissement profond, elle s'écria :

— O Dieu de miséricorde ! il dit vrai. Puis elle tomba sur le parquet en poussant des gémissemens et se tordant dans le paroxisme de la douleur morale.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit que le bruit de leur respiration ; puis Tom reprit d'une voix faible : O missis, je vous prie...

La femme se releva tout à coup, et ses traits reprirent leur expression sévère et mélancolique.

— Oh ! je vous prie, missis, je les ai vus jeter mon habit dans ce coin, et dans la poche se trouve ma Bible—si missis était assez bonne pour me l'apporter.

Cassy se leva et alla chercher la Bible. Tom l'ouvrit à un passage fortement marqué, très-usé, celui où sont retracées les dernières scènes de la vie de celui par les meurtrissures duquel nous avons été guéris.

— Si missis voulait être assez bonne pour lire ce passage, il me fera plus de bien que de l'eau.

Cassy prit le livre d'un air sec et fier, et regarda le passage. Puis elle lut tout haut, d'une voix douce, et avec un charme d'intonation tout particulier, ce touchant récit de douleur et de gloire. Souvent, pendant sa lecture, sa voix faiblissait et même s'éteignait tout à fait ; alors elle s'arrêtait, prenait un air d'une froideur affectée, jusqu'à ce qu'elle eût dominé son émotion. Lorsqu'elle arriva à ces sublimes paroles : « Mon père, pardonnez leur, car ils ne savent ce

qu'ils font, » elle jeta le livre, se couvrit le visage de ses cheveux flottans, et se mit à sangloter avec une violence convulsive.

Tom pleurait aussi, et de temps à autre faisait entendre une prière étouffée.

— Si nous pouvions l'imiter dans sa résignation ! dit Tom. Cela lui semblait si naturel, et cela nous est si difficile ! O Seigneur, aidez-nous ! ô divin Seigneur Jésus ! secourez-nous.

— Missis, dit Tom après un moment de silence, je vois que vous êtes au-dessus de moi en toutes choses ; mais il en est cependant que vous pourriez apprendre du pauvre Tom. Vous dites que Dieu est contre nous, parce qu'il permet que l'on nous opprime et que l'on nous maltraite ; mais voyez donc ce qu'a souffert son fils, le divin Seigneur de gloire. Ne fut-il pas toujours pauvre ? En est-il un parmi nous qui ait souffert autant que lui ? Le Seigneur ne nous a pas oubliés, j'en suis certain. Si nous souffrons avec lui, nous règnerons un jour, l'Ecriture le dit ; mais si nous le renions, lui aussi nous reniera. Combien le Seigneur n'a-t-il pas souffert, ainsi que tous les siens ? N'ont-ils pas été lapidés, coupés en morceaux, errans couverts de peaux de moutons et de peaux de chèvres, dénués de tout, affligés, tourmentés ? Parce que nous souffrons, ce n'est pas une raison de croire que le Seigneur s'est tourné contre nous ; bien au contraire, pourvu que nous nous attachions plus fortement à lui, et ne nous abandonnions pas au péché.

— Mais pourquoi nous place-t-il dans une situation où il nous est impossible d'éviter le péché ? dit la femme.

— Je pense que nous pouvons l'éviter, dit Tom.

— Vous verrez, dit Cassy. Que ferez-vous ? Demain ils seront tous contre vous. Je les connais, je les ai vus à l'œuvre. Je ne puis supporter la pensée de tout ce qu'ils vous feront endurer pour vous faire lâcher prise.

— Seigneur Jésus ! s'écria Tom, ayez soin de mon âme ! O Seigneur, Seigneur ! ne permettez pas que je cède !

— Oh ! mon Dieu, dit Cassy, j'en ai beaucoup entendu déjà, de ces cris et de ces prières. Ils n'en ont pas moins été brisés et mis sous le joug. Voilà Emmeline ; elle s'efforce de résister comme vous le faites, mais à quoi bon ? Vous céderez, ou vous serez hachés en morceaux.

— Eh bien ! alors, *je mourrai*, dit Tom. Qu'ils prolongent mes tourmens aussi longtemps qu'ils le pourront, ils ne peuvent m'empêcher de mourir un jour, et après cela ils ne me peuvent plus rien. Je suis décidé, je suis tranquille. Je sais que le Seigneur m'aidera à traverser mes épreuves.

La femme ne répondit pas. Elle était là, immobile, les yeux fixés sur le plancher.

— C'est peut-être bien ainsi qu'il faut faire, murmura-t-elle. Mais ceux qui ont cédé, il n'est plus d'espoir pour eux, — aucun. Nous vivons dans la fange et devenons dégoûtans au point de nous prendre nous-mêmes en horreur. Nous désirons la mort et n'avons pas le courage de nous la donner. Plus d'espoir ! plus d'espoir ! Et cette jeune fille, elle a juste l'âge que j'avais. Vous me voyez maintenant, dit-elle en parlant à Tom avec rapidité, vous voyez ce que je suis ! eh bien ! j'ai été élevée dans le luxe. Mes plus lointains souvenirs me rappellent que je jouais, enfant, dans de splendides salons, habillée comme une poupée, recevant les complimens des visiteurs. Il y avait un jardin devant les fenêtres du salon, où je jouais à cache-cache sous les orangers avec mes frères et sœurs. J'entrai ensuite dans un couvent, où j'appris la musique, le français, la broderie, que sais-je encore ? Lorsque j'eus quatorze ans, je sortis pour assister aux funérailles de mon père. Il était mort subitement, et, lorsqu'on examina ses affaires, on découvrit qu'il y avait à peine un actif suffisant pour payer les dettes. Les créanciers dressèrent un inventaire de la propriété, dans laquelle je fus comprise. Ma mère était esclave, et mon père avait toujours eu la pensée de me donner la liberté ; mais il ne l'avait point fait, et je fus placée sur la liste des objets à vendre. Je n'avais jamais ignoré qui j'étais, mais je ne m'en inquiétais guère. Qui peut penser qu'un homme robuste et plein de santé va mourir ? Mon père fut une des premières victimes du choléra qui sévit à la Nouvelle-Orléans. Le lendemain des funérailles, la femme de mon père prit ses enfans, qu'elle emmena avec elle à la plantation de son père. Il me parut qu'on me traitait d'une étrange façon, mais je ne pouvais m'en expliquer la cause. Ils avaient laissé à un jeune homme de loi le soin de régler les affaires ; il venait chaque jour à la maison et me parlait avec beaucoup de politesse. Il amena un jour avec lui un jeune homme, le plus beau que j'aie jamais vu. Je n'oublierai jamais cette soirée. Je me promenai avec lui dans le jardin, j'étais triste et seule, et accablée de douleur, et il fut si doux, si bienveillant pour moi ! Il me dit qu'il m'avait vue avant que je n'allasse au couvent, qu'il m'avait aimée beaucoup, qu'il serait mon ami, mon protecteur. Enfin, quoiqu'il ne me dît pas qu'il m'avait achetée deux mille dollars, que j'étais sa propriété, je lui appartins volontairement, car je l'aimais. Je l'aimais ! dit la jeune femme en s'interrompant, oh ! combien j'ai aimé cet homme ! combien je l'aime encore et l'aimerai jusqu'au

dernier soupir ! Il était si beau, si élevé, si noble ! Il m'établit dans une belle maison; il me donna des domestiques, des chevaux, des voitures, des meubles et des vêtemens somptueux. Tout ce que l'argent peut procurer, il me le prodigua ; mais je n'y attachais aucun prix : je ne pensais qu'à lui. Je l'aimais plus que mon Dieu, plus que mon âme, et, quand même je l'eusse essayé, il m'eût été impossible de faire autre chose que ce qu'il désirait de moi.

Je ne désirais qu'une chose — qu'il *m'épousât*. Il me semblait que s'il m'aimait comme il le disait, si j'étais ce qu'il semblait me croire, il eût dû volontiers m'épouser et me rendre libre. Mais il me persuada que c'était impossible; il me dit que si nous nous gardions fidélité l'un à l'autre, c'était le mariage devant Dieu. Si cela est vrai, n'étais-je pas la femme de cet homme? Ne lui étais-je pas fidèle? Est-ce que pendant sept ans je n'ai pas étudié chacun de ses regards, chacun de ses mouvemens? N'ai-je pas vécu, respiré pour lui seul? Il fut atteint de la fièvre jaune, et je passai vingt jours et vingt nuits à son chevet, seule; je lui administrai tous les remèdes, je fis tout pour lui. Il m'appelait alors son bon ange, il me disait que je lui avais sauvé la vie. Nous eûmes deux beaux enfans : le premier fut un garçon, nous l'appelâmes Henry. C'était la parfaite image de son père, beaux yeux, front élevé, entouré de cheveux bouclés. Il avait l'animation et l'intelligence de son père. La petite Elise, disait-il, me ressemblait. J'étais, ajoutait-il, la plus belle femme de la Louisiane, et il était fier de moi et de mes enfans. Il aimait à me les voir habiller moi-même, à les promener avec moi en calèche découverte et à entendre les remarques que le public faisait sur nous. Il me répétait toutes les jolies choses que l'on disait sur moi et mes enfans. Oh! heureux jours! Je me croyais alors aussi heureuse qu'il fût possible de l'être. Mais vinrent les mauvais jours. Un de ses cousins, son ami intime, et dont il avait la plus haute opinion, vint à la Nouvelle-Orléans. Je ne sais pourquoi, mais la première fois que je le vis, il me fit peur. J'eus le pressentiment qu'il serait la cause de notre malheur. Il emmenait Henry avec lui, et souvent ils ne rentraient qu'à deux ou trois heures du matin. Je n'osais dire un mot; Henry avait le caractère vif et je craignais de l'irriter. Il l'entraîna dans les maisons de jeu; et Henry était une de ces natures qui ne peuvent s'arracher de pareils lieux, une fois qu'ils y sont entrés. Il lui fit faire la connaissance d'une autre femme, et bientôt je m'aperçus que son cœur ne m'appartenait plus. Il ne me le dit jamais; mais je le savais, je pouvais m'en convaincre de jour en jour. Je sentais mon cœur se briser et

je ne trouvais pas le courage de lui adresser un mot de reproche. A la fin ce misérable offrit à Henry de m'acheter moi et mes enfans, pour le libérer de ses dettes de jeu qui l'empêchaient de contracter un mariage qu'il désirait, et *nous fûmes vendus*. Henry m'annonça un jour que ses affaires l'appelaient à la campagne et qu'il serait absent pendant deux ou trois semaines. Il me parla avec plus de tendresse que de coutume, et me dit qu'il reviendrait. Mais je ne pus m'y tromper; je compris que le temps était venu. Je fus comme pétrifiée; je ne pus prononcer une parole, ni répandre une larme. Il m'embrassa à plusieurs reprises ainsi que les enfans, et il s'éloigna. Je le vis monter à cheval, je le suivis des yeux aussi longtemps que je pus l'apercevoir, puis je tombai évanouie.

Alors il vint, le misérable, il vint prendre possession. Il me dit qu'il m'avait achetée avec mes enfans, et montra les titres. Je le maudis devant Dieu; je lui dis que je mourrais plutôt que de me donner à lui.

— Comme il vous plaira, dit-il; mais si vous n'êtes pas raisonnable, je vendrai les enfans, et vous ne les verrez plus jamais. Il me dit que la première fois qu'il m'avait vue il avait eu le désir de me posséder; qu'il avait à dessein entraîné Henry hors de chez lui et l'avait poussé à contracter des dettes, afin de l'amener à me vendre; qu'il lui avait fait aimer une autre femme, et que je devais savoir, après tout, qu'il ne céderait pas devant de grands airs de dédain et quelques larmes.

Je cédai, car j'avais les mains liées. Il possédait mes enfans; toutes les fois qu'il m'arrivait de résister à sa volonté, il menaçait de les vendre, et faisait ainsi de moi ce qu'il voulait. Oh! quelle existence! Sentir son cœur se briser chaque jour, continuer d'aimer lorsque ce sentiment n'est plus qu'une torture et que l'on est liée corps et âme à un homme que l'on abhorre! J'aimais à faire la lecture à Henry, à lui jouer du piano, à valser avec lui et à chanter pour lui; tout ce que je faisais pour celui ci m'était insupportable, et cependant je n'osais rien lui refuser. Il était très impérieux et très dur pour les enfans. Elise était une créature timide, mais Henry était courageux et fier comme son père, et il n'avait jamais été dominé par qui que ce fût. Il aimait à le prendre en faute, le querellait sans cesse, de sorte que je vivais dans des transes continuelles. Je m'efforçai de rendre mes enfans respectueux, de les tenir éloignés de lui, car je les aimais plus que la vie. Tout fut inutile: *Il vendit mes deux enfans*. Il m'emmena un jour avec lui dans une promenade à cheval, et quand je revins à la maison je ne les

trouvai plus. Il me dit qu'il les avait vendus ; il me montra l'argent, le prix de leur sang ! Il me sembla alors que tout ce qu'il y avait de bon en moi m'avait abandonné. Dans mon délire, je maudis — je maudis Dieu et les hommes, et pendant quelque temps, je crois qu'il eut réellement peur de moi. Mais il ne renonça pas ainsi à ses desseins. Il me dit que mes enfans étaient vendus, mais qu'il dépendait de lui de me les faire revoir ; que si je ne me calmais pas, ils porteraient la peine de mon emportement. Que ne ferait-on pas d'une mère à qui on a enlevé ses enfans ? Je me soumis ; je devins calme ; il me flattait de l'espérance que peut-être il se déciderait à me les racheter, et les choses allèrent ainsi une semaine ou deux. Un jour, me promenant au dehors, je passai près de la *calabouse*, je vis une foule à la porte, j'entendis une voix d'enfant — puis tout à coup mon Henry s'échappa des mains de deux ou trois hommes qui le tenaient, courut vers moi en pleurant, et me saisit par ma robe. Ses bourreaux se précipitèrent sur lui en jurant d'une manière effrayante ; et l'un d'eux, dont je n'oublierai jamais la figure, lui dit qu'il n'échapperait pas ainsi, qu'on allait le faire rentrer à la *calabouse*, où il recevrait une leçon qu'il n'oublerait de longtemps. Je priai, j'implorai, ils se contentèrent de rire ; le pauvre enfant poussait des cris, me regardait et s'attachait à moi ; on l'arracha avec une partie de mes vêtemens, et on l'entraîna pendant qu'il ne cessait de crier : Mère ! mère ! mère ! Il y avait là un homme qui parut avoir pitié de moi. Je lui offris tout l'argent que je possédais, s'il voulait seulement intercéder pour mon enfant. Il secoua la tête et me dit que le maître de l'enfant n'avait rencontré chez lui que de l'impudence et de la désobéissance, et qu'on allait le mettre à la raison une fois pour toutes. Je m'enfuis en courant, et à chaque pas il me semblait entendre les cris de mon enfant. J'arrivai à la maison, je courus hors d'haleine au salon, où je trouvai Butler. Je lui dis ce que je venais de voir, je le priai d'intervenir. Il se contenta de me répondre en riant que l'enfant avait eu ce qu'il méritait, qu'il fallait le dompter, et que le plus tôt était le meilleur. Qu'attendiez-vous donc de moi ? me demanda-t-il.

Il me sembla que quelque chose se rompait dans ma tête, Je fus prise de vertige et je devins furieuse. Je me rappelle que je vis un grand couteau de table, que je le pris et m'élançai sur lui ; puis tout devint ténèbres autour de moi ; je ne vis plus rien, je ne compris plus rien pendant plusieurs jours.

Quand je repris connaissance, je me trouvai dans une jolie chambre, mais qui n'était pas la mienne. Une vieille

négresse me soignait, un médecin venait me visiter, et on prenait grand soin de moi. J'appris bientôt que Butler était parti et m'avait laissée dans cette maison pour être vendue : voilà pourquoi on me traitait avec tant de sollicitude.

Je ne désirais point guérir. J'espérais même que je ne guérirais pas ; mais, en dépit de mes vœux, la fièvre disparut, j'allai de mieux en mieux, et je fus enfin rétablie. Alors on me faisait faire ma toilette chaque jour ; des messieurs avaient l'habitude de venir me rendre visite : ils fumaient leur cigare, m'examinaient, m'adressaient des questions et débattaient le prix de ma personne. J'étais si sombre, si silencieuse, qu'aucun ne voulait m'acheter. On me menaça de me faire fouetter si je ne devenais plus gaie et ne m'efforçais de me rendre plus agréable. Enfin, un jour, se présenta un gentleman nommé Stuart. Il me parut éprouver quelque compassion pour moi ; il comprit qu'un chagrin terrible pesait sur mon cœur ; il me visita seul plusieurs fois, et finit par me persuader de lui confier le secret de ma douleur. Il m'acheta et me promit de faire son possible pour me rendre mes enfans. Il alla à l'hôtel où était mon Henry ; on lui dit qu'il avait été vendu à un planteur de la rivière des Perles. C'est la dernière fois que j'en aie entendu parler. Il découvrit où était ma fille ; elle appartenait à une vieille femme. Il en offrit une somme énorme, mais elle ne voulut point la vendre. Butler apprit que c'était pour moi que Stuart voulait l'acheter, et il m'envoya dire que je ne l'aurais jamais. Le capitaine Stuart était très-bon pour moi ; il avait une magnifique plantation, et il m'y emmena. Dans le courant de cette année, j'eus un fils ; oh ! cet enfant, comme je l'aimais ! Comme la pauvre petite créature ressemblait à mon Henry ! Mais ma résolution était prise. Oui, je ne voulais plus élever d'enfans. Je pris le pauvre petit dans mes bras, lorsqu'il n'avait encore que quinze jours, je l'embrassai, je le baignai de mes larmes, puis je lui fis boire du laudanum et le pressai sur mon sein pendant qu'il s'endormait du sommeil de la mort. Comme je gémis et pleurai sur cet enfant ! Et qui aurait pu penser que c'était autrement que par une méprise que je lui avais donné du laudanum ? Mais c'est une de mes actions dont je me réjouis maintenant. Le pauvre enfant est au moins hors de peine. Pauvre créature, qu'aurais-je pu lui donner de meilleur que la mort ? Bientôt après vint le choléra, et le capitaine Stuart mourut. Tous ceux qui désiraient vivre furent emportés, et moi, moi, qui touchais aux portes du tombeau, je vécus ! On me vendit de nouveau, et je passai de main en main jusqu'à ce que je devinsse fanée et ridée, et la fièvre me prit. Enfin le misérable

auquel j'appartiens m'acheta et me conduisit ici, — et j'y suis encore.

La femme s'arrêta. Elle avait raconté son histoire avec une énergie sauvage et passionnée, tantôt paraissant s'adresser à Tom, tantôt se parlant à elle-même. Tels étaient la véhémence, l'entraînement de sa parole, que Tom oublia un moment en l'écoutant la douleur que lui faisaient éprouver ses blessures; se soulevant et s'appuyant sur un coude, il la regardait parcourir la salle en tous sens, ses longs cheveux noirs flottant autour d'elle.

— Vous m'avez dit, continua-t-elle après une pause, qu'il y a un Dieu — un Dieu qui nous regarde et voit tous ces crimes. Puisse-t-il en être ainsi! Les sœurs du couvent où j'ai été élevée me parlaient souvent du jour du jugement où tout apparaîtra au grand jour. Ne sera-ce donc pas aussi le jour de la vengeance!

Ils pensent que ce que nous souffrons, ce que souffrent nos enfans n'est rien; qu'il ne vaut pas la peine de s'en inquiéter. Cependant, j'ai erré dans les rues, le cœur oppressé d'une douleur capable d'engloutir la ville sous son poids. J'ai désiré que les maisons s'écroulassent sur moi, que le sol s'engloutît sous mes pieds. Oui! au jour du Jugement, je me dresserai devant Dieu pour porter témoignage contre eux qui nous ont perdus, moi et mes enfans—corps et âme!

Lorsque j'étais jeune, il me semblait que j'étais religieuse. J'aimais Dieu et avais l'habitude de prier. Maintenant je suis une âme damnée, poursuivie par les démons qui me tourmentent jour et nuit. Ils me poussent, ils me harcèlent — et je ferai cela aussi, un jour ou l'autre! dit-elle en se tordant les mains, pendant qu'un éclair de folie brillait dans ses yeux noirs — je l'enverrai où il est digne d'aller, et par le plus court chemin, encore, une de ces nuits, dussent-ils me brûler vive! Un éclat de rire long et sauvage retentit dans la chambre déserte, et se termina par un sanglot convulsif; elle se jeta sur le plancher, en proie à un tremblement nerveux.

Un instant après, cet accès frénétique parut se calmer; elle se leva lentement et parut reprendre ses esprits.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, mon pauvre garçon? dit-elle en s'approchant de la place où Tom reposait; vous donnerai-je encore un peu d'eau?

Son air bienveillant et la douceur avec laquelle elle prononça ces paroles formaient un frappant contraste avec sa fureur précédente.

Tom but l'eau qu'elle lui offrait, et jeta sur elle un regard plein d'une tendre et affectueuse compassion.

— O missis, je voudrais que vous eussiez recours à Celui qui peut vous donner les eaux vivifiantes.

— Recourir à lui ! où est-il ? Qui est-il ? dit Cassy.

— Celui dont vous me parliez en lisant : — le Seigneur.

— Je me souviens en effet d'avoir vu son image au-dessus de l'autel, quand j'étais enfant, dit Cassy, dont les yeux noirs prirent une expression triste et rêveuse ; mais il n'est pas ici ! Il n'y a ici que crime et désespoir sans fin ! dit-elle en mettant la main sur sa poitrine comme pour en arracher un poids qui la suffoquait.

Tom semblait vouloir parler encore, mais elle lui imposa silence d'un geste impérieux.

— Ne parlez point, mon pauvre garçon. Tâchez de dormir si vous le pouvez. Puis, plaçant l'eau à sa portée et faisant les petits arrangemens nécessaires au malade, Cassy quitta le magasin.

CHAPITRE XXXV.

LES GAGES.

. . . . Et cependant parfois les causes sont légères
Qui sur nos cœurs, blessés par le combat naguères,
Rejettent les soucis et les maux d'autrefois —
Ce sera l'Océan, une fleur, un murmure,
Qui soudain ravivant notre ancienne blessure
De nos chagrins passés feront pleurer les voix.
(CHILDE HAROLD, ch. IV.)

Le salon de l'établissement de Legris était une pièce spacieuse où se trouvait un vaste foyer. Elle avait été autrefois tendue d'un splendide papier, qui, maintenant sale et terne, pendait en lambeaux le long des murs. Ce lieu exhalait cette odeur malsaine et désagréable de moisissure et de saleté que l'on remarque dans les vieilles maisons habituellement fermées. Le papier de tenture était taché par places de bière et de vin, ou couvert de *memoranda* à la craie ; de longues sommes y étaient tracées, comme si on se fût livré là à des opérations d'arithmétique. Dans le foyer était une grille remplie de charbon enflammé ; car, bien qu'il ne fît pas froid, les soirées paraissaient toujours humides et fraîches dans cette salle, et d'ailleurs Legris avait besoin de feu pour allumer ses cigares et faire chauffer l'eau pour son punch. La lueur pourpre du charbon éclairait le désordre qui régnait dans la salle ; les selles, les brides, diverses sortes de harnais, les cravaches, les pardessus et autres articles d'habillemens étaient épars çà et là ; en outre les

chiens, dont nous avons parlé déjà, s'étaient campés au milieu de ce fouillis, suivant leur goût et leur convenance.

Legris était en train de se préparer un bol de punch ; versant l'eau chaude d'un pot fêlé et ébréché, il murmurait :

—Peste soit de ce Sambo, d'avoir suscité cette querelle entre moi et mes nouveaux ouvriers ! Ce garçon ne sera pas capable de travailler avant une semaine, et juste au moment le plus pressé de la saison.

— Oui, il fait absolument comme vous, dit une voix derrière sa chaise. C'était la femme Cassy qui venait d'entendre son soliloque.

— Ah ! c'est vous, diablesse ! vous voilà revenue ?

— Oui, me voilà revenue, dit-elle froidement, et pour faire ma volonté, encore !

— Vous mentez, coquine ! Je tiendrai ma parole. Ou conduisez-vous bien, ou restez aux quartiers, et mangez et travaillez avec les autres.

— J'aimerais dix mille fois mieux vivre dans le plus sale trou des quartiers que d'être ici, sous votre talon.

— Mais vous êtes sous mon talon, malgré tout, dit-il en se tournant vers elle avec une grimace sauvage ; voilà ce qui me console. Ainsi, venez vous asseoir sur mon genou, et entendez raison, dit-il en la saisissant par le poignet.

— Simon Legris, prenez garde ! dit la femme l'œil étincelant et lui lançant un regard si sauvage, si égaré qu'il avait de quoi faire frémir. Vous avez peur de moi, Simon, dit-elle d'un ton délibéré, et vous avez raison. Faites attention à vous, car le diable s'est emparé de moi.

Elle prononça ces derniers mots à son oreille d'une voix sifflante.

— Allez-vous-en ! Je crois, sur mon âme, que vous dites vrai, dit Legris en la repoussant loin de lui et en la regardant d'un air effaré. Après tout, Cassy, ajouta-t-il, pourquoi ne serions-nous pas amis, comme nous l'avons été ?

— Comme nous l'avons été !... dit-elle avec amertume. Puis elle s'arrêta court — un monde de sentimens pénibles vint oppresser son cœur et la réduire au silence.

Cassy avait toujours exercé sur Legris ce genre d'influence qu'une femme forte et passionnée conserve sur l'homme même le plus brutal. Mais depuis quelque temps, elle était devenue de plus en plus irritable et impatiente du joug hideux de sa servitude, et son irritabilité dégénérait parfois en folie furieuse. Elle était alors un objet de terreur pour Legris, qui avait pour les fous cette horreur superstitieuse commune aux esprits grossiers et ignorans. Quand Legris amena Emmeline à la maison, tous les sentimens féminins qui cou-

vaient dans le cœur déchiré de Cassy se ranimèrent à l'instant comme des charbons mal éteints, et elle prit parti pour la jeune fille. Une terrible querelle s'ensuivit entre elle et Legris. Celui-ci, dans sa fureur, jura qu'il la soumettrait au travail des champs, si elle ne se montrait plus paisible. Cassy, avec un ton d'orgueil dédaigneux, déclara qu'elle irait aux champs. Elle y travailla en effet tout un jour, comme nous l'avons vu, pour montrer le mépris qu'elle faisait de la menace.

Legris fut mal à l'aise tout ce jour là, car cette femme avait sur lui une influence dont il ne pouvait s'affranchir. Lorsqu'elle présenta son panier aux balances, il avait espéré quelque concession, et lui avait adressé la parole d'un ton moitié conciliant, moitié dédaigneux ; mais elle lui avait répondu avec le plus amer mépris.

Le cruel traitement infligé au pauvre Tom avait encore accru son exaspération ; elle avait suivi Legris dans la maison sans autre dessein que de lui reprocher sa brutalité.

— Je souhaite, Cassy, que vous vous comportiez plus décemment.

— Vous osez parler de conduite décente ! Que venez-vous de faire, vous ? Vous n'avez pas seulement assez de bon sens pour mettre un frein à votre caractère diabolique et vous empêcher de mettre hors d'état de travailler un de vos meilleurs ouvriers, dans le moment où vous en avez le plus besoin.

— J'ai été un sot de laisser s'élever cette querelle, dit Legris ; mais puisque ce garçon s'est montré entêté, j'ai dû le dompter.

— Je vous assure que vous ne le dompterez pas.

— Je ne le dompterai pas ! dit Legris en se levant avec colère. Je voudrais bien voir cela ! Il serait le premier nègre qui eût résisté à ma volonté. Je lui briserai plutôt tous les os du corps, mais il cédera.

En ce moment la porte s'ouvrit et Sambo entra. Il s'avança en saluant son maître et lui présentant quelque chose renfermé dans du papier.

— Qu'est-ce que cela, chien ? dit Legris.

— C'est une amulette, massa.

— Une quoi ?...

— Quelque chose que les sorcières donnent aux nègres et qui les empêche de sentir les coups lorsqu'ils sont fouettés. Il portait cela attaché autour de son cou avec un cordon noir.

Legris, comme beaucoup d'hommes impies et cruels, était superstitieux. Il prit le papier et l'ouvrit en tremblant.

Il s'en échappa un dollar d'argent, et une longue et brillante boucle de cheveux qui, comme une chose vivante, s'enroula autour des doigts de Legris.

— Damnation! s'écria-t-il tout à coup en frappant du pied, et s'efforçant d'arracher de ses doigts la boucle de cheveux, comme si elle les brûlait. Débarrassez-moi de cela! Brûlez, brûlez cela! vociféra-t-il en l'arrachant et la jetant sur le charbon embrasé. Pourquoi m'avez-vous apporté cela?

Sambo était là, immobile, sa grande bouche béante, le regardant d'un air stupéfait; et Cassy, qui s'apprêtait à sortir, s'arrêta et le considéra avec étonnement.

— Ne m'apportez plus jamais de ces choses diaboliques! dit-il en montrant le poing à Sambo qui se retira précipitamment vers la porte. Puis, ramassant le dollar, il le lança à travers la fenêtre dans les ténèbres.

Sambo était ravi d'avoir opéré sa retraite. Quand il fut dehors, Legris parut un peu honteux de son accès de frayeur. Il s'assit de mauvaise humeur dans sa chaise et se mit à déguster lentement son bol de punch.

Cassy se prépara à sortir sans qu'il s'en aperçût, et s'échappa pour aller porter quelques secours au pauvre Tom, ainsi que nous l'avons dit.

Que s'était-il donc passé dans l'âme de Legris? Pourquoi cette boucle de cheveux blonds faisait-elle pâlir d'effroi cet homme habitué à tous les genres de cruauté? Pour répondre à cette question il nous faut reporter le lecteur vers le commencement de son histoire. Quelque dur et réprouvé que soit maintenant cet homme impie, il fut autrefois bercé sur le sein d'une mère, avec des prières et des hymnes pieuses; son front brûlé avait été autrefois rafraîchi par les saintes eaux du baptême. Dans son enfance, une femme aux beaux cheveux le conduisait aux prières au son de la cloche du dimanche. Au fond de la Nouvelle-Angleterre, cette mère pieuse avait élevé ce fils unique avec une tendresse infatigable et de persévérantes prières. Né d'un père au cœur dur auquel cette digne femme avait prodigué un monde d'amour méconnu, Legris avait suivi les traces de son père. Turbulent, déréglé et tyrannique, il méprisa tous les conseils de sa mère et n'accepta aucun de ses reproches. Il la quitta bientôt pour aller chercher fortune sur les mers. Il ne revint qu'une fois à la maison paternelle. Alors sa mère, avec cette effervescence d'un cœur qui a besoin d'affections et n'a pas autre chose à aimer, s'attacha à lui et chercha, par des prières et des exhortations passionnées, à l'arracher à cette vie de perdition, pour assurer à son âme le salut éternel.

Ce fut pour Legris l'heure de la grâce. Les bons anges l'appelaient, il était presque gagné, et la miséricorde divine lui tendait la main. Son cœur s'attendrissait; il y avait lutte; mais l'esprit du mal l'emporta, et il opposa toute l'énergie de sa rude nature aux sollicitations de sa conscience. Il se remit à boire et à jurer; il se montra même plus déréglé, plus brutal qu'auparavant. Un soir que sa mère, dans l'agonie du désespoir, s'était agenouillée à ses pieds, il la repoussa brutalement, la renversa sans connaissance sur le plancher, et il s'enfuit en jurant et en maudissant vers son vaisseau. La première fois que Legris entendit parler de sa mère après cet horrible traitement fut un soir, pendant une orgie, au milieu de ses camarades ivres. Une lettre lui fut remise; il l'ouvrit, et une longue mèche de cheveux bouclés s'en échappa et s'enroula autour de ses doigts. La lettre lui annonçait que sa mère était morte, et qu'en mourant elle l'avait béni et lui avait pardonné.

Il y a une terreur, une sorte de nécromancie du mal qui change les choses les plus douces et les plus saintes en fantômes d'horreur et d'épouvante. La pensée de cette mère pâle et aimante priant pour lui et lui pardonnant à l'heure suprême, ne fit naître dans ce cœur endurci par le démon du péché que la terreur du jugement dernier et la perspective d'une damnation irrévocable. Dans l'accès de sa fureur, il jeta au feu les cheveux et la lettre, et lorsqu'il les entendit crépiter dans la flamme, il ne put s'empêcher de frissonner en songeant au feu éternel. Il essaya de boire pour s'étourdir et chasser ces souvenirs de sa mémoire, mais souvent, pendant les nuits profondes, dans ce calme solennel qui met forcément l'âme du méchant en communion avec elle-même, il avait vu cette mère pâle se lever à côté de sa couche et avait senti le doux enroulement de cette mèche de cheveux autour de ses doigts. Alors une sueur froide perlait sur son visage; saisi d'horreur, il s'élançait hors de son lit. Vous qui vous étonnez de lire dans le même Evangile que Dieu est tout amour et qu'il est un feu qui consume, vous pouvez voir que, pour l'âme enracinée dans le mal, l'amour le plus parfait peut devenir la plus horrible torture, le sceau et la sentence du plus cruel désespoir.

— Que le diable l'emporte! murmurait Legris en sirotant son punch. Où a-t-il été prendre cela? Si cela ne ressemblait pas à... Oh! je croyais avoir oublié. Dieu me damne si l'on oublie jamais tout à fait!... Mais comme je me sens seul!... J'ai envie de faire venir Emmeline; elle me hait, la guenon, mais qu'importe? je la ferai bien venir!

Legris s'avança dans un large vestibule où se trouvait l'es-

calier tournant conduisant à l'étage supérieur, — escalier jadis magnifique, maintenant triste et sale, encombré de caisses et de débris de paille. Les marches sans tapis semblaient conduire dans l'ombre on ne savait où. La pâle lumière de la lune filtrait à travers une fente au-dessus de la porte ; l'air était froid et malsain comme celui d'une cave.

Legris s'arrêta au pied de l'escalier et entendit une voix qui chantait. Elle lui sembla étrange et semblable à celle d'un fantôme, dans cette triste et vieille maison, peut-être à cause de l'état d'agitation nerveuse dans lequel il se trouvait. Ecoutez !

Une voix sauvage et pathétique chantait cet hymne bien connu parmi les esclaves :

Oh ! il y aura du deuil, du deuil, du deuil,
Oh ! il y aura du deuil au jugement du Christ.

— Au diable la fille ! dit Legris. Je l'étranglerais ! Em ! Em ! appela-t-il d'une voix rauque. Mais l'écho moqueur lui répondit seul. La douce voix continua :

Parens, enfans, alors se quitteront,
Parens, enfans, alors se quitteront,
Se quitteront pour ne se plus revoir.

Puis le refrain retentit clair et sonore à travers les salles désertes :

Oh ! il y aura du deuil, du deuil, du deuil,
Oh ! il y aura du deuil au jugement du Christ.

Legris s'arrêta. Il eût rougi d'en convenir, mais de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, son cœur battait d'effroi. Il lui sembla même voir quelque chose de blanc glisser à travers la chambre ouverte devant lui, et il frissonna à la pensée que le fantôme de sa mère allait peut-être lui apparaître.

— Je sais une chose, se dit-il en s'asseyant dans le salon, où il venait de rentrer en trébuchant, c'est que je vais laisser ce garçon tranquille. Qu'avais-je besoin aussi de ce maudit papier ? Je crois, Dieu me damne ! que je suis ensorcelé. Depuis ce moment je n'ai fait que suer et frissonner. Où a-t-il pris ces cheveux ? Je les avais pourtant brûlés, j'en suis sûr. Il serait plaisant que ces cheveux fussent ressuscités !

Ah ! Legris, cette tresse dorée possédait un charme ; chacun des cheveux qui la composaient était un talisman de terreur et de remords pour toi, dont se servait le Tout-Puissant pour empêcher tes mains cruelles d'infliger les plus affreux traitemens à des êtres sans défense.



— Allons! dit Legris en frappant du pied et en sifflant ses chiens; éveillez-vous et tenez-moi compagnie! Mais les chiens se contentèrent de jeter sur lui un œil endormi qu'ils refermèrent aussitôt.

— Je vais faire venir Sambo et Quimbo pour me chanter quelque chose et me danser une de leurs infernales danses afin d'éloigner de moi ces horribles pensées, dit Legris; et mettant son chapeau il s'en alla dans la verandah et fit retentir un cornet avec lequel il avait coutume d'appeler ses deux noirs.

Il arrivait souvent à Legris, lorsqu'il était de joyeuse humeur, d'appeler ces dignes personnages dans son salon, et, après les avoir gorgés de whiskey, de s'amuser à les faire chanter, danser ou se battre, selon qu'il lui en prenait fantaisie.

Il était environ de une à deux heures du matin, lorsque Cassy, en revenant d'administrer des secours au pauvre Tom, entendit dans le salon les cris sauvages, les hurlemens et les chants frénétiques des noirs mêlés aux aboiemens des chiens et produisant un charivari infernal.

Elle monta les degrés de la verandah et jeta un coup d'œil dans le salon. Legris et ses deux acolytes, dans un état d'ivresse furieuse, chantaient, hurlaient, renversaient les chaises, et se faisaient les uns aux autres mille horribles et étranges grimaces.

Elle appuya sa petite main effilée sur le store de la fenêtre et les contempla fixement. En ce moment ses yeux exprimaient un monde d'angoisse, de mépris et de sombre amertume. Serait-ce un crime de purger la terre de pareils misérables? se dit-elle.

Elle s'enfuit précipitamment, et, passant par une porte de derrière, elle glissa le long de l'escalier et alla frapper à la porte d'Emmeline.

CHAPITRE XXXVI.

EMMELINE ET CASSY.

Cassy entra et trouva Emmeline assise, pâle de frayeur, dans le coin le plus retiré de la chambre. Au bruit qu'elle fit en entrant, le jeune fille se leva comme par un mouvement nerveux; mais en voyant Cassy elle se précipita au-devant d'elle et s'écria en lui saisissant le bras: — Oh! Cassy, est-ce vous? Je suis si contente de vous voir! Je tremblais que ce ne fût... Oh! vous ne savez pas quel horrible bruit ils ont fait au-dessous pendant toute la soirée!

— Je dois le savoir, dit tristement Cassy, je l'ai entendu assez souvent.

— O Cassy! dites-moi, ne pourrions-nous trouver un moyen de fuir? Où, peu m'importe — dans les marécages, parmi les serpens, en quelque lieu que ce soit. Ne pourrions-nous pas nous sauver... *quelque part* ?

— Nulle part que dans le tombeau, répondit Cassy.

— Avez-vous jamais essayé ?

— Assez l'ont fait, et j'ai vu ce qu'ils y ont gagné, dit Cassy.

— Je vivrais volontiers au milieu des marécages en rongeant l'écorce des arbres. Je ne crains pas les serpens. J'aimerais mieux en sentir un près de moi que cet homme, dit énergiquement Emmeline.

— Il y en a eu beaucoup ici de votre opinion, dit Cassy. Mais vous ne pourriez demeurer dans les marécages. Vous y seriez traquée par les chiens et ramenée ici, et alors...

—Que me ferait-il ? dit la jeune fille en la regardant avec anxiété.

— Que ne vous ferait-il pas, pourriez-vous plutôt demander? Il a appris son métier parmi les pirates des Antilles. Vous ne pourriez dormir de longtemps si je vous disais les choses que j'ai vues—les choses qu'il nous raconte quelquefois lui-même, et qu'il considère comme de bonnes plaisanteries. J'ai entendu des cris qui n'ont pu me sortir de la tête pendant des semaines. Il y a un endroit là-bas, à côté des quartiers, où vous pouvez voir un arbre mort et noirci par le feu, au pied duquel on remarque des cendres de couleur sombre. Demandez au premier venu de vous raconter ce qui s'est passé là, et vous verrez s'il l'ose.

— Oh ! que voulez-vous dire ?

— Je ne m'expliquerai pas davantage, j'ai horreur d'y penser. Et je vous le dis, Dieu seul sait ce que nous pouvons voir demain, si ce pauvre garçon continue la résistance qu'il a entreprise.

— Horreur! dit Emmeline en pâlissant et dont tout le sang reflua vers le cœur. Oh ! Cassy, dites moi ce que je dois faire.

— Ce que j'ai fait. Agissez de votre mieux ; cédez à la force en exécrant et en maudissant votre tyran.

— Il veut me faire boire de sa détestable eau-de-vie, dit Emmeline, et je ne la peux souffrir.

—Vous auriez mieux fait de boire, dit Cassy. Je la détestais aussi, et maintenant je ne puis m'en passer. Il faut bien boire quelque chose. Votre position vous semblera moins horrible quand vous aurez bu cela.

— Ma mère m'a toujours dit de ne jamais toucher à de semblables choses, dit Emmeline.

— Votre mère vous a dit ! répondit Cassy en appuyant amèrement sur le mot *mère*. A quoi sert-il que les mères fassent de semblables recommandations ? Votre sort n'est-il pas d'être vendue et achetée, et votre âme n'appartient-elle pas à quiconque vous a payée? Voilà le train du monde. Je vous le répète, buvez de l'eau-de-vie, buvez tout ce que vous pourrez. cela vous aidera à supporter votre misère.

— Oh ! Cassy, ayez pitié de moi !

— Pitié de vous ! Oui, certes, j'ai pitié de vous. N'ai-je pas une fille ? Dieu sait où elle est et ce qu'elle est maintenant ! Elle suit la voie que sa mère a parcourue avant elle, je suppose, et que ses enfans suivront à leur tour. Il n'y aura pas de fin à la malédiction qui nous accable.

— Je voudrais n'être jamais née ! dit Emmeline en se tordant les mains.

— C'est ce que je désirais aussi, dit Cassy. J'ai bien des fois formé ce vœu. Je mourrais, si j'en avais le courage, dit-elle en regardant les ténèbres avec cette expression de calme désespoir qui se peignait sur sa figure dans les momens de repos.

— C'est uu crime que d'attenter à ses propres jours, dit Emmeline.

— Je ne vois pas pourquoi. Ce ne serait pas plus mal que les choses que nous faisons tous les jours en continuant de vivre. Mais les sœurs, lorsque j'étais au couvent, m'ont dit des choses qui me font redouter de mourir. Si seulement tout était fini pour nous ; oh ! alors...

Emmeline se détourna et se cacha le visage dans ses mains.

Pendant que cette conversation avait lieu dans la chambre, Legris, accablé par l'orgie, s'était endormi dans la pièce au-dessous. Legris n'était pas un ivrogne habituel. Sa rude et vigoureuse nature le portait à demander aux stimulans une excitation qui eût anéanti et ruiné une organisation plus délicate ; mais son profond esprit de prudence mettait un frein à ses appétits, et il ne buvait jamais au point de perdre le contrôle de lui-même.

Cette nuit, cependant, dans ses efforts fiévreux pour bannir de son esprit les souvenirs et les remords qui l'assiégeaient, il avait bu plus que d'habitude, de sorte qu'après avoir renvoyé ses noirs serviteurs, il retomba lourdement sur un siége et s'endormit d'un profond sommeil.

Oh ! comment l'âme du méchant ose-t-elle entrer dans ce monde mystérieux du sommeil — cette terre dont les bor-



nes vagues touchent de si près au royaume de l'éternelle justice? Legris eut un songe. Dans son sommeil lourd et fiévreux, une forme voilée se dressa à ses côtés et posa sur lui une main froide et douce. Il lui sembla la reconnaître, bien que l'apparition eût le visage voilé, et il frissonna d'horreur. Il crut sentir la fatale boucle de cheveux s'enrouler d'abord autour de ses doigts, puis se glisser autour de son cou et se resserrer, se resserrer, au point de lui faire perdre la respiration. Il lui sembla entendre des voix murmurer à son oreille, — et ces murmures le glaçaient de terreur. Il se vit ensuite sur le bord d'un abîme, se cramponnant avec toute l'énergie que donne une frayeur mortelle, tandis que des mains noires le poussaient dans le gouffre; puis Cassy vint derrière lui et le poussa également. Alors la solennelle figure voilée lui apparut de nouveau; elle écarta son voile: c'était sa mère! Elle détourna de lui son visage, et il se sentit tomber, tomber, au milieu des cris confus, des gémissemens et des éclats de rire des démons... et Legris s'éveilla.

La teinte rosée et calme de l'aube pénétrait dans sa chambre. L'étoile du matin, comme un œil saint et solennel de lumière, semblait contempler ce pécheur du haut du firmament radieux. Oh! quelle fraîcheur, quelle solennité, quelle beauté dans chaque jour qui naît! Ne semble-t-il pas dire au mortel insensé: — Regarde! tu as encore une chance de plus; combats pour la gloire immortelle. Cette voix se fait entendre partout, malgré la différence des peuples et des idiomes; mais cet homme fier et méchant ne l'entendit pas. Il s'éveilla la malédiction à la bouche. Que lui faisaient l'or et la pourpre et le miracle quotidien du jour naissant? Que lui faisait la sainteté de cette étoile que le Fils de Dieu a sanctifiée en la prenant pour son emblème: *stella matutina*? Semblable à la brute, il voyait sans comprendre, et, trébuchant en avant, il se versa un verre d'eau-de-vie dont il but la moitié.

— J'ai passé une nuit infernale! dit-il à Cassy, qui entrait par la porte opposée.

— Vous en aurez beaucoup de cette sorte à l'avenir, lui dit-elle sèchement.

— Que voulez-vous dire, mijaurée?

— Vous l'apprendrez un de ces jours, reprit Cassy du même ton. Maintenant, Simon, j'ai un conseil à vous donner.

— Un conseil! ah! diable!

— Il m'est avis, répondit Cassy d'un ton ferme, s'occu-

pant à mettre quelque ordre dans la chambre, il m'est avis que vous devez laisser Tom en repos.

— Est-ce que cela vous regarde ?

— Moi ? pas le moins du monde, assurément. S'il vous plaît de payer douze cents dollars un esclave et de le mettre hors de service pour satisfaire votre dépit, juste au moment le plus pressé de la saison, ce n'est certes pas mon affaire. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui.

— Vraiment ! et quel intérêt avez-vous donc à vous mêler de ce qui me concerne ?

— Aucun, assurément. Je vous ai économisé quelques milliers de dollars à différentes époques, en prenant soin de vos ouvriers— voilà le remercîment que je reçois de vous. Si votre récolte arrive sur le marché plus faible que celle des autres, vous ne perdrez pas votre pari, je suppose ? Tomkins ne sera pas le vainqueur, j'imagine ? et vous ne paierez pas de votre argent, comme une belle dame, hein ? Il me semble vous voir tirer vos dollars.

Legris, comme beaucoup d'autres planteurs, n'avait qu'une ambition, celle d'avoir la plus abondante récolte de la saison ; et il avait plusieurs paris engagés dans la ville voisine pour la saison présente. Cassy, avec son tact féminin, avait donc touché la seule corde qui pût vibrer chez cet homme.

—Eh bien ! je m'en tiendrai à la correction qu'il a reçue, dit Legris ; mais il faudra qu'il me demande pardon et promette de se mieux conduire à l'avenir.

— C'est ce qu'il ne fera pas, dit Cassy.

— Il ne le fera pas ?

— Non, il ne le fera pas.

— Je voudrais savoir pourquoi, maîtresse, dit Legris d'un air de profond mépris.

— Parce qu'il a eu raison, et qu'il le sait, et qu'il ne voudra jamais dire contre sa pensée qu'il a eu tort.

— Qui diable s'inquiète de ce qu'il sait ou ne sait pas ? Ce nègre dira ce qu'il me plaira, ou...

— Ou vous perdrez votre pari, en le tenant éloigné des champs juste au moment le plus pressé.

— Mais il cédera, il doit céder. Est-ce que je ne connais pas les nègres ? Il sera rampant comme un chien, ce matin.

—Vous êtes dans l'erreur, Simon, vous ne connaissez pas cet homme. Vous pouvez le couper en morceaux, vous n'obtiendrez pas de lui le premier mot d'une rétractation.

— Nous verrons. Où est-il ? dit Legris en sortant.

— Dans la salle abandonnée du magasin, répondit Cassy.

Quoiqu'il eût parlé si fièrement à Cassy, Legris sortit de la maison en proie à une indécision qui ne lui était pas

habituelle. Les songes de la nuit précédente, joints aux prudentes suggestions de Cassy, affectaient considérablement son esprit Il ne voulut admettre aucun témoin dans l'entrevue qu'il allait avoir avec Tom, et résolut, s'il ne pouvait le faire céder par ses menaces, de différer sa vengeance, et d'attendre pour l'assouvir un temps plus opportun.

La solennelle lumière de l'aurore, l'angélique clarté de l'étoile du matin avaient pénétré à travers la rude fenêtre du hangar où Tom était couché, et semblaient lui avoir apporté avec leurs rayons ces divines paroles : « Je suis la tige et le rejeton de David, la brillante étoile du matin » Les mystérieux avertissemens de Cassy, ses insinuations, loin d'abattre son âme, l'avaient fortifiée comme un appel d'en haut. N'était-ce pas peut-être son dernier jour qui venait de se lever dans les cieux? Son cœur palpitait de joie et de désirs à l'idée que ces magnificences qui avaient si souvent fait l'objet de ses méditations—ce grand trône de lumière environné d'un arc-en-ciel, ces multitudes aux vêtemens d'une blancheur éclatante, ces voix ressemblant aux murmures des eaux—ces couronnes, ces palmes, ces harpes—il les verrait peut-être avant le coucher du soleil. Aussi la voix de son persécuteur qui s'approchait ne produisit-elle en lui ni frisson ni tremblement.

— Eh bien! mon garçon, dit Legris, en le frappant du pied avec mépris, comment vous trouvez-vous? Ne vous avais-je pas dit que je pourrais vous apprendre une chose ou deux? Comment trouvez-vous la leçon, hein? Comment trouvez-vous que vos plaintes vous réussissent, Tom? Vous ne me paraissez pas aussi dispos que hier matin. Ne pourriez-vous régaler d'un bout de sermon un pauvre pécheur comme moi, hein?

Tom ne répondit rien.

— Levez-vous, brute, dit Legris en le frappant de nouveau.

C'était une chose difficile pour un homme meurtri de coups et affaibli comme il l'était, et, pendant que Tom s'efforçait d'obéir, Legris fit entendre un rire brutal.

—Vous n'êtes guère vif ce matin, Tom? Est-ce que vous auriez attrappé un rhume la nuit passée?

Tom était enfin parvenu à se dresser sur ses pieds et se tenait debout devant son maître, le regardant d'un air ferme et impassible.

— Diable! vous avez pu vous lever, dit Legris en l'examinant des pieds à la tête. Je crois que vous n'en avez pas reçu assez. Maintenant, Tom, mettez-vous à genoux, et demandez-moi pardon pour vos grimaces d'hier soir.

Tom ne bougea pas.

— A genoux, chien! dit Legris en le frappant de son fouet.

— Massa Legris, répondit Tom, je ne puis le faire. J'ai agi selon ma conscience et j'agirai de même si l'occasion s'en présente. Je ne me rendrai jamais coupable d'une telle cruauté, quoi qu'il arrive.

— Oui, mais vous ne savez pas ce qui peut vous arriver, maître Tom. Vous croyez peut-être que ce que vous avez souffert est quelque chose. Je vous prouverai que ce n'est rien, absolument rien. Que diriez-vous si l'on vous liait à un arbre, pour vous brûler à petit feu? Trouveriez-vous cela plaisant, Tom?

— Massa, répondit Tom, je sais que vous pouvez faire des choses horribles; mais, dit-il en se redressant et en joignant les mains, lorsque vous aurez tué le corps, vous ne pourrez plus rien, et, après cette vie, il y en a une autre : l'*éternité*.

L'ÉTERNITÉ! ce mot fit tressaillir l'âme du pauvre noir et la remplit de force et de lumière; il produisit sur le cœur du pécheur l'effet de la morsure d'un scorpion. Legris grinça des dents, mais sa rage l'empêcha de parler; et Tom, comme un homme qui vient de recouvrer sa liberté, parla d'une voix claire et sereine.

— Massa Legris, vous m'avez acheté, et je serai pour vous un serviteur fidèle et dévoué. Je vous donnerai tout le travail de mes mains, tout mon temps, toutes mes forces; mais mon âme, je ne la sacrifierai à aucun mortel. Je m'attacherai au Seigneur et mettrai ses commandemens au-dessus de tout, qu'il s'agisse pour moi de la vie ou de la mort, vous pouvez y compter. Massa Legris, je n'ai aucune crainte de la mort. Peu m'importe que je vive ou que je meure. Vous pouvez me fouetter, me faire mourir de faim, me brûler vif—vous m'enverrez seulement plus vite où je désire aller.

— Je vous ferai céder, cependant, avant d'en finir avec vous, dit Legris avec un transport de rage.

— J'aurai du secours, dit Tom. Je ne ferai jamais ce que vous exigez de moi.

— Qui diable pourrait vous secourir? dit Legris avec ironie.

— Le Seigneur tout puissant, dit Tom.

— Qu'il te damne! s'écria Legris en terrassant sa victime d'un coup de poing.

Une main douce et froide se posa en ce moment sur celle de Legris. Il se retourna : c'était celle de Cassy. Le contact de cette main douce lui rappela son rêve de la nuit précé-

dente, et toutes les effrayantes images de cette vision et l'horreur qu'elles lui avaient inspirée traversèrent soudainement son cerveau.

—Etes-vous donc fou ? lui dit Cassy en français. Laissez-le aller ! laissez-moi le soin de le remettre en état de travailler. Ne vous avais-je pas dit vrai ?

On dit que l'alligator, le rhinocéros, bien que couverts d'une cuirasse à l'épreuve de la balle, ont tous deux un point vulnérable. Chez les réprouvés farouches, endurcis et sans foi, ce point est la crainte superstitieuse.

Legris s'éloigna, décidé à laisser là sa vengeance pour cette fois.

— Eh bien ! dit-il brutalement à Cassy, faites comme vous l'entendrez.

— Ecoutez, dit-il à Tom, j'en reste là avec vous maintenant parce que la récolte presse et que j'ai besoin de tous mes bras ; mais je n'oublie jamais. J'inscris ceci à votre compte, et un jour ou l'autre, je me paierai sur votre vieille peau noire — souvenez-vous en !

Et Legris tourna le dos et sortit.

— Allez ! dit Cassy, en le suivant d'un regard sombre ; vous aurez aussi un jour votre compte à régler. Mon pauvre garçon, comment vous trouvez-vous ?

— « Le Seigneur Dieu a envoyé son ange, et il a fermé pour cette fois la gueule du lion, » dit Tom.

— Pour cette fois, assurément, dit Cassy ; mais vous vous êtes attiré sa haine ; elle vous suivra jour par jour, elle se pendra comme un chien à votre gorge, sucera votre sang et épuisera votre vie goutte à goutte ! Je connais l'homme.

CHAPITRE XXXVII.

LIBERTÉ.

« Peu importe avec quelle solennité il
» a pu être sacrifié sur l'autel de l'escla-
» vage ; il n'a pas plutôt touché le sol de
» la Grande-Bretagne, que l'autel et le Dieu
» retombent dans la poussière, et le voilà
» racheté, régénéré et délivré de ses chaî-
» nes par l'irrésistible génie de l'émanci-
» pation universelle.

» CURRAN. »

Nous allons laisser pendant un instant Tom entre les mains de ses persécuteurs, pour suivre la fortune de Georges et de sa femme, que nous avons laissés en des mains amies dans une ferme à côté de la route.

Nous avons laissé Tom Loker gémissant et s'agitant sur le lit le plus propre, le plus immaculé qui fût chez les quakers, et confié aux soins maternels de tante Dorcas, qui le trouvait aussi peu traitable qu'un bison malade.

Imaginez-vous une grande femme à l'air digne et spirituel, dont le bonnet de claire mousseline ombrage les cheveux argentés, séparés en bandeaux sur un front large et uni surmontant des yeux gris dans lesquels perce la pensée; un fichu de crêpe lisse, blanc comme la neige, régulièrement plissé, couvre sa poitrine; sa robe de soie brune luisante fait entendre un doux frôlement lorsqu'elle va et vient par la chambre.

— Que le diable!... dit Tom Loker, en bouleversant les draps de son lit.

— Je te dois inviter, Thomas, à ne point te servir d'un tel langage, lui dit tante Dorcas, en remettant le lit en ordre avec son calme habituel.

— Bien, je ne le ferai plus, grand'maman, si toutefois je puis m'en empêcher, dit Loker; mais comment pourrait-on s'empêcher de jurer par cette maudite chaleur!

Dorcas retira un couvre-pieds du lit, remit les draps en place et les replia si bien que Loker avait l'air d'une chrysalide, puis elle ajouta:

— Je voudrais, ami, te voir perdre l'habitude de jurer et de maudire, et veiller sur toi.

— Et pourquoi diable y veillerais-je? dit Loker; que je sois pendu si ce n'est pas la dernière chose à laquelle je veuille songer! Et Loker s'agita de nouveau, dérangeant tout, et mettant son lit dans un état terrible à voir.

— Cet homme et cette femme sont ici, je suppose, dit-il avec calme, après une pause.

— Oui, répondit Dorcas.

— Ils feraient bien de passer immédiatement de l'autre côté du lac, dit-il; le plus tôt serait le mieux.

— C'est probablement ce qu'ils feront, dit tante Dorcas en tricotant paisiblement.

— Ecoutez, dit Loker; nous avons à Sandusky des correspondans qui gardent pour nous des bateaux Je ne crains pas de le dire maintenant. J'espère qu'ils s'échapperont, justement pour faire enrager Marks, ce maudit chien que je voudrais voir à tous les diables!

— Thomas! dit Dorcas.

— Je vous le dis, grand'maman, si vous bouchez trop une bouteille elle éclatera, dit Loker. Mais pour en revenir à la femme, dites-leur de l'habiller de façon à la déguiser. Son signalement est à Sandusky.



— Nous songerons à cela, dit Dorcas, avec le calme qui la caractérisait.

Comme nous allons prendre ici congé de Tom Loker, nous ajouterons qu'après être demeuré trois semaines chez les quakers, en proie à un rhumatisme aigu qui était venu se joindre à ses autres maux, Tom quitta enfin son lit un peu plus réfléchi, un peu plus sage qu'auparavant. Au lieu de continuer la chasse des nègres, il s'établit dans une des nouvelles colonies, où ses talens purent se développer d'une façon plus heureuse en dressant des pièges aux ours, aux loups et aux autres habitans des forêts. Il se fit même une sorte de renommée dans cette contrée. Dans la suite, Tom parla toujours avec respect des quakers.

— Charmantes gens, disait-il; ils ont voulu me convertir, mais ils n'ont pu y parvenir tout à fait. Mais je dois vous dire, étranger, qu'ils s'entendent admirablement à soigner un malade... et ils savent parfaitement faire le bouillon et autres bagatelles.

Prévenus par Loker qu'ils pourraient être reconnus à Sandusky, les fugitifs pensèrent qu'il était prudent de se diviser. Jim et sa vieille mère prirent les devans, et, une nuit ou deux après, Georges et Eliza avec leur enfant furent conduits secrètement à Sandusky, et logés sous un toit hospitalier, en attendant le moment de traverser le lac.

Leur nuit était passée, l'étoile de la liberté se levait pour eux radieuse. Liberté! mot électrique! Qu'est-ce que ce mot? Est-ce autre chose qu'un nom, une figure de rhétorique? Hommes et femmes d'Amérique, pourquoi votre cœur tressaille-t-il à ce mot pour lequel vos pères versèrent leur sang, pour lequel vos mères, plus courageuses encore, consentaient à voir mourir leurs plus nobles et leurs meilleurs fils?

Ce mot glorieux et cher pour une nation est-il donc moins cher et moins glorieux pour un homme? Qu'est donc la liberté d'une nation, sinon la liberté de tous ceux qui la composent? Qu'est la liberté pour ce jeune homme assis devant nous, les bras croisés sur sa large poitrine, l'empreinte du sang africain sur le visage, et l'œil enflammé — qu'est la liberté pour Georges Harris? Pour vos pères, la liberté était le droit qu'a une nation d'être une nation; pour Georges c'est le droit qu'a un homme d'être un homme et non une brute; le droit d'appeler sa femme la compagne de son choix, et de la protéger contre la violence sans frein; le droit de protéger et d'instruire son enfant; le droit d'avoir un foyer à soi, une religion à soi, un caractère indépendant de la volonté d'un autre. Toutes ces pensées s'agitaient et bouillonnaient dans le cœur de Georges tandis qu'il était là

pensif, la tête appuyée dans sa main, regardant sa femme essayer d'adapter à ses formes gracieuses et sveltes un costume d'homme sous lequel on avait pensé qu'elle pourrait plus sûrement détourner les soupçons.

— Maintenant, à leur tour, dit-elle debout devant la glace en faisant retomber sa belle chevelure noire et fine comme la soie. N'est-ce pas une pitié, Georges, ajouta-t-elle en en soulevant quelques tresses d'un air enjoué, n'est-ce pas une pitié de faire tomber tout cela ?

Georges sourit tristement et ne répondit pas.

Eliza se tourna vers la glace, et les ciseaux brillèrent à chaque mèche qui se détachait de sa tête.

— Voilà qui suffira, dit-elle en prenant la brosse à cheveux ; il n'y a plus qu'à mettre la dernière main à ma coiffure. Est-ce que je ne suis pas un joli garçon ? ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, riant et rougissant à la fois.

— Vous serez toujours jolie, quoi que vous fassiez, dit Georges.

— Qu'est-ce qui vous rend si rêveur ? dit Eliza s'agenouillant devant Georges et posant sa main sur le genou de son mari. Nous ne sommes plus qu'à vingt-quatre heures du Canada, disent-ils. Un jour et une nuit seulement sur le lac, et alors... oh ! alors !...

— Oh ! Eliza, dit Georges en l'attirant sur son cœur, c'est cela même qui m'attriste. Toute ma destinée est maintenant concentrée sur un seul point. Venir si près, avoir pour ainsi dire le port devant les yeux... et tout perdre ! Je n'y pourrais survivre, Eliza.

— Ne craignez rien, dit-elle avec la voix de l'espérance. Le bon Dieu ne nous aurait pas conduits si loin s'il n'avait eu l'intention de nous faire arriver au but de nos vœux. Je crois sentir qu'il est avec nous, Georges.

— Vous êtes une femme bénie, Eliza, dit-il en la pressant dans une étreinte convulsive. Nos longues années de misère sont-elles finies ? Allons-nous être libres ?

— J'en suis sûre, Georges, dit Eliza en levant les yeux au ciel, pendant que des larmes d'espoir et d'enthousiasme brillaient sur ses longs cils noirs. Je sens en moi que Dieu va nous tirer de notre servitude aujourd'hui même.

— Je veux vous croire, Eliza, dit Georges en se levant tout-à-coup. Je veux vous croire Allons, il nous faut partir. En vérité, dit-il en la tenant à la longueur de son bras et la regardant avec une tendre admiration, vous êtes un charmant petit garçon. Ces cheveux courts et frisés vous vont à merveille. Mettez votre chapeau, là, un peu plus sur le côté. Je ne vous ai jamais vue si gentille. Mais il est



temps de monter en voiture ; je ne sais si madame Smyth s'est occupée du costume d'Harry ?

La porte s'ouvrit, et une respectable dame d'un âge mûr entra tenant par la main Harry habillé en petite fille.

— Oh ! la jolie petite fille ! s'écria Eliza en l'examinant sous toutes les faces. Nous l'appellerons Harriett ; n'est-ce pas que ce nom est bien trouvé ?

L'enfant regardait d'un air grave et dans le plus profond silence l'insolite costume de sa mère ; il poussait de temps en temps de profonds soupirs en jetant sur Eliza un regard furtif de dessous les boucles de ses noirs cheveux.

— Harry ne reconnaît-il pas maman ? dit Eliza en étendant ses bras vers lui.

L'enfant, intimidé, se serrait contre la femme qui venait de l'amener.

— Allons, Eliza, pourquoi cette obstination à vouloir le caresser, puisque vous savez qu'il doit être tenu loin de vous ?

— C'est une folie, je le sais, mais je ne puis me faire à l'idée de le voir séparé de moi. Allons, où est mon manteau ? Ah ! le voilà. Comment les hommes mettent-ils cela, Georges ?

— Il faut le porter ainsi, dit son mari en le lui jetant sur les épaules.

— Comme cela, n'est-ce pas ? dit Eliza en imitant le mouvement ; puis je dois frapper du pied, faire de longues enjambées et avoir l'air tapageur.

— Ne vous évertuez pas tant, dit Georges. On rencontre de temps à autre un jeune homme modeste ; je crois qu'il vous sera plus facile de soutenir ce rôle-là.

— Et ces gants ! Miséricorde ! mes mains se perdent dedans, dit Eliza.

— Je vous engage à ne les pas quitter, dit Georges. Votre petite main effilée pourrait bien nous faire découvrir tous. Maintenant, madame Smyth, vous êtes confiée à nos soins, vous êtes notre tante, souvenez-vous en bien.

— J'ai entendu dire qu'il est venu ici des hommes signaler à tous les capitaines de paquebots un homme et une femme avec un petit enfant, dit Mme Smyth.

— Vraiment ? dit Georges. Eh bien ! si nous voyons ces gens-là, nous le leur dirons.

En ce moment une voiture s'arrêta devant la porte, et tous les membres de la famille amie qui avait reçu les fugitifs se pressèrent autour d'eux pour leur faire leurs adieux.

Les déguisemens avaient été choisis d'après les indications de Tom Loker. Mme Smyth, respectable dame qui avait un

établissement au Canada, où ils se rendaient, se trouvant heureusement sur le point de traverser le lac, avait consenti à passer pour la tante du petit Harry, et, afin qu'il eût le temps de s'attacher à elle, on l'avait confié à ses soins pendant les deux derniers jours ; un redoublement de caresses joint à une abondante distribution de gâteaux et de sucre candi lui avaient complétement gagné l'amitié du jeune gentleman.

La voiture arriva au quai. Les deux soi-disant jeunes gens traversèrent la planche du bateau, Eliza donnant galamment le bras à Mme Smyth, et Georges s'occupant des bagages.

Georges était dans le bureau du capitaine pour régler le passage, lorsqu'il entendit deux hommes qui parlaient à côté de lui.

— J'ai examiné chaque personne qui est entrée à bord, disait l'un, et je suis sûr qu'ils ne sont pas sur ce bateau.

La voix était celle du commis du paquebot. L'individu auquel il s'adressait était notre ancienne connaissance Marks, qui, avec cette persévérance précieuse qui le caractérisait, était venu jusqu'à Sandusky à la recherche de sa proie.

La main avec laquelle Georges prenait ses billets et sa monnaie trembla un peu ; mais il se tourna froidement, fixa sur l'homme qui venait de parler ainsi un regard d'une parfaite indifférence, et se dirigea tranquillement vers une autre partie du bateau où venait de s'asseoir en l'attendant sa chère Eliza.

Mme Smyth, avec le petit Harry, se retira dans la cabine des dames, où la sombre beauté de la prétendue petite fille lui attira de nombreux complimens de la part des passagères.

Georges eut la satisfaction, au moment où la cloche du paquebot sonna le départ, de voir Marks traverser la planche et retourner à terre. Un long soupir s'échappa de sa poitrine, lorsqu'il vit que le bateau avait mis entre lui et son persécuteur une distance infranchissable.

Le journée était magnifique. Les vagues bleues du lac Erié étincelaient en dansant aux rayons du soleil. Une fraîche brise soufflait du rivage, et le beau navire s'avançait majestueusement sur les flots.

Oh ! quel monde inconnu renfermé dans le cœur humain ! A voir Georges se promenant calme et grave de long en large avec sa timide compagne, qui eût deviné ce qui brûlait dans sa poitrine ? Le bonheur extrême dont il se voyait si rapproché lui semblait trop grand pour être réel, et il tremblait à

chaque instant qu'une circonstance imprévue ne vînt le lui arracher.

Mais le bateau dévorait l'espace, les heures fuyaient, et bientôt apparurent claires et distinctes les côtes bénies du Canada — côtes douées du pouvoir magique de rompre, d'un coup de leur baguette, tous les enchantemens de l'esclavage, en quelque langue qu'ils aient été prononcés, par quelque puissance qu'ils aient été confirmés.

George et sa femme se tenaient au bras l'un de l'autre comme on approchait de la petite ville d'Amherstberg, dans le Canada. Georges sentit sa respiration oppressée : un brouillard passa devant ses yeux ; il pressa silencieusement la petite main qui tremblait sur son bras. La cloche retentit — le bateau s'arrêta. Sachant à peine ce qu'il faisait, Georges examina ses bagages et réunit sa petite compagnie. Ils descendirent sur le rivage, où ils demeurèrent immobiles jusqu'à ce que les passagers du bateau se fussent éloignés. Alors le mari et la femme, les yeux baignés de larmes, se jettant dans les bras l'un de l'autre et pressant sur leur sein leur fils étonné, s'agénouillèrent et élevèrent vers Dieu leurs cœurs. Comme dit le poète :

C'était quelque chose comme le retour soudain de la mort à la vie ;
Du suaire de la tombe à la robe des cieux ;
De la domination du péché et des luttes de la passion
A la pure liberté de l'âme pardonnée ;
Lor que tous les liens de la mort et de l'enfer sont brisés,
Que le mortel revêt l'immortalité,
Lorsque la main de la Miséricorde a tourné la clef d'or
Et que sa voix a dit : « Réjouis-toi, ton âme est libre. »

La petite troupe fut bientôt guidée par M[me] Smyth jusqu'à la maison hospitalière d'un bon missionnaire que la charité chrétienne a placé là comme un berger pour recueillir le troupeau de fugitifs et de proscrits qui trouvent chaque jour asile sur ce rivage.

Qui pourra dire le bonheur de ce premier jour de liberté? Ne sommes-nous pas doués d'un sens spécial, celui de la liberté, plus élevé, plus fin qu'aucun des cinq autres? Se mouvoir, parler, respirer, aller et venir sans contrôle et à l'abri de tout danger ! Qui pourra dire les douceurs de ce repos qui descend sur l'oreiller de l'homme libre protégé par des lois qui lui assurent les droits que Dieu a donnés à l'homme ? Qu'il était beau et précieux, pour cette mère, le visage de son enfant endormi, que le souvenir des dangers passés lui rendaient plus cher encore ! Comment eussent-ils pu dormir dans l'agitation que leur causait une telle félicité? Et cependant ces deux êtres n'avaient pas un acre de terre à

eux, pas une cabane à eux — ils avaient dépensé jusqu'à leur dernier dollar. Ils ne possédaient rien de plus que les oiseaux de l'air et les fleurs des champs, et cependant la joie les empêchait de dormir. O vous qui enlevez à l'homme sa liberté, qu'aurez-vous à répondre quand Dieu vous en demandera compte ?

CHAPITRE XXXVIII.

LA VICTOIRE.

Remercions Dieu, qui nous donne la victoire.

Combien d'entre nous, dans ce triste chemin de la vie et à certaines heures de découragement, n'ont pas éprouvé qu'il serait plus aisé de mourir que de vivre !

Le martyr qui se voit en face d'une mort horrible, escortée de toutes les angoisses corporelles, trouve dans la terrible sentence qui le frappe un stimulant et une énergie surhumaine. Son zèle et sa ferveur vivement surexcités lui font affronter les tourmens qui doivent le conduire à la gloire et à l'éternel repos.

Mais vivre pour supporter chaque jour une basse, une cruelle et dégradante servitude, et pour voir s'anéantir graduellement toutes ses facultés morales — ce long et horrible martyre du cœur, cette agonie perpétuelle de l'intelligence qui s'éteint goutte à goutte, heure à heure — n'est-ce pas la plus terrible épreuve qui puisse être infligée à un être humain ?

Lorsque Tom se voyait face à face avec son bourreau, qu'il entendait ses menaces et pensait que sa dernière heure était venue, son cœur se remplissait de courage. L'image de Jésus qui s'offrait à ses yeux, la pensée du ciel dont il allait prendre possession, lui donnaient la force de supporter la torture, le feu et les autres supplices. Mais dès qu'il se retrouvait seul, que l'excitation était passée, il ressentait plus vivement les douleurs que lui causaient ses membres meurtris et déchirés ; il comprenait toute sa misère et toute sa dégradation, et les jours s'écoulaient pour lui dans la plus profonde tristesse.

Longtemps avant que les blessures de Tom fussent guéries, Legris insista pour qu'il fût renvoyé aux travaux des champs. Alors commencèrent pour lui des jours de douleur et de fatigue, aggravées par toutes les injustices et les mauvais traitemens que la bassesse et la méchanceté humaines peuvent suggérer. Quiconque a souffert doit savoir quelle profonde irritation cause toujours la douleur corporelle, fût-elle même accompagnée de tous les soulagemens possibles. Tom ne s'étonnait

plus de l'air sombre de ses compagnons; son caractère placide et sa sérénité ne purent tout à fait résister à cette épreuve. Il s'était flatté de lire sa Bible dans ses momens de loisir; mais il n'y avait pas de loisirs en ce lieu. Dans le moment de la récolte, Legris n'hésitait pas à faire travailler ses esclaves les dimanches comme les autres jours de la semaine. Et pourquoi pas? Il recueillait ainsi plus de coton et gagnait ses paris, et, s'il perdait quelques nègres, il gagnait de quoi en acheter d'autres. Au commencement, Tom avait l'habitude de lire un verset ou deux de sa Bible, à la lueur du feu, en revenant de son travail journalier; mais, après le cruel traitement qu'il avait subi, il revenait des champs si exténué, que la tête lui tournait; ses yeux se voilaient quand il essayait de lire, et il était obligé de se coucher avec ses compagnons, tant son corps était épuisé.

Chose étrange! le calme religieux, la foi profonde qui l'avaient soutenu jusque-là firent place aux agitations de l'âme et aux ténèbres du désespoir. Le sombre problème de l'existence était sans cesse devant ses yeux:—Des âmes opprimées et dégradées, le mal triomphant, et Dieu gardant le silence. Il y avait des semaines et des mois que le pauvre Tom luttait contre la tristesse et les ténèbres qui avaient envahi son âme. Il se rappelait la lettre que miss Ophélia avait écrite à ses amis du Kentucky, et adressait à Dieu de ferventes prières pour qu'il lui envoyât sa délivrance. Chaque jour il était aux aguets, dans l'espoir de voir arriver quelqu'un pour le racheter, et, ne voyant arriver personne, l'amère pensée qu'il était inutile de servir Dieu, que Dieu l'avait abandonné, venait de nouveau accabler son âme. Il voyait quelquefois Cassy; de temps à autre, lorsqu'il était appelé à la maison, il apercevait à la dérobée l'infortunée Emmeline; mais il n'avait que peu de relations avec l'une ou l'autre. D'ailleurs, il n'avait le temps de communiquer avec personne.

Un soir il se trouvait assis, en proie au découragement et à la prostration la plus profonde, à côté de quelques brandons à demi consumés sur lesquels cuisait son grossier repas. Il jeta au feu quelques broussaille-, s'efforça de ranimer la flamme, puis il tira sa Bible de sa poche. Là se trouvaient tous les passages marqués qui tant de fois avaient fait tressaillir son âme: — paroles des patriarches et des prophètes, des poëtes et des sages qui depuis les temps les plus reculés ont enseigné à l'homme le courage dans sa vie terrestre de luttes et de combats. Ces mots avaient-ils perdu tout pouvoir, ou bien les yeux troublés et les sens fatigués du pauvre Tom ne pouvaient-ils plus répondre à cette puissante inspiration? Il

poussa un profond soupir, et remit le livre dans sa poche. Un bruyant éclat de rire l'arracha à ses réflexions; il leva les yeux : Legris était devant lui.

— Eh bien! mon vieux, il paraît que votre religion ne vous sert pas à grand'chose! J'avais toujours pensé que je finirais par faire entrer cette idée-là dans votre tête crépue.

Cette cruelle raillerie parut à Tom plus accablante que la faim, le froid, la nudité. Il garda le silence.

— Vous êtes un fou, dit Legris, car j'avais de bonnes intentions pour vous lorsque je vous achetai. Je vous aurais placé ici au-dessus de Sambo et de Quimbo; vous auriez eu du bon temps, et au lieu de recevoir le fouet tous les jours, vous auriez commandé ici après moi et distribué les coups aux autres nègres. On vous aurait donné de temps en temps un verre de punch au whiskey pour vous réchauffer. Allons, ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux être raisonnable? Jetez-moi au feu ce vieux fatras d'absurdités et joignez-vous à mon église?

— Dieu m'en préserve! répondit Tom avec ferveur.

— Vous voyez bien que Dieu ne s'empresse pas de vous secourir; autrement il n'eût pas permis que vous tombassiez entre mes mains. Votre religion n'est qu'un tissu de mensonges, Tom. Je sais ce qu'il en est. Vous feriez mieux de vous attacher à moi. Je suis quelqu'un, moi, et je peux faire quelque chose.

— Non, massa, répondit Tom, je demeurerai fidèle. Que le Seigneur vienne ou non à mon aide, je m'attacherai à lui, je croirai en lui jusqu'au dernier soupir.

— Vous n'en êtes que plus stupide! dit Legris en lui crachant au visage et en le poussant du pied. N'importe, je saurai bien vous dompter et vous amener à la raison, vous verrez! Et Legris s'éloigna.

Lorsque le poids de la douleur qui accable l'âme devient intolérable, il se produit un effort désespéré de toutes les puissances physiques et morales pour rejeter ce fardeau, et les angoisses les plus cruelles précèdent le retour de la joie et du courage. Il en fut ainsi chez Tom. Les sarcasmes athées de son cruel maître avaient plongé son âme, déjà bien découragée, dans un abîme plus profond. Ses mains se cramponnaient encore au rocher de la foi, mais avec l'étreinte engourdie du désespoir. Tom demeurait comme anéanti à côté du feu. Soudain tous les objets qui l'environnaient semblèrent s'évanouir; il eut une vision d'une tête couronnée d'épines, meurtrie et ensanglantée. Tom contemplait avec frayeur et admiration la majestueuse résignation de ce visage divin; ce regard plein de pitié de l'Homme-

Dieu le fit tressaillir jusqu'au fond du cœur. En proie à la plus vive émotion, il étendit les mains et se jeta à genoux. Alors la vision changea graduellement ; les épines devinrent des rayons de lumière, et il vit, au milieu d'une splendeur inexprimable, la figure du Christ se pencher vers lui avec compassion, et une voix lui dit : « Celui qui triomphe de la douleur s'assiéra avec moi sur mon trône, car moi aussi j'ai triomphé de la douleur et je suis assis sur le trône de mon père. »

Combien Tom demeura-t-il en cet état, c'est ce qu'il n'aurait pu dire. Quand il reprit ses sens, le feu était éteint, ses habits étaient trempés par la rosée froide et abondante ; mais les terreurs de son âme s'étaient évanouies, et, dans la joie qui l'inondait alors, il ne sentait plus la faim, le froid, la dégradation et la misère. Du fond de son âme, il se détacha de toutes les espérances de cette vie, et offrit à l'Infini le sacrifice absolu de sa volonté. Il contempla les étoiles silencieuses et éternelles, ces types des anges qui veillent constamment sur l'homme, et fit retentir la solitude de la nuit des triomphantes paroles d'un hymne qu'il avait chanté bien souvent dans des jours plus heureux, mais jamais avec autant de sentiment que maintenant :

La terre cessera de rouler dans l'espace,
Le soleil cessera de luire dans les cieux,
Mais Dieu vivra toujours, éternel, radieux,
Et sera mon trésor dans l'éternelle grâce.

Quand aux coups de la mort ma chair succombera,
Que mon sang cessera de battre dans mes veines,
Avec la vie aussi Dieu finira mes peines
Et d'en haut dans sa gloire à lui m'appellera.

Quand nous aurons chanté là des siècles sans nombre,
Nous chanterons encor Dieu, — l'éternel amour —
En des siècles sans nombre et coulant comme un jour
Au sein de sa splendeur sans limite et sans ombre.

Ceux qui sont familiers avec les traditions religieuses des esclaves savent que des récits semblables à celui que nous venons de faire sont fort communs parmi eux. Nous en avons recueilli nous-mêmes de leur propre bouche qui étaient d'un caractère touchant et pathétique. Les psychologistes nous parlent d'un état dans lequel les impressions et les images qui frappent l'esprit l'absorbent au point de dominer entièrement les sens extérieurs et de les contraindre à donner une forme palpable aux objets qui n'existent que dans l'imagination. Qui pourra apprécier dans quelle mesure

l'Être-Suprême se sert de ces facultés de notre nature mortelle pour rendre le courage aux âmes désolées ? Si le pauvre esclave croit que Jésus lui est apparu et lui a parlé, qui osera le contredire? N'a-t-il pas dit que sa mission dans tous les siècles était de ranimer les cœurs brisés et de rendre la liberté aux opprimés ?

Lorsque le jour naissant vint réveiller les esclaves et les ramener aux travaux des champs, il se trouva parmi ces malheureux déguenillés et grelotant de froid un homme qui marchait d'un pas triomphant. C'est qu'il avait un appui plus ferme que la terre qu'il foulait :—c'était sa foi inébranlable, sa confiance dans le Tout-Puissant et dans son éternel amour. Ah ! Legris, essayez contre lui vos forces maintenant ! L'agonie, la misère, la dégradation, le besoin, la perte de toutes choses ne feront que hâter le moment où il sera fait roi et prêtre dans le sein de Dieu.

A partir de ce moment une inaltérable sphère de paix environna le cœur du pauvre opprimé, que la présence du Sauveur avait sanctifié comme un temple. Regrets amers du passé, fluctuations de l'espérance, de la crainte et du désir, tout avait disparu ; la volonté humaine, si longtemps courbée, torturée par une lutte incessante, se trouvait entièrement absorbée dans la volonté divine. Le reste du voyage de la vie lui paraissait si court, le bonheur éternel lui semblait si rapproché, que les plus affreuses misères d'ici-bas le trouvaient insensible.

Tous remarquèrent le changement qui s'était opéré en lui. Il était redevenu gai et alerte ; il y avait en lui une quiétude que ni les insultes ni les mauvais traitemens ne pouvaient altérer.

— Que diable est-il arrivé à Tom ? dit Legris à Sambo. Il y a quelque temps, il faisait constamment la moue, maintenant il est gai comme un grillon.

— Je ne sais, massa ; il a peut-être l'espoir de s'évader.

— Je voudrais bien le voir essayer, dit Legris avec un ricanement sauvage... Et vous, Sambo, ne le voudriez-vous pas ?

— Ah! ah ! je le crois bien, dit le gnome noir avec un rire obséquieux. Dieu ! quelle farce ! les voir s'enfoncer dans la vase, se débattre et s'embarrasser dans les buissons et les chiens à leurs trousses ! Dieu ! j'ai failli crever de rire, lorsque nous avons rattrappé Molly. Je crus que les chiens allaient la mettre en morceaux avant que je pusse l'arracher de leurs crocs. Elle porte encore les marques de leurs morsures.

— Je suis sûr qu'elle les portera jusqu'à sa mort, dit Legris. Mais, Sambo, veillez au grain, et si ce nègre tente

quelque chose de pareil, faites en sorte de lui donner un croc-en-jambe.

— Massa, comptez sur moi ! dit Sambo. Je saurai bien attrapper le lapin ! ho ! ho ! ho !

Cette conversation avait lieu au moment où Legris allait monter à cheval pour se rendre à une ville voisine. Le soir, en revenant, il lui prit fantaisie de faire un circuit et de visiter les quartiers pour voir si tout était en ordre.

Il faisait un clair de lune magnifique ; l'ombre des arbres de Chine se dessinait gracieusement sur le gazon, et l'air avait ce calme si transparent et si pur, qu'il semble une profanation de le troubler. Legris n'était plus qu'à une petite distance des quartiers, lorsqu'il entendit quelqu'un chanter. C'était chose rare en tel lieu ; il s'arrêta pour écouter. Une mélodieuse voix de ténor chantait :

Non, je ne prendrai point les hommes pour arbitres
Sur cette terre de douleurs,
Tant que je pourrai lire écrits au ciel mes titres,
Seigneur, et j'essuierai mes pleurs.

La chair pleure ; mais l'âme avec toi tout entière
Ne craint ni le feu ni le fer.
La mort ne détruit point ce qui n'est point matière ;
Le juste se rit de l'enfer.

Je n'accuserai point, ô Seigneur, ta justice :
Toi seul tu sais pourquoi l'homme bon doit souffrir.
Il n'est point de douleur, il n'est point de supplice,
Qui puisse m'empêcher, Seigneur, de te bénir.

— Ah ! se dit Legris, voilà donc ses idées ! Combien je déteste ces maudits chants méthodistes ! C'est vous, nègre ! dit-il en poussant son cheval vers Tom et levant sur lui son fouet : Comment osez-vous être debout à chanter lorsque vous devriez dormir ? Fermez votre gueule noire et rentrez au plus vite.

—Oui, massa, dit gaîment Tom en se levant pour rentrer.

La tranquillité d'âme de Tom provoqua chez Legris un accès de fureur, et, faisant avancer sur lui son cheval, il lui laboura la tête et les épaules de coups de fouet.

— Ah ! chien, nous verrons si tu auras l'air si content après ceci.

Mais les coups tombaient sur le corps mortel, et non plus sur l'âme, comme auparavant. Tom se montrait d'une soumission parfaite, et cependant Legris ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait perdu tout pouvoir sur son esclave. Lorsque le planteur eut vu Tom rentrer dans sa case, et eut

fait tourner son cheval pour s'éloigner, un de ces éclairs de la conscience qui illuminent tout à coup les âmes les plus sombres et les plus méchantes traversa son esprit. Il comprit que Dieu était entre lui et sa victime, et il blasphéma. La vue de cet homme soumis et silencieux, que les sarcasmes, les menaces, les coups et les cruautés de toutes sortes ne pouvaient émouvoir, éveilla dans l'âme de Legris une voix semblable à celle que le Démon son maître mit autrefois dans la bouche du Démoniaque : « Qu'avons-nous de commun avec toi, Jésus de Nazareth ? Es-tu donc venu nous tourmenter avant le temps ? »

Le cœur de Tom débordait de compassion et de sympathie pour les pauvres malheureux qui l'environnaient. Il lui semblait que ses douleurs terrestres étaient passées. Il brûlait de consacrer au soulagement des misères de ses compagnons une partie du trésor de paix et de joie qu'il avait reçu d'en haut. Les occasions, il est vrai, s'en présentaient rarement. Mais en allant aux champs, en revenant, et pendant les heures de travail, il avait parfois le bonheur de tendre une main secourable à ces malheureux désespérés et découragés. Ces pauvres créatures abruties ne le comprirent pas d'abord ; mais cette bienveillance qui ne se laissait pas rebuter pendant des semaines et des mois, fit à la fin vibrer une corde sensible dans ces cœurs engourdis. Graduellement et insensiblement cet homme étrange, silencieux, patient, toujours prêt à porter le fardeau des autres et ne demandant d'aide à personne—se tenant à l'écart, arrivant le dernier au repas, prenant la plus petite ration qu'il s'empressait de partager avec ceux qui n'en avaient pas assez—cet homme qui, dans les nuits froides, se privait de sa misérable couverture pour réchauffer quelque pauvre femme malade — qui, dans les champs, remplissait les paniers des plus faibles, au risque de ne pas avoir lui-même le poids voulu—qui, poursuivi par l'implacable cruauté de leur tyran commun, ne proférait jamais une plainte ou une malédiction contre son persécuteur — cet homme finit par acquérir sur eux un singulier pouvoir. Lorsque la saison de la récolte fut passée, que les esclaves purent disposer du dimanche, beaucoup se réunissaient volontiers autour de Tom pour l'entendre parler de Jésus. Ils auraient bien voulu se réunir tous ensemble pour entendre ses prédications, pour prier et chanter ; mais Legris ne l'eût pas permis, et plus d'une fois il lui était arrivé de réprimer brutalement et en jurant leurs tentatives, de sorte que la bonne nouvelle ne pouvait se communiquer que d'individu à individu. Et cependant, qui pourra dire la joie naïve avec laquelle quelques-uns de ces pauvres parias,

dont la vie n'était qu'un triste voyage vers un sombre inconnu, entendirent parler d'un Rédempteur miséricordieux et d'une demeure céleste ? Si l'on en croit le témoignage des missionnaires, de toutes les races de la terre, il n'en est pas qui ait reçu l'Evangile avec plus d'empressement et de docilité que la race africaine. Le principe de soumission et de foi absolue qui en forme la base est plutôt dans la nature de cette race que dans toute autre, et souvent des germes de foi jetés par hasard dans le cœur des plus ignorans ont porté des fruits dont l'abondance eût pu faire honte à des terres mieux cultivées.

La pauvre mulâtresse dont nous avons vu la foi simple bien près d'être écrasée et détruite par l'avalanche de cruautés et d'injustices qui était tombée sur elle, sentit son âme se relever en écoutant les hymnes et les passages de la sainte Ecriture que cet humble missionnaire lui murmurait à l'oreille en allant au travail ou lorsqu'ils en revenaient. L'esprit même à moitié égaré de Cassy fut adouci et calmé par cette simple et salutaire influence.

Réduite à la folie et au désespoir par les malheurs inouïs de son existence, Cassy avait souvent pensé à une heure de rétribution et résolu de se venger sur son oppresseur des injustices et des cruautés dont elle était depuis si longtemps témoin et avait elle-même tant souffert.

Une nuit, après que tous les esclaves qui reposaient dans la case de Tom furent endormis, il fut tout à coup tiré de son sommeil par Cassy, dont la tête se montra à l'ouverture qui servait de fenêtre. Elle lui fit signe de sortir.

Tom sortit. Il était entre une et deux heures. A la clarté douce et calme de la lune, dont les rayons éclairaient en plein le visage de Cassy, Tom remarqua dans ses grands yeux noirs un éclat sauvage et extraordinaire tout différent de l'expression de morne désespoir qu'ils avaient d'habitude.

— Venez ici, père Tom, dit-elle en le saisissant de sa petite main par le poignet et en l'attirant à elle, comme si son bras eût été d'acier ; venez ici, j'ai des nouvelles pour vous.

— Qu'y a-t-il donc, miss Cassy ? demanda Tom avec anxiété.

— Tom, n'aimeriez-vous pas à devenir libre ?

— Je le serai, miss, quand le temps fixé par le Seigneur sera venu.

— Oui, mais vous pouvez le devenir ce soir, dit Cassy avec une expression de soudaine énergie.

Tom hésitait.

— Venez ! lui dit-elle tout bas en fixant sur lui ses yeux noirs. Venez ! il est profondément endormi. J'ai mis dans

son eau-de-vie de quoi prolonger son sommeil. Que n'ai-je forcé la dose ! je n'aurais pas eu besoin de vous. Mais venez, la porte de derrière n'est pas fermée. Il y a là une hache que j'y ai mise moi-même ; la porte de sa chambre est ouverte ; je vous montrerai le chemin. Je le frapperais bien moi-même, mais mes bras sont si faibles ! venez donc !

— Non, pas pour dix mille mondes, miss, dit Tom avec fermeté en la retenant au moment où elle se précipitait en avant.

— Mais songez à toutes ces pauvres créatures, dit Cassy. Nous pourrions les rendre tous libres et nous réfugier quelque part dans les marais ; nous trouverions une île où nous pourrions vivre par nous-mêmes. J'ai entendu dire que cela était déjà arrivé. Toute existence est préférable à celle que nous menons ici.

— Non, répondit fermement Tom ; le bien ne peut jamais venir du mal. Je me couperais plutôt la main droite.

— Alors je le ferai, moi, dit Cassy en se retournant.

— Oh ! miss Cassy, dit Tom en se jetant au-devant d'elle, pour l'amour du Seigneur qui mourut pour vous, ne vendez pas ainsi au démon votre âme précieuse. Il n'en pourrait résulter que du mal. Le Seigneur ne nous a pas choisis pour la vengeance. Nous devons souffrir et attendre l'heure qu'il a fixée.

— Attendre ! dit Cassy. N'ai-je pas attendu ? N'ai-je pas attendu jusqu'à ce que ma tête eût le vertige et que mon cœur fût brisé ? Que ne m'a-t-il pas fait souffrir ? Que n'a-t-il pas fait endurer à des centaines de malheureuses créatures ? Ne vous arrache-t-il pas la vie goutte à goutte ? Non, la vengeance m'appelle ! Son temps est venu, et j'aurai le sang de son cœur.

— Non, non, non ! dit Tom en serrant dans ses mains les petites mains violemment crispées de Cassy. Non, pauvre âme abandonnée, vous ne ferez pas cela. Le Seigneur n'a jamais répandu que son propre sang, et il l'a répandu pour nous lorsque nous étions ses ennemis. Le Seigneur nous aide à suivre son exemple et à aimer nos ennemis.

— Aimer ! dit Cassy avec un regard farouche, aimer de tels ennemis ! Ma chair et mon sang s'y refusent.

— C'est vrai, miss, c'est vrai, mais il nous en donne la force, et c'est là la VICTOIRE. Lorsque nous pouvons aimer tout le monde et prier partout et pour tous, le combat est fini, la victoire est gagnée. Gloire à Dieu !... Et, les yeux pleins de larmes, la voix émue, le pauvre noir tournait ses regards vers le ciel.

O Afrique ! dernière appelée des nations — appelée pour

porter la couronne d'épines, être flagellée, suer le sang et souffrir l'agonie de la croix — voilà quelle sera ta victoire; c'est par elle que tu régneras avec le Christ, lorsque son royaume sera venu.

La ferveur profonde des sentimens de Tom, la douceur de sa voix, ses larmes, tombèrent comme une bienfaisante rosée sur l'âme sauvage et ulcérée de la pauvre femme. Une expression de douceur remplaça l'éclat farouche de son regard. Elle baissa les yeux, et Tom put sentir le relâchement des muscles de sa main pendant qu'elle disait:

— Ne vous avais-je pas dit que l'esprit du mal me poursuivait partout? O père Tom, je ne peux prier. Je voudrais le pouvoir. Je n'ai jamais prié depuis que mes enfans ont été vendus. Ce que vous dites doit être vrai. Je le sais. Mais quand j'essaie de prier, je ne peux que haïr et maudire. Je ne peux prier.

— Pauvre âme! dit Tom avec compassion. Satan désire vous avoir et vous passer au crible. Mais je prie le Seigneur pour vous. Oh! miss Cassy, tournez-vous vers le Seigneur Jésus. Il est venu pour relever les cœurs brisés et sécher les larmes de ceux qui pleurent.

Cassy gardait le silence; de grosses larmes tombaient de ses yeux.

— Miss Cassy, dit Tom d'un air d'hésitation, après l'avoir contemplée un moment en silence, si seulement vous pouviez vous échapper d'ici — si la chose était possible, je vous engagerais à fuir avec Emmeline; c'est-à-dire si vous pouviez le faire sans effusion de sang, et non autrement.

— Voudriez-vous essayer de fuir avec nous, père Tom?

— Non, répondit Tom. Il fut un temps où je l'aurais fait; mais le Seigneur m'a chargé d'une mission envers ces pauvres âmes, et je demeurerai avec eux, je porterai avec eux ma croix jusqu'à la fin. Il n'en est pas de même pour vous; tout ici n'est qu'embûches pour vous — vous n'y pourriez résister. Vous feriez mieux de fuir, si vous le pouviez.

— Je ne vois d'autre refuge que le tombeau, dit Cassy. Il n'y a pas d'animal ni d'oiseau qui ne puisse trouver quelque part un asile; le serpent et l'alligator eux-mêmes ont leurs retraites où ils peuvent dormir et se reposer. Mais il n'est point pour nous d'asile. Au fond des plus sombres marais leurs chiens nous chasseront, et sauront bien nous retrouver. Tout le monde et toutes choses sont contre nous; les bêtes elles-mêmes sont nos ennemies. Où irons-nous?

Tom garda le silence; à la fin il reprit:

— Celui qui sauva Daniel dans la fosse aux lions — qui sauva les enfans dans la fournaise — celui qui marchait sur

la mer et ordonnait aux vents de s'apaiser, existe toujours, et je crois fermement qu'il peut vous délivrer. Essayez de fuir, et je prierai pour vous de tout mon pouvoir.

Par quelle étrange loi de l'esprit une idée longtemps négligée et foulée aux pieds comme un caillou inutile jette-t-elle tout à coup des étincelles comme un diamant que l'on vient de découvrir.

Cassy avait mille fois retourné dans son imagination tous les moyens possibles d'évasion, et les avait tous rejetés comme impraticables; mais en ce moment se présenta soudain à son esprit un plan si simple et d'une exécution si facile dans ses détails, qu'il remplit son cœur d'espérance.

— Père Tom, j'essaierai! dit-elle tout à coup.

— Amen, répondit Tom. Que le Seigneur vous vienne en aide!

CHAPITRE XXXIX.

LE STRATAGÈME.

Le grenier de la maison de Legris formait, comme presque tous les greniers, un vaste espace livré à la poussière, tapissé de toiles d'araignées, encombré de meubles ruinés, et présentant le plus désolant aspect. Autrefois, dans ses jours de splendeur, la maison avait été garnie d'une profusion de meubles magnifiques par la riche famille qui l'habitait; mais la plupart de ces meubles qui n'avaient pas été enlevés par leurs propriétaires, restaient, maintenant, abandonnés à l'humidité de chambres inhabitées, ou entassés au hasard dans le grenier, contre les murs duquel se dressaient encore deux ou trois énormes caisses d'emballage qui avaient dû servir à les apporter. Une étroite lucarne aux vitres sales et obscurcies éclairait d'un jour pâle et douteux les hautes chaises à dossiers élevés et les tables poudreuses qui avaient vu de meilleurs jours; en un mot, c'était bien un de ces lieux que la superstition peuple de fantômes, et l'imagination puérile des nègres n'était pas à court de légendes pour en augmenter les terreurs.

Quelques années auparavant, une négresse qui avait encouru la disgrâce de Legris avait été renfermée plusieurs semaines dans ce grenier. Que s'y passa-t-il alors? Nous ne pouvons le dire. Les nègres en avaient beaucoup parlé mystérieusement entre eux; mais, un fait hors de doute, c'est que le corps de la malheureuse créature avait été, un jour, enlevé de sa prison et enterré; après quoi, dit-on, ce triste lieu ne cessa de retentir de bruits maudits, d'imprécations, de

coups violens, mêlés à des cris de désespoir et à des gémissemens. Une fois, par hasard, Legris entendit ce que l'on répétait à ce sujet, et il entra dans une colère terrible, jurant que le premier qui conterait de pareilles histoires serait enchaîné huit jours dans le grenier, pour avoir l'occasion d'apprendre par lui-même ce qui s'y passait. Cette menace eut le pouvoir de réprimer les commentaires, mais il est naturel de penser que la croyance dans les faits fut loin d'en être affaiblie.

Peu à peu, cependant, comme chacun dans la maison, tout en continuant d'éviter l'approche de l'escalier du grenier, et même du corridor qui y conduisait, gardait un silence craintif sur la cause de cette répugnance, la légende avait fini par tomber dans l'oubli, lorsque Cassy s'avisa tout d'un coup de faire servir les tendances superstitieuses qu'elle avait reconnues si fortes en Legris, à sa délivrance et à celle de sa compagne d'infortune.

La chambre à coucher de Cassy était juste au-dessous du grenier. Un jour, sans consulter Legris, elle prit sur elle de déménager brusquement et de faire transporter, à grand fracas, tout le mobilier de sa chambre dans une autre pièce, à une assez grande distance. Tandis que les esclaves inférieurs, chargés de cette besogne, s'y employaient, courant, s'agitant et produisant par leur zèle la plus grande scène de confusion possible, Legris rentra d'une course qu'il venait de faire.

— Holà ! hé ! Cass ! s'écria-t-il en descendant de cheval ; qu'y a-t-il de nouveau sous le vent ?

— Rien ; seulement, je préfère avoir une autre chambre, répondit Cassy.

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît ?

— Parce que je le préfère.

— Le diable soit de vous ! La raison ?

— La raison est que j'aimerais assez à pouvoir dormir un peu, de temps en temps.

— Dormir ! Hé ! qui vous en empêche ?

— Je pourrais vous le dire, je pense, si vous aviez besoin de le savoir, dit sèchement Cassy.

— Parlez donc, diablesse ! lui cria Legris.

— Oh ! ce n'est rien ; et cela ne vous troublerait pas, vous, je suppose ; — rien que des gémissemens, des bruits de gens qui se battent et qui se roulent sur le plancher du grenier, pendant la moitié de la nuit, depuis minuit jusqu'au matin.

— Des gens là-haut, dans le grenier ! dit Legris en s'efforçant de rire pour cacher son malaise ; et qui sont-ils, Cassy ?



Cassy leva ses yeux noirs et pénétrans et les fixant sur Legris avec une expression qui lui glaça le sang :

— Oui, Simon, lui dit-elle, qui sont-ils ? Je voudrais que vous me le disiez, vous ; — vous ne le savez pas, je suppose.

Legris lui lança un coup de cravache avec une imprécation ; mais elle évita le coup en glissant de côté, et, franchissant la porte, elle se retourna en disant :

—Si vous voulez coucher dans cette chambre, vous saurez ce qu'il en est. Vraiment vous ferez bien d'essayer ! Et tirant aussitôt la porte sur elle, elle la ferma à clef.

Legris, criant, jurant, menaça d'enfoncer la porte ; mais, réflexion faite, il jugea sans doute à propos de n'en rien faire, et se dirigea tout troublé vers la pièce qui servait de salon. Cassy comprit qu'elle avait frappé juste ; de ce moment, elle ne cessa plus de travailler, avec une adresse merveilleuse, à fortifier les impressions sous l'influence desquelles elle avait placé Legris.

Elle imagina d'insérer dans un trou du grenier le goulot d'une vieille bouteille disposé de telle façon que le moindre souffle de vent lui faisait rendre des sons lugubres, lamentables, transformés en cris affreux lorsque le vent soufflait avec violence, tels, enfin, qu'une oreille crédule et superstitieuse pouvait les prendre pour de véritables cris de terreur et de désespoir. Effrayés de temps en temps par ces sons étranges, les nègres retrouvèrent plus terrible le souvenir du vieux conte des revenans du grenier. Bientôt, les craintes superstitieuses envahirent toute la maison, et, quoique nul n'osât en souffler mot devant Legris, il se trouva lui-même comme enveloppé dans cette atmosphère mystérieuse.

L'impie est éminemment superstitieux. Le chrétien, protégé par la foi, croit que Celui qui est toute puissance et toute sagesse répand par sa présence l'ordre et la lumière dans le vide de l'inconnu ; mais, pour l'homme qui a osé détrôner Dieu, le monde invisible n'est plus, selon l'expression du poète hébreux, que « la région des ténèbres et l'ombre de la mort ; » pour lui la vie comme la mort sont hantés par des terreurs vagues et des spectres sans nom.

Le sens moral engourdi s'était un peu réveillé chez Legris par suite de ses rapports avec Tom ; ce réveil ne pouvait être assez fort contre une volonté arrêtée au mal ; pourtant une sorte de frémissement intérieur agitait l'âme sombre de cet homme, chaque fois qu'il entendait une parole pieuse, un hymne, une prière, et produisait en lui des mouvemens d'effroi superstitieux.

L'influence que Cassy exerçait sur Legris était également d'une nature singulière. Il était son maître, son tyran, son

bourreau ; il l'avait entièrement en son pouvoir, sans qu'elle eût à espérer ni protection ni secours ; mais, placez l'homme le plus brutal sous l'influence constante d'un femme énergique, et il finira toujours par la subir. Lorsque Legris l'avait achetée, Cassy était, ainsi qu'elle l'a raconté, une femme délicatement élevée, et il l'avait écrasée sans pitié sous le poids de sa brutalité ; puis, le temps, le désespoir, une existence dégradante ayant endurci son cœur de femme et allumé en elle de plus violentes passions, elle avait appris à dominer son maître dans une certaine mesure, et celui-ci la tyrannisait et la redoutait tour à tour.

Cette influence de Cassy avait surtout acquis une sorte de puissance fatale, depuis qu'une demi-folie imprimait une incohérence bizarre, mystérieuse, à toutes les paroles qu'elle prononçait.

Deux ou trois jours après ce que nous venons de voir, Legris se trouvait un soir dans le vieux salon, assis devant un feu de bois dont la flamme sautillante jetait d'incertaines lueurs autour de l'appartement. C'était une de ces soirées de vent et de tempête qui font surgir une multitude de bruits inexplicables dans les vieilles maisons délabrées. Les fenêtres craquaient, les volets battaient les murs, le vent gémissait, hurlait, s'engouffrait dans la cheminée et en faisait jaillir des bouffées de fumée et des cendres, comme si une légion de spectres allait en sortir. Legris avait passé plusieurs heures à faire ses comptes et à lire les journaux, tandis que Cassy, assise dans un coin de la cheminée, regardait le feu d'un air sombre ; il quitta son journal et prenant sur une table un vieux livre qu'il avait vu Cassy lire au commencement de la soirée, il se mit à le parcourir. C'était un de ces vieux recueils de crimes célèbres, d'histoires de revenans et d'apparitions surnaturelles, qui, grossièrement illustrés de gravures effrayantes, exercent une étrange fascination sur ceux qui, s'avisent d'y jeter les yeux.

Legris le parcourait avec des exclamations de dédain, mais il continuait de tourner les feuillets et de lire, jusqu'à ce que jetant enfin le livre à ses pieds avec un jurement :

— Est ce que vous croyez aux revenans, vous, Cassy? dit-il en prenant les pincettes pour tisonner ; je vous aurais cru trop de bon sens pour vous laisser effrayer par des bruits.

— Ne vous occupez pas de ce que je crois ! répondit brusquement Cassy.

— En mer, continua Legris, ils essayaient aussi de me faire peur avec leurs enfilades de vieux ragots ; mais j'ai toujours été trop coriace ; ça n'a jamais pu prendre sur moi.

Dans l'ombre où elle était assise, Cassy tenait fixés sur Legris ses yeux ardens dont la lueur étrange lui causait toujours un insurmontable malaise.

— Ces bruits, ajouta Legris, ne viennent que du vent et des rats. Les rats peuvent faire un bruit de diable ; je les ai entendus bien des fois faire leur vacarme dans la cale du navire ; et le vent — Seigneur Dieu ! dans le bruit du vent on peut entendre tout ce que l'on veut.

Cassy savait quelle impression pénible son regard produisait sur Legris, et elle continuait de fixer silencieusement sur lui ses yeux dont l'expression avait, en effet, quelque chose de surnaturel.

— Voyons, reprit Legris, répondez, femme ; n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Les rats, dit enfin Cassy, peuvent-ils descendre l'escalier, traverser le vestibule, ouvrir une porte fermée à clef et contre laquelle on a appuyé une chaise, puis marcher, marcher pas à pas, droit à votre lit, et poser une main sur vous —ainsi ?

Tout en parlant, Cassy continuait de fasciner Legris de son regard étincelant, et lui la regardait d'un œil fixe, comme un homme sous l'empire d'un cauchemar ; jusqu'à ce que, joignant le geste à la parole, Cassy lui posa sur la main sa main glacée ; alors il se rejeta en arrière et s'écria avec un blasphème :

— Femme ! qu'est-ce ? Personne n'a fait cela !

— Oh ! non, — personne ! ai-je dit que quelqu'un l'avait fait ? répondit Cassy avec un sourire de froide dérision.

— Voyons, là ! avez-vous réellement vu? Parlez, Cass ; expliquez-vous !

— Ne pouvez-vous coucher dans cette chambre, vous apprendriez tout par vous-même.

— Est-ce que cela venait du grenier, Cassy !

— Cela ?— Quoi ?

— Ce dont vous venez de parler.

— Moi ! je ne vous ai rien dit, repartit brusquement Cassy.

Legris se mit à marcher de long en large : il était fort troublé.

— Il faut que j'examine cela, disait-il ; cette nuit même j'en aurai le cœur net. Je prendrai mes pistolets.

— Faites ! dit Cassy ; couchez dans cette chambre ; voilà ce que je suis curieuse de voir. Tirez des coups de pistolets— allez !

Legris frappait des pieds et jurait avec fureur.

— Ne jurez pas, lui dit Cassy ; vous ne savez pas qui peut vous entendre. Chut ! qu'est-ce que cela ?

— Quoi? demanda Legris en tressaillant.

Une vieille horloge hollandaise qui se trouvait dans un coin de la salle commença à sonner lentement minuit.

Legris demeura silencieux, immobile : une vague horreur s'emparait de lui ; tandis que Cassy le fatiguant toujours de son regard fatal, contait successivement les douze coups.

— Minuit! —Bien! nous allons voir, maintenant!

Et se retournant aussitôt pour ouvrir la porte qui donnait sur le corridor de l'escalier, elle se plaça, comme pour écouter, sur le seuil.

— Ecoutez! reprit-elle en levant mystérieusement le doigt.

— Ce n'est que le vent, dit Legris ; ne l'entendez-vous pas souffler avec un bruit de tous les diables?

—Simon venez! lui dit avec le même air mystérieux Cassy; et le prenant par la main, elle le conduisit au pied de l'escalier :—Savez-vous aussi ce que c'est que cela?—Ecoutez!

Un cri sauvage retentit dans le corridor : il partait du grenier. Legris pâlit d'effroi ; ses jambes flageolaient.

— N'est-ce pas le moment d'apprêter vos pistolets, lui dit Cassy avec un ricanement qui acheva de lui glacer le sang dans les veines ; vous vouliez examiner la chose, vous savez; je voudrais vous voir monter là-haut ; — c'est l'heure! — ils sont en train!

— Je n'irai pas! cria Legris en jurant.

— Pourquoi? On n'a jamais vu de revenans, vous savez! Et s'élançant sur l'escalier avec un éclat de rire : — Venez donc! lui cria-t-elle en se retournant.

— Je crois que vous êtes le diable en personne, lui dit Legris ; allons, sorcière, revenez! — Revenez, Cass ; n'y allez pas!

Mais Cassy poussa un éclat de rire sauvage et disparut. Bientôt Legris l'entendit ouvrir les portes qui conduisaient au grenier ; une furieuse bouffée de vent en descendit, éteignit la chandelle qu'il tenait à la main, et des cris terribles, surnaturels l'environnaient comme s'ils eussent été poussés à son oreille.

Legris, la tête perdue, s'enfuit dans le salon. Quelques minutes plus tard, Cassy vint le rejoindre, pâle, calme, froide comme un esprit vengeur, avec cette lueur étrange dans les yeux qui rendait son regard si effrayant.

— J'espère que vous êtes satisfait, dit-elle.

— Le diable vous enlève, Cass! s'écria Legris.

— Pourquoi? Je n'ai fait que monter et fermer les portes. — Mais que se passe-t-il donc dans ce grenier, Simon? demanda-t-elle.

— Rien qui vous regarde, répondit rudement Legris.

— Vraiment ? — En tout cas, je suis enchantée de ne plus coucher au-dessous.

Prévoyant la tempête qui s'était élevée ce soir-là, Cassy avait ouvert, dans le jour, la lucarne du grenier ; de sorte qu'au moment où elle ouvrit les portes de l'escalier, le vent, descendant et s'engouffrant dans l'escalier, éteignit la lumière que portait Legris. D'après ce fait, on comprendra le jeu qu'avait résolu de jouer Cassy.

Bientôt Legris eût préféré mettre sa tête dans la gueule d'un lion que de se risquer à visiter le terrible grenier. Cependant Cassy, profitant chaque nuit des heures où toute la maison était endormie, amassait peu à peu dans ce lieu redouté un choix de provisions suffisantes pour nourrir deux personnes pendant un certain temps ; elle y transportait également pièce à pièce la plus grande partie de sa garde-robe et de celle d'Emmeline, et, ces arrangemens terminés, elle n'eut plus qu'à attendre une occasion favorable pour l'exécution de son plan.

Dans un intervalle de bonne humeur chez Legris, elle avait obtenu par quelques cajoleries de l'accompagner à la ville voisine, située directement sur la rivière Rouge. Alors, par un effort de mémoire presque surnaturel, elle avait remarqué jusqu'aux moindres détours de la route et calculé rigoureusement le temps nécessaire pour la parcourir.

Maintenant que tout est mûr pour l'action, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de jeter un coup-d'œil dans les coulisses et d'assister au coup de théâtre du dénouement.

C'était vers le soir. Legris était allé visiter une ferme dans le voisinage. Depuis quelques jours Cassy s'était montrée d'une amabilité et d'une facilité de caractère inaccoutumées. Legris et elle avaient été, en apparence, dans les meilleurs termes. En ce moment nous pouvons la voir, dans la chambre d'Emmeline, occupée avec celle-ci à assortir deux petits paquets.

— Là ! ces paquets sont bien assez gros, dit-elle à Emmeline ; maintenant, mettez votre chapeau et partons : voici le bon moment.

— Mais on peut encore nous voir, observa Emmeline.

— C'est bien mon intention, répondit froidement Cassy ; ne savez-vous pas que nous serons poursuivies, quoi qu'il arrive ? Voici comment la chose doit se passer : — nous allons sortir par la porte de derrière et courir du côté des quartiers ; Sambo et Quimbo vont nous apercevoir, cela est sûr ; ils vont nous poursuivre ; nous nous jetterons dans les marais ; alors, ils s'arrêteront pour donner l'alarme, lâcher les chiens et le reste. Mais, tandis que l'on s'agitera et que

l'on se bousculera, selon l'habitude, nous nous glisserons jusqu'au ruisseau qui coule derrière la maison ; nous suivrons le ruisseau à gué jusqu'à ce que nous arrivions en face de la porte de derrière. C'est le moyen de mettre en défaut les chiens, qui ne peuvent plus suivre une piste dans l'eau. Bientôt tout le monde aura quitté la maison pour se mettre à notre recherche, et nous, gagnant la porte, nous monterons dans le grenier, où nous trouverons un excellent lit que j'ai préparé dans une des grandes caisses.

Nous resterons assez longtemps dans ce grenier ; car Legris, nous pouvons y compter, remuera ciel et terre pour nous reprendre. Il rassemblera quelques-uns des plus anciens inspecteurs des autres plantations ; on organisera une grande chasse, et il n'y aura pas un pouce de tout ce marais qui ne soit battu et fouillé. Legris se vante que personne n'a jamais pu lui échapper ; qu'il chasse donc à son loisir.

— Oh ! Cassy, comme tout cela est bien combiné ! dit Emmeline ; il n'y avait que vous pour avoir une pareille idée.

Mais on ne voyait ni joie, ni exaltation dans le regard de Cassy,—rien qu'une fermeté désespérée.

— Venez ! dit-elle en tendant la main à Emmeline.

Les deux fugitives se glissèrent sans bruit hors de la maison, et marchèrent rapidement vers les quartiers, au moment où la nuit descendait. Le croissant de la lune, qui apparaissait au couchant, semait sa poussière argentée sur le crépuscule et empêchait l'obscurité de s'épaissir. Ainsi que l'avait prévu Cassy, lorsqu'elles allaient atteindre le bord du marais qui entourait la plantation, on leur cria d'arrêter. Toutefois, ce n'était pas Sambo, mais Legris lui-même, qui les poursuivait avec des juremens furieux. En reconnaissant cette voix, Emmeline sentit fléchir son faible courage :

— Oh ! Cassy, je vais m'évanouir ! dit-elle en saisissant le bras de sa compagne.

— Si vous le faites, je vous tue ! dit Cassy en faisant briller aux yeux de la jeune fille la fine lame d'un stylet.

Cette menace produisit une diversion nécessaire. Emmeline, au lieu de s'évanouir, parvint à s'enfoncer avec Cassy dans une partie du marais qui formait un labyrinthe si compliqué et si sombre, que Legris ne pouvait pas même songer à les y poursuivre tout seul.

— Bien, dit-il avec un ricanement brutal, elles se sont mises d'elles-mêmes dans le traquenard, les coquines ! Les voilà en lieu sûr ; tout à l'heure elles vont avoir chaud.

— Holà ! ho ! Sambo, Quimbo, tout le monde ! cria-t-il en allant vers les quartiers, juste au moment où les esclaves mâles et femelles revenaient de leur travail ; il y a deux fu-



gitives dans le marais : cinq dollars pour le nègre qui les reprendra. Lâchez les chiens ; lâchez Tigre, Furie et les autres !

A cet appel, tout s'émut. Une foule d'esclaves accoururent offrir leurs services, soit dans l'espoir de gagner la récompense promise, soit par cette bassesse officieuse qui est un des plus honteux effets de l'esclavage. On allait, on se précipitait de toutes parts ; les uns apportaient des torches de pin, les autres découplaient les chiens, et les aboiemens de ces féroces animaux accompagnaient dignement la confusion de ces préparatifs odieux.

— Massa, tirerons-nous dessus si nous ne pouvons pas les prendre ? demanda Sambo à son maître, qui lui remettait un fusil.

— Vous pouvez tirer sur Cassy, si cela vous plaît, répondit Legris ; il est temps qu'elle aille au diable, qui la réclame ; mais ne tirez pas sur la fille. — Et maintenant, garçons, en avant ! et chaud ! — Cinq dollars pour celui qui les prendra, et un verre d'eau-de-vie à chacun par-dessus le marché.

La troupe entière, s'élançant à la lueur des torches, au milieu des cris, des acclamations, des hurlemens sauvages des hommes et des animaux, descendit vers le marais, suivie à quelque distance par tout ce qui restait d'êtres humains dans l'habitation. La maison était donc complétement désertée lorsque Cassy et Emmeline y rentrèrent en se glissant par la porte de derrière.

En ce moment, l'air retentissait des cris et des bruits de la poursuite, et, des fenêtres du salon où elles étaient entrées, Cassy et Emmeline pouvaient voir les hommes et les torches s'étendre le long des bords du marais.

— Regardez, dit Emmeline en les montrant du doigt à Cassy ; voilà la chasse commencée. Voyez comme ces lumières dansent à travers l'obscurité ! Les chiens aboient : écoutez ! Ah ! si nous étions là-bas, je ne donnerais pas un picayune de notre vie. — Mais, par pitié, cachons-nous ; cachons-nous vite !

— Oh ! rien ne nous presse, répondit tranquillement Cassy ; tout le monde n'est-il pas à cette battue ? C'est un amusement pour la soirée. Nous monterons tout à l'heure à notre retraite. En attendant, continua t-elle en tirant d'un air délibéré une clef de la poche de l'habit que Legris avait jeté là dans sa précipitation ; en attendant, je vais prendre quelque chose pour payer notre voyage.

Elle ouvrit le secrétaire et en tira un rouleau de billets de banque, qu'elle compta rapidement.

— Oh ! ne prenez pas cela ! lui dit Emmeline.

— Pourquoi, dit Cassy ; voulez-vous que nous mourrions de faim dans les marais, ou que nous ayons de quoi payer notre voyage jusqu'aux Etats libres ? On ne peut rien sans argent, pauvre fille !

Et, tout en parlant, elle glissait les billets dans son sein.

— Mais c'est un vol ! murmura Emmeline avec une sorte d'angoisse.

— Un vol ! répéta Cassy avec un sourire dédaigneux ; ceux qui volent le corps et l'âme de leurs semblables seraient bien venus de nous le reprocher ! Chacun de ces billets n'a-t-il pas été volé, volé sur la faim, sur la sueur de pauvres créatures exténuées, et qui seront damnées, après tout, pour le plus grand profit de cet homme ? Ah ! qu'il nous accuse de vol, LUI ! — Mais, venez ; montons au grenier ; nous y trouverons une provision de chandelles et quelques livres pour passer le temps. Soyez sûre, du reste, qu'on ne viendra pas nous y chercher. Si quelqu'un s'en avisait, je lui jouerais une bonne scène de revenant.

Dans le grenier, Emmeline vit qu'une immense caisse d'emballage avait été renversée sur le côté, de manière à ce que l'ouverture en fût tournée vers le mur, ou plutôt vers la charpente du toit. Cassy alluma une petite lampe, et, se coulant sous la charpente, entra dans la caisse avec la jeune fille. L'intérieur en était garni de deux matelas, d'oreillers, et, tout près, se trouvait une malle amplement garnie de chandelles, de provisions de bouche, et de tous les vêtemens nécessaires pour un long voyage, que Cassy était parvenue à réduire en paquets d'un très-petit volume.

— Là, dit Cassy en suspendant la lampe à un crochet qu'elle avait fixé dans un côté de la caisse ; voilà notre domicile à présent ; comment le trouvez-vous ?

— Etes-vous sûre qu'on ne viendra pas fouiller ce grenier ? demanda Emmeline.

— Je voudrais que Simon Legris y songeât ! répondit Cassy. Non, non ; il s'estimera trop heureux de ne pas s'approcher d'ici. Quant aux autres, ils aimeraient mieux recevoir un coup de fusil que de se risquer en pareil lieu.

Un peu rassurée, Emmeline s'arrangea sur son oreiller.

— Que vouliez-vous dire, Cassy, en me menaçant de me tuer ? demanda bientôt la naïve jeune fille.

— Je voulais vous empêcher de vous évanouir, et j'y ai réussi. Maintenant, croyez-moi, Emmeline, il faut prendre votre parti de ne plus vous évanouir, quoi qu'il arrive ; nous n'avons pas besoin de cela, vraiment ! Si je n'étais parvenue

à réveiller vos sens, nous serions peut-être entre les mains du misérable, à cette heure.

Emmeline frissonna à cette pensée.

Toutes deux restèrent quelque temps silencieuses. Cassy prit un livre français, tandis qu'Emmeline, épuisée de fatigue, s'assoupissait et s'endormit. De bruyantes clameurs, le bruit des chevaux, les aboiemens des chiens éveillèrent la jeune fille en sursaut : elle se souleva en poussant un faible cri.

— Ne craignez rien, lui dit tranquillement Cassy ; ce n'est que le retour de la chasse. Regardez en bas par ce trou ; ne les reconnaissez-vous pas tous ? Il faut que Simon prenne patience pour cette nuit. Voyez son cheval, comme il s'est couvert de boue en pataugeant dans le marais ; et les chiens, comme ils ont l'oreille basse ! Ah ! mon bon monsieur, vous pourrez vous en donner de cette chasse à cœur joie : le gibier n'est plus là.

— Oh ! ne parlez plus Cassy, dit Emmeline ; si l'on entendait votre voix !

— Si l'on entend quelque chose, cela ne fera que rendre les gens plus soigneux de s'éloigner d'ici. Ne craignez rien, vous dis-je ; nous pouvons faire autant de bruit qu'il nous plaira, c'est le moyen d'augmenter la frayeur que ce grenier inspire.

Enfin, minuit enveloppa toute la maison dans un profond silence ; et Legris, furieux de sa mauvaise chasse, se coucha en se promettant une terrible revanche pour le lendemain.

CHAPITRE XL.

LE MARTYR.

Pardonnez-leur, ô mon Père, car
ils ne savent ce qu'ils font.

Le plus long voyage a son terme, — la plus sombre nuit fait place au matin. Le temps inexorable change sans cesse le jour du méchant en nuit éternelle et la nuit du juste en jour sans fin. Nous avons suivi notre humble ami dans son pèlerinage à travers la vallée de la servitude ; nous l'avons vu d'abord aux champs fleuris du bien-être et de l'indulgence. Puis nous avons assisté à la cruelle séparation qui lui brisait le cœur et l'éloignait de tout ce qui lui était cher ; nous nous sommes arrêtés avec lui dans une île enchantée, où des mains généreuses cachaient ses chaînes sous des fleurs ; enfin nous l'avons suivi en un lieu où les derniers rayons de l'espérance terrestre se sont éteints dans la nuit, et nous

avons vu comment, au milieu des plus sombres ténèbres, le firmament de l'inconnu s'est révélé à lui avec son cortége d'étoiles d'un éclat tout nouveau.

L'étoile du matin s'était levée au-dessus des montagnes ; des brises célestes annonçaient que les portes du jour allaient s'ouvrir.

L'évasion de Cassy et d'Emmeline avait exaspéré Legris au suprême degré, et sa fureur, comme on pouvait s'y attendre, retomba sur la tête sans défense du pauvre Tom. Lorsque Legris avait annoncé la nouvelle aux esclaves, un éclair avait brillé dans les yeux de Tom, qui avait soudainement levé ses mains vers le ciel, et ce mouvement n'avait pas échappé à l'atroce maître. Ne le voyant pas se joindre à la meute des chasseurs, il avait pensé d'abord à l'y contraindre ; mais, sachant par expérience l'inflexibilité de l'esclave lorsqu'on lui ordonnait de prendre part à un acte d'inhumanité, il n'avait pas voulu en ce moment entamer avec lui une discussion qui eût retardé les poursuites.

Tom était donc demeuré aux quartiers avec quelques-uns de ses compagnons d'esclavage auxquels il avait enseigné à prier, et avait adressé au ciel des vœux pour la réussite de l'évasion des fugitives.

Lorsque Legris revint, confus et désappointé, toute sa haine, qui couvait depuis si longtemps dans son âme envers son esclave, éclata en un transport de rage. Cet homme ne l'avait-il pas bravé avec fermeté ? ne lui avait-il pas résisté depuis son arrivée à la plantation ? N'y avait-il pas en lui un esprit qui, bien que silencieux, n'en brûlait pas moins Legris comme les feux de l'enfer ?

— Je le hais ! dit Legris ce soir-là en s'asseyant sur son lit. Je le hais ! Mais n'est-il pas à moi ? Ne puis-je en faire ce que je veux ? Qui m'en empêcherait ?... Et Legris ferma convulsivement son poing et l'agita comme s'il avait eu dans sa main quelque chose qu'il eût voulu mettre en pièces.

Mais Tom était un serviteur fidèle et précieux, et, bien que Legris ne le détestât que davantage à cause de ces qualités, la question d'intérêt dominait sa fureur.

Le lendemain il résolut de ne rien dire encore, de rassembler les planteurs ses voisins avec des chiens et des fusils, de cerner la savane et de recommencer une chasse dans toutes les règles. S'il réussissait, tant mieux ; sinon, il manderait Tom devant lui, et alors... — Il grinçait des dents, et son sang bouillonnait à cette pensée. — Alors, il dompterait l'esclave, ou bien... Et il prit intérieurement une résolution atroce.

On dit que l'intérêt du maître est une garantie suffisante



pour l'esclave ; mais, dans sa fureur aveugle, l'homme vendrait son âme au diable pour assouvir sa vengeance ; pourquoi voudriez-vous qu'il fît plus de cas du corps de son prochain ?

— Ah ! dit le lendemain Cassy en mettant la tête à la lucarne pour observer ce qui se passait, la chasse va recommencer aujourd'hui.

Trois ou quatre hommes à cheval caracolaient devant la maison, et des chiens étrangers se débattaient en hurlant et en aboyant contre les nègres qui les tenaient en laisse.

Deux de ces hommes sont des commandeurs des plantations voisines, les autres sont des connaissances que Legris a faites à la taverne de la ville, et qui sont venues se joindre à la chasse comme à une partie de plaisir. Il serait impossible d'imaginer une plus horrible troupe. Legris leur versait de l'eau-de-vie à profusion, ainsi qu'aux nègres qui avaient été envoyés de plantations voisines pour ce service, car il importait de faire autant que possible considérer aux esclaves de semblables corvées comme des jours de fête.

Cassy plaça son oreille à la lucarne, et, comme le vent soufflait dans la direction de la maison, elle put entendre une partie de la conversation. Un sourire sarcastique passa sur son visage grave et sévère lorsqu'elle les entendit se partager le terrain, discuter le mérite des chiens, donner des instructions sur la manière de faire feu, et régler le traitement des fugitives en cas de capture.

Cassy descendit de la lucarne, et, joignant les mains et levant les yeux au ciel, elle s'écria :

— O Dieu tout puissant ! nous sommes tous pécheurs, mais qu'avons nous donc fait de plus que le reste du monde, pour que l'on nous traite ainsi ?

Sa voix et son visage avaient une animation extraordinaire.

— Si ce n'était pas vous, enfant, je m'en irais au-devant d'eux et remercierais celui qui voudrait bien me tuer. Car à quoi me servira la liberté ? Pourra-t-elle me rendre mes enfans ou me rétablir dans la position que j'ai occupée ?

Emmeline, dans sa simplicité enfantine, était à demi effrayée de l'air sombre de Cassy. Elle semblait mal à l'aise et n'osa répondre. Elle se contenta de lui prendre la main avec un mouvement doux et caressant.

— Assez ! dit Cassy en s'efforçant de dégager sa main. Je finirais par vous aimer, et j'ai formé la résolution de ne plus aimer rien ni personne.

— Pauvre Cassy ! dit Emmeline, n'ayez pas de ces idées-là. Si le Seigneur nous donne la liberté, peut-être vous ren-

dra-t-il votre fille; dans tous les cas, je suis une fille pour vous. Je sais que je ne dois jamais revoir ma pauvre mère; je vous aimerai, Cassy, que vous m'aimiez ou non.

Vaincue par ces douces et enfantines paroles, Cassy s'assit à côté d'Emmeline, passa son bras autour du cou de la jeune fille et caressa sa chevelure brune et soyeuse. Emmeline fut alors frappée de la beauté des yeux de sa compagne, dont les larmes adoucissaient l'éclat.

— O Em! dit Cassy, j'ai souffert la faim pour mes enfans, pour eux j'ai souffert la soif, et mes yeux sont obscurcis par les larmes, tant je désire les revoir. Là! là! dit-elle en se frappant la poitrine, tout est désolé, tout est vide! Si Dieu me rendait mes enfans, oh! alors, je pourrais prier.

— Il faut avoir confiance en lui, Cassy, dit Emmeline; il est notre père.

— Sa main s'est appesantie sur nous, dit Cassy; il s'est détourné de nous dans sa colère.

— Non, Cassy! Il sera bon pour nous; espérons en lui, dit Emmeline. J'ai toujours conservé l'espérance.

. . . .

La chasse fut longue, animée, complète, et cependant n'amena aucun résultat. Cassy, de sa lucarne, vit avec une joie ironique Legris, harrassé et désappointé, descendre tristement de cheval.

— Maintenant, Quimbo, dit Legris, s'asseyant dans le salon, allez chercher Tom et amenez-le-moi ici à l'instant. Ce vieux coquin est au fond de cette affaire; je lui arracherai ce secret de sa vieille peau noire, ou je saurai pourquoi.

Sambo et Quimbo, bien que se détestant cordialement l'un l'autre, professaient tous deux la même haine pour Tom. Legris leur avait annoncé qu'il l'avait acheté dans l'intention d'en faire son intendant-général en son absence, et ils avaient conçu tout d'abord contre lui une haine et une jalousie qui n'avaient fait que croître dans leur nature rampante et servile aussitôt qu'ils le virent encourir le déplaisir de leur maître. Quimbo partit donc avec la ferme volonté d'exécuter les ordres de Legris.

Tom reçut le message avec le pressentiment de ce qui lui était réservé, car il connaissait le plan d'évasion des fugitives et le lieu de leur retraite. Il connaissait le caractère terrible de l'homme auquel il allait avoir affaire, et son pouvoir despotique. Mais il trouvait en Dieu la force de braver la mort plutôt que de trahir des femmes sans défense.

Il posa son panier dans la rangée, et, levant les yeux vers Dieu, il dit: « Je mets mon âme entre tes mains! Tu m'as

racheté, ô seigneur Dieu de vérité. » Puis il se livra tranquillement à Quimbo qui le saisit avec brutalité.

— Oui, oui, lui disait le géant en l'entraînant vers son maître, vous allez avoir votre affaire. Massa vous ménage quelque chose. Cette fois vous n'échapperez pas, c'est moi qui vous le dis. Vous verrez ce qu'il en coûte de favoriser la fuite des nègres de votre maître ! vous verrez.

Aucune de ces sauvages paroles ne frappait l'oreille de Tom ; — une voix plus élevée lui disait : « Ne crains pas ceux qui tuent le corps, et qui, après, ne peuvent plus rien faire ! » Les nerfs et les os de ce pauvre homme vibrèrent au son de ces paroles comme s'ils eussent été touchés par le doigt de Dieu, et il sentit dans son âme la force de dix mille âmes réunies. Pendant qu'il s'avançait, les arbres, les buissons, les misérables huttes de la servitude, toute cette scène de dégradation, passèrent en tourbillonnant devant ses yeux, comme le paysage passe devant un voyageur emporté dans un char rapide. Son cœur battait,—il apercevait sa demeure céleste, et il lui semblait que l'heure de sa délivrance allait sonner.

— Eh bien ! Tom, dit Legris s'élançant sur lui, le saisissant au collet et lui parlant entre ses dents serrées dans un paroxysme de rage, savez-vous que j'ai résolu de vous tuer ?

— C'est très-probable, répondit Tom avec calme.

— J'ai—résolu—de—vous—tuer ! Tom, répéta Legris avec une inflexion de voix calme et terrible, à moins que vous ne me disiez ce que vous savez au sujet de ces femmes.

Tom garda le silence.

— Entendez-vous ? dit Legris, frappant du pied avec fureur et rugissant comme un lion en furie. Parlez !

— Je n'ai rien à vous dire, massa, répondit Tom d'un ton lent, ferme et résolu.

— Vous osez me dire, vieux chrétien noir, que vous ne savez rien ! dit Legris.

Tom ne répondit pas.

— Parlez ! s'écria Legris d'une voix de tonnerre et en le frappant avec fureur. Savez-vous quelque chose.

— Je sais, massa ; mais je ne puis rien dire. Je puis mourir.

Legris respira longuement, et, réprimant sa rage, saisit Tom par le bras, approcha son visage du sien et lui dit d'une voix terrible ?

— Faites attention, Tom ; vous pensez que parce que je vous ai épargné déjà, je n'ai pas l'intention de faire ce que je dis ; mais cette fois ma résolution est irrévocable, et j'ai calculé ce que cela me coûtera. Vous m'avez jusqu'ici tou-

jours résisté. Cette fois je vous dompterai ou vous tuerai... l'un ou l'autre. Je compterai toutes les gouttes de votre sang, et les prendrai une à une jusqu'à ce que vous cédiez.

Tom regarda son maître en face et répondit :

— Massa, si vous étiez malade, ou dans la détresse, ou mourant, et que je pusse vous sauver, je vous donnerais tout mon sang ; s'il fallait, pour sauver votre âme précieuse, donner goutte à goutte tout le sang de ce pauvre vieux corps, je le répandrais volontiers, comme le Sauveur a répandu le sien pour moi. O massa, ne chargez pas votre âme de ce terrible péché ! il vous ferait plus de mal qu'à moi. Faites-moi le plus de mal que vous pourrez, mes maux seront bientôt passés ; mais si vous ne vous repentez pas, les vôtres seront éternels.

Semblable à un mélodieux accord de musique céleste qui se ferait entendre au milieu d'une tempête, cette explosion de sentimens chrétiens fut suivie d'un temps d'arrêt. Legris regardait Tom d'un air effaré. Le silence était si profond que l'on entendait le tic-tac de la vieille horloge, dont les aiguilles silencieuses mesuraient les derniers instans de miséricorde et d'épreuve accordés à ce cœur endurci.

Mais ces instans furent courts. L'hésitation, l'irrésolution ne durèrent qu'une minute ; l'esprit du mal revint avec plus de violence, et Legris, écumant de rage, se jeta sur sa victime et la terrassa.

. . . .

Les scènes de sang et de cruauté blessent notre oreille et notre cœur. Ce que l'homme a la dureté de faire, l'homme n'a pas toujours la force de l'entendre. Ce que nos frères dans l'humanité, nos frères dans le christianisme ont à souffrir, nous n'en pouvons supporter le récit, même dans notre intérieur, tant nos cœurs en sont agités. Et cependant, ô ma patrie, ces atrocités s'accomplissent sous la protection de tes lois ! O Christ, ton Eglise les voit presque en silence !

Mais il y eut autrefois un Homme-Dieu dont les souffrances transformèrent un instrument de torture, de dégradation et de honte, en un symbole de gloire, d'honneur et de vie immortelle. Et là où est son esprit, ni les flétrissures, ni le sang, ni les insultes ne peuvent empêcher la dernière lutte du chrétien d'être glorieuse.

Etait-il seul pendant cette longue nuit, dans ce vieux magasin, celui dont le cœur courageux autant qu'aimant avait supporté tant d'outrages et d'horribles traitemens ?

Non ! il y avait à côté de lui Quelqu'un, que lui seul pouvait voir, — et qui ressemblait au Fils de Dieu.

Son tentateur se tenait aussi à côté de lui, aveuglé par sa

fureur et sa volonté despotique, le pressant à chaque instant de mettre fin à son agonie en trahissant l'innocence. Mais ce cœur courageux et fidèle demeura inébranlable sur l'éternel rocher du Christ. Comme son divin Maître, il savait qu'en sauvant les autres, il ne pouvait se sauver lui-même, et les plus affreux tourmens ne purent lui arracher que des paroles de prière et de sainte confiance.

— Il est presque mort, massa, dit Sambo, touché, en dépit de lui-même, par la patience de sa victime.

— Frappez-le jusqu'à ce qu'il cède! donnez-lui en! donnez-lui en! vocifèra Legris. J'aurai son sang jusqu'à la dernière goutte, à moins qu'il ne fasse des révélations.

Tom ouvrit les yeux et regarda son maître:

— Pauvre malheureuse créature, dit-il, voilà tout ce que vous pouvez me faire. Je vous pardonne de toute mon âme. Et il perdit entièrement connaissance.

— Sur mon âme, je crois qu'il est tout à fait mort, dit Legris en s'avançant pour l'examiner. Oui, il est mort. Eh bien! sa bouche est close, au moins. — c'est une consolation.

Oui, Legris, mais qui pourra étouffer la voix de ton âme — de cette âme pour laquelle il n'est plus de repentir, plus de prière, plus d'espérance, et que brûle déjà ce feu qui ne s'éteindra jamais?

Cependant, Tom n'avait pas rendu le dernier soupir. Ses admirables paroles, ses pieuses prières avaient ému le cœur des deux brutes qui venaient de se faire les instrumens de la cruauté de leur maître, et qui, aussitôt que Legris se fut éloigné, l'emportèrent, et, dans leur ignorance, essayèrent de le rappeler à la vie, comme si c'eût été une faveur pour lui.

— Certainement nous venons de commettre une grande infamie! dit Sambo; j'espère que massa aura à en rendre compte, et non pas nous.

Et ils lavèrent les blessures de Tom; ils lui improvisèrent un lit avec des balles de coton avarié sur lesquelles ils l'étendirent; puis l'un d'eux, entrant dans la maison, demanda un verre d'eau-de-vie à Legris, sous le prétexte qu'il était fatigué et en avait besoin pour lui-même. Il l'apporta et le versa dans la bouche de Tom.

— O Tom! dit Quimbo, nous avons été bien cruels envers vous!

— Je vous pardonne de tout mon cœur, dit Tom d'une voix éteinte.

— O Tom, dites, qui est Jésus, dit Sambo, — ce Jésus qui s'est tenu à côté de vous toute la nuit. Qui est-il?

Ces paroles ranimèrent le mourant. Il prononça encore quelques phrases énergiques sur l'Homme-Dieu, — sa vie, sa

mort, sa présence en tous lieux et le pouvoir qu'il a de sauver tout le monde.

Et ces deux hommes sauvages pleuraient.

—Pourquoi n'avons-nous jamais entendu cela auparavant? dit Sambo ; mais je crois ! je ne puis m'en empêcher. Seigneur Jésus, ayez pitié de nous !

— Pauvres créatures! dit Tom. Je supporterais sans murmure tout ce que je souffre, si je pouvais vous gagner au Christ. O Seigneur, accordez-moi encore ces deux âmes, je vous en prie !

Cette prière fut exaucée.

CHAPITRE XLI.

LE JEUNE MAITRE.

Deux jours plus tard, un jeune homme conduisant une légère voiture, venait de franchir l'avenue d'accacias, et, jetant vivement les rênes sur le cou de ses chevaux, s'élançait de son siége en demandant le maître de la propriété.

C'était Georges Shelby. — Mais, il faut que nous retournions en arrière pour expliquer l'apparition de ce jeune homme chez Legris.

On sait que miss Ophélia avait écrit à Mme Shelby ; par un déplorable accident, sa lettre était restée un mois ou deux dans quelque bureau de poste écarté avant d'atteindre le lieu de sa destination. Dans cet intervalle, on avait nécessairement perdu de vue le pauvre esclave emmené au loin dans les marais de la Rivière-Rouge.

Quand la lettre lui parvint, Mme Shelby la lut avec le plus profond intérêt ; mais, retenue auprès du lit de son mari qui était en proie au délire d'une fièvre ardente, il lui avait été impossible d'agir immédiatement en faveur de Tom. Son fils Georges, devenu un grand jeune homme, et très-empressé à la seconder, l'aidait seul à diriger les affaires toujours embrouillées de M. Shelby. Pourtant, comme miss Ophélia avait eu la précaution de donner dans sa lettre l'adresse de l'avoué de la succession Saint-Clair, ce que Mme Shelby put faire de mieux dans la circonstance, ce fut d'écrire et de demander des renseignemens à cet avoué. Mais la mort de M. Shelby vint, quelques jours après, jeter sa veuve dans une complication d'affaires dont l'urgence dut absorber toute sa pensée.

Rendant justice à l'intelligence de sa femme, M. Shelby lui avait laissé l'entière administration de sa fortune ; alors, avec son énergie naturelle, Mme Shelby avait entrepris la

rude besogne de tirer toute cette fortune au clair. Pendant quelque temps, elle ne fut occupée avec Georges, qu'à rassembler des mémoires, à vérifier des comptes, et même à vendre des terres pour payer des dettes, car elle voulait que sa position fût liquidée à tout prix.

Vers ce temps, l'avoué de la Nouvelle-Orléans répondit qu'il ignorait entièrement le sort de Tom ; que ce nègre avait été vendu à l'enchère ; qu'il en avait reçu le prix, et que c'était tout ce qu'il en savait.

Cette réponse ne pouvait satisfaire ni Georges ni sa mère. Cinq ou six mois plus tard, Georges, ayant quelques affaires à régler vers le bas de la rivière, résolut de pousser jusqu'à la Nouvelle-Orléans, dans l'espoir que ses recherches personnelles le conduiraient à retrouver le pauvre Tom.

Après quelques semaines d'efforts infructueux, le hasard finit par mettre le jeune homme en présence d'une personne qui lui donna les indications si longtemps désirées. Prenant aussitôt le steamboat de la Rivière-Rouge, Georges, le portefeuille bien garni, partit pour rejoindre et racheter son vieil ami.

Arrivé devant la maison de Legris, il fut aussitôt introduit dans le salon.

Le planteur accueillit l'étranger avec un certain ton d'hospitalité grossière.

— J'ai appris, lui dit le jeune homme, que vous aviez acheté à la Nouvelle-Orléans un esclave du nom de Tom. Il appartenait autrefois à l'habitation de mon père, et je suis venu pour vous proposer de le racheter.

Le visage de Legris s'assombrit, et il s'écria avec colère :

— Oui, j'ai acheté un nègre de ce nom-là, et le diable soit de lui ! j'ai fait une belle acquisition ! l'animal le plus rétif, le chien le plus effronté ! Il excite tous mes nègres à s'enfuir, et m'a fait évader deux filles du prix de huit cents à mille dollars la pièce. Cela, il l'a avoué, et quand je l'ai sommé de m'apprendre où elles étaient, il a osé me répondre qu'il le savait, mais qu'il ne voulait pas me le dire ; persistant dans son refus, quoique je lui aie administré la plus terrible volée que jamais aucun de mes nègres ait reçue. Je crois qu'il essaie maintenant de mourir ; je ne sais pas s'il y parviendra.

— Où est-il ? que je le voie ! s'écria impétueusement Georges. Et son visage était en feu, ses yeux lançaient des éclairs, quoiqu'il eût encore la prudence de se contenir.

— Il est là-bas, sous ce hangar, dit alors un négrillon qui tenait le cheval de Georges.

Legris lança un coup de pied à l'enfant; mais Georges, sans prononcer un mot de plus, tourna le dos à son hôte et se dirigea vers le lieu indiqué.

Là, Tom gisait depuis deux longs jours, depuis la nuit fatale. Il ne souffrait pas, car toute sensibilité physique avait été épuisée et détruite en lui : et il restait plongé dans une sorte de calme, de stupeur profonde, tandis que les liens qui retenaient l'âme dans son corps vigoureux ne se détachaient qu'avec peine. Pendant la nuit, de pauvres créatures désolées se glissaient près de lui dans l'ombre, et prenaient sur les quelques heures de repos qui leur étaient laissées pour venir lui rendre quelques-unes de ces marques d'affection dont il avait toujours été si prodigue. Hélas ! ces pauvres disciples de la charité n'avaient pas beaucoup à donner, — un verre d'eau fraîche, par exemple ; mais ils le donnaient dans la plénitude de leur cœur.

A ces momens aussi, des larmes tombaient sur le visage insensible du martyr, des larmes de tardif remords arrachées à de pauvres païens que la tendre patience du mourant avait éveillés au repentir ; et ceux-là, gémissant près de lui, adressaient de bien ardentes prières à ce Sauveur qu'il leur avait nommé, à Jésus, dont ils ne connaissaient guère que le nom, mais qu'un cœur ému et simple n'implore jamais en vain.

Cassy elle-même, qui, s'étant risquée hors de sa retraite, avait appris comment Tom s'était sacrifié pour elle et pour Emmeline ; Cassy, bravant le danger d'être découverte, s'était rendue la seconde nuit près du mourant ; et, vaincue par les dernières paroles de cette créature aimante, la femme désespérée avait senti se fondre la glace amassée sur son cœur par de si longues souffrances, et elle avait pleuré, et elle avait prié.

Parvenu sous le hangar, Georges eut un serrement de cœur affreux et fut comme saisi de vertige.

— Est-ce possible, mon Dieu ! est-ce possible ! s'écria-t-il en s'agenouillant près du mourant. Oncle Tom ! Pauvre, pauvre vieil ami !

L'oreille du martyr ne fut pas, sans doute, entièrement fermée au son de cette voix connue, car il remua doucement la tête, sourit et murmura ces mots du cantique :

Prions Jésus, Jésus qui change
Un lit de mort en lit de fleurs.

Des larmes, qui honoraient son cœur viril, tombèrent des yeux de Georges penché sur son vieil ami.

— Cher oncle Tom ! s'écria-t-il, réveillez-vous ; parlez-

moi! — Regardez! c'est moi, massa Georges, votre cher petit massa Georges. Est-ce que vous ne le reconnaissez pas?

— Massa Georges! dit Tom faiblement en ouvrant les yeux. — Massa Georges! répéta-t-il. — Mais il avait toujours l'air égaré.

Cette idée, pourtant, sembla arriver peu à peu à son ame; son regard vague devint fixe et brillant; son visage s'illumina, ses mains glacées se joignirent, et des pleurs mouillèrent ses joues.

— Béni soit le Seigneur! Voilà, voilà tout ce que je désirais. Ils ne m'ont pas oublié. Mon âme est ranimée, mon vieux cœur est réchauffé! Maintenant, je meurs content. — Bénis le Seigneur, ô mon âme!

— Vous ne mourrez pas! Vous ne pouvez plus mourir, Tom, songez-y! s'écria Georges avec véhémence. Je suis venu pour vous racheter; je suis venu pour vous emmener.

— O massa Georges! vous êtes venu trop tard. Le Seigneur m'a racheté et va m'emmener dans sa demeure, — où je désire aller. Le ciel est meilleur que le Kentucky.

— Non, vous ne mourrez pas! Cela me tue, cela me brise le cœur de penser à tout ce que vous avez souffert, de vous voir couché dans ce misérable hangar! Pauvre, pauvre garçon!

— Ne m'appelez pas pauvre garçon, dit Tom avec solennité; *j'ai été* un pauvre garçon; mais cela n'est plus, cela est passé. Je suis arrivé à la porte, je vais entrer dans la gloire. O massa Georges, *le Ciel est venu!* J'ai remporté la victoire, le Seigneur Jésus me l'a donnée: glorifions son nom!

La conviction forte et pieuse avec laquelle Tom prononça ces paroles entrecoupées frappa Georges de respect et le rendit silencieux.

Tom lui saisit la main et continua:

— Vous ne direz pas à Chloé comment vous m'avez trouvé; cela lui serait trop affreux, la pauvre âme! Dites-lui seulement que j'étais prêt à entrer dans la gloire; et que je ne pouvais plus rester ici pour personne. Dites-lui encore que le Seigneur s'est tenu près de moi, partout et toujours, et qu'il m'a rendu toute chose facile et légère. — Et les pauvres enfans, et la petite fille, hélas! mon cœur a saigné bien des fois en pensant à eux. Dites-leur à tous de me suivre, — de me suivre! Offrez mon amour à massa, à notre chère bonne maîtresse, à tous ceux de la maison. Si vous saviez! je sens que je les aime tous! J'aime toutes les créatures de Dieu; je n'ai plus rien que de l'amour! — O massa Georges, quelle grande chose que d'être chrétien!

A ce moment, Legris, tout en se promenant, s'approcha de la porte du hangar. Il jeta dans l'intérieur un brusque regard, et s'éloigna d'un air d'indifférence affectée.

— Le vieux Satan! s'écria Georges indigné; c'est au moins une consolation de penser que le diable lui paiera cela un de ces jours.

— Oh! non! ne parlez pas ainsi, dit Tom en lui serrant la main, c'est une pauvre misérable créature; il est affreux d'y penser! S'il voulait seulement se repentir le Seigneur lui pardonnerait encore; mais je crains bien qu'il ne le veuille jamais.

— Et moi, dit Georges, je l'espère; car je n'ai nul désir de le rencontrer dans le ciel.

— Silence! massa Georges, vous me désolez. N'ayez plus de pareils sentimens. Le mal qu'il m'a fait n'est pas un mal réel: il m'a ouvert les portes du Royaume; voilà tout.

Mais la force passagère que la joie de revoir son jeune maître avait rendue au mourant l'abandonna tout à coup. Il tomba dans une prostration complète; ses yeux se fermèrent et son visage prit cette expression mystérieuse et sublime qui annonce l'approche d'une autre vie.

Sa respiration devint lente et pénible; sa large poitrine se soulevait et s'abaissait pesamment. Mais ses traits portaient l'empreinte radieuse du triomphe.

— Qui — nous — séparera — de l'amour du Christ! murmura-t-il d'une voix qui luttait faiblement contre la mort.

Et il s'endormit en souriant du sommeil éternel.

Georges restait immobile, dans un respect religieux. Pour lui ce hangar était devenu un lieu saint. Et, quand il se leva pour fermer les yeux du mort, une seule pensée remplissait son âme, celle que son vieil ami avait exprimée si simplement: — Quelle grande chose que d'être chrétien!

En se retournant, il se trouva en face de Legris qui se tenait-là d'un air sombre. Mais l'impression de cette scène de mort avait abattu l'impétuosité naturelle du jeune homme. La présence du planteur ne lui inspira plus que de la répugnance, et il n'éprouva d'autre désir que de prendre congé de lui en aussi peu de mots que possible.

Fixant sur lui ses yeux pénétrans, et lui montrant le mort:

— Vous avez eu de lui tout ce que vous pouviez en avoir, lui dit-il simplement; quel prix voulez-vous de son corps? Je désire l'emporter et l'enterrer décemment.

— Je ne vends pas les nègres morts, répondit brusquement Legris; il ne tient qu'à vous de l'enterrer où vous voudrez et où il vous plaira.

— Garçons, dit aussitôt Georges d'un ton d'autorité à deux ou trois nègres qui se tenaient près du corps, aidez-moi à l'emporter dans ma voiture; et que l'un de vous me procure une bêche.

L'un des nègres alla chercher la bêche; deux autres aidèrent Georges à transporter le corps.

Georges n'avait plus accordé la moindre attention à Legris qui restait là, cependant, mais sans contredire ses ordres; Legris affectait l'indifférence en sifflant, et il continua à suivre le corps tandis qu'on l'emportait.

Georges déplaça le siége de sa voiture, et, sur son manteau étendu, déposa le corps qu'il enveloppa avec soin. Alors, fixant son regard sur Legris, et se contenant avec effort :

— Je ne vous ai point encore exprimé, lui dit-il, ce que je pense de cette atroce affaire : ce n'est ni le temps, ni le lieu. Mais, monsieur, justice sera faite pour ce sang innocent. Je proclamerai ce meurtre; j'irai trouver le premier magistrat sur ma route, et je vous dénoncerai.

— Allez ! dit Legris en faisant claquer ses doigts d'un air de mépris. Ce sera quelque chose de fort plaisant. Où trouverez-vous des preuves, des témoins? Allons, jeune homme, essayez !

Georges comprit aussitôt la force de ce défi. Il n'y avait pas un seul blanc dans l'habitation, et les tribunaux du sud ne tenaient aucun compte du témoignage des gens de couleur. Il crut toutefois un moment que le ciel allait s'entr'ouvrir au cri éclatant qu'il poussa vers lui pour demander justice, mais le ciel demeura fermé.

— Après tout, reprit Legris, voilà bien de l'embarras pour un nègre mort.

Ces mots tombèrent comme une étincelle sur une poudrière. La patience n'a jamais été la vertu dominante des jeunes gens du Kentucky. Georges se retourna, et, d'un seul coup vigoureusement appliqué, étendit le planteur par terre. A le voir ainsi, enflammé de colère, près de l'homme renversé, on eût dit son divin patron, saint Georges, triomphant du dragon.

Certains hommes n'en sont décidément que meilleurs quand on les soufflette. Couchez-les proprement dans la poussière, et ils en concevront aussitôt un profond sentiment de respect pour vous. Legris était de cette espèce d'hommes; et, tout en se relevant, tout en secouant la poussière de ses vêtemens, il suivit des yeux le départ de Georges avec les signes d'une considération évidente. Il ne retrouva même la parole que lorsqu'il eut perdu la voiture de vue.

En dehors de la plantation, Georges avait remarqué un

tertre sablonneux ombragé d'un bouquet d'arbres : on y creusa la fosse.

— Faut-il ôter le manteau, massa? demandèrent les nègres, quand la fosse fut préparée.

— Non, non ; enterrez-le ainsi.—Hélas ! c'est tout ce que je puis vous donner maintenant, mon pauvre Tom !

On coucha le corps, on le recouvrit de terre ; et, quand la fosse fut comblée, on la revêtit de gazon.

— Vous pouvez vous en aller, garçons, dit Georges en mettant une pièce d'argent dans la main de chacun des nègres.

Mais ceux-ci hésitaient à le quitter :

— Si le jeune massa était assez bon pour nous acheter? dit l'un d'eux.

— Nous le servirions si fidèlement ! dit un autre.

— Il fait dur ici, massa, reprit le premier ; achetez-nous, massa, s'il vous plaît.

— Je ne le puis, je ne le puis, répondit Georges en les renvoyant avec peine ; cela m'est impossible.

Les pauvres gens s'en allèrent tristes et silencieux.

Alors Georges s'agenouilla sur la fosse de son pauvre Tom :

— Dieu éternel ! s'écria-t-il, je te prends à témoin que, de cette heure, tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai, pour détruire cette malédiction de l'esclavage dans ma patrie.

Aucun monument n'indique le lieu où repose le vieux nègre : à quoi bon? son Sauveur ne le retrouvera-t-il pas pour le revêtir d'immortalité et le faire apparaître avec lui, quand il revivra dans sa gloire?

Ne le plaignez pas ! Une telle vie, une telle mort ne doivent pas inspirer la pitié. La plus grande gloire de Dieu ne lui vient pas de sa toute-puissance, mais de son amour et de sa Passion. Bénis sont ceux qu'il appelle à lui ressembler, à porter patiemment leur croix après lui! C'est pour eux qu'il est écrit : — « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

CHAPITRE XLII.

HISTOIRE AUTHENTIQUE D'UN REVENANT.

Vers ce temps, et par suite de quelque circonstance remarquable, les histoires de revenans circulaient à l'infini parmi les esclaves de la plantation.

Ils se racontaient à l'oreille, qu'au milieu de la nuit, des pas s'étaient fait entendre le long de l'escalier du grenier et

tout au travers de la maison. En vain la porte du vestibule avait été soigneusement fermée, le fantôme, soit qu'il portât une double clef dans sa poche, soit qu'il usât du privilége immémorial des fantômes de passer par le trou de la serrure, n'en continuait pas moins ses promenades avec une facilité véritablement alarmante.

Toutefois, les opinions étaient quelque peu divisées quant à l'apparence de l'esprit; et cela, grâce à la coutume très-répandue chez les nègres— peut-être aussi chez les blancs— de fermer invariablement les yeux devant une apparition, et de se cacher la tête sous la couverture, sous un jupon, sous un objet quelconque. Or, chacun sait que lorsque les yeux du corps sont ainsi mis hors de service, les yeux de l'imagination acquièrent en revanche une activité et une clairvoyance singulières; il y avait donç une foule de portraits du revenant, tous bien complets, tous complétement certifiés et garantis, mais tous parfaitement dissemblables, ainsi qu'il arrive souvent des portraits, excepté dans ce trait caractéristique de la famille des esprits : — il était vêtu d'un drap blanc!

Les pauvres nègres n'étaient pas versés dans l'histoire ancienne ; ils ne savaient pas que Shakespeare lui-même, consacrant ce costume, avait dit :

— Et dans ces jours de deuil,
Rome voyait les morts courir dans leur linceul.

Leur accord sur ce point avec les meilleures autorités, est donc un fait frappant de pneumatologie, que nous recommandons aux somnambules en général et aux *voyans* en particulier.

Quoi qu'il en soit, nous avons certaines raisons d'assurer qu'une grande figure couverte d'un drap blanc, se montrant aux heures affectionnées par les fantômes, circulait autour de la maison de Legris, passait par les portes, se glissait de pièce en pièce, apparaissait, disparaissait, et, finalement, s'évanouissait dans le corridor déserté qui conduisait au fatal grenier, — et qu'au matin, cependant, on retrouvait les portes closes et tout aussi solidement fermées à clef qu'elles avaient jamais pu l'être.

Il était impossible que Legris échappât entièrement à ces récits mystérieux, et les précautions même que l'on prenait pour qu'il ne les entendît pas ne faisaient que rendre plus vif le travail de son imagination excitée. Alors, il faisait une plus grande consommation d'eau-de-vie; il portait la tête plus haute, et jurait plus vigoureusement — pendant le jour; mais, la nuit, il faisait de mauvais rêves, et son

cerveau échauffé enfantait des visions qui l'agitaient peu gracieusement sur son oreiller.

Le soir de l'enterrement de Tom, il était allé faire une orgie à la ville voisine. La fête avait été complète; et, rentré tard et fatigué, il ferma sa porte à double tour, ôta la clef et se mit au lit.

En vérité, l'homme a beau s'agiter! quelque peine qu'il se donne, pour la faire taire, la conscience est un hôte terrible, impitoyable et qui ne repose jamais dans le cœur du méchant. Insensé! qui verrouille sa porte contre les esprits, tandis qu'il porte dans son sein un fantôme avec lequel il n'ose pas demeurer seul, et qu'une voix plus forte que tous les cris de la débauche retentit en lui-même comme la trompette du jugement dernier.

Mais Legris avait appuyé une chaise contre sa porte bien fermée. Il plaça une veilleuse à la tête de son lit, posa ses pistolets à côté; puis, après avoir examiné si les fenêtres étaient solidement assujetties, il se coucha en criant avec un juron : — qu'il se moquait maintenant du diable et de ses suppôts.

Legris s'endormit, car il était fatigué; il s'endormit profondément, mais une ombre effrayante vient planer sur son sommeil; une terreur étrange le saisit: l'appréhension vague de quelque chose de prochain et de terrible. D'abord, il croit voir le linceul de sa mère : c'est Cassy qui le porte, l'étale et l'agite sous ses yeux. Il entend un bruit confus de cris, de gémissemens; et, cependant, il se sent endormi; et il se débat pour sortir de ce sommeil. Le voilà éveillé à demi. Maintenant, il est sûr qu'on entre dans sa chambre, que la porte s'entr'ouvre; mais, il demeure paralysé dans son lit. Enfin, il se soulève et frémit : la porte est ouverte; une main s'allonge et la lampe est éteinte.

La lune jetait une lumière pâle et grise à travers un nuage, — et il voit une forme blanche qui passe! Il distingue le léger frôlement de la draperie qui l'entoure. Le fantôme se penche, et d'une voix mystérieuse, lugubre, lui mumure par trois fois : — Viens! — Viens! — Viens!

Immobile dans son lit, le corps baigné d'une sueur froide, il regarde : le fantôme a disparu. Quand, comment, où donc a-t-il passé? Il se précipite vers la porte, il la secoue; la porte est restée fermée, fermée à double tour! Legris tombe évanoui sur le plancher.

Depuis ce temps, il redoubla d'ivrognerie; il se mit à boire sans ménagement, sans intervalles, désespérément.

Le bruit ne tarda pas à se répandre, dans le pays, que le planteur était malade et mourant. Ses excès l'avaient livré

à cette effroyable maladie qui semble projeter sur la vie présente les lueurs de la vie future. Nul n'osait affronter les terreurs de cette chambre de malade ; c'étaient des cris, des hurlemens affreux ; et, dans son délire, le malheureux parlait de visions qui glaçaient d'horreur tous ceux qui l'entouraient. C'est que toujours, devant son lit de mort, il voyait le fantôme impassible, inexorable, dont la voix répétait : — Viens ! viens ! viens !

Par une singulière coïncidence, le matin même de la nuit où l'apparition avait épouvanté Legris, on trouva la porte d'entrée ouverte ; et des nègres se rappelèrent avoir vu deux formes blanches se glisser dans l'ombre, le long de l'avenue qui conduisait à la grande route.

Le soleil allait se lever. Cassy et Emmeline se reposaient sous un bouquet d'arbres, à une courte distance de la ville.

Cassy était entièrement vêtue de noir, à la manière des créoles espagnoles. Un voile couvert d'épaisses broderies cachait les traits de son visage. Selon ce qui avait été convenu entre les deux fugitives, Cassy devait jouer le personnage d'une dame créole et Emmeline celui de sa servante.

Elevée dès l'enfance par la société la plus distinguée, Cassy possédait tout naturellement le langage, les manières et l'esprit de son rôle ; de plus, elle avait su se composer avec quelques bijoux et les débris d'une garde-robe autrefois splendide, une toilette suffisamment respectable.

La dernière fois qu'elle avait visité la ville avec Legris, Cassy avait remarqué à l'entrée du faubourg une boutique où l'on vendait des malles. Elle s'y arrêta, acheta une des plus belles malles et demanda au marchand de lui donner quelqu'un pour la porter.

Ainsi escortée d'un garçon qui brouettait la malle, et d'Emmeline, qui portait son sac de nuit et quelque léger bagage, l'honorable dame se présenta dans la modeste auberge de l'endroit.

La première personne que Cassy aperçut dans l'auberge fut Georges Shelby, qui attendait là le passage du bateau.

De son observatoire du grenier, Cassy avait remarqué le jeune homme ; elle l'avait vu emporter le corps de Tom, et elle s'était réjouie dans son cœur lorsqu'il avait adressé un si rude adieu à Legris ; en outre, dans ses promenades nocturnes sous son déguisement de fantôme, elle avait pu entendre les nègres se dire qui était l'étranger et quels rapports il avait eus avec Tom. Ce fut donc avec un prompt sentiment de confiance qu'elle apprit qu'ils allaient voyager ensemble sur la rivière.

La mise, les manières de Cassy, sa bourse, qui paraissait

bien garnie, ne permirent pas qu'aucun sonpçon s'élevât sur elle dans l'auberge. On n'est jamais trop regardant pour les personnes qui sont en mesure sur le grand sujet de bien payer. Et c'est ce que Cassy avait fort bien prévu quand elle avait mis la main sur les billets de Legris.

A la chute du jour le bateau arriva. Georges Shelby, avec la politesse qui caractérise tout bon Kentuckien, donna la main à Cassy pour la conduire à bord et fit tous ses efforts pour lui procurer une bonne cabine.

Durant tout le voyage sur la rivière Rouge, Cassy resta renfermée et couchée dans sa cabine, sous le prétexte d'une indisposition, et y reçut les soins assidus et dévoués de sa servante.

Quand on atteignit le Mississipi, Georges, ayant su que la dame étrangère devait, ainsi que lui-même, remonter le fleuve, proposa de lui retenir une cabine sur le bateau qu'il avait l'intention de prendre, exprimant du reste tout l'intérêt qu'il portait à sa faible santé et le désir de lui être utile en tout ce qui serait possible.

Voilà donc nos voyageurs convenablement installés à bord de l'excellent steamer le Cincinnati, marchant à pleine vapeur.

La santé de Cassy était bien meilleure. Elle put s'asseoir sur la porte, prendre place à la table commune, et l'on parla d'elle, sur le bateau, comme d'une dame qui avait dû être fort belle.

La première fois qu'il avait aperçu le visage de l'étrangère, Georges avait été frappé de l'idée vague d'une de ces ressemblances indéfinissables qui peuvent se rencontrer très-fréquemment, mais qui ne laissait pas que de le préoccuper malgré lui. Il ne pouvait s'empêcher de l'examiner et de la suivre continuellement des yeux. Dès qu'elle s'asseyait à table ou devant sa cabine, la dame était certaine de voir le regard du jeune homme fixé sur elle jusqu'à ce qu'elle montrât quelque gêne sous cette persévérante attention.

Cassy finit par s'en inquiéter ; elle craignait quelques soupçons, et, tout bien considéré, elle résolut de confier toute son histoire au jeune ami de Tom et de s'en remettre entièrement à sa générosité.

Georges était tout prêt à sympathiser avec quiconque se fût enfui de la plantation de Legris, de ce lieu maudit dont il ne pouvait ni se souvenir ni parler sans la plus violente indignation ; il accueillit donc cordialement les confidences de Cassy, et, avec ce courageux mépris des conséquences qui honore ceux de son âge et de son pays, il s'engagea à veiller sur les fugitives et à les protéger de tout son pouvoir.

La cabine voisine de celle de Cassy était occupée par une dame française, Mme de Thoux, qui voyageait avec une belle petite fille d'une douzaine d'années.

Mme de Thoux, ayant appris que Georges était du Kentucky, parut désirer de nouer connaissance avec lui ; les grâces de sa petite fille lui en fournirent facilement l'occasion, car l'enfant était bien le plus charmant jouet qui ait jamais fait diversion à l'ennui d'un voyage de quinze jours suq un bateau à vapeur.

Georges causait donc souvent avec Mme de Thoux, assis à la porte de sa cabine, et Cassy, lorsqu'elle se trouvait sur le pont, pouvait entendre leurs conversations.

La dame française faisait un grand nombre de questions très-détaillées sur le Kentucky, qu'elle disait avoir antérieurement habité, et Georges apprit, non sans surprise, qu'elle avait demeuré précisément dans son voisinage. Du reste, Mme de Thoux l'interrogeait avec une telle connaissance du pays et de ses habitans, qu'il ne pouvait trop s'en étonner.

— Connaissez-vous, dans votre voisinage, lui demanda-t-elle un jour, un homme du nom de Harris ?

— J'en connais un, répondit Georges, qui habite non loin de la propriété de mon père, mais c'est un vieil individu avec lequel nous n'avons jamais eu que fort peu de relations.

— N'est-ce pas un grand propriétaire d'esclaves ? reprit Mme de Thoux d'un ton qui trahissait plus d'anxiété qu'elle n'avait sans doute l'intention d'en montrer.

— Oui, madame, dit Georges un peu surpris à son accent.

— Peut-être savez-vous, — avez-vous entendu dire qu'il possède parmi ses esclaves un mulâtre nommé Georges ?

— Oh ! certainement, — Georges Harris ; — je dois bien le connaître, puisqu'il a épousé une femme de chambre de ma mère. Mais il s'est enfui et doit être maintenant au Canada.

— Au Canada ? dit vivement Mme de Thoux. Ah ! Dieu soit loué !

Georges la regardait de l'air de quelqu'un qui attend une explication.

Mme de Thoux pencha sa tête sur ses mains et fondit en larmes.

— C'est mon frère ! s'écria-t-elle.

— Quoi ! madame ! s'écria Georges à son tour.

— Oui ! reprit Mme de Thoux, qui releva fièrement la tête, en essuyant ses larmes ; oui, monsieur Shelby, Georges Harris est mon frère.

— Vous m'étonnez profondément, madame, dit-il en reculant un peu sa chaise pour mieux examiner Mme de Thoux.

— Mon frère, continua celle-ci, n'était encore qu'un enfant lorsque je fus vendue pour le Sud. J'eus le bonheur d'être achetée par un homme bon et généreux qui m'emmena dans les Antilles, m'affranchit et m'épousa. J'ai perdu mon mari dans ces derniers temps, et vous me voyez en route pour le Kentucky, où j'allais essayer de retrouver et de racheter mon frère.

— En effet, dit Georges, je lui ai entendu parler d'une sœur qu'il nommait Emilie, et qui avait été vendue pour le Sud.

— C'est cela, c'est bien moi, dit Mme de Thoux. — Mais, ajouta-t-elle, comment est-il, lui...?

— Un très-beau jeune homme, madame, et qui, malgré cette malédiction de l'esclavage qui pesait sur lui, se faisait hautement apprécier pour son intelligence et sa moralité. — J'en parle à coup sûr, ajouta Georges, puisqu'il s'est marié dans notre famille.

Et celle qu'il a épousée?... demanda anxieusement Mme de Thoux.

— Un trésor! Une jeune fille belle, intelligente, aimable et pieuse; ma mère l'avait élevée et instruite presque aussi soigneusement que si elle eût été sa fille. Elle savait lire, écrire, coudre, broder parfaitement bien, et elle chantait délicieusement.

— Etait-elle née dans votre maison?

— Non; mon père l'avait achetée dans une de ses excursions à la Nouvelle-Orléans pour en faire présent à ma mère. C'était alors une enfant de huit à neuf ans. Mon père ne voulut jamais dire ce qu'elle lui avait coûté; mais, il y a quelque temps, tandis que nous examinions ses papiers, l'acte de vente nous est tombé entre les mains: il l'avait payée une somme extravagante, sans doute à cause de son étonnante beauté.

Georges, tournant le dos à Cassy, ne pouvait pas voir l'expression d'intérêt profond avec lequel elle écoutait ces derniers détails.

Mais, à ce moment, elle lui toucha le bras, et, pâle et tremblante d'émotion:

— Savez-vous, lui demanda-t-elle, les noms de ceux qui l'avaient vendue?

— Je crois qu'un nommé Simmons était le principal intéressé; du moins, il me semble avoir lu ce nom sur l'acte de vente.

— Oh! mon Dieu! dit Cassy. Et elle tomba évanouie.

Frappés de surprise, mais sans pouvoir comprendre en-

core la cause de cet évanouissement, Georges et Mme de Thoux s'empressèrent de secourir Cassy avec tout le mouvement habituel en pareil cas. — Georges renversa une carafe et brisa deux verres; les dames qui étaient au salon, apprenant que quelqu'un venait de s'évanouir, se groupèrent confusément devant la porte de la cabine, interceptant le passage de l'air aussi exactement que possible; bref, les choses se passèrent précisément comme on doit toujours s'y attendre

Quand elle reprit ses sens, la pauvre Cassy se tourna le visage contre la cloison, et elle pleura et elle sanglota comme un enfant. Peut-être, vous qui êtes mère, pourriez-vous dire à quoi pensait la pauvre femme; peut-être ne le pourriez-vous pas. — Elle comprit, assurément, à cette heure, que Dieu avait eu pitié d'elle, et qu'elle reverrait sa fille, ainsi qu'elle la revit en effet quelques mois après, alors que... Mais nous anticipons.

CHAPITRE XLIII.

RÉSULTATS.

Notre histoire touche à sa fin. Georges Shelby, dont le jeune cœur avait été vivement ému par l'incident romanesque que nous venons de raconter, s'empressa de faire parvenir à Cassy l'acte de vente d'Eliza. La date et la signature de cet acte s'accordant parfaitement avec les faits qui lui étaient connus, Cassy se trouvait bien assurée de l'identité de sa fille, et il ne lui restait plus qu'à se mettre sur les traces des jeunes époux réfugiés au Canada.

Unies par la singulière ressemblance de leur destinée, Mme de Thoux et Cassy partirent immédiatement pour cette terre de liberté. En visitant les diverses localités qui sont habituellement le premier asile des esclaves fugitifs, elles rencontrèrent le missionnaire d'Amherstberg, chez lequel Georges et Eliza avaient d'abord été reçus en franchissant la frontière hospitalière. Ce digne homme leur apprit que la famille qu'ils cherchaient devait habiter Montréal.

Il y avait alors cinq ans que Georges et Eliza vivaient libres. Georges avait trouvé du travail dans l'atelier d'un respectable mécanicien, où, constamment employé, il gagnait de quoi suffire à l'entretien de sa famille, laquelle s'était accrue d'une petite fille dans l'intervalle.

Le petit Harry, devenu un charmant écolier, faisait de rapides progrès dans une bonne école du voisinage.

Après avoir entendu le touchant récit que lui firent Mme de

Thoux et Cassy, le digne pasteur d'Amherstberg, cédant aux instances des deux dames, consentit à les accompagner à Montreal.

Voici maintenant une jolie petite maison dans l'un des faubourgs de la ville. La nuit est venue; un feu brillant égaie le foyer, et la table à thé, couverte d'une nappe bien blanche, est servie pour le souper.

Dans l'un des coins de la chambre, on remarque une autre table couverte d'un drap vert et garnie d'un pupitre, de plumes, de papier et autres accessoires; au-dessus, quelques rayons sont chargés de livres bien choisis; c'est là le cabinet de travail de Georges.

Le désir de s'instruire, qui l'avait conduit à dérober, pour ainsi dire, l'art si précieux de lire et d'écrire, au milieu des travaux et des soucis de sa vie d'esclave, le portait encore à consacrer à la culture de son intelligence tout ce qui lui restait de loisirs.

Nous le voyons donc assis à son bureau, et terminant quelques extraits d'un livre dont il vient d'achever la lecture.

— Venez donc, Georges, lui dit en ce moment Eliza; vous avez été dehors toute la journée. Laissez un peu ce livre, et causons, tandis que je prépare le thé.

Et la jeune enfant, venant en aide à sa maman, s'avance en chancelant pour repousser le gros livre de sa petite main, et tâcher de prendre sa place sur les genoux de son père.

— Ah! voyez-vous la petite sorcière! dit Georges en cédant au désir de l'enfant et de la mère, comme l'eût fait tout autre père en pareille occasion.

— Voilà qui est bien, dit Eliza tout en continuant de tailler le pain.

Eliza n'a plus l'air aussi jeune: elle a pris un peu d'embonpoint, et ses cheveux sont arrangés dans un goût plus sévère; mais tout annonce en elle autant de satisfaction et de bonheur que jamais épouse et mère ait désiré en avoir.

— Harry, mon enfant, comment vous êtes-vous tiré de votre addition aujourd'hui? demande Georges en posant la main sur la tête de son fils.

Harry a perdu ses longues boucles de cheveux, mais il conserve toujours ses beaux yeux, ses beaux cils et ce front intelligent qui s'illumine de fierté lorsque l'enfant s'empresse de répondre:

— Je l'ai faite tout entière et tout seul, père, et personne ne m'a aidé.

— Bien, dit Georges; apprends à compter sur toi-même,

mon enfant. Tu as des moyens de t'instruire que n'eut jamais ton pauvre père.

A ce moment, on frappe à la porte : Eliza va ouvrir; mais, à cette exclamation de bienvenue : — Quoi ! est-ce vous ? — son mari s'avance, et le bon pasteur d'Amherstberg est cordialement introduit. Eliza offre des siéges aux deux dames qui sont entrées avec lui.

Ici, nous devons à la vérité de dire que le bon pasteur avait élaboré un petit programme selon lequel l'action devait se développer, et que, chemin faisant, on s'était prudemment exhorté à l'observation ponctuelle du plan qui avait été accepté. Jugez donc quelle dut être bientôt la consternation du digne homme !

Il venait de faire signe aux deux dames de s'asseoir, et, tirant un mouchoir de sa poche pour s'essuyer la bouche, il allait entamer un discours préliminaire en bonne forme, lorsque Mme de Thoux, sautant brusquement par-dessus les transitions, s'élança au cou de Georges, en s'écriant :

— O Georges ! ne me reconnais-tu pas ? Je suis Emilie, ta sœur !

Cassy, plus calme, s'était assise, et elle eût sans doute joué plus convenablement son rôle, si la petite Eliza ne lui fût apparue en ce moment. L'âge, la figure, les traits, les cheveux bouclés, tout, dans l'enfant, lui rappelait si bien sa petite fille au jour où elle l'avait vue pour la dernière fois, que, tandis que le petit être la regardait d'un air étonné, Cassy, la saisissant dans ses bras, la pressa sur son cœur et s'écria, dans son illusion complète :

— Chérie, je suis ta mère !

Après cela, il devenait difficile de rentrer dans une marche régulière. Pourtant, le digne pasteur finit par obtenir un peu de calme et de silence ; et son discours d'ouverture, qu'il prononça tout au long, n'en produisit pas moins sur l'auditoire un tel effet de larmes et de sanglots, que le plus vaniteux orateur des temps anciens et modernes en eût probablement été satisfait.

Tous s'agenouillèrent, et l'excellent homme pria ; — car il est des émotions si vives et si tumultueuses, qu'on ne peut s'en soulager qu'en les versant dans le sein d'un Dieu d'amour. — Quand ils se relevèrent, les membres de cette famille si miraculeusement rassemblée se jetèrent dans les bras les uns des autres, pleins d'une sainte confiance en Celui qui, à travers tant de périls et par des voies si mystérieuses, les avait enfin tous réunis.

Il est tel journal d'un missionnaire parmi les fugitifs du Canada dans lequel vous pourriez lire des faits véritables

plus étonnans que des fictions; et cela doit être, sous un système qui brise les familles et disperse leurs membres comme le vent disperse les feuilles du même arbre abattues par l'automne. Ces frontières hospitalières, semblables aux rivages éternels, voient souvent se réunir dans une joie commune de pauvres gens, qui, pendant bien des années, ont pleuré mutuellement leur perte. Rien de plus émouvant, surtout, que l'anxiété avec laquelle chaque nouveau venu est accueilli par les autres fugitifs; car, de lui, chacun espère obtenir quelques nouvelles d'une mère, d'une sœur, d'une femme, d'un enfant, que les tristes ombres de l'esclavage dérobent encore à leur vue.

Là s'accomplissent des actes d'héroïsme tels qu'on n'en trouve pas dans les romans; alors que, bravant la torture et défiant la mort elle-même, des fugitifs ne craignent pas de retourner volontairement « sur la terre ténébreuse » et de s'y frayer un chemin mystérieux à travers mille terreurs, pour en arracher leur femme, leur mère ou leur sœur.

Un missionnaire nous racontait qu'un jeune fugitif, deux fois repris et soumis à des châtimens honteux, était parvenu à s'échapper de nouveau; ce brave jeune homme écrivait à ses amis qu'il allait faire une troisième tentative pour parvenir enfin à délivrer sa sœur. —Comment l'appellerons-nous? un criminel ou un héros? Voyons, mon bon monsieur, n'en feriez-vous pas autant pour votre sœur? Ayez donc le courage de le blâmer.

Mais retournons vers nos amis que nous avons laissés s'essuyant les yeux et calmant par la prière les subites émotions d'une joie trop vive. Ils sont maintenant assis autour de la table, et paraissent décidément fort disposés à se plaire ensemble, si ce n'est que Cassy qui tient la petite Eliza sur ses genoux, l'étreint par momens de telle sorte que l'enfant la regarde avec quelque étonnement; en revanche, Cassy refuse obtinément de se laisser étouffer par les gâteaux dont l'enfant veut lui remplir libéralement la bouche; Cassy prétend qu'elle a trouvé quelque chose de meilleur que des gâteaux, et cela étonne bien plus encore le petit être.

Après deux ou trois jours, il s'était fait un tel changement en Cassy, qu'il eût été presqu'impossible de la reconnaître. Au lieu de l'expression vague du désespoir, un sentiment de douce confiance respirait dans ses traits; tous les sentimens de la famille semblaient s'être réveillés à la fois dans son cœur, et ses affections maternelles prenaient un essor d'autant plus vif qu'elles avaient été plus longtemps comprimées. Il est vrai qu'elle se sentait plus naturellement portée à aimer la petite Eliza que sa propre fille, car, dans l'enfant, elle

retrouvait tout ce qu'elle avait aimé, tout ce qui était resté dans ses souvenirs, de celle qu'elle avait autrefois perdue. Mais, ce petit être était comme un lien de fleurs entre la mère et la fille, et ce fut par lui qu'elles apprirent à se connaître et à s'aimer. La piété ferme et raisonnée d'Eliza, éclairée par la lecture assidue de la Parole sacrée, en faisait un guide précieux pour l'esprit malade et fatigué de sa mère; et Cassy, se livrant maintenant de toute son âme aux influences salutaires, devint une chrétienne aussi tendre que dévouée.

Mme de Thoux ne tarda pas à mettre Georges au fait de sa position personnelle. La mort de son mari l'avait laissée maîtresse d'une belle fortune qu'elle offrit généreusement de partager avec sa famille. Et quand elle demanda à son frère ce qu'elle pourrait faire de mieux pour lui :

— Donnez-moi les moyens de m'instruire, Émilie; voilà ce que mon cœur a toujours désiré. Après cela je me charge du reste.

Pour mieux remplir le but de Georges, il fut décidé que l'on irait passer quelques années en France; et la famille entière s'embarqua, sans oublier la jeune Emmeline.

Sur le navire, la charmante figure, l'air de décence et de modestie d'Emmeline lui conquirent l'affection du premier contre-maître, qui l'épousa peu de temps l'arrivée au port.

Georges suivit pendant quatre ans les cours de l'Université de Paris, et, grâce à une volonté persévérante, acquit une instruction solide.

Les troubles politiques de la France décidèrent plus tard la famille à revenir en Amérique.

Quant aux vues et aux sentimens de Georges, devenu un homme instruit, les voici mieux exprimés que nous pourrions le faire, dans la lettre suivante qu'il adresse à un ami :

« Je ne suis point sans quelques doutes sur le chemin que je dois suivre. Peut-être, ainsi que vous me le dites, nous reste-t-il assez peu de la couleur africaine, à moi et aux miens, pour que nous puissions facilement nous mêler aux blancs de ce pays; et je le ferais sans doute, si j'y étais obligé. Mais, à vous parler franchement, je n'en éprouve pas le désir.

» Mes sympathies ne me portent pas vers la race de mon père. Pour mon père, j'ai pu être quelque chose comme un beau chien ou un beau cheval, mais rien de plus; pour ma pauvre misérable mère, j'étais *son enfant*; et quoique je ne l'aie jamais revue depuis le jour où une vente cruelle nous sépara, je *sais* qu'elle m'a aimé jusqu'à sa dernière heure :

je le sais, parce que mon cœur me le dit. Ah! quand je pense à tout ce qu'elle a souffert, à ce que j'ai souffert moi-même dans mes premières années; quand je pense aux angoisses, aux luttes de mon héroïque femme, de ma sœur vendue au marché de la Nouvelle-Orléans— Dieu me garde d'un sentiment anti-chrétien! — Mais l'on me pardonnera de dire que je ne me sens nulle envie de me confondre avec les Américains, et de passer pour un Américain moi-même.

» Je veux rester avec cette race africaine, opprimée, enchaînée; c'est la race de ma mère, c'est le lot de mon choix; et, si je formais un désir, ce ne serait pas d'être plus blanc, mais plus nègre que je ne le suis.

» Une *nationalité* africaine peut seule répondre aux ardentes aspirations de mon âme. Il me faut une nation formée d'hommes de couleur qui ait une existence propre, bien tranchée, bien distincte. Où la trouverai-je? Ce n'est pas à Haïti; ils manquaient là de cette vigueur d'élan nécessaire à un peuple naissant. Un ruisseau ne peut pas s'élever au dessus de sa source. La race qui forma le caractère des Haïtiens était usée, efféminée, et il faudra des siècles à la race qui lui fut soumise pour parvenir à une certaine grandeur.

» De quel côté tourner les yeux ?

» Sur les côtes de l'Afrique, j'aperçois une république — une république formée d'hommes choisis, qui, par leur énergie naturelle et par la force de leur volonté, se sont, en bien des points, élevés fort au dessus de leur condition d'esclaves. Après avoir traversé une première période d'inévitable faiblesse, cette république est enfin devenue une nation sur la face de la terre — une nation reconnue par la France et par l'Angleterre. C'est là que je veux aller; c'est là que je trouverai ma nation.

» Je sais bien que vous allez tous être contre moi; mais, avant de frapper, écoutez-moi. Durant mon séjour en France, j'ai étudié avec le plus vif intérêt l'histoire de ma race en Amérique. J'ai suivi la lutte entre les abolitionnistes et les partisans des colons, et, spectateur éloigné, j'ai reçu des impressions qui ne m'auraient jamais frappé comme acteur.

» Je sais que cette Libéria peut avoir servi à toutes sortes de desseins, et qu'elle a été dans les mains de nos oppresseurs une arme dont ils se sont servis contre nous. Sans doute ils s'en sont servis comme d'un moyen de retarder notre émancipation. Mais, pour moi, la question se réduit à ceci : N'y a-t-il pas un Dieu au-dessus de tous les desseins des hommes ? Ne peut-il faire servir leurs projets à fonder une nation à notre profit?

» De notre temps une nation naît en un jour. Elle se trouve à sa naissance en possession de tous les grands principes de la vie républicaine et de la civilisation ; elle n'a point à découvrir, mais seulement à appliquer. Unissons-nous donc de toutes nos forces et voyons ce que nous pouvons faire de cette nouvelle entreprise et de ce splendide continent africain ouvert devant nous et nos enfans. Notre nation portera sur ses rives la civilisation et le christianisme ; elle fondera là de puissantes républiques qui, croissant avec la rapidité de la végétation tropicale, honoreront les siècles à venir.

» Direz-vous que j'abandonne mes frères dans la servitude ? Je ne le pense pas. Si je les oublie une heure, un seul moment de ma vie, que Dieu m'oublie moi-même ! Mais que puis je faire ici pour eux ? Puis-je briser leurs chaînes ? Individu isolé, je n'ai pas ce pouvoir. Mais laissez-moi aller faire partie d'une nation qui aura voix au conseil des peuples, et alors nous pourrons parler. Une nation a, pour arguer, faire des remontrances, solliciter en faveur de ses membres, des droits et une autorité que n'a pas un individu.

» Si jamais l'Europe forme un grand concile de nations libres, — et j'ai le ferme espoir que cela arrivera, — si le servage et toutes les oppressives inégalités sociales sont balayées, — si, comme l'ont fait déjà la France et l'Angleterre, les autres Etats nous reconnaissent, nous ferons appel alors à ce congrès et porterons devant lui la cause de notre race asservie et malheureuse. Il est impossible que l'Amérique libre et éclairée ne s'empresse d'effacer de son écusson cette barre sinistre qui la déshonore parmi les nations et qui lui est aussi fatale qu'à la race opprimée.

» Mais, me direz-vous, notre race a, pour se fondre dans la république américaine, autant de droits que les Irlandais, les Allemands, les Suédois. Je l'accorde. Nous devrions être libres de nous fondre, de nous élever par notre valeur individuelle, sans aucune considération de caste ni de couleur, et ceux qui nous dénient ce droit mentent aux principes d'équité humaine qu'ils professent. Nous devrions surtout avoir le droit de le faire *ici*. Nous avons plus que le droit commun à tout homme, nous avons le droit qu'a toute nation longtemps opprimée d'exiger une réparation. Mais je n'en veux pas. Je demande un pays, une nation à moi. Je crois que la race africaine a des qualités particulières qui se développeront par la civilisation et le christianisme, et qui, quoique d'un genre différent de celles des Anglo-Saxons, se montreront peut-être moralement supérieures.

» C'est à la race anglo-saxonne qu'ont été confiées les

destinées du monde durant la période des luttes et des conflits. Son caractère inflexible et énergique convenait parfaitement à cette mission. Mais, comme chrétien, je vois s'ouvrir une nouvelle vie devant nous, et je crois que nous y touchons. Les agitations convulsives qui ébranlent les nations ne sont que les douleurs de l'enfantement d'une époque de paix et de fraternité.

» J'ai le ferme espoir que le développement de l'Afrique sera essentiellement chrétien. Si cette race n'a pas l'instinct du commandement et de la domination, elle est au moins affectueuse, magnanime et clémente. Eprouvée dans la fournaise de l'injustice et de l'oppression, elle a besoin de s'attacher plus intimement à cette sublime doctrine d'amour et de pardon, avec laquelle seule elle pourra vaincre, et qu'elle a pour mission de répandre sur le continent africain.

« Je le confesse, je ne suis pas à la hauteur de cette noble tâche ; — la moitié du sang qui coule dans mes veines est le sang brûlant et fougueux du Saxon. Mais j'ai à mes côtés un éloquent prédicateur de l'Evangile en la personne de ma charmante femme. Lorsque je m'égare, sa douceur me ramène dans la voie et me remet devant les yeux la mission chrétienne de notre race. Comme patriote chrétien, comme apôtre du christianisme, je retourne dans ma patrie, le pays de mon choix, ma glorieuse Afrique, à laquelle, dans mon cœur, j'applique quelquefois ces magnifiques paroles du prophète : « Parce que tu as été abandonnée et haïe au point que nul homme ne te traversait, je te donnerai une supériorité éternelle, et tu feras la joie de nombreuses générations. »

» Vous m'appellerez enthousiaste, vous me direz que je n'ai pas bien réfléchi à ce que j'entreprends. Mais j'ai réfléchi et calculé. Je pars pour Libéria, non pour y trouver un Elysée de roman, mais un *Champ de travail*. Je m'attends à travailler des deux mains, à travailler avec ardeur, à surmonter toutes sortes de difficultés et de découragemens, — à travailler jusqu'à la mort. Voilà mon but, et je suis sûr de ne pas éprouver de désappointemens.

» Quoi que vous puissiez penser de ma détermination, ne me retirez pas votre confiance, et veuillez penser que dans tout ce que je fais j'agis avec un cœur entièrement dévoué à mon peuple.

« GEORGES HARRIS. »

Quelques semaines après, Georges s'embarqua pour l'Afrique avec sa femme, ses enfans, sa sœur et sa mère. Si nous ne nous trompons, le monde entendra parler de lui.

Quant à nos autres personnages, nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est quelques mots sur miss Ophélia et Topsy, et un chapitre d'adieux que nous consacrons à Georges Shelby.

Miss Ophélia emmena Topsy avec elle dans le Vermont, à la grande surprise de ce grave corps délibérant que l'habitant de la Nouvelle-Angleterre désigne par les mots : « *Nos gens.* » Nos gens, tout d'abord, pensèrent que c'était une étrange et fort peu nécessaire addition à un ménage fort bien monté ; mais telle fut l'efficacité des efforts de miss Ophélia pour remplir ses devoirs envers son élève, que cette dernière ne tarda pas à être en faveur près de la famille et des voisins. Lorsqu'elle parvint à l'adolescence, elle fut, à sa demande, baptisée, et devint membre de l'église chrétienne de l'endroit. Elle montra tant d'intelligence, de zèle, d'activité et de désir de bien faire, qu'elle fut à la fin recommandée et approuvée comme missionnaire dans une des stations d'Afrique, et nous avons appris qu'elle employait à instruire les enfans de son propre pays l'activité et l'esprit ingénieux qui la distinguaient dans ses jeunes années.

P. S. — Nous dirons aussi, pour la satisfaction de quelques mères, que les démarches faites par Mme de Thoux ont été couronnées de succès et ont récemment amené la découverte du fils de Cassy. Ce jeune homme plein d'énergie s'était évadé quelques années avant sa mère, et avait été recueilli et élevé par les amis des opprimés dans le Nord. Il ne tardera pas à suivre sa famille en Afrique.

CHAPITRE XLIV.

LE LIBÉRATEUR.

Georges Shelby avait écrit à sa mère, mais en quelques lignes et seulement pour lui indiquer le jour probable de son arrivée. Il ne s'était pas senti le courage de lui parler de la mort de son vieil ami ; plusieurs fois il l'avait essayé ; mais, suffoqué par la douleur, il n'était jamais parvenu qu'à déchirer le papier mouillé de ses larmes et à s'élancer au dehors pour échapper à ses souvenirs.

Or, la maison Shelby est toute remplie d'un mouvement joyeux : c'est le jour où le jeune maître est attendu.

Mme Shelby se tient dans son élégant salon devant un bon feu qui combat gaîment le froid d'une soirée de fin d'automne. On met le couvert pour le souper ; l'argenterie, les cristaux étincellent, et notre vieille amie Chloé préside à leur rangement sur la table.

Parée d'une robe d'indienne toute neuve, d'un tablier d'une blancheur intacte et d'un haut turban solidement empesé, Chloé, dont la face noire et luisante brille de satisfaction, exagère évidemment les détails de son service, afin de prolonger l'occasion de causer avec sa maîtresse.

— Là! voilà! n'est-ce pas bien selon son goût? dit-elle; j'ai mis son couvert à la place qu'il préfère,—tout à côté du feu : Massa Georges a toujours aimé la place la plus chaude. Oh! là donc! Pourquoi Sally n'a-t-elle pas mis la plus belle théière, la jolie neuve que massa a achetée pour madame à Noël? Je vais aller la chercher. Et madame a reçu une lettre de massa Georges? conclut anxieusement Chloé.

— Oui, Chloé, répondit Mme Shelby, mais un simple mot; il m'annonce qu'il espère être de retour ce soir, et voilà tout.

— Et il ne dit rien de mon vieil homme? reprit Chloé, qui continuait de remuer les porcelaines.

— Rien, Chloé; il ne me parle absolument de rien; il me dit qu'il me racontera tout lui-même après son retour.

— Oui, je reconnais massa Georges; toujours si terrible pour vouloir dire les choses lui-même! J'ai toujours remarqué cela dans massa Georges. Ah! dame, aussi, je ne comprends pas comment les blancs ont la patience d'écrire un tas de choses comme ils font en général; — c'est si lent, si malaisé, l'écriture!

Mme Shelby souriait.

— J'ai dans l'idée, continua Chloé, que mon vieil homme ne reconnaîtra plus les garçons; et la petite? Seigneur! c'est une grande fille maintenant, et une bonne fille, et gentille encore, ma Polly! — Je l'ai laissée à la cuisine, où elle surveille les gâteaux, — juste les mêmes gâteaux que mon vieil homme aimait tant, juste les mêmes que ceux que je lui avais servis le matin qu'on l'a emmené. — Dieu nous bénisse tous! Que j'ai donc souffert ce jour-là!

Mme Shelby répondit à cette allusion par un soupir. D'ailleurs, elle n'avait jamais été tranquille depuis la lettre de son fils; elle craignait vaguement un malheur dissimulé sous le laconisme du jeune homme.

— Madame a toujours ces billets? reprit Chloé avec une certaine inquiétude.

— Oui, Chloé.

— C'est que je tiens à montrer à mon vieil homme ces mêmes billets que le pâtissier m'a donnés.—Chloé, m'a-t-il dit en me payant, je voudrais que vous puissiez rester encore. —Merci, massa, je le voudrais aussi; mais mon vieil homme revient à la maison, et puis madame ne peut plus se passer

de moi davantage.—Voilà juste ce que je lui ai répondu ; — un bien bon homme, ce massa Jones !

Chloé avait vivement insisté pour que les billets de banque avec lesquels ses gages lui avaient été payés fussent conservés exactement, afin qu'elle pût les montrer comme un gage de ses talens à son vieil homme, et Mme Shelby s'était facilement prêtée à cette fantaisie.

— Il ne reconnaîtra pas Polly, non, bien sûr. Las ! voilà cinq ans déjà qu'on nous l'a pris ! Polly était encore si petite ;—tout au plus si elle pouvait se tenir sur ses pieds. Je me souviens quand elle tombait en s'essayant à marcher. Las ! mon Dieu ! comme il avait peur !

Le bruit d'une voiture se fit entendre en ce moment.

— Massa Georges ! s'écria tante Chloé en se précipitant vers la fenêtre.

Mme Shelby s'élança vers la porte et tomba dans les bras de son fils. Mais Chloé interrogeait avidement l'obscurité au dehors.

— O pauvre tante Chloé ! dit Georges d'une voix attendrie en s'arrêtant pour prendre entre ses mains les mains durcies de la négresse, j'aurais donné toute ma fortune pour pouvoir le ramener avec moi ; — mais il est allé dans un monde meilleur.

A ces mots, Mme Shelby poussa un cri de douleur ; mais tante Chloé ne dit rien.

On entra dans la salle à manger. Les billets qui avaient fait l'orgueil de Chloé étaient restés étalés sur la table.

Chloé les rassembla, et, les présentant d'une main tremblante à sa maîtresse :

— Oh ! dit-elle ; je ne veux plus les revoir jamais, ni en entendre parler.—Juste comme je m'y attendais ! — Vendu et tué dans ces plantations damnées !

Et Chloé, se retournant, marcha résolument vers la porte. Mais madame Shelby, la suivant doucement, la prit par la main et la fit asseoir près d'elle sur un fauteuil :

— Ma pauvre Chloé ! lui dit-elle.

Chloé pencha la tête sur l'épaule de sa maîtresse, et se mit à sangloter :

— O madame ! excusez-moi ; mon cœur est brisé ;— voilà tout !

— Je le sais, dit Mme Shelby, qui versait elle-même des larmes abondantes ; votre cœur est brisé, et je ne puis le guérir, mais Jésus le peut : Il soulage les cœurs brisés, il guérit toutes les blessures.

Il y eut un moment de silence et de larmes. Enfin, Georges allant s'asseoir près de la veuve, et lui prenant de nou-

veau les mains, lui raconta en termes simples et touchants le triomphe de la mort de son mari, et lui répéta ses dernières paroles d'amour.

Un mois environ s'était écoulé : tous les esclaves de la maison Shelby étaient rassemblés dans la grande galerie pour entendre une communication de leur jeune maître.

Georges parut au milieu d'eux, une liasse de papiers à la main, et, à leur grande surprise, leur lut et leur remit à chacun un acte d'affranchissement, au milieu de larmes, de sanglots et d'acclamations générales.

Beaucoup, cependant, se pressant autour de lui, le suppliaient de ne pas les renvoyer, et lui demandaient instamment de reprendre l'acte qui les affranchissait :

— Nous n'avons pas besoin d'être plus libres que nous ne le sommes, lui disaient-ils ; nous avons toujours eu tout ce qu'il nous fallait. Nous ne voulons pas quitter la vieille maison, ni massa, ni madame, et tout le reste !

— Mes bons amis, leur dit Georges aussitôt qu'il put obtenir un moment de silence, il n'est pas nécessaire que vous nous quittiez ; il faut toujours autant de monde pour cultiver l'habitation ; nous resterons donc comme nous étions auparavant. Seulement, hommes et femmes, vous voilà libres ; nous conviendrons des gages que je vous paierai pour votre travail, et vous aurez surtout cet avantage que si je viens à m'endetter ou à mourir — choses qui peuvent arriver, — vous ne craindrez plus d'être saisis et vendus. Pour moi, j'ai l'intention de rester avec vous sur cette propriété et de vous enseigner ce que vous n'apprendrez sans doute pas en un jour, l'usage que vous devrez faire des droits dans lesquels vous venez d'entrer. J'espère que vous vous conduirez bien, que vous écouterez docilement mes leçons, et que, de mon côté, Dieu me fera la grâce d'être aussi fidèle à mes devoirs qu'exact à vous enseigner les vôtres. Maintenant, mes amis, tournez vos regards vers le ciel, et remerciez Dieu du bienfait de votre liberté.

Un vieux nègre aveugle, le patriarche de la plantation, s'avança, et dit en élevant ses mains tremblantes :

— Rendons grâces au Seigneur !

Tous s'agenouillèrent à la fois. Et jamais *Te Deum* accompagné des sons de l'orgue, des cloches et du canon ne monta plus joyeux et plus touchant vers l'Éternel que la simple prière qui s'échappa des lèvres pieuses du vieil aveugle.

Après lui, un autre entonna un hymne méthodiste dont le refrain fut répété en chœur :

C'est l'an du jubilé, c'est le jour de la foi !
Viens, pécheur racheté, le ciel s'ouvre pour toi.

— Encore un mot, mes amis, reprit Georges en interrompant les congratulations mutuelles ; vous n'avez certainement pas oublié notre bon vieil oncle Tom?

Et, après un bref récit de la mort de Tom, terminé par les tendres adieux du martyr à ses anciens compagnons du Kentucky :

— C'est sur sa tombe, continua Georges, c'est là, mes amis, que j'ai pris l'engagement devant Dieu de ne plus jamais posséder un esclave, dès qu'il me serait possible de l'affranchir, et de ne plus faire courir à aucun le risque d'être séparé de sa famille et de ses amis, pour aller, comme le pauvre Tom, dans quelque plantation lointaine. Ainsi, en vous réjouissant d'être libres, n'oubliez pas que c'est au vieux Tom que vous devez votre liberté, et montrez-vous, en retour, bons et affectueux pour sa femme et ses enfans. Pensez à la cause de votre affranchissement chaque fois qu'il vous arrivera de regarder LA CASE DE L'ONCLE TOM ; songez à l'exemple que cet honnête homme vous a laissé, et que son souvenir contribue à faire de vous des cœurs droits et des chrétiens fidèles.

CHAPITRE XLV.

CONCLUSION.

De divers points de l'Union, plusieurs personnes nous ont écrit pour nous demander si l'histoire que nous venons de raconter est vraie. Nous allons faire ici à ces questions une réponse générale.

Les incidens divers qui composent ce livre sont en grande partie authentiques et se sont passés sous les yeux de l'auteur ou lui ont été attestés par ses amis personnels. Les caractères qui y sont tracés ont été observés par nos amis et par nous ; les paroles que nous prêtons à nos personnages sont mot pour mot celles que nous avons entendues ou qui nous ont été rapportées.

Le portrait d'Éliza, l'esquisse de son caractère, sont tracés d'après nature. L'incorruptible fidélité, la piété et l'honnêteté de l'oncle Tom ont, à notre connaissance, plus d'un imitateur. Quelques-unes des scènes les plus tragiques et les plus romanesques, les incidens les plus terribles, ont leurs exemples dans la réalité. L'histoire d'une mère traversant l'Ohio sur la glace est bien connue. Celle de la vieille Prue (Ch. XIX) s'est passée sous les yeux du frère de l'auteur, receveur dans une importante maison de la Nouvelle-Orléans, qui a aussi fourni le caractère du planteur Legris. C'est au

sujet de cet homme, dont il avait visité la plantation dans une de ses tournées, que ce frère nous écrivait : « Il m'a fait tâter » son poing, qui était comme le marteau d'un forgeron ou » comme une barre de fer, en me disant qu'il était devenu » calleux à force de frapper les nègres. Lorsque je quittai » sa plantation, je respirai plus à l'aise ; il me semblait que » je venais de m'échapper de la caverne d'un ogre. »

Quant à la fin tragique de Tom, on a malheureusement vu trop souvent de pareils meurtres, et beaucoup de témoins dans notre pays les pourrait attester. Si l'on se rappelle que dans tous les Etats du Sud c'est un principe de jurisprudence qu'une personne de couleur ne peut porter témoignage dans une action dirigée contre un blanc, on se convaincra facilement que ce cas peut se reproduire toutes les fois qu'un homme capable de sacrifier son intérêt à ses passions se trouvera en face d'un esclave ayant assez de dignité humaine et d'énergie pour lui résister. La vie de l'esclave n'a d'autre protection que le caractère de son maître. Des actes auxquels on ne peut songer sans frémir arrivent de temps en temps aux oreilles du public, et les commentaires auxquels ils donnent lieu sont plus atroces peut-être que ces actes eux-mêmes. « Il est vrai, nous dit-on, que ces choses arrivent de loin en loin, mais ce n'est pas général. » Si les lois de la Nouvelle-Angleterre étaient ainsi faites qu'un maître pût de temps à autre torturer son apprenti jusqu'à la mort sans qu'il fût possible de le traduire en justice, accepterait-on cela avec autant d'indifférence ? Dirait-on : « Ces cas sont rares ; on ne les peut citer comme des exemples de ce qui se pratique généralement ? »

La vente publique et honteuse de jolies filles mulâtresses et quarteronnes a acquis une notoriété publique des incidens qui ont suivi la capture du navire *la Perle*. Nous extrayons le passage suivant de la plaidoirie de l'honorable Horace Mann, un des avocats des défendeurs dans cette cause : « Parmi les soixante-seize personnes qui tentèrent, en 1848, de s'échapper du district de Colombie sur le schooner *la Perle*, dont je fus chargé de défendre les officiers, se trouvaient plusieurs jeunes filles fort belles et douées de ces attraits de formes et de visages si hautement prisés des connaisseurs. Parmi elles se faisait remarquer Elisabeth Russell. Elle tomba immédiatement dans les griffes d'un marchand d'esclaves, et fut destinée au marché de la Nouvelle-Orléans. Tous ceux qui la virent furent vivement touchées de son malheur. On offrit jusqu'à huit cents dollars pour la racheter ; quelques-uns offrirent même tout l'argent qu'ils possédaient ; mais le satané marchand d'esclaves fut inflexible.

Elle fut expédiée à la Nouvelle-Orléans; cependant Dieu eut pitié d'elle, il lui envoya la mort en chemin. Il y avait aussi deux jeunes filles nommées Edmundson. Sur le point d'être conduites sur le même marché, leur sœur aînée alla supplier le misérable au pouvoir duquel elles se trouvaient d'avoir pitié d'elles; pour l'amour de Dieu. Il lui répondit en raillant qu'elles auraient de belles robes et de beaux meubles.—« Oui, répondit la sœur cela peut être bien pour cette vie, mais que deviendront-elles dans l'autre? » Elles furent conduites aussi à la Nouvelle Orléans, mais plus tard elles furent rachetées moyennant une énorme rançon, et ramenées chez elles. » Cela ne prouve-t-il pas la parfaite vraisemblance de l'histoire d'Emmeline et de Cassy?

La justice aussi nous fait un devoir de constater que la bonté de caractère, la générosité de Saint-Clair ne sont pas sans exemples, ainsi que le prouve l'anecdote suivante:

Il y a quelques années, un jeune gentleman du Sud se trouvait à Cincinnati avec un esclave favori, qui avait été attaché à sa personne depuis son enfance. L'esclave saisit l'occasion de ce qu'il se trouvait dans un état libre pour s'affranchir, et s'enfuit chez un quaker connu pour s'occuper de ces sortes d'affaires. Son maître fut fort indigné. Il avait toujours traité son esclave avec tant d'indulgence, sa confiance en son affection était telle, qu'il ne pouvait croire qu'il n'eût pas cédé à de coupables suggestions. Dans sa colère, il alla trouver le quaker; mais, comme il avait un caractère plein de franchise et de bonté, il se laissa toucher par les argumens et les représentations du digne quaker. — Il n'avait jamais considéré la question sous ce point de vue; il promit de donner la liberté à son esclave, si celui-ci venait affirmer en sa présence qu'il avait désiré être libre. Une entrevue fut donc ménagée, et le jeune maître demanda à Nathan si jamais il avait eu à se plaindre de la manière dont il avait été traité.

— Non, massa, répondit Nathan, vous avez toujours été bon pour moi.

— Eh bien! pourquoi voulez-vous me quitter?

— Massa peut mourir, et alors à qui appartiendrai-je? J'aime mieux être un homme libre.

Après avoir réfléchi un moment, le jeune maître reprit :

— Nathan, à votre place, je penserais tout à fait comme vous. Vous êtes libre.

Il fit immédiatement dresser son acte d'affranchissement, déposa entre les mains du quaker une somme d'argent pour faciliter les débuts de Nathan dans la carrière d'homme libre, et adressa au jeune homme une lettre pleine de bienveillance

et d'avis salutaires—lettre que l'auteur a eue entre les mains.

L'auteur espère avoir rendu justice à la noblesse, à générosité, à l'humanité qui caractérisent de nombreux planteurs du Sud. De tels exemples empêchent de désespérer de l'espèce humaine. Mais elle le demande à ses lecteurs qui connaissent le monde : Est-il une contrée où de semblables caractères soient communs ?

Pendant plusieurs années l'auteur s'était abstenu de toute lecture concernant l'esclavage, considérant ce sujet comme trop douloureux à approfondir, et convaincue, d'ailleurs, que les lumières de la civilisation ne pouvaient manquer d'en faire justice. Mais, après l'acte législatif de 1850, après avoir entendu avec autant de surprise que de consternation un peuple chrétien et humain recommander la dénonciation des esclaves fugitifs comme le devoir de tout bon citoyen—voyant dans les états libres du Nord des hommes bons, estimables et compâtissans se demander avec perplexité jusqu'à quel point cette loi pouvait se concilier avec le devoir d'un chrétien, elle a dû se dire : Ces hommes, ces chrétiens ne peuvent savoir ce qu'est l'esclavage ; autrement, jamais ils n'eussent élevé une semblable discussion. Dès lors elle éprouva le désir de dévoiler cet épouvantable système dans sa vivante et dramatique réalité. Elle s'est efforcée de le peindre loyalement, dans son bon et son mauvais côté. Sous le premier aspect, elle a peut-être réussi ; mais qui pourra jamais raconter tout ce qui se passe dans cette vallée de ténèbres et de mort qui forme l'autre partie ?

C'est à vous, généreux et nobles habitans du Sud — vous dont la vertu, la magnanimité, la pureté du caractère ne sont que plus grands pour avoir résisté à l'influence des exemples de cruauté que vous avez eus sous les yeux— c'est à vous que s'adresse cet appel. Dans le secret de votre âme, dans vos conversations intimes, n'avez-vous pas acquis la certitude que les maux et les désastres de ce maudit système sont plus grands que ceux que nous avons décrits, plus grands que nous ne les aurions pu décrire ? Est-ce qu'il peut en être autrement ? Est-ce qu'il est possible de confier à l'homme un pouvoir absolu et irresponsable ? Et le système de l'esclavage, en refusant à l'esclave le droit légal de porter témoignage, ne fait-il pas de chaque maître un despote sans responsabilité ? Qui ne voit clairement ce qui doit résulter de ces théories mises en pratique ? S'il y a, comme nous le reconnaissons, un sentiment public parmi vous, hommes d'honneur, justes et humains, n'y a-t-il pas aussi une autre espèce de sentiment public parmi ces scélérats, ces êtres brutaux et dégradés ? Et pourtant la loi ne permet-elle pas à ces

scélérats, à ces êtres brutaux et dégradés, de posséder autant d'esclaves que les plus purs et les plus vertueux d'entre vous ? Les hommes honorables, justes, généreux et compâtissans forment-ils la majorité dans ce monde ?

La loi américaine considère maintenant la traite des noirs comme un acte de piraterie ; mais le maintien de l'esclavage donne nécessairement lieu à un commerce aussi suivi, aussi systématique que celui qui se faisait autrefois sur les côtes d'Afrique. Qui pourrait en dire toutes les cruautés et les horreurs ?

L'auteur n'a donné qu'une esquisse vague et imparfaite des angoisses auxquelles sont en proie en ce moment des milliers de cœurs, des milliers de familles, et qui poussent une race abandonnée, dont cependant l'affection fait le fond du caractère, dans un abîme de frénésie et de désespoir. Plusieurs témoins pourraient attester que des mères ont été poussées au meurtre de leurs enfans par ce misérable trafic et ont cherché ensuite dans la mort un refuge contre des malheurs plus horribles que la mort elle-même. Il est impossible d'écrire, de dire, de concevoir un drame plus effrayant que les scènes qui se passent journellement sur nos côtes, à l'ombre de la loi américaine et de la croix du Christ.

Et maintenant, hommes et femmes d'Amérique, est-ce là une chose qu'il soit permis de traiter légèrement, de justifier ou même de passer sous silence ? Fermiers du Massachussets, du New-Hampshire, du Vermont, du Connecticut, qui lisez ce livre au coin de votre feu, dans les longues soirées d'hiver,—hardis matelots et armateurs du Maine, est-ce là un état de choses que vous deviez maintenir et encourager ? Hommes braves et généreux de New-York, fermiers du riche et riant Ohio, et vous, habitans des immenses prairies, répondez : Est-ce là un état de choses que vous deviez maintenir et encourager ? Et vous, mères américaines, qui avez appris, à côté du berceau de vos enfans, à aimer le genre humain ; par l'amour dont vous environnez ces enfans, par la joie que vous cause leur enfance pure et heureuse, par la sollicitude et la tendresse maternelles avec lesquelles vous guidez leurs premiers pas dans la vie, par l'anxiété que vous font éprouver les soins de leur éducation, par les prières que vous offrez sans cesse pour eux à l'Eternel, — je vous conjure : ayez pitié de la mère qui a les mêmes affections que vous, et qui n'a aucun droit légal pour protéger, guider et élever l'enfant de ses entrailles. Par les souffrances de votre enfant malade, par ces regards mourans que vous ne pouvez oublier, par ces derniers cris qui vous brisaient le cœur lorsque vous ne pouviez plus ni le sauver ni le soulager, par

la désolation dans laquelle vous plonge la vue de ce berceau vide, de cette chambre de nourrice déserte, je vous en supplie : ayez pitié de ces mères auxquelles la traite américaine ravit chaque jour leurs enfans. Dites-moi, mères américaines, est-ce là un système que l'on puisse défendre, tolérer, ou même passer sous silence ?

Me direz-vous que les habitans des États libres n'ont rien à faire avec ce système, ne peuvent rien pour le détruire ? Plût à Dieu que cela fût vrai ! Mais il n'en est point ainsi. Les habitans des États libres ont défendu l'esclavage, ils l'ont encouragé et y ont pris part. Ils sont même en cela plus coupables devant Dieu que ceux du Sud, car ils n'ont pas l'excuse de leur éducation ou de l'habitude.

Si les mères, dans les Etats libres, avaient eu jadis les sentimens qu'elles auraient dû avoir, leurs fils n'eussent jamais été possesseurs d'esclaves, et leurs maîtres les plus cruels. Les enfans des Etats libres n'eussent pas contribué à l'extension de l'esclavage dans notre patrie ; les enfans des Etats libres n'eussent pas, dans leurs transactions commerciales, accepté les âmes et les corps comme monnaie courante. Des multitudes d'esclaves sont possédés temporairement par des habitans du Nord et revendus ensuite par des marchands dans les cités du Sud. La honte et l'opprobre de cet ignoble trafic doit-elle donc retomber entièrement sur les hommes du Sud ?

Les hommes du Nord, les mères du Nord, les chrétiens du Nord ont autre chose à faire que de dénoncer leurs frères du Sud ; ils ont à s'occuper du mal qui se fait sous leurs yeux.

Mais, me dira-t-on, que peut faire un individu ? Chacun en peut être juge. Il y a une chose que peut faire toute personne, c'est d'avoir de bons sentimens. Une atmosphère d'influence sympathique existe autour de tout être humain, et l'homme ou la femme qui sent vivement, sainement et avec justice en ce qui touche aux grands intérêts de l'humanité, est le perpétuel bienfaiteur de la race humaine. Quelles sont donc vos sympathies au sujet de l'esclavage ? Sont-elles en harmonie avec celles du Christ, ou sont-elles perverties et corrompues par les sophismes de la politique mondaine ?

Chrétiens et chrétiennes du Nord, vous avez encore un autre pouvoir : vous pouvez prier. Croyez-vous à l'efficacité de la prière ? Vous priez pour les païens du dehors ; priez aussi pour les païens qui vivent au milieu de vous. Priez pour ces malheureux chrétiens dont toute chance d'amélioration religieuse dépend d'un achat ou d'une vente,—et pour lesquels la fidélité aux préceptes de la morale chrétienne est presque

toujours impossible, à moins qu'ils n'aient reçu d'en haut le courage et la grâce du martyre.

Mais il y a plus. Sur les côtes de nos Etats libres se réfugient chaque jour des restes de pauvres familles éparses et dispersées, des hommes et des femmes échappés aux vagues de l'esclavage ; faibles, ignorans, avilis par un système qui confond et renverse tous les principes religieux et moraux, ils viennent chercher un refuge parmi vous; ils viennent chercher l'éducation et une instruction chrétienne.

Que devez-vous à ces pauvres infortunés, ô chrétiens? Tout chrétien américain ne doit-il pas à la race africaine quelque réparation pour les maux que la nation américaine lui a fait souffrir? Les portes de nos églises et de nos écoles leur seront-elles fermées? Les Etats continueront-ils à les chasser? L'Eglise du Christ entendra-t-elle en silence les sarcasmes dont on les accable? Repoussera-t-elle la main suppliante qu'ils étendent vers elle, et, par son silence, encouragera-t-elle la cruauté qui les voudrait rejeter hors de nos frontières? S'il en doit être ainsi, la nation a raison de trembler, en pensant que la destinée des nations est entre les mains de Celui qui est miséricordieux et plein de tendre compassion.

Me répondrez-vous : Nous n'en avons pas besoin ici ; qu'ils aillent en Afrique?

Que la providence de Dieu leur ait procuré un refuge en Afrique, c'est là un fait aussi grand que remarquable. Mais ce n'est pas une raison pour que l'Eglise du Christ refuse à cette classe malheureuse une protection dont ses doctrines lui font un devoir.

Peupler Libéria d'une race ignorante, inexpérimentée, à demi-barbare et récemment échappée aux chaînes de l'esclavage, serait prolonger pendant une longue période les luttes et les conflits qui marquent les débuts de toute entreprise nouvelle. Que l'église du Nord reçoive ces pauvres martyrs avec l'esprit du Christ; qu'elle les fasse participer aux avantages d'une éducation chrétienne, dans une société et des écoles républicaines, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une maturité morale et intellectuelle, et qu'elle les aide ensuite à passer sur ces rivages, où ils pourront mettre en pratique les leçons qu'ils auront reçues en Amérique.

Quelques habitans du Nord, en petit nombre, il est vrai, ont agi ainsi; et il en est résulté que notre pays a pu voir déjà l'exemple d'hommes, précédemment esclaves, s'élever rapidement à la propriété, à la réputation, à l'éducation, et leur talent se développer d'une manière fort remarquable. Par des traits de moralité, de probité, de bienveillant et af-

fectueux dévouement, par les héroïques efforts et l'abnégation dont ils ont fait preuve pour racheter leurs frères et leurs amis encore en esclavage, ces esclaves d'hier ont étonné ceux qui les en croyaient incapables, à raison du milieu dans lequel ils étaient nés et avaient été élevés.

L'auteur a vécu pendant de nombreuses années sur la ligne frontière des États à esclaves; elle a eu de nombreuses occasions d'observer les noirs autrefois esclaves. Quelques-uns ont servi comme domestiques dans sa famille, et, à défaut d'autre école, elle les a plusieurs fois admis à recevoir l'instruction dans la famille avec ses propres enfans. Elle a aussi reçu de missionnaires qui habitent parmi les fugitifs au Canada des témoignages qui coïncident parfaitement avec ses propres observations, et ses déductions, quant aux aptitudes de la race noire, sont encourageantes au plus haut degré.

En général, le premier désir que manifeste l'esclave émancipé est de recevoir de l'éducation. Il n'est rien qu'ils ne fassent, il n'y a pas de sacrifices auxquels ils ne se soumettent pour faire instruire leurs enfans; et, autant que l'auteur a pu elle-même l'observer, et d'après le témoignage des personnes chargées de les instruire, ils sont doués d'une vive intelligence et apprennent très-vite. Ceci est parfaitement prouvé par les résultats obtenus dans les écoles fondées à Cincinnati par de bienveillans citoyens, pour l'éducation des noirs.

L'auteur croit devoir donner les détails suivans, d'après l'autorité du professeur C. E. Stowe, du séminaire de Lane, sur les esclaves émancipés résidant actuellement à Cincinnati, pour montrer l'aptitude de la race noire, alors même que l'assistance et les encouragemens ne leur sont pas particulièrement prodigués.

Nous ne donnons que les initiales des noms. Tous résident à Cincinnati.

B...., fabricant de meubles, depuis vingt ans dans cette ville, possède une fortune de dix mille dollars, acquise par lui-même. Il est baptiste.

C...., noir complet, enlevé sur les côtes d'Afrique, vendu à la Nouvelle-Orléans, libre depuis quinze ans, s'est racheté pour six cents dollars; cultivateur; possède plusieurs fermes dans l'Indiana; presbytérien; riche d'environ quinze à vingt mille dollars gagnés par lui.

K...., noir complet; négociant en immeubles; riche à trente mille dollars; âgé d'environ quarante ans; libre depuis six ans; a payé dix-huit cents dollars pour sa famille;

membre de l'église baptiste; a reçu de son maître un legs qu'il a parfaitement exploité et accru.

G...., noir complet; marchand de charbon, âgé d'environ trente ans; riche à dix-huit mille dollars; a payé deux fois sa rançon, ayant été trompé la première fois d'une somme de seize cents dollars; s'était procuré cet argent par ses seuls efforts, et la plus grande partie pendant qu'il était encore esclave, en louant son temps à son maître et en travaillant pour son compte. Bel homme, manières distinguées.

W...., aux trois quarts noir; barbier et garçon de café, du Kentucky; libre depuis dix-neuf ans; s'est racheté lui et sa famille pour trois mille dollars; riche à vingt mille dollars gagnés par lui. Il est diacre de l'église baptiste.

G.... D...., aux trois quarts noir; blanchisseur; du Kentucky; libre depuis neuf ans; a payé quinze cents dollars pour lui et sa famille; mort récemment à l'âge de soixante ans et possédant six mille dollars.

Le professeur Stowe ajoute : A l'exception de G...., j'ai connu personnellement tous les autres, et c'est sur cette connaissance personnelle que mon opinion s'est formée.

L'auteur se souvient parfaitement d'une femme de couleur, agée, employée dans la famille de son père comme blanchisseuse. La fille de cette femme épousa un esclave. C'était une jeune femme fort intelligente et d'une activité remarquable; par son industrie, son économie, et en s'imposant d'incessantes privations, elle amassa la somme de neuf cents dollars qu'elle déposait à mesure entre les mains de son maître, pour le rachat de son mari; il ne lui manquait plus que cent dollars, lorsque malheureusement son maître mourut. Elle ne put jamais recouvrer cet argent.

Ce ne sont là que quelques faits pris parmi une multitude d'autres que l'on pourrait citer pour démontrer l'abnégation, l'énergie, la patience et la probité qu'ont montrées les négres à l'état de liberté.

Et que l'on n'oublie pas que c'est en surmontant toutes sortes de désavantages et de découragemens que ces individus se sont ainsi courageusement acquis la fortune et une position sociale. L'homme de couleur, d'après la loi de l'Ohio, n'a pas le droit de voter, et, il y a peu d'années, on lui refusait encore le droit de témoigner en justice contre un blanc. Et ces choses ne se passent pas seulement dans l'Ohio. Dans tous les Etats de l'Union, nous voyons des hommes qui, sortis hier seulement des chaînes de la servitude, ont fait d'eux-mêmes leur éducation avec un courage que l'on ne peut trop admirer et se sont élevés aux premiers rangs de la société. Pennington dans le clergé, Douglas et

Ward parmi les éditeurs, tous trois de race africaine, sont des exemples bien connus de nos concitoyens.

Si cette race persécutée, ayant contre elle tous les désavantages et livrée au découragement, est arrivée à de tels résultats, à quoi n'arriverait elle pas si l'Eglise chrétienne agissait envers elle avec l'esprit de charité du Christ ?

En ce moment les nations tremblent et éprouvent des convulsions ; une influence puissante agite et soulève le monde comme ébranlé par un tremblement de terre. L'Amérique est-elle en sûreté ? Toute nation qui porte en son sein une aussi grande, une aussi criante injustice, a aussi en elle les élémens de sa convulsion dernière.

Pourquoi cette influence puissante soulève-t-elle ainsi chez toutes les nations et dans toutes les langues ces protestations en faveur de la liberté et de l'égalité ?

O Eglise du Christ, lis les signes du temps ! N'est-ce pas l'influence de l'esprit de CELUI dont le royaume est encore à venir, et dont la volonté sera faite sur la terre comme dans le ciel.

Mais qui pourra soutenir le jour de sa venue ? « Car ce jour brûlera comme une fournaise et s'élèvera comme un témoin contre ceux qui frustrent le travailleur de son salaire, qui oppriment la veuve et l'orphelin, et qui privent l'étranger de son droit ; et il mettra en pièces l'oppresseur. »

Ne sont-ce pas là des paroles terribles pour une nation qui porte dans ses entrailles une aussi éclatante injustice ? Chrétiens, lorsque vous priez pour que le règne du Christ arrive, pouvez-vous oublier que les prophéties associent, par un rapprochement terrible, le *jour de la vengeance* avec l'année de la rédemption ?

Un jour de grâce nous est encore offert. Les Etats du Nord et du Sud se sont rendus coupables devant Dieu, et l'Eglise chrétienne aura un terrible compte à rendre. Ce n'est pas en se concertant pour protéger l'injustice et la cruauté et rendre le péché commun à tous que cette Union peut être sauvée, mais bien par le repentir, par la justice et la miséricorde ; car cette éternelle loi par laquelle une meule tombe au fond de l'Océan n'est pas plus sûre que cette autre loi plus forte d'après laquelle l'injustice et la cruauté attirent inévitablement sur les nations la colère du Dieu tout-puissant.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.




Digitized by Google

